

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 L 71

Digitized by Google


UNIVERS
90000
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

138 L 1

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME SEIZIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

AN XII.

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google



Digitized by Google

(N°. CXLIII.) 3 GERMINAL an 12.
(Samedi 24 Mars 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LES PASSIONS.

POEME.

Sous ton ombre caché, je viens, forêt tranquille,
Séjour de paix et de bonheur,
Reposer mes sens et mon cœur
Fatigués du chaos et des mœurs de la ville.
Heureux; les noirs torrens dont les rapides flots
Roulent avec fracas au pied de ces coteaux,
Rappellent seuls à ma pensée
Des tristes passions la fureur insensée.
Si leur emblème est sous mes yeux,
Ah! du moins des cités cette effroyable peste,
Sur leurs habitans malheureux,
Exerce loin d'ici son ravage funeste.
O passions! tyrans des cœurs,
Puissé-je dans ce port, à l'abri de l'orage,
Ne voir désormais votre image
Qu'en ces torrens dévastateurs!
Oui, tout cruels qu'ils sont, vous l'êtes davantage.

Digitized by Google

Ces maux nombreux qui d'âge en âge,
Ont désolé la terre et fait couler ses pleurs,
Ne sont-ils pas tous votre ouvrage ?
Par vous, l'homme a connu le crime et la douleur.
Du fer et du poison, sanguinaires furies,
Vous armâtes ses mains impies :
Des liens les plus saints vous troublez la douceur.
A votre voix, une épouse infidelle,
Dans le lit nuptial place le déshonneur ;
A votre voix, un fils, et barbare et rebelle,
Immole un père à sa fureur.
Tout-à-coup dans le sein de la vierge innocente,
S'allume une honteuse ardeur ;
Et la débauche dégoûtante
Respire sur ce front où brilloit la pudeur.
La discorde, le vol, et l'injure homicide,
Le sacrilége parricide,
Sont la pompe de vos autels.
C'est vous qui commandez ces meurtres solennels
Qui d'un vaste carnage épouvantent la terre :
Horribles attentats que, sous le nom de guerre,
Osent légitimer de barbares mortels.
Ah ! faut-il nommer tous les crimes
Qui reçurent le jour dans vos coupables flancs ?
Faut-il de toutes vos victimes,
Faire entendre les cris et les gémissemens ?
Ici le pauvre, de l'usure
Maudit les perfides secours ;
Plus loin, à l'infâme luxure,
Un jeune homme expirant redemande des jours
Dont, sans ses faux plaisirs, la santé, la nature
Auraient long-temps encor prolongé l'heureux cours ;
Ailleurs, l'humanité sanglante
Contre un ambitieux, dont le farouche cœur
Par le meurtre des siens cimenta sa grandeur,
Elève sa voix gémissante ;

Digitized by Google

Là, réclamant en vain et les dieux et les lois,
De leurs affreux malheurs, de leur fin déplorable,
Des milliers de mortels accusent à la fois
L'Orgueil au front superbe, et la Haine implacable,
L'Envie aux obliques regards,
La calomnie infatigable
Dans l'ombre, chaque jour, aiguisant ses poignards.
Dirai-je aussi du jeu les suites effroyables;
Ces enfans, cette femme, êtres infortunés,
Par un père, un époux, à la faim condamnés,
Et remplissant les airs de leurs cris lamentables?
Dirai-je de leurs maux, le trop barbare auteur,
Par de tardifs remords l'ame enfin déchirée,
Le blasphème à la bouche, et l'œil plein de fureur,
Tournant contre lui-même une main égarée,
Et de son propre sang expiant son erreur?
O vous! des passions ardens panégyristes,
Ah! ne nous vantez plus leurs sublimes effets:
C'est assez opposer, ingénieux sophistes,
Aux maux qu'elles nous font d'équivoques bienfaits.
Elles sont, dites-vous, le principe admirable
Des écrits immortels, des nobles actions;
J'y consens, je le veux; mais par les passions,
L'homme grand quelquefois, est plus souvent coupable.
Ce feu qui du caillou s'échappe en pétillant,
Il est vrai, l'échauffe et l'éclaire;
Mais à la fois utile et dangereux présent,
Ne dévore-t-il pas le toît de l'imprudent?
Sa flamme active et meurtrière,
Dans un vaste incendie embrasse en un instant
Le palais orgueilleux et la simple chaumière:
Un peuple entier gémit sur des débris fumans.
Ces vents (1), du nautonnier secourables agens,

(1) Assimiler les passions au feu et au vent, c'est avouer qu'elles sont nécessaires, quoique dangereuses. C'est adopter le principe qu'on prétend réfuter. Ici la logique de l'auteur est en défaut. (*Note de l'éd.*)

Digitized by Google

Dont la douce et propice haleine
Fait voler son vaisseau sur la liquide plaine,
Et le pousse à son gré vers ce bord florissant
Où, prodigue de biens, le commerce l'attend ;
Ces vents.... bientôt, hélas ! trompant son espérance,
Déchaînés, furieux, mugissant sur les eaux,
Présentent mille morts aux pâles matelots.
Emporté par leur violence,
Le vaisseau tour-à-tour s'élève dans les airs,
Descend dans les flots entr'ouverts,
Jusqu'aux cieux de nouveau s'élance,
Retombe et disparaît dans l'abyme des mers.
Ah ! sur cet élément, domaine des orages,
L'homme imprudent et malheureux
Compte moins de succès que de tristes naufrages.
Il n'eût pas, moins ambitieux,
Quitté ces paisibles rivages
Où ses ancêtres, bien plus sages,
Ont coulé des jours plus heureux.
Nous aussi, croyez-moi, si dans une ame pure,
Nous avions conservé, constamment vertueux,
L'innocence de la nature,
Nous n'eussions point connu la mer des passions,
Ses dangereux écueils, ses tempêtes horribles ;
De ces divinités terribles,
Jusque dans les bienfaits que nous en recevons,
Nous n'eussions point connu les redoutables dons.
Pour jouir d'un bonheur et parfait et durable,
Aux humains innocens que fallait-il de plus
Qu'un travail sans excès et de douces vertus ?
Ah ! si ce destin regrettable
Eût rempli leurs modestes vœux,
Que nous importeraient tous ces héros fameux,
Dont la haute valeur chaque jour réalise,
Aux yeux de l'Europe surprise,
D'Hercule, de Jason, les exploits fabuleux ?
D'une immuable paix savourant les longs charmes,

Digitized by Google

Le monde ignorerait le besoin des guerriers ;
Il n'arroserait point leurs funestes lauriers
Et de son sang et de ses larmes.
Que nous importeraient ces esprits créateurs,
De qui les plumes immortelles,
Sur la religion, les arts, les lois, les mœurs,
Répandent des clartés nouvelles ?
A la voix, aux conseils de la droite raison,
Toujours soumis, toujours dociles,
Les hommes apprendraient, par inspiration,
Les simples vérités à leur bonheur utiles.
Des besoins peu nombreux exigeraient peu d'arts ;
Peu de lois suffiraient à leurs mœurs innocentes ;
Sous la foi des vertus, sans gardes, sans remparts,
Sans procès, sans guerres sanglantes,
Ils jouiraient des biens dans la nature épars ;
Croyant avec candeur ce que crurent leurs pères,
Et ne se vantant point d'être plus sages qu'eux,
De la religion qu'ont suivi leurs aïeux
On ne les verrait point déserter les bannières :
De sa morale pure, observateurs sincères,
Au lieu d'en discuter les dogmes ténébreux,
Ils en pratiqueraient les vertus salutaires.

La suite au prochain numéro (1).

ROMANCE.

Du Dieu d'amour mon cœur subit les lois :
Je savourai ses charmes, son ivresse.
Sur ce gazon, pour la première fois,
J'ai d'un amant couronné la tendresse.

(1) L'abondance des matières a forcé de retarder l'impression de quelques bonnes pièces de vers, de celle-ci entr'autres ; mais leurs auteurs peuvent être sûrs que toutes auront leur tour dans l'ordre de leur date.

Digitized by Google

Mais ce gazon, théâtre du plaisir,
Le fut aussi des plus vives alarmes ;
Sur ce gazon, à mon dernier soupir,
J'ai répandu les plus cuisantes larmes.

Sur ce gazon, mon amant sans pitié,
Abandonna sa maîtresse expirante ;
Sur ce gazon, la constante amitié,
Déposera ma cendre encor brûlante.

Epoux heureux, amant que les faveurs
Rendent encor plus fidèle et plus tendre,
Daignez couvrir cette terre de fleurs,
Mais frémissez si vous foulez ma cendre.

Vous, qu'en tout lieu, l'infortune poursuit,
Qui d'un ingrat éprouvez l'inconstance,
A la lueur des astres de la nuit,
Venez pleurer sur la tombe d'Hortense.

Par le citoyen A. GIMEL.

LA RAISON ET LA FOLIE.

Moi, j'aime beaucoup la Raison :
J'aime aussi l'aimable Folie ;
Et l'on dira que j'ai raison.
Soit dans l'âge de la folie,
Soit à celui de la raison,
Il faut toujours quelque folie
Pour assaisonner la raison.
Rien n'est gai comme la folie ;
Rien n'est froid comme la raison :
Vive donc un peu de folie,
Qui sait dérider la raison.
Je tiens, pour moi, que c'est folie
D'être esclave de la raison,

Digitized by Google

Au point d'empêcher la folie
De s'allier à la raison.
Tout ne peut pas être folie ;
Tout ne peut pas être raison :
Joignons donc assez de folie
Aux agrémens de la raison,
Pour nous livrer à la folie,
Sans faire rougir la raison.
Prendre femme est une folie
Que nous commande la raison :
C'est l'oracle de la folie,
C'est l'oracle de la raison.
Suivons-le, sans trop de folie,
Sans trop écouter la raison :
Malheur à l'aimable folie,
Qui consulte trop la raison.
Courage, allons, tendre folie,
Servez de guide à la raison,
Puisqu'il faut faire la folie.

Par J. J. Combes-Dounous, *membre du corps législatif et de quelques sociétés littéraires.*

ENIGME.

Je suis dans tous les temps un meuble nécessaire ;
Je porte dans mon sein les douleurs, les plaisirs ;
Du riche quelquefois je charme les loisirs,
Et je suis visité du savant, du vulgaire.
En me voyant on voit le trône de l'amour ;
La paix et la discorde y siégent tour-à-tour,
Mais j'ai l'art d'en bannir très-souvent la seconde ;
Je n'ai point d'ennemis et plais à tout le monde.
Sitôt que dans les champs on voit naître des fleurs,
On me dépouille alors de mes riches couleurs

Digitized by Google

Pour me donner du lis la charmante parure;
Mais lorsque l'hiver vient attrister la nature,
Je m'en vois revêtir; enfin tel est mon sort,
Je possède en un jour et la vie et la mort.

Par BARNOUEN, aîné (de Toulon),
employé dans l'arsenal de marine.

LOGOGRIPHE.

JE suis, mon cher lecteur, un aliment fort sain,
Qui, peut-être, jamais ne fut de ton régime;
L'Egypte me produit, et c'est un fait certain
Que je puis restaurer un être cacochyme.
Combine mes cinq pieds; tu trouves, sans effort,
Une ville en Syrie, un supplice effroyable;
Des eaux où les Anglais courent avec transport;
Une carte, au piquet, marquante et secourable;
L'épithète qu'on donne à ce qui n'est pas net;
Ce que, dans ses écrits, rarement l'auteur met;
L'état où l'on se trouve après un long voyage;
Le moyen de détruire un formidable ouvrage:
Enfin, ce qui du temps désigne un certain cours,
Et ce que, sans profit, on fait presque toujours.

CHARADE.

MON premier est le chef d'une religion;
De mon second un culte a défendu l'usage;
Et mon tout, affectant de la dévotion,
Comble d'encens le Dieu qu'en son cœur il outrage.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Chimère.*
Celui du Logogriphe est *Dame.*
Celui de la Charade est *Souffleur de comédie.*

Digitized by Google

Sur l'Esprit littéraire du XVIIIe. siècle.

ARTICLE III.

UN des plus singuliers mécomptes de la philosophie moderne est d'avoir mis chaque changement qui s'opérait dans les idées de notre nation, au nombre des progrès que faisaient les lumières ; comme si l'inconstance naturelle à l'homme, si souvent attestée par l'histoire, n'avait pas suffisamment prouvé qu'il est toujours prêt à abandonner la vérité pour l'erreur, et qu'il sacrifie volontiers le bien dont il jouit à l'espoir d'un mieux qui n'existe que dans son imagination. Pour bien faire sentir comment une idée fausse, accueillie comme une découverte précieuse, peut contribuer à faire rétograder la civilisation, nous allons examiner un des contrastes les plus marquans entre l'esprit des deux siècles.

Dans le siècle de Louis XIV, le christianisme était si généralement reconnu comme base de la morale et cause toujours active de perfection, qu'on vit s'accroître le nombre des hommes courageux qui, remplis de foi, de grandeur et de simplicité, renonçaient à toutes les douceurs de la vie pour parcourir des pays incultes, vivre au milieu des sauvages, apprendre leur langage informe, adopter leurs habitudes, dans l'espérance de leur faire partager les bienfaits de la civilisation. L'antiquité païenne nous offre bien quelques sages qui voyageaient pour s'instruire, pour rapporter dans leur patrie des idées plus étendues sur la législation et la morale ; aussi ces sages dirigeaient-ils toujours leurs pas vers les contrées les plus an-

Digitized by Google

ciennement civilisées ; mais il n'appartenait qu'à la religion de rendre l'homme assez fort, assez dévoué pour lui faire entreprendre des voyages pénibles et dangereux, non dans le desir d'ajouter à son instruction ou à sa fortune, mais dans cet esprit de charité qui ne laisse voir pour récompense que l'avantage de ceux auxquels on se sacrifie. Aux sages de l'antiquité qui allaient chercher des idées de législation et de morale chez les nations les plus anciennement civilisées, aux missionnaires du siècle de Louis XIV, qui allaient porter les bienfaits de la civilisation à des peuplades malheureuses et abruties, comparons les philosophes du XVIIIe. siècle.

C'est au contraire par l'exemple des sauvages qu'ils prétendirent recommencer notre éducation morale et politique, et des hordes barbares furent sérieusement présentées comme modèles aux grandes nations européennes : à la religion ils opposèrent la nature, aux lois l'indépendance, aux institutions sociales l'égalité des hottentots ; en un mot ce fut dans les forêts qu'ils cherchèrent des maximes de législation et de morale dignes d'être admirées par les fils des hommes du grand siècle. Cet inconcevable délire, sur lequel repose toute la science législative des philosophes, ne peut être nié ; les preuves en sont consignées dans plus de mille volumes. Je pourrais accumuler les citations pour tenir l'engagement que j'ai pris de ne rien avancer d'extraordinaire, de bizarre, de fou, sans m'appuyer d'une autorité philosophique ; mais un seul passage suffira, et c'est de Raynal que je l'emprunte : cet honneur lui est dû.

« Il est sans doute important aux générations » futures de ne pas perdre de vue le tableau de » la vie et des mœurs des sauvages ; c'est peut-être » à cette connaissance que nous devons les *progrès*

Digitized by Google

» que la *philosophie morale* a faits parmi nous. » Depuis qu'on a vu que *les institutions sociales* » ne dérivent ni des besoins de la *Nature* ni des » dogmes de la *Religion*, puisque des peuples in- » nombrables vivaient indépendans et sans culte, » on a *découvert les vices de la morale et de la lé-* » *gislation dans l'établissement des sociétés.* Cette » découverte a déjà répandu de grandes *lumières*; » mais elle n'est encore pour l'humanité que l'au- » rore d'un beau jour. Trop contraire aux *préjugés* » établis pour avoir pu sitôt produire de grands » biens, elle en fera sans doute jouir les races fu- » tures; et pour la génération présente, cette pers- » pective riante doit être une consolation. Quoi » qu'il en soit, nous pouvons dire que *c'est l'igno-* » *rance des sauvages qui a éclairé en quelque* » *sorte les peuples civilisés.* »

L'aveu est formel : c'est l'ignorance des hordes sauvages qui a éclairé le XVIIIe. siècle ; car dans le siècle précédent il y avait tant de préjugés établis qu'on croyait généralement que c'était aux peuples chrétiens à éclairer les sauvages, et l'on agissait en conséquence. C'est à l'ignorance de l'homme des bois que le XVIIIe. siècle a dû ses progrès dans la philosophie morale, et sans doute aussi dans la philosophie immorale ; c'est cette ignorance antropophage qui a appris au XVIIIe. siècle à juger l'inutilité des institutions sociales ; il a découvert les vices de la législation et de la morale des peuples de l'Europe, en examinant des peuplades qui vivent sans gouvernement et sans culte ; et cette découverte, quoiqu'elle ne fût qu'à son aurore du temps de Raynal, avait déjà répandu de grandes lumières, témoins les maximes semées dans les ouvrages de Voltaire, l'analyse de l'Homme par Helvétius, le système de la Nature du Baron d'Holback, la politique de Diderot qui

Digitized by Google

n'allait qu'à étrangler le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre, les attaques directes de J. J. Rousseau contre la propriété, et son Contrat Social qui, laissant de côté la raison et l'expérience, réduit toute la science du gouvernement à une simple règle d'arithmétique, et révèle à l'univers ce secret si nouveau, si important, que le plus grand nombre est supérieur en forces au plus petit ; enfin cette lumière sortie de l'ignorance des sauvages, cette lumière, après avoir dissipé les préjugés établis, devait encore produire de plus grands biens à l'usage des races futures, témoin la révolution.

Nous ne nous amuserons point à faire ressortir toutes les fautes de logique qui frappent dans le passage que nous avons cité, et qui peut être regardé comme le résumé le plus fidèle des ouvrages philosophiques sur la législation ; nous espérons que nos lecteurs auront remarqué comme nous l'absurdité des raisonnemens, et le charlatanisme de cette école qui va toujours entassant les mots nature, préjugés, découvertes, progrès, lumières, comme s'il était d'usage reconnu qu'un philosophe ne puisse écrire une ligne sans faire une découverte, combattre un préjugé, réhabiliter la nature, ajouter un progrès à tant d'autres progrès, et des lumières à toutes les lumières. Cet orgueil, qui ressemble à la folie, forme encore un contraste curieux entre les écrivains des deux siécles ; mais il mérite un article à part.

A moins de nier l'influence des livres sur les idées, comment les philosophes parviendront-ils à désavouer les principes révolutionnaires, puisque leurs ouvrages en sont pleins, et que le siècle de la révolution ne s'est nourri que de leurs ouvrages ? Lorsqu'ils disent qu'on les a mal entendus, loin de se disculper, ils avouent que leur doctrine, incompréhensible pour la raison, est si claire pour

Digitized by Google

les passions qu'elles seules se chargent d'en tirer des résultats positifs. Et n'était-ce pas assez pour devenir enfin modestes, que d'avoir établi des principes qui ont produit tant de ruines pour n'avoir pas été assez compris par les hommes chargés de défendre la société, tandis qu'ils ont été trop entendus par ceux qui pouvaient la détruire? Les partisans de la philosophie veulent-ils recommencer pour voir si on les comprendra mieux? Soit; mais qu'ils imitent d'abord les missionnaires; qu'ils renoncent à la fortune, aux douceurs de la vie, aux honneurs, aux places, aux intrigues; qu'ils aillent pendant quinze ou vingt ans habiter parmi les sauvages: non pour les civiliser; le ciel en préserve ces infortunés! mais pour les étudier; et si, à leur retour, ils conservent encore une vive admiration pour les ouvrages de leurs maîtres, nous leur permettrons d'en soutenir l'utilité. Jusques-là nous resterons convaincus que notre révolution toute entière a été une expérience de sauvagerie, un combat continuel et sanglant entre la barbarie et la civilisation, entre les principes du siècle de Louis XIV et les lumières du XVIIIe. siècle; et nous croirons que la raison et la vérité sont du côté qui triomphe (1), quoique, jusqu'au 18 brumaire, il eût été constamment battu. A cette époque, la civilisation fondée sur la morale, la morale fondée sur le christianisme se sont retrouvées presqu'entières, malgré dix années de terreur, de dévastation, de massacres, et de faux principes nationalement proclamés; depuis, les idées justes ont reconquis tout leur ascendant; elles dominent dans les lois, dans l'éducation, et sur-tout dans la classe des honnêtes gens qui, sous tous les gouvernemens

(1) Je préviens le Journal de Paris, qu'en isolant cette phrase, il peut y trouver un généreux motif d'accusation.

Digitized by Google

stables, forment l'opinion du peuple : enfin le procès est jugé. Aussi garderions-nous le silence si quelques écrivains, humiliés d'avoir employé leur esprit à dire ou à vanter des sottises, ne mettaient de l'amour-propre à soutenir en théorie des principes qu'ils condamnent en pratique, dernière absurdité digne de courronner toutes les autres; mais puisqu'ils se regardent comme intéressés à défendre le siècle philosophique et sauvage, il est juste que nous persistions à leur opposer le siècle religieux et policé ; et plus ils se révolteront contre l'évidence, plus ils nous feront sentir le besoin d'ajouter des raisonnemens aux faits qui la rendent palpable.

Certes, la plus grande révolution qu'il soit possible d'opérer dans les esprits, est de retrancher Dieu de l'univers; car si le monde n'est pas son ouvrage, s'il n'a pas formé l'homme pour le connaître, si dans le premier homme il n'a pas institué la société, si la morale ne tire pas son origine des lois prescrites par la Divinité, il est incontestable que tous les peuples dont nous connaissons l'histoire ont été des imbécilles, et que les peuples chrétiens sont plus sots encore à proportion que leurs obligations sont plus rigides, et leur morale plus pure : ainsi le système de la *Nature*, substitué à la *Religion* par les philosophes, ne tend à rien moins qu'à livrer au mépris l'histoire du monde connu. Cette opposition formelle aux idées de tous les siècles est d'une telle importance qu'il est permis de demander aux philosophes sur quelles preuves ils l'appuient ; voici entre eux et nous sur quoi roule la discussion : « Si dieu a créé » l'homme, si, selon l'expression de Bossuet, » dans le premier homme il a institué la société, » les sauvages sont en état de dégradation ; au con- » traire, si l'homme est l'ouvrage de la Nature,

» le

Digitized by Google

» le sauvage seul est dans l'état parfait, et » tous les peuples civilisés sont dans l'abrutisse- » ment. » Pour trouver la solution de ce problème, il a suffi peut-être de le présenter dégagé de tous les sophismes dont les philosophes l'ont entouré ; et j'espère qu'on se moquerait de moi si j'allais me jeter dans les profondeurs de la métaphysique pour prouver que Cicéron valait mieux qu'un Caraïbe, Pascal qu'un Huron, et Bossuet qu'un Iroquois, quoique ces grands hommes reconnussent la nécessité des institutions sociales, et qu'ils n'eussent pas puisé leurs lumières dans l'ignorance des sauvages. Je ne déciderais pas aussi hardiment s'il était question de beaucoup de nos écrivains modernes, et, en verité, ce n'est point par humeur ; mais parce qu'ayant voulu faire un mélange bizarre de la civilisation et de la sauvagerie, on ne les trouve jamais entièrement ni dans l'état de nature, ni dans l'état social.

L'histoire prouve d'une manière incontestable que la religion a civilisé les hommes, et que la première vérité reconnue dans toutes les religions est que le monde et l'homme sont l'ouvrage de la divinité : si les nations modernes ont une morale beaucoup plus pure que les peuples anciens, il est incontestable encore que la plus grande pureté de leur morale est due à une connaissance plus parfaite et plus générale de l'action constante de Dieu sur l'univers. Toutes les conséquences de nos progrès en civilisation sont renfermées dans cette première vérité. Voyons maintenant les conséquences qui résultent du système de la Nature, et s'il nous présentera des idées qui soient communes, je ne dis pas à tout un peuple, mais seulement à deux philosophes ; car il ne faut pas oublier que notre but principal est de prouver que l'esprit humain n'est fort que de ce qu'il croit, et que la société

BIBL. UNIV. GENT

ne fait des progrès qu'autant qu'il y a un plus grand nombre de vérités généralement reconnues.

Qu'est-ce que la Nature ? J'ai lu et noté tous les ouvrages philosophiques, et je puis affirmer que je n'ai rencontré que contradictions dans les significations attachées à ce mot : ainsi dès les premiers pas on se trouve arrêté par une difficulté insurmontable quand on n'étudie la philosophie moderne qu'avec le desir d'acquérir des *lumières*. En lisant les ouvrages du siècle de Louis XIV, on a du moins la satisfaction de sentir que les poètes comme les orateurs chrétiens, que les moralistes comme les politiques comprenaient le mot Dieu dans le même sens; et, à ne consulter que la raison, c'est déjà une grande preuve en faveur de la vérité d'un système que de voir tous ceux qui l'adoptent d'accord sur ce qui lui sert de base. Demandez-leur comment Dieu a créé l'homme, tous vous répondront de même; demandez aux philosophes comment la Nature a produit le premier homme : les uns vous répondront par des atômes crochus, les autres par des atômes organiques; ceux-là vous parleront d'une progression continue qui peut faire un homme d'une huître, et une huître d'un homme, dernière opération tout-à-fait contraire à la perfectibilité ; ceux-ci nieront qu'il y ait eu un premier homme, et soutiendront que la Nature en crée sans cesse de sa propre force, mais qu'il lui faut le secours du hasard, et plus de temps que nous n'en admettons depuis la création du monde. Après les avoir écoutés attentivement, que saurez-vous ? que croirez-vous? rien : singulière manière de faire des progrès et d'acquérir des lumières !

Jusqu'au règne de la philosophie, aucun auteur chrétien n'avait cherché à deviner comment l'homme avait inventé la parole, parce que les

Digitized by Google

livres religieux ont expliqué ce mystère en nous apprenant que Dieu a parlé à sa créature; mais avec la Nature on ne va pas si vîte. On commence par dégrader complétement l'humanité en affirmant que l'homme a pu être privé long-temps du pouvoir de parler, ce qui signifie clairement que la Nature a créé les animaux parfaits en leur donnant de suite toutes les facultés qu'ils peuvent posséder, mais qu'elle a créé l'homme imparfait, puisqu'il n'a dû la parole qu'à des circonstances que le hasard pouvait avancer ou retarder des milliers de siècles, ce qui n'est pas plus honorable pour la nature des philosophes que pour nous; mais ne disputez jamais avec eux sur ce qui est plus ou moins honorable, cela vous mènerait trop loin; priez-les seulement de vous expliquer quelles sont les circonstances qui nous ont fait trouver la faculté de parler : Helvétius vous montrera la main, J. J. Rousseau le fond d'un puits; tous établiront d'abord les connaissances que l'homme n'a dues qu'à la facilité d'expliquer sa pensée, pour vous apprendre comment il a inventé la parole; tous vous feront des romans dans lesquels ils amèneront des coups de théâtre intéressans : il en est un cependant qu'on doit leur reprocher d'avoir oublié et dont ils pouvaient tirer grand parti, c'est l'étonnement des vieux parens qui n'avaient jamais parlé, lorsqu'ils entendirent leurs fils et leurs filles se prendre de conversation pour la première fois.

En admettant avec les écrivains du siècle de Louis XIV que nous devons notre existence à Dieu, nous savons qu'il nous a créés pour la société; mais si nous reconnaissons l'aveugle et philosophique Nature pour notre mère, nos dispositions plus ou moins prononcées pour l'état social deviennent une nouvelle source de problèmes;

Digitized by Google

de là toutes les fadaises modernes sur l'origine des sociétés, et sur les différentes modulations que l'homme a éprouvées avant de devenir un *animal* (1) sociable. Plus on avance, plus les embarras augmentent. Dans le système de la Nature, sur quoi fonder la morale ? combien de contradictions à cet égard dans les écrits des philosophes ! D'une part, une conscience innée : de l'autre, des besoins, quoique les besoins ne soient pas propres à régler la conscience : puis après vient la justice universelle, quoiqu'elle ne soit pas très-nécessaire pour fixer une morale que les philosophes reconnaissent variable suivant les temps, les lieux et les saisons ; celui-ci vous offre l'intérêt privé pour unique régulateur de l'intérêt général ; celui-là fonde la morale sur les passions : c'est à ne s'y point reconnaître. Pour la religion, du moins ils sont d'accord ; il n'en faut pas : en effet, quelle reconnaissance devons-nous à une Nature qui nous a créés imparfaits et au hasard ? Ainsi la grande lumière qui résulte du tableau de la vie et des mœurs des sauvages, de leur ignorance qui a éclairé les peuples civilisés, c'est que les institutions sociales ne dérivant ni des besoins de la nature, ni des dogmes de la religion, *puisque des peuples innombrables vivaient indépendans et sans culte*, toute religion est une imposture, tout gouvernement une tyrannie, tout devoir une servitude, toute privation une sottise. Si ce n'est pas là le dernier résultat de la philosophie de Raynal, de Diderot, d'Helvétius, du baron d'Holback, qu'on nous explique nettement ce qu'ils ont voulu dire ; et

(1) La qualification d'animal donnée à l'homme est d'origine philosophique ; nos bons auteurs n'ont jamais rangé l'homme parmi les animaux. Molière et Boileau ne l'on fait que dans des intentions comiques ; aujourd'hui c'est l'expression sérieuse et consacrée, et cela doit être.

Digitized by Google

s'il est impossible de prêter à leurs paroles un autre sens que celui qu'ils y ont attaché eux-mêmes, qu'on nous apprenne comment de l'absence de toute religion, de tout gouvernement, de toute morale positive et obligatoire, il devait résulter de nouveaux progrès de civilisation ? J'entends bien qu'avant que ces progrès fussent sensibles, et que la lumière du beau jour prédit par Raynal fît tout son effet, il fallait d'abord détruire les *préjugés* consacrés par les grands hommes du siècle de Louis XIV ; mais il me semble qu'en 1793, par exemple, ces préjugés-là n'arrêtaient pas beaucoup ceux qui gouvernaient, et que cependant la civilisation n'avançait pas sensiblement : si l'on répond que le temps leur a manqué, à cela il n'y a plus de réplique; et je conviendrai sans peine qu'à la manière hardie dont ils faisaient l'application des maximes philosophiques, la France devait bientôt se trouver à la hauteur des hordes sauvages.

Je suis fâché d'être obligé de me servir de la révolution pour combattre la philosophie ; cela donne trop d'avantages : mais, je le répète, c'est la faute de ceux qui ont eu l'imprudence de faire une querelle politique d'une opinion littéraire. Les ouvrages des philosophes, long-temps vantés, n'ont pas encore été jugés ; ils étaient lus avec une légéreté incroyable par une génération qui regardait toute idée nouvelle comme une vérité, et qui trouvait sublime une doctrine qui l'affranchissait de ses devoirs. Pour réduire tant de fausses maximes à leur juste valeur, il faut les présenter dans toutes leurs conséquences ; il faut sur-tout leur faire subir une humiliante comparaison avec les vérités reconnues dans tous les siècles : aussi ce que je voudrois particulièrement qu'on retînt de cet article, c'est que les sages de l'antiquité allaient chercher des principes de morale et de législation chez les

Digitized by Google

peuples déjà civilisés depuis long-temps ; que les missionnaires catholiques couraient, au péril de leur vie, porter les bienfaits de la civilisation aux peuples barbares ; mais que les philosophes modernes ont travaillé à nous réformer sur le modèle des sauvages, et qu'ils appelaient cela faire faire des progrès à la société : ce qui, en bonne logique, signifie que jusques et compris le siècle de Louis XIV, nous avions toujours été en rétrogradant. FIÉVÉE.

Satires d'Horace, traduites en vers français ; par *J. L. D. B.* Brochure in-8°. Prix : 1 franc 50 centimes, et 2 francs par la poste. A Paris, chez *Lebour*, libraire, galeries de bois, Palais du Tribunat ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail.

PLINE écrivait à un de ses amis : *Magnum proventum poetarum annus hic attulit* (1). Je dirai, en le parodiant un peu : « Notre récolte de traducteurs d'Horace a été » bonne cette année. » *Bonne*, c'est-à-dire abondante. Messieurs Cornette et Dadaoust ont, depuis peu, traduit en vers son *Art Poétique ;* M. de la Chabeaussière, ses *Poésies galantes et gracieuses ;* M. Daru, toutes ses poésies ; on annonce ses *Odes* en trois volumes ; enfin, M. J. L. D. B. publie aujourd'hui ses *Satires*. Je ne parle pas de vingt imitateurs qui ornent régulièrement de leurs vers tous les journaux et tous les recueils ; encore moins, des traducteurs en prose : il n'est pas ici question d'eux.

Ce qui, dans les *Satires* et les *Epîtres* d'Horace, séduit particulièrement les traducteurs et les encourage, c'est l'apparente négligence du style et l'abandon avec lequel

---

(1) I. Ep. 13.

Digitized by Google

Horace laisse errer sa plume. On s'imagine que rien ne doit être plus facile que de bien traduire des vers, qui ne sont le plus souvent que de la prose mesurée, et où négligeant la cadence et l'harmonie, et ce choix d'expressions nobles et grandes qui caractérisent la poésie, Horace semble n'avoir presque toujours cherché que le sens, l'élégance du langage, et le nombre des pieds. Il faut pourtant qu'il soit bien difficile d'imiter heureusement cette négligence si gracieuse, si remplie de naturel, et où il entre aussi beaucoup plus d'art qu'on ne le pense; car, de tant de traducteurs, il n'en est pas un dont les vers aient mérité de vivre.

Les traducteurs qui croient que le but serait atteint s'ils pouvaient donner à leurs vers toute la négligence d'Horace, ne font pas attention que la manière dont il a écrit ses épîtres et ses satires, ne peut convenir ni à notre langue ni à notre versification. Les vers latins étaient accentués d'une façon très-sensible; la mesure en était très-marquée, et le retour régulier des mêmes pieds pouvait suffire pour les distinguer de la prose. Malgré la négligence de la composition, il leur restait toujours, aux hexamètres sur-tout, quelque chose de poétique que l'oreille ne pouvait méconnaître. Mais les vers français exigent, même dans le style familier, une facture plus soignée. M. B. a composé ces trois mauvaises lignes entre mille autres aussi mauvaises:

« Jamais par l'instinct seul nous ne distinguerons
» Le bien du mal moral, comme nous découvrons
» Ce qui physiquement peut nuire à notre vie. »

Ecrivez ces lignes de suite, sans les intervalles qui leur donnent l'apparence de la versification, et vous croirez lire de la prose. « Jamais par l'instinct seul nous ne distingue-» rons le bien du mal moral, comme nous découvrons ce » qui physiquement peut nuire à notre vie. » Que l'on

Digitized by Google

fasse la même expérience sur les vers d'Horace, et on y reconnoîtra *les membres poétiques*,

. . . . . *Disjecti membra poetæ ;*

pourvu cependant qu'on ne néglige ni l'accent ni la quantité.

En français, plus peut-être que dans toute autre langue, les vers faciles doivent être composés difficilement, et il faut beaucoup de goût pour éviter d'y être ridicule ou trivial : il en faut encore plus, quand ces vers faciles sont la traduction d'un poète ancien, pour distinguer habilement ce qui convient à chaque idiome, et les choses qui peuvent être imitées, de celles qui ne doivent pas l'être. Par exemple, souvent Horace finit ses vers par un mot qui commence une phrase nouvelle, et ce mot, quelquefois, sera *nam, et, sed*, ou tel autre monosyllabe. Assurément il serait on ne peut plus ridicule de pousser l'imitation jusqu'à finir un vers français par *mais*, ou *car*. Cette observation n'a pas été faite par M. B. qui n'a pas craint d'imprimer ces vers étranges :

« Pénélope dès-lors dut rester sage ; *mais*
» D'un vieillard généreux qu'elle *tâte* jamais.... »

Comme il est de toute justice de n'exiger d'un auteur que ce qu'il a promis, je citerai, avant d'examiner l'ouvrage de M. B., l'article de sa préface, où il expose les principes de traduction qu'il a cru devoir suivre. « Horace, dit M. B., passe vivement d'un sujet à l'autre, » rempli de ses idées, et sans paraître se soucier beau- » coup d'une contexture plus arrondie. J'ai tâché çà et » là d'en rendre la liaison plus apparente. Enfin, on trou- » vera quelques enjambemens : j'aurais pu souvent les » éviter ; mais je les ai presque cherchés plus d'une fois, » pour rendre quelque chose de la physionomie de l'ori- » ginal, en me rapprochant, autant qu'il était en moi, de » son style sans entraves. Ses vers sont, dit-il,

» . . . . . *Sermoni propriora.*

» Des vers qui de la prose ont presque tous les traits.

» C'est le caractère que j'ai désiré donner aux miens,

Digitized by Google

» sans trop choquer le génie de notre versification. Ai-je » eu tort ? ai-je réussi ?.... D'autres décideront. »

Je vais tâcher, par quelques citations et quelques remarques, de mettre le lecteur à portée de décider avec connaissance de cause.

Entre une foule de passages, dont j'ai pris note, je choisirai les plus remarquables ; et celui par où je commencerai, paraîtra, si je ne me trompe, bien digne d'être cité le premier.

Voici le texte (II. sat. 4. 72) :

. . . . . *Venucula convenit ollis :*
Rectiùs Albanam fumo duraveris uvam.

Et voici la traduction :

« Le raisin de Venuse, en des pots conservez-le ;
» Il s'y garde fort bien : celui d'Albe, fumez-le.
» C'est moi....

Je ne pense pas que la poésie française offre un autre exemple de ce rhythme vraiment neuf. Il est seulement fâcheux que le second vers ait une syllabe de trop. Car le troisième commençant par une consonne, il faut, de toute nécessité, prononcer *fumez leu*, et non pas *fumelle*, ce qui dérange beaucoup la rime et la mesure. Au reste, je serais un peu tenté de croire que M. B, a plutôt traduit ici la prose de Batteux que les vers d'Horace. Il y a dans Batteux : « Le raisin d'Albe se porte bien à la fumée ; le Ve- » nucle se garde dans des pots. » M. B., il le faut avouer, ne s'est point ici écarté de ses principes, et il a fait, comme il le voulait,

« Des vers qui de la prose ont presque tous les traits. »

Presque est même beaucoup trop modeste.

Dans la même satire, Horace fait de savantes distinctions sur les différentes sauces (63) :

Est operæ pretium duplicis pernoscere juris
Naturam. Simplex e dulci constat olivo,
Quod pingui miscere mero, muriâque decebit
Non aliâ quàm quâ Byzantia putuit orca.

Digitized by Google

Hoc ubi confusum sectis inferbuit herbis,
Corycioque croco sparsum stetit, insuper addes
Pressa Venafranæ quod bacca remisit olivæ.

« De deux sauces sur-tout connaissez la nature ;
» La première se fait avec cette saumure
» Où marina long-temps l'*éturgeon* bysantin,
» De l'huile la plus douce, et quelque bon gros vin :
» C'est la simple. Pour l'autre, un peu plus recherchée,
» Ajoutez *à cela* l'échalotte hachée,
» Le persil, le cerfeuil, t faites les bouillir ;
» Joignez-y du safran au moment de servir.... »

Dans les vers que j'ai cités tout-à-l'heure, M. B. avait copié le style de Batteux ; ici c'est le style du *Cuisinier bourgeois* qu'il semble avoir imité.

Plus bas on lit ces vers que Boileau a surpassés (79) :

Magna movent stomacho fastidia, seu puer unctis
Tractavit calicem manibus, dùm furta ligurit.

M. B. traduit :

« Rien n'est plus dégoûtant que de voir sur un verre
» Les restes ondulés d'une crasse grossière,
» Ou le dessin graisseux des cinq doigts d'un valet,
» Qui vole, en desservant, les restes d'un poulet. »

Ce qui suit n'a pas moins de mérite :

« Que coûtent les balais, les torchons, la sciure ?
» Négliger ces détails, c'est mal-propreté *pure*. »

L'épithète de *pure* est sur-tout donnée très-heureusement à la *mal-propreté*. — Et ailleurs :

« La pélore se plaît aux bords du lac Lucrin,
» *Aux rocs de Circé l'huître*, à Misène l'oursin ;
» Le pétoncle *friand* fait l'orgueil de Tarente. »

Tel est l'effet de ces mots barbares *Aux rocs de Circé l'huître*, qu'on ne sait, en les prononçant, s'ils sont arabes ou chinois. Je ne connais de comparable, pour l'harmonie, que cet hémistiche helvétique du *Guillaume Tell* de M. le Mierre :

« Je pars, j'erre en ces rocs.... »

Digitized by Google

M. B., qui fait quelquefois des vers un peu durs, sait aussi, quand il veut, employer les mots les plus jolis :

« Ainsi par des *bonbons* à propos présentés,
» Aux élémens ingrats d'une triste science,
» Un maître caressant *allèche* notre enfance. »

Les *bonbons* ont été pris à M. Daru, à qui il fallait les laisser; mais *allécher* est bien à M. B. Encore un exemple :

« Qui de la renommée embrasse les *joujoux*,
» A senti le fouet de Bellone en courroux. »

Qui croirait que *les joujoux de la renommée* et *le fouet de Bellone*, remplacent ces belles et nobles expressions d'Horace, qui, sachant admirablement varier sa manière, a semé parmi ses vers négligés, quelques vers de la plus grande poésie (II. sat. 3, 222) :

. . . . . *Quem cepit vitrea fama,*
Hunc circum tonuit gaudens Bellona cruentis.

Remarquons en passant que *vitrea fama* a peut-être fourni à Godeau cette pensée, copiée depuis par Corneille dans *Polyeucte* (1) :

« Mais leur gloire tombe par terre;
» Et comme elle a l'éclat du verre,
» Elle en a la fragilité. »

Les anciens comiques grecs, qui ont toujours aimé à se moquer d'Euripide, lui ont souvent reproché le ridicule abus qu'il faisait du *sigma*. Un vers de M. B.,

Cent sots contes suivis de cent plus sots encore,

m'a rappelé le *sigmatisme* d'Euripide; et pour varier un peu l'uniformité de cette triste critique, et ranimer, s'il est possible, les lecteurs que de telles citations ont sans doute beaucoup découragés, je dirai ici quelque chose du *sigmatisme* d'Euripide. Ce n'est peut-être pas trop le lieu, mais un article de journal n'exige pas une si parfaite régularité.

(1) Voltaire Comment. acte 4, sc. 2, vers. 9.

Digitized by Google

« Que vous nous avez bien à propos sauvés des *sigma* » d'Euripide ! » disait Platon, dans sa comédie des *Fêtes* (1); et c'était fort bien dit : car on ne conçoit pas comment ce poète si harmonieux, si élégant, si châtié, si pur, si facile, a pu multiplier, avec un tel abus, le rude sifflement d'une lettre si barbare. S'il avait cherché quelque effet d'harmonie imitative, comme Racine dans ce vers tant de fois cité,

» Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?

on admirerait peut-être son art et son talent ; quoiqu'à la rigueur une pareille répétition du même effet eût quelque chose d'affecté et de puéril ; mais c'est pour le seul plaisir de ramener ce son désagréable, qu'il a fait tant de vers qu'on ne prononce pas toujours avec facilité.

Le vers 444 de l'Oreste est un des plus remarquables pour le sigmatisme (2) :

Μέλαδος φίλοισ ι σοῖσ ι σῇσ εὐπραξιασ.

Prononcez ces mots selon les modernes, et vous aurez cette suite de consonnances agréables : *metados philisi sisi sis Efpraxias*. La prononciation de l'université de Paris, qui à Paris passe pour la meilleure, pour celle même dont se servaient les anciens, diminue un peu l'*iotacisme*, mais non le *sigmatisme*.

Voici un second exemple qui vaut bien le premier (3) :

Ἔσωσα σ', ὡς ἴσασιν Ἑλλήνων ὅσοι.
Esosa s'ós isasin Hillinón hosi.

Ce vers de l'*Iphigénie en Tauride* (772) n'est pas moins étonnant :

Τὸ σῶμα σώσασ τοὺς λόγους σώσεισ ἐμοί.
To sôma sosas tous logous sosis émi.

---

(1) Dans le scholiaste d'Eurip. sur Médée, vers. 476 de l'édition de M. Porson. dont il faut lire la note.

(2) Edit. Porson, 453. Edit. Brunck.

(3) Med. 476. Pors. 479. Brunck.

Digitized by Google

J'ajoute pour compléter cette rare poétique :

ἀλκῆ δ' ἐ Σ'οὐκ ἂν, ἢ Σὺ δοΞάΖειΣ ἴΣωΣ
ΣώΣαιμ' ἄν (1).
Ζεῦ ΣῶΣον ἡμᾶΣ, δόΣ δ' ἐ ΣύμΒασιν Τέκνοις (2),
Σοφὴ Σοφὴ Σὺ. καΘανεῖν δ'ὀμωΣ Σε δεῖ (3), etc., etc.,

Le Θ qui est le *th* des anglais, doit compter comme un sigma. J'écrirai la prononciation en lettres vulgaires, pour que ceux qui ne savent pas lire le grec, puissent jouir aussi de cette douce harmonie.

Alki dé s'ouk an, hi si doxazis isôs,
Sôsœm' an. . . . . .
Zef, sôson hímas, dos dé symbasin tecnis.
Sophi, sophi si, catthanín d'homôs sé dí.

Je reviens à M. B., dont je ne m'écarterai plus. Les exemples que je citerai désormais ne seront accompagnés d'aucune observation. Ils n'ont pas besoin de commentaire, et l'on verra bien, sans que je le fasse remarquer, que M. B. n'a pas le premier talent du monde pour écrire avec élégance et correction des vers faciles et harmonieux, pour placer habilement la césure et le repos de l'hémistiche.

« Pour ses cheveux ardens qui veut obtenir grâce,
» Au blond foncé d'un autre avant tout qu'il la fasse....
» Le sage est cordonnier, sans cependant se faire
» Des souliers. . . . . .
» C'est de la prose ; *mais*, si vous décomposez.....
» Je suis un envieux dont la dent *s'ensan*glante.....
» Au travers du Forum, je passais en rêvant,
» Absorbé tout entier, comme je suis souvent,
» Dans je ne sais quel rien, quand mon *guignon* m'amène
» Un homme que de nom je connaissais à peine.....
» Le jeune homme, ivre encore, arracha tout honteux,
» *Les festons de son cou*, les fleurs de ses cheveux.

(1) Orest. 702. Pors. 709. Br.
(2) Phæniss. 83. P. 82. Br.
(3) Androm. 244. Br.

Digitized by Google

» Oui Pénélope ! *mais*, à ce manége infâme....
» . . . . . Quel plaisir, mon ami,
» Trouves-tu, lui dit-il, à végéter ainsi
» Sur le *dos escarpé de ce bois* solitaire ?....
» Toi, ne prodigue pas; n'accumule pas, toi; etc. »

J'aurais pu, en cherchant avec quelque soin, trouver peut-être des vers moins mauvais; mais une douzaine de passages d'une médiocrité supportable, ne peuvent faire excuser tant de pages détestables. Après un ouvrage tel que celui-ci, le parti le plus raisonnable que puisse prendre M. B., c'est de renoncer pour toujours à des travaux où il perd un temps qu'il pourrait employer beaucoup plus utilement, et pour lui et pour les autres. Je lui conseille de s'appliquer très-sérieusement ces vers de sa propre traduction :

« Je renonce d'abord au titre de poète :
» Je remplis les six pieds, la mesure est complète;
» Mais ce n'est pas assez : qui fait, comme je fais,
» Des vers qui de la prose ont presque tous les traits,
» Ne fut jamais poète. »

Suite des Souvenirs de Félicie.

J'AI découvert deux jolies divinités de la fable, et qui sont peu connues : *Abéone* et *Adéone*. La première présidait au départ, et la seconde au retour. J'en ai fait faire, en miniature, deux petits tableaux; M. de La Harpe, qui a trouvé ces deux figures charmantes, a fait pour elles des vers que j'ai gravés sur les cadres. Voici ceux d'Abéone :

Ah ! dans un long adieu dont la douleur s'irrite,
Le cœur s'échappe en vain vers l'objet que l'on quitte.
On s'éloigne à pas lents, les bras en vain tendus,
Et l'œil le suit encor quand on ne le voit plus.

Digitized by Google

Voici les vers pour Adéone :

O bonheur ! il revient ! le retour a des ailes !
Quel plaisir de conter les souvenirs fidèles !
Que de pleurs ! ce moment va donc les essuyer !
Que d'ennuis ! ce moment les fait tous oublier (1).

Ces deux figures, avec ces jolis vers, pourraient fournir les sujets de deux gravures très-agréables.

J'ai entendu ces jours-ci la lecture d'un roman manuscrit, fait par un homme de beaucoup d'esprit et qui vit dans le plus grand monde; et, dans cet ouvrage, la peinture du monde n'a pas la moindre vérité. C'est que les gens du monde (du moins en général), lorsqu'ils ont de la littérature, sont plus frappés de ce qu'ils lisent que de ce qu'ils voient; il leur paraît plus commode de *copier* que de *peindre* d'après nature. Ils ne sont que de faibles imitateurs des auteurs de profession, plus exercés qu'eux dans l'art d'écrire. Ils pourraient avoir une originalité piquante s'ils se donnoient la peine d'observer ce qui se passe sans cesse sous leurs yeux, et, au lieu de piller sans grâce Crébillon et Marmontel, ils offriraient des tableaux vrais et nouveaux.

Il n'y a rien de *physique*, non dans les qualités naturelles, mais dans les vertus véritables. Il y a beaucoup de *physique* dans tous les vices.

Pourquoi la douleur et la joie sont-elles toujours au-dessous de ce que nous pouvons nous les représenter ? Pourquoi notre imagination est-elle si au-dessus de nos facultés réelles ? Cela prouve qu'une autre vie doit succéder à celle-ci. Cette imagination, que rien n'arrête et qui surpasse tout, est, pour l'homme de bien, le gage heu-

(1) Ces vers ne se trouvent point dans la Correspondance de M. de La Harpe; on les donne ici parce qu'ils n'ont jamais été imprimés.

Digitized by Google

reux des jouissances spirituelles qui lui sont réservées ; mais, pour l'homme vicieux, c'est l'annonce terrible des souffrances qui doivent justifier toutes les terreurs du méchant.

Je trouve dans les *Œuvres de La Mothe* une anecdote très-remarquable, parce qu'elle fait voir combien, depuis ce temps, notre caractère national a changé. On aimait alors avec enthousiasme tous les traits de grandeur, et les succès éclatans de Corneille le prouvent ; mais, en même-temps, on détestait tout ce qui peut ressembler à la férocité. La Mothe conte qu'à la Comédie Française, avant Baron, l'acteur disait avec une extrême rudesse ce vers des *Horaces :*

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus ;

et que ce vers ne faisait sur le public qu'un effet désagréable. C'était cependant ainsi que l'auteur l'avait conçu. Mais Baron, le premier (continue La Mothe), prononça ce même vers avec un reste d'attendrissement, de sorte que *je ne vous connais plus*, signifiait seulement *je ne veux plus vous connaître*, et le public applaudit avec transport. Baron dit à La Mothe que Corneille fut surpris de lui entendre dire ainsi ce vers, et qu'il l'en félicita. Du temps de La Mothe, on suivait toujours cette manière de Baron ; aujourd'hui elle est oubliée ; plus l'acteur, en prononçant ce vers, met de férocité dans son accent, et plus notre parterre applaudit..... Que de réflexions affligeantes pourraient résulter de ce seul fait. .....

D. Genlis.

(La suite dans un prochain numéro.)

SPECTACLES.

Digitized by Google



SPECTACLES.

THÉATRE FEYDEAU.

Une Heure de Mariage, opéra comique en un acte, paroles de M. *Etienne*, musique de M. *Daleyrac*.

J'avais d'abord cru, en voyant ce titre, qu'il serait question d'un mariage dont, au bout d'une heure, on eût demandé la dissolution pour incompatibilité de caractère, ce qui eût été assez plaisant. Ce n'est point cela. M. de Marsé, qui habite la campagne, a écrit à son neveu, Germeuil, qu'il se meurt et va faire son testament; qu'il lui donne tout son bien s'il veut épouser Constance, fille d'un de ses amis, et ne lui laissera rien s'il ne l'épouse pas. Il veut le voir sur-le-champ, et le voir avec sa femme. Si par *hasard* son neveu n'arrive qu'après sa mort, la succession ne lui en sera pas moins dévolue. Mais Germeuil, sans que son oncle le sache, a épousé Elise, amie de la jeune personne qu'on voulait lui donner en mariage.

Constance, à la sollicitation de Germeuil, veut bien se présenter avec lui sous le titre de sa femme. Elise est du voyage, comme amie. Il ne s'agit que de feindre et de jouer la comédie pendant quelques jours ou quelques heures que le testateur peut avoir encore à vivre. En tout cas, s'il revenait à la vie, Constance fera le personnage d'une coquette, d'une évaporée, d'une folle, trouvera tout mauvais, tout gothique, tout à refaire dans le vieux château. L'oncle sera au désespoir de s'être donné une nièce extravagante, et s'estimera trop heureux quand il saura qu'elle ne l'est point. Tout s'aplanit ainsi. Mais

Digitized by Google

Constance a un amant (Fontanges) qui se trouve dans le château au moment où elle se présente comme madame Germeuil. Cet amant paraît au désespoir ; Constance aussi. Cependant la maladie de l'oncle n'était que supposée. On le trouve plein de santé, revenant de la chasse, « man- » geant bien, dit-il, dormant de même ; mais se mou- » rant tout doucement. » Il a préparé un temple à l'Hymen ; c'est une seule pièce, où il n'y a qu'un lit, et où il veut de ce pas mener les nouveaux époux. Elise, qui a d'ailleurs un peu de propension à la jalousie, est à la torture. Enfin, elle se rassure, parce que son amie va seule, avec l'oncle, visiter le temple. Fontanges, croyant sa Constance l'épouse de Germeuil, s'en console un peu vite, en disant :

Si ma maîtresse me trahit,
Le lendemain j'en prends une autre.
Je n'irai pas, en troubadour,
Epris d'amour,

livrer bataille aux arbres dans les forêts. Il a composé, dit-il, les mémoires de sa vie, où se trouve un chapitre sur la *Fidélité des Femmes ; c'est le plus court de l'ouvrage.* Il adresse sur-le-champ ses vœux à Elise. Germeuil le sait, en vient aux reproches avec sa femme. Elle se justifie : ils s'embrassent. L'oncle survient, est scandalisé de trouver son neveu commettant une infidélité après deux jours de mariage, et demande des chevaux de poste pour renvoyer Elise. D'un autre côté, Constance, à qui l'envie de jouer l'étourderie avait passé, désabuse son amant. Celui-ci se jette à ses genoux. L'oncle arrive encore, pour être témoin de cette scène, est stupéfait de voir sa nièce aussi embarquée sitôt dans une intrigue amoureuse. La nièce prétendue augmente sa colère, en lui disant que c'est l'usage. Cette partie carrée le met hors des gonds. Quand l'auteur a jugé que la méprise a été assez longue,

Digitized by Google

il a fini brusquement. Fontanges donnant la main à Constance, tandis que Germeuil entre d'un autre côté avec Elise, dit à l'oncle : « Je vous présente ma femme. » M. de Marsé fait éclater un peu d'humeur de ce que sa volonté n'a pas été suivie ; mais il se console, et s'apaise en songeant *qu'il n'y a pas eu*, comme il avait dû le croire, *de scandale dans sa maison.* Constance épouse son amant, et l'oncle embrasse sa nièce Elise.

Il y a dans cet *imbroglio* beaucoup de combinaisons ingénieuses, de situations plaisantes, de vrai comique. On ne sait par quelle fatalité tout l'esprit se trouve dans la prose ; l'auteur aurait dû en réserver un peu pour les ariettes, parmi lesquelles on n'en a point distingué une seule qui méritât d'être retenue. Il est fâcheux aussi que le dénouement ne soit pas un peu mieux filé. Il y a beaucoup d'adresse dans toute la contexture de l'intrigue, et aucune dans la manière dont elle est dénouée.

Néanmoins cette pièce nous a, en général, semblé mériter le succès qu'elle a obtenu. Elle a été jouée avec un grand ensemble par tous les acteurs sans exception. L'auteur et le musicien ont été demandés. Ce dernier seul s'est montré. La musique nous a paru agréable. Des personnes qui prétendent s'y connaître, trouvent un peu d'uniformité dans la manière de M. Daleyrac.

Théâtre Louvois.

M. Girouette, ou *Je suis de votre Avis*, comédie en un acte, par M. *Dubois*.

Le monde est plein de *girouettes ;* de gens qui ont sans cesse à la bouche ces expressions : « Je pense comme » vous, je suis de votre avis, j'allais vous le dire, c'est

Digitized by Google

» cela même. » On connaît un grand flandrin à Paris, qui, à chaque phrase qu'il entend, s'écrie toujours : « Voilà le mot. » Ces girouettes sont ordinairement ou des imbécilles, des gens sans aucun caractère, incapables d'avoir un avis à eux, qui attendent leur journal le matin pour savoir quelle opinion ils auront sur l'affaire du jour, ou de vils flatteurs, des parasites affamés.

Le titre de Girouette, tout seul, semblait annoncer un de ces hommes si communs,

Tombant au premier choc,
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc;

un de ces caméléons, changeant d'idée, de partis, d'intérêts, comme on changeait de femme dans la première vogue et dans les beaux jours du divorce. La pièce d'abord fut annoncée sous ce titre de *M. Girouette*; ensuite on ajouta : *ou Je suis de votre avis*. Alors on se douta qu'il serait question de quelque niais. On ne s'est point trompé; le personnage que M. Dubois a mis en scène, en est un de la première espèce. Ses niaiseries ont d'abord amusé : mais elles ont bientôt paru trop fortes et trop multipliées, et l'on a eu le temps de s'ennuyer avant la fin, quoiqu'elle soit très-rapprochée du commencement.

L'intrigue a le mérite de la simplicité. M. Girouette veut (s'il peut vouloir quelque chose) donner sa nièce à un avocat de mérite. Sa femme préfère un autre avocat fat, pincé, ignorant. La petite personne a un tuteur, homme de loi, qu'on soupçonne, on ne sait pourquoi, de vouloir dépouiller sa pupille. Une consultation a lieu en présence de toute la famille. Les deux avocats débitent chacun une espèce de plaidoyer: le mauvais contre, le bon pour le tuteur. Si Clozel, qui jouait le personnage de l'Avocat pincé veut aller au barreau, il y trouvera

Digitized by Google

quelques modèles ; des défenseurs qui *chargent* plus leurs plaidoieries qu'il n'a *chargé* son rôle. Il entendra l'un chanter, comme s'il jouait dans un opéra ; il verra l'autre tourner le dos aux juges, et adresser la parole à l'auditoire, en se pavanant, et comme pour lui demander d'applaudir. Cette scène de la consultation est très-médiocre ; on y a cependant remarqué un trait assez vif. Le tuteur avait quarante mille francs d'argent comptant à sa pupille ; tout est dépensé. On se récrie. Il se justifie en disant : « L'éducation est si chère à présent ! on enseigne tant » de choses aux demoiselles !

M. Girouette est toujours, comme on peut croire, de l'avis de celui qui parle le dernier. Il promet alternativement sa nièce aux deux avocats. Le bon a su mieux prendre son temps ; l'autre arrive pour la rédaction de son contrat de mariage ; il voit un notaire, son rival, sa maîtresse, M. Girouette, et demande ce que cela signifie. « Ma foi, répond celui-ci, j'ai signé. » L'avocat éconduit se console, parce qu'il croit que la fortune de sa maîtresse se réduit à un procès qu'il faudra soutenir contre son tuteur. Mais ce dernier déclare qu'elle a dix mille francs de rentes, y compris son propre bien qu'il lui donne, n'étant pas marié et voulant rester célibataire. Cette pièce a eu un demi-succès. On a demandé l'auteur ; on l'a nommé. Il a déjà donné à ce théâtre *Marton et Frontin*. Vigny rend très-naturellement la stupide bonhomie, l'air hébété de M. Girouette, et madame Molé l'emportement, la vivacité, l'humeur impérieuse de sa femme. Cette bagatelle a été jugée avec rigueur par plusieurs journalistes. Elle pourrait se soutenir, si l'auteur diminuait un peu la dose d'imbécillité dont il a gratifié son principal personnage, et supprimait la scène de la consultation ; ou, ce qui vaudrait mieux, parvenait à lui donner une tournure plus piquante.

Digitized by Google

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La manie de l'Indépendance, ou *Scapin tout seul*; par MM. *Moreau* et *Dumersan*.

LA nécessité avait, en 1722, obligé l'entrepreneur de l'Opéra-Comique de ne produire sur la scène qu'un seul acteur. Piron vint à son secours, et lui composa un monologue en trois actes, intitulé *Arlequin Deucalion*, qui eut le plus grand succès. Ce tour de force était nécessaire; mais quand il ne l'est pas, il semble fort inutile de se donner de volontaires entraves. Une bonne pièce est assez difficile à faire, pour qu'on ne doive pas ajouter inutilement à la difficulté. Quoi qu'il en soit, Piron a eu des imitateurs. *Arlequin tout seul* ayant été vu avec quelque plaisir, *Scapin* a voulu avoir son tour. Le couplet d'annonce a été parfaitement accueilli.

Arlequin obtint l'avantage
De vous plaire, quoique tout seul;
Et, jaloux du même suffrage,
Scapin va paraître tout seul.
En n'offrant qu'un seul personnage,
L'ouvrage doit aller tout seul:
Car vous aurez trop de courage
Pour vous mettre tous contre un seul.

Scapin, dégoûté de ses amis et de sa maîtresse, Lisette, ainsi que de l'issue de quelques fourberies qui lui ont attiré une querelle avec la justice, s'enferme dans sa chambre, résolu à n'en plus sortir. Il est entouré de livres qu'il vient d'acheter pour amuser son loisir, et a près de lui une cassette pleine d'or, pour assurer son indépendance. Il commence par arranger ses livres; s'extasie

Digitized by Google

sur la prodigieuse quantité des ouvrages de Voltaire, et les classe cependant *au-dessous des moralistes*. Le sel de cette plaisanterie, si c'en est une, m'échappe. Scapin se demande lequel doit être placé plus honorablement de Corneille ou de Racine, et finit par les mettre *de front*. Buffon et Rousseau sont sur la même ligne, comme ayant fait, l'un l'histoire, l'autre le roman de la nature. Il garde sur sa table Molière et Regnard; c'est, dit-il, la *nature* et *l'art*; il range à côté l'un de l'autre

La Fontaine, dont la candeur
De Boileau corrige l'aigreur;

Donne une place honorable à madame Deshoulières, qui

. . . Sait si bien varier ses tons,
Qu'on en revient toujours à *ses moutons*:

allusion à la fameuse idylle qui est son *plus beau* titre de gloire; titre cependant contesté par quelques-uns, qui prétendent que c'est un plagiat. Quel est, se demande-t-il, ce tas de brochures?.... ce sont des livres nouveaux: c'est dans l'ordre; ceux-là on ne les *relie* pas (Calembour); il est convenable que des ouvrages qu'on *broche* demeurent *brochés*. Quant aux satiriques, il les met en pièces, en disant:

Il est juste de déchirer
Ceux qui déchirent tout le monde.

Cette revue a généralement amusé. On aurait pu trouver étrange qu'un drôle qui a eu des démêlés avec les tribunaux, s'érige en juge de la littérature. Mais dans un vaudeville, on n'y regarde pas de si près.

Lisette lance à Scapin, au bout d'une flèche, un billet doux, pour l'exhorter à mettre fin à sa boutade misantropique. Elle lui propose un engagement avantageux pour l'emploi des valets. « Je reconnais bien là Lisette,

Digitized by Google

» s'écrie Scapin en ramassant la flèche un trait piquant » et léger, voilà le digne messager d'une coquette. » Mais il n'a aucun égard au message. Personne, dit-il, ne doit oser prétendre à remplacer Préville :

A la mort de ce grand acteur,
Les valets ont perdu leur maître.

Scapin cependant, malgré sa philosophie, conserve du goût pour l'intrigue. Il aperçoit un fripon comme lui, Sylvestre, qui, de la rue, lui demande conseil sur une escroquerie qu'il médite. Scapin le lui donne; tandis qu'un de la bande, dit-il, amusera le propriétaire que vous voulez dévaliser, l'autre enlevera son trésor. Pendant qu'il parlait, un ami de Sylvestre escamotait la cassette de Scapin, et avec elle tous ses moyens d'indépendance. Il crie, pleure, se désole. Lisette met fin à son désespoir, en lui annonçant que ce vol n'est qu'une ruse qu'elle a employée pour l'arracher à sa solitude, et parvenir à la conclusion de leur mariage; il ne demande pas mieux, afin de ravoir son or.

La pièce a réussi jusqu'au moment où Scapin s'est mis à la fenêtre, et a entamé une conversation avec Sylvestre, qu'on n'entendait pas, et dont il répétait les paroles. On a trouvé ce colloque un peu long; on a peut-être été indigné qu'un misantrope philosophe se rendît complice d'un vol. On a demandé les auteurs, mais non à l'unanimité. Des sifflets même, en petit nombre il est vrai, se sont fait entendre quand on les a nommés. Au moyen de quelques légères corrections vers la fin, cette pièce pourra se soutenir; elle n'est dépourvue ni d'esprit ni de gaieté. Elle a été bien jouée par Carpentier, quoiqu'avec un peu trop de timidité peut-être.

ANNONCES.

Histoire Sacrée de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentée par figures, avec des explications tirées des SS. Pères

Digitized by Google

par A. J. D. Bassinet, ci-devant chanoine, archidiacre, prévôt des chapitres, et administrateur du diocèse de Verdun. Ornée de six grandes cartes géographiques, pour servir à l'intelligence de l'Histoire sainte, des portraits des personnages les plus célèbres de la Bible, et de cinq cent vingt estampes, représentant les principaux traits de l'Ancien et du Nouveau Testament, dessinés d'après les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, Raphaël, Rubens, le Poussin, le Guide, le Clerc, etc. etc., gravées au burin par Voysard et autres graveurs célèbres.—*Ancien Testament.* Treizième livraison, contenant six estampes.—Pl. 74. Le sacrifice d'Abraham, d'après Corneille.—Pl. 75. Abraham achète un champ pour y enterrer Sara, d'après Houet.—Pl. 76. Le départ d'Eliézer, d'après Houet.—Pl. 77. Eliézer et Rebecca, d'après Bourdon.—Pl. 78. Eliézer offre des présens à Rebecca, d'après Ant. Coypel.—Pl. 79. Le départ de Rebecca, d'après Benedette.—Quatorzième livraison, contenant six estampes.—Pl. 80. Entrevue d'Isaac et de Rebecca, d'après Houet.—Pl. 81. La mort d'Abraham, d'après Houet. — Pl. 82. Essaü vend son droit d'aînesse, d'après Luiken. —Pl. 83. Dieu apparaît à Isaac, d'après Raphaël.—Pl. 84. Isaac chez Abimelech, d'après Raphaël.—Pl. 85. L'alliance d'Abimelech avec Isaac, d'après Houet.

On souscrit à Paris, chez Desray, libraire, rue Hautefeuille, n°. 36. —Chaque livraison, prise au magasin, se vend 2 fr. 50 cent.—Ceux qui prendront 12 livraisons à la fois, les recevront port franc par la poste, pour 30 francs.—Il paraît déjà, 1°. la première année, 12 livraisons; 2°. la seconde année, 12 livraisons; 3°. de la troisième année, qui a commencé le 1er. janvier, pour finir au 1er. décembre 1804, 3 livraisons; elle en aura 12 (et complétera entièrement la Genèse, ornée de 135 planches, et le Nouveau Testament, 74 planches). Prix: 30 fr. port franc par la poste, pour les souscripteurs seulement.

Instructions pastorales sur le jubilé, par Bossuet, Fénélon, Fléchier, Massillon; suivies des Méditations et du Sermon de Bossuet sur le jubilé, et du Sermon de Bourdaloue sur le même sujet. In-12. Troisième édition de ce recueil. Prix: 1 fr. 25 c., et 1 fr. 75 c. franc de port.

On vend séparément les Méditations de Bossuet sur le jubilé. Prix; 50 c., et 70 c. franc de port.

A la librairie de la Société Typographique, quai des Augustins.

Tables chronologiques de l'Histoire ancienne et moderne, jusqu'à la paix d'Amiens, à l'usage du Prytanée français. Ouvrage adopté par le Gouvernement, pour l'enseignement des lycées et des écoles secondaires; par A. Serieys, bibliothécaire et professeur d'histoire générale au Prytanée de Paris. Seconde édition, revue et corrigée. Un vol. in-12 de 570 pages. Prix: 3 fr. et 4 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Obré libraire, rue Mignon, quartier S. André-des-Arcs, n°. 1, et quai des Augustins, n°. 66.

Nous avons rendu compte de cet ouvrage, et nous y avons trouvé des fautes essentielles; l'auteur les a fait disparaître dans cette seconde édition. Le succès de ces tables est assuré par le prompt débit de la première, et le bon esprit dans lequel elles sont composées.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

— On a mis en vente, chez le Normant, la seconde édition du *Répertoire des Lois, et des Arrêtés du Gouvernement, de 1789 à l'an 11*, par ordre alphabétique, chronologique, et par classement de matière; par Guillaume Beaulac, ancien avocat. Un gros vol. in-8°. Prix; 8 fr., et 10 fr. 50 c. par la poste.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres.

On a des nouvelles de Londres jusqu'au 29 février. Le bulletin du 27 porte que le roi paraît s'approcher peu à peu de son rétablissement. Il s'agit de savoir s'il y a apparence qu'il se rétablisse assez pour reprendre les rênes du gouvernement. Cette question a été discutée le 27, dans la chambre des communes. Les débats ont duré jusqu'au 28, à 5 heures du matin. Sir Robert Lawley fit une motion pour demander aux ministres quelque éclaircissement sur l'état du roi, qui paraissait attaqué depuis quinze jours d'une maladie grave sans que la chambre eût reçu aucune communication sur cet objet, quoique les suites de la maladie de S. M. pussent nécessiter quelque mesure importante au maintien de la constitution et à la sûreté publique.

Le chancelier de l'échiquier répondit que l'état actuel de S. M. semblait annoncer une amélioration prochaine; mais que dans les circonstances actuelles, il ne convenait pas aux ministres du roi d'entrer dans aucune explication à ce sujet. M. Lawley fit alors la motion que la chambre s'ajournât: la question préalable ayant été demandée sur sa motion, M. Fox se leva, et parla en faveur de la motion de sir Robert; le chancelier de l'échiquier répondit à M. Fox en défendant sa première opinion; M. Pitt parla dans le même sens. M. Windham prit la parole pour appuyer l'opinion de M. Lawley et de M. Fox: la motion fut rejetée.

Le bulletin du 28 février portait: « Nous avons la même » opinion favorable d'une amélioration progressive que » nous avions hier. »

On assure qu'une parfaite réconciliation a eu lieu entre le prince de Galles et le duc d'Yorck.

CORPS LÉGISLATIF.

Séance du 25 ventose.

On approuve le projet de loi, titre 18, livre 3 du Code civil, intitulé *du nantissement*: une seule voix a manqué à l'unanimité de l'approbation.

Séance du 26.

On présente un projet de loi relatif à 246 demandes d'aliénations, acquisitions, concessions de terrains, impositions extraordinaires, pour des objets d'intérêt local.

Séance du 28.

Un projet concernant la classification des différentes

Digitized by Google

parties du Code civil, sous le titre de *Code civil des français*, est présenté. Le citoyen Portalis, dans son discours, annonce la fin prochaine de la session. — Les deux titres du Code relatifs aux hypothéques et à l'expropriation forcée sont sanctionnés.

Séance du 29.

Dans cette séance on a sanctionné deux projets de loi, l'un relatif aux transations, l'autre à des acquisitions, échanges, etc. sollicités par 246 communes.

Séance du 30.

Le projet relatif à la réunion des lois civiles en un seul corps de lois, et à leur classification a été adopté à l'unanimité, moins deux voix.

Séance du 1er. germinal.

On propose un projet tendant à lever, sur la conscription de l'an 13, 60 mille hommes, dont 30 mille demeureront en réserve.

Les quatre candidats nommés pour la présidence, sont les CC. Fontanes, Ramond, Lahure et Duranteau.

PARIS.

On dit que Georges a refusé de manger de la viande, en observant que sa religion la défend en carême.

— Les dernières nouvelles d'Angleterre portent que le roi est dangereusement malade, que la goutte lui est remontée dans la poitrine, que l'hydropisie est complète, et qu'il est entièrement fou. (*Moniteur.*)

— Les adresses de félicitation au premier consul, sont si multipliées, que le *Moniteur* a cru devoir se borner à les annoncer, et à faire des extraits de quelques-unes. Pour tout dire, en un mot, il en arrive de tout ce qui a en France quelque autorité, quelque emploi civil ou militaire.

— Le cit. Bacher, chargé d'affaires de la république française près la diète de Ratisbonne, a remis au ministre directorial la note suivante, qui a été de suite portée à la dictature:

» Plusieurs dispositions du recès de l'Empire, du 24 février 1803, ayant éprouvé de grandes difficultés quant à leur parfaite exécution, et d'affligeantes mésintelligences s'étant manifestées entre plusieurs états de l'Allemagne, d'où pourrait résulter un détriment considérable pour le repos même de l'Europe, S. M. l'empereur de Russie a fait connaître au premier consul qu'elle jugerait utile que les deux puissances, dont la méditation avait préparé la salutaire conclusion des derniers arrangemens en Empire, intervinssent de nouveau pour prévenir, notamment en ce

Digitized by Google

qui concerne les priviléges de l'ordre équestre, les suites fâcheuses que pourraient avoir les différends aujourd'hui subsistans.

» Le premier consul a été empressé d'acueillir cette ouverture de S. M. l'empereur de Russie; et le soussigné est chargé d'en donner notification à la diète. »

Ratisbonne, le 10 mars 1804. *Signé*, BACHER.

Les deux puissances médiatrices se proposant, aux termes de la déclaration qu'on vient de lire, d'exercer de nouveau leur intervention relativement au recès général, dont l'exécution éprouve des difficultés quant à l'organisation et à la composition du collége des princes, et particulièrement au sujet de la noblesse immédiate, le conservatoire impérial n'aura vraisemblablement aucun autre effet que ceux qu'il a produits jusqu'ici. Quoique la Bavière et les autres états d'Empire qui ont fait des occupations, aient déclaré vouloir se conformer aux dispositions dudit conservatoire, et qu'ils aient même déjà r établi en grande partie les choses sur l'ancien pied, le corps équestre ne peut pas cependant être encore entièrement rassuré. *Pub.*

—On mande de Strasbourg le 26 ventose : On s'est saisi, à Ettenheim, d'une douzaine d'individus impliqués dans la conspiration. On compte parmi eux deux anglais de distinction qui y avaient été envoyés par leur gouvernement. Il s'y trouve aussi un ancien colonel nommé Dumoutiez. C'est la ressemblance de son nom avec celui de Dumouriez, qui avait fait croire que cet ex-général était à Ettenheim, mais on ne pense pas aujourd'hui qu'il y soit venu. Toutes ces personnes sont à présent enfermées dans la citadelle de Strasbourg. Elles ont été amenées ici sur des voitures, sous l'escorte de la gendarmerie et de la cavalerie; l'infanterie les suivait à une petite distance. Elles ont subi hier leur premier interrogatoire à l'hôtel du conseiller d'état préfet du Bas-Rhin. On assure que le général Caulaincourt a été présent à ces interrogatoires. On attend des ordres du gouvernement sur la destination ultérieure des prisonniers.

Tous les papiers et la correspondance des individus arrêtés tant à Offenbourg qu'à Ettenheim, ont été saisis et transportés dans notre ville. On a lieu de supposer que l'examen de ces pièces conduira à de nouvelles découvertes. Au reste, il n'y a plus de doute sur les projets de ces hommes dévoués à l'Angleterre. Ils devaient, si l'affreux complot tramé à Paris eût réussi, s'introduire dans notre citadelle, et, après s'en être emparés, diriger toute l'artillerie qui s'y trouve contre la ville, pour empêcher nos concitoyens de les attaquer. On assure qu'un semblable

Digitized by Google

projet devait être exécuté contre plusieurs autres places frontières. Nous aurons des détails plus authentiques sur ces projets, lorsque le gouvernement publiera les pièces officielles de cette vaste conspiration. Les habitans d'Ettenheim et de la rive droite en général ont été d'abord un peu alarmés, parce qu'ils ignoraient le but de l'expédition; mais ils se sont bientôt rassurés, lorsqu'ils en ont eu connaissance.

Le ci-devant duc d'Enghien, fils du ci-devant duc de Bourbon, et petit-fils de l'ex-prince de Condé, se trouve maintenant en état d'arrestation dans notre citadelle. Le corps de troupes envoyé à Ettenheim, l'y a arrêté avec plusieurs personnes de sa suite. Tous sont, à ce qu'on assure, plus ou moins impliqués dans la conspiration. Cette opération a parfaitement réussi, comme celle d'Offenbourg.

Nos troupes ont passé le Rhin dans le silence de la nuit, près de Rhinau, et se sont depuis mises en marche pour Ettenheim. Cet endroit a été enveloppé de manière que personne n'y pouvait entrer ni sortir. On n'y avait aucune connaissance de notre expédition. Cependant, lorsqu'un détachement entra dans le bourg (c'était vers le matin), il y eut quelque bruit. On assure que le duc d'Enghien est sauté de son lit, s'est armé à la hâte, et voulait même tirer sur le commandant de la gendarmerie qui était chargé de l'arrêter, mais que son propre secrétaire lui a pris ses armes. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il a été transporté ici sous bonne escorte. On dit qu'ensuite il a vomi des imprécations contre Pichegru.

Le général Fririon, ancien sous-chef de l'état-major de l'armée du Rhin, a été chargé du commandement de l'expédition d'Ettenheim. Les agens des conspirateurs étant répartis sur plusieurs points de la frontière, il y a eu aussi beaucoup d'arrestations tout le long du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Cologne.

— Des lettres de Rotterdam, arrivées à Paris le 30 ventose, par un courrier extraordinaire, donnent l'avis important que, le 16 mars, des ordres avaient été donnés dans les ports d'Angleterre pour un embargo gén. *Monit.*

COMMISSION MILITAIRE SPÉCIALE.

Formée dans la première division militaire, en vertu de l'arrêté du gouvernement, en date du 29 ventose an 12 de la république une et indivisible.

JUGEMENT.

Au nom du peuple français.

Ce jourd'hui, 30 ventose an 12 de la république, la commission militaire spéciale, formée dans la première divi-

Digitized by Google

sion militaire en vertu de l'arrêté du gouvernement en date du 29 ventose an 12, composée d'après la loi du 19 fructidor an 5, de sept membres; savoir: Les CC. Hulin, général de brigade, commandant les grenadiers à pied de la garde, président; Guiton, colonel, commandant le 1er. régiment de cuirassiers; Bazancourt, colonel, commandant le 4e régiment d'infanterie légère; Ravier, colonel, commandant le 18e régiment d'infanterie de ligne; Barrois, colonel, commandant le 96e régiment d'infanterie de ligne; Rabbe, colonel, commandant le 2e rég. de la garde municip. de Paris; d'Autancourt, capitaine-major de la gendarmerie d'élite, faisant les fonctions de capitaine rapporteur; Molin cap. au 18e rég. d'infanterie de ligne, greffier; tous nommés par le général en chef Murat, gouverneur de Paris, et commandant la première division militaire; lesquels président, membres, rapporteur et greffier, ne sont ni parens ni alliés entr'eux ni du prévenu, au degré prohibé par la loi.

La commission convoquée par l'ordre du général en chef gouverneur de Paris, s'est réunie dans le château de Vincennes, dans le logement du commandant de la place, à l'effet de juger le nommé Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, né à Chantilly le 2 août 1772; taille d'un mètre 705 millimètres, cheveux et sourcils châtain-clair, figure ovale, longue, bien faite, yeux gris, tirant sur le brun, bouche moyenne, nez aquilin, menton un peu pointu, bien fait. Accusé, 1°. d'avoir porté les armes contre la république française; 2°. d'avoir offert ses services au gouvernement anglais ennemi du peuple français; 3°. d'avoir reçu et accrédité près de lui des agens dudit gouvernement anglais; de leur avoir procuré des moyens de pratiquer des intelligences en France, et d'avoir conspiré avec eux contre la sûreté intérieure et extérieure de l'état; de s'être mis à la tête d'un rassemblement d'émigrés français et autres, soldé par l'Angleterre, formé sur les frontières de la France, dans les pays de Fribourg et de Baden; 5°. d'avoir pratiqué des intelligences dans la place de Strasbourg, tendantes à faire soulever les départemens circonvoisins, pour y opérer une diversion favorable à l'Angleterre; 6° d'être l'un des fauteurs et complices de la conspirations tramée par les anglais contre les jours du premier consul, et devant, en cas de succès de cette conspiration, entrer en France.—La séance ayant été ouverte, le président a ordonné au rapporteur de donner lecture de toutes les pièces, tant celles à charge que celles à décharge. Cette lecture terminée, le président a ordonné à la garde d'amener l'accusé, lequel a été introduit libre et sans fers devant la commission. Interrogé de ses noms,

Digitized by Google

prénoms, âge, lieux de naissance et domicile, a répondu se nommer Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, âgé de 32 ans, né à Chantilly, près Paris, ayant quitté la France depuis le 16 juillet 1789. — Après avoir fait prêter interrogatoire à l'accusé, par l'organe du président, sur tout le contenu de l'accusation dirigée contre lui; ouï le rapporteur en son rapport et ses conclusions, et l'accusé dans ses moyens de défense; après que celui-ci a eu déclaré n'avoir plus rien à ajouter pour sa justification, le président a demandé aux membres s'ils avoient quelques observations à faire; sur leur réponse négative, et avant d'aller aux opinions, il a ordonné à l'accusé de se retirer. L'accusé a été reconduit à la prison par son escorte; et le rapporteur, le greffier, ainsi que les citoyens assistans dans l'auditoire, se sont retirés sur l'invitation du président. — La commission délibérant à huis-clos, le président a posé les questions ainsi qu'il suit: Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, accusé, 1°. d'avoir porté les armes contre la république française, est-il coupable? 2°. d'avoir offert des services au gouvernement anglais ennemi du peuple français, est-il coupable? 3°. d'avoir reçu et accrédité près de lui des agens dudit gouvernement anglais; de leur avoir procuré des moyens de pratiquer des intelligences en France, et d'avoir conspiré avec eux contre la sûreté extérieure et intérieure de l'état, est-il coupable? 4°. de s'être mis à la tête d'un rassemblement d'émigrés français et autres, soldé par l'Angleterre, formé sur les frontières de la France, dans les pays de Fribourg et de Baden, est-il coupable? 5°. d'avoir pratiqué des intelligences dans la place de Strasbourg, tendantes à faire soulever les départemens circonvoisins pour y opérer une diversion favorable à l'Angleterre, est-il coupable? 6°. d'être l'un des fauteurs et complices de la conspiration tramée par les anglais contre la vie du premier consul, et devant, en cas de succès de cette conspiration, entrer en France, est-il coupable? — Les voix recueillies séparément sur chacune des questions ci-dessus, commençant par le moins ancien en grade, le président ayant émis son opinion le dernier; la commission déclare le nommé Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, 1°. à l'unanimité, coupable d'avoir porté les armes contre la république française; 2°. à l'unanimité, coupable d'avoir offert ses services au gouvernement anglais, ennemi du peuple français; 3°. à l'unanimité, coupable d'avoir reçu et accrédité près de lui des agens dudit gouvernement anglais; de leur avoir procuré des moyens de pratiquer des intelligences en France, et d'avoir conspiré avec eux

Digitized by Google

contre la sûreté extérieure et intérieure de l'état ; 4°. à l'unanimité, coupable de s'être mis à la tête d'un rassemblement d'émigrés français et autres, soldé par l'Angleterre, formé sur les frontières de la France dans les pays de Fribourg et de Baden ; 5°. à l'unanimité, coupable d'avoir pratiqué des intelligences dans la place de Strasbourg, tendantes à faire soulever les départemens circonvoisins, pour y opérer une diversion favorable à l'Angleterre ; 6°. à l'unanimité, coupable d'être l'un des fauteurs et consplices de la conspiration tramée par les anglais contre la vie du premier consul, et devant, en cas de succès de cette conspiration, entrer en France.

Sur ce, le président a posé la question relative à l'application de la peine ; les voix recueillies de nouveau dans la forme ci-dessus indiquée ; la commission militaire spéciale condamne à l'unanimité à la peine de mort, le nommé Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, en réparation des crimes d'espionnage, de correspondance avec les ennemis de la république, d'attentat contre la sûreté intérieure et extérieure de la république. Ladite peine prononcée en conformité des articles II, titre IV du code militaire des délits et des peines, du 21 brumaire an 5, 1er et 2e, section 2e du tit. Ier du code pénal ordinaire, du 6 octobre 1791, ainsi conçus ; savoir :

Art. II. (du 21 brumaire an 5.) « Tout individu, quel » que soit son état, qualité ou profession, convaincu d'es- » pionnage pour l'ennemi, sera puni de mort. » — Article » Ier. Tout complot et attentat contre la république sera » puni de mort. » Art. II. (du 6 octobre 1791.) « Toute » conspiration et complot, tendant à troubler l'état par » une guerre civile en armant les citoyens les uns contre » les autres, ou contre l'exercice de l'autorité légitime, » seront punis de mort. »

Enjoint au capitaine-rapporteur de lire de suite le présent jugement en présence de la garde assemblée, sous les armes, au condamné. Ordonne qu'il en sera envoyé, dans les délais prescrits par la loi, à la diligence du président et du rapporteur, une expédition, tant au ministre de la guerre qu'au grand-juge ministre de la justice, et au général en chef, gouverneur de Paris.

Fait, clos et jugé sans désemparer, les jour, mois et an dits, en séance publique ; et les membres de la commission militaire spéciale ont signé, avec le rapporteur et le greffier, la minute du jugement.

Signés Guiton, Bazancourt, Ravier, Barrois, Rabbé, d'Autancourt, capitaine-rapporteur ; Molin, capitaine-greffier ; et Hulin, président.

Digitized by Google

(N°. CXLIV.) 10 GERMINAL an 12.
(Samedi 31 Mars 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LES PASSIONS.

POEME.

(Fin. *Voyez le numéro précédent.*)

Mais ces grands talens même, enfans des passions,
Que d'abus, que de maux entraîne leur usage !
Ce héros conquérant, par combien de carnage,
De cruelles exactions,
Souille-t-il les lauriers que cueillit son courage !
Cette rare valeur qui surprend leur hommage,
Est plus souvent encor l'effroi des nations.
Que de fois, abusant des droits de la victoire,
Devenu tout-à-coup le plus vil des humains,
Contre son pays même asservi par ses mains,
Tourne-t-il lâchement son épée et sa gloire !
De ce sage vanté, brillant réformateur,
Que de fois le génie est un phare trompeur !
Les peuples égarés par sa fausse lumière,
Avaient cru de la vérité
Voir briller dans ses mains le flambeau respecté :
Ils ne suivaient, hélas ! que l'erreur mensongère.

Digitized by Google

Que d'affreuses calamités,
Que de pleurs, que de sang a trop souvent coûtés
A ces peuples déçus leur folle confiance
Un jour d'erreur enfante un siècle de souffrance.
Peut-être qu'en public ces heureux favoris
Et du Pinde et de la Victoire,
N'ont jamais dégradé, ni leur nom, ni leur gloire :
Mais ne pénétrez pas dans leurs secrets réduits.
Là ces fameux guerriers, là ces illustres sages,
A qui, comme à des dieux, prodiguant vos hommages,
Déjà vous éleviez un temple et des autels,
N'offriraient à vos yeux que de faibles mortels.
De leurs faits renommés, de leurs vastes pensées,
Le premier, le puissant moteur,
Ces mêmes passions qui firent leur grandeur,
De témoins importuns enfin débarrassées,
Prenant un cours moins noble, inspirent à leur cœur,
Pour d'indignes objets une coupable ardeur :
Des excès inouis déshonorent leur vie.
Alors par son ivresse et ses emportemens,
Ce roi toujours fameux parmi les conquérans,
Alexandre en un jour voit sa gloire flétrie ;
Alors du grand Pompée et de Rome vainqueur,
Ce César qu'à son tour a vaincu la luxure,
Par ses infâmes mœurs outrage la nature.
Alors Elisabeth, de son sexe l'honneur,
Des respectables noms de devoir, de justice,
Masquant sa jalouse fureur,
D'un double assassinat rend Thémis la complice ;
Alors Bacon partage et son temps et son cœur
Entre la gloire et l'avarice ;
Alors ce Voltaire si grand,
Dont tant de fois la muse au théâtre applaudie,
Excita les fureurs de l'impuissante envie,
En éprouve à son tour la honte et le tourment.
Alors ce Mirabeau, dont la fière éloquence,
Maîtrisait à son gré le Sénat et la France,

Digitized by Google

De ces premiers tribuns défenseurs de nos droits
Mirabeau le plus grand, le plus fatal aux rois,
Fougueux dans le plaisir, comme dans son génie,
Consume en voluptés et sa gloire et sa vie,
Et poursuit tour-à-tour avec la même ardeur
La palme réservée au front de l'orateur,
Et des viles phryné les faveurs homicides.
La pâle mort l'atteint de ses flèches rapides,
Tandis que dans les bras d'un objet suborneur,
L'imprudent oubliait sa patrie et l'honneur....
L'honneur ! entendez-vous son murmure sévère ?
Infidèle, dit-il, à son premier serment,
Mirabeau déserteur du parti populaire,
Vendit à l'or des rois cette voix libre et fière
Qu'allait glacer bientôt le froid du monument :
Inévitable effet de son déréglement !
Que ce sage mortel est plus digne d'envie,
Qui, calme et modéré, possède en paix son cœur,
Et coule sa modeste vie,
Sans gloire, mais non sans bonheur !
Par des faits éclatans, par un écrit sublime,
Son nom jamais ne s'illustra ;
Mais du moins du vice ou du crime
L'opprobre avilissant jamais ne le souilla.
Du génie en ses yeux ne brille point la flamme ;
Mais on y voit toujours cette sérénité,
Heureux et sûr garant de la paix de son ame.
Cette ame est un miroir, de qui la pureté
Par la moindre vapeur ne fut jamais ternie ;
C'est d'un paisible lac la surface polie.
Exempt d'un fol orgueil dans la prospérité,
Il soutient tour-à-tour, sans plainte et sans murmure,
Le fardeau de l'adversité.
La douleur, les maux qu'il endure
La mort même, malgré son inhumanité,
Ne sont à ses regards qu'une nécessité

Digitized by Google

Attachée à notre nature.
En vain l'âge glace ses sens :
Toujours le beau, le bon, charment son ame pure ;
Il voit avec transport le spectacle des champs,
Des monts, des prés, des bois la riante parure,
La pourpre du soleil en son lever brillant,
Au loin, d'or et de feu, son disque étincelant,
De la pâle Phébé l'éclat mélancolique,
Et ces globes nombreux sur sa tête roulant,
De la nuit purs flambeaux, cortége magnifique.
Il voit avec transport ces actes généreux
Qui rendent un mortel presque semblable aux dieux.
Epris de leur beauté sublime,
Son cœur à les produire et s'excite et s'anime.
Toujours bon, toujours vertueux,
Il sourit à l'enfance, honore la vieillesse,
Par d'utiles conseils éclaire la jeunesse ;
Et quand le juste ciel, enfin, l'appelle à lui,
Pour recevoir le prix de sa longue sagesse,
Il meurt sans faste ni faiblesse,
Satisfait de lui-même et regretté d'autrui.
Grands dieux ! que ce destin soit mon heureux partage !
Oui, puissé-je à jamais, libre des passions,
En ignorer, comme ce sage,
Les funestes illusions,
Et les dangers et les orages,
Et les succès trompeurs et les faux avantages !
Puissent, comme les siens, dans le monde inconnus,
Mes jours couler privés de gloire,
Mais riches de bonheur, de paix et de vertus !
Qu'au lieu d'une illustre mémoire,
Je laisse un nom chéri quand je ne serai plus !
Et toi, forêt hospitalière,
Si jamais à ces vœux je devenais contraire,
Si par les passions, mes esprits égarés
A leur pouvoir cruel étaient jamais livrés,

Digitized by Google

Pour fuir les doux accens de leur voix mensongère ;
J'accourrais dans ces lieux, au calme consacrés,
Sous les ombrages tutélaires,
Rappeler dans mon cœur les pensers salutaires
Qu'en ce jour tu m'as inspirés.

DEMORE, *sous-commissaire de marine à Toulon, membre de l'Athénée de Lyon.*

Fragment d'une traduction du poëme de CARTHON.

BALCLUTHA, dont les murs se perdaient dans la nue,
O ! superbe cité, qu'es-tu donc devenue ?
Ils se sont écroulés tes remparts orgueilleux ;
Ton fleuve mugissant sous des débris affreux,
Ne pouvant regagner sa rive infortunée,
A détourné le cours de son onde indignée.
J'ai revu cette terre où régnèrent les jeux ;
Je parcourais, troublé : des murs silencieux.
Ce n'étaient plus ces lieux où Moina sut plaire ;
Le chardon y dressait sa tête solitaire ;
Et l'homme avait fait place aux habitans des bois
Broutant l'herbe ; aujourd'hui, dans le palais des rois.
J'avais vu ces mortels dans leur gloire suprême ;
Hélas ! ils sont tombés ; nous tomberons de même.
Pourquoi bâtir ces tours, ces faîtes somptueux ?
Sors de l'enchantement, mortel présomptueux ;
Ecarte de tes yeux ce voile qui les couvre ;
Tu bâtis des palais et ta tombe s'entr'ouvre ;
Tu n'es plus : l'on t'oublie ; et le vent du désert
Siffle dans ce palais de toutes parts ouvert.
O ! mort ! viens nous couvrir de tes ombres funèbres ;
Mais du moins que le bruit de nos exploits célèbres

Digitized by Google

Atteste au monde entier que nous avons vécu.
Quand mes yeux s'éteindront, que mon bras ait vaincu;
Et vous, Bardes, alors, éternisant ma gloire,
Faites vivre mon nom dans vos chants de victoire.

LE PORTRAIT DE L'HYMEN.

HISTORIETTE.

Aux pieds d'une jeune beauté,
Sur les autels du mariage
Près d'immoler sa liberté,
Damis voulut chez lui du Dieu placer l'image.
Un Apelle est chargé d'acquitter son hommage.
Quand il eut à l'amant présenté son tableau :
« L'hymen, dit celui-ci, m'avait paru plus beau :
» Eh ! pourquoi donc en faire un grave personnage,
» Si vieux, si triste ?.... Il faut le rajeunir. »
L'artiste ne dit rien, promet de revenir,
Et deux mois expirés, rapporte son ouvrage.
« O ciel ! s'écrie alors l'époux très-mécontent,
(Très-mécontent du mariage,)
» Je demandais l'hymen, vous m'offrez un enfant !
» Jamais portrait ne fut moins ressemblant.
» Vous vous êtes trompé, je gage :
» C'est l'amour ; oui, voilà son air tendre et galant. »
Faut-il le dire cependant ?
Le peintre, en homme vraiment sage,
Connaissant les effets de deux mois de ménage,
N'avait à son tableau fait aucun changement.

KERIVALANT.

Digitized by Google

LA DEMANDE JUSTIFIÉE.

Certain gascon, tout brillant de santé,
Au cardinal Dubois demandait une grace;
Et c'était, vu sa pauvreté,
De lui procurer une place.
« Comment ! lui répondit le ministre étonné,
» Avec ce rayonnant visage,
» Pouvez-vous me tenir un semblable langage ? —
» D'accord.... Mon embonpoint, sandis, est bien flatteur,
» Répliqua l'habitant des bords de la Garonne;
» Mais cé qué jé né dis à personne,
» Jé vous lé dis...., j'en dois six mois à mon traiteur. »

Par Samson, *négociant à Caen.*

EPIGRAMME.

L'amitié n'est qu'un mot. — Je suis de votre avis;
Mais, avant de vous plaindre, apprenez à connaître
Pourquoi, mon cher Philinte, on voit si peu d'amis:
Chacun veut qu'on le soit, personne ne veut l'être.

Par un Abonné.

SUR LA MORT D'UN MOINEAU.

Les temps sont arrivés où la nature entière,
Doit couvrir ses trésors d'un crêpe ténébreux:
La mer en mugissant va franchir sa barrière,
Et de l'astre du jour je vois pâlir les feux.

Digitized by Google

Que tout le genre humain, sensible à nos alarmes,
Frémisse en apprenant la cruauté du sort!
Rien ne saurait tarir la source de nos larmes :
Le moineau de Pauline est mort.

Par le C. A. GIMEL.

ENIGME.

Nous étions autrefois de sévères vieillards,
Vivant loin du bruit, des hasards.
Mais aujourd'hui la fortune inconstante
A fait de nous une jeunesse ardente,
Qui vit sous les drapeaux de Mars,
Et pour qui la guerre a des charmes.
Nous soutenions par nos tremblantes voix
Une république autrefois,
Et nous en soutenons une autre par les armes.

LOGOGRIPHE.

Avec mon chef je ne suis pas aimé;
Otez mon chef, je suis très-estimé.

CHARADE.

La Chine produit mon premier;
L'hiver on aime mon dernier;
Gare aux chutes sur mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Chimère.*
Celui du Logogriphe est *Dame.*
Celui de la Charade est *Soufleur de comédie.*

Digitized by Google

Paradise Lost: nouvelle édition, faisant partie de la collection des classiques anglais, qui paraît chez *Théophile Barrois*, libraire, quai Malaquais; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'église. Deux vol. in-12. Prix : 3 fr. et 4 fr. par la poste.

LE *Paradis Perdu* est la plus grave et la plus sublime des Epopées. Tout ce poëme roule sur un des plus hauts mystères du Christianisme; et M. de Voltaire, dans son *Essai sur la Poésie épique*, loue Milton d'avoir découvert *la sublimité cachée d'un tel sujet.* Cette sublimité est frappante. Ce n'est pas de la foi, c'est du goût qu'il faut pour sentir tout ce qu'il y a de grand dans ce premier drame de la vie humaine, où tout se décide d'une manière générale, et dont le dénouement enveloppe l'univers entier dans ses conséquences. Vérité historique, aussi incompréhensible dans sa cause, parce que toutes les causes sont cachées à notre intelligence, qu'elle est sensible dans ses effets. Car l'enfant qui pleure en naissant, s'annonce dans ce monde comme l'héritier d'un grand malheur; il en porte le poids toute sa vie, et laisse ce pesant héritage à ses descendans. L'homme enfin est misérable, et pourquoi l'est-il ? Quel que dispute qu'on puisse élever sur cette question, il semble qu'il ne faille qu'un médiocre jugement pour comprendre que si l'explication qu'en fournit la *Genèse* était aussi ridicule que quelques personnes l'ont prétendu, Milton n'en eût pas tiré cette sublimité qui frappait M. de Voltaire. On peut bien rendre ridicule ce qui est sublime ; mais jamais on ne rendra sublime ce qui est ridicule.

Digitized by Google

L'examen du *Paradis Perdu* pourra confirmer le principe que j'ai déjà avancé touchant la littérature anglaise : c'est qu'il faut distinguer ce qui appartient aux idées et aux mœurs générales de l'Europe, de ce qui vient des notions étroites et des coutumes particulières d'une nation. Il est manifeste que les premières l'emportent en autorité sur les secondes, et j'ai déjà fait voir comment elles sont la règle de nos jugemens en matière de goût. Car le goût n'est que le sentiment des convenances ; et les convenances ne peuvent avoir d'autre fondement que les idées générales, puisqu'autrement il faudrait le chercher dans les opinions particulières, ce qui n'est pas recevable. Il faut donc reconnaître que tout ce qui s'écarte des principes généraux, d'où découlent les convenances d'état, de mœurs et de langage, est par cela seul vicieux et de mauvais goût, quelqu'autorisé qu'il puisse être d'ailleurs par les usages particuliers d'un peuple. Ainsi, par exemple, c'est un principe général de bienséance qu'un prince, un général d'armée, ne doivent pas s'exprimer comme un poète, et ce principe appliqué à l'art dramatique, veut qu'on les fasse discourir en vers, sans qu'on s'aperçoive jamais que c'est le poète qui parle. Le goût consiste à observer cette convenance. Les Anglais qui admettent dans leurs tragédies tout l'appareil des figures poétiques, et jusqu'à des comparaisons du style épique, où le poète paraît à découvert, ont beau dire que cela plaît à leur nation, ce n'est pas une règle qui les justifie. Ils n'en pèchent pas moins contre la loi générale des bienséances, et c'est avec raison qu'on leur reproche de manquer de goût.

Ce principe de critique paraît éloigné de tout arbitraire; et il importe d'autant plus de le rappeler lorsqu'on se propose d'examiner un ouvrage

Digitized by Google

étranger d'une haute réputation, que les écrivains de l'Angleterre et de l'Allemagne nous reprochent souvent d'ériger en loi le sentiment de notre nation. Il est vrai de dire qu'avec le jugement le plus sain, et le goût le plus parfait, nos meilleurs critiques négligent trop souvent de rechercher les principes de leur art, et d'appuyer solidement leur opinion. Ils ne sentent pas toute leur force. Au lieu d'expliquer par quelle raison nos grands écrivains sont des modèles, ils se contentent d'en appeler à leur autorité, et de citer leur exemple, comme on citait autrefois l'autorité des anciens. Mais j'ose dire que la critique et le goût ont des fondemens plus sûrs et plus profonds, et on pourra en apercevoir quelque chose dans le principe que j'ai mis en avant.

Pour en faire l'application au *Paradis Perdu*, on peut dire que toutes les fois que Milton ne fait que développer le riche fonds de l'Ecriture, toutes les fois qu'il est porté sur les ailes des prophètes, il est comme le poète de toutes les nations, parce qu'il met en œuvre des idées qui appartiennent à la littérature générale de l'Europe, et qu'il en tire ces beautés universelles qui ont tant d'empire, que ceux même qui sont le plus éloignés de son opinion lui accordent la palme du sublime sur tous les poètes épiques (1). Mais lorsque ce même Milton s'abondonne à son imagination, dans des allégories outrées et des inventions gigantesques, qui flattent l'esprit de sa nation, il n'est plus que le poète de l'Angleterre, et il est aisé de le con-

(1) Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables, etc.
(VOLT. *Stances sur les Poèt. Epiq.*).

Digitized by Google

vaincre d'erreur et de mauvais goût. Ainsi, dans ce vers qu'on cite souvent avec admiration :

Amongst unequals no society,

qui signifie que *l'inégalité détruit toute société*, Milton n'a fait qu'exprimer une opinion fausse et étroite de sa nation. Si les Anglais regardent cette maxime comme une pensée juste et forte, il suffit de faire voir qu'elle est contraire aux principes généraux auxquels nous en avons appelé, et qui établissent que l'inégalité est le fondement même de la société.

Mais pour montrer par un exemple différent ce que les idées générales ont fourni au génie de Milton ; où ce poète a-t-il pris ce caractère qu'il a donné aux amours d'Adam et d'Eve ? Certes, il n'y en avait pas de modèle dans sa nation; rien de semblable n'avait pu exister. M. de Voltaire dit avec beaucoup de jugement : « Milton » transporte le lecteur dans le jardin de délices; » il semble lui faire goûter les voluptés pures dont » Adam et Eve sont remplis; il ne s'élève pas au- » dessus de la nature humaine, mais au-dessus de » la nature humaine corrompue, *et comme il n'y* » *a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en* » *a point d'une pareille poésie.* » Ces deux choses, en effet, sont liées, et l'une a été le fruit de l'autre. Mais qui ne voit que ce caractère unique d'un amour incomparable et d'une poésie sans exemple, tient à cette unique situation des deux seules créatures qui aient pu goûter la plus extrême volupté dans le sein de la plus parfaite innocence? Or, c'est-là ce que Milton a trouvé dans l'Ecriture, c'est-à-dire dans le plus universel de tous les livres. C'est-là ce fonds d'idées générales sur la première félicité de l'homme, et sur sa chute, d'où il a tiré les richesses d'une poésie si supérieure. On ne doit donc pas trouver l'éloge de M. de Voltaire trop grand, et

Digitized by Google

sans doute lui-même ne pensait pas louer si bien les livres sacrés. Mais cet exemple pourrait prouver à ceux qui voudraient y réfléchir, avec quelle ignorance et quels préjugés on se croit philosophe, lorsqu'on méprise ce qu'on ne connaît pas.

Il faut admirer la manière dont Milton ouvre son poëme au milieu des enfers; car c'est là que se trame le dessein qui en fait le sujet. Les légions rebelles paraissent d'abord évanouies sur le fleuve de feu. Satan reprend le premier ses esprits. Son attitude sur le lac brûlant, la manière dont il réveille ses compagnons, et les différens discours qu'il leur adresse, semblent découvrir le fond de la nature de cet esprit superbe. Mais ce caractère qu'on trouve dessiné avec des traits si fiers et si énergiques, avait été esquissé par les prophètes : car c'est lui qu'a voulu peindre Isaïe, sous le nom de *Lucifer*, lorsqu'il dit :

Quomodò cecidisti dè cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris? . . . . : Qui dicebas in cordè tuo : in cœlum conscendam; super astra Dei exaltabo solium meum; sedebo in monte testamenti, in lateribus aquilonis; ascendam super altitudinem nubium; similis ero altissimo. (1)

Tu disais dans ta folle audace :
Je veux, au céleste séjour,
De mon trône marquer la place
Au-dessus de l'astre du jour.
J'irai sur la montagne sainte;
Je franchirai la faible enceinte
Qui me sépare d'un rival;
Et sur les ailes des nuages,
M'élançant au sein des orages,
De Dieu je planerai l'égal. (2)

Après que le prince des ténèbres a éveillé son

(1) Isaï. Cap. XIV.
(2) Traduction de M. de Wailly.

Digitized by Google

armée, je trouve que l'action ne marche point assez vîte. Le poète s'engage dans une longue et savante énumération de tous les esprits infernaux qui ont été adorés sous divers noms dans l'antiquité païenne, ce qui jette un peu de langueur sur ce premier chant. Ensuite on trouve puéril de faire construire un édifice immense, qui, a la fin, se trouve si petit pour la multitude qu'il doit contenir, que les diables sont obligés de se rapetisser et de se réduire à la taille des Pigmées, pour y trouver place. Il semble que le poète prenne plaisir à détruire la grandeur de son invention; car, que lui en coûtait-il de faire l'édifice plus vaste ?

Le conseil diabolique ouvre sa séance au second chant, et les questions qu'on y agite sont dignes de l'assemblée. On ne trouverait dans aucun poëme des harangues d'une plus grande force de pensée et de style. Les uns proposent la guerre et les autres la rejettent. Il y a des esprits profonds, et il y en a de violens; mais la rage infernale n'inspirerait pas une autre éloquence que celle qui paraît dans ces vers de *Moloch* :

.....No, let us rather choose
Arm'd with hell flames and fury, all at once
O'er Heav'n's high tow'rs to force resistless way,
Turning our tortures into horrid arms
Against the torturer; when to meet the noise
Of his almighty engine he shall hear
Infernal thunder, and, for lightning, see
Black fire and horror shot with equal rage
Among his angels, and his throne itself
Mix'd with tartarean sulphur, and strange fire,
His own invented torments.....

« Non, servons-nous plutôt des flammes et des furies » de l'enfer, pour forcer tous ensemble un passage vers » les montagnes éternelles; faisons, de nos propres tor» tures, des armes contre notre tyran; qu'il entende le » tonnerre infernal, affronter la foudre dans ses mains. » Opposons à ses éclairs le feu livide qui nous dévore;

Digitized by Google

» *montrons une rage égale ;* jetons l'horreur parmi » ses anges, et qu'il tremble en voyant son trône même » couvert de ce soufre et de ces flammes qu'il a inven- » tés contre nous. »

Montrons une rage égale, est d'un style bien étrange, en parlant de Dieu. On ne peut s'empêcher d'admirer le beau contraste que fait cette éloquence furieuse de *Moloch*, auprès de l'éloquence grave et politique de *Belzébuth*. Milton a donné des caractères différens à ses démons. Il y était autorisé par les ideés reçues, et d'ailleurs, il l'a fait pour mettre de la variété dans son style. Je ne vois pas que cette diversité puisse être *une grande faute contre le goût*, comme l'affirme un célèbre critique, qui prétend qu'il a envie de rire lorsqu'on veut lui faire connaître à fonds *Nifrot Moloch* et *Abdiel*. Mais Milton n'a pas eu un dessein si ridicule ; il a jugé seulement qu'ayant à faire parler divers esprits, ce n'était pas une beauté dramatique que de leur prêter à tous les mêmes idées et les mêmes expressions. Je laisse à juger au lecteur instruit, qui manque ici de goût du poète ou du critique. Après une longue discussion, le conseil infernal s'arrête à un dessein d'une profonde malice : c'est d'envoyer quelque observateur, à travers le chaos, pour découvrir la nouvelle création que l'Eternel avait projetée, et pour le traverser dans ses vues. Cette entreprise est si importante et si périlleuse, que Satan seul ose s'en charger. Son discours est un modèle de l'éloquence qui convient à un chef de parti. Il prend son vol à l'instant, et l'assemblée se dissout. Mais après les pensées terribles que fait naître cette délibération et ce projet, on est un peu étonné de voir les diables se consoler du départ de leur chef en s'amusant à différens jeux et en faisant de la musique. Cela touche de près au ridicule, et des critiques

Digitized by Google

légers n'ont pas manqué cette occasion d'une facile raillerie. Cependant ce n'est pas sans raison ni sans goût que Milton a introduit, pour soulager l'esprit de son lecteur, des peintures de jeux qui le font sourire un moment au milieu des horreurs de l'Enfer.

Satan est arrêté aux portes du gouffre par deux monstres effroyables, la Mort et le Péché. Milton a bâti sur cette rencontre une allégorie qui est entièrement dans le goût anglais, c'est-à-dire que l'horreur y est poussée trop loin. L'auteur de l'*Essai sur la poésie épique* a exposé cette fiction dans des termes si ridicules et si dégoûtans, que le lecteur sensé voit bien que le poète n'a jamais pu faire parler ses personnages de cette manière. La vérité est qu'il y a de la force et de l'originalité dans l'invention, mais l'allégorie manque de justesse et de naturel, car il répugne aux idées que nous avons de la nature des substances immatérielles, que la Mort puisse frapper de son dard un pur esprit.

Milton n'était soutenu par aucune tradition dans le voyage de Satan au travers du chaos. Il est là livré à lui-même. Aussi tombe-t-il dans des inventions forcées, qui ne peuvent trouver d'approbateurs que parmi les critiques de sa nation. Il fallait sans doute un esprit bien hardi pour se jeter dans un tel abyme de difficultés; mais il n'était donné à personne d'en sortir heureusement, car l'esprit humain ne peut rien inventer de raisonnable sur un sujet dont on n'a point d'idées claires. L'imagination est épouvantée lorsqu'on voit le prince des démons s'élancer du sein des enfers dans ce gouffre où rien ne peut le soutenir, et rouler dans la profondeur du chaos jusqu'au moment où une colonne de nitre éclate sous ses pieds et le repousse en haut. Voilà une explosion qui se fait bien à propos. C'est un des endroits que M. Addison admire

le

Digitized by Google



le plus, *comme ayant une grande mesure de vraisemblance et de possibilité.*

« I am pleased most with those passages in this description which carry in them a greater measure of probability, and are such as might possibly have happened. » (Spect. n°. 309.)

Satan, après avoir été ainsi renvoyé par la détonation du salpêtre, nage dans une confusion énorme de tous les principes de la matière. Il rencontre la Nuit, assise sur un trône, avec le Chaos son époux, que Milton appelle un *vieil Anarque*. Il leur demande son chemin, et dès qu'on le lui a montré, il perce comme une pyramide de feu au-dessus de l'abyme, et arrive au premier cintre de l'Empyrée, d'où il aperçoit enfin la lumière des cieux. L'effet de ce premier rayon et de ce premier regard est admirable; l'Archange rebelle ne peut s'empêcher de tourner la vue vers son ancienne patrie. Ses tours d'Opale et leurs créneaux de vifs saphirs renouvellent sa douleur. On le plaint, on est touché de voir un esprit si haut capable de tels regrets. C'est une grande adresse de Milton d'avoir inspiré de la pitié pour cet implacable ennemi du genre humain. Ce sentiment n'est pas sans exemple ni sans autorité. On sait que sainte Thérèse plaignait le diable, et compatissait à son infortune. Elle disait de lui: *ce malheureux qui ne sait pas aimer!* Je ne sais quel autre saint personnage avait une opinion encore plus singulière. Il soutenait qu'on ne devait haïr aucun être. Mais, mon père, lui disait-on, il faut au moins haïr le Diable. Non, répondait-il, cela n'est pas nécessaire.

C'est ce que Milton a très-bien senti. Il a jugé qu'une haine sans adoucissement fatiguerait le lecteur. Il a trouvé le secret d'amollir l'orgueil de

Digitized by Google

Satan par le sentiment de sa misère. Il lui a donné de fréquens retours de cœur vers sa première félicité; et on verra, dans la suite, comment il a su tirer de son désespoir même des mouvemens qui intéressent.

CH. D.

Lettres sur les Principes élémentaires d'Education; par *Elisabeth Hamilton*, auteur des *Mémoires des Philosophes modernes* (1); traduites de l'anglais, sur la deuxième édition, par *L. C. Cheron*. Deux volumes in-8°. Prix : 7 fr. 50 cent., et 9 fr. par la poste. A Paris, chez *Demonville*, imprimeur-libraire, rue Christine, n°. 12; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'AUTEUR divise son ouvrage en deux parties; la culture du cœur et celle de l'esprit. Cependant il observe, avec raison, qu'il est impossible de séparer deux sujets si intimement liés ensemble, sans mêler les idées qu'ils font naître. On ne doit jamais regarder ces objets comme distincts et séparés, quoiqu'il soit nécessaire, à cause des bornes de notre esprit, de les traiter successivement dans des ouvrages de cette nature.

Dans la première partie, Mlle. Hamilton fait, en général, tout dépendre des premières impressions : il en résulte des associations d'idées qui ne s'effacent jamais, et qui ont la plus grande influence sur les passions, les défauts ou les vices qui se développent bientôt en nous. Combien de vaines terreurs ne produisent pas dans l'homme, même le plus courageux, les craintes qui lui ont été inspirées

(1) Ce roman a eu le plus grand succès en Angleterre, et a été très-bien traduit en français par M. *B...*, sous le titre de *Bridgetina*, ou *les Philosophes modernes*. Quatre vol. in-12. fig. Prix: 7 fr. 50 c., et 10 fr. 50 c. par la poste; à Paris, chez le Normant.

Digitized by Google

dans son enfance? Il pourra être hardi au milieu des plus grands dangers ; mais une seule chose qui l'aura frappé dans le premier âge, continuera à l'effrayer malgré tous les efforts de sa raison. Mille exemples prouvent la vérité de cette observation. Des premières associations d'idées naissent aussi presque toujours les passions violentes qui entraînent à tous les excès; l'égoïsme qui, par un faux calcul, isole l'homme et le concentre en lui-même; les vices dont il a tant de peine à se corriger, même lorsque le malheur lui a donné les leçons les plus sévères, et l'irreligion, source malheureuse de tous les écarts de la raison humaine. Si l'on n'étouffe pas dans l'enfant les germes d'aversion; si l'on ne modère pas l'ardeur de ses desirs, il sera livré aux passions violentes: si, par des soins trop minutieux, on énerve ses premiers goûts ; si, par une fausse pitié pour sa faiblesse, on a l'air de tout sacrifier à sa conservation, on l'habituera à fixer sur lui toutes ses idées, il deviendra égoïste: si l'on favorise en lui les sentimens d'orgueil; si l'on ferme les yeux sur le développement des vices qui s'annoncent souvent chez les enfans sous des dehors agréables, il s'abandonnera ensuite à tous ses mauvais penchans; si enfin les instructions qu'on lui donne sur la religion sont obscures et arides; si elles ne s'unissent pas dans son cœur avec tous les sentimens d'affection et de bienveillance ; si, sur-tout, elles ne sont pas soutenues par l'autorité de l'exemple, toujours décisive pour un âge disposé à l'imitation, l'enfant n'aura qu'une croyance passagère; il pensera bientôt qu'on a abusé de sa crédulité; il se rappellera que ceux qui ont présidé à son éducation ne pratiquaient pas les devoirs qu'ils lui prescrivaient, et, passant du doute à l'incrédulité absolue, il ne pourra être ramené à la religion que par des circonstances tellement rares, qu'il serait insensé d'y compter. Qu'au contraire, les premières notions religieuses aient été gravées dans son esprit par des impressions profondes et durables, quels que soient les excès où les passions pourront d'abord l'entraîner, il reviendra à ce qui,

Digitized by Google

dans son enfance, lui a été présenté comme la base de toute vertu et de tout bonheur réel.

Tels sont à peu près les principes dont la première partie du livre de mademoiselle Hamilton offre les développemens. On voit qu'ils sont puisés dans la morale la plus pure. L'auteur indique les moyens de former dans les enfans des associations d'idées qui leur inspirent l'amour et la pratique de leurs devoirs religieux et sociaux, et qui les éloignent des penchans vicieux. Dans des livres de ce genre, il est difficile de prescrire des règles générales. Les caractères des élèves sont si variés; les circonstances dans lesquelles ils se trouvent sont si différentes; ce qui serait excellent dans telle situation devient si facilement dangereux dans telle autre; on se trompe si souvent sur les apparences qui semblent indiquer le naturel d'un enfant; enfin, dans tout ce qui concerne l'éducation, il y a tant de petites nuances auxquelles il faut donner la plus grande attention, si l'on ne veut pas s'égarer, que les livres qui contiennent des préceptes sur cette science, sont plutôt des théories hypothétiques que des méthodes que l'on puisse pratiquer sûrement. L'ouvrage de mademoiselle Hamilton, sous beaucoup de rapports, mérite une exception. Les principes fondamentaux sont à l'abri de toute critique, et l'application qui en est faite consiste plutôt en exemples, qu'en règles que l'auteur prescrive de suivre. Bien différente de Rousseau, qui, dans son *Emile*, répète sans cesse que si vous vous écartez un seul instant de la marche qu'il vous trace, tout sera perdu, mademoiselle Hamilton abandonne à l'amour éclairé et judicieux des pères et des mères la conduite qu'ils doivent tenir; elle se borne à leur faire adopter des principes qui, au premier coup d'œil, pourront effrayer par leur rigueur, mais auxquels cependant on ne peut faire ce reproche, si l'on réfléchit au penchant naturel de la faiblesse humaine à se relâcher sur les devoirs les plus sacrés. En fait de doctrine morale, il ne faut jamais craindre la sévérité des principes; l'exécution n'entraîne que trop d'adoucissemens.

Digitized by Google

Le moraliste exige beaucoup pour obtenir peu ; s'il fléchit, il n'obtiendra rien.

Le second volume de cet ouvrage traite de la culture de l'esprit. Mademoiselle Hamilton passe en revue nos facultés intellectuelles, et cherche les moyens de les développer et de les bien diriger dans les enfans, suivant leurs différens caractères. Elle n'admet que deux sortes de caractères dans les élèves : ceux qui, avec une perception vive, apprennent rapidement sans bien comprendre, et ceux dont l'esprit apathique et lent ne saisit qu'avec peine les leçons qu'on leur donne. Pour les premiers, elle prescrit des soins très-minutieux : il faut s'être bien assuré qu'ils conçoivent ce qu'ils paraissent savoir, avant de passer à un autre objet. Elle invite à ne rien négliger pour tirer les autres de leur assoupissement. Le talent de rendre l'étude agréable, de piquer la curiosité, d'exciter même la gaieté, doit être employé. Ces préceptes seraient très-bons si les premiers indices du caractère des enfans étaient toujours sûrs. Mais l'expérience prouve que rien n'est plus incertain. Tel homme, dans son enfance, annonçait les plus heureuses dispositions, qui, sans avoir été négligé pendant son éducation, est tout-à-coup tombé dans la médiocrité ; ses talens précoces se sont anéantis avec l'âge : tel autre, au contraire, a paru incapable de rien apprendre, qui, sans aucun encouragement, s'est développé d'une manière surprenante, et a bientôt donné des preuves de supériorité. Cette observation nous ramène naturellement à ce que nous avons dit sur l'impossibilité d'adopter, dans l'éducation, des règles générales.

Dans la partie métaphysique de son livre, mademoiselle Hamilton s'en est peut-être un peu trop rapportée à la doctrine de Locke. Les observations lumineuses de Mallebranche, sur les nombreuses erreurs de nos sens, doivent inspirer beaucoup de réserve et de circonspection dans l'application de la théorie du philosophe anglais. On sait quelles conséquences en ont été tirées de nos jours. Mademoiselle Hamilton s'est sagement garantie de tout

Digitized by Google

écart qui aurait pu blesser la doctrine de la religion : cependant on pourrait observer qu'elle a trop souvent cherché à résoudre des questions épineuses, qui n'étaient d'aucune utilité pour le but qu'elle se proposait.

En parlant du genre d'éducation qui convient à chaque sexe, l'auteur trouve l'occasion de s'élever contre l'infériorité de l'état des femmes dans la société. Elle attribue cette différence, dont elle se plaint, aux idées de supériorité que l'on inspire aux hommes dans leur enfance, et à la frivolité de goûts que l'on donne aux jeunes filles. Cette cause a été souvent plaidée avec beaucoup d'art. Mademoiselle Hamilton n'emploie cependant pas des raisonnemens rebattus pour la défendre. Elle ne prétend pas, comme M. Thomas, que les femmes doivent aspirer à tous les genres de gloire auxquels les hommes peuvent parvenir : ses vœux se bornent à inspirer à son sexe les vertus solides, qui sont le fruit d'un jugement sain ; à le corriger de la légéreté et de la coquetterie, qui causent ordinairement ses fautes et ses malheurs, et sur-tout à lui donner l'instruction et l'expérience qui conviennent à une mère de famille. Pour arriver à ce but, elle voudrait que la première éducation des hommes et des femmes fût à-peu-près la même. On conviendra sans peine que l'éducation des femmes n'est pas assez sérieuse, et que les mères n'appuient pas toujours de leur exemple les leçons qu'elles donnent ou font donner à leurs filles. Qui, mieux que Fénélon, a traité ce sujet si important pour les mœurs ? Mais la destination des deux sexes est si peu la même, qu'on ne peut s'empêcher d'observer que les deux éducations dont le but est de concourir à cette destination, doivent être, sur plusieurs points, absolument différentes.

Les principes de mademoiselle Hamilton ne sont guère applicables que dans l'éducation particulière. C'est le défaut le plus essentiel que l'on puisse reprocher à sa doctrine. En effet, le plus grand nombre est obligé de faire élever et instruire ses enfans dans les établissemens publics ; et cette sorte d'éducation, qui ne convient qu'aux

Digitized by Google

hommes, les forme à la société, les habitue à la contradiction, et leur inspire cette noble émulation à laquelle ils doivent leurs succès. Une femme de beaucoup d'esprit a fait valoir, d'une manière très-agréable, les avantages de l'éducation des colléges, sous ce rapport. « C'est dans » les classes, dit mademoiselle de Somery, qu'on ac- » quiert la grande science de connaître les autres et soi- » même. On y juge et l'on y est jugé, et la justice à cet » égard y est complète : on y apprend tous ses désavan- » tages ; on y est averti qu'on est laid, difforme, sans » esprit, sans adresse, sans graces, sans agrémens ; tous » les défauts y sont soumis à la censure ; tous les vices » y sont contraints à se déclarer la guerre ; la vanité n'y » est pas soufferte, l'ingratitude y fait horreur, l'avarice » y est vexée, la tracasserie abhorrée, le mensonge mé- » prisé, l'affectation raillée, l'humeur repoussée, l'of- » fense rendue ; l'esprit et le talent y ont une cour ; on » s'y querelle, mais on s'y protège ; on s'y défend, on » s'y oblige. Le choc des défauts, l'accord des qualités, » le contraste ou le rapport des sentimens, dévoile, » étend et perfectionne les idées. » Il suffit d'avoir été élevé dans un collége, pour sentir l'extrême vérité de ce tableau.

Si les principes de mademoiselle Hamilton ne s'appliquent pas tous à cette espèce d'institution, ils sont du moins très-praticables pour la première éducation qui se donne dans la maison paternelle. La religion en est la base, et ils peuvent être pratiqués par toutes les classes de la société. Ils tendent tous à la réforme des mœurs, à la tolérance religieuse et politique, et à la conservation des liens sociaux, que les sophistes modernes ont en vain essayé de rompre. Ce sont ces motifs puissans qui paraissent avoir décidé M. Cheron à faire passer cet ouvrage dans notre langue. Convaincu qu'en traduisant les productions monstrueuses et romanesques que nous devons aux Anglais, on ne peut obtenir qu'un succès aussi facile que peu honorable, il a aspiré à une gloire plus solide

Digitized by Google

en s'exerçant sur un ouvrage utile, dont la lecture est en même temps attachante et instructive. Sa traduction est claire et élégante : on doit donc également le féliciter et du choix qu'il a fait, et du talent qu'il a déployé comme écrivain et comme traducteur. P.

Quatrième livraison du Répertoire du Théâtre Français (1). Tom. X, XI et XII; contenant les comédies en cinq actes de Baron, Le Sage, Dufresny, Destouches et Piron.

Chaque livraison nouvelle justifie les encouragemens que nous avons, dès son début, donnés à cette entreprise, suivie avec une exactitude et une rapidité qui annoncent assez qu'elle jouit d'un grand succès. Il est impossible de professer, en littérature et en morale, de meilleurs principes que ceux des éditeurs, et de mieux réussir à rendre utile sous tous les rapports un ouvrage frivole en apparence. Les examens des comédies offrent souvent des observations curieuses sur les mœurs. Nous en citerons plusieurs exemples, car la plus sûre manière de louer est de citer.

« *L'Homme à bonnes Fortunes*, disent les éditeurs, » est la première comédie où l'on ait essayé de peindre, » sous des couleurs agréables, un chevalier d'industrie » qui se fait un jeu de tromper les femmes, et qui ne » rougit pas d'être soutenu par leurs libéralités. L'époque » à laquelle elle fut représentée pour la première fois

(1) Ou Recueil de toutes les tragédies et comédies restées au théâtre depuis Rotrou, pour faire suite aux belles éditions *in*-8° de Corneille, Molière, Racine, Regnard, Crébillon, et au théâtre de Voltaire; avec des notices sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce; par M. *Petitot*, impression de *Didot* l'aîné, dessins de M. *Perrin*. Prix : 7 francs le volume, et 14 francs, papier vélin, gravures avant la lettre. Il faut ajouter 1 franc 50 centimes par volume, pour le recevoir franc de port par la poste. A Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, n°. 1133; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n.° 42.

Digitized by Google

» (1656), pourrait faire croire que, dans les beaux » temps du siècle de Louis XIV, les mœurs avaient déjà » éprouvé une grande altération. Il suffira d'un rappro- » chement qui n'a pas encore été fait, pour donner la » solution de ce problême. Le comte de Grammont, par » sa fatuité, par ses succès auprès des femmes, s'était » acquis une grande réputation aux yeux de quelques » jeunes courtisans. La plume légère d'Hamilton avait » donné une sorte de célébrité aux aventures de ce per- » sonnage, quoique les Mémoires qui portent son nom » ne lui fassent guère jouer d'autre rôle, comme l'ob- » serve très-bien M. de Voltaire, que *celui de friponner* » *ses amis et d'être volé par son valet de chambre.* Mais » il y avait à la cour un certain nombre de jeunes gens » qui cherchaient à imiter le modèle proposé par Hamilton : » leur doctrine était d'autant plus singulière, qu'elle » était moins répandue : en l'offrant au théâtre, on » transportait, pour ainsi dire, le spectateur dans un » pays inconnu; et il y avait si loin des mœurs publi- » ques à ces mœurs dépravées, qu'elles étaient comiques » sans faire pressentir aucun danger. La grande révolu- » tion morale ne se fit que sous la Régence, époque » à laquelle la cour donna elle-même des exemples de » corruption, et sur-tout lorsque la philosophie moderne » érigea en système sérieux tous les écarts auxquels » cette cour s'était livrée. »

Il était difficile d'être neuf en parlant de Le Sage; cependant, dans la notice placée devant *Turcaret*, il nous semble que les éditeurs ont caractérisé cet auteur mieux qu'il ne l'avait été jusqu'à ce jour. Le passage suivant nous paraît renfermer des idées aussi justes que bien exprimées :

« C'est comme romancier que Le Sage est créateur; » on lui doit le roman de caractère, le seul qui exige plus » que de l'esprit; et *Gil-Blas*, modèle inimitable, réunit » ce qui peut séduire tous les âges : les enfans, bons juges » de ce qui frappe l'imagination, en aiment les voyages,

Digitized by Google

» les voleurs et toutes les scènes de la caverne; les jeunes » gens y cherchent davantage les aventures et les Nou- » velles qui réunissent la pureté du style à l'intérêt des » événemens; l'homme fait admire la vérité et l'éton- » nante variété des caractères; tous se laissent entraîner » par la gaieté si franche du héros : le vice sans cesse » couvert de ridicules, les ridicules exposés avec une » naïveté qui les rend plus frappans, un mélange heureux » de satire et de bonhomie, ont mérité à cet ouvrage » l'honneur si rare d'être toujours cité et de paraître tou- » jours nouveau. Lorsque Le Sage publia ses romans, les » hommes du monde qui avaient quelques prétentions » en littérature, les femmes qui voulaient se faire une » réputation d'esprit, s'amusaient à tracer des portraits; » cette occupation agréable avait le mérite d'entretenir le » goût en faisant aimer ce qui est naturel, car ces portraits » n'étaient estimés qu'à proportion de la vérité qu'on » remarquait dans l'ensemble; aussi le *Diable Boiteux* et » *Gil-Blas* eurent-ils, en paraissant, un succès général. » Aujourd'hui les femmes et les jeunes gens qui font des » romans seraient incapables de tracer un portrait vrai, » et peut-être ne hasarderait-on pas beaucoup en affirmant » qu'ils ne sentent pas le mérite des ouvrages de Le Sage. » On veut être fort, et l'on exagère; on croit être neuf, et » l'on est bizarre; on obtient un succès momentané par » des conceptions qui étonnent le bon sens; on oublie » que, quand le naturel ne serait pas un des caractères » distinctifs du talent, il n'en resterait pas moins une » preuve de bonne éducation. »

Cette réflexion doit être méditée par les femmes auteurs, qui ont la prétention de peindre le délire de l'amour, et qui, pour paraître passionnées, non-seulement s'éloignent toujours de la vérité, mais s'exposent à donner l'idée la plus désavantageuse de leurs habitudes aux hommes de bon sens qui ne les jugent que par leurs écrits. Il y a des connaissances qu'on n'acquiert que par l'expérience, et une expérience qu'une femme décente ne doit

Digitized by Google

jamais avouer qu'elle possède : mais aujourd'hui on n'y regarde pas de si près ; et si Sapho revenait au monde, elle trouverait des gens qui vanteraient à la fois son talent et ses mœurs.

Les amateurs de la bonne comédie liront avec plaisir, dans l'examen du *Glorieux*, des réflexions très-sages sur les contrastes, ressort dont Destouches a trop souvent fait usage, et que l'on a encore forcé depuis cet auteur. Les éditeurs remarquent que Molière a toujours opposé la raison aux ridicules qu'il voulait peindre, et non pas un excès à un autre excès : si ce profond moraliste s'est dispensé, dans *l'Avare*, de cette loi qu'il s'était faite, c'est qu'il est dans la nature que le fils d'un avare soit un dissipateur. Cette exception même prouve combien Molière était jaloux de ne jamais s'écarter de la vérité ; et certes il est contre la vérité, et même contre la vraisemblance, de renfermer dans le même cadre des caractères comme celui du *Glorieux* et celui de *Philinte* : ces contrastes, d'ailleurs, laissent trop voir les combinaisons systématiques de l'auteur, pour qu'il soit possible d'en tirer un comique naturel. Il faut lire dans l'ouvrage même les developpemens de cette règle dramatique, que nous n'avions pas encore vue établie d'une manière aussi précise. En général, les examens de cette livraison sont dignes d'être avoués par le goût le plus pur. Contre l'usage des ouvrages par souscription, où l'on voit trop souvent les auteurs moins laborieux aussitôt que leur succès est décidé, on sent que les éditeurs du *Répertoire du Théâtre Français* redoublent de zèle, et prennent plus d'assurance à mesure que le public attache un plus grand prix à leurs travaux. Ce beau monument élevé à la gloire de nos auteurs dramatiques du second ordre, et fait pour rappeler les vrais principes littéraires, sera, dit-on, entièrement achevé dans six mois : cela paraît d'autant plus certain, que, dans le même espace de temps, il a paru douze volumes, et qu'aujourd'hui il en reste moins à publier. L. C.

Digitized by Google

UNE RÉCLAMATION.

DANS le *Journal des Débats*, du 6 germinal, M. Félès rend compte des *Souvenirs de Félicie*, et je lui dois des remerciemens, car il prodigue beaucoup trop d'éloges à cet ouvrage, et il n'en fait que de bien *petites critiques*. Par exemple, il dit que l'auteur aurait pu supprimer ce souvenir : *j'aime M. de Flahault*. En effet, si c'était là tout le *souvenir*, on aurait pu le garder pour soi ; mais l'auteur explique pourquoi elle aime M. de Flahault ; elle conte même, à ce sujet, un trait original qui a été cité dans tous les journaux. M. Félès, avec la même concision, reproche encore à l'auteur cet autre souvenir : *j'ai pris en guignon M. de Saint-Germain*, et il supprime tout le reste et les motifs de ce guignon. Il est certain que cette ligne : *j'ai pris en guignon M. de Saint-Germain*, si elle était un sens complet, ne formerait pas une pensée très-piquante ; et si, en faisant l'extrait des mille critiques de M. Félès sur l'Athénée, on se contentait de citer ces phrases si souvent répétées, *je n'aime pas l'Athénée, l'Athénée m'ennuie*, on ne pourrait lui répondre qu'une seule chose : *pourquoi donc y alliez-vous ? pourquoi donc y voulez-vous aller ?* M. Félès loue l'auteur des *Souvenirs* d'avoir eu le *bon esprit de parler très-peu d'elle ;* et cependant il trouve qu'elle *en parle encore trop*. Cette dernière remarque, après le premier éloge, est bien affligeante ; mais l'auteur sent parfaitement qu'il n'est permis qu'à un homme de parler *un peu* ou prodigieusement, et toujours de lui-même : la mesure n'y fait rien ; tout ce qui vient d'un *homme* a droit d'intéresser le public ; il peut avec grace, et un succès *soutenu*, lui parler de ses amusemens, de son *ennui*, de ses amis, de ses ennemis, de ses querelles, de ses affaires ; quand il n'a plus rien à dire, il peut

Digitized by Google

recommencer : tout cela est du meilleur goût du monde. Tels sont les priviléges d'un *homme*. Ainsi la remarque de M. Félès est très-juste, et j'en conviens. M. Félès a donc eu tort de louer autant le détail de l'entrevue de l'auteur avec Voltaire. Il ajoute que, dans cet article, *madame de G..... a fait, sans y penser,* la critique du Voyage de madame Suard, etc. Il fallait dire (si ce rapprochement peut ressembler à une critique) que l'auteur ne *pouvait avoir cette intention*, puisque *les Souvenirs* ont paru, dans la *Bibliothèque des Romans*, plus de huit mois avant les Lettres de madame Suard. Je déclare ici, avec une parfaite vérité, que non-seulement je n'ai pu avoir le projet malhonnête et ridicule *de critiquer*, dans cette occasion, une personne intéressante dont je n'ai jamais eu à me plaindre, et dont je n'ai entendu parler qu'avec éloge ; mais qu'en outre j'ai lu avec plaisir ses Lettres de Ferney. Mon *Voyage* n'en fait point la *critique*, il n'en offre que le contraste. Si les gaucheries de la timidité peuvent avoir quelque chose de piquant, un enthousiasme bien réel peut intéresser, malgré la différence des opinions ; enfin, la jeunesse et la vérité donnent du charme à tout. On voit dans les Lettres de madame S...., qu'elle éprouve vivement tout ce qu'elle exprime ; qu'elle ressent naïvement ce que tant d'autres ont voulu feindre ; et l'on conçoit l'enthousiasme d'une jeune personne passionnée pour de beaux vers, et qui voyait pour la première fois un homme si célèbre, si brillant, et qui la recevait de la manière la plus flatteuse et la plus aimable. Il faudrait bien de la pédanterie pour condamner une jeune femme sensible et spirituelle, parce qu'elle serait éblouie par la gloire et séduite par l'amitié. Les Lettres de madame S.... sont, dans leur genre, extrêmement agréables : ce suffrage ne peut avoir d'importance pour elle ; mais je trouve un grand plaisir à le donner, parce qu'il est sincère. D. Genlis.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE LOUVOIS.

Reprise du *Tambour Nocturne*, ou du *Mari Devin*, comédie en cinq actes et en prose, de Destouches.

CETTE pièce est un des moindres titres de l'auteur à la gloire. Elle ne fut jouée qu'en 1762. Il y avait déjà huit ans qu'il avait cessé de vivre. Il avertit, dans sa préface, qu'il se gardera bien d'y suivre l'exemple des meilleurs écrivains anglais, principalement de leur fameux Dryden, qui, après s'être enrichis aux dépens de nos auteurs, ou s'abstiennent d'en parler, pour ne pas mettre sur la voie de leurs larcins, ou les critiquent avec amertume et s'efforcent de les tourner en ridicule. C'est peut-être à cette école que Voltaire apprit à dénigrer ceux qu'il dépouillait; Sophocle, le marquis de Maffei, Crébillon et tant d'autres.

Le modeste Destouches avoue que son *Tambour Nocturne* n'est guère qu'une traduction libre d'une comédie anglaise, qu'il a tâché d'accommoder à notre théâtre. Elle est de *M. Addisson*. De toutes celles que l'auteur français avait vu jouer à Londres, il dit que c'est celle-ci qui lui avoit paru le plus approcher des nôtres par les mœurs et la conduite. Addisson la composa dans le dessein d'engager ses compatriotes à prendre pour modèle notre régularité, notre exactitude, et les bienséances que nous gardons sur la scène; et il en donna l'exemple dans cet essai dont il n'osa risquer la représentation de son vivant, et qui réussit médiocrement après sa mort. Il était trop simple, trop mesuré, trop sage pour l'indépendance anglaise, qui ne peut s'assujétir à aucune

Digitized by Google

règle. On trouve dans les comédies de cette nation, des choses très-ingénieuses, des caractères variés, plaisans, bien soutenus, d'une vérité frappante ; une peinture fidelle des mœurs du pays, un dialogue vif, élégant, comique ; mais la pudeur la moins austère y rencontre des sujets d'alarme. Destouches s'étonne d'avoir vu des femmes d'une vertu rigide assister à des drames si licencieux : « Tant il est » vrai, dit-il, que tout n'est qu'habitude, et que la vertu » même peut s'accoutumer à souffrir qu'on lui manque de » respect, pourvu qu'elle ait la faible ressource d'en » rougir derrière un éventail. » Cette réflexion doit paraître un peu leste de la part d'un moraliste, en général, aussi grave que Destouches. Il avertit qu'il n'y a, dans sa traduction, ni même dans l'original, aucune de ces licences effrénées. Picard a encore été plus scrupuleux ; il a judicieusement supprimé quelques détails d'un premier jour de noces, qui eussent pu donner trop d'exercice aux éventails. Il a fait d'autres suppressions, pour faire marcher l'action avec plus de rapidité, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit traînante.

Je ne dirai qu'un mot de l'intrigue. Le baron de l'Arc passe pour avoir été tué à la guerre. Sa prétendue veuve, encore jeune et jolie, habite un vieux château, où deux amans essaient de lui faire changer d'état. L'un, Léandre, est un cousin de son mari : il a reçu son congé ; la baronne lui préfère la mémoire de son époux, qu'elle adorait. Elle veut bien ne pas sitôt renvoyer l'autre, dont l'impertinente fatuité lui sert de jouet : amusement assez singulier pour une *Artémise*. Léandre, afin de congédier ce rival, qui est un poltron, reste caché dans le château, contrefait l'Esprit, épouvante tout le monde du bruit d'un tambour. Catau, femme de charge de la maison, est d'accord avec lui, et fait ce qu'elle peut pour engager sa maîtresse à lui donner la place du baron.

Digitized by Google

Comme elle croit que madame de l'Arc a du penchant pour le marquis, elle se déchaîne contre lui. On la voit accourir tout essoufflée. Le marquis, à ce qu'elle prétend, la met en fureur.

LA BARONNE.

Qu'a-t-il donc fait?

Madame CATAU.

Il se donne des airs de maître, prend déjà possession du château, dispose de chaque appartement, s'empare de celui de M. le Baron, le trouve même trop petit, parle de l'agrandir. Mais vous ne croiriez jamais jusqu'où va son impudence.

LA BARONNE.

Comment?

Madame CATAU, *pleurant.*

Il m'a montré la chambre dans laquelle il veut, dit-il, consommer son mariage.

Ce marquis fait le brave, se moque des Esprits, des revenans, et tremble dès qu'il entend le bruit du tambour. Léandre sort de sa cachette, vêtu d'un habit d'uniforme au baron. Le marquis s'enfuit épouvanté, se précipite dans une voiture et disparaît.

Le baron déguisé, feignant d'être un astrologue, s'assure de la fidélité, de l'amour de sa femme, se fait connaître, et pardonne à Léandre, ainsi qu'à madame Catau.

Je n'ai rien dit de M. Pincé, personnage épisodique, qui n'est aucunement nécessaire à la pièce, et qui en est le plus plaisant. C'est l'intendant du château, l'homme aux *trois*, et quelquefois aux *six raisons;* pédant très-comique, amoureux depuis seize ans de madame Catau, qu'il épouse enfin. Picard jeune a bien rendu ce rôle, dans lequel excellait Préville. Madame Molé a fait plaisir dans celui de Catau. Mademoiselle Delille, est décente

Digitized by Google

décente et noble dans celui de la baronne. Valcour (jouant le marquis) a paru moins médiocre que à l'ordinaire. Dorsan devrait s'étudier à être plus naturel et moins uniforme. Les frayeurs des trois valets, lorsqu'ils parlent au magicien, celle de madame Catau à la dernière scène, ont fait beaucoup rire.

Cette comédie n'a obtenu, à la reprise, qu'un succès équivoque. Il lui reste encore des longueurs. Elle est plus froide que la plupart de celles de Destouches, dont la froideur est le défaut le plus marqué. L'intérêt expire avant même la fin du premier acte. On sait que le baron est à la porte du château; que sa femme le regrette. Dès-lors il ne peut plus y avoir d'obstacle ni de retard à leur réunion; rien ne saurait piquer la curiosité du spectateur, et il ne peut plus s'attendre qu'à des farces. Aussi ne voit-on guères autre chose, d'un bout à l'autre de la pièce. Tous les rôles sont des charges et des caricatures, à l'exception de celui de la baronne, qui est raisonnable, mais sans être piquant.

Concert Olympique.

Ce concert a eu lieu le 1er. germinal; il était composé des artistes les plus distingués: l'assemblée était aussi brillante que nombreuse. La symphonie d'ouverture a été supérieurement conduite par M. Boucher, attaché au roi d'Espagne. Madame Correa a chanté d'une manière ravissante deux morceaux; dans le premier, avec accompagnement obligé d'alto, M. Ravoigile l'aîné a excité un enthousiasme universel. Mademoiselle Ravoigile n'a pas eu moins de succès dans un trio de harpe qu'accompagnaient MM. d'Elcambre et d'Auprat. M. Bontempo a recueilli de nombreux applaudissemens dans un concerto de sa composition, qu'il a parfaitement exécuté sur le piano.

Digitized by Google

M. Boucher a joué un concerto de Viotti avec une justesse, une sagesse, une pureté de goût et une exécution qui n'ont rien laissé à desirer aux connaisseurs les plus difficiles et les plus sévères : il a été applaudi avec des transports unanimes. On n'avait jamais pu méconnaître en cet artiste un grand talent ; cependant beaucoup de gens étaient prévenus contre lui, parce qu'on ne lui avait entendu jouer que des airs espagnols, ou des compositions dont l'originalité paraissait un peu bizarre, comme doit le paraître tout ce qui est entièrement neuf : mais dans cette séance M. Boucher a été jugé, et placé au rang des plus grands violons. Ce succès, en excitant sa sensibilité, lui a causé une si vive émotion, qu'il s'est trouvé mal avant d'avoir pu finir un rondeau dont il avait joué plusieurs reprises avec la plus grande perfection : on a été obligé de l'emporter. Il compte donner encore un concert avant de quitter la France.

D. GENLIS.

ANNONCES.

Grammaire française de l'Enfance. Deuxième édition : un volume in-18, relié en parchemin. Prix : 75 cent.

Grammaire française de l'Adolescence. Troisième édition : un volume in-12, relié en parchemin. Prix : 1 fr. 20 cent.

Ces deux grammaires, par Yves Bastion, sont, par leur simplicité, leur clarté, leur précision et leur brièveté, très-propres à être mises entre les mains des enfans : elles disent tout ce qui doit être dit, et rien de plus, et elles le disent dans un ordre qui en facilite beaucoup l'étude ; d'ailleurs, adoptées dans les principales maisons d'éducation de Paris, elles y ont eu un succès constant.

On les trouve à Paris, chez Fain jeune et comp., imprimeur-éditeur, aux ci-devant Ecoles de droit, place du Panthéon.

Rudiment de musique, par demandes et par réponses ; dédié aux jeunes élèves, par J. Chayès. A Paris, de l'imprimerie des citoyens Ollivier *et* H. J. Godefroy, brevetés d'invention *pour l'impression de la musique et du plain-chant en caractères mobiles, Boulevard S. Martin, n.* 68, *la maison attenante à l'ancienne salle de l'Opéra.* Prix : 6 fr. et 6 fr. 75 cent. par la poste.

La musique gravée est si chère, que les personnes les plus aisées se privent souvent d'acheter un œuvre dans sa nouveauté, et que celles qui ne sont pas riches ne peuvent jamais se le procurer. La musique imprimée de MM. Ollivier et H. J. Godefroy, beaucoup

Digitized by Google

plus belle, plus nette, plus exacte, plus égale, exempte de s'effacer, et incomparablement plus tôt publiée que la musique, en raison de la grande célérité de l'impression typographique, est mise, par son prix, à la portée de tout le monde, et toutefois le bénéfice du marchand sera le même. Les amateurs et consommateurs de musique, ne sont pas les seuls qui doivent se ressentir des avantages du nouveau procédé; les auteurs et éditeurs y trouveront aussi leur compte, et l'art, de même, y gagnera. Beaucoup d'auteurs de musique, recommandables par leur talent, étoient obligés, faute de pouvoir faire les frais de la gravure, de laisser dans l'oubli leurs compositions, ou de les céder à vil prix à un éditeur. L'établissement dont nous parlons facilite aux auteurs les moyens de mettre eux-mêmes au jour leurs propres œuvres, et assure aux éditeurs le débit des ouvrages qu'ils auront acquis, par la modicité du prix; il les met dans le cas de payer leurs acquisitions en ce genre à un prix plus raisonnable, et en même temps plus honorable pour les artistes. — L'extrême précision des notes, leur parfait à plomb, la facilité qui résulte des caractères mobiles, pour les corrections ou les changemens qu'un auteur est toujours disposé à faire à ses compositions; voilà encore d'autres avantages qui tourneront au profit de l'art de la musique, et seront sentis par les connaisseurs. — MM. Olivier et Godefroy ont une mécanique qui, en faisant disparaître la foulure occasionnée par les caractères, donne au papier et aux notes un éclat qui en augmente la beauté.

Cantiques spirituels, à l'usage des catéchismes. Ces cantiques peuvent être chantés dans les retraites et les missions, dans les campagnes comme à la ville, parce que la diction, sans être négligée, est claire, instructive, affectueuse, et n'est point trop relevée. Les sujets comme les airs, sont variés, et la plupart des cantiques peuvent être chantés sur plusieurs airs connus. La modicité du prix permet aux personnes les moins aisées d'en procurer à leurs enfans. Le prix est de 20 cent.

Ils se trouvent entre les mains des loueuses de chaises; chez les libraires du portail de Saint-Roch; et chez Porthmann, imprimeur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 23.

La Revue de l'An onze, ou Quel est le plus malheureux? comédie-vaudeville en un acte, par M. Chazet; représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, au mois de nivose an 12. Prix: 1 fr. 25 cent.

A Paris, chez madame Cavanagh, libr., sous le nouveau passage du Panorama, n°. 5, entre le boulevard Montmartre et la rue S. Marc.

La Guirlande, ou Choix de chansons nouvelles, dédié au beau sexe; première année. Un vol. in-18, fig. Prix: 1 fr., et 1 fr. 30 c. par la poste. A Paris, chez Frechet, rue du Petit-Bourbon S. Sulpice.

La Science des négocians et teneurs de livres; ouvrage utile aux négocians et aux jeunes gens qui desirent se former, sans maître, à la tenue des écritures à parties simples, mixtes et doubles; à la comptabilité maritime et rurale, et aux opérations de banque. Deuxième édition, entièrement refondue, et considérablement augmentée, renfermant plusieurs tableaux, un commentaire nouveau sur l'édition de 1693, appelé vulgairement *Code Marchand*, et au Dictionnaire de Commerce; par Boucher. Un vol. in-4°. Prix: 15 fr., et 19 fr. par la poste. A Paris, chez Levrault, Schoell et compagnie, libraires, quai Malaquais; chez l'Auteur, rue Sainte-Marguerite, n°. 499.

Observations météorologiques et physiques sur S.-Domingue. Description du Rio-del-Oro, ou rivière d'Or de Christophe Colomb.

Digitized by Google

Découverte des mines d'or par cet amiral. Renseignemens sur les trésors du cacique Caonabo. Origine des peuples d'Amérique. Description de leur berceau. Age des deux mondes; par un Cultivateur de la Haute-Saône Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

Athanaïs, ou *l'Orphelin de qualité*, pensionnaire de l'Abbaye Saint-Antoine. Quatre vol. in-12. Prix : 7 fr. 50 cent., et 10 fr. par la poste.

A Paris, chez Lerouge, imprimeur-libraire, cour du Comme rce.

— Les souscripteurs pour *la Bibliothèque sacrée universelle*, sont prévenus que la livraison du second numéro est publiée, et que la troisième va paroître. — Ceux qui se proposent d'acquérir cet ouvrage, devront se faire inscrire incessamment.

On souscrit, à Paris, chez M. Profinet, rue des Francs-Bourgeois, place Saint-Michel, faubourg Saint-Germain, n°. 129. On trouve chez lui des *prospectus*.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

NOUVELLES DIVERSES.

Une lettre de la Guadeloupe annonce qu'elle jouit d'une tranquillité parfaite, et marche à grands pas vers son ancienne prospérité; elle attribue cet avantage au général Ernouf, qui gouverne la colonie.

On mande de Pétersbourg, le 24 floréal, que le comte de Charkow y est arrivé; que le chancelier comte de Woronzow est parti pour ses terres, et que le prince Czartorinski a décidément pris la direction des affaires.

L'électeur de Suabe a ordonné à tous les émigrés français de sortir de ses états dans le plus court délai.

Londres.

La séance de la chambre des pairs, du 1er. mars (10 ventose), a un peu dévoilé le mystère de la maladie du roi. Il paraît que les bulletins qu'on affichait à la porte du palais de la reine n'étaient qu'une escobarderie pour nous déguiser l'état réel de S. M. Les quatre médecins qui signent les bulletins ne sont point en effet les médecins chargés de guérir et de suivre la maladie du roi. Le médecin en chef, celui qui traite réellement sa folie, et qui ne quitte pas S. M. depuis qu'elle est retombée, n'a point signé les bulletins qu'on affiche à la porte de la reine, et ce n'est pas sur sa *déclaration* que les ministres avaient donné au parlement de si belles espérances sur l'état réel de S. M. Enfin, dans la séance du premier mars, les ministres, interpellés par lord King, de répondre « si c'était sur l'auto-» rité du cinquième médecin du roi, ou simplement sur

Digitized by Google

» celle des quatre autres, qu'ils avaient assuré qu'il n'y » avait rien dans la maladie de S. M. qui nécessitât la » suspension de ses fonctions royales» , le lord chancelier refusa positivement de répondre, et déclara qu'il n'apposerait jamais le grand sceau à des actes législatifs qu'il croirait injurieux à son souverain. Ce silence n'a plus laissé de doute dans le public, que l'état du roi ne fût effectivement très-alarmant, ou, pour mieux dire, incurable. Voici comment le *Morning-Chronicle* d'hier s'exprime à ce sujet :

« Nous ne craignons pas d'être démentis, en affirmant d'une manière positive que S. M. n'a été vue par aucun des membres de sa famille, depuis près de trois semaines; et si cela est, comment justifier cet éloignement avec la déclaration qu'il n'y a rien dans l'état du roi qui nécessite la suspension de ses fonctions royales? C'est aux ministres qu'il appartient de nous expliquer ce mystère. Quoi qu'il en soit, nous devons dire que la déclaration de M. Addington a excité un étonnement général et n'a été crue de personne. Les lords Grenville, Carlisle, Carnarvon, Fitzwilliam, etc., n'ayant point été satisfaits des réponses du lord Hawkesbury, ni de celle du lord chancelier, cette importante question sera remise demain sur le tapis. »

Le bulletin du premier de ce mois, signé comme les autres par les quatre médecins, contenait encore sur l'état de la santé du roi, ce peu de mots : *Sa majesté est mieux aujourd'hui qu'elle n'était hier.* Le roi prend maintenant le matin des bains froids, qui lui font beaucoup de bien.

Le bulletin du 21 mars porte que la santé du roi se rétablit. Le Journal de Paris paraît révoquer cette nouvelle en doute. *C'est*, dit-il, *le bulletin de la reine qui dit que la santé du roi va de mieux en mieux.*

Le *Moniteur*, dit le *Morning-Chronicle* du 21 mars, assure que Georges a déclaré être à Paris depuis plusieurs mois, et n'y être venu que pour assassiner le premier consul. Voilà une étrange confession, ou plutôt on veut tirer parti de cette confession-là. Plusieurs personnes pensent qu'il est de l'honneur de ce pays que nos ministres repoussent l'accusation infâme d'avoir employé des assassins pour attenter à la vie du premier consul. Nous verrons bientôt quelle sorte de preuves on produira qu'un plan d'assassinat a eu lieu. Si de telles preuves existent, nos ministres doivent se laver de tout soupçon d'avoir été liés avec Georges en aucune manière; que si lui et ses as-

Digitized by Google

sociés ont eu un dessein semblable, et ont obtenu des ministres, sous d'autres prétextes, argent et protection, il ne faut pas se dissimuler que l'administration restera entachée, et pourra même être réputée coupable.

Le *Moniteur* déclare que les ministres étaient si bien instruits de ce qui se passait à Paris, qu'ils s'attendaient à annoncer la mort du premier consul dans un message au parlement. Certes, une pareille accusation est grave, et trop positive pour qu'on se contente d'y répondre seulement par le mépris.

Toutes les armées françaises font passer des adresses pleines de zèle et de chaleur. Il n'y a pas d'exception.

Il ne paraît pas que la flotte de Toulon ait mis à la voile. On continue à croire que les Français ont de grands projets sur la Méditerranée, et qu'ils en veulent particulièrement à la Sardaigne.

Nous ne pensons plus que le premier consul se mette à la tête de l'expédition contre l'Angleterre. Les préparatifs sont toujours gigantesques; nous ne croyons cependant pas qu'ils soient complets et conformes aux intentions de l'auteur.

Dans les débats qui eurent lieu à la chambre des communes, le 29 février, M. Pitt parla avec beaucoup d'éloges de M. Fox; et il parut vouloir saisir l'occasion de faire des complimens très-flatteurs à son ancien adversaire. On en conclut assez naturellement que les bruits d'une espèce de coalition politique entre ces deux chefs, ne sont pas tout-à-fait sans fondement.

L'amirauté vient de donner des ordres pour le prompt équipement de plusieurs vaisseaux de ligne. Elle vient aussi d'ordonner la construction de vingt nouveaux vaisseaux de ligne dans les différens chantiers du royaume.

Notre flotte devant Brest est forte de dix-neuf vaisseaux de ligne, outre plusieurs frégates.

Suivant les dernières nouvelles de Saint-Domingue, les nègres rasent toutes les fortifications du Port Républicain, ils démolissent les maisons en pierre, et construisent des maisons de bois, afin de pouvoir les incendier en cas d'attaque.

Constantinople, 20 février.

Le ministre d'Angleterre a demandé à la Porte de recevoir en Egypte un certain nombre de troupes anglaises, pour *garder* et *défendre* cette possession importante du grand-seigneur; S. M. B. s'engageant, au moyen d'une garantie suffisante qu'elle offrait, à remettre ladite pro-

Digitized by Google

vince, et à retirer entièrement ses troupes, *lorsque les circonstances cesseraient d'exiger une telle mesure de précaution.* — Jusqu'à présent la Porte n'a fait aucune réponse à cette note ; mais on ne doute pas que celle qu'elle fera ne soit négative, ou au moins évasive.

Francfort, le 21 mars.

Hier il arriva ici de Mayence deux gendarmes français qui descendirent d'abord chez le C. Hersinger, ministre résident de la république française. Ce dernier se rendit aussitôt au sénat pour lui faire une communication, au nom de son gouvernement. A midi des agens de la police de la ville se transportèrent à l'auberge du *Koseneck*, et y arrêtèrent une personne qui fut conduite à la prison civile, après que tous ses papiers eurent été saisis. Ce matin, à six heures, la même personne a été remise aux gendarmes français et transportée à Mayence.

Lausanne, le 20 mars.

D'après l'avis qu'on a reçu que quelques individus impliqués dans la conspiration contre le premier consul, pour se soustraire aux recherches dirigées contre eux, cherchaient un refuge dans la Suisse, le général Vial, ambassadeur de France, s'est adressé au landamman pour l'inviter à demander aux gouvernemens des cantons l'arrestation de ces individus.

Zurich, 21 mars.

A peine les mouvemens occasionnés par l'adresse de quelques communes contre le rachat des dîmes, était-il appaisé, qu'il en a éclaté de plus sérieux dans les communes de Wœdenchwil, de Richterwill et de Huten. Le 16 de ce mois était fixé pour leur prestation de serment. MM. Usteri et Hirzel, représentans du gouvernement, venaient d'ouvrir la séance par un discours analogue ; au moment où ils prononçaient la formule du serment, de violens cris s'élevèrent de toutes parts : *Non, non ; la liberté de 1798, la liberté conquise par Tell, la liberté, l'égalité et l'Évangile !* Tous les efforts pour ramener l'ordre furent inutiles. Dès que le gouvernement a été instruit de ces troubles, il a pris les mesures les plus efficaces pour faire respecter les lois, pour obtenir une satisfaction complète du passé et une garantie assurée pour l'avenir, et on a instruit du tout le landamman.

Du Havre, le 2 germinal.

Deux bâtimens étrangers, l'un prussien, et l'autre danois,

Digitized by Google

tenteront de forcer le blocus et d'entrer dans notre port. Le premier fut pris. Le danois vivement poursuivi, arriva heureusement sous une de nos batteries. Cependant comme on avait cru remarquer que ce même bâtiment avait communiqué avec les Anglais, on a craint que le mouvement hostile de ceux-ci à son égard ne fût qu'un jeu; on a pris en conséquence les précautions commandées par la prudence, et avant de permettre à l'équipage de mettre pied à terre, on fera un sévère examen de chacun des individus dont il se compose.

CORPS LÉGISLATIF.

Séance des 2 et 3 germinal.

Rien n'étant à l'ordre du jour, le corps législatif s'est ajourné au lendemain. Le 3, le citoyen Marcorelle a proposé de consacrer par un monument la confection du Code civil, et de faire placer, à l'entrée de la session prochaine, le buste en marbre blanc *du premier consul*, dans l'enceinte des séances du corps législatif. Cette proposition, vivement appuyée, a été arrêtée d'une voix unanime. — Le projet relatif à la conscription est sanctionné. — Le conseiller d'état Fourcroy a lu un arrêté du gouvernement qui fixe à ce jour la clôture de la session du corps législatif pour l'an XII.

PARIS.

Dans la séance du 2 de ce mois, le sénat a reçu, par l'organe du grand-juge, une communication de la correspondance originale que M. Drake, ministre du roi d'Angleterre près la cour électorale de Bavière, entretient depuis quatre mois avec des agens envoyés, payés, dirigés par lui au sein de la république. Cette correspondance consiste en dix lettres originales : elles sont toutes écrites de la main de Drake. A cette correspondance sont jointes les instructions que M. Drake est chargé de distribuer à ses agens, et l'état authentique des sommes payées et des sommes promises, pour récompenser et encourager des

Digitized by Google

crimes que les législations les plus indulgentes punissent partout du dernier supplice.

Si l'on ne considère que le titre dont il est revêtu, M. Drake est un homme public; mais, réellement, il n'est (ses instructions en font foi) que le directeur secret des machinations anglaises sur le continent. Son objet se trouve clairement exposé dans les dix-huit articles des instructions que l'Angleterre fournit à tous ses agens, et qui forment la première des pièces jointes au rapport du grand-juge au premier consul. Les articles 2, 7, 8, 9 et 13 de ces instructions sont remarquables. Les voici :

Art. 2. Le but principal du voyage étant le renversement du gouvernement actuel, un des moyens d'y parvenir est d'obtenir la connaissance des plans de l'ennemi. Pour cet effet, il est de la plus haute importance de commencer, avant tout, par établir des correspondances sûres dans les différens bureaux, pour avoir une connaissance exacte de tous les plans, soit pour l'extérieur, soit pour l'intérieur. La connaissance de ces plans fournira les meilleures armes pour les déjouer; et le défaut de succès est un des moyens de discréditer absolument le gouvernement; premier pas vers le but proposé, et le plus important.

7. On pourrait, de concert avec les associés, gagner les employés dans les fabriques de poudre, afin de les faire sauter quand l'occasion s'en présentera.

8. Il est sur-tout nécessaire de s'associer et de s'assurer de la fidélité de quelques imprimeurs et graveurs, pour imprimer et faire tout ce dont l'association aura besoin.

9. Il serait à désirer que l'on connût au juste l'état des partis en France, sur-tout à Paris.

13. Il est entendu qu'on emploiera tous les moyens possibles pour désorganiser les armées, soit au dehors, soit au dedans.

« Ainsi, dit le grand-juge, corrompre les administrations; établir des volcans partout où la république a des magasins de poudre; se procurer des imprimeurs, et des graveurs *fidèles* pour en faire des faussaires; pénétrer dans le sein de tous les partis pour les armer l'un contre l'autre; et enfin soulever et désorganiser les armées : tels sont les objets effectifs de la mission diplomatique de M. Drake en Bavière.

» Mais heureusement le génie du mal n'est pas aussi puissant dans ses moyens, qu'il est fécond en illusions et en

Digitized by Google

projets sinistres..... Des hommes qui ne mettent de prix qu'à l'or, et qui n'ont d'habileté que pour de basses intrigues, ne sont pas capables de concevoir quelle est la consistance et le pouvoir d'un état de choses qui est le résultat de dix années de souffrances et de victoires, d'un grand concours d'événemens, et de la maturité d'une noble nation, formée par les dangers et les efforts d'une guerre glorieuse et d'une terrible révolution.

» Dans ce bel ensemble de puissances et de volontés, M. Drake ne voit que des occasions d'intrigue et des scènes d'espionnage. *Pendant mon séjour en Italie*, dit-il à ses correspondans (Munich, 27 janvier, n°. 7), *j'ai eu des liaisons avec l'intérieur de la France. Il en doit être de même à présent, d'autant plus que je me trouve être, dans ce moment, un des ministres anglais les moins éloignés de la frontière.*

» Tels sont ses titres pour travailler au bouleversement de la France. Ses moyens valent-ils mieux que ses titres ?

» Il a des agences auxquelles il n'ose se fier. Ses correspondans incertains lui écrivent par la Suisse, par Strasbourg, par Kehl, Offenbourg et Munich ; il a des subalternes dans ces villes, pour soigner la sûreté de sa correspondance. Il fait usage de faux passeports (n°. 835), de noms de convention, d'encre sympathique (n°. 1). Tels sont les moyens de communication par lesquels il transmet ses idées, ses projets, ses récompenses ; et c'est par les mêmes voies qu'on l'informe des trames ourdies sous sa direction, pour soulever d'abord quatre départemens (n. 7), y former une armée, la grossir de tous les mécontens, et renverser le gouvernement du premier consul.

» Sans doute ces tentatives et ces promesses sont insensées, et les vils et misérables moyens qu'on a mis en œuvre sont trop disproportionnés avec les difficultés de l'entreprise, pour qu'on doive concevoir la moindre inquiétude sur son succès : mais ce n'est pas toujours sur des motifs de crainte, et dans la vue de punir, qu'agit cette politique

Digitized by Google

intérieure et domestique à laquelle on a donné le nom de *police*, et dont l'objet capital n'est pas seulement de prévenir et de réprimer le crime, comme celui de la politique extérieure est d'enchaîner l'ambition, mais encore d'ôter au vice et à la faiblesse même, jusqu'aux occasions, jusqu'à la tentation de faillir.

» Dans les pays les mieux gouvernés, il y a des esprits capables d'être détournés de la ligne du devoir par une sorte de penchant naturel à l'inconstance. Dans la société la mieux organisée, il y a des hommes faibles et des hommes pervers. Il a toujours été reconnu par mes prédécesseurs, que c'était remplir un devoir d'humanité de veiller sur ces hommes, non dans la vaine espérance de les rendre bons, mais pour arrêter le développement de leurs vices. Et comme, à cet égard, toutes les nations policées ont le même intérêt à défendre et les mêmes devoirs à remplir, il a toujours été reçu en maxime générale, qu'aucun gouvernement ne devait souffrir qu'il s'élevât nulle part une barrière autour de laquelle les hommes corrompus de tous les pays et de toutes les professions pussent se rallier, s'entendre et comploter la désorganisation générale ; et dans cette vue, ils doivent moins encore souffrir qu'il s'établisse autour d'eux une école infâme de séduction et d'embauchage, qui éprouve la fidélité, la constance, et attaque à la fois les affections et la conscience des citoyens.

» M. Drake avait une agence à Paris. Mais d'autres ministres, instrumens de discorde et embaucheurs comme lui, peuvent aussi avoir des agences. M. Drake, dans sa correspondance, dévoile tous ceux qui existent en France, par le soin même qu'il prend de nier qu'il les connaisse. *Je répète*, dit-il dans ses lettres (n°. 4, 5, 6, 8 et 9), *que je n'ai aucune connaissance de l'existence d'aucune autre société que de la vôtre. Mais je vous répète*, dit-il en plusieurs endroits, *que s'il en existe, je ne doute nullement que vous et vos amis ne preniez toutes les mesures convenables, non-seulement pour ne pas vous embarrasser*,

Digitized by Google

mais pour vous aider mutuellement. Et enfin il ajoute (Munich, 9 décembre 1803) avec une fureur grossière et digne du rôle qu'il joue : *Il importe fort peu par qui l'animal soit terrassé ; il suffit que vous soyez tous prêts à joindre la chasse.* C'est par suite de ce système que, lors de la première manifestation du complot qui dans ce moment occupe la justice, il écrit : *Si vous voyez les moyens de tirer d'embarras quelqu'un des associés de Georges, ne manquez pas d'en faire usage* (n°. 9). Et comme dans les disgraces le génie du mal ne se décourage jamais, M. Drake ne veut pas que ses amis s'abandonnent dans ce revers inattendu. *Je vous prie très-instamment*, écrit-il (Munich, 25 février 1804, n°. 9), *de faire imprimer et adresser sur-le-champ une courte adresse à l'armée (officiers et soldats). Le point principal est de chercher à gagner des partisans dans l'armée ; car je suis fermement dans l'opinion que c'est par l'armée seule qu'on peut raisonnablement espérer d'opérer le changement tant desiré.*

Le grand-juge a terminé ainsi son rapport :

La vanité de cette espérance est aujourd'hui hautement caractérisée par la touchante unanimité des sentimens qui ont éclaté de toutes parts, au moment où l'on a su de quel danger la France avait été menacée.

Mais après la tentative d'un crime dont la méditation seule est une offense contre l'humanité, dont l'exécution eût été une calamité, non-seulement nationale, mais, si je puis le dire, européenne, il faut à la fois une réparation pour le passé et une garantie pour l'avenir.

Des brigands épars, isolés, en proie au besoin, sans concert, sans appui, sont partout plus faibles que la loi qui doit les punir, que la police qui doit les intimider. Mais s'il existait pour eux un moyen de s'unir ; s'ils pouvaient correspondre entre eux et avec les brigands des autres pays ; si, dans une profession la plus honorable de toutes, puisque la tranquillité des états et l'honneur des souverains en dépendent, il y avait des hommes autorisés à se servir de toutes les facultés que leur position leur donne, pour recruter partout le vice, la corruption, l'infamie et la scélératesse, et faire de tout ce qu'il y a de plus vil et de plus pervers dans le monde, une armée d'assassins, de révoltés, de faussaires aux ordres du plus immoral, du plus ambitieux de tous les gouvernemens, il n'existerait aucun motif de sécurité en Europe pour la consistance des états, pour la morale publique, et pour la durée même des principes de la civilisation. . . . . .

Digitized by Google

Il n'appartient pas à mon ministère de discuter les moyens qui peuvent être en votre pouvoir de rassurer l'Europe, en la garantissant contre de tels dangers. Je me contente de vous informer, et de vous prouver qu'il existe à Munich un Anglais nommé Drake, revêtu d'un caractère diplomatique, qui, à la faveur de ce caractère et du voisinage, entretient de sourdes et criminelles menées au sein de la république; qui embauche des agens de corruption et de révolte; qui réside hors de l'enceinte de la ville, pour que ces agens puissent entrer chez lui sans scandale et sortir sans être exposés, et qui dirige et soudoie en France des hommes chargés par lui de préparer le renversement du gouvernement.

Cette nouvelle espèce de crime échappant par sa nature aux moyens de répression que les lois mettent en mon pouvoir, j'ai dû me borner à vous la dévoiler, en vous exposant en même temps ses sources, ses circonstances et ses suites.

Le grand-juge a déposé sur le bureau du sénat, les pièces originales mentionnées dans son rapport.

Le sénat a nommé au scrutin une commission de cinq membres pour en faire un rapport dans la séance de mardi 6. D'après le rapport qui lui a été fait, la sénat a arrêté, dans sa séance extraordinaire de mardi, la présentation d'une adresse au premier consul. Cette adresse lui a été présentée le 7 par le sénat en corps. On n'en connoît pas encore le contenu. La manière dont la correspondance de M. Drake a passé dans les mains du gouvernement français, est indiquée de la manière suivante dans une note qui accompagne les pièces. « L'agent (de M. Drake) arrivé à Paris, reconnut bientôt » qu'il n'y avait rien à faire pour le succès de sa mission. » Il ne renonça point cependant à faire passer à M. Drake » des lettres et des bulletins pour son argent; mais il mit » aussitôt la police dans la confidence de cette correspon- » dance. » Un exemplaire de ce rapport et des pièces y annexées ayant été envoyé à chacun des membres du corps diplomatique à Paris, tous ont témoigné officiellement l'horreur que leur inspirait la conduite de M. Drake.

— L'inspecteur Pâques et le commissaire Commingе, accompagnés de six gendarmes de la légion d'élite, ont arrêté hier le nommé Villeneuve, le principal affidé de

Digitized by Google

Georges, et le nommé Burban Malabre, dit Barco. Ces deux brigands étaient cachés, avec un troisième, rue Jean-Robert, chez un nommé Dubuisson. Le nommé Dubuisson et sa femme ont long-temps nié avoir recélé ces brigands, et ont fini par vouloir donner le change, en déclarant qu'ils étaient sortis le matin de chez eux, et qu'ils rentreraient le soir à huit heures; mais la maison a été fouillée, et l'on n'a pas tardé à découvrir une cachette pratiquée dans une boiserie, où ces brigands s'étaient enfermés. Sommés de se rendre, ils ont gardé le silence; mais on a tiré sur eux des coups de pistolet qui les ont obligés de sortir, quoiqu'ils n'eussent pas été atteints. Une foule immense de peuple les a accompagnés chez le grand-juge. On a trouvé sur eux une grande quantité de pièces d'or et des lettres-de-change anglaises. Villeneuve avait un passeport de lord Pelham pour sortir d'Angleterre et y rentrer, avec recommandation à toutes les stations et aux commandans anglais de le protéger. Tous les principaux brigands dont la liste a été insérée dans le Moniteur du 16 ventose, se trouvent arrêtés, hormis Charles d'Ozier, que l'on est fondé à croire encore à Paris. Armand et Jules Polignac, et Rivière, quelques jours avant leur arrestation, avaient logé chez Dubuisson, rue Jean-Robert. *(Moniteur.)*

— On écrit de Philadelphie, qu'une partie des colons de S. Domingue, réfugiés sur le continent, retournent à S. Domingue, sur l'invitation de Dessalines.

— On a arrêté à Bordeaux, dans les derniers jours du mois dernier, un imprimeur impliqué dans la conspiration. Il avait chez lui des exemplaires encore humides de la proclamation de Louis XVIII. Deux autres personnes ont été arrêtées dans la même ville, comme prévenues de complicité dans la conspiration.

— Le sénat d'Hambourg a fait arrêter et remettre au général Frère, commandant à Harbourg, sur la demande du C. Reinhard, un des brigands, qui était arrivé d'An-

Digitized by Google

gleterre depuis trois jours, et qui était destiné à se rendre à Paris. C'est un ci-devant noble breton, se disant comte d'Aglé. A sa conduite et à ses propos, quelques personnes ont cru qu'il était en démence.

— Le colonel Brossard, qui a tiré un coup de fusil sur le général français Grandjean, à Hameln, a été condamné par un conseil de guerre tenu à Hanovre, à vingt ans de prison.

— On assure que le premier consul a répondu ce qui suit au discours que le président du corps législatif lui adressa dimanche dernier : « J'ai vu avec plaisir le bon esprit des Français. Les conspirateurs n'ont trouvé d'asile que parmi cette espèce d'hommes qui n'a point de patrie. Tous ceux qui mettent du prix à l'honneur, et qui ont des droits à la considération publique, soit par leurs habitudes anciennes, soit par la confiance actuelle du gouvernement, se sont éloignés avec horreur des assassins. Nulle classe n'est coupable. Quelques individus seront seuls frappés. Les opinions et les erreurs passées, de quelque nature qu'elles soient, ne pourront être recherchées par la justice nationale. Elle ne connaîtra que les délits actuels. Les puissances continentales de l'Europe forment le même vœu que le gouvernement français ; elles desirent avec lui que les instrumens de trouble disparaissent à jamais. »

— On mande de Strasbourg, que ceux qu'on a arrêtés sur les bords du Rhin se divisent en deux classes : les uns, parmi lesquels sont compris les émigrés arrêtés à Offenbourg et à Ettenheim, et beaucoup de prêtres, avaient fait cause commune avec ceux qui voulaient assassiner le premier consul et opérer la contre-révolution ; les autres, également à la solde de l'Angleterre, comme les premiers, travaillaient, dit-on, au projet de faire naître une seconde Vendée dans les treize départemens réunis. Dans cette dernière cathégorie sont compris, à ce que l'on prétend, plusieurs individus qui ont parcouru

Digitized by Google

ces départemens, et dont quelques-uns, aussitôt que leur complot a été découvert, se sont réfugiés sur la rive droite du Rhin, où ils se croyaient en sûreté; mais ils ont été successivement arrêtés en Allemagne, sur la réquisition des ministres français qui y résident. C'est Dumpff, arrêté à Heilbronn et conduit à Paris, qui a été le principal auteur connu de ce dernier complot.

Hier, trois transports des prisonniers d'état détenus à notre citadelle, sont partis, sous une forte escorte, pour être conduits à Paris. Madame de Reich, d'Aymar et le général Desnoyers sont de ce nombre. On annonce que ceux qui restent suivront incessamment la même destination. Le même jour, deux prisonniers, escortés par un officier et six soldats badois, sont arrivés ici: on dit qu'ils ont été arrêtés à Ulm, et transférés par des soldats bavarois à Carlsruhe, où ils ont été mis à la disposition du gouvernement de Bade, pour être conduits ici. L'un d'eux est, dit-on, un agent anglais.

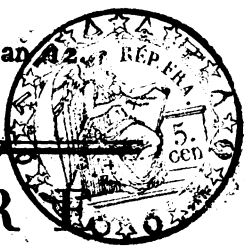
Il a été fait hier ici quelques nouvelles arrestations. Le général Caulaincourt vient de repartir pour Paris.

— Une dépêche télégraphique du 6 germinal, adressée par le préfet maritime de Brest au ministre de la marine, annonce « qu'un vaisseau de ligne anglais a échoué, le 4 » de ce mois, près les Pierres-Noires. Ce vaisseau est » crevé. »

— La séance publique de l'Institut national, du 2 germinal, a été tenue par la classe d'histoire et de littérature ancienne. Elle a décerné le prix qu'elle avait proposé sur cette question: « Quelle a été l'influence de la réforma- » tion de Luther sur la situation politique des différens » états de l'Europe, et sur le progrès des lumières? » La classe a adjugé le prix au mémoire portant pour épigraphe: *Omnia probate.* (Saint-Paul...) L'auteur est M. Ch. Villers, qui a reçu la médaille des mains du président.

Digitized by Google

(N° CXLV.) 17 GERMINAL an 12.
(Samedi 7 Avril 1804.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

FRAGMENT

DU VIIe LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

Extrait de la traduction de M. Hyacinthe Gaston (1), *vers* 286.

Mars Junon, d'Inachus délaissant les rivages,
Faisait voler son char dans un ciel sans nuage.
Non loin de la Sicile elle voit le héros
Au sable hospitalier confiant ses vaisseaux,
Bâtir les fondemens d'une seconde Troye;
Elle voit les Troyens, et frémit de leur joie.
« O race détestée ! à mes vastes desseins
Te verrai-je toujours opposer tes destins !
Quoi ! j'inondai de sang les plaines de Sigée,
Je fis tomber Pergame, et ne suis pas vengée !
Le Phrygien vaincu se dérobe au vainqueur !
Je suis donc sans pouvoir puisqu'il est sans terreur !

(1) La première livraison se vend chez le Normant, et à l'Athénée. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr. 60 c.; et 7 fr. 50 c. pap. vélin.

Digitized by Google

Non, non, de te punir je ne suis point lassée;
Tu vis encor, tu vis, et je suis offensée!
J'ai proscrit les enfans du vil Laomédon,
Et partout sur les mers ils ont trouvé Junon;
Contr'eux j'armai les Dieux et du ciel et de l'onde;
Que sert l'onde et le ciel!.... Leur flotte vagabonde
A travers les écueils, malgré mes vains efforts,
Du Tibre desiré sut aborder les ports.
Calydon a gémi sous les coups de Diane,
Le dieu Mars étouffa le Lapithe profane;
Encor ce châtiment l'avaient-ils mérité!
Et moi, contre Ilion, que n'ai-je point tenté?
Femme de Jupiter, je verrai donc Enée
Abaisser mes honneurs devant sa destinée!
Non. Si le ciel balance à défendre mes droits,
Le Tartare du moins reconnaîtra ma voix.
Je ne puis à son sort dérober l'Ausonie,
Je ne puis au perfide arracher Lavinie,
Il est vrai; mais je puis retarder son bonheur,
Et des peuples rivaux irriter la fureur.
Que leur sang soit le prix de ce grand hyménée;
Vierge! voilà ta dot et les présens d'Enée.
Viens, Bellone t'attend pour assembler ces nœuds.
Nouvelle Hécube, il sort de tes flancs malheureux
Ce Pâris menaçant, ce flambeau si funeste
Qui de Pergame un jour doit consumer le reste. »

Sur la terre, à ces mots, l'implacable Junon
Descend, et des Enfers fait sortir Alecton;
Alecton qui nourrit dans son cœur sanguinaire
La peur, la trahison, la vengeance et la guerre.
Ses sœurs, à son aspect, frémissent de terreur;
Pluton qui l'engendra, la voit avec horreur:
Tant ce monstre hideux, sous cent formes mouvantes,
Fait siffler sur son front de couleuvres béantes!

« O fille de la Nuit! c'est la reine des Dieux,
C'est Junon qui t'appelle à la clarté des cieux:

Digitized by Google

Je veux t'associer à ma juste vengeance,
Rompre un hymen fatal, dont ma gloire s'offense,
Et bannir l'étranger du royaume latin.
Tu sais dans tous les cœurs épancher ton venin,
Contre un fils innocent armer la main d'un père,
Frapper le jeune époux d'un poignard adultère,
Et plonger, en semant la discorde et le deuil,
Deux frères ennemis dans le même cercueil.
L'Enfer te confia le grand art de détruire;
Ton génie est fécond..... viens, il s'agit de nuire;
Il faut le déployer: viens, parle, et que ta voix
Précipite aux combats deux peuples et deux rois!

Des poisons de Méduse Alecton s'est armée;
Elle vole à Laurente, où la reine alarmée
Repousse l'étranger que chérit Latinus,
Et pour sa fille en vain redemande Turnus.
La fille des Enfers lui lance une vipère
Qui va de ses fureurs la remplir toute entière:
La couleuvre en secret se glisse dans son sein,
Erre en plis ondoyans sous des tissus de lin,
S'enlace en chaîne d'or pour former sa parure,
Et tresse à longs anneaux sa blonde chevelure.
Amate à son époux ne peint que sa douleur;
Le noir poison encor n'a pas atteint son cœur;
Mère, elle fait parler les larmes d'une mère.

« Qu'importe à Lavinie une race étrangère?
Un Troyen fugitif deviendrait son époux!
C'est mépriser sa mère, et votre fille, et vous.
Peut-être sur les mers le perfide s'apprête
A traîner loin de nous sa superbe conquête:
Du pasteur phrygien vous savez les forfaits,
Ménélas vous apprend à placer vos bienfaits.
L'amour, les droits du sang, une sainte promesse
Assuraient à Turnus la main de la princesse;
Mais si d'un étranger vous devez faire choix,
Si le ciel par Faunus fit entendre sa voix,

Digitized by Google

Tous les guerriers soumis aux lois de votre empire
Sont les seuls que les dieux vous défendent d'élire :
Les Dieux seront contens. Vous le savez : Turnus
Est né du sang fameux d'Achryse, d'Inachus,
Et ses aïeux jadis ont régné dans Mycènes. »
Ses vœux sont rejetés ; elle sent dans ses veines,
Du reptile infernal circuler le poison ;
Il fatigue ses sens, il trouble sa raison :
Pâle, et semant au loin l'effroi qui la tourmente,
Elle fuit, et se perd dans les murs de Laurente.
Tel, sous un long portique, avec force lancé,
Erre, revient et gronde, à grand bruit repoussé,
Ce mobile jouet que l'enfance folâtre
Poursuit, frappe d'un bras aux jeux opiniâtre,
Surprise de le voir, sous son fouet vigilant,
En cercle tournoyer sur son pivot roulant.

LA PÊCHE.

TRADUCTION DE MÉTASTASE.

LA nuit des cieux noircit l'azur ;
Viens, *Nice*, viens ma bien-aimée,
Le temps est beau, l'onde est calmée ;
Viens respirer l'air frais et pur.
Tu ne sais pas que rien n'efface
Ce qu'on goûte ici de plaisirs,
Quand mollement les doux Zéphyrs
Des mers caressent la surface.
Une fois quitte ton séjour :
O ma *Nice*, ton toit rustique
N'est pas, crois-moi, l'endroit unique
Où les ris ont fixé leur cour.
Quand la nuit ramène les ombres,
Les plaisirs règnent dans ces lieux,

Digitized by Google

En dépit de ces voiles sombres.
Dans la mer rivale des cieux,
Viens voir les astres radieux,
Réfléchir leur clarté brillante
Sur la surface de ces flots;
Viens voir la lune scintillante
Se mirer au cristal des eaux.
Le jour, au son de ma musette,
De la flûte imitant les sons,
Je peindrai ma peine secrète
Dans mes amoureuses chansons:
Ou si ma flûte t'importune,
Aussitôt, docile à tes lois,
De *Doris*, *Glaucus* et *Neptune*
Je chante les galans exploits.
Et quand aux bords des mers bruyantes
Tu verras tes moutons chéris
Paître l'herbe des prés fleuris,
Sans craindre les chaleurs brûlantes,
Ou bondir autour des buissons,
Alors, et bergère, et pêcheuse,
Ma *Nice*, aux crédules poissons
Jette la ligne insidieuse,
Ou les perfides hameçons:
Tu les verras tous, avec joie,
Jaloux de devenir ta proie,
Fuir leurs rochers, fendre les eaux;
Tu verras de leurs verts roseaux
Sortir les Nymphes empressées,
Pour t'offrir le cristal brillant,
Et le corail étincelant
Dont leurs grottes sont tapissées.

AUG. DE LABOUISSE.

Digitized by Google

LES DEUX VOYAGEURS

FABLE.

« Nul n'est, dit-on, prophète en son pays. »
Avec fierté répétant cet adage,
Deux insectes des plus petits
Se mirent un jour en voyage.
« Courons ! le monde est assez grand,
» Disoient-ils ; à quoi bon languir dans la misère,
» En horreur aux humains, vils rebuts de la terre,
» Exposés à périr sous les pieds du passant? »
De feuille en feuille se glissant,
Bientôt de leur patrie ils gagnent la frontière.
En huit jours, les voilà dans un désert affreux,
Où végétait sur la bruyère
Un essaim d'animaux encor plus malheureux.
« Bornons ici notre carrière !
» Dit l'un des deux ambitieux ;
» Nous régnerons en paix sur la peuplade entière,
» Qui croira voir en nous ses maîtres et ses dieux. »
Qu'il est de gens qui gagnent aux voyages !
Chez des étrangers ignorans,
Que d'imbécilles personnages
Ne voit-on pas s'ériger en savans !

KÉRIVALANT.

ENIGME.

Je vais dans l'air avec l'oiseau,
Sans quitter l'homme sur la terre ;
Restant toujours au sein de l'eau,
Je me trouve avec le tonnerre ;
J'étonne l'œil par ma grosseur,
Et suis moindre qu'un grain de sable ;
Mon aspect inspire l'horreur,
Ma forme plaît, est agréable.

Digitized by Google

En tous lieux je porte mes pas,
Je ne saurais bouger de place ;
Chez moi règnent les noirs frimas,
Ma chaleur fait fondre la glace;
Mon être est nu comme la main,
On vante partout sa parure ;
Rien n'est tendre comme mon sein,
Rien n'est plus dur dans la nature.

Mes yeux fixés vers le soleil
Bravent l'éclat de sa lumière;
Plongé dans un profond sommeil,
Je n'ouvre jamais la paupière;
Ma blancheur est celle du lis,
Je suis pourtant couleur d'ébène ;
L'homme dans moi trouve un logis,
Et dans sa main je tiens sans peine.

Si je suis utile en tous temps,
Combien ne suis-je pas nuisible !
Je souffre des maux bien cuisans,
Et suis tout-à-fait insensible ;
Souvent un rien m'anéantit,
Un rien me donne l'existence ;
Contre moi le feu s'amortit,
Et tout cède à ma violence.

Mon nom est-il encor douteux?
Un mot va le faire connaître.
Regardez, lecteurs curieux :
En corps ici je vais paraître.....
Mais, qu'ai-je dit? lecteurs, c'est trop;
Bonsoir, il faut que je vous quitte;
Je prendrai même le galop,
Afin de m'éloigner plus vîte.

Par P. Roque (de Brives).

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Quand j'offre mes neuf pieds aux jeux de ton esprit,
Lecteur, je vois, j'entends; une fleur est éclose;
Je nais au Vatican; je roule, je dépose;
A mon gré la vapeur s'arrête ou se conduit.
Je suis caprice, humeur, distance, appui, mesure;
Tantôt vache, ou prophète; acte, ou frein du méchant;
Tantôt feuille de fer, plante, ou médicament.
Je loge en tes habits pour chasser la froidure,
Et tu me vois encor sur un lit de verdure,
Sur l'autel, à tes pieds, et dans le firmament.
J'enferme mille dards; la Fortune me donne;
Je mûris la moisson; je souffle avec fracas.
Sur toi, sur ta maison, sur les dons de Pomone
Je m'expose, et je nais pour chanter le trépas.
Dans Rome, oiseau sacré, reine affreuse, ou poète;
Meurtrier dans les camps, nécessaire aux travaux.
Pour finir, je deviens l'objet d'une conquête,
Un message d'amour, même un lieu de repos,
Cher lecteur, quand mon tout te cassera la tête.

Par M. Tanchon, pharmacien,
aux Invalides.

CHARADE.

Quand sur un corps, qui n'est pas mon premier,
Un enfant vient à faire mon dernier,
Il pleure, et cherche mon entier.

B***.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Conscrits.*
Celui du Logogriphe est *Cor*, où l'on trouve *Or.*
Celui de la Charade est *Théâtre.*

Digitized by Google

Paradise Lost ; nouvelle édition, faisant partie de la Collection des classiques anglais, qui paraît chez *Théoph. Barrois* et *le Normant.*

(*Second extrait.* Voyez le n°. précédent.)

Au commencement de son poëme, Milton avait annoncé le dessein de disculper la Providence, et de justifier sa conduite envers les hommes:

I may assert eternal Providence,
And justify the ways of God to men.

C'est ce qu'il a exécuté dans le troisième chant. On peut remarquer que Pope, dans son poëme de l'*Essai sur l'Homme*, a mis en avant la même idée, et qu'il l'a exprimée dans les mêmes termes. Mais le poète philosophe ne s'est pas soutenu comme le poète épique à la hauteur de cette grande pensée. Pope bâtissait un système incomplet sur quelques-unes des idées vastes dérobées au génie de Leibnitz; au lieu que Milton s'appuyait sur les idées fondamentales de la croyance universelle. Il règne dans celui-ci une simplicité majestueuse, qui accompagne naturellement l'expression des idées générales, et qui est bien supérieure à tous les raffinemens philosophiques dont celui-là cherche à embellir des opinions particulières. Dans Milton, un grand spectacle se joint à une philosophie sublime : c'est Dieu lui-même qui, au milieu des chœurs célestes, justifie ses conseils, en expliquant de quelle manière la liberté est un attribut essentiel de la nature humaine, puisqu'elle seule peut donner du mérite à ses actions, et du prix à sa volonté. Or, la liberté emporte avec elle le droit et le pouvoir de choisir entre le bien et

Digitized by Google

le mal. Ce choix, quelle qu'en soit l'issue, ne peut donc fournir d'argument contre sa Providence. Il montre ensuite comment la justice et la bonté s'accorderont dans toutes ses voies, pour la réparation du mal, en sorte que la nature humaine se trouve à la fin relevée sur un plan supérieur; et tandis que sa perte se trame d'un côté, de l'autre sa délivrance est entreprise par celui à qui seul il appartient de dire qu'il remue le ciel et la terre pour accomplir ses vues. On ne pouvait sans doute développer, de part et d'autre, des desseins plus importans, ni les faire contraster dans un tableau d'une plus magnifique ordonnance.

La peinture des Enfers paraissait plus facile que celle des Cieux, et quelques personnes la trouvent plus brillante. C'est que nous avons l'idée des passions qui animent la première, et nous n'en avons point de la félicité qui fait le sujet de la seconde; j'entends de cette félicité que Dieu trouve en lui-même, et dans la considération de ses hautes perfections:

Aliis secum habitans in penetralibus,
Se rex ipse suo contuitu beat.

C'est un sujet entièrement inaccessible à notre intelligence, et dans lequel Milton a souvent emprunté les expressions des prophètes, pour soutenir la majesté des idées. Si Platon bannissait Homère de sa république, parce qu'il avilissait les Dieux par ses peintures, on peut croire qu'il eût fait un accueil bien différent à la muse de Milton. Mais tous les esprits ne sont pas propres à goûter cette poésie intellectuelle; et il ne faut pas s'étonner si, nourris dans l'amour des fictions de l'antiquité, plusieurs critiques lui ont fait un reproche de s'être appliqué à un genre de beautés si sévère. On ne sait si c'est par complaisance pour

Digitized by Google

cette légéreté, ou pour flatter les préjugés de sa nation, que ce grand poète s'est jeté dans des fictions absolument indignes de son sujet et de la gravité de l'Epopée ; mais on n'imaginerait jamais par quelles folies il a terminé un chant si sublime et si religieux. Elles sont si extravagantes, qu'aucun traducteur sensé n'oserait les faire passer dans sa langue. Il faut lire l'original pour en avoir une idée.

Il feint que le prince des démons, en continuant son voyage sur la surface de l'univers, sans lumière et sans chaleur, y découvre un continent immense, aride et continuellement battu des vents, dans lequel il place un vaste limbe, qu'il appelle *le Paradis des fous*. Ce Paradis, où il aurait mérité une place, pour l'avoir inventé, est destiné, selon lui, à loger les bulles des papes, les dispenses, les indulgences, les reliquaires, et les moines *blancs*, *noirs et gris*. Le destin qu'il forge à ces malheureux moines, est d'une invention bien bizarre. A peine ont-ils posé le pied sur les degrés du Paradis, qu'un tourbillon les enlève et les fait pirouetter à dix mille lieues à la renverse. Milton trouvait sans doute ce petit jeu très-amusant; il se flattait de faire rire les protestans aux dépens des papistes, et il ne sentait pas combien ces imaginations burlesques dégradaient son poëme et son génie. On peut dire que cet esprit d'animosité et de dérision qui respire plus ou moins chez tous ceux qui se sont écartés de la croyance générale, est pour eux une source féconde de ridicule et de mauvais goût.

Le prince des Enfers arrive à un riche portail, auquel répondait la route du jardin d'Eden; il en contemple les superbes degrés; il s'arrête sur la marche inférieure, jette les yeux en bas, et aperçoit l'univers naissant qui le remplit d'admiration. Cette vue soudaine est de l'effet le plus brillant, et la comparaison qui la termine est digne de re-

Digitized by Google

marque. C'est un des endroits où Milton se relève avec tout son génie, et il se soutient avec le même éclat jusqu'à la fin du troisième chant. Le voyage de Satan vers le soleil ne paraît pas, il est vrai, bien motivé, puisqu'il ne l'entreprend que pour s'instruire de son chemin, que sa pénétration supérieure devait lui faire découvrir; mais il amène de riches développemens sur la marche des corps célestes, et sur le bel ordre qui s'observe dans les armées de l'Eternel, qu'on voit répandues dans toutes les parties de la création.

Le quatrième chant est le chef-d'œuvre de Milton. Fatigué du sublime continuel qui règne dans les premiers livres, on descend avec plaisir sur la terre. On reconnaît avec délices la nature humaine dans la première fleur de sa jeunesse et de sa beauté; scène unique, où l'amour n'ôte rien à la pudeur, et où la volupté est sœur de l'innocence. Ce ne sont pas, sans doute, des personnages sans intérêt que ces premiers amans, ces premiers époux, ces premiers parens de l'univers. *Quel couple! l'amour n'en unira jamais de semblable. Adam, le plus majestueux des hommes; Eve, la plus belle des femmes.*

. . . . The lov'liest pain
That ever since in lov's embraces met;
Adam, the goodliest man of men since born
His sons; the fairest of her daughters Eve.

Ce n'était pas avec les couleurs du roman qu'on pouvait peindre une telle nature et de telles amours; il fallait une poésie céleste et un langage divin. Milton lisait la *Bible*, et s'en nourrissait continuellement. Il avait fondu dans son esprit tout ce qu'il y a de noble et de simple dans les amours des patriarches, tout ce qu'il y a de vif et de tendre dans la poésie du *Cantique des Cantiques*, et il com-

Digitized by Google

posa de ce mélange ces modèles de pureté et de tendresse conjugale.

Satan se sent touché malgré lui, en entrant dans ce beau séjour où tout respire l'innocence. Il se livre de violens combats dans son cœur. Tout le monde connaît le discours qu'il adresse au soleil, et qui est plein de force et de poésie; mais celui qu'il prononce à la vue d'Adam et d'Eve, est d'une éloquence plus originale, par la variété et la rapidité des sentimens, par le grand art des transitions, qui sont si vives qu'on ne les aperçoit pas, quoiqu'on parcoure une foule d'idées contraires. Il s'emporte d'abord avec fureur contre ces nouveaux favoris de l'Eternel. « O Cieux! ô Terre! » ô Enfers! voilà donc ceux qui doivent remplir » nos trônes! » Et tout-à-coup il s'attendrit sur leur bonté, sur leur innocence et leur faiblesse. Il les plaint, et il les menace en même temps. Il va jusqu'à dire qu'il se sentirait du penchant à les aimer. « La ressemblance divine brille sur leur » front, et la main qui les a formés a répandu » sur eux des graces touchantes. Infortunés! . . . » votre bonheur est grand : il devrait être mieux » assuré. Ce beau sejour que vous habitez, a été » mal fortifié contre un ennemi tel que moi. Mais » non, je ne suis point votre ennemi : l'abandon » où je vous vois me touche, quoique l'on soit » insensible à mes maux. Je cherche à former » une ligue avec vous, une amitié mutuelle, si » étroite, si intime, que nous soyons obligés de » vivre, vous avec moi, moi avec vous. Ma de- » meure, peut-être, ne flattera pas vos sens » comme ce beau Paradis : telle qu'elle est, ac- » ceptez-la; c'est l'ouvrage de votre digne Créa- » teur. Il me l'a donnée, je vous la donne. L'En- » fer ouvrira, pour vous recevoir, ses plus larges » portes, et fera sortir ses rois à votre rencon-

Digitized by Google

» tre. » Et c'est peut-être la première fois qu'on ait mêlé l'ironie la plus sanglante à l'expression de la pitié, qu'on ait offert son amitié par vengeance, et qu'on se soit montré libéral avec cruauté. C'est une complication de sentimens opposés, qui tient à la situation la plus étrange qui fut jamais.

Cette éloquence de caractère a cela de singulier, qu'elle ne convient qu'à celui qui parle; et je ne vois pas qu'aucun des critiques qui ont tant blâmé les harangues du *Paradis Perdu*, ait été frappé de ce mérite. C'est un talent que Milton possède à un plus haut degré que tous les poètes épiques, anciens et modernes. On en trouve peu de traces chez Virgile, parce qu'il n'a point de caractère fortement peint, si ce n'est celui de Didon. Mais c'est une des brillantes parties du génie d'Homère; et le plus beau morceau peut-être de l'Iliade, est celui où Ulysse, Phœnix et Ajax, députés vers Achille par l'armée des Grecs, essayent tour-à-tour de fléchir ce héros, et emploient chacun une éloquence différente qui peint le fond de leur caractère. Il règne dans leurs discours une telle vérité et une telle expression de physionomie, si l'on peut s'exprimer de la sorte, qu'on les reconnaît à la première parole. Je m'étonne que ceux qui composent des traités de rhétorique, ne s'aperçoivent pas que l'analyse des discours où ce talent se fait remarquer, leur offrirait une riche matière à développer les ressources de l'art oratoire; mais il faudrait observer que l'éloquence d'Homère roule sur des idées acquises et répandues depuis long-temps parmi les hommes; car l'intérêt de la gloire, celui des richesses et des plaisirs, étaient des ressorts connus bien avant qu'il les mît en œuvre; au lieu que, dans Milton, presque tout est original et de création, parce que ses personnages sont dans des situations dont il n'y a point d'exemple

Digitized by Google

dans la vie humaine. Il n'a donc peint, dit-on, qu'une nature idéale. Il est vrai; mais ce beau idéal a agrandi ses conceptions, comme il a élevé l'Apollon du Belvédère à une majesté que n'ont point les proportions naturelles.

Quelles idées donner à deux êtres à peine sortis d'une création nouvelle, plus étonnés qu'instruits de tout ce qui les frappait dans l'univers, et qui n'avaient aucun des intérêts qui nous passionnent dans ce monde ? Il faut sentir tout ce que ce terrain avait d'ingrat et de difficile, pour tenir compte au génie de ses efforts. J'ai toujours admiré comme un chef-d'œuvre d'imagination, d'art et de sentiment, le discours dans lequel Eve fait à son époux l'histoire de sa naissance, et des premiers mouvemens de son cœur. Je le rapporterai presque tout entier, pour justifier mon admiration; et je continuerai de me servir, avec quelque changement, de la traduction de M. Dupré de Saint-Maur, qui est très-belle, quoiqu'elle ne soit pas toujours exacte, et que l'harmonie du style y laisse quelque chose à desirer.

« Je me souviens du jour où la douce lumière vint pour la première fois ouvrir mes yeux étonnés. Je me trouvai mollement couchée sur un tapis de verdure émaillé de fleurs, à l'ombre d'un bocage. J'ignorais où j'étais, qui j'étais, d'où je venais. J'entendis le murmure d'un ruisseau qui sortait d'une grotte voisine. Son onde répandue formait une plaine liquide, et sa tranquillle surface représentait la pureté des cieux. J'y portai mes premiers pas. Je m'inclinai sur le bord verdoyant, et je regardai dans ce bassin clair et uni qui me semblait un autre ciel. A l'instant où je me penchais sur l'onde, j'aperçus une figure qui se penchait vers moi. Je la regardai; elle regarda. Je reculai en tressaillant; elle recula en tressaillant. Un charme

Digitized by Google

secret me rapprocha ; le même charme l'attira de nouveau. Des mouvemens de sympathie et d'amour nous prévenaient l'une pour l'autre. Ce charmant objet me retiendrait encore, si une voix ne m'eût tirée de ce ravissement. « Ce que tu contemples, belle créature, c'est toi-même ; avec » toi l'image paraît et disparaît. Mais, viens, je te » conduirai dans un lieu où une ombre vaine ne » trompera point tes embrassemens. Tu y trouveras » celui dont tu es l'image, tu jouiras de son » aimable société ; il te sera inséparablement uni : » tu lui donneras une multitude d'enfans sem- » blables à toi, et tu seras appelée la mère des » hommes. » Que pouvais-je faire ? Je suivis, conduite par une main invisible. Je t'aperçus à l'ombre d'un platane. Tu me parus beau et majestueux : cependant je trouvai ta beauté moins douce et moins attrayante que celle de l'image fugitive que j'avais aperçue dans les ondes. Un léger saisissement me fit reculer à ta vue ; tu m'appelas, tu me suivis.

« Arrête, belle Eve ! Sais-tu qui tu fuis ? c'est » un autre toi-même ; tu es sa chair et ses os. » Pour te donner la vie, je t'ai prêté la substance » la plus voisine de mon cœur, afin de t'avoir » éternellement à mon côté. O moitié de mon » ame ! je te cherche. Laisse-moi réclamer la » plus chère partie de moi-même. » Ta main saisit tendrement la mienne ; je me rendis : et depuis ce temps, je vois combien la force de la sagesse, qui seule est véritablement belle, l'emporte sur la beauté. »

Il est aisé de voir que rien, dans la poésie, n'avait ce caractère avant Milton, et il est également facile de reconnaître quelle a été la première source de ces beautés si neuves et si touchantes. Mais remarquons qu'un tel discours suffit pour dessiner

un

Digitized by Google

un caractère, et l'élever à la dignité de modèle, tant le style a de naturel et de vérité quand il part de l'ame, encore plus que par les actions qu'il sait peindre les personnages de l'épopée et de la tragédie : or, l'ame s'exprime par le discours. *Didon* et *Didon* agissent peu, ou même n'agissent point du tout. Ce qui fait la force et la beauté de leur caractère, c'est la manière dont le poète a approfondi et exprimé les passions de leur ame. Il m'a toujours paru inconcevable que l'auteur de la *Henriade* ait imaginé de peindre les amours de son héros sans lui faire prononcer la moindre parole, et en se réduisant aux caresses muettes et aux ardeurs grossières de la brute :

D'Estrée à son amant prodiguait ses appas ;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras, etc.

Voilà tout ce que ce grand poète a inventé pour peindre un amour qui, sans doute, était une faiblesse, mais qui, après tout, ne devait pas dégrader son héros : et qu'y a-t-il de plus avillissant qu'un amour sans ame, où l'homme, dépouillé de la parole et de l'expression du sentiment, n'a plus rien qui le distingue de l'animal ? La plupart des critiques n'ont pas paru sentir combien ce manque de délicatesse était révoltant. Et lorsque M. de La Harpe avance que Boileau n'eût pas été capable de faire ce neuvième chant de la *Henriade*, il dit une chose bien plus vraie qu'il ne pensait.

Le Tasse est fort inférieur à Milton pour l'éloquence, pour la profondeur des idées et des sentimens ; mais il rachète cette infériorité par le grand intérêt et la vivacité de l'action, ce qui est le côté faible de Milton, ou plutôt celui de son sujet : car la plus grande partie de son poëme se passe dans le monde des Esprits. Le premier état d'Adam et d'Eve les rapproche des pures intelligences.

Digitized by Google

Leurs caractères sont beaux, mais tranquilles. Celui de Satan se trouve resserré dès le quatrième livre, dans un plan de séduction et d'artifice qui ne demande pas beaucoup de mouvement. Déguisé dans la foule des animaux qui se jouent aux pieds de leurs maîtres, il se contente de les observer; il est témoin de leurs plaisirs, il épie le secret de leur faiblesse. Cependant, vers la fin de ce quatrième chant, il reprend un rôle plus actif. Malgré son déguisement, il est découvert par les Anges qui veillent à la défense du jardin; et au moment où l'un d'eux le touche de sa lance, il recouvre subitement sa première forme, d'une manière qui fait frémir. Il est interrogé par le chef des gardes angéliques. Ses réponses montrent son caractère dans un jour nouveau, qui me paraît admirable. C'est même un défaut qu'elles soient si belles, car elles mettent de son côté une sorte de raison et de force d'esprit, et la mauvaise cause paraît plaidée plus éloquemment que la bonne. Mais Satan avait dans le Ciel la réputation d'un Esprit supérieur, et le poète lui a conservé cette supériorité dans son malheur. Il s'en sert pour braver ses ennemis avec une hauteur tranquille, qui paraît n'admettre aucune crainte. Lorsqu'un des princes de l'armée céleste lui demande, avec menace, pourquoi il a quitté les Enfers, il lui répond sans s'émouvoir: « Gabriel, tu passais dans le Ciel pour un » Esprit sage; je t'estimais tel, mais ta question » m'en fait douter. Tes propos inconsidérés font » bien voir que tu n'as point l'expérience, suite » des dures entreprises et des mauvais succès. » C'est un étrange raffinement que de tirer vanité même de sa chute. En général, ses réparties sont plus vives et plus fortes que celles de ses adversaires; et, dans les idées ordinaires, son rôle est le plus brillant du poëme. Après ses bravades, il

Digitized by Google

s'apprête au combat d'une manière formidable. « Il se présente, dit Milton, comme le Pic de » Ténériffe ou le mont Atlas. Sa taille s'élève jus- » qu'aux nues : l'horreur elle-même forme le pa- » nache de son casque. »

> Like Tenerif or Atlas, unremoved :
> His stature reached the sky, and on his crest
> Sat horror plum'd. . . . . .

Mais, par respect pour le séjour de l'homme, cette horrible affaire se décide comme dans l'Iliade. Les deux partis sont pesés dans les balances d'or de l'Eternel. Satan lève les yeux, lit son arrêt dans le signe céleste, et cède à son mauvais destin.

CH. D.

Harangue de Périclès, ou Oraison funèbre des Athéniens morts dans les combats, avec le texte grec, la traduction et des notes critiques, et autres extraits de Thucydide, pour servir de suite à la quatrième partie du Cours grec, etc. ; par *J. B. Gail*, professeur de littérature grecque au collége de France. Brochure in-8°. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste. A Paris, chez l'auteur, place Cambray ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germ.-l'Auxer., n°. 42.

JE ne laisserai pas échapper l'occasion qui se présente si naturellement de discuter ici un point de critique littéraire assez intéressant.

M. Vigée, professeur de littérature à l'Athénée de Paris, semble croire que cette Oraison funèbre est réellement l'ouvrage de Périclès (1). Je pense au contraire qu'elle a été composée par Thucydide, ainsi que tous les autres discours insérés dans son histoire. L'opinion adoptée par M. Vigée est en contradiction avec le témoignage de toute l'antiquité,

(1) Journ. des Débats, 16 janv. 1804.

Digitized by Google

et je tâcherai de la combattre par des raisons auxquelles il n'y ait point de solide réponse.

Il faut d'abord se souvenir d'un passage de Thucydide extrêmement remarquable, et qui peut jeter un très-grand jour sur la question qui nous occupe. Le voici, d'après l'inélégante traduction de M. Lévêques : « Rendre de mémoire, » dans les termes précis, les discours qui furent tenus » lorsqu'on se préparait à la guerre, ou pendant sa durée, » c'est ce qui était difficile pour moi-même quand je les » avais entendus, et pour ceux qui m'en rendaient compte, » de quelque part qu'ils les eussent appris. Je les ai rap- » portés, comme il m'a semblé que les orateurs devaient » sur-tout avoir parlé dans les circonstances où ils se trou- » vaient, me tenant toujours, pour le fond des pensées, » le plus près qu'il était possible de ce qui avait été dit en » effet » (1). Il résulte de cet aveu, que le discours de Périclès n'a pas été rapporté par Thucydide tel qu'il avait été prononcé. Il est même vraisemblable qu'il ne *s'est pas tenu très-près du fond des pensées* : car Aristote cite de cette Oraison funèbre, une phrase dont il n'y a pas la moindre trace dans Thucydide. Elle était pourtant assez brillante pour mériter d'être conservée. « Périclès, dit le philosophe (2), compare » Athènes privée de ses jeunes citoyens, à l'année dépouillée » de son printemps ». Une autre preuve que M. Vigée ne peut refuser d'admettre, me sera fournie par le Ménexène de Platon. Le discours que prononça Périclès, était de la composition d'Aspasie (3). Or, puisque ce discours d'Aspasie, récité par Socrate dans le Ménexène, n'a pas la moindre ressemblance, ni pour les idées, ni pour le style, avec celui de Thucydide, il s'ensuit de toute nécessité que cet historien n'a rapporté ni en entier, ni par extrait, la Harangue prononcée par Périclès, mais en a composé une toute nouvelle sur le même sujet. Cet argument est sans réplique pour

(1) Thucyd. 1, 22.
(2) Rhetor. 1, c. 7, vers la fin.
(3) Menex. c. 4, p. 23, édit. Gottleber.

Digitized by Google

M. Vigée, puisqu'il a prétendu, et même avec une très grande vivacité, que le discours d'Aspasie était véritablement de cette courtisane. Mais je renonce à ce moyen; car je me propose de prouver tout-à-l'heure à M. Vigée, que son excessive galanterie l'a induit en erreur; que le discours d'Aspasie est de Platon, et que M. Coupé, dont il paraît avoir adopté les opinions, n'était pas le meilleur guide qu'il pût choisir.

Tout ce qu'il est possible d'accorder, c'est que Thucydide a peut-être donné place, dans sa Harangue, à quelques idées de Périclès, dont il aura gardé le souvenir, si par hasard il assista lui-même à la cérémonie funèbre, ou qui lui auront été rapportées par ceux qui s'y étaient trouvés; car il ne peut avoir eu sous les yeux d'exemplaire de ce discours. On sait que Périclès n'a rien laissé par écrit. Plutarque le dit formellement dans la vie de cet homme d'état: « Toutefois il n'est rien demouré de ses œuvres par écrit, si ce ne » sont quelques édits qu'il mit en avant. » Il est bien vrai que Cicéron parle de discours de Périclès et d'Alcibiade qui subsistaient encore de son temps (1); mais l'autorité de Plutarque me paraît ici beaucoup plus grande; et d'ailleurs Quintilien, critique habile et judicieux, a rejeté ces discours comme apocryphes (2); voici le passage: « Cicéron, » dans son *Brutus*, ne trouve rien d'écrit qui ait les vraies » beautés de l'éloquence avant Périclès, dont on dit qu'il se » voit quelques pièces sous son nom. Pour moi, je ne vois » rien dans ces pièces qui soit digne de la réputation d'un » si grand orateur: c'est pourquoi je ne m'étonne pas qu'il » y ait des gens qui aiment mieux croire que Périclès n'a » point écrit, et que les ouvrages qui portent son nom » sont des ouvrages supposés (3). » Quant à la phrase rapportée par Aristote, comme je ne peux croire que ce grand critique ait pris pour authentiques ces recueils de discours

(1) *De Oratore*, *II*, 22. — Brutus, c. 11.
(2) Instit. III. 1, p. 214. Burm.
(3) Trad. de Gédoyn.

Digitized by Google

pseudonymes, j'aime mieux penser que la tradition avait perpétué dans les écoles le souvenir de cette comparaison brillante de la jeunesse et du printemps.

Enfin, je ne vois pas que les anciens aient jamais pensé que ce discours fût réellement celui de Périclès. Denys d'Halicarnasse, littérateur fort instruit, cite (1) *Thucydide dans l'Oraison funèbre.* Synésius (2) dit en termes formels: *l'Oraison funèbre de Périclès par Thucydide.* Denys d'Halicarnasse (3) va même jusqu'à croire que tout ce récit de la cérémonie funéraire est de l'invention de l'historien. Enfin, je ne connais aucun moderne vraiment instruit, qui ait, avant M. Vigée, énoncé l'opinion qu'il soutient; et d'ailleurs tous ces témoignages nous manqueraient, qu'il suffirait d'examiner le style de cette Harangue, pour y reconnaître la manière de Thucydide. Il ne fut jamais plus lui-même; dur, sec, concis jusqu'à l'obscurité, il donne quelquefois une grande pompe à ses mots, presque jamais de mouvement à ses pensées. Certes, si c'est ainsi que parlait Périclès, il faut s'étonner des éloges que lui a prodigués l'antiquité. Aristophane (4) disait *qu'il tonnait, qu'il lançait des éclairs, qu'il bouleversait la Grèce;* Eupolis, que *la Persuasion était assise sur ses lèvres, et que seul de tous les orateurs il laissait l'aiguillon dans l'ame des auditeurs* (5). Ces grands effets de l'éloquence publique ne peuvent être produits par un style concis, obscur, pénible, tel que celui de la Harangue de Thucydide. Cicéron, juge irrécusable en ces matières, dit: (6) « que l'obscurité

(1) De Lys. t. 5, p. 459, édit. Reisk. et p. 849 de Thucyd. Jud.

(2) In Dione. p. 37. D.

(3) T. 6, p. 851, et la note de M. Gottleber, préface de la Har. de Périclès.

(4) Acharn. 529.

(5) Ap. Ciceron, orat. c. 9. Plin. l, ép. 20. Scholiast. ad Aristoph. l. cit. Voyez la note de Toup sur Longin, parag. 35, p. 351.

(6) Ciceron, orat., p. 249. Edit. Paris. fol. 1577.

Digitized by Google

» affectée par Thucydide est le plus grand défaut que » puisse avoir l'orateur civil ; qu'aucun orateur grec n'a » rien emprunté de cet historien ; qu'il est admirable pour » les récits, mais que jamais on ne l'a compté parmi les » maîtres de l'éloquence. » Qui croira maintenant, comme M. Vigée voudrait nous le persuader, que Thucydide ait conservé le discours de l'éloquent Périclès, et que même son discours soit digne de ce grand orateur ? Il est digne de Thucydide.

Il me sera encore plus facile de prouver que l'Oraison funèbre que Socrate récite dans le Ménexène, et qu'il attribue à la courtisane Aspasie, est toute entière de la composition de Platon. M. Vigée prétend que des détracteurs ont cru voir le philosophe *derrière la courtisane* (ce sont ses propres expressions) (1), mais qu'Aspasie a vraiment composé ce discours, quoi qu'en puissent dire quelques hommes jaloux de la gloire des femmes. Et comment en douter, puisque Platon le dit ? M. Coupé, auteur de recherches sur les panégyriques des anciens et des modernes, n'élève pas le moindre doute sur l'authenticité du discours ; il en rapporte un morceau, qu'il traduit avec son talent accoutumé, et finit par cette phrase remarquable (2) : « Je croirais faire » tort au bon goût de mes lecteurs, si je m'amusais à leur » faire sentir le mérite de cet échantillon de l'étonnante Aspasie. » Voilà la source où a puisé M. Vigée, qui ne prend pas ce qu'il dit des anciens grecs dans leurs ouvrages, qu'il ne paraît pas avoir lus avec beaucoup d'attention, mais dans les compilations de quelques modernes qu'il consulte à la hâte, et sans choix.

Je suis étonné que M. Vigée, que M. Coupé, sur-tout, n'ait pas vu que ce discours d'Aspasie est une fiction, comme il y en a tant d'autres dans Platon. Ont-ils oublié qu'il introduit perpétuellement dans ses dialogues des personnages qui n'ont

(1) Journal des Débats, 16 Janvier 1804.

(2) Spicil. t. I, p. 77.

Digitized by Google

jamais tenu les discours qu'il leur prête, qui même n'ont pu les tenir; qu'il réunit quelquefois des interlocuteurs qui n'appartiennent pas aux mêmes époques, et leur donne des opinions diamétralement opposées à leurs opinions connues? Dans le Ménexène, il fait réciter à Socrate une oraison funèbre où il est question d'événemens arrivés long-temps après sa mort (1). Ces libertés étaient permises aux écrivains de dialogues. Cicéron rendant compte à Varron d'un dialogue philosophique où il lui avait donné un rôle, lui dit (2): « Vous serez, je pense, bien étonné de lire une conver» sation que nous n'avons jamais eue; mais vous connaissez » l'usage du dialogue. » La fin même du Ménexène prouve que Platon ne voulait pas que quelques personnes peu instruites s'avisassent de croire trop sérieusement à sa fausse Aspasie. Je traduirai tout le passage, parce qu'il sera utile à cette discussion, et, si je ne me trompe, agréable à lire.

« Socrate. Voilà, Ménexène, le discours d'Aspasie de » Milet.

» Ménexène. Par Jupiter! Socrate, c'est une heureuse » personne qu'Aspasie, si, femme, elle est capable de » composer de pareils discours.

» Socr. Mais pour peu que vous doutiez, suivez-» moi, et vous l'entendrez parler.

» Ménex. Je me suis plus d'une fois, Socrate, trouvé » avec Aspasie, et je sais de quoi elle est capable.

» Socr. Eh bien! Ne l'admirez-vous pas? ne la re-» merciez-vous pas de ce discours?

» Ménex. Oh oui! Socrate; je remercie beaucoup de » ce discours *celle, ou celui, quel qu'il soit, qui vous l'a* » *récité, et avant tous les autres, je remercie sur-tout* » *celui qui me l'a répété.....* »

Il est aisé de voir que cette dernière phrase est une petite précaution que Platon prenait d'avance contre

(1) Gottleber, Disputat. de Ménex., p. 7.

(2) Epist. famil. IX, 8.

Digitized by Google

messieurs Vigée et Coupé. A ce témoignage indirect de Platon, se joignent les témoignages formels de toute l'antiquité. Denys d'Halicarnasse, qui a critiqué ce discours avec beaucoup d'acharnement et de partialité, attaque perpétuellement Platon, et jamais son personnage d'Aspasie : enfin, Athénée, Synésius, Aristote, Longin, Aristide, le citent constamment sous le nom du philosophe. Je ne rapporte pas leurs passages ; mais on les trouvera indiqués dans la première note de la bonne édition que M. Gottleber a donnée du Ménexène. Les recherches de ce savant critique m'ont été fort utiles dans toute cette discussion ; c'est un aveu que je fais, et par esprit de justice et par reconnaissance.

Il me reste maintenant à rendre compte de la traduction que M. Gail vient de publier, de cette Harangue de Thucydide, attribuée si mal-à-propos à Périclès, par le savant professeur de l'Athénée.

M. Gail voulant faire connaître l'éloquence de Thucydide, n'en pouvait choisir un exemple plus remarquable. Cette Oraison funèbre est sans contredit le plus beau discours de cet historien. Les parties en sont distribuées avec art ; les pensées en sont ingénieuses ; le style est élégant, et s'élève même quelquefois jusqu'au ton de la poésie ; mais, il faut l'avouer, il a le défaut ordinaire des discours de Thucydide : son extrême concision jette sur quelques passages une telle obscurité, qu'il est à-peu-près impossible de les expliquer parfaitement. Il y a déjà longtemps que Cicéron se plaignait de cette excessive obscurité (1) : *Ipsæ illæ conciones ita multas habent obscuras abditasque sententias, vix ut intelligantur.* « Il y a dans ces » harangues tant de pensées obscures et cachées, qu'on a » bien de la peine à les entendre. » Cet aveu de Cicéron doit rendre les critiques modernes fort indulgens sur les fautes contre le sens qu'ils peuvent observer dans les traducteurs de Thucydide.

(1) Orator, p. 249. Edit. 1577.

Digitized by Google

M. Gail avait à lutter contre un rival redoutable. M. de Noé, évêque de Lescar, qui s'est fait, vers la fin du dernier siècle, une grande réputation d'éloquence, a composé une traduction de cette Oraison funèbre, et l'abbé Auger l'a insérée dans son recueil de *Harangues tirées des Historiens grecs*. Le nom de M. de Lescar n'y est pas, mais on sait qu'elle est de lui.

J'avais d'abord pensé à établir une comparaison entre ces deux écrivains ; mais n'ayant pu me procurer la traduction de M. de Lescar, je me bornerai à citer un fragment de celle de M. Gail ; je choisirai l'exorde même du discours :

« Plusieurs des orateurs que vous venez d'entendre à » cette tribune, n'ont pas manqué de préconiser le législateur qui, en consacrant l'ancienne loi sur la sépulture » des citoyens moissonnés dans les combats, crut devoir » y ajouter celle de prononcer leur éloge. Sans doute ils » pensaient que c'est une belle institution de louer en » public les héros morts pour la patrie. Pour moi, plutôt » que de compromettre la gloire d'une foule de guerriers, » en la faisant dépendre *du plus ou du moins* de talent » d'un seul orateur, je croirais suffisant de décerner » *aux citoyens que des vertus réelles ont rendus recommandables, des honneurs effectifs et pareils* à ceux dont » la république accompagne cette pompe funèbre. Comment en effet garder un juste milieu en louant des actions » sur la vérité desquelles il est difficile d'établir une opinion constante ? Les auditeurs sont-ils instruits des » faits, ou disposés à les croire ? l'orateur ne remplit » jamais leur attente. Les faits leur paraissent-ils nouveaux ou supérieurs à l'idée qu'ils ont de leurs propres » forces ? l'envie leur dit que la louange est exagérée. » L'homme supporte l'éloge de la vertu d'autrui, tant » qu'il se croit au niveau des belles actions qu'il entend » raconter ; est-il, par le récit, convaincu de sa faiblesse ? » envieux, il devient aussitôt incrédule : mais puisque » cette institution est consacrée par l'approbation de

Digitized by Google

» nos ancêtres, m'y conformer est un devoir que je vais » m'efforcer de remplir, en me rapprochant autant » qu'il me sera possible des dispositions de chacun de » vous. »

En comparant sévèrement cette traduction avec le grec, peut-être trouverait-on que la précision de l'original a souvent disparu; mais ceux qui feraient cette remarque facile, seraient, je pense, fort embarrassés s'ils avaient à traduire un écrivain aussi difficile que Thucydide.

J'aurais plus d'un doute à proposer au savant professeur, sur quelques phrases de ce morceau. Je me bornerai à cette traduction : il traduit ces mots de la première ligne, οἱ μὲν πολλοὶ τῶν ἐνθάδε ἤδη εἰρηκότων..., par : « Plu- » sieurs des orateurs que vous venez d'entendre à cette » tribune ». Et il cherche à justifier cette interprétation, dont il a bien senti le défaut, par l'explication que voici : « Avant Périclès, plusieurs orateurs » avaient célébré la gloire des guerriers; je crois en » voir la preuve dans εἰρηκότων. Si notre auteur eût » employé l'aoriste qui n'exprime que le fait de l'action, » que le moment où elle passe, sans rapport essentiel à au- » cune époque déterminée, j'aurais traduit avec un savant: » *Les orateurs qui parlent ou qui ont coutume de parler* » *dans les mêmes circonstances;* mais en traduisant ainsi, » j'aurais effacé la trace d'un usage exprimé par εἰρηκότων » que nous appellerons un présent parfait. L'état ne dési- » gnait qu'un seul orateur; mais probablement on aimait » à voir d'autres citoyens encore s'empresser de préluder » à la reconnaissance publique. Il n'est personne, dit Lysias, » dans son Oraison funèbre des guerriers morts en secou- » rant les Corinthiens; il n'est personne qui ne soit in- » téressé à la gloire de ces illustres Athéniens; qui, dans » la circonstance présente, ne doive les préconiser, soit » en vers, soit en prose. »

Ces subtilités sur *le présent parfait* me semblent de peu

Digitized by Google

de valeur, et le passage de Lysias ne prouve point du tout ce que M. Gail veut lui faire prouver. Il fallait traduire, si je ne me trompe : « Plusieurs des orateurs qui ont » déjà parlé. » Il n'est pas du tout question des orateurs qui, le même jour, avaient parlé avant Périclès sur le même sujet : il s'agit de ceux qui, depuis l'institution de ces cérémonies funèbres en l'honneur des guerriers morts dans les combats, avaient été chargés par l'état de prononcer leur oraison funèbre. Il n'était permis de prononcer cet éloge public, qu'à l'orateur choisi par le peuple (1). D'où il suit évidemment que Périclès n'a pas pu dire à ses auditeurs : « Plusieurs des orateurs » que vous venez d'entendre à cette tribune, » puisque personne avant lui n'avait eu le droit de prononcer l'éloge public des citoyens morts dans la première campagne de la guerre du Péloponèse. Tout ce qui résulte du passage de Lysias, où M. Gail a cru trouver un appui à son opinion, c'est qu'il était permis, à qui le jugeait à propos, de publier des vers et de la prose en l'honneur de ces nobles victimes; mais il n'est pas juste d'en conclure qu'il n'était personne qui ne dût monter à la tribune du Céramique, et prononcer publiquement leur éloge.

M. Gail a joint à ce discours le récit admirable de la peste d'Athènes. Thucydide, très-grand écrivain dans les récits, est peut-être dans ce morceau supérieur à lui-même. M. Gail ne l'a point traduit, mais il l'a accompagné de notes explicatives étendues, et qui pourront être utilement consultées par les jeunes gens, aux études desquels cet ouvrage est particulièrement consacré.

Ω.

(1) Gottleb. ad Ménex., p. 16.

Œuvres

Digitized by Google



Œuvres choisies de l'abbé de Saint-Réal, par V. [illegible] des Essarts. Deux vol. in-12. Prix : 4 fr., et 5 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez l'Auteur, rue du Théâtre-Français, n. 9, près la place de l'Odéon ; et chez *le Normant*, libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Les deux principaux ouvrages que l'éditeur a choisis dans la volumineuse collection de Saint-Réal, sont la Conjuration des Espagnols contre Venise, et celle des Gracques.

Je ne sais si l'on peut dire que les Gracques, sur-tout l'aîné, bien plus modéré que son frère, aient été de véritables conjurés. L'antiquité en général s'est élevée contr'eux ; Juvénal les a flétris du nom de séditieux.

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes ?

Caïus, aigri par la mort violente de son frère, plus imprudent d'ailleurs, ou moins dissimulé que lui, alla plus vîte et plus loin que Tibérius, et fut tout au moins un tribun turbulent ; mais il n'est pas bien démontré que l'aîné des Gracques, en demandant l'exécution de la loi agraire, n'eût pas des intentions pures et patriotiques. Il dut penser que si des particuliers continuaient à reculer sans cesse les limites de leurs vastes domaines, il était impossible que le régime républicain, fondé nécessairement sur la base de l'égalité, subsistât long-temps. L'exécution de la loi Licinia l'eût certainement raffermie, et eût prolongé son existence. Cette loi n'ordonnait pas un partage égal des terres, qui ne peut avoir lieu que dans les sociétés naissantes, ou par l'effet de la violence, comme au temps de Lycurgue ; mais elle défendait d'en posséder plus de cinq cents arpens. Il est vrai qu'il étoit difficile de ramener à l'exécution d'une loi tombée en désuétude. Cependant, d'un autre côté, le ressort des républiques, si l'on peut parler ainsi, ne peut être remonté que par des moyens qui fassent disparaître les trop grandes inégalités. Cicéron, il faut l'avouer, condamne ouvertement les Gracques. L'abbé de Mably, dont les idées étaient républicaines, s'est déclaré contre ces tribuns. Néanmoins, il leur reste encore des partisans ; et quand on a lu sans partialité l'histoire de cette grande querelle des pauvres et des riches, on ne peut s'empêcher de dire :

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Digitized by Google

Si les premiers conspirèrent quelquefois contre la richesse, les autres, par leurs usures meurtrières, n'étaient-ils pas dans un état permanent de conspiration contre la pauvreté ? Enfin la loi Licinia ne passa point, et la république n'en fut pas moins renversée, après d'horribles convulsions. Si les Gracques étoient parvenus à ressusciter cette loi, Rome n'eût pas renfermé dans son sein tant de germes de corruption ; elle n'eût pas compté plus d'un citoyen assez riche pour acheter la capitale de l'univers ; sa constitution n'aurait sûrement pas été plus tôt détruite ; elle l'eût été peut-être beaucoup plus tard. Il est donc douteux que les Gracques se soient rendus coupables d'une conjuration, du moins dans le principe ; car il est certain que Caïus, entraîné par son caractère et par les circonstances où l'avait placé son système de popularité, finit par usurper une sorte de puissance despotique.

La conjuration des Espagnols contre Venise, si l'on en croit M. Suard, a encore bien moins de réalité L'éditeur des *Œuvres choisies* a eu le bon esprit d'omettre la préface, où M. Suard nie cette réalité, et qui détruit le peu d'intérêt que présente ce morceau d'histoire, beaucoup trop vanté. En effet, comment s'intéresser au développement d'une conjuration qu'on nous dit d'abord n'avoir jamais existé, tandis que nous serions assez indifférens sur l'issue d'un complot réel qui aurait menacé l'existence d'une petite république aujourd'hui anéantie ? Au reste, si ce complot est véritable, c'est bien une des plus indignes trames, des plus atroces perfidies dont l'histoire fasse mention. Il est impossible de voir, sans en être révolté, un ambassadeur combiner froidement la subversion d'un état auprès duquel il exerce un ministère pacifique. La narration de cet événement, vrai ou supposé, est agréable et rapide. Il ne faut pas cependant juger de ce petit ouvrage par sa réputation, et croire, sur parole, que ce soit le pendant de la conjuration de Catilina. J'ai remarqué, à la vérité, dans le portrait du marquis de Bedmar, cet ambassadeur incendiaire, un trait qui ne serait peut-être indigne ni de Salluste, ni de Tacite. L'auteur dit « qu'il » observait exactement les différences et les ressemblances » des affaires, *et combien ce qu'elles ont de différent* » *change ce qu'elles ont de semblable.* » Mais ces traits ne sont pas fort communs dans cet ouvrage. Saint-Réal a plus d'agrément, de netteté, d'élégance, que de profondeur.

J'ai trouvé avec plaisir, dans ce recueil, la vie de la célèbre Octavie, l'une des femmes les plus accomplies qui

Digitized by Google

aient pu exister; car l'imagination même ne va point au-delà d'une si étonnante perfection. Si l'anachronisme n'était pas trop fort, je dirais que c'est le Grandisson du beau sexe. Le peintre est ici demeuré au-dessous du modèle : c'est sa faute s'il n'intéresse pas davantage. En traçant son tableau, il ne s'est pas assez occupé de la figure principale : il n'eût dû montrer Octave, Antoine et Cléopâtre, qu'autant qu'il eût été nécessaire pour faire ressortir Octavie.

Les historiens la représentent comme la plus belle personne qui fût à Rome : ils ajoutent que la douceur, la modestie et les graces les plus touchantes s'unissaient à l'éclat de sa beauté; qu'elle ne connut et ne suivit jamais d'autre règle que celle du devoir et de la décence, et fut toujours pure dans le siècle de la plus profonde corruption, comme un lis qui s'élève au-dessus de la fange. Dans un âge encore tendre, elle arracha des infortunés à la proscription, et se jetait entre les victimes et les triumvirs. Qu'ils étaient vils et petits, ces colosses de puissance, auprès de cette femme céleste! Octave se laissa souvent désarmer à la voix d'une sœur qu'il était forcé d'estimer, et qui lui inspirait toute l'affection dont un ambitieux est capable. Epouse de Marcellus, elle vécut avec lui dans la plus tendre union. Elle en eut deux filles, et portait dans son sein ce fils tant pleuré par elle dans la suite, lorsqu'elle perdit son époux. Elle sentit vivement cette perte, qu'elle supporta sans ostentation et sans faiblesse. Son frère désirait qu'elle épousât Antoine : elle eût préféré la retraite et le veuvage. Antoine n'avait pas un caractère qui pût promettre à Octavie quelque douceur dans cette union, déjà même il était subjugué par les charmes et les artifices de Cléopâtre. Elle immola toutes ses répugnances au salut de la patrie, et consentit à devenir un lien de concorde entre les deux triumvirs. Voyant son frère et son époux prêts à se brouiller, elle entraîna le dernier à Athènes, où elle ravit par la justesse de son esprit et la délicatesse de son goût les hommages d'un peuple connaisseur. Son triomphe le plus flatteur, fut la conduite d'Antoine, qui, naturellement volage, et emporté dans ses plaisirs jusqu'à la grossièreté, vécut tout un hiver comme s'il avoit constamment fait profession de la sagesse la plus épurée, et fréquenté le portique. Les deux triumvirs s'étant brouillés, Octavie court vers son frère, ménage entre les deux rivaux une entrevue, les réconcilie si bien, qu'ils couchent alternativement l'un chez l'autre, sans défiance, sans gardes, et se donnent réciproquement des troupes et des

Digitized by Google

vaisseaux. Ce fut là le terme des beaux jours d'Octavie : on ne la verra plus qu'aux prises avec l'infortune, mais toujours plus grande que ses malheurs, les plus grands cependant qui puissent affliger une épouse et une mère.

Antoine s'étant laissé de nouveau *ensorceler* par Cléopâtre, l'indulgente Octavie parla toujours de son asservissement comme d'une faiblesse excusable dans un homme aussi susceptible des impressions de l'amour. Les Romains, indignés de son esclavage, plus indignés encore du présent qu'il avait fait à sa maîtresse, de plusieurs provinces romaines, aigrissaient Octave contre lui, et demandaient vengeance : la seule Octavie veillait sur ses intérêts, retenait le bras de son frère. Apprenant que son époux avait fait une campagne malheureuse contre les Parthes, et qu'il avait besoin de secours de divers genres, au risque d'exposer son amour-propre et sa gloire par une triste concurrence avec une rivale artificieuse, et sans songer aux périls de la mer, elle s'embarque et se fait accompagner de plusieurs vaisseaux chargés de richesses, de vivres et de troupes. Son indigne époux, par les ordres de Cléopâtre, lui fait dire de ne pas avancer au-delà d'Athènes, et de l'y attendre. Elle reçoit cette nouvelle en public, sans laisser apercevoir son émotion, et, sans témoigner le moindre ressentiment, lui mande qu'elle le prie de lui faire savoir où il veut qu'elle envoie ce qu'elle auroit voulu lui offrir elle-même. Cette générosité fait sur lui quelque impression : Cléopâtre, pour la dissiper, entraîne son amant en Egypte. Octavie l'attendait vainement dans Athènes, où elle n'apprenait que les détails du triomphe d'une indigne rivale, et les extravagances d'Antoine.

Lorsqu'elle fut retournée à Rome, son frère exigea qu'elle quittât la maison de son mari : elle n'y voulut jamais consentir, et continua de veiller à l'éducation des enfans de Fulvie, première femme d'Antoine, avec autant de zèle que s'ils eussent été les siens ; et lorsqu'il arrivait des officiers de la part d'Antoine, pour solliciter quelque grace près du sénat, elle les appuyait de tout son crédit, sollicitant en leur faveur, et les sénateurs et son frère. Antoine l'ayant répudiée et chassée de sa maison, elle en sortit baignée de larmes qu'elle répandait, non sur son sort, mais sur celui de la république, dont elle prévoyait les déchiremens ; sur celui d'Antoine, dont elle déplorait la folie. Elle emmena les enfans de Fulvie avec les siens, et alla attendre les arrêts de la destinée, sans savoir quels vœux elle pouvait former dans une circonstance où

Digitized by Google

son frère allait combattre son époux. Elle essaya cependant encore une fois de rompre l'enchantement d'Antoine, en lui envoyant un de ses amis qui lui promit qu'il obtiendrait d'Octave l'empire de l'Orient, s'il voulait renoncer à Cléopâtre, et se reconcilier de bonne foi avec son beau-frère. Mais il n'écouta rien, céda la victoire à son rival, pour courir sur les mers après Cléopâtre, et mourir dans ses bras en Egypte.

Octavie remplit les devoirs funèbres à l'égard d'un vaillant guerrier à qui le sort l'avait associée, honora sa mémoire par l'appareil d'un grand deuil, et elle n'affecta point une douleur que ne pouvait lui inspirer la perte d'un homme dont la vie et la mort avaient été pour elle une suite presque non interrompue d'outrages. Ne prenant plus aucune part aux affaires politiques, elle ne s'occupa que des enfans qu'elle avait eus de ses deux maris, et ses soins s'étendirent sur ceux même que Cléopâtre avait donnés à Antoine. Son fils Marcellus, digne en tout de sa mère, destiné à l'empire du monde, adoré des Romains, lui est ravi à la fleur de son âge. Octavie n'afficha point un barbare stoïcisme; elle n'affichait rien : elle fut inconsolable, ne voulut pas même souffrir qu'on essayât de la consoler, ne fit aucun effort pour retenir ses larmes qui coulèrent le reste de sa vie, presque aussi abondamment que le premier jour de sa dernière infortune. Elle ne voulut avoir aucun portrait de son fils, ni souffrir qu'on lui en parlât. Un jour Auguste la prie d'assister à la lecture du sixième livre de *l'Enéide*. Le poëte, comme on sait, y peint la descente d'Enée aux Enfers. Anchise fait passer devant son fils une suite de Romains les plus célèbres Parmi eux on distingue Marcellus, le vainqueur des Romains et des Gaulois. Il est accompagné d'un beau jeune homme couvert d'armes éclatantes, marchant d'un air triste et les yeux baissés. Enée paraît surpris de son extrême ressemblance avec le héros qu'il suit, et sur tout d'une ombre fatale qui voltige autour de sa tête. Anchise, avec un torrent de larmes, lui explique la destinée de ce jeune prince, que le ciel ne fera que montrer à l'univers, de crainte que Rome ne fût trop fière de posséder long-temps un don si précieux. Il annonce les cris douloureux qui troubleront à sa mort le Champ-de-Mars et les rives du Tibre, prononce enfin ce nom fatal et chéri : *Tu Marcellus eris.* Octavie, à ces mots, tombe évanouie. Quand elle eut repris ses sens,

Digitized by Google

elle ne voulut plus rien entendre. Ce fut la dernière fois que le nom de son fils frappa ses oreilles.

Auguste n'avait d'autre enfant que Julie, veuve de Marcellus. Comme après la mort de celui-ci il destinait l'empire à Agrippa, et qu'il lui eût été dur d'en écarter Julie, pour se prêter à ses vues et au bien public, Octavie, immola encore ses plus chères affections. Elle voulut qu'Agrippa, qui était son gendre, répudiât Marcella, sa fille, afin qu'il pût épouser Julie, et elle donna cette fille au jeune Antoine, fils de Fulvie. On ne peut pas plus loin pousser le désintéressement. Cette femme semble avoir été au-dessus des passions humaines. Il est vrai qu'elle ne put surmonter sa douleur ; qu'elle ne quitta jamais le deuil qu'elle avait pris à la mort de Marcellus ; que tous ses autres enfans, heureux et florissant autour d'elle, ne purent jamais lui faire oublier celui qu'elle avait perdu, quoiqu'elle eût pour eux la plus grande tendresse. Mais la douleur de Rome, celle de l'univers, peuvent justifier l'excès de la sienne, et il faut observer qu'elle n'y succomba pas, puisqu'elle survécut treize ans à ce fils adoré. La solitude à laquelle la prudence la condamna lorsqu'elle vit ses ennemis se multiplier journellement à la cour, ne corrompit point la douceur de son caractère. Quoique Livia ne fût pas tout-à-fait exempte du soupçon de la mort précipitée de Marcellus, elle ne lui en témoigna rien par ses procédés, et n'en laissa rien paraître dans ses entretiens avec Auguste. Enfin cette femme paraît dans l'antiquité, comme un modèle qu'on doit étudier. Ainsi que les statuaires étudient l'Appolon, non pour l'égaler, mais pour tâcher au moins d'en approcher : Saint-Réal, quoiqu'il lui rende justice, ne montre pas l'enthousiasme qu'il eut dû éprouver en peignant une vertu si rare.

ANNONCES.

Le Rudiment des Dames, ouvrage par le moyen duquel on peut apprendre, en trois mois, et pour ainsi dire sans maître, la langue française et l'orthographe, sans éprouver aucune difficulté. Ce Précis, qui convient non-seulement aux personnes dont les premières études ont été négligées, mais qui peut servir avec le plus grand avantage pour l'instruction de la jeunesse, dans les maisons d'éducation, est démontré par son auteur, M. P. G. Galimard, professeur de langue, d'écriture et de calcul. Quatrième édition, ornée de figures, augmentée de stances, fables, contes, et autres pièces de vers, où chaque partie du discours pour l'explication de laquelle l'exemple est cité, se

Digitized by Google

trouve désignée en caractères italiques. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue Montmartre, au coin du passage du Saumon, maison de l'apothicaire.

Mémoire concernant la trahison de Pichegru, dans les années 3, 4 et 5, rédigé en l'an 6, par M. R. de Montgaillard, et dont l'original se trouve aux archives du gouvernement.

A Paris, chez Galland, libraire, palais du Tribunat;

Ninon de l'Enclos, comédie historique en un acte, mêlée de vaudevilles; par MM. Henrion et Armand Ragueneau. Représentée, pour la première fois, à Paris, le 19 frimaire an 12. Prix : 1 fr., et 1 fr. 20 cent. par la poste.

A Paris, chez madame Cavanagh, libr., sous le nouveau passage du Panorama, n°. 5, entre le boulevard Montmartre et la rue S. Marc.

La Langue française et l'Orthographe, enseignées par principes et en vingt-quatre leçons, ou *Grammaire française*, à l'aide de laquelle on peut seul, et sans le secours d'aucun maître, apprendre à parler et à écrire correctement cette langue. — Ouvrage divisé en vingt-quatre chapitres ou leçons, et qui renferme des règles intéressantes sur les parties du discours, la terminaison des mots, l'emploi des doubles consonnes, et les participes qu'aucun grammairien n'a suffisamment traités jusqu'à ce jour; par M. Fournier, membre de plusieurs sociétés savantes, et Professeur de langues française, latine, anglaise et allemande. troisième édition; prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue Traînée, n°. 683, près Saint-Eustache,

N. B. La promptitude avec laquelle la 1ere et la 2e édition de cette grammaire ont été épuisées, en prouve suffisamment la bonté et l'utilité.

Manuel des commissaires des relations commerciales, des négocians maritimes, et des armateurs en course; contenant : 1°. L'origine de l'institution du consulat de commerce; 2°. les devoirs, jurisdiction, droits et prérogatives des commissaires et sous-commissaires des relations commerciales, ci-devant connus sous la dénomination de consuls; 3°. le tableau indicatif des résidences respectives, et les noms des commissaires et sous-commissaires actuellement employés; 4°. le tarif des droits pécuniaires appelés du consulat, et des droits de douanes à payer dans les différens ports étrangers; 5°. les noms des négocians et courtiers faisant la commission dans ces ports; 6°. le texte de tous les articles des traités de commerce entre la France et les puissances de l'Europe; le tableau comparatif et nominatif des denrées, productions et échanges dont l'importation ou l'exportation est le plus avantageuse au commerce français; 7°. les lois et réglemens les plus récens sur les armemens en course, la validité des prises, et les classes de marchandises dont l'importation ou l'exportation est permise ou prohibée, tant dans les ports de la république que chez l'étranger. Présenté au premier consul par Louis Lareynie-Labruyère, adjudant-commandant, chef de brigade, ex-administrateur des hôpitaux militaires; ex-agent politique du Gouvernement. Ouvrage faisant suite à *la Clef du commerce*.

A Paris, chez Royez, rue du Pont-de-Lodi.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 22 *mars*.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Ce jour le bill relatif aux volontaires a été discuté pour la troisième et dernière fois, et a passé à une grande majorité. Le général Tarleton s'est énoncé ainsi : Un honorable membre (M. Pitt) a dit que peut-être les plus jeunes membres de cette législature ne verraient pas la fin de la guerre actuelle. Il a témoigné le desir qu'on mît l'armée régulière sur un pied respectable. On n'avait qu'une population de quinze millions à opposer à une puissance qui en comptait quarante-cinq. L'armée des ennemis était la plus nombreuse qui fût au monde, et ses généraux étaient les plus ambitieux des hommes. Quelle était la réponse des ministres ? Que nos milices battraient les meilleures troupes de France. Il était loin de vouloir déprécier le courage des volontaires; mais la bravoure ne suffisait pas sans la discipline. D'ailleurs, le système d'exemption nuisait infiniment aux recrutemens. Le second bataillon de l'armée de réserve offrait un déficit de 639 hommes. Plusieurs bataillons des milices étaient incomplets. L'armée de ligne éprouvait le même inconvénient. La guerre devant être longue, il peut survenir des événemens où nous soyons obligés de faire passer 25 ou 30,000 hommes sur le continent. Il faut donc mettre tous nos soins à augmenter nos troupes de ligne.

— Hier 21, les médecins du roi annoncèrent qu'il se trouvait en pleine convalescence, et que bientôt il pourrait reprendre le timon des affaires. Mais il paraît que nul individu éclairé n'ajoute foi aux bulletins publiés. Les forces physiques reviennent, à la vérité, d'une manière assez sensible; la tranquillité a succédé à la fureur, et le malade a pu se promener plusieurs fois dans les jardins du palais, mais son esprit est toujours aliéné. Les momens lucides ont été courts et rares. Il continue à être traité par les docteurs Willis, père et fils, quoique leurs noms ne paraissent pas dans les bulletins.

Les ministres s'autorisent de légères espérances données par ces médecins, pour empêcher l'établissement d'un conseil de régence.

Digitized by Google

Ils se flattent qu'il en sera de cet état de démence comme des crises précédentes, qui n'ont été que momentanées, et cherchent, par toutes sortes de moyens, à prolonger dans les mains du roi le fantôme d'un pouvoir dont ils ont l'entier exercice.

Dans ces conjectures, l'héritier du trône continue de rester étranger aux affaires; il s'est rendu à Londres dans le moment où l'état du roi était le plus alarmant, mais il ne l'a point vu. M. Addington a été reçu très-froidement par le prince, et l'on regarde tout rapprochement entre eux comme impossible.

La milice est nombreuse, parfaitement habillée et équipée; à Londres sur-tout elle présente le plus magnifique coup d'œil. D'ailleurs elle est fort mal exercée, et le dégoût commence à la gagner. Dans les provinces elle a éprouvé, depuis deux mois, une diminution sensible. A Nottingham, où deux mille hommes s'étaient fait inscrire, à peine pourrait-on en rassembler actuellement six cents: ce qui a dégoûté du service un grand nombre de ces nouveaux soldats, c'est la déclaration qu'ils seraient considérés comme troupe réglée, et ne pourraient plus quitter leurs drapeaux du jour où l'ennemi aurait pénétré sur leur territoire.

L'activité des ateliers s'est partout considérablement ralentie, et les manufactures doivent, en quelque sorte, aux sacrifices du gouvernement, la prolongation de leur existence. L'argent est toujours rare et recherché. Ceux qui ont besoin d'échanger des billets de banque contre du numéraire, sont obligés de payer un escompte de 5 pour 100.

L'embargo général établi du 8 au 10 mars, avait pour principal objet de cacher une expédition préparée contre Boulogne. Un assez grand nombre de navires avaient été remplis de pierres et autres matières pesantes. On espérait pouvoir les couler à l'entrée de la rade, liés les uns aux autres par des chaînes. L'expédition est partie le 19 mars.

(Extrait du Moniteur.)

Le 22 de ce mois, M. Fox a demandé dans la chambre des communes, si les mêmes circonstances qui avaient empêché le ministre, au mois de novembre dernier, de faire aucune communication au parlement sur la médiation supposée de la Russie entre l'Angleterre et la France, existaient encore, et si la chambre pouvait attendre quelque explication sur ce sujet. Le chancelier de l'échiquier répondit que depuis le mois de novembre dernier, les circonstances avaient changé, mais qu'elles étaient aujourd'hui telles, que toute communication sur un pareil sujet serait inconvenante.

Digitized by Google

On s'attend généralement à un prompt et parfait rétablissement de la santé du roi ; on a cessé de publier les bulletins des médecins, et demain on ne recevra plus au palais Saint-James les visites de ceux qui y allaient s'informer de l'état de sa majesté.

Le *Morning-Cronicle* annonce qu'il a connaissance d'un stratagême de guerre, curieux et important, mais dont le succès dépend en grande partie du secret; et qu'en conséquence, il se gardera bien de le publier. Il ajoute cependant, qu'il consiste en un moyen de fermer le port de Boulogne de manière que la flottille qui y est rassemblée, non-seulement ne puisse plus en sortir, mais même puisse y être détruite ; et pour cela, il faut seulement charger de sable et de pierres un certain nombre de bâtimens qu'on ira faire couler bas à l'entrée du port de Boulogne, pour y former un barre qui en obstrue le passage. On prétend que ce beau projet a été adopté par le ministère et qu'il est sur le point d'être mis à exécution Il est difficile de concevoir combien il faudrait employer de bâtimens à une telle opération, et comment elle pourrait s'exécuter en présence des batteries formidables qui défendent les avenues du port de Boulogne. Un autre journaliste prétend qu'il est question d'emporter d'assaut ces batteries, ce qui est, à la vérité, fort aisé à combiner dans une gazette. Il n'y a aucune réflexion sérieuse à faire sur tout cela.

Flessingue, 26 *mars*.

On mande de Flessingue que dans la nuit du 23 au 24 mars, à deux heures, la galiote-canonnière batave de *Schick*, commandée par le lieutenant Olyve, et mouillée près de Colynsplaat, a été attaquée par sept barques anglaises qui portaient environ 200 hommes; le brave lieutenant Olyve, après un combat de plus de deux heures, ayant été blessé de deux balles, tomba sur le pont ; cet accident fit ralentir le feu, et donna occasion à l'ennemi de tenter l'abordage, et de se rendre maître de la canonnière de *Schick*; les anglais n'ont pas craint de se déshonorer en jetant à la mer le lieutenant Olyve, qui, quoique grièvement blessé, était encore en vie :

« Heureusement que la chaloupe stationnaire *de Snock*, lieutenant Velsberg, s'était avancée dans la matinée, et qu'ayant aperçu la galiote-canonnière capturée, elle demanda de suite un secours de 50 hommes au commandant de *Quienchzée* : avec ce renfort on poursuivit l'ennemi, qui alors abandonna sa proie et prit la fuite. Le calme qui survint empêcha le bâtiment stationnaire de s'approcher de la prise ; ce que voyant les anglais, ils y retournèrent d'abord sans obstacle. Cependant *le Snoch*, avec le détachement qu'il portait, fit force de rames pour s'approcher de l'ennemi, qui abandonna une seconde fois la prise, sur laquelle le pavillon batave fut arboré de nouveau. Le pilotte, qui était resté à bord, et s'était trouvé pendant douze heures entre les mains des anglais, rapporte que les ennemis ont eu 17 morts et un grand nombre de blessés. Deux chaloupes anglaises ont été coulées.

Digitized by Google

Suisse.

On mande de Berne, le 23 mars, que les troubles qui ont éclaté depuis quelque temps dans le canton de Zurich, sont plus sérieux qu'on ne l'a cru d'abord. Ils paraissent être le résultat d'un projet très-étendu, dont l'exécution pourrait allumer une nouvelle guerre civile en Suisse. Ce ne sont pas quelques communes seulement, mais les deux tiers des districts du canton de Zurich, qui sont actuellement en état d'insurrection; et il est très-probable que la révolte s'étendra plus loin encore, si l'on ne prend promptement des mesures énergiques et convenables pour l'étouffer. Les motifs apparens de ces troubles sont quelques lois rendues successivement par le grand conseil zuricois, qui paraissent être contraires à l'intérêt des campagnards, et dans lesquelles ces derniers ne voient que le triomphe du parti aristocratique.

L'agitation se manifeste dans quelques autres cantons. On parle de comités aristocratiques et contre-révolutionnaires, qui se sont formés à Neuchâtel et à Constance, et on a lieu de croire que ces comités sont dirigés par les agens de l'Angleterre.

Le commandant de Berne, M. May, et celui du corps des chasseurs bernois, M. Wild., ont été obligés de donner leur démission.

— On écrit de Bâle, le 24 mars: Tandis que les troubles du canton de Zurich nous occupent et nous font craindre de plus grands orages, on répand le bruit de nouvelles trames qui s'ourdissent, et de menées des comités anglais aristocratiques qui siégent à Neuchâtel et à Constance, et qui entretiennent des liaisons très-suivies en Suisse. Il est certain que l'ambassadeur français a eu connaissance de ces machinations, et qu'il a fait à cet égard des ouvertures au gouvernement central. Il se confirme aussi que le même ministre a invité les autorités supérieures de la Suisse à surveiller plusieurs brigands de la bande de Georges, qui, à ce que l'on prétend, se sont sauvés en Suisse, et dont les signalemens ont été communiqués aux gouvernemens locaux.

Les nouvelles de Zurich, du 24 mars, portent que les scènes de tumulte et de désordre ont augmenté dans ce canton; mais on ne doute point que la seule présence des troupes rassemblées à Zurich pour les faire cesser ne produise cet effet salutaire. On a déjà arrêté plusieurs perturbateurs.

Digitized by Google

Dunkerque, 7 germinal.

Le sous-préfet de cette ville vient d'adresser aux maires de son arrondissement une circulaire ainsi conçue :

« Citoyen maire, mon arrêté du 23 ventose dernier vous a instruit du projet perfide de l'Angleterre, d'introduire *la peste* dans le territoire français, en faisant échouer sur les côtes des ballots de coton ou de laine infectés de ce germe épidémique. Cet infâme projet vient de se réaliser : cinq ballots ont été échoués dans la baie d'Etaples, près de Boulogne. Vous trouverez ci-après l'ordre du jour de l'armée, du 30 ventose, qui constate cette perfidie. »

ETAT-MAJOR-GÉNÉRAL. — *Ordre du jour.*

Le général en chef Soult vient d'annoncer au général commandant en chef le camp de Bruges, que les anglais avaient enfin commencé à mettre à exécution leur infernal projet de jeter sur nos côtes des balles de coton infectées de la peste, qu'ils ont envoyé chercher dans le Levant. Cinq de ces balles ont été échouées dans la baie d'Etaples, par des embarcations anglaises, sous la protection d'une frégate et de deux corvettes. Toutes les précautions ayant été prises pour empêcher qu'on ne communique avec ces objets, on a constaté qu'ils renfermaient des miasmes pestilentiels, et on y a mis le feu. Que le gouvernement anglais, qui a imaginé la *machine infernale* du 3 nivose et tous les assassinats tentés contre le premier consul, ait conçu une pareille atrocité, sans exemple jusqu'ici entre les nations, rien n'étonne de sa part; mais qu'il ait trouvé pour l'exécution, des soldats, des officiers anglais, voilà ce qui surprendra tous ceux qui ne sont pas étrangers à toute idée d'honneur.

Le moment approche où nous tirerons une vengeance complète de tant d'atrocités et de perfidies. On ne peut trop recommander à tous les postes sur la côte, depuis Breskens jusqu'à Calais, la stricte exécution de l'ordre du jour du 25 de ce mois, qui sera relu à la tête de toutes les compagnies pendant quatre jours de suite, et dont l'exécution est particulièrement recommandée aux généraux commandant sur la côte; ils inviteront les curés et les maires à donner communication des projets et tentatives des anglais aux habitans, les premiers au prône, et les seconds par la voie de la publication.

Le chef de l'état-major-général.

Signé MATHIEU DUMAS.

PARIS.

Le C. Pâques, inspecteur-général du ministère du grand-juge, accompagné du C. Comminges, commissaire de police, et de la gendarmerie d'élite, a arrêté le 10 germinal, le nommé Charles d'Hozier, l'un des brigands signalés. Il était caché chez le nommé Gallet, fripier, rue Saint-Martin, n°. 60, en face de la rue Grenéta. Il avait chez lui plusieurs perruques de déguisement et des nageoires postiches de la même couleur que les différentes perruques. Charles d'Hozier est celui qui a disposé à Paris tous les logemens des brigands; c'est lui qui, déguisé en cocher,

Digitized by Google

a conduit la voiture qui a été chercher Georges à Saint-Leu, le premier septembre dernier, et l'a amené dans Paris. Victor Couchery, confident et complice de Pichegru, signalé également dans la liste officielle, a été arrêté, le 8 de ce mois, par le C. Pâques dans la rue de Babylone, où il était caché. Le frère de ce Couchery s'est fait à Londres le calomniateur à gages de la nation française, dans le journal intitulé *Le Courrier de Londres*. N'ayant pu accompagner Pichegru à son passage en France, parce qu'il était malade, il a fait associer son frère au complot.

(Moniteur.)

— Dès l'an 8, il exista un complot pour livrer Brest aux Anglais. Le nommé Rivoire, ancien officier la marine, fut prévenu d'être l'auteur du complot Les preuves accumulées contre lui étaient de la plus grande évidence; cependant, et d'après les formes et à la manière d'administrer la justice dans l'armée navale, un jury prononça à Brest, le 22 germinal an 10, qu'il était *convaincu*, mais *non coupable*.

Le tribunal de cassation cassa cette sentence, le 19 prairial suivant; il ordonna que le nommé Rivoire fût traduit à la cour martiale maritime de Rochefort. On ne sait par quelle fatalité, le 2 ventose an 11, il ne fut condamné qu'à la déportation.

Fût-il jamais un crime plus énorme, et pouvait-on commettre un attentat plus désastreux pour la nation, que l'incendie de Brest ou la trahison qui aurait livré cet arsenal aux Anglais?

La guerre étant survenue, Rivoire n'a pu être déporté et a été retenu dans le château de Lourdes.

Au bruit de la conspiration qui vient d'avorter, d'autres sentimens paraissent s'être réveillés dans son cœur, et il a écrit au grand juge la lettre suivante, dans laquelle, non-seulement il avoue son crime, mais il convient encore qu'il avait connaissance du 3 nivose.

Rivoire, officier de marine, au grand juge.—Au château de Lourdes, le 3 germinal an 12.

Depuis mon enfance, dévoué au service de ma patrie, si j'ai erré dans les moyens d'exécution, mes intentions ont toujours été pures, et mon but a toujours été le bonheur de mon pays. Le premier consul y a réussi par une voie différente, et, quoique jusqu'à présent son ennemi et sa victime, je me trouvais forcé par mon cœur de faire des vœux pour ses succès.

Assez et trop long temps je me suis sacrifié pour un motif

Digitized by Google

dicté par mon cœur plutôt que par ma tête, et j'ai servi un parti ingrat, dont les chefs pusillanimes livrent toute leur confiance à des ministres égoïstes et infidèles. Victime pour la cinquième fois de leurs tentatives infructueuses, déterminé à abandonner une cause dont je connaissais enfin que la réussite serait le malheur de la France, j'attendais impatiemment la fin d'une guerre que je regardais comme le seul obstacle à l'exécution de mon jugement, lorsque j'ai appris confusément la découverte de la dernière conspiration. Vous excuserez ma sincérité, mais je ne la crois pas déplacée avec vous; j'eusse donné volontiers tout ce que j'ai de plus cher au monde, pour que le gouvernement sous lequel je suis né n'eût jamais varié; mais aujourd'hui, mûri par l'âge et par de cruelles expériences, je crois que ceux qui n'ont pas eu le courage de ressaisir le timon de l'état, sont incapables de le diriger.

J'ai été condamné comme agent de Georges; mais lorsque je vins à Brest, j'étais chargé des ordres directs du prince, et je venais de Londres. Georges devait seulement m'aider de ses troupes, lorsque je le demanderais; nous devions-nous concerter en tout. Brest était alors dégarni de troupes; les ouvriers n'étaient pas payés; une grande partie des marins de l'escadre française étaient des pays insurgés et anciens chouans. On avait débarqué des troupes espagnoles pour faire le service de la place, et je pouvais au moins compter sur leur neutralité. Mon projet aurait réussi sans les lenteurs, l'indécision et la mauvaise volonté du conseil du prince, qui au lieu du délai de six semaines au plus, qui était promis, retarda de cinq mois l'exécution d'un projet dont la promptitude seule pouvait assurer le succès. Pendant cet intervalle, les troupes rassemblées pour l'armée expéditionnaire, et les changemens arrivés dans les escadres, m'avaient déterminé à *renoncer à ce projet*.

Dans un conseil tenu à ce sujet, on proposa divers expédiens, et entr'autres la machine infernale, déjà tentée par les jacobins. Je m'y opposai ouvertement, non par zèle pour le premier Consul, je le regardais comme un ennemi, mais par intérêt pour le parti. L'idée d'assassinat attachée à un pareil projet, devait jeter de la défaveur et répugner à un honnête homme; en outre, j'observai que le résultat serait entièrement entre les mains des jacobins, toujours prêts à saisir les occasions favorables, puisque nous n'avions personne d'un crédit assez marquant dans les armées pour se mettre provisoirement à la tête des affaires. Ce fut alors que je proposai d'imiter ce qu'avaient fait les confédérés polonais, au sacre de Po-

Digitized by Google

niatouski, de rassembler les principaux chefs à Paris ; que là nous monterions à cheval, et que nous irions ouvertement, et les armes à la main, attaquer le premier Consul lorsqu'il sortirait avec son escorte ; qu'un trait pareil gagnerait les esprits par sa noblesse et son courage ; que si nous réussissions, ceux de nous qui survivraient pourraient profiter de l'étonnement général pour s'emparer de l'autorité, et que même, si nous succombions, nous serions infiniment utiles au parti par un exemple de dévouement fait pour électriser les esprits des Français. On eut l'air de se rendre à mon avis, et il fut décidé que nous en écririons au prince.

Peu de jours après, j'appris l'affaire du 3 nivose. Je ne pus m'empêcher d'en témoigner mon mécontentement à Georges.

Bien persuadé enfin, d'après ce qui m'était arrivé, de la faiblesse du prince, et bien dégoûté de tant de démarches infructueuses, j'avais pris la ferme résolution d'abandonner à jamais toute intrigue politique.

En conséquence de ce dessein, je passai en Angleterre pour retirer une petite somme que j'y avais déposée, et de-là me rendre aux États-Unis, où je possède quelque chose, lorsque je fus arrêté à Calais et conduit à Paris. Il y a trois ans passés que je suis prisonnier, et j'ai subi deux jugemens. Le fond de mes accusations est en partie vrai ; les détails seuls ne le sont pas. Je me suis défendu du mieux que j'ai pu.

Si lorsque j'ai été arrêté à Calais, je n'eusse pas été en jugement et en danger de mort, j'aurais volontiers donné des détails et des renseignemens capables d'empêcher de nouvelles tentatives ; mais j'aimai mieux feindre, de peur que l'on crût que la crainte m'avait fait parler. Aujourd'hui que mon sort est décidé, que je n'attends ni ne crains plus rien, j'ai soulagé mon cœur en vous donnant les renseignemens ci-dessus. *Signé* RIVOIRE.

Le *Moniteur* publie un rapport de l'inspecteur-général de la gendarmerie, portant en substance que, le 10 germinal, « on a arrêté, près de Pontoise, deux brigands de la » bande de Georges. L'un, Raoul Gaillard (de Rouen), » connu sous le nom de Saint-Vincent ; l'autre, Armand, » son frère. Le premier tira sept à huit coups de pistolet, » tandis que les deux autres ne songeaient qu'à fuir. Saint- » Vincent allait aussi gagner les bois, et s'y perdre pen- » dant la nuit, si la garde nationale qui le poursuivait, n'eût » fait feu. Il est atteint de deux coups qui ne l'arrêtent pas ; » puis de deux autres qui lui laissent encore la force de se

Digitized by Google

» jeter dans une carrière, d'où on l'a tiré. » Il est mort depuis à l'hopital de Pontoise. Armand a été pris vivant. Un 3°. brigand les accompagnait ; c'était *Tamerlan*, dit Tata. Il a été arrêté le 13 dans la commune d'Andilly, vallée de Montmorency. On a trouvé sur les frères Saint-Vincent, environ 11,000 fr., et des poignards du même modèle que ceux saisis sur Georges, Pichegru, et en général sur les brigands antérieurement arrêtés.—Trois municipalités, dont les habitans ont concouru à ces arrestations, seront présentées au premier Consul, d'après l'ordre qu'il en a donné ; ainsi qu'un cultivateur, Etienne Cousin, qui s'est distingué dans cette circonstance, et qui sera admis dans la légion d'honneur. — Le grand chancelier de cette légion a été chargé de faire un rapport sur les citoyens qui ont arrêté Georges, l'intention du grand conseil étant de les admettre dans la légion d'honneur.

Un particulier dont les papiers étaient sous le nom de Lion-François-Joseph Desrois, s'est tué à Lagneux, arrondissement de Belley. Divers indices ayant fait soupçonner que c'était un nom supposé, le corps a été exhumé ; et il semble résulter de la vérification faite, que c'est celui de Picot Limoëlan, l'un des principaux auteurs de l'attentat du 3 nivose.

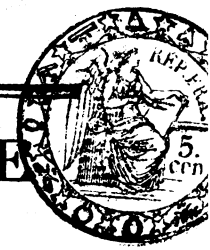
— Les lords commissaires de la trésorerie ont ordonné, à Londres, en date du 15 janvier, que tous les officiers généraux émigrés français qui voudraient se rendre sur les frontières du Rhin, jouiraient d'un traitement de cinq schelings par jour ; les colonels, lieutenans-colonels et capitaines jouiraient de trois schelings par jour ; les officiers subalternes, d'un scheling et demi par jour ; les nobles, à pied et à cheval, d'un scheling par jour. C'est en conséquence de cette ordonnance, qu'à Offenbourg et autres petites villes frontières d'Allemagne, il s'était fait une réunion de ce vil reste d'émigrés devenu la honte et le déshonneur de la nation. *(Journal officiel.)*

— Il résulte d'un tableau publié avec le discours que le tribun Costaz a prononcé, vers la fin de la session dernière, l'occasion du budjet de l'an 12, que les contributions de l'an 10 se sont élevées à 675,970,000 fr., et celles de l'an 11, à 744,684,000 fr.

— M. Séguin a lu, le 12, à l'Institut national, un mémoire sur le scorbut, dans lequel il a donné de nouveaux moyens de guérir, et même de prévenir cette fâcheuse maladie, qui, dans notre situation politique, est une de celles qu'il nous importerait le plus de connaître et de guérir.

Digitized by Google

(N°. CXLVI.) 24 GERMINAL an 12.
(Samedi 14 Avril 1804.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

FRAGMENT

D'un poëme intitulé les Quatre Ages des Femmes; *par M.* Hyacinte Gaston.

L'ADOLESCENCE, OU LA BOÎTE AUX BILLETS DOUX.

Début du second Chant.

QUEL triste jour vient éclairer
Mes yeux fermés à la lumière ?
Eh quoi ! toujours craindre, espérer,
S'instruire..... souvent s'égarer
Jusqu'au bout de notre carrière,
Plus heureux encor d'ignorer,
Puisque pour nous tout est mystère,
Tout.... excepté notre misère,
Pour suivre à travers les erreurs
De faux plaisirs, de vrais malheurs....

Digitized by Google

C'est donc ainsi que la sagesse
Vient diriger nos pas errans,
Et par ses dons insuffisans
Se jouer de notre faiblesse !...
Aimable paix, vive gaîté,
Heureux sommeil de l'innocence,
Bonheur si pur, trop peu goûté,
Quand les passions en silence
N'avaient pas d'un cri redouté
Troublé ma paisible ignorance,
Revenez.... et de mon enfance
Rendez-moi les jeux, les desirs;
Rendez-moi mon insouciance....
Mais, vous fuyez.... Le temps s'avance,
Entraîne avec vous mes plaisirs,
Et mon cœur, qui vers vous s'élance,
N'en retient que des souvenirs.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Pour moi, d'un orgueilleux pédant
Je supportai les durs caprices;
Malheureux, sans être savant,
Je dévorai ses injustices.
Je maudis plus d'une harangue,
Et j'aurais voulu que Didon
Eût appris à parler ma langue;
Mais je retins tous les secrets
Du chantre aimable de Julie:
Pour moi, dans l'antique Italie,
Ovide seul était Français.

Tout change pour nous, ma Sophie;
Après cinq ans je te revois:
Ton esprit, ton port et ta voix,
Tout parle à mon ame attendrie;

Digitized by Google

Mais tu n'as plus, comme autrefois,
Cette naïve étourderie,
Et cette bruyante folie
Qui rendait nos jeux si piquans.
Une tendre mélancolie
Règne dans tes yeux languissans;
Auprès de toi, par sympathie,
Je palpite, et la rêverie
Se communique à tous mes sens.
L'art n'a point formé ta parure;
Dans ta flottante chevelure,
Que j'aime à voir briller la fleur
Qui, semée avec négligence,
Sait du rouge de la pudeur
Imiter la tendre nuance,
Fière de prêter sa couleur
A l'embarras de l'innocence!

Un jour, déplorant ton absence,
Craignant d'interroger mon cœur,
J'errais.... La nature en silence
Semblait partager ma douleur:
Sous de noirs cyprès je m'avance,
Et leur deuil soulage mon cœur;
Mais le sommeil consolateur
Presse ma paupière affaiblie,
Et bientôt un songe flatteur
Me peint l'image de Sophie.
Près de moi je vois un enfant
Aussi beau, mais plus tendre qu'elle,
M'effleurant du bout de son aile.
« Je viens pour finir ton tourment,
» Dit-il; si ton cœur est fidèle,
» S'il garde son premier serment,
» Je récompenserai ton zèle.
» Sophie est digne de ta foi:
» Connais l'art de toucher son ame;

Digitized by Google

» Prens cette boîte, elle est à toi ;
» Elle renferme, pour ta femme,
» Les dons les plus ingénieux
» Que puissent te faire les Dieux.
» De ton bonheur c'est le présage,
» Vois Sophie, et lis dans ses yeux :
» Ton cœur t'en apprendra l'usage.
» Je suis l'Amour.... » Amour trompeur !
Je t'avais pris pour l'Innocence.

Le sommeil fuit, et l'espérance
Fait palpiter mon faible cœur.
Dans la boîte étaient des tablettes
Avec des billets différens,
Et ces diverses étiquettes :
« A la dévote faux sermens ;
» Papillonage à la coquette ;
» Pour la prude, grands sentimens ;
» Pour l'ambitieuse indiscrète,
» Ruptures, raccommodemens ;
» Pour la fidelle... » Cette page
Etait en blanc.... l'Amour, hélas !
Connoissant les mœurs de notre âge,
Sur ce feuillet n'écrivit pas.
Des crayons taillés à Cythère,
Ravis au myrte de Vénus,
Dans la boîte étaient suspendus.
Enfin, sous l'écorce légère
Je vis un vase précieux ;
C'est le phosphore ingénieux
Dont l'invisible caractère,
Des nuits perçant l'obscurité,
Au jour dérobe sa lumière
Et brille pour la volupté.
Tu le sais, j'empruntai sa flamme
Pour peindre celle que tes yeux
Venaient d'allumer dans mon ame ;

Digitized by Google

Et, malgré l'Amour envieux,
Je voulus remplir cette page
Promise à la fidélité,
Dont le Dieu voulut faire hommage
A tes vertus, à ta beauté.

De notre amour dépositaire
Te souvient-il comme en secret
Le papier, confident discret,
Trompa les regards de ta mère?
Combien de fois, d'un air distrait,
Vins-tu fredonner un couplet
De quelque romance nouvelle!
Tu chantais, et ta main fidelle
Dans ma main glissait un billet.
Un éventail qui tombe à terre,
Un livre, un ruban, une fleur,
Tout sert à l'amoureux mystère;
Rien n'est perdu pour le bonheur.
Jadis la colombe innocente
Fut utile à l'Amour captif,
Et, docile à l'art inventif
Qui l'éleva pour une amante,
Porta sous son aile prudente
Ces billets où le cœur brûlant,
Aux yeux d'une maîtresse absente,
Sait de sa flamme impatiente
Peindre le douloureux tourment.
Oh! que j'aime des premiers âges
Les mœurs et la simplicité!
On trouvait la félicité
Au sein des antiques usages;
Pour nous, loin de la vérité,
Vils jouets de la vanité,
Nous embrassons, enfans volages,
L'ombre pour la réalité.

Digitized by Google

Trop vîte, hélas ! belle Sophie,
S'écoulèrent nos plus beaux jours,
Et mon ame à la tienne unie
Trop tôt en vit cesser le cours.
Ainsi l'on voit deux jeunes plantes
Croître sur le même coteau,
Et de leurs tiges élégantes
Enlacer le double rameau ;
Mais si le soc traînant qui crie
Tranche le frêle chalumeau,
L'une et l'autre tête flétrie
Tombe..... et près de l'antique ormeau
Exhale lentement sa vie.

Déjà pour nos cœurs amoureux
Brillaient les flambeaux d'hymenée.
Tu m'écris : « Plains ma destinée ;
» Mon père m'arrache à tes vœux :
» La plainte même est une offense
» Pour l'époux qui reçut ma foi.
» Fuis, j'ai besoin de ton absence.
» Adieu..... sois plus heureux que moi. »

Quoi ! pour toujours adieu !.... cruelle,
Quoi ! tu m'ordonnes de te fuir !
Ah ! pour un impuissant desir
Ton ame n'est point criminelle ;
Celui qui put nous désunir
N'aura jamais des droits sur elle.
Ton cœur devait m'appartenir ;
A moi seul il est infidèle !
Qu'ai-je dit ? — Je vais m'en punir ;
Pardonne ; — je dois t'obéir.....
Pourrais-je offenser ce que j'aime ?
Sois heureux, dis-tu, loin de moi.....
Hélas ! dans ma douleur extrême,
Je ne puis être heureux sans toi.

Digitized by Google

Loin de sa colombe fidelle
Voit-on le ramier amoureux
Pour une campagne nouvelle
Roucouler en battant de l'aile,
Et soupirer de nouveaux feux ?
Il va sur l'orme solitaire
Gémir, accuser le destin,
Contre l'oiseleur inhumain
Irriter la nature entière,
Et, chérissant jusqu'au tombeau
Le souvenir de son amante,
Mourir sur le même rameau
Où jadis il l'aima vivante.....

LE RENARD ET LE BUISSON,

FABLE.

Pour s'introduire en une basse-cour,
Maître Renard voulut un jour
Grimper sur le fossé qui servait de clôture ;
Fossé bien défendu, d'épines hérissé.
A mons Renard le pied ayant glissé,
Il se prend au Buisson, et sentant la piqûre,
Dans sa fureur, lui prodigue l'injure ;
Le taxe de blesser la foi, l'humanité,
Et les égards dus à l'adversité.
« Certes, dit le Buisson, ta sottise m'étonne,
» Sur-tout quand je te vois en accuser autrui :
» De quoi t'avisais-tu de prendre pour appui
» Celui qui n'épargne personne? »

KÉRIVALANT.

Digitized by Google

ENIGME.

Depuis dix ans, en France, on ne me connaît plus ;
Du moins d'un autre nom maintenant on m'appelle ;
En me débaptisant on a fait encore plus :
De mâle que j'étais on m'a rendu femelle.

LOGOGRIPHE.

De mon entier ôte la tête,
Je perds alors toute raison ;
Et souvent, quoiqu'avec ma tête,
Je n'ai ni rime ni raison.

CHARADE.

Veux-tu que mon dernier
Fasse bien mon premier ?
Remonte mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Corps.*

Celui du Logogriphe est *Bouteille*, où l'on trouve *œil, ouïe, bulle, boule, lie, lut, tube, Lubie, humeur, distance, appui, mesure, Io, Elie, bill, loi, tôle, betel, bol, ouète, bille, étole, boue, étoile, étui, lot, été, Eole, toile, tuile, lobe des semences, obit, oie, Tullie, Tibulle, boulet, outil, belle, billet, lit.*

Celui de la Charade est *Bonbon.*

Errata. On a commis une erreur dans l'insertion des mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade qui sont au n°. CXLIII, du 17 mars 1804. Celui de l'Enigme étoit *Lit ;* celui du Logogriphe, *Salep ;* et celui de la Charade, *Pape-lard.*

Digitized by Google

Sur l'Esprit littéraire du XVIIIe. siècle.

ARTICLE IV.

LES philosophes ont dit : « La nature est tout ce qu'il y a de vrai; le sauvage sort de ses mains; prenez-le pour modèle, et remontez vers votre origine. » Nous leur répondons : « Le sauvage, loin d'être dans l'état naturel à l'homme, nous paraît dans un état de dégradation ; pourquoi chercherions-nous à l'imiter ? »

Oublions l'ascendant que les idées philosophiques ont eu sur le siècle dernier, et voyons s'il est de l'intérêt du siècle qui commence de choisir ses modeles parmi les peuplades indépendantes et sans culte, ou parmi les nations qui se sont rendues recommandables à la postérité par leurs vertus et leurs progrès en morale, en législation et en littérature. Je n'ignore pas que depuis le 18 brumaire la question est encore une fois résolue de fait par le rétablissement de la religion dont le culte est mis sous la protection immédiate et efficace du gouvernement, par le code de nos lois, appuyé sur l'autorité des peuples policés; mais on sait que les faits n'imposent point du tout aux philosophes, qu'il leur en coûte peu pour récuser l'expérience des siècles; et c'est pour cela qu'il est utile d'exposer sous tous les sens l'absurdité de leurs doctrines. S'ils parvenaient à prouver à la génération qui s'élève que ce qu'il y a de sage, de moral, de vraiment politique dans notre nouvelle législation, n'est qu'une affaire de condescendance pour les vieux préjugés, il arriverait de nouveau que les jeunes gens, loin de s'attacher à l'ordre établi

Digitized by Google

comme à une chose bonne et durable, trouveraient plus raisonnable et plus hardi d'attaquer ce qu'ils appelleraient des préjugés, pour parvenir enfin à une législation puisée dans la nature. Je l'avoue, je suis frappé de ce danger quand je vois tant d'écrivains s'accorder pour appuyer en théorie des maximes directement contraires aux lois et aux idées sous lesquelles nous devons vivre : l'exemple du 18e. siècle nous a suffisamment révélé combien il est facile de persuader aux têtes légères que le beau idéal en politique n'est pas impossible à réaliser, et nous ne pouvons pas oublier que les principes que nous combattons aujourd'hui ont été approuvés, propagés pendant cinquante ans par la classe de la société qui avait tout à perdre à les voir s'établir ; observation qui n'échappera point à l'histoire, et qui prouve jusqu'à quel point il est aisé de mettre l'esprit des hommes en contradiction avec leurs intérêts. Voyons donc sérieusement s'il est de l'intérêt des peuples de l'Europe de continuer à s'éclairer par le tableau de la vie, des mœurs, et par l'ignorance des sauvages.

Raynal nous assure que des *peuples innombrables vivaient indépendans et sans culte ;* mais il y a ici mensonge dans l'assertion et dans l'expression : dans l'assertion, parce qu'il ne nous dit pas quels étaient ces peuples, qu'aucun voyageur digne de confiance ne nous présente rien de semblable, et qu'une chose aussi contraire à toutes les idées reçues ne peut être crue sur la seule parole d'un philosophe : mensonge dans l'expression, parce qu'à une époque où l'on parlait continuellement de la majesté, de la souveraineté du peuple, ce mot rappelait naturellement l'idée d'une association formée et réglée. A la rigueur, peut-être est-il possible qu'il y ait quelques peuplades malheureuses et entièrement abruties qui vivent sans lois, sans

Digitized by Google

coutumes et sans culte ; mais il est d'une impossibilité absolue qu'il y ait jamais eu des *peuples innombrables* dans cette situation ; et rien ne découvre davantage combien les philosophes sont ignorans sur la vraie nature de l'homme, que de les entendre affirmer qu'un peuple a pu se former, multiplier, prospérer sans lois et sans religion. L'homme n'est puissant, maître de tout ce qui l'environne et de lui-même que par association ; il ne peut former une association, une société, un peuple innombrable sans lois qui le privent d'une partie plus ou moins grande de l'indépendance dont il jouit dans les bois : quand l'histoire ne nous aurait pas convaincus de cette irrécusable vérité, elle n'en serait pas moins sensible pour tout esprit capable de réflexion : certes, il fallait que les lecteurs auxquels s'adressait Raynal, fussent bien légers pour n'être pas choqués de la contradiction frappante qu'il y a entre *peuple innombrable* et *indépendant et sans culte*. Mais c'était positivement ce contraste qui séduisait les esprits : plus la chose était impossible, et plus il était hardi de la présenter comme une vérité ; plus elle était nouvelle, et plus elle avait droit d'être mise au nombre des découvertes ; et comme toute découverte était alors regardée comme un bienfait pour l'humanité, on sent que des peuples innombrables sans gouvernement et sans culte, devaient exciter le plus vif enthousiasme chez les vieilles nations de l'Europe, et que Raynal ne pouvait manquer d'être proclamé grand moraliste par les heureux du siècle qui vivaient dans les boudoirs avec beaucoup d'indépendance, et peu de scrupule sur le culte.

Mais cet écrivain, qui affirme que le tableau de la vie et des mœurs des sauvages nous a fait faire des progrès dans la philosophie morale, s'est con-

Digitized by Google

tenté de nous parler de peuples qui vivaient indépendans et sans culte, et ne nous a pas dit comment ils vivaient, chose si importante cependant que, même quand le fait serait aussi vrai qu'il est hasardé, faute de connaître les détails, il n'en résulterait rien de positif pour notre instruction. Il y a dans ce silence une perfidie vraiment révoltante, et qu'il est nécessaire de dévoiler. Le but principal de Raynal et de tous ceux de son école, ainsi que nous le verrons lorsqu'il sera question des ouvrages d'Helvétius, était de persuader à leurs crédules et débauchés lecteurs que les crimes et les malheurs qui désolent la société, ne naissent point de nos passions, mais de la religion, de la législation et des institutions sociales : aussi les passions de ces sauvages, leurs besoins et leur imprévoyance, la haine, l'orgueil, la faim, la colère, l'absence de toute morale et de toute autorité ne les empêchaient pas, au dire des philosophes, de bien vivre entr'eux, de multiplier, de former des peuples innombrables : pourquoi ? c'est qu'ils n'avaient ni lois, ni chefs, ni religion. Ouvrir la carrière aux passions, renverser les lois et ceux qui sont chargés d'en assurer l'exécution, la religion et ceux qui doivent l'enseigner, la morale et les immortels écrivains qui la font chérir jusque dans sa sévérité, telle est la conclusion que la philosophie du dix-huitième siècle a tirée pour nous de tant d'épouvantables mensonges sur la prétendue perfection de l'état de nature. Si dans tout cela il n'y avait matière que pour une seule révolution, il faudrait en rire aujourd'hui, et se moquer des dupes qui ont gouverné et administré la France pendant la dernière moitié du siècle des lumières ; mais comme il y a dans ces écrits de quoi désorganiser à jamais la société, ceux qui aiment l'ordre, ceux qui en ont besoin, doivent combattre des principes qui

Digitized by Google

apprennent aux têtes brûlantes à raisonner le mécontentement et la révolte, et qui mettent ceux qui gouvernent dans la double nécessité de flatter les passions du peuple et d'exagérer la rigueur des lois; ainsi que nous l'avons vu pendant le règne incertain des autorités qui ne voulaient compter ni la religion, ni les institutions sociales au nombre des moyens propres à régler les hommes.

Au roman de l'état de nature, opposons des détails avoués non-seulement par tous les voyageurs, mais aussi par Raynal; car c'est à lui que je veux emprunter les traits nécessaires pour former un tableau de la vie et des mœurs de ces heureux sauvages dont l'ignorance brille de tant de lumières dans les ouvrages de nos philosophes. Au reste, qu'on ne s'étonne point de l'inconséquence de cet auteur qui tire des conclusions toujours contraires aux faits positifs qu'il raconte; c'est encore un des caractères distinctifs de cette école qui, méprisant toutes les règles du raisonnement comme toutes les leçons de l'expérience, n'a prodigué tant de déclamations que dans le fol espoir de remplir l'intervalle immense que la raison a mis entre l'erreur et la vérité.

« Les voyageurs qui ont pénétré les premiers » dans l'intérieur des terres d'Afrique, dit Raynal, » ont aperçu l'oppression des femmes, des » superstitions qui empêchent la multiplication des » hommes, des haines qui ne s'éteignent que par » la destruction des familles et des peuplades, » l'abandon révoltant des vieillards et des malades, » l'usage habituel des poisons les plus variés et les » plus subtils, cent autres désordres dont *la na-* » *ture brute offre trop généralement le hideux* » *tableau.* »

Chaque expression de ce passage mérite d'être méditée: depuis la superstition jusqu'à l'usage

Digitized by Google

habituel des poisons, il renferme tous les crimes que la fausseté de l'esprit, la violence des passions et la perfidie peuvent faire commettre, et qu'un écrivain raisonnable aurait attribués à des sociétés abruties; car ces Africains dont parle ici Raynal, vivent absolument nus, sans aucune idée morale, à plus forte raison sans institution; mais loin de remarquer des caractères si frappans de dégradation, cet auteur nous assure que ce sont là des désordres dont la *nature brute* offre *généralement* le hideux tableau. Pourquoi donc nous a-t-il tant vanté la nature? pourquoi nous a-t-il assuré lui-même que le tableau de la vie et des mœurs des sauvages avait contribué aux progrès de la philosophie, et mis à découvert les vices de la morale et de la législation dans l'établissement des sociétés? Est-il rien de plus contradictoire? car enfin, si les crimes des Africains l'emportent sur les nôtres, comment se fait-il que ces sauvages soient plutôt dans l'état de nature que les Européens? Est-ce que l'Afrique serait moins vieille que l'Europe? Réservons cet étonnant privilége pour l'Amérique qui étant un monde nouveau pour nous, a été sérieusement présentée par nos déclamateurs modernes comme une terre où tout devait être neuf, même l'espèce humaine. Il est vrai que toute l'antiquité, tous les peuples civilisés ont cru que Dieu avait créé l'univers complet; mais il n'en est pas de même de la Nature philosophique, qui manquerait à ses adorateurs si elle faisait quelque chose d'ensemble, qui par conséquent crée tout pièce à pièce, et qui probablement a créé la quatrième partie de la terre quelques siècles avant l'arrivée de Cristophe Colomb, afin que Raynal pût nous y montrer des hommes tout fraîchement éclos. Voyons le tableau qu'il en composera pour notre instruction.

« Dans le Nouveau-Monde, dit-il, les hommes

Digitized by Google

» y sont moins forts, moins courageux, sans » barbe, *dégradés* de tous les signes de la virilité, » faiblement doués de ce sentiment vif et puis- » sant, de cet amour délicieux qui est la source de » tous les amours, qui est le principe de tous les » attachemens, qui est le premier instinct, le » premier nœud de la société, sans lequel tous les » autres liens factices n'ont point de ressort, ni » de durée. Les femmes plus faibles encore y sont » maltraitées par la *nature* et par les hommes. » Ceux-ci peu sensibles au bonheur de les aimer, » ne voient en elles que les instrumens de leurs » besoins; ils les consacrent beaucoup moins à leurs » plaisirs qu'ils ne les sacrifient à leur *paresse*. L'in- » différence pour ce sexe auquel la *nature* a con- » fié le dépôt de la reproduction, suppose une » imperfection dans les organes, une sorte d'en- » fance dans les peuples de l'Amérique, comme » dans les individus de notre continent qui n'ont » pas atteint l'âge de puberté. C'est un vice ra- » dical dans l'autre hémisphère dont la nouveauté » se décèle par cette sorte d'impuissance. »

Tout ce que Raynal attribue à la nouveauté et à l'enfance des peuples de l'Amérique, doit être attribué à la vieillesse et à la dégénération, ainsi que nous le prouverons par les propres paroles de l'auteur dégagées de ces déclamations qui, comme nous l'avons déjà dit, ne sont jetées çà et là que pour remplir l'intervalle entre le mensonge et la vérité, et prévenir ces rudes contrastes qui frapperaient les esprits les moins accoutumés à réfléchir. Mais avant d'examiner quelques-unes des absurdités du passage que nous venons de citer, ajoutons-en un autre du même auteur et sur le même sujet, avec le soin cependant d'en supprimer ce qui révolterait la pudeur, inconvénient qu'il n'est pas toujours possible d'éviter quand on copie les

Digitized by Google

écrivains qui ont fait faire des progrès à la philosophie morale : ils ont une manière si ingénue d'expliquer les crimes les plus atroces et les vices les plus honteux, qu'après en avoir lu l'analyse, on trouve ces crimes et ces vices comme tout naturels ; ce qui est bien plus instructif pour les jeunes gens que ces austères moralistes du siècle de Louis XIV, qui, en peignant chaque action des couleurs qui lui sont propres, conservent à notre raison la faculté de prononcer sur le bien et le mal, indépendamment de nos passions et de nos intérêts.

« En Amérique, nous dit donc Raynal, les » sauvages se livraient *généralement* à cette dé- » bauche honteuse qui choque la *nature*, et per- » vertit l'instinct animal. On a voulu attribuer » cette dépravation à la faiblesse physique qui » cependant devrait plutôt en éloigner qu'y en- » traîner. Il faut en chercher la cause dans la » chaleur du climat, dans le mépris pour un sexe » faible..... dans une recherche de volupté..... » D'ailleurs, ces chasses qui séparaient pendant » des mois entiers l'homme de la femme.... sans » compter qu'il y a des actions auxquelles les » peuples policés ont attaché avec raison des idées » morales tout-à-fait étrangères à des sauvages. ».

De l'aveu de Raynal, la nature brute des Africains offre généralement le tableau hideux de tous les crimes ; de l'aveu du même auteur, la nature vierge des Américains offre généralement le tableau plus hideux encore de la faiblesse et de la dépravation (je me sers de ses termes) ; et il a osé blâmer les moralistes de tous les siècles d'avoir cherché l'explication de la société dans les sociétés qu'ils avaient sous les yeux, les fondemens de la morale dans la certitude d'un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur ! Cela est aussi conséquent que le reproche fait par M. de Voltaire à Bossuet de

Digitized by Google

de n'avoir cité, dans ses Discours sur l'Histoire universelle, que les actions des peuples dont l'histoire est connue, et dont par conséquent il est possible de tirer des leçons. Telle était la logique des écrivains du grand siècle que, dans tout ce qui a rapport à l'homme, ils ne supposaient jamais rien ; Raynal au contraire voulant attaquer les institutions des nations européennes, suppose des peuples qui vivaient indépendans et sans culte, et composer le roman de la sauvagerie : veut-il en faire l'histoire ? les tableaux qu'il nous présente renferment plus de crimes, de vices, de cruauté, de faiblesse qu'on n'en trouve chez les peuples policés, et cela sans compensation de prospérité, de gloire, de vertus, et sur-tout de stabilité. Remarquez que c'est toujours avec l'adverbe *généralement* qu'il affirme les horreurs de ces enfans de la nature ; chez nous au contraire les crimes sont des exceptions, et c'est pourquoi nos sociétés se conservent si long-temps malgré leurs imperfections, tandis que les sociétés informes des sauvages se brisent, se dissipent, s'anéantissent, signes certains de vieillesse et de dégénération.

De combien de coutumes générales et aussi affreuses ne pourrait-on pas ajouter l'énumération aux faits que nous avons déjà cités ! chez les uns, l'habitude d'enterrer avec une veuve ceux de ses enfans que leur faiblesse mettait dans l'impuissance de pourvoir à leurs besoins; dans la grande majorité des peuplades, la piété filiale ne trouvant d'autre ressource pour soulager les vieux parens que de les tuer ; partout les vaincus servant de pâture aux vainqueurs ; la vengeance, l'horrible vengeance devenue la seule vertu commune à l'individu et à la société, ce qui fait dire à Raynal : « Tout est grand chez les peuples qui ne sont pas *asservis;* c'est le sublime de la *nature* dans ses

Digitized by Google

horreurs et ses beautés. » Toujours la nature! toujours le soin perfide de présenter la civilisation comme un asservissement! et les philosophes se sont obstinés à voir, dans toutes ces sublimes atrocités, l'enfance de l'homme, l'origine de la société, et sur tout les bienfaits de l'indépendance, premier motif qui a troublé leur jugement. « Ils » étaient poussés, suivant l'expression de Bossuet, » par un dégoût secret de toute autorité, par une » démangeaison d'innover sans fin; » en un mot, ils étaient passionnés, et c'est ce qui explique comment ils ont accumulé tant de raisonnemens si contradictoires, qu'il suffit de les rapprocher pour en faire sentir l'absurdité. A la preuve.

Raynal reconnait une imperfection dans les organes des sauvages de l'Amérique, et il les compare sous ce rapport aux enfans de notre continent; mais pourquoi donc reproche-t-il aux premiers d'être sans barbe et *dégradés* de tous les signes de la virilité? Nos enfans sont-ils dégradés pour n'être que des enfans? Combien faudra-t-il de siècles pour que ces sauvages imberbes, qui multiplient, deviennent des hommes faits? Les philosophes qui parlent tant de la nature, de ses lois universelles, ignorent apparemment que l'état parfait de tous les êtres sensibles est marqué par l'époque où ils peuvent, sans s'affaiblir eux-mêmes, se créer des successeurs qui les égalent en forces. Comment pourrait-il sortir naturellement une race d'hommes forts et courageux de sauvages faibles et dégradés? je dis, naturellement : car si la chose est possible, ce n'est pas de la nature seule qu'il est permis de l'espérer; mais d'une religion qui donnerait de l'énergie à ces ames efféminées, d'une morale qui réprimerait des passions précoces et honteuses, de lois qui veilleraient sur les familles; en un mot de la civilisation qui arracherait ces

Digitized by Google

malheureux à cette paresse invétérée chez les sauvages, paresse qui seule suffirait pour prouver que les hommes abandonnés à la nature n'auraient pas découvert les secrets de l'état social, et se seraient encore moins soumis aux devoirs que cet état impose : enfin, à prendre la Nature dans le sens philosophique, il resterait encore à expliquer pourquoi les animaux qu'elle a créés dans l'Amérique ont été trouvés dans un état parfait, et pourquoi les peuples innombrables qu'elle a créés dans le même pays (si tant est que la nature crée des peuples), se sont trouvés dégradés, sans force, sans courage, couverts de tous les crimes et de toutes les infamies. Mais, en ce moment, moins occupés de l'absurdité des raisonnemens que du contraste des expressions, nous nous contenterons de remarquer combien il est bizarre d'affirmer au commencement d'une phrase que les sauvages sont *dégradés* des caractères distinctifs de l'homme, pour conclure à la fin de la même phrase qu'ils sont dans cet état de jeunesse et de nouveauté qui est absolument l'opposé de la dégradation.

Laissant de côté le galimatias sur ce sentiment vif et puissant, sur cet amour délicieux qui est la source de tous les amours, et nous contentant de noter combien ce style précieux et sentimental est ridicule lorsqu'il est question de répandre des lumières sur la véritable destination de l'humanité, examinons une contradiction plus forte que toutes les autres. Raynal nous a dit d'abord que les sauvages de l'Amérique sont faiblement doués de *l'instinct* qui porte les êtres à se reproduire, et il a attribué cette faiblesse à la nouveauté de ces hommes; bientôt après il les accuse de *débauche*, d'une *recherche de volupté*, qui égare cet instinct; et, en vérité, rien n'est plus contraire aux règles de la logique et à l'expérience que d'ad-

Digitized by Google

mettre les excès de l'amour, c'est-à-dire la débauche, la volupté, la recherche même dans la volupté, quand on commence par refuser la portion de sentiment nécessaire pour se créer des successeurs. Si telle est la marche de la nature philosophique, on doit avouer qu'elle est en tout contraire à la marche de la vraie nature et de l'état social; et ce serait une preuve de plus que la sauvagerie n'annonce pas l'enfance de la société, mais au contraire son anéantissement, la dégradation, l'abrutissement, en un mot cet état misérable où l'homme a perdu jusqu'à l'idée de son origine. Nous essayerons par la suite de développer cette vérité autant qu'il sera en notre pouvoir; mais dès-à-présent nous pouvons conclure qu'il est bien extraordinaire que les philosophes aient prétendu réformer les peuples de l'Europe par l'exemple des sauvages, et qu'en présentant des tableaux aussi épouvantables de la vie et des mœurs de ces infortunés, ils aient excité un enthousiasme général. A quoi faut-il attribuer tant d'inconséquences de la part des auteurs et des lecteurs, si ce n'est à ce dégoût secret de toute autorité, à cette démangeaison d'innover sans fin, dont parle Bossuet. Après avoir appris à mépriser l'autorité de la religion et de la morale, on aimait les écrivains qui apprenaient encore à mépriser l'autorité des lois; on ne leur demandait ni logique, ni bon sens, mais seulement des sophismes pour étourdir la raison, et de l'esprit pour tourner en ridicule ce qu'on craignait encore de trop respecter.

En soulignant le mot nature dans les passages de Raynal que j'ai cités, j'ai voulu mettre le lecteur à portée de se convaincre par lui-même de l'impossiblité où étaient les philosophes d'attacher un sens fixe à une expression sur laquelle est fondé tout leur système. Ce grand mot dont la valeur était indéterminée, domina cependant dans les

Digitized by Google

ouvrages de politique, de morale, de législation; il s'empara des théâtres comme des boudoirs, de la poésie comme des romans; mais il est certain que nous ne saurions encore comment l'expliquer, si J. J. Rousseau, fatigué des contradictions qu'il trouvait dans les écrits de ses confrères, ne s'était chargé de trancher la difficulté : faisant deux parts très-distinctes du bien et du mal, il mit le bien sur le compte de la nature, le mal sur le compte de la civilisation. Tout aussitôt la révolution morale se trouva accomplie; le dégoût de toute autorité se changea en haine; cette haine devint un sentiment général, actif, profond, raisonné, qui amena bientôt la révolution des hommes et des choses; et en cela du moins le dix-huitième siècle se montra conséquent aux principes qu'il avait adoptés.

FIÉVÉE.

Mémoire concernant la trahison de Pichegru, dans les années 3, 4 *et* 5; rédigé en l'an 6 par *Ch. R. de Montgaillard*, et dont l'original se trouve aux archives du gouvernement. A Paris, de l'Imprimerie de la République, germinal an 12.

« Je ne puis, ni ne veux rien céler, dit l'Auteur; qu'on blâme » cet écrit ou qu'on l'approuve, j'aurai rempli mon devoir, j'aurai » laissé à ma Patrie un gage de mon amour pour elle; et ces » lignes, j'ose du moins l'espérer, défendront ma mémoire contre » les atteintes de la calomnie ou de la haine. »

M. de Montgaillard connaît tous les détails de la négociation dont il s'agit entre Pichegru et le prince de Condé; car il avait reçu à cet égard, de ce dernier, tous les pouvoirs nécessaires. Pichegru répondit, le 19 août

Digitized by Google

1795, à la proposition qui lui fut faite de rétablir la monarchie en France.

« J'ai offert vingt fois en Alsace, dit *Pichegru*, à M. *Fauche*, » les occasions d'exécuter ce que le prince me demande aujourd'hui ; » et je ne puis concevoir, s'il a, comme je le pense, auprès de lui, des » officiers d'un grand talent, qu'on n'ait pas su en profiter. J'ai beau- » coup réfléchi à ce dont il est question. J'ai déjà donné, sous divers » prétextes, à trois ou quatre bataillons qui sont ce que j'ai de plus » mauvais dans l'armée, l'ordre de se rendre à *Gravelines*, *Bergues*, » *Nieuport*, etc. J'ai déplacé mon parc d'artillerie et fait des dispo- » sitions propres à m'assurer les places fortes de l'Alsace. Dans cet » état, voici ce que je puis faire. Les représentans du peuple me » pressent de passer le Rhin, et je vais y être forcé tout-à-l'heure. » Que le prince *de Condé* m'indique donc le lieu où il desire que je » traverse ce fleuve. Je crois que *Newbourg* ou *Steinstadt* serait l'en- » droit le plus favorable, à cause de la position militaire du prince. » Qu'il m'indique le jour et l'heure, la quantité d'hommes, l'espèce » d'armes, en observant cependant, pour ménager les apparences, » que je ne puis guère passer le Rhin avec moins de dix à douze mille » hommes. Je laisserai mes pontons comme pour servir à une seconde » colonne ; et aussitôt arrivé sur la rive droite, je proclamerai la » royauté. Mon armée se réunira dans le même moment à celle du » prince ; nous repasserons ensemble le fleuve ; les places d'Alsace » s'ouvriront devant nous ; et aidés des renforts que j'y laisse et de » quelques bataillons autrichiens, s'il est nécessaire, nous marcherons » à journées forcées sur Paris : car c'est là où il faut tendre. Plus » j'y réfléchis, et plus je vois que ce plan est le seul susceptible d'un » grand succès. Ce que le prince me propose n'est point faisable. Je » connais le soldat : il ne faut pas lui donner le temps d'un premier » mouvement ; il faut l'entraîner, et non le décider. Une fois sur la » rive droite, je suis sûr de lui, pourvu que le vin, la viande et l'ar- » gent ne manquent point. Que le prince ait soin que tout cela soit » en abondance ; que les officiers de son armée se confondent et ne » fassent qu'un avec les miens : sur-tout point de jactance de la part » des émigrés, et je réponds de tout le reste. Il est inutile que j'en- » voie au prince un de mes aides-de-camp : il pourrait être aperçu et » reconnu sur la rive droite, et cela seul compromettrait la chose. » D'ailleurs, vous suffirez ; et puisque le prince vous a chargé de ses » instructions, il doit avoir confiance en vous, et ajouter une foi en-

Digitized by Google

» tière à ce que vous lui rapporterez de ma part. Il n'y a pas de » temps à perdre : retournez vers le prince ; assurez-le que je vais » tout disposer en conséquence, et qu'il prenne de son côté les me- » sures nécessaires. Soyez de retour le plutôt possible. »

Le prince *de Condé* conçoit des inquiétudes et des craintes. On ne lui donne préalablement aucun gage ; on ne lui livre point une place forte pour sa sûreté : il ne peut donc exposer aussi *inconsidérément* son armée. Les autrichiens voudront-ils favoriser ce plan ? ne le contrarieront-ils pas plutôt ? Ce qui avait été proposé par le prince était si simple et si raisonnable ! pourquoi *Pichegru* ne suivait-il pas ce parti ? et ces représentans du peuple, pourquoi ne les livrait-il pas au prince ? etc. etc. Telle était la série d'observations que faisait le prince *de Condé*. La vérité est que, *jaloux d'être regardé comme seul restaurateur de la royauté, il voulait agir sans la participation des Autrichiens ; et d'un autre côté, il désirait avoir cette gloire au meilleur marché possible.*

Ce dissentiment entre le prince et Pichegru fut cause qu'on ne tenta rien. Le premier tenait à ce qu'on lui livrât Huningue et Strasbourg. L'autre ne se désistait pas de son plan, ou n'y voulait apporter que de légères modifications : il y eut d'autres intrigues qui n'aboutirent à rien.

« Les exploits de Bonaparte, et les succès de l'armée française en Lombardie furent véritablement décisifs à cette époque. Ce n'est point l'Italie seulement dont le général Bonaparte fit la conquête dans le Milanais, c'est la république française qu'il sauva sur le Rhin, en forçant d'envoyer en Italie une partie de l'armée impériale qui était sur le Rhin ; ce qui empêcha les Autrichiens, le prince de Condé et Pichegru de pénétrer en Alsace.

Voici quelques-unes des propositions faites à Pichegru, au nom du prince de Condé, par M. de Montgaillard.

Le général sera crée sur-le-champ lieutenant-général des armées du roi.

Le général a la parole d'honneur du prince qu'il recevra de la main du roi le bâton de maréchal de France, au moment même de l'arrivée de S. M. à l'armée. Le délai de cette grace est un plaisir que le prince veut réserver à S. M. Il peut l'accorder, et il en donnera l'assurance.

Le général sera fait sur-le-champ grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

Digitized by Google

Le général aura pendant sa vie le commandement en chef de la province d'Alsace. Nul ne défendrait mieux cette province que celui qui l'a arrachée aux ennemis.

Le général jouira, pendant sa vie, de la maison royale et du parc de Chambord, ainsi que de huit pièces d'artillerie.

Le général jouira de deux cent mille livres de pension annuelle : la moitié de cette somme sera réversible en pension à sa femme ; le quart à ses enfans, à perpétuité, de mâle en mâle, et jusqu'à extinction de postérité.

Il sera dressé une pyramide à l'endroit où l'armée du roi se joindra à l'armée du général. Au bas de cette pyramide, il sera gravé cette inscription : *Le ...jour du mois de..... de l'année 1795, Pichegru sauva la monarchie française, et donna la paix à l'Europe.*

La ville d'Arbois sera exempte de toutes impositions généralement quelconques pendant dix années. Elle prendra le nom du général, et sa statue y sera placée.

Il sera frappé une médaille en l'honneur du général.

Le général aura sa sépulture dans la même église qui renfermera les restes des rois de France.

Il sera donné au général un hôtel à Paris, convenable à son rang et à sa dignité. Il lui sera compté une somme d'un million en espèces, pour l'établissement de sa maison.

Le général aura la liberté de récompenser les officiers-généraux, les officiers de son état-major, et les personnes qui lui sont attachées. Les grades qu'il leur conférera seront reconnus et confirmés.

Le général pourra leur accorder les récompenses pécuniaires qu'il jugera à propos ; elles seront acquittées.

L'armée commandée par le général sera reconnue l'armée royale. Tous les officiers conserveront le grade, les traitemens et les appointemens dont ils jouissent. Ils seront irrévocablement maintenus dans la possession de leurs emplois. Ceux qui désireront se retirer le pourront ; ils auront l'assurance la plus formelle qu'il ne seront jamais recherchés en aucune manière, quelle que soit la conduite qu'ils aient pu tenir individuellement.

Les villes qui ouvriront leurs portes jouiront de trois années d'exemption de toutes impositions.

Les commandans des places qui rendront les places, jouiront d'une pension de 24 à 30 mille livres de rente, suivant l'importance de la place. Ils seront maintenus dans leurs grades, et employés en conséquence.

Digitized by Google

L'auteur a tracé ainsi les portraits du prince *de Condé*, du comte *de Lille* (ci-devant *Monsieur*), et de *M. Pitt*.

Lorsque je vis le prince *de Condé* s'occuper, avec une persévérance opiniâtre, des plus minces détails administratifs dans la nouvelle formation de sa petite armée, il me fut démontré que le prince n'aurait jamais une armée sous son propre commandement; et cet esclave de tant de considérations politiques et pécuniaires m'annonça dès-lors qu'il en serait un jour accablé. En effet, il ne sut ni désobéir à des rois qu'il savait bien être ses ennemis et les ennemis de sa famille, ni commander à des soldats qu'il savait bien être ses amis et les amis de sa gloire. Il acquit cette espèce de réputation qui est la plus aisée de toutes à conserver, parce qu'elle n'exige qu'un esprit médiocre et une certaine défiance; mais il immola en même temps sa gloire, pour jouir de quelques instans de plus de renommée. Il ne sut être ni courageux ni prudent à propos. En vain les circonstances lui devinrent-elles terribles ou favorables; il les laissa fuir, ou il se soumit à leur rigueur : on eût dit que le destin lui avait imposé cette tâche, d'inspirer une grande frayeur, et de céder à une extrême faiblesse; de tenter tout par son cœur, et de manquer tout par son esprit; d'être un héros sur le champ de bataille, et un homme sans vigueur dans le cabinet; de concevoir de grands projets, et de reculer devant leur exécution; de ne manquer jamais de prévoyance, et d'être toujours sans caractère. Ce prince eut quelques instans d'éclat; mais il n'eut pas un seul moment de grandeur. Je l'ai vu céder à la fortune de la République, de la même manière qu'il avait combattu ses généraux, sans magnanimité, mais sans lâcheté; et la crainte qu'il eut toujours de devenir pauvre le condamnait à n'être plus qu'un chef de proscrits. Ce prince bravait la mort; mais il redoutait l'échafaud. On l'a vu reculer à la voix de la renommée, lorsqu'elle lui apportait les vœux que la Vendée formait pour combattre sous ses ordres, et on l'a vu à *Bemstheim* et à *Biberacht* se précipiter au milieu des bataillons ennemis, toujours maître de son courage, mais incapable d'oser prendre sur lui une grande résolution, quelques facilités que lui laissassent les généraux de la République. Sa conduite a été, pendant six années, un modèle de patience et de résignation. Les Autrichiens ont triomphé de sa patience, de sa résignation; et le prince s'est pleinement contenté de cet éclat extérieur et de ce luxe militaire dont ils lui permet-

Digitized by Google

taient l'exercice. Ce prince possède un jugement sain; il n'est pas sans connaissances et sans instruction: mais l'histoire du *Grand Condé* n'est point celle qu'il a le plus méditée. Son ame est faible, son esprit est timide : peu de princes sont aussi susceptibles de prendre toutes les impressions que des courtisans peuvent avoir intérêt de leur donner. La défiance et la fausseté sont au fond de son cœur; elles s'exercent sur sa propre famille; et le duc *de Bourbon* est jusqu'ici la personne dont il s'est montré le plus jaloux. Ce prince et le duc *de Berri* n'ont jamais eu la moindre part à la confiance du prince *de Condé*.

Le comte *de Lille* a beaucoup d'instruction; son esprit est cultivé, ses manières sont affables : mais il est essentiellement faux et perfide. Il a la pédanterie d'un rhéteur, et son ambition est de passer pour un homme d'esprit. Je ne le crois susceptible ni d'un sentiment généreux, ni d'une résolution forte. Il n'a jamais oublié, il ne pardonnera jamais une injure, un tort, un reproche. Il craint la vérité et la mort. Entouré de ruines et de flatteurs, il n'a conservé de son ancien état que l'orgueil et les vices qui l'en ont fait descendre. Le malheur a beau l'accabler tout entier, il n'ose point le regarder en face : aussi, quelque rigoureuse que pu sse être pour lui l'adversité, il ne trouvera de justification que dans l'ame des hommes lâches et petits; on le verra mourir dans le lit de la proscription, après avoir fatigué la pitié et épuisé la générosité de tous les souverains. Ce prince frémit à la vue d'un faisceau de piques et de dards; et il prononce sans cesse le nom de *Henri IV!* Intrigant dans la paix, inhabile à la guerre, jaloux à l'excès d'un triomphe littéraire, et non moins avide de richesses que passionné pour la représentation; ennemi de ses véritables amis et esclave de ses courtisans; ombrageux et défiant, superstitieux et vindicatif, toujours double dans sa politique et faux jusque dans les effusions de son cœur : tel est le comte *de Lille*, ce prince que le hasard avait placé si près du premier trône de l'univers, sans lui donner aucune des qualités qui commandent le respect ou qui gagnent l'amour des peuples. Nul doute que, dans les temps même les plus heureux, il n'eût laissé échapper de ses mains les rênes de l'empire. Son règne eût été celui des favoris; et la France aurait eu à supporter à la fois toutes les petitesses du roi *Jacques*, toutes les profusions de *Henri III*.

M. *Pitt* est un exemple frappant de la facilité avec laquelle on peut usurper la réputation de grand ministre et abuser de celle d'homme d'état. Jeté dès l'enfance dans le ministère, il y déploya de

Digitized by Google

bonne heure cette facilité de travail qui tient lieu de génie aux hommes médiocres. Il n'eut qu'à suivre les instructions et les exemples que son père lui transmit pour se perpétuer dans le ministère ; mais il se traîna d'une manière si servile sur les traces qui lui avaient été marquées, qu'il est vrai de dire que M. *Pitt* se trouve aujourd'hui ce qu'il était il y a quinze ans, avec le même degré de faveur et la même incapacité de moyens qui signalèrent son avénement au ministère. M. *Pitt*, en effet, conçoit bien les entreprises médiocres, mais il les exécute mal : quant aux entreprises qui exigent un grand talent, elles sont si fort au-dessus de ses facultés personnelles, que son amour-propre seul peut lui faire illusion à cet égard. Cet amour-propre est excessif ; et il prend chaque jour un nouvel aliment dans la haine que M. *Pitt* a vouée à la France. Ce sentiment est porté chez lui à son dernier période ; il s'étend sur tous les Français sans distinction, et n'épargne pas même les grands hommes de cette nation qui sont descendus au tombeau. C'est avec cette haine, dont le principe ne saurait être blâmé, puisqu'il prend sa source dans l'amour de son pays, que M. *Pitt* gouverne despotiquement la nation qui se dit la plus jalouse de la liberté. Le caractère de ce ministre est dur et hautain : sa volonté se plie difficilement aux conseils de la raison, et veut même résister aux lois de la nécessité. C'est à cette inflexibilité d'orgueil que M. *Pitt* est redevable de cette énergie qu'on attribue à son ame. Peu de ministres en Angleterre ont mieux posédé l'art d'administrer le parlement, de diriger l'opinion et de maîtriser la confiance publique ; car M. *Pitt s'est fait banquier dès les premiers jours de sa carrière politique, pour retenir dans sa main les rênes d'un gouvernement dont le commerce a fait mouvoir tous les ressorts.* M. *Pitt* connaît parfaitement ceux de la corruption et de l'intrigue, et il est, pour ainsi dire, la créature de ce mécanisme financier qui tire sans cesse l'or de l'or. C'est le Midas de ce siècle ; tout ce qu'il touche devient *bank-note*, et ces *bank-notes* soulèvent l'Europe, parce que le dieu souverain de l'Europe est aujourd'hui un veau d'or. Il résulte de ces notions que M. *Pitt* est un orateur éloquent, un homme versé dans les détails de l'administration, un politique de comptoir, un ministre de banque, et un homme d'état au-dessous du médiocre.

C'est aux richesses qu'il puise avec tant d'impunité en Angleterre, et qu'il verse avec tant de prodigalité dans toutes les cours, que M. *Pitt* doit le double avantage d'être le maître du cabinet de *Londres*,

Digitized by Google

et le régulateur de presque tous les cabinets de l'Europe. Ce ministre n'a peut-être pas à lui en propre une seule idée politique : la tortueuse ignorance et la criminelle présomption avec lesquelles il précipite l'Angleterre et l'Europe sur les bords du précipice qui doit les engloutir, déposent invinciblement contre l'homme d'état, en même temps que les contradictions aussi révoltantes qu'innombrables auxquelles M. *Pitt* s'est abandonné en plein parlement depuis le commencement de cette guerre, démontrent non moins clairement que ce ministre n'a jamais eu de plan fixe, et s'est toujours subordonné aux événemens; qu'il n'a jamais su un mois auparavant, non-seulement ce qu'il pourrait faire, mais même ce qu'il voudrait entreprendre; qu'il a espéré enfin trouver dans les incidens qu'une crise aussi violente que celle qui agitait la France devait nécessairement produire en Europe, les moyens de sortir avec quelque avantage de ce dédale où l'ignorance et la cupidité avaient renfermé le ministre anglais. C'est en effet à ce développement de circonstances que M. *Pitt* doit la facilité avec laquelle il a soulevé tous les États. Il a caché sa nullité sous le voile de la négociation. Ses envoyés, qui pour la plupart étaient ses maîtres dans cette science, n'ont paru que ses disciples; et M. *Pitt* a recueilli seul, aux yeux de l'Europe, la gloire de terminer, entre les cours de *Londres*, de *Vienne* et de *Pétersbourg*, cette alliance à laquelle l'Europe doit tous les fléaux qui la désolent depuis trois années, mais à laquelle la République française et le roi de Prusse doivent l'alliance qui les unit.

M. *Pitt* a donné la véritable mesure de son incapacité, dans les entreprises qu'il a tentées contre toutes les parties des frontières de la France : il a été brigand à *Lyon*, incendiaire à *Toulon*, et bourreau à *Quiberon*; Autrichien à *Valenciennes*, et Anglais à *Dunkerque*; fédéraliste dans le Calvados et sur les rives de la Gironde; constitutionnel aux Tuileries et à *Vienne*; anarchiste en 93, modéré en 95, républicain et royaliste tour-à-tour dans la Vendée; catholique en Angleterre, et athée en France. M. *Pitt*, en un mot, a montré à l'univers ce que peut le génie du mal, secondé par celui de la richesse. Il a été l'*Attila* de la politique et le fléau du genre humain.

Telle est la conduite que M. *Pitt* a suivie depuis le premier jour de la révolution française. Il est coupable de la plus grande partie des crimes qui ont été commis; car il n'est aucun parti, il n'est aucune faction, dans lesquels M. *Pitt* n'ait cherché des agens et n'ait trouvé des complices. Hors d'état de combattre avec succès les armées de la République, il réunit tous ses efforts pour la

Digitized by Google

déchirer au nom de cette paix qu'il lui offrait; et c'est la boîte de *Pandore* que le fils de *Chatam* avait remise au négociateur qu'il envoyait à *Paris* et à *Lille*.

M. *Pitt* se flatte d'aveugler jusqu'au dernier instant tous les partis, de les attaquer l'un par l'autre, et de provoquer, par tous les moyens possibles, les dissensions civiles et l'anarchie en France : aussi les secours de toute espèce ont-ils été prodigués constamment en Suisse par M. *Wickham*.

Mais, malgré tant de machiavélisme, tant d'agens, tant d'intrigues, tant de dilapidations, la journée du 18 fructidor eut lieu; et la République française fut sauvée des dangers auxquels la conjuration de *Pichegru* la tenait exposée depuis deux ans.

SPECTACLES.

Théatre de la République et des Arts.

Le Pavillon du Calife, en deux actes, suivi d'un intermède, du *Cercle*, comédie, et du ballet-pantomime de *Jason et Médée*, au profit de *Vestris*.

N'offrez point à mes sens de mollesse accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.

Quatre pièces en une séance de six ou sept heures, c'est beaucoup pour un jour, et pour des Français; mais le spectacle était varié, et il a commencé par l'opéra qui a fait vivement desirer le reste. Si tout avait été bon, il y aurait eu véritablement satiété. En conséquence, on nous a donné un opéra détestable, qui a fait trouver l'intermède charmant, la comédie assez agréable, et le ballet très-beau. Ainsi la soirée, ou plutôt la nuit, a été partagée entre l'ennui et le plaisir; et il faut admirer, dans la distribution, le jugement de l'ordonnateur; car l'ennui est venu le premier, il n'eût pas été supportable après le plaisir qu'il a mieux fait goûter.

Digitized by Google

Le sujet du Pavillon est tiré des Mille et Une Nuits. Azem, gouverneur d'Alep, et sa fille Zobeïde, ont encouru la disgrace du calife Almanzor, abusé par de faux rapports. Zobeïde est partie pour tâcher de parvenir jusqu'au trône du souverain, afin de le désabuser. Pendant qu'elle est en route, Almanzor de son côté, déguisé en pêcheur,

Assez loin des murs de la ville,
Errait pour s'assurer si tout était tranquille.

Il entend des cris sur les bords du Tigre : *un objet adorable* était surpris par des brigands ; c'était Zobeïde qu'il ne connaissait pas. Almanzor vole à son secours, tue le chef des bandits, fait fuir les autres, aime subitement, est aimé de même, et laisse aller sa maîtresse qui lui dit qu'elle se rend dans un asile offert à son malheur par l'amitié. La première chose qu'il fait le lendemain, c'est de l'envoyer chercher. Elle avait disparu avec son hôtesse, et voilà le calife au désespoir, comme de raison. Elle s'était rendue à Bagdad, accompagnée de Fatmé, son amie. Elles vont trouver Rustan, bostangi attaché au pavillon des fleurs, qui devient aussi amoureux de Zobeïde, et demande aux deux amies comment elles trouvent Rustan. Fatmé répond :

Qu'il est d'une humeur agréable,

Et vous ? dit-il à Zobeïde.

ZOBEÏDE.

. . . Il est complaisant,
Sensible, humain et bienfaisant.

RUSTAN.

Est-ce là tout ?

FATMÉ.

Et très-aimable.

RUSTAN à *Zobeïde*.

Est-il aimable ?

ZOBEÏDE, FATMÉ.

Très-aimable.

Digitized by Google

Rustan, ravi de joie, fait entendre à Zobeïde que *demain* il tombe a ses genoux. Elle en est alarmée.

FATMÉ.

Laissons-le dire.
Il est chez lui dans ce moment.

Zobeïde veut prendre congé de Rustan. Il s'oppose à ce qu'elle sorte sans prendre congé de Rustan. Il s'oppose à ce qu'elle sorte sans prendre quelque rafraichissement.

. . . . Non vraiment, souper est très-utile;
Vous ne me refuserez pas.

Almanzor arrive dans ce pavillon avec le visir. Tous deux sont cachés sous des habits de pêcheurs. Il reconnaît la femme qu'il a sauvée, et ne se découvre point à Rustan; il feint même de le prendre pour le propriétaire du beau pavillon dont il a la garde. Rustan tout fier:

On me croit de ce lieu le riche possesseur,
Et cette erreur
Me fait honneur.

Quels vers, même pour des vers d'Opéra! Almanzor lui dit:

Vous avez là, seigneur, un palais magnifique.

Oui, répond le bostangi;

Mais il faudrait qu'il fût mieux éclairé:
Alors c'est un coup d'œil unique.

Et il lui ordonne de l'aider à procurer ce coup d'œil à la belle inconnue, et d'allumer partout. Comme on va se mettre à table, le visir offre une coupe au calife. Rustan alarmé, leur apprend que c'est celle d'Almanzor:

Car nous sommes *un peu* chez lui;

Ce qui n'a pas peu fait rire l'assemblée. Le calife a le plaisir de voir qu'il est aimé, quoiqu'on le croye un simple pêcheur. On entend du bruit. L'amante d'Almanzor:

O Ciel! poursuit-on Zobeïde?

C'est ainsi que le calife est instruit du nom de sa

Digitized by Google

maîtresse, ce qui est assurément très-ingénieux. Il se découvre, reconnaît qu'il a été trompé par la calomnie sur le compte d'Azam, rend son amitié à ce gouverneur, se marie à sa chère Zobeïde, et le chœur termine la pièce en criant :

Vive Almanzor et Zobeïde !

C'est un vœu qui ne s'accomplira pas. Quoique l'Opéra soit en possession de ne pas se soumettre aux décisions des spectateurs, et qu'il ait banni le mot *chute* de son dictionnaire, celle-ci a été si roide, qu'il est à croire qu'elle fera exception.

On aurait dû au moins annoncer que c'était un Opéra bouffon ou comique. Le bostangi Rustan est un vrai pantalon, et il y a d'ailleurs dans les autres rôles une quantité de traits et de mots qui ne seraient à leur place qu'aux Boulevards ou chez la Montansier. On les a sifflés impitoyablement. L'auteur de la musique, qu'on a trouvée assez médiocre, est M. Daleyrac, connu par une foule de pièces à l'Opéra-Comique. Son début sur un plus grand théâtre n'a pas été encourageant. On disait dans toute la salle :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

On a beaucoup applaudi Laïs, et sur-tout mad. Branchu. Laforêt qui jouait Almanzor a été fort maltraité. On le trouve *usé*. Ses moyens le trahissaient à chaque instant. Les paroles ont plus d'un auteur. Ils n'ont pas imprimé leur nom, et l'on n'a pas été tenté de les demander. Ils sont d'autant moins excusables qu'ils pourraient mieux faire.

Ces vers ont de la douceur et de l'harmonie :

A l'espérance,
Zobeïde, ouvrez votre cœur ;
Il est un terme à la souffrance :
Le premier rayon du bonheur,
C'est l'espérance.

Sans

Digitized by Google

Sans l'espérance,
Les maux accablent la raison.
Votre vie à peine commence,
Et la jeunesse est la saison
De l'espérance.

On a aussi entendu avec plaisir une romance très-bien chantée par mad. Branchu.

La colombe fugitive,
Au sein des vastes déserts,
Vole, tremblante et craintive,
Devant le tyran des airs.
D'un palmier l'épais feuillage,
Et le voile de la nuit,
La dérobent sous l'ombrage,
A l'oiseau qui la poursuit.

C'est ainsi que seule, errante,
Je fuyais loin du méchant;
Et voyais, faible et tremblante,
Pâlir le soleil couchant.
Mais le Ciel plaignit ma peine,
Protecteur des malheureux;
A mes cris le ciel amène
Un musulman généreux.

Les danses de l'Opéra, et sur-tout l'intermède qui l'a séparé de la comédie, ont dédommagé de l'insipidité du drame. Vestris était en tout sens le héros de la fête; son rival, Duport, n'a point paru. Mad. Gardel aussi s'est surpassée.

Le Cercle est connu et jugé depuis long-temps. C'est la peinture des mœurs du dernier siècle, ou plutôt, comme dit Saurin, de celles de quelques douzaines de fous et de folles de la capitale. Poinsinet ne fréquentant point cette *bonne* compagnie, on dit dans le temps qu'il avait écouté aux portes. Il y a trop d'esprit dans cette pièce pour qu'on puisse croire que son auteur ait cru sérieusement être *une cuvette*, et ait regardé comme réelle l'existence des Naïades. On ne peut guère douter que ce ne fût un misérable parasite qui se rendait volontairement le jouet de ses Amphitryons. Il y a dans *le Cercle* un trait qui vise à la philosophie; on en a témoigné du mécon-

Digitized by Google

tentement, et il en eût excité davantage s'il était plus clair : « Entre le vice et la vertu il n'y a souvent qu'un » préjugé de différence. » Si cette phrase signifie que le vice et la vertu sont des mots sans valeur, c'est la plus épouvantable, et sans contredit la plus dangereuse des maximes philosophiques ; mais ce qui peut faire douter que Poinsinet ait voulu y attacher ce sens, c'est qu'il la met dans la bouche d'une fille ingénue, du personnage le plus raisonnable de la pièce. Il faut croire, pour son honneur, qu'il ne s'est pas entendu lui-même.

On n'a pas plus d'aisance que Mlle. Contat. Madame Préville avait plus de noblesse. Fleury n'a ni la légéreté, ni la gaieté, ni la grace de Molé ; il y supplée par toutes les ressources que peut fournir une connaissance approfondie de son art. Dazincourt se fait supporter même de ceux qui ont vu Préville. Le rôle de Mlle Mars n'est presque rien, et le spectateur en est très-fâché. Celui d'Armand est froid et raisonnable : d'ailleurs, il est reconnu qu'Armand est de ces acteurs dont il n'y a communément rien à dire. Mlle Devienne est naturelle. On ne lui a pas trouvé assez de vivacité.

Le spectacle a fini par l'effroyable ballet pantomime de Jason et de Médée. Les danses du premier acte ont rempli les imaginations des idées les plus riantes, et les deux autres d'horreur et d'effroi. Un empoisonnement, des enfans égorgés, des démons, une pluie de feu : ces beautés horribles sont les dernières qu'on nous ait offertes, et l'on s'est retiré, à une heure du matin, avec tout l'enfer dans la tête.

Le premier consul est arrivé à l'intermède, ayant un uniforme de chasseur, et a été vivement applaudi.

THÉATRE FRANÇAIS.

La Fausse Honte, comédie en cinq actes et en vers, de M. *Longchamp*.

Nous touchons au moment où il sera impossible de

Digitized by Google

jouer une pièce nouvelle. Les fureurs du parterre vont toujours croissant, et pour peu que cela continue, il finira par ensanglanter le lieu où il tient ses turbulentes assises. La représentation de *la Fausse Honte* a été signalée par un véritable combat. Les forces des combattans étaient à peu près égales. La fortune a varié fréquemment, et le succès est demeuré incertain; les ennemis de l'auteur ont triomphé au premier acte; ils ont été battus au second, et quelques-uns même ont été mis en fuite; pendant les trois autres, la fluctuation a été continuelle. On ne saurait dire à qui le champ de bataille est resté; car, si l'auteur a été demandé par plusieurs, le parti de l'opposition était si nombreux que son nom n'a été entendu que de très-peu de personnes.

La délicatesse des spectateurs est devenue si pointilleuse, qu'elle trouve de l'indécence dans les phrases et les expressions les plus simples, et qu'il faudra, de peur de la blesser, retrancher la moitié de celles qu'on a coutume d'employer. Une femme satisfaite de son mari s'écrie :

Je le prendrais encor s'il était à reprendre.

On dit à cette femme accusée injustement :

Oui, je vous laverai de cette calomnie.

Ces deux vers ont effarouché la pudeur de nos beaux esprits. Certes, il faut être bien *malin* pour y entendre malice.

Le caractère qu'a voulu tracer l'auteur n'est rien moins que nouveau. Le mari du *Préjugé à la Mode*, *le Philosophe Marié*, le Valère de la comédie du *Méchant*, sont tourmentés aussi par une fausse honte.

Merval, jeune homme très-riche et maître de sa fortune, est venu se loger chez une intrigante qui voudrait le marier à sa fille; mais il a un ancien tuteur, sage mentor pour lequel il conserve le plus grand respect, qu'on attend de moment à autre, et qu'on sait d'avance devoir traverser ce projet. Delcourt, fils de l'intrigante, exécrable sujet, chargé de dettes, de ridicules, de crimes, prétendu petit-maître, projette de déniaiser Merval, de l'arracher à son mentor, et de le faire tomber dans le piége. Ces deux personnages sont calqués sur le *Méchant* et sur Valère.

Merval connaît une jeune veuve très-aimable, et pour laquelle il se sent de l'inclination; elle vient aussi descendre dans cette maison, dont la maîtresse est son amie, quoique leurs mœurs et leurs caractères soient bien opposés. Le perfide Delcourt fait croire à Merval qu'elle est coquette; que, pour lui plaire, il doit afficher des airs évaporés, et jouer le personnage d'un petit *roué*. Merval, au fond sen-

Digitized by Google

sible et vertueux, suit d'abord ces conseils d'un homme du *bon ton;* mais, ensuite, son penchant l'entraîne, il rougit de sa faute, avoue et déclare ses vrais sentimens, s'en repent aussitôt, se rétracte et se remet sous le joug de sa fausse honte.

Germon, son tuteur, arrive à son secours; et, pour éviter un éclat, consent qu'il demeure dans cette maison de scandale, s'y établit même avec lui. Il y a entr'eux une scène remplie de chaleur et très-bien écrite. Elle a, un moment, relevé la pièce, qu'on avait sifflée jusque-là. On y a remarqué ce vers :

Et pour vous distinguer, soyez homme de bien.

Après avoir flotté, pendant deux heures, entre ses deux mentors, entre le vice et la vertu, Merval allait échapper à son tuteur. Celui-ci, ayant en vain prié son pupille de lui accorder un rendez-vous dans une autre maison, où il se flatte de parvenir à lui dessiller les yeux, lui donne un cartel, sous prétexte d'un démenti qu'il en a reçu en public. Merval vient au lieu indiqué, et dit que, pour toutes armes, il n'a que ses pleurs. Il promet d'abjurer sa société, si l'on réussit à lui prouver que ses hôtes sont méprisables; ce qui est bientôt fait, car Delcourt est convaincu d'avoir jeté en prison un honnête homme, sur lequel il s'était fait transporter quelques créances, quoiqu'il fût lui-même son débiteur, afin de corrompre sa femme par l'appât de la liberté de son mari. Merval, alors, se jette aux pieds de la jeune veuve, qui, le voyant confus de ses travers, lui avoue qu'elle l'aime, et lui donne sa main. La pièce finit par ce vers:

Et n'éprouvons jamais que la honte du mal.

Il serait difficile de compter les défauts de cette comédie, et d'assigner toutes les causes de sa chute. Le premier acte est d'une froideur extrême. A peine il est commencé, que les personnages prennent du thé; ce qui ne produit d'autre effet que de les éloigner du spectateur et d'empêcher de les entendre distinctement. Ce Delcourt, détestable copie du *Méchant,* est un plat coquin, et rien ne pallie ses vices. La jeune femme dont il a fait emprisonner le mari, le conjure d'acquitter ce qu'il leur doit. Il n'en faut pas davantage pour procurer l'élargissement du prisonnier. Il lui répond : « Que n'êtes-vous aussi plus complaisante ? » Cette grossièreté a excité un soulèvement universel. Le reste du rôle ne vaut pas mieux.

Celui du principal personnage est tout-à-fait manqué. Merval est un lâche, un imbécille, quelquefois un malhon-

Digitized by Google

nête homme. Non-seulement il en croit tantôt un de ses mentors, tantôt l'autre, ce qui est conforme au caractère qu'on lui donne, mais il ment avec impudence pour nier le bien qu'il a fait, et persuader qu'il est un homme à bonnes fortunes, un séducteur. Il se plaint que son tuteur veuille lui donner le ridicule de posséder les vertus d'un capucin ou d'*une sœur grise*. Il l'humilie, il le raille, il le contredit, il l'outrage, lui donne les démentis les plus formels, et n'épargne rien pour lasser sa patience. Quelquefois il lui échappe des trivialités choquantes. Delcourt lui ayant observé que son valet, récemment tiré *de la ferme*, n'est pas assez élégant, il vient reprocher à ce malheureux tout le détail de sa toilette, et n'omet pas de parler de *ses souliers*. Quelques instans de lucidité et de sensibilité de Merval ont fait d'autant plus de plaisir, qu'ils sont courts et rares.

Le rôle de Germon, en général, a de la noblesse et de l'énergie. Il s'y trouve une ou deux fades galanteries qu'il est aisé de supprimer, entr'autres la comparaison de la femme à une *rose tendre*. Quelques traits de celui du valet ont provoqué tantôt le rire, tantôt l'intérêt. Merval, par les conseils de son perfide ami, veut le renvoyer, et, pour le consoler, l'assure que ses gages lui seront conservés. Il répond en pleurant :

Ce n'est pas votre argent, monsieur, c'est vous que j'aime.

L'auteur a dû être content de la manière dont sa comédie a été jouée par Baptiste l'aîné, Michot et Damas. Mademoiselle Volnais s'est bien acquittée de son petit rôle, et mademoiselle Mézerai médiocrement de celui de la veuve. On ne l'entend pas toujours très-distinctement.

La deuxième représentation de *la Fausse Honte* est annoncée avec des changemens; mais des changemens faits en vingt-quatre heures ne peuvent pas beaucoup améliorer une comédie dont le fond et les caractères sont essentiellement défectueux. Ce que l'auteur a de mieux à faire, c'est d'enchasser dans un cadre plus heureux une bonne scène ou deux et quelques vers bien faits, qui sont comme perdus dans celui-ci.

THÉATRE LOUVOIS.

Les Créanciers, comédie en quatre actes.

On a dit que *Louvois* était la petite maison de Thalie; mais le jour qu'on y donna *les Créanciers*, il ressemblait à un mauvais lieu de la plus mauvaise espèce, et à un

Digitized by Google

coupe-gorge. On y voyait un prodigue imbécille se ruinant de sang froid pour ne pas détromper sa femme, qui le croyait riche actuellement, quoiqu'il ne le fût qu'en perspective. Il faisait des *affaires*, donnait une obligation de dix mille francs pour cent louis qu'on lui comptait en or, et cinquante qu'on lui promettait en méchantes nippes. Quelquefois le théâtre se trouvait rempli de canaille : à la lettre ! On peut ranger dans cette catégorie un frère de la femme du prodigue, qui se présentait ivre, et emportait, sans le consentement de son beau-frère, deux mille écus que celui-ci venait d'emprunter, dont il avait le plus grand besoin, et qui se trouvaient sur sa table. Le motif de l'*emprunt forcé* fait par ce jeune fou, c'est que sa maîtresse devait passer bail avec un autre, dans le jour, s'il ne lui fournissait justement cette somme de six mille francs. Enfin, un valet disait des injures au prodigue, qui ne lui payait pas ses gages. Un benêt d'oncle arrivait pour dire que « c'est une bonne chose qu'une bonne femme. » Tout était à peu près de cette force. Avant la fin du quatrième acte, l'indignation du public a fait baisser la toile; on a demandé Musard, afin de prouver au directeur de Louvois qu'on voulait bien lui pardonner d'avoir assemblé une si nombreuse compagnie pour entendre des platitudes grossières et triviales ; cependant on répétait de tous côtés : « Comment se peut-il que Picard reçoive de telles » pièces? » La sienne a fait oublier l'autre ; et l'auteur a ainsi réparé l'échec qu'avait éprouvé le directeur.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Arlequin Musard, par MM. *Desaugiers* et *Francisque*.

LE théâtre du Vaudeville a trouvé un excellent moyen de s'approprier toutes les pièces anciennes et nouvelles. Il faut s'attendre qu'il nous donnera *Arlequin misantrope*, *tartufe*, *avare*, *sigisbé*, etc. C'est ainsi qu'un bon ouvrage en fait pulluler vingt mauvais ou médiocres. C'est ainsi que les *Lettres Persanes* ont produit les *Lettres Turques*, *Chinoises*, *Cabalistiques*, etc. Au reste, pour cette fois, on peut passer ce petit plagiat aux auteurs qui travaillent pour le Vaudeville. S'ils ont pillé Picard, celui-ci avait pillé Dufresny. Le *Négligent* est sans contredit l'original de l'un et l'autre Musard. Ce Négligent (Oronte) abandonne le soin d'un procès, dans lequel il s'agit de deux cent mille livres, de sa fortune entière, pour s'oc-

Digitized by Google

cuper de tableaux, de bronzes, de médailles, de porcelaines et de la pierre philosophale. Cependant il prétend qu'on ne pourra plus lui reprocher de négliger son procès. Depuis un an qu'il est commencé, il n'avait pas vu son procureur; mais enfin il arrive de chez lui. Le ciel en soit loué, lui dit Fanchon, sa servante.

ORONTE.

Quelle corvée !... Oh bien, m'en voilà quitte.

FANCHON.

Ne me savez-vous pas bon gré de vous avoir fait faire cette démarche ?

ORONTE.

C'était une chose qu'il fallait faire.

FANCHON.

Assurément. Que vous a-t-il dit ?

ORONTE.

Il venait de sortir.

FANCHON.

Quoi ! vous ne l'avez point vu?

ORONTE.

Non, dont je suis bien aise; car je n'aime point à parler d'affaires.

Un grand défaut du *Négligent*, c'est que ce personnage est très-rarement en scène; les trois actes se passent presque sans lui, et sont remplis par d'autres interlocuteurs. Mais son caractère est bien tracé. Il donne sa nièce à Dorante, qui lui a conservé ses biens, en terminant son procès par une transaction avantageuse. « Vous m'avez, lui dit-il, bien de l'obligation; car un mariage c'est encore des affaires : au moins c'est à condition que je n'entendrai parler ni de notaire, ni d'articles, ni de contrat; je ne veux plus avoir la tête rompue de toutes ces bagatelles; je ne me mêlerai que du ballet et des divertissemens de la noce. »

DORANTE.

Vous n'aurez que la peine de signer.

ORONTE.

Voilà-t-il pas encore ? signer, signer, signer !

Les auteurs de l'un et l'autre Musard ont tiré parti de ce trait. Celui de Picard a bien plus d'art que le Négligent de Dufresny. La scène n'est remplie que par ses *musarderies;* on ne le perd jamais de vue.

Digitized by Google

Le couplet d'annonce du dernier Musard a été très-bien accueilli. En voici l'idée : Arlequin

Qui n'avait jamais fini rien,
Voudrait pourtant finir la pièce.

Effectivement il l'a achevée à travers les sifflets et les applaudissemens. Les derniers ont cependant été les plus nombreux, et les auteurs ont été demandés.

Le fond de l'intrigue est très-mince. Arlequin, prompt à s'enflammer pour Colombine, qui a très-promptement répondu à son amour, ne l'a pas encore demandée en mariage à son père, Cassandre. Gilles, plus preste, a gagné l'amitié de celui-ci, qui lui a promis sa fille. Mais il est surpris par Arlequin dans la chambre de celle qu'ils aiment l'un et l'autre. Rendez-vous en conséquence pour se brûler la cervelle. Gilles ne s'y trouve pas par poltronnerie, et Arlequin y arrive trop tard, quoiqu'il ait du courage, parce que, distrait par les moindres bagatelles, il s'est dix fois arrêté en chemin. Gilles l'ayant su, croit qu'il a peur, vient le chercher dans la maison de Colombine. Les pistolets d'Arlequin sont sur la cheminée. Gilles s'en approche furtivement, souffle l'amorce et presse le combat; mais, sans qu'il le sache, il a été aperçu par Cassandre, qui, indigné de sa perfidie, donne sa fille au brave Arlequin.

Les *musarderies* d'Arlequin ne donnant communément aucun résultat qui lui soit nuisible, ne font aucune impression sur le spectateur, et sont presque toutes des hors-d'œuvre. Il y a même telle action d'Arlequin qu'on n'a pu se résoudre à regarder comme une musarderie. Par exemple, trouvant son café trop chaud, il dit qu'il va le laisser refroidir. C'est ce qu'aurait pu dire tout autre qu'un musard.

Colombine, qui a des talens, a fait le portrait de son père, et au revers celui de son cher Arlequin. Celui-ci, en *musant*, le déplace. Gilles s'aperçoit de la *doublure*, et s'écrie : « Il y a quelque chose là-dessous ! » Cassandre paraissant d'abord mécontent, Gilles, qui triomphe, dit à Arlequin : « Elle n'a fait que te mettre son père à dos. » Ces calembourgs ont à peine été remarqués; mais on a ri de ce trait de je ne sais quelle narration d'Arlequin : « Je » descendais de chez moi; arrivé au quatrième étage, » etc. » Lorsqu'il a été question de signer le contrat de mariage, Arlequin, qui était occupé à clouer le double portrait à un cadre, n'a pas voulu interrompre cette grave occupation, sous prétexte qu'il n'avait plus qu'un clou à

Digitized by Google

mettre. Enfin, quand il a mis son dernier clou, et signé, après beaucoup d'autres retards, Cassandre se félicite de ce qu'il va renaître dans sa postérité.

ARLEQUIN.

Oh! nous sommes bien jeunes, Colombine et moi.

CASSANDRE.

C'est pour cela....

ARLEQUIN.

Rien ne presse; nous avons du temps.

Il est à remarquer que dans aucune des trois pièces dont j'ai parlé, le Négligent ou le Musard n'est puni. Leurs auteurs ont cru peut-être que ce défaut n'est pas assez odieux pour exiger une punition. Mais n'est-ce pas, d'un autre côté, encourager la paresse, dont la *musarderie* est une nuance? Dans la comédie de Picard, on arrange les choses de manière que M. Musard n'a plus rien à faire; son fils est chargé du soin de son commerce, et on dit au père : A présent, *musez* tant qu'il vous plaira. Est-ce là le moyen de corriger les mœurs, et de justifier la devise de la comédie? *Castigat ridendo.*

ANNONCES.

Les Amours épiques, poëme héroïque en six chants; par Parseval-Grandmaison. Un vol. in-18. Prix : 2 fr. 40 cent., et 3 fr. par la poste. *Idem*, in-12, papier vélin, 5 fr., et cartonné, 6 fr.

A Paris, chez Henrichs, libraire, rue de la Loi, n°. 1231.

Cornélius Nepos Français, ou Notice historique sur les généraux, les marins, les officiers et les soldats qui se sont illustrés dans la guerre de la révolution; par Châteauneuf. — Prix de la 1ère. et 2e. livraisons, 3 fr., et 3 fr. 70 c. par la poste. — A Paris, chez l'auteur, rue Neuve-des-Bons-Enfans, n. 16. — La 3e. et la 4e. livraisons sont sous presse, pour paraître en germinal, réunies dans un même volume de 300 pages. — Même prix que la 1re. et 2e. livraisons. — *N. B.* On va commencer les travaux d'une belle édition du même ouvrage, grand in-8°, avec quarante portraits et soixante belles gravures, représentant l'action la plus mémorable et la plus dramatique des militaires français, d'après les dessins des artistes les plus célèbres. Cette édition ne pourra être mise en vente que dans dix-huit mois.

Précis de l'Histoire Ancienne et Histoire du Bas-Empire; par J. C. Royon. Deux ouvrages de 4 vol. in-8°. chacun; le premier de 21 fr.; le second, de 20 fr. pris à Paris. Ils coûtent 6 fr. de plus par la poste. — Ces deux ouvrages ont été jugés dignes de devenir classiques par tous les journalistes sans exception.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 22 mars.

M Pitt a fait, dans la séance de la chambre des communes, du 15 mars, une motion relative aux préparatifs maritimes, qui n'a eu pour elle que la minorité; mais c'est la plus formidable minorité qu'on ait vue depuis longtemps, puisqu'elle réunissait 130 voix. La majorité en avait 201.

D'après des lettres particulières qu'on a reçues de Paris, il ne paraît plus douteux que Moreau ne fût associé de Pichegru.

Plusieurs lettres qu'on a reçues de Paris, annoncent que la dernière conspiration a occasionné des alarmes très-vives dans toute la France. On dit que nombre d'officiers qui n'avaient jamais eu la moindre liaison avec Georges et Pichegru, sont suspectés. C'est le vœu public que le gouvernement soit déclaré héréditaire dans la famille de Bonaparte. On ajoute que le premier consul lui-même est plus inquiet et plus sombre que de coutume, depuis la dernière découverte. Voilà l'état naturel d'un gouvernement fondé sur l'existence d'un seul homme, sans qu'aucun ordre de succession soit établi, et dans une loi indépendante des hommes et des partis.

Nous sommes accusés d'une manière si directe et si positive dans le *Moniteur*, d'avoir conçu le projet d'assassiner Bonaparte, qu'il est du devoir de notre gouvernement de réfuter un reproche aussi déshonorant pour la nation.

On dit que le général Noailles a été tué, en passant de Saint-Domingue à Cuba, dans une action qui a eu lieu entre le bâtiment qui le portait et un corsaire anglais qui a été pris.

L'expédition secrète est partie de Dungeness. On ne la croit pas destinée pour Boulogne.

L'établissement de Gorée, sur la côte d'Afrique, a été pris, le 18 janvier, par une escadre que Victor Hugues a expédiée de Cayenne.

Le roi de Prusse a déclaré, à la diète de Ratisbonne, qu'il ne pourra jamais voir tranquillement qu'on profite de l'occasion de l'affaire de l'ordre équestre pour nourrir des dissensions dans l'Empire par des formes de procédures, et pour remplir certaines vues politiques. Il observe

Digitized by Google

que l'Autriche ne doit pas être juge et partie dans la même affaire; se plaint de ce qu'on l'ait écarté de l'exécution du conservatoire impérial, sans égard pour ses prérogatives, et la qualité de directeur de plusieurs cercles de l'Empire. Enfin, il engage ses co-états à accepter la médiation qui vient d'être offerte par la France et la Russie.

L'accusation faite par le premier consul contre le gouvernement anglais, d'avoir participé au complot d'assassinat qu'on prétend avoir découvert en France, a été ressentie vivement par plusieurs personnes respectables de ce pays, entre autres par M. le conseiller Hill, le doyen et le plus habile des jurisconsultes de l'Angleterre. Il adressa mercredi dernier au lord chancelier d'Angleterre, un mémoire où il démontre la nécessité de faire en parlement la réfutation formelle d'une accusation aussi monstrueuse. Jeudi dernier, ce vieillard octogénaire se rendit à la chambre des communes pour faire part au procureur-général de ses idées à ce sujet, et le pria de faire une démarche publique qui eût pour objet de venger la nation d'un pareil outrage. *(Morning-Chronicle.)*

Le sort de Georges, qui est actuellement entre les mains du gouvernement de France, doit intéresser toute ame loyale et compatissante. Nous déplorons la situation de certains autres personnages éminens qui viennent d'être arrêtés par ordre du premier consul; mais quoiqu'ils aient joué un rôle plus important dans la guerre de la révolution, on ne doit pas oublier qu'ils ont été les principaux instrumens qui ont servi à élever ce colosse énorme et intolérable de la puissance actuelle de la France. Mais nous pensons que Georges a été l'appui constant et infatigable de son roi. Ni les revers de la fortune, ni les dangers personnels, ni les tiédeurs de l'amitié, n'ont jamais pu le rendre indifférent à la cause de la royauté. *(Times.)*

On mande de la Havane qu'une frégate anglaise ayant rencontré un navire espagnol armé de 18 canons, par le travers de Saint-Domingue, et ayant voulu le contraindre de mettre son canot à l'eau pour aller à son bord, il en est résulté un combat dont l'issue a été la mort de plusieurs hommes de part et d'autre, et la prise du navire espagnol. Le gouvernement de la Jamaïque a adressé une espèce de réparation à celui de la Havane. Mais cela ne détruit point l'agression, et ne rend pas la vie aux morts.

On lit dans le *Moniteur*: Que M. Drake croyant que 16 gendarmes étaient partis en poste de Strasbourg pour

Digitized by Google

l'arrêter, quitta sa résidence à pied sans prendre congé, et disparut de Munich le 3 avril, comme un chef de bandits. La cour lui avait fait signifier précédemment la note suivante :

« Le soussigné ministre d'Etat et des conférences de S. A. S. E. Bavaro-Palatine a reçu l'ordre exprès de S. A. S. E. de transmettre à S. E. M. Drake, etc., l'imprimé des lettres ci-joint, et de l'informer que les originaux de ces lettres écrites de la propre main de M. Drake sont actuellement sous ses yeux.

» S. A. S. E. est profondément affligée que le lieu même de sa résidence ait pu devenir le foyer d'une correspondance aussi étrangère à la mission que S. E. M. Drake a été chargé de remplir près d'elle, et elle doit à sa dignité, à son honneur et à l'intérêt de son peuple, de déclarer à S. E. que dès ce moment il lui sera impossible d'avoir aucune communication avec M. Drake, et de le recevoir désormais à sa cour.

» Déjà deux sujets de S. A. S. E. fortement compromis par M. Drake, sont arrêtés à Munich, pour s'être permis, d'après ses suggestions, des démarches hautement réprouvées par le droit des gens.

» Le soussigné est chargé de déclarer encore que S. A. S. E. connaît trop bien les sentimens nobles et généreux de S. M. britannique et de la nation anglaise, pour supposer même que sa conduite à cette occasion puisse être sujette au moindre reproche. Elle s'empressera de s'en expliquer directement envers sa majesté, et de déposer en son sein le profond regret qu'elle éprouve en retirant sa confiance au ministre qui avait été chargé de la représenter dans cette cour. L'électeur a la pleine conviction que S. M. britannique ne verra dans cette démarche, quoique très-pénible pour lui, qu'un nouveau témoignage de la haute opinion qu'il a du caractère de S. M., et de la bienveillance dont elle a donné tant de preuves à la maison électorale. »

Munich, le 31 mars 1804.

On mande de Stuttgard, le 3 avril, que M. Spencer Smith, ministre d'Angleterre auprès de l'électeur de Vurtemberg, a subitement quitté son poste; qu'il était public qu'il avait dans ce pays une mission relative aux troubles intérieurs de France; qu'il avait récemment envoyé beaucoup de lettres de change sur Paris et sur Zurich, ce qui fait présumer qu'il n'est pas étranger aux

Digitized by Google

troubles actuels de la Suisse ; sur quoi le *Moniteur* fait cette réflexion : « Quel gouvernement que celui qui se sert du privilége de l'inviolabilité diplomatique pour souffler par-tout impunément le désordre et le crime ! Quel gouvernement que celui qui veut que les complots les plus bas soient conduits directement par les ministres qui représentent leur Souverain ! »

En vertu d'une ordonnance de S. A. S. l'électeur bavaro-palatin, il ne sera permis à l'avenir aux émigrés français de résider dans les pays électoraux, que lorsqu'ils auront justifié d'une manière authentique et reconnue légale par le ministre de France résidant, qu'ils sont véritablement éliminés ou près de l'être. Ceux qui sont établis dans le pays; ceux que les maladies ou le grand âge empêchent de se transporter ailleurs, peuvent y rester. Tous les autres, sans distinction, doivent s'éloigner dans la huitaine. Dix-sept émigrés français ont été arrêtés à la demande du ministre de France.

Les nouvelles de Berne, du 2 avril, annoncent que la révolte est à son plus haut degré de fermentation dans le canton de Zurich. Il y a eu plusieurs combats sanglans où les rebelles ont été tantôt battus et tantôt vainqueurs. Une des actions les plus meurtrières a eu lieu le 28 dans le bourg d'Horgen; l'armée des confédérés a été obligée de regagner Zurich, avec une perte que l'on dit considérable. La position de Zurich est très-périlleuse. Cette ville est presque cernée de toutes parts. Le landamman vient d'y faire passer en hâte un second bataillon. On assure que le comité insurrectionnel est présidé par un cordonnier nommé Willi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les rebelles n'ont à leur tête aucun homme qui par son nom, sa fortune ou ses talens, puisse leur inspirer la moindre confiance. Les anciens chefs du parti démocratique, ou désapprouvent la révolte, ou se tiennent tranquilles. Enfin, des lettres du 6 avril apprennent que l'insurrection du canton de Zurich est entièrement dissipée.

PARIS.

Le tribunal criminel et spécial du département de la Seine ayant été averti, le 16 de ce mois, que Pichegru s'était tué, cinq des juges de ce tribunal, accompagnés

Digitized by Google

d'un médecin et de cinq chirurgiens, se sont transportés au Temple pour vérifier le fait. Le procès-verbal de ces derniers porte : Qu'après avoir examiné toute l'habitude du corps dudit cadavre, ils avaient remarqué une impression circulaire au cou, large d'environ deux doigts, et plus marquée à la partie latérale gauche ;

Qu'il y avait strangulation ; qu'elle avait été faite à l'aide d'une cravate de soie noire fortement nouée, dans laquelle on avait passé un bâton ayant 45 centimètres de long et cinq de pourtour, et qu'on avait fait de ce bâton un tourniquet avec lequel ladite cravate avait été serrée de plus en plus, jusqu'à ce que ladite strangulation fût effectuée ;

Qu'ils avaient ensuite remarqué que ledit bâton se trouvait reposé par un de ses bouts, sur la joue gauche, et qu'en le tournant avec un mouvement irrégulier, il avait produit sur ladite joue une égratignure transversale d'environ 6 centimètres, s'étendant de la pommette à la conque de l'oreille gauche ;

Que la face était ékimôsée, les machoires serrées, et la langue prise entre les dents ;

Que l'ékimôse s'étendait sur toute l'habitude du corps ;

Que les extrémités étaient froides, les muscles et les doigts des mains fortement contractés ;

Qu'ils estimaient, d'après la position dans laquelle ils avaient trouvé le corps et les observations qu'ils avaient faites, et dont ils venaient de rendre compte, que l'individu dont ils avaient visité le cadavre, et que le concierge leur avait dit être celui de l'ex-général Pichegru, s'était étranglé lui-même :

Le médecin est le cit. Lesvignes, et les chirurgiens, les cit. Soupé, Didier, Bousquet, Brunet et Fleury.

La déclaration du porte-clef nommé Popon est ainsi conçue : A déclaré que ce matin, à sept heures, il est entré dans la chambre occupée par l'ex-général Pichegru, pour y allumer du feu ; que ne l'entendant et ne le voyant remuer, et craignant qu'il ne fût arrivé quelque accident, il a été sur-le-champ prévenir le cit. Fauconnier.

A ajouté que la clef de la chambre de Pichegru avait été emportée par lui, hier à dix heures du soir, après lui avoir servi à souper, et qu'elle était restée dans sa poche jusqu'au moment où ce matin, vers les sept heures, il avait été allumer du feu dans sa chambre ; et a signé.

Digitized by Google

Le commissaire du gouvernement a prononcé, après la clôture du procès-verbal, un discours qui annonce qu'on fera le procès à la mémoire de Pichegru.

Rapport du grand-juge relatif aux trames du nommé Drake, ministre d'Angleterre à Munich, etc.; du nommé Spencer Smith, ministre d'Angleterre à Stuttgard, contre la France et la personne du premier consul.

Après avoir établi les preuves des trames de ces deux Anglais, le ministre ajoute :

Citoyen premier consul,

Je sors peut-être des bornes de mon ministère ; mais je dois vous le dire avec la vérité dont vous aimez le langage, la France ne peut pas tolérer qu'une puissance ennemie établisse sur un territoire neutre des agens accrédités, dont la principale mission est de porter la division au sein de la république. Vous êtes à la tête d'une nation assez grande, assez forte, assez brave pour que vous ayez le droit d'obtenir une neutralité absolue. Vous m'avez ordonné constamment de ne pas souffrir que, sur quelque partie que ce soit de notre immense territoire, des conspirations soient ourdies contre aucun des Gouvernemens existans. Et déjà, pendant le court espace de temps qui s'est écoulé depuis que l'administration de la police m'est confiée, j'ai plusieurs fois anéanti des machinations qui menaçaient le roi de Naples et le Saint-Siége ; j'ai fait poursuivre à Strasbourg les fabricateurs de faux billets de la banque de Vienne. Tous ces faits ont démontré à quel point est sincère votre volonté de mettre les gouvernemens établis à l'abri de toute espèce de propagandes et de complots. Comment n'auriez-vous pas le droit d'exiger des Etats de l'Empire germanique une entière réciprocité ? Comment Munich, Stuttgard, Ettenheim et Fribourg auraient-ils celui de demeurer le centre des conspirations que l'Angleterre ne cesse de former contre la France et l'Helvétie !

Je demande donc avec instance, et tous mes devoirs envers vous, citoyen premier consul, m'en imposent la loi, que le cabinet prenne des mesures afin que les *Wickam*, les *Drake*, les *Spencer-Smith*, ne soient reçus chez aucune puissance amie de la France, à quelque titre et sous quelque caractère que ce puisse être. Les hommes qui prêchent l'assassinat, et qui fomentent les troubles civils, les agens de la corruption, les missionnaires de la révolte contre les gouvernemens établis, sont les ennemis de tous les Etats, de tous les gouvernemens : le droit des gens n'existe pas pour eux.

— MM. Noël et Delaplace viennent de rendre un nouveau service à l'instruction publique et particulière en publiant *les Leçons de Littérature et de Morale* (1). Cet ouvrage classique, adopté par le gouvernement pour les lycées et les écoles secondaires, est un recueil en prose et

(1) Deux volumes in-8°. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez le Normant.

BIBL. UNIV.

Digitized by Google

en vers des plus beaux morceaux de notre langue, dans la littérature des deux derniers siècles. Comme il n'est en vente que depuis hier, il ne nous est pas possible d'en rendre aujourd'hui un compte détaillé; nous citerons seulement quelques lignes de la préface, qui feront connaître le plan suivi par les auteurs et l'utilité de leur travail.

« *Trois ou quatre cents volumes*, et peut-être davantage, ont été choisis, feuilletés, lus en partie, pour remplir comme il faut l'objet que nous avions en vue. L'ouvrage que nous présentons à la jeunesse et au public, est un recueil classique français, d'une exécution aussi neuve et piquante, en ce genre, que le fonds en est riche et précieux, sous le double rapport de la littérature et de la morale. C'est un choix exquis, en prose et en vers, des morceaux de notre langue les mieux écrits et les mieux pensés, dans les parties de composition les plus difficiles, et qui demandent le plus de soin : *Narrations*, *Tableaux*, *Descriptions*, *Allégories*, *Définitions*, *Philosophie morale et pratique*, *Discours et morceaux oratoires*, *Caractères et Portraits*.....

» Chaque morceau de ce recueil, en offrant un exercice de lecture soignée, de mémoire, de déclamation, d'analyse, de développement oratoire, est en même temps une leçon d'humanité ou de justice, de religion, de philosophie, de désintéressement ou d'amour du bien public, etc. Tout, dans ce recueil, est le fruit du génie, du talent, de la vertu; tout y respire et le goût le plus exquis, et la morale la plus pure. Pas une pensée, pas un mot qui ne convienne à la délicatesse de la pudeur et à la dignité des mœurs. Cette lecture pleine de charme et d'utilité perfectionnera, achèvera l'éducation des jeunes personnes, leur donnera l'indication des ouvrages d'un grand nombre de nos meilleurs auteurs, et pour la plupart d'entre elles, une teinture suffisante de notre littérature. En un mot, tous les moyens de donner soit au fond, soit à la forme et à l'exécution de l'ouvrage, tout l'agrément et toute l'utilité qu'il comporte, nous les avons recherchés, employés avec un zèle et un soin qu'inspirent seuls l'ardent desir du bien de la jeunesse, et l'espoir de seconder efficacement les instituteurs et les institutrices, les pères et mères de famille qui ont le loisir ou le besoin de s'occuper eux-mêmes dans leurs foyers de l'éducation de leurs enfans. »

Digitized by Google

(N°. CXLVII.) 1er. FLORÉAL an 12.
(Samedi 21 Avril 1804.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

OVIDE EXILÉ,

A son Livre qu'il envoie à Rome.

Première Elégie des Tristes.

Je n'en suis point jaloux ; tu vas donc, ô mon livre,
Tu vas à Rome, hélas ! et je ne peux t'y suivre.
Pars, mais souviens-toi bien qu'enfant d'un exilé,
Sans aucun appareil tu dois être habillé.
Du suc (1) pourpré des fleurs n'emprunte point tes charmes ;
Cette couleur sied mal : ton maître est dans les larmes.

(1) *Vaccinium* était une espèce d'hyacinthe, ou, selon d'autres, une mûre de haie dont le suc servait à peindre les couvertures de livres chez les anciens. Leurs livres étaient de grandes feuilles roulées autour d'un cylindre, le plus souvent d'ébène, avec deux bouts garnis d'ivoire. Le titre était enluminé, et on trempait les feuilles dans l'huile de cèdre pour les conserver. On polissait avec la pierre ponce la peau qui les enveloppait.

Digitized by Google

N'étalé pas non plus, avec un fol orgueil,
L'éclat du vermillon sur un titre de deuil (1).
Laisse, laisse aux écrits plus avides de gloire,
Et le cèdre onctueux, et l'ébène et l'ivoire :
Ces ornemens sont faits pour les livres heureux ;
Il faut te souvenir de mon sort douloureux.
Ne sois pas recouvert de l'enveloppe unie
Que la ponce légère a partout repolie :
Tu dois de filamens être tout hérissé :
C'est les cheveux épars que marche un accusé.
Des lettres, si mes pleurs ont effacé la trace,
N'en rougis point : je veux en mouiller ta surface.
Va saluer pour moi des lieux chers à mon cœur ;
Je m'y rendrai du moins en qualité d'auteur.
Parmi les curieux dont tu fendras la presse,
S'il est encor quelqu'un que mon sort intéresse,
Dis : il vit, mais il souffre, et d'un Dieu qui le hait,
Sa fragile existence est encore un bienfait (2).
Donne-toi vîte à lire ; écarte un vain langage :
De peur d'être indiscret, n'en dis pas davantage.
Ta présence d'abord va faire un grand éclat :
Je passerai partout pour criminel d'état.
Tu seras insulté ; garde un profond silence :
Dans un mauvais procès le pis est la défense.
Tu pourras, que sait-on ? rencontrer un lecteur,
Qui, donnant une larme à ces vers de douleur,
Fera des vœux secrets, loin de la malveillance,
Pour que César enfin revienne à la clémence :
Quel que soit ce mortel qui plaint les malheureux,
Qu'il ne le soit jamais ; je fais pour lui des vœux,
Et que, suivant les siens, dans ma chère patrie,
César me laisse un jour finir en paix ma vie.

(1) Les Tristes.

(2) Le sénat avait décerné, depuis trente-sept ans, les honneurs divins à l'empereur, quand ce prince exila Ovide, pour quelque cause que nous ignorons, mais sous prétexte de venger les mœurs outragées par son *Art d'aimer*, répandu depuis plusieurs années.

Digitized by Google

En suivant mes avis, crains pourtant le censeur ;
Tu n'es pas, dira-t-on, digne de ton auteur.
Un bon juge s'arrête à chaque circonstance ;
Si l'on te juge ainsi, pars avec assurance.
C'est d'un esprit serein que découlent les vers ;
Le nôtre est obscurci par de soudains revers.
Le calme est un besoin pour le cœur du poète ;
Je suis battu des vents, des flots, de la tempête.
La peur bannit les vers, et moi, dans ma frayeur,
A chaque instant je crois le poignard dans mon cœur.
Quelque peu châtié que soit donc cet ouvrage,
De tout juge équitable il aura le suffrage.
Oui, qu'on mette à ma place un Homère nouveau :
Son génie accablé ployra sous le fardeau.
Au reste, d'un vain nom, ne t'embarrasse guère ;
Vas, mon livre, parais sans rougir de déplaire.
Notre sort actuel n'est pas assez brillant,
Pour faire de ta gloire un objet important.
Heureux dans mes foyers, l'honneur flattait mon ame,
Et je brûlais alors de la plus noble flamme :
Aujourd'hui, si les vers ne me font pas horreur,
C'est beaucoup ; je leur dois ma fuite et mon malheur.

Toi qui le peux, va voir le lieu de ma naissance ;
Ah ! que n'ai-je, grands Dieux, la même jouissance !
Mais ne crois pas, au sein d'une vaste cité,
Echapper aux regards par ton obscurité :
Sans titre, à ta couleur, on doit te reconnaître.
Tu voudrais feindre en vain ; tout décèle ton maître.
Entre en secret pourtant : crains mes autres écrits ;
Ils n'ont plus la faveur qu'ils obtenaient jadis.
Si quelqu'un, toutefois, à cause de ton père,
Te croyant dangereux, te rejette en colère,
Dis : vois mon titre ; ici l'amour n'entre pour rien :
L'autre ouvrage déjà n'est payé que trop bien.
Mais peut-être attends-tu que ma bouche t'invite
A monter au palais que l'empereur habite :

Digitized by Google

J'en demande pardon à ces augustes lieux ;
C'est de là que sur moi j'ai vu tonner les Dieux.
Je n'ai pas oublié leur bonté qu'on adore ;
Mais ils m'ont fait du mal, et je les crains encore.
Qu'il ait senti ta serre, un timide ramier
Frissonne au moindre bruit, redoutable épervier ;
On ne voit plus errer la brebis innocente,
Qu'un loup tient une fois sous sa dent menaçante :
Si Phaëton vivait, plus sage à ses dépens (1),
Il ne toucherait plus à des chevaux ardens ;
Et moi qui fus frappé, lorsque Jupiter tonne,
Je crois qu'il n'est armé que contre ma personne.
Tout Grec, à Capharée échappé des vaisseaux (2),
S'éloigne de l'Eubée, et craint toujours ses eaux :
Ainsi mon frêle esquif, après un noir orage,
Fuit à l'aspect des bords témoins de mon naufrage.
Vois donc autour de toi, mon livre, et sois prudent :
Si le peuple te lit, c'est assez, sois content.
Icare veut planer, dans l'espace il s'égare ;
La mer Icarienne a pris le nom d'Icare (3) :
Dois-tu céder aux vents (4) ? contr'eux dois-tu lutter ?
C'est aux temps, c'est aux lieux qu'il faut t'en rapporter.
Si tout est appaisé, si César est tranquille,
S'il goûte un doux loisir dans son auguste asile,
Si quelqu'un te rassure, et voyant ton effroi,
Daigne le prévenir et dire un mot pour toi ;
Parais sans balancer : plus heureux que ton maître,
A désarmer César tu parviendras peut-être :

(1) Tout le monde connaît la témérité de Phaëton, qui voulut conduire le char du Soleil, et fut précipité, par Jupiter, dans l'Eridan.

(2) Capharée est un promontoire de l'île d'Eubée, où la flotte des Grecs, revenant du siége de Troie, perdit plusieurs vaisseaux.

(3) Icare, fils de Dédale, voulut, suivant la Fable, s'envoler du labyrinthe de Crète avec des ailes de cire qui se fondirent au soleil.

(4) Faut-il te servir, dit le texte, de la rame ou de la voile ? Cette expression, tirée de la marine, revient à celle-ci : Dois-tu attendre les événemens, ou les brusquer ?

Digitized by Google

Autre Achille, en effet, lui seul me peut guérir (1)
Avec la même main qui m'a tant fait souffrir.
Par tes soins seulement ne me sois pas contraire :
Je crains toujours, hélas ! bien plus que je n'espère.
Ne va pas rallumer son terrible courroux,
Ne va pas m'attirer encore de nouveaux coups.
Quand tu seras reçu dans l'enceinte sacrée (2),
Où ta petite loge est déjà préparée,
Tu verras là rangés tous mes autres enfans,
Tes frères, fruits nombreux de mes soins vigilans.
Fiers de leur renommée, ils ont la mine altière,
Et leurs noms étalés affrontent la lumière.
Trois seuls, mis à l'écart, évitent le grand jour,
Et ceux-ci, comme on sait, sont les livres d'amour (3).
Ou fuis-les, ou du moins ose leur dire en face
Que de Laïus, d'Ulysse on voit en eux la race ;
Ils ont tué leur père (4) ; et si tu m'aimes bien,
A leurs propos d'amour tu ne répondras rien.
Il en est encor quinze (5), et tu peux les entendre ;
Ils furent depuis peu dérobés à ma cendre.
C'est sur des changemens que roulent tous leurs vers.
Dis de ma part qu'on peut y joindre mes revers ;
Car tout-à-coup mon sort a bien changé de face :
Tout me riait ; les pleurs des ris ont pris la place.
Sur mille objets encor tu pourrais m'écouter ;
Mais dans ces tristes lieux c'est assez t'arrêter,

---

(1) Télèphe, roi de Mysie, blessé par Achille, ne fut guéri qu'avec la rouille du fer de ce guerrier.

(2) Le cabinet de l'Auteur, vrai sanctuaire des Muses.

(3) Les trois livres de l'*Art d'aimer*.

(4) Œdipe tua son père Laïus, et Télégone, son père Ulysse, tous deux sans le savoir : l'*Art d'aimer* a tué Ovide.

(5) Les quinze livres des *Métamorphoses*, que l'auteur n'eut pas le temps de retoucher, à cause de l'arrêt qui le frappa d'une mort civile.

Digitized by Google

Et si tu en ermais ce que j'aurais à dire,
Le porteur à ton poids ne pourrait pas suffire.
Pars, le voyage est long, pars; nous, dans ces déserts,
Nous vivrons loin de Rome, au bout de l'univers.

LA PEINE DU TALION,

ANECDOTE.

L'IMPÉRATRICE de Bysance,
Théopompe un jour en fureur,
A son époux criait vengeance!
Et de quoi! lui dit l'empereur?
—Ah! si vous saviez l'insolence!
—Expliquez-vous. — Un impudent,
Un juif, trompant ma confiance,
M'a vendu ce faux diamant.
—Certes c'est une horrible offense,
Et prompt sera le châtiment.
La justice sur cette rive,
Tout ainsi qu'au siècle présent,
Des-lors était expéditive.
On saisit notre homme à l'instant,
Sur l'heure on prononce sa peine,
Et, d'épouvante pantelant,
Il est entraîné sur l'arène
Pour joûter contre un éléphant:
La princesse, un peu rancunière,
Veut de Moïse voir l'enfant
Mordre tant soit peu la poussière.
Allons, dit-elle en s'asseyant,
Près du prince plus débonnaire,
Allons rire du mécréant.
Escamoté par une trompe,
Ce drôle, en l'air, sera plaisant;

Digitized by Google

Mais, vis-à-vis du juif tremblant,
O surprise ! on amène en pompe
Un agneau doux et caressant.
C'est se moquer, dit Théopompe.
— Non, répondit le prince, non ;
Il vous a trompée, on le trompe ;
C'est la peine du talion.

R****.

VERS

Mis au bas du portrait de M. LE SAGE (1).

IL éclaira les pas de la philosophie,
Et de la gravité sut motiver l'effet;
Simple dans ses vertus, modeste, ami parfait :
Son ame se montra digne de son génie.

Par VERNES (de Genève).

ENIGME.

JE suis fidèle à l'amitié,
Il n'est point sans moi de constance ;
Sans moi vous n'auriez point aimé ;
A l'amour j'ai donné naissance.
Dans ce portrait un peu flatté,
Lecteur, je te plairai peut-être ;
Mais je te dois la vérité,
J'accompagne par-tout un traître.

Je ne quitte point les gourmands ;
A table, j'occupe une place.
On me voit parmi les savans,
Je me plais au milieu des Graces ;

(1) Célèbre mathématicien, et physicien, mort dernièrement à Genève ; il est principalement connu par un *Système sur la gravité physique.*

Digitized by Google

L'on me trouve dans les combats,
Dans la paix, jamais dans la guerre.
Si je suis dans un grand repas,
Je n'y fais jamais bonne chère.

On me trouve chez la beauté ;
Je donne naissance aux alarmes ;
Je ne sers point la volupté,
Le guerrier me trouve en ses armes.
L'on me rencontre à chaque pas,
Je suis dans l'air que l'on respire ;
Mais, si tu ne me devines pas,
Près d'Adèle tu peux t'instruire.

LOGOGRIPHE.

Je sollicite avec ma tête,
Et je serpente sans ma tête.

CHARADE.

Il est de l'humaine nature,
Lecteur de mon premier, que tu sois la pâture ;
Si mon dernier vient à sauter,
Rien ne pourra lui résister.
Quant à mon tout, c'est autre chose :
Visite les prisons, descends dans les cachots ;
De la misère, enfin, vois les tristes suppôts :
C'est sur la paille qu'il repose.

Par M. Vérlhac (de Brives),

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Placet.*
Celui du Logogriphe est *Livre*, où l'on trouve *ivre.*
Celui de la Charade est *Tourne-broche.*

Digitized by Google

Principes d'Eloquence pour la chaire et le barreau; par M. le cardinal *Maury*. Un volume *in*-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Théod. Warée* et *le Normant*.

On peut-être très-éloquent, et mal enseigner l'éloquence. L'un est le talent de l'orateur, l'autre est la science du rhéteur. On peut connaître à fond les principes d'un art, et manquer du génie qui les met en œuvre. Homère n'eût pas fait peut-être la *Poétique* d'Aristote; de même qu'Aristote n'eût pas fait l'*Iliade*. Ainsi on ne jugera pas de l'éloquence de M. le cardinal Maury, par les principes qu'il en donne, ni de ses principes, par la réputation de son éloquence. Après cette distinction, je dirai plus aisément ce que je pense de son livre.

Je crois pouvoir avancer que ses principes ne sont point de véritables principes. Ce sont des réflexions éparses et sans suite, dans lesquelles on peut trouver de bonnes idées sur l'art de la parole, mais qui n'offrant rien de méthodique, rien de général, rien d'approfondi, ne doivent pas être considérées comme une instruction de principes. L'auteur n'y montre point les fondemens de l'éloquence, bien moins encore ceux de l'éloquence sacrée. Si l'on considère attentivement les quatre premiers chapitres dans lesquels il traite, ou croit traiter, des principes généraux de son sujet, on verra qu'il n'en donne aucune vue claire ni étendue. Il expose d'abord *l'idée générale qu'il s'est formée de l'éloquence de la chaire*. Et quelle est cette idée ? Il veut que l'orateur chrétien soit comme un homme sensible, qui voit son ami prêt à faire une démarche contraire à son intérêt, et

Digitized by Google

qui, pour l'en détourner, s'insinue dans son esprit avec tous les ménagemens de la prudence, le ramène avec douceur, ne lui parle que le langage du sentiment, et, lorsqu'il est sûr d'intéresser, étonne son imagination par la crainte, et lui porte le dernier coup par ses larmes. « C'en est fait, dit-» il, le cœur se rend, les deux amis s'embrassent, » et c'est à l'éloquence de l'amitié que la raison et » la vertu doivent l'honneur de la victoire. » C'est là, sans doute, un beau triomphe; mais je ne vois rien, dans cette peinture, que l'amitié et l'éloquence humaine ne puissent faire toutes seules: et quelle idée générale cela me donne-t-il de l'éloquence de la chaire? quoi! n'a-t-elle pas un caractère qui la distingue, des idées qui l'élèvent, des motifs qui l'épurent, des sentimens qui l'inspirent? est-ce un zèle humain qui l'anime? et n'y a-t-il donc qu'une éloquence *d'amitié* dans l'Evangile?

C'est bien mal entendre un pareil sujet. La charité chrétienne a bien une autre tendresse et une autre éloquence que toutes les amitiés des hommes. C'est une idée fausse ou incomplète, de ne concevoir cette éloquence que comme l'effusion naturelle d'un cœur sensible. C'est n'être ni assez ému ni assez éclairé que d'en parler de la sorte. Y a-t-il rien là qui ressente l'élévation du sanctuaire, l'autorité qui en émane, et l'onction qui en découle? Celui qui fait du bien à ses ennemis n'a-t-il que de l'amitié? Celui qui prie pour ses bourreaux n'est-il qu'un homme sensible? Lorsque Saint Paul s'écrie: *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur et ego non uror?* « Qui est-ce qui s'affaiblit, sans que je » m'affaiblisse avec lui? Qui est-ce qui tombe, » sans que je brûle pour le relever? » N'est-ce là qu'une éloquence humaine? non, et M. le cardinal

Digitized by Google

Maury a trop de lumières pour ne pas sentir combien ce ministère de la parole, soutenu par des motifs si hauts et si étrangers à tous les intérêts de cette vie, est au-dessus de son idée et de la faible image qu'il en donne. Mais il a écrit dans un temps malheureux, où quelques ministres de cette parole, pleins d'une indigne complaisance pour l'orgueil de la philosophie, réduisaient l'éloquence sacrée à n'être plus qu'un cours de morale et de raison; chrétiens sans foi, orateurs sans entrailles, qui ôtaient J. C. de l'Evangile, et retranchaient de l'édifice les fondations et le couronnement!

Les autres idées générales de l'Auteur se bornent à dire que l'orateur ne doit envisager qu'un seul homme, ne parler qu'à un seul homme dans une grande assemblée, et que pour connaître cet homme il faut qu'il rentre en lui-même et qu'il étudie son propre cœur: idée très-juste, assurément, et d'une pratique excellente pour le moraliste, mais qui n'éclaircit point le sujet, puisqu'elle ne montre ni ce que c'est que l'éloquence de la chaire, ni à quelles sources elle peut puiser, ni quels caractères elle doit soutenir, ni sur quel fonds d'idées elle s'appuie. L'Auteur semble en effet le reconnaître, et passant au cinquième paragraphe, il dit lui-même: « Ces principes généraux sont insuffisans: venons donc au détail, » et appliquons les règles de l'art à la composition d'un discours. » Je le veux bien; mais c'est passer d'un traité sur l'éloquence sacrée, à des leçons de rhétorique; et quoique ces leçons renferment plusieurs choses très-bien pensées et très-bien écrites, j'ose assurer que c'est se tenir à la surface du sujet, si ce n'est même s'en éloigner entièrement.

En effet, on doit supposer que l'orateur chrétien que M. le cardinal Maury veut former a fait

Digitized by Google

ses études, et qu'il n'ignore pas les premières règles de la composition oratoire. Il est donc inutile de le ramener aux élémens de l'art, et de lui répéter quelle insinuation doit régner dans l'exorde, quelle clarté dans l'exposition, quel pathétique dans la péroraison, quelle vivacité la figure de l'interrogation peut donner au discours, et autres principes semblables. Il est bien plus inutile encore de lui citer l'exemple des Grecs et des Romains qui n'est ici d'aucun poids. Eh! il s'agit bien de savoir par quels argumens Démosthène désolait ses ennemis, par quels tours oratoires Cicéron accusait Verrès. Ce sont là des modèles de style qu'on peut étudier avec fruit dans les commencemens; ils peuvent même, si l'on veut, soutenir l'avocat dans les disputes du barreau, et l'orateur politique dans les affaires d'état: ce sont des maîtres de passion, de subtilité et d'artifice; mais lorsqu'il faut s'élever à cette éloquence qui fait des vérités les plus sublimes une instruction populaire, qui ne connaît point d'autres ennemis à combattre que les passions, d'autres armes à employer que l'innocence et le repentir, d'autre liberté à défendre que celle de la vertu, d'autres richesses à conquérir que le ciel, tous les orateurs, tous les philosophes anciens pris ensemble ne fourniraient pas une idée, pas un sentiment qui en fût digne; et qu'il faut plaindre ces hommes qui, consumés d'un vain savoir, vont tâtonner dans les ténèbres de cette curieuse antiquité, pour y découvrir quelques lueurs de raison, quand le grand jour de la vérité a été apporté par l'Evangile!

Ces puériles recherches semblent ramener à l'enfance de la philosophie et de la littérature. M. le cardinal Maury veut montrer par quel genre de sublime on peut, dès l'exorde du discours, s'emparer de l'attention avec autorité, et il va prendre

Digitized by Google

pour exemple Sénèque le tragique, qui commence sa pièce de *la Troade* par ce monologue d'Hécube:

Quicumque regno fidit, et magnâ potens
Dominatur aulâ, nec leves metuit Deos,
Animumque rebus credulum lætis dedit,
Me videat, et te, Troja.

« Que celui qui compte sur sa puissance, qui » est entouré d'une cour nombreuse, qui ne craint » point la légéreté des Dieux, et qui se livre avec » un cœur crédule aux douceurs de la fortune, » jette les yeux sur moi et sur Ilion. »

Cette leçon sur les vicissitudes des choses humaines, pouvait passer pour philosophique dans les idées des anciens; mais depuis que la raison du christianisme nous a fait voir dans le cours de ces choses, quelqu'agité qu'il paraisse, un ordre profond et régi par des lois supérieures, bien loin que l'orateur sacré puisse trouver quelque apparence de sublime dans la déclamation de Sénèque, il est impossible que son jugement ne soit pas choqué de la manière dont ce philosophe attribue les révolutions du monde à la légéreté et à l'inconstance de ses Dieux (*leves Deos*). Et son goût ne serait pas moins blessé de voir des sentences si apprêtées et si pleines d'emphase dans la bouche d'une femme malheureuse :

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quels affreux pays,
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.

BOIL. Art. poét.

M. le cardinal Maury, qui veut avec tant de raison que l'éloquence sacrée rejette tout ce qui n'est que finesse d'esprit, tour ingénieux et délicat, ne devait-il pas dédaigner aussi toute érudition frivole? Il pourrait sembler qu'écrivant pour le bar-

Digitized by Google

reau aussi bien que pour la chaire, comme son titre paraît l'annoncer, il a pu recommander les sources de l'éloquence profane, et y puiser lui-même, sans sortir du caractère de son sujet; mais c'est une illusion. La chaire est réellement le seul objet de ses réflexions, comme elle a dû être celui de ses études. Il n'y est question du barreau que pour la forme, et en passant; tout s'adresse aux prédicateurs, jusqu'à la lecture des plaidoyers. Il dit assurément: « Les *Verrines*, les » *Catilinaires*, les péroraisons de Cicéron, doi» vent être le *manuel* des orateurs chrétiens. » Or, c'est sur cela que portent mes remarques, justes ou non.

M. le cardinal Maury connaît aujourd'hui, mieux que personne, quel est le véritable *manuel* des orateurs et des philosophes chrétiens; et il sait bien que ce ne sont pas les *Verrines*. Il sait bien qu'il n'a été donné ni à Cicéron, ni à Démosthène de parler au cœur des hommes et de les instruire. Je ne lui ferai pas l'injure de disputer là-dessus; dans le temps même où il a écrit ses *Principes*, ses lumières naturelles lui ont fait sentir par quelle élévation de pensées l'éloquence sacrée l'emporte sur l'éloquence profane, et c'est dans ce sentiment qu'il paraît mettre Bossuet au-dessus de tous les orateurs; Bossuet, *le plus naturellement éloquent de tous les hommes*, dit M. de Voltaire.

L'auteur du *Cours de littérature*, qui a examiné autrefois les *Principes d'Eloquence* de M. le cardinal Maury, comme on le peut voir dans les fragmens du XIVe. volume, ne lui a rien contesté sur Bossuet, et l'on peut même ajouter à sa gloire qu'il a poussé l'admiration encore plus loin, dans un éloge si court et si expressif qu'il mérite qu'on le rapporte ici.

« Un homme, dit-il, me paraît avoir été plus magnifiquement partagé que personne, puisque

Digitized by Google

seul il s'est élevé au plus haut degré dans ce qui est de science et dans ce qui est de génie. C'est Bossuet. Il n'a point d'égal dans l'éloquence, dans celle de l'oraison funèbre, dans celle de l'histoire, dans celle des affections religieuses, dans celle de la controverse ; et, en même temps, personne n'a été plus loin dans une science immense qui en renferme une foule d'autres, celle de la religion. C'est, ce me semble, l'homme qui fait le plus d'honneur à la France et à l'Eglise des derniers siècles. (1). »

Mais cet illustre critique qui s'est montré si juste envers Bossuet, ne l'a pas toujours été envers Bourdaloue. Il reproche à M. le cardinal Maury d'en faire trop de cas, et de n'en pas faire assez de Massillon ; sur quoi je trouve qu'ils ont tort et raison tous deux. En effet, M. le cardinal Maury estime que Bourdaloue a plus d'idées, qu'il est plus fort et plus pressant dans la manière dont il les expose, et cela est vrai ; mais la conséquence qu'il en tire, qu'il est donc plus éloquent, n'est pas exacte, car l'éloquence ne consiste pas uniquement dans la force des idées. De son côté, M. de Laharpe trouve que Massillon est plus touchant, plus persuasif, plus orné dans son style, et il a raison ; mais lorsqu'il en conclut que Bourdaloue *ne peut pas soutenir la comparaison comme orateur* lorsqu'il établit en principe, que *la véritable victoire des orateurs chrétiens n'est pas de convaincre, mais de persuader*, il tombe dans une grande erreur, et n'envisage, comme M. le cardinal Maury, qu'un des côtés de l'art oratoire. Il faut donc en découvrir ici les principes généraux pour justifier mon sentiment, et montrer que je n'apporte dans cette critique, ni présomption ni légéreté.

(1) *Cours de littérature*, tom. XIII, pag. 66.

Digitized by Google

Toute l'éloquence est renfermée dans ces deux points, conviction et persuasion, lesquels correspondent aux deux puissances de l'ame humaine, qui sont l'intelligence et la volonté, autrement, l'esprit et le cœur. L'esprit veut être éclairé et convaincu; le cœur veut être ému et persuadé. La conviction s'opère par des idées justes; la persuasion, par des sentimens vifs et naturels: mais l'une doit précéder l'autre; et comme l'intelligence est la première qualité dans l'homme, et qu'elle doit éclairer la volonté, de même le raisonnement doit marcher le premier dans le discours, et éclairer les voies du sentiment. Si l'on se borne à convaincre, l'entendement sera rempli de lumières, l'esprit verra la vérité, mais la volonté ne sera pas échauffée, et le cœur n'embrassera pas la vertu. Si l'on se contente de persuader et d'émouvoir, l'action se fera dans le cœur, mais sans connaître ni le but de ses mouvemens, ni le principe de ses desirs, et on demeurera exposé aux illusions du sentiment. Il faut donc tout ensemble et convaincre et persuader, et il n'y a d'éloquence parfaite que celle qui réunit ces deux choses. Cela paraît éminemment dans l'éloquence sacrée, qui ne veut que conduire les hommes au bien; car pour les y conduire parfaitement, il faut en même temps, et leur faire connaître leurs devoirs, et les leur faire aimer. Ainsi il faut leur en donner tout à la fois la conviction et le sentiment. Il faut montrer les principes dans tout leur jour pour que l'esprit en demeure convaincu, et ensuite enlever le cœur pour les faire suivre. Cela embrasse l'homme tout entier, spéculation et pratique. Cela même embrasse toutes les études qui conviennent à l'orateur, et les met dans leur ordre. Car la conviction, qui est le fruit de la raison, a pour fondement la connaissance de toutes les vérités intellectuelles;

Digitized by Google

et c'est à quoi revient ce principe de Cicéron, qu'on ne peut être éloquent sans la connaissance de la sagesse, *sine philosophiâ non posse effici eloquentem*; et la persuasion, qui est le fruit du sentiment, comprend l'étude du cœur humain et de ses passions.

La conviction, réunie à la persuasion, constitue donc la véritable éloquence, celle qui agit, et qui agit avec ordre sur toute les facultés de l'ame; et comme on ne peut lui donner un principe plus étendu, on ne peut non plus lui assigner une meilleure fin. On voit donc par-là combien il y a d'erreur dans cette idée, que *la véritable victoire des orateurs chrétiens n'est pas de convaincre, mais de persuader.*

C'est faute d'avoir envisagé assez nettement ces principes, que M. le card. Maury et M. de La Harpe se sont mépris dans leurs jugemens sur deux orateurs, dont l'un a porté au plus haut degré le talent de la conviction, et l'autre celui de la persuasion. Il est manifeste qu'on ne pouvait décider que l'un fût plus éloquent que l'autre, par la seule raison que celui-là est plus convaincant, ou que celui-ci est plus persuasif, puisque l'une ou l'autre de ces qualités ne constitue, comme on l'a fait voir, qu'une des parties de l'éloquence. Tout ce qu'on pouvait dire, c'est que l'un est plus propre à éclairer l'esprit, et que l'autre est plus habile à émouvoir le cœur. Mais, au surplus, Massillon ne manque point d'idées, ni Bourdaloue de sentiment, et mon dessein n'est pas de prononcer sur ces deux grandes réputations, mais de relever l'erreur dont elles sont le sujet. On ne peut s'appuyer d'une théorie trop exacte et trop développée, lorsqu'on se permet de contredire des écrivains célèbres, qui ont pu manquer de méditation, mais non pas de connaissance. CH. D.

Digitized by Google

Grammaire italienne de Port-Royal; cinquième édition, précédée de réflexions sur cette Grammaire, par M. *Ch. J. Lafolie.* Un vol. in-8°. Prix : 2 f. 50 c., et 3 f. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Bertrand-Pottier*, imprimeur-libraire, rue Galande, n°. 56; *Arthus Bertrand*, libraire, quai des Augustins, n°. 35; et *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Deux motifs décident ordinairement à apprendre une langue étrangère : le grand nombre de pays où elle se parle, et les chefs-d'œuvre littéraires qu'elle possède. MM. de Port-Royal observent que la langue italienne réunit ce double avantage. Familière à presque toute la Grèce, et répandue dans la Turquie occidentale, elle est nécessaire pour les voyages et le commerce du Levant; formée par le peuple le plus anciennement policé de l'Europe moderne, elle a été en quelque sorte associée aux grandes destinées de Rome, qui, dans les temps les plus malheureux de sa décadence, ne perdit jamais entièrement le goût des lettres. Il est à présumer qu'aux époques où les barbares inondèrent l'Italie et les Gaules, et se succédèrent avec une étonnante rapidité dans ces deux contrées, il résulta du mélange de leurs idiômes avec la langue latine déjà corrompue, un langage à peu près pareil. Cette conjecture paraîtra fondée si l'on remarque que dans les auteurs qui précédèrent le Dante, et dans le Dante lui-même, il se trouve une grande quantité de mots que la langue italienne a rejetés, et qui ont été conservés dans la langue française. Les procédés de ces peuples ne différaient nullement; ils se servaient des mots en usage chez les vaincus, mais ils en changeaient les terminaisons; les constructions étaient altérées, et l'introduction de l'article et d'une multitude de prépositions dénaturait absolument la langue qu'ils avaient adoptée. Quel que soit

Digitized by Google

le résultat que l'on puisse tirer de ces recherches, plus curieuses que véritablement utiles, il est certain que la langue de l'Italie fut à peu près fixée dans un siècle où le reste de l'Europe était plongé dans la barbarie; le Dante ennoblit l'idiôme vulgaire, et le rendit, dans ses trois poëmes, digne d'être l'organe des grandes pensées et des grandes passions.

L'étude de l'ancienne littérature italienne peut être regardée comme classique. Si l'on excepte le Dante, Pétrarque et Boccace, qui, malgré la connaissance approfondie qu'ils avaient des chefs-d'œuvre de l'antiquité, ne les prirent cependant pas pour modèles, on remarquera que presque tous les poëtes et les prosateurs célèbres de l'Italie, ne se sont presque jamais éloignés des traces de leurs illustres prédécesseurs. On est habitué à comparer *la Jérusalem* à *l'Iliade*, *le Roland* à *l'Odyssée*; Machiavel rappelle Tacite; et l'on voit dans Guichardin les traits affaiblis de la diction nombreuse et éloquente de Tite-Live. Cette admiration sentie des grands modèles, qui ne dégénérait pas en imitation servile, puisque les hommes célèbres dont nous venons de parler trouvèrent plusieurs combinaisons nouvelles; cette admiration que les contemporains partagèrent, fut la véritable cause de la renaissance des lettres. Si le goût n'avait pas présidé à cette heureuse révolution, quels qu'eussent été les talens des écrivains, leurs efforts n'auraient eu aucun résultat; et l'éclat qu'ils auraient répandu se serait évanoui avec eux. L'époque du règne de Louis-le-Jeune, où brillèrent les talens de Saint-Bernard, d'Abailard et de Pierre le vénérable, époque à laquelle l'amour des lettres fut poussé, en France, à son plus haut degré d'enthousiasme, et qui cependant n'a laissé à la postérité aucun monument durable, peut servir à confirmer cette opinion, et à expliquer la supériorité de l'Italie dans les lettres, jusqu'au moment où la France eut enfin une littérature.

MM. de Port-Royal portent quelques jugemens sur les

Digitized by Google

premiers auteurs italiens : le Dante, Villani, Pétrarque et Boccace sont appréciés avec cette justesse de goût qui distinguait les illustres solitaires. Ils pensent que c'est surtout au dernier que les Italiens doivent la fixation de leur langue : l'élévation, et trop souvent l'obscurité des pensées du Dante, devaient empêcher qu'on ne le prît pour modèle dans le langage ordinaire ; la galanterie subtile et l'héroïsme qui distinguent les sonnets, les odes et les triomphes de Pétrarque, présentaient le même obstacle ; Boccace seul, dont les narrations étaient à la portée de tout le monde, et qui fit les délices de son siècle par le naturel, l'élégance et la vivacité de son style, pouvait influer d'une manière décisive sur le langage de ses contemporains.

On s'accorde assez généralement sur le mérite de Boccace ; mais il nous semble qu'on n'a pas assez observé l'art qui règne dans le commencement du Décameron. Jamais introduction ne contrasta plus fortement avec le sujet d'un ouvrage, et jamais cependant on ne prépara d'une manière plus heureuse le lecteur à des historiettes agréables et intéressantes. L'auteur vous transporte à l'époque la plus malheureuse des annales de Florence ; celle de la peste qui dévasta cette grande cité vers le milieu du quatorzième siècle. Depuis Thucydide, on n'avait pas exprimé avec tant de vérité et de force les effets de cet horrible fléau. La contagion s'étend sur toutes les classes de la société. A la pitié qu'inspirent les maux d'autrui, à ce penchant naturel que nous avons à secourir ceux qui souffrent, succèdent tout-à-coup l'égoïsme et l'isolement qui résultent d'un danger extrême et commun. Chacun se concentre en soi-même ; les liens du sang et de l'amitié sont rompus ; le désespoir reste seul à cette multitude dans laquelle la mort choisit incessamment ses victimes. Alors les caractères des hommes, que la félicité publique avait déguisés, ne résistent point à l'épreuve des grandes calamités ; ils se déploient dans leur difformité effrayante. Les uns se livrent à tous les excès de la débauche et du libertinage pour se

Digitized by Google

distraire des images funèbres qui les poursuivent; d'autres poussent la perversité jusqu'à dépouiller les mourans, et s'exposent à une mort certaine pour satisfaire un moment leur cupidité. Les tribunaux sont fermés, les lois sont muettes, et l'anarchie joint ses horreurs à celles de la contagion. On doit remarquer que, dans les détails de cet affreux tableau, Boccace ne fatigue point le lecteur par des objets révoltans; il excite l'émotion, la terreur, jamais il n'inspire le dégoût : cette difficulté était la plus grande qu'il eût à surmonter. Au milieu des ravages de la peste, une société choisie se rassemble et se retire dans une campagne voisine. Les délices de cette retraite font le contraste le plus frappant avec les horreurs dont on vient de s'occuper. Des lois sont établies pour cette réunion d'hommes spirituels et de femmes aimables; chacun à son tour contribue à l'amusement de la compagnie par des récits ingénieux; et le lecteur, agréablement distrait par une multitude d'historiettes variées, ne se rappelle le fléau dont l'auteur lui a présenté les détails, que pour mieux jouir des charmes d'un asile que la peste a respecté.

Il n'est pas étonnant que la nouveauté de cette combinaison ait excité l'admiration des Italiens; ils en parlent avec un enthousiasme qu'ils ne paraissent pas avoir pour leurs poètes les plus célèbres. « Que penserons-nous, dit » un littérateur Florentin (1), du célèbre Boccace, qui n'a » jamais été assez loué ? Je crois que si Démosthène et » Cicéron avaient pu voir ses ouvrages, ils les auraient » lus et relus, et les auraient considérés comme des » modèles de diction; et si quelqu'un, ce que je ne peux » croire, avait de lui une autre opinion, qu'il me dise ce » qui manque en invention et en éloquence dans ses ini- » mitables nouvelles. Il me semble qu'il ne leur manque » que d'être lues plus souvent, non pour satisfaire une » vaine curiosité, mais pour que l'on examine l'extrême » pureté de la diction, le choix des termes, le nombre

(1) Buon Mattei.

Digitized by Google

» des phrases, la vivacité des pensées, et sur-tout l'in-
» vention admirable de l'auteur ; invention telle, que
» vous pouvez prendre dans son livre l'idée de tous les
» genres, de tous les styles, de toutes les matières : il
» offre des sujets de tragédie et de comédie, des satires
» piquantes, des moralités utiles, et des discours aussi
» persuasifs qu'entraînans. » Nous n'avons pas besoin d'observer que cet éloge est très-exagéré. MM. de Port-Royal, beaucoup plus judicieux, se bornent à admirer l'élégance et la pureté du style de Boccace ; ils observent que sa prose est bien plus exacte et plus naturelle que ses vers, et terminent leur jugement par une remarque très-importante sur le danger que les jeunes gens peuvent courir en lisant le Décameron. « Il faut néanmoins,
» disent-ils, prendre garde qu'il y a des endroits dans
» cet auteur qui font bien voir qu'il a été moins scrupu-
» leux à violer les règles de la pureté des mœurs, que
» nous avons reçues de Dieu même, qu'à choquer celles
» de la pureté du langage, qui ne sont nées que du caprice
» ou de la volonté des hommes. C'est pourquoi on ne
» pense pas qu'il y ait quelqu'un si peu éclairé parmi les
» chrétiens, que de prétendre qu'on le doive mettre in-
» différemment entre les mains de tout le monde. Il ne
» faut pour faire honte aux plus libres, dans ces ren-
» contres, que les renvoyer au jugement d'un sage païen
» (Quintilien), qui, parlant de ce qu'on peut faire lire
» à la jeunesse, dit que non-seulement on doit faire choix
» des auteurs, mais même de quelques parties de chaque
» auteur, parce qu'il y en a qui ont dit des choses qui ne
» sont pas assez honnêtes. »

La décadence de la poésie italienne fut extrêmement prompte : tandis que la nôtre s'élevait à son plus haut degré de perfection dans un siècle éclairé et poli, l'Italie ne produisait presque plus que des ouvrages du second ordre. On trouve la cause de cette décadence dans l'extrême facilité que l'on a de faire des vers italiens. Ménage,

Digitized by Google

qui fut médiocre dans sa propre langue, eut en Italie la réputation d'un bon poète. Les préceptes de la poésie française, qui l'ont surchargée de difficultés salutaires et qui exigent en même temps un naturel et une aisance qu'on ne peut acquérir que par un travail obstiné, ont long-temps retardé une semblable décadence; lorsqu'elle est arrivée, ils ont été un obstacle invincible aux innovations, et du moins ont eu l'avantage de resserrer le nombre des mauvais poètes : cet avantage a manqué à l'Italie. Il faut lire les règles de la poésie italienne, qui font la troisième partie de l'ouvrage que nous annonçons, pour se convaincre de la vérité de cette remarque. Nous observerons à cette occasion que ces règles ne se trouvent dans aucune autre grammaire; ce qui doit donner un nouveau prix à celle de Port-Royal.

Cette méthode ne paraît avoir été faite que pour des personnes déjà instruites. MM. de Port-Royal conseillent à ceux qui veulent apprendre l'italien, de se borner à étudier dans leur ouvrage la déclinaison de l'article et les conjugaisons des verbes auxiliaires et réguliers; ils pourront ensuite s'exercer à traduire des auteurs faciles, et se familiariseront avec les régles à mesure qu'elles se présenteront. On sent que ce moyen ne conviendrait pas à des enfans; il faut, ainsi que l'expérience l'a toujours prouvé, leur enseigner les élémens d'une langue, soit par l'étude des règles, soit par des compositions fréquentes dans cette langue : ce travail doit précéder la traduction. Si, comme on l'a essayé dans les derniers temps, on s'éloigne de cette méthode ancienne et consacrée, les progrès seront en apparence plus rapides, mais on remarquera bientôt que les élèves n'ont acquis qu'une idée très-imparfaite de la langue qu'on a cru leur apprendre. L'étude de la langue italienne ne fait point ordinairement partie de la première éducation; ainsi, la méthode de Port-Royal n'entraîne aucun des inconvéniens que l'on pourrait craindre, si on la pratiquait avec des enfans.

Digitized by Google

L'éditeur, M. la Folie, a développé dans une préface succincte et bien pensée, des principes fort justes sur la grammaire en général. Il pense avec raison que la multitude des méthodes est un signe presque certain de la décadence d'une langue. En cherchant dans la métaphysique les règles grammaticales, en voulant tout soumettre aux lois du raisonnement et de l'analogie, on dénature infailliblement un langage formé par l'usage, et qui n'a dû son perfectionnement qu'au goût et à l'heureuse hardiesse des grands écrivains. M. la Folie résume très-bien cette opinion en terminant sa préface. « A quoi, dit-il, se trouvent réduits ceux qui, long-» temps après la fixation d'une langue, s'obstinent encore » à travailler sur la grammaire ? voulant, quoi qu'il en » coûte, être neufs, ils se perdent dans le dédale de » la métaphysique ; avec la prétention de tout expliquer, » ils s'égarent dans les plus obscures généralités, au » moyen desquelles il est si facile de déraisonner d'une » manière spécieuse ; et si, dédaignant tout-à-fait de » suivre les traces de ceux qui les ont précédés, ils ont » la ridicule prétention d'inventer et de trouver de nou-» veaux rapports, alors ils deviennent d'autant plus nui-» sibles, que leurs vues paraissent plus ingénieuses ; car » ils font oublier les principes établis par les premiers » maîtres, principes dont la solidité est reconnue, et que » toute la finesse des dernières observations ne peut dé-» truire. C'est ainsi que les méthodes se multiplient sans » devenir plus parfaites ; qu'on les grossit de règles sou-» vent aussi fausses dans leur application qu'elles sont » obscures en elles-mêmes ; qu'enfin on augmente les » difficultés de l'instruction sans presque en reculer les » bornes. »

On doit déjà au jeune écrivain dont nous parlons, une nouvelle édition d'un livre élémentaire intitulé : *Janua Linguæ latinæ*, par Comenius. C'est en rendant au public des ouvrages de ce genre, c'est en démontrant,

Digitized by Google

comme le fait M. la Folie., qu'ils sont supérieurs aux méthodes nouvelles, que l'on parviendra peu à peu à bannir de l'éducation les livres élémentaires prétendus philosophiques qui flétrissent l'imagination naissante des enfans, et qui ne peuvent que donner une mauvaise direction à leurs facultés intellectuelles. P.

Julius Sacrovir, ou *le dernier des Eduens*, en huit livres; par *Jos. Rosny*. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Frechet*, libraire, rue de la Monnaie; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois.

Cet ouvrage est une espèce de poëme en prose; mais y a-t-il des poëmes en prose ? S'il paraissait en ce genre un livre qui eût le mérite du *Télémaque*, la question vaudrait bien la peine d'être examinée; mais se livrer à une telle discussion au sujet de *Julius Sacrovir*, ce serait vraiment se donner un embarras superflu.

Les Eduens habitaient le pays situé entre la Saône et la Loire. Bibracte, aujourd'hui Autun, était leur capitale. Au temps de Jules-César, les Eduens, selon M. Rosny, cultivaient tous les arts, et étaient parvenus à un très-haut degré de civilisation. Bibracte était ornée de temples, de bains publics, de fontaines. Les rues même avaient des trottoirs, avantage qui manque à celles de Paris. Tout cela est très-vraisemblable.

Sacrovir est un héros assez peu connu, et auquel le poëme de M. Rosny ne donnera pas une grande réputation. Plein de l'amour de la liberté et des plus généreux sentimens de patriotisme, il entreprend de résister aux efforts de César, et de soustraire les Gaules à l'esclavage. Divitiacus, Vercingentorix, Convictolitan, *jeune seigneur du plus grand mérite*, et quelques autres héros dont les noms

Digitized by Google

sont connus par les commentaires de César, ont embrassé avec Sacrovir, la cause de la liberté ; mais la fortune sert mal leur courage. César et ses lieutenans détruisent en plusieurs rencontres les armées Gauloises, et Sacrovir s'ensevelit avec quelques fidèles amis, sous les ruines de son magnifique château de Cordesse, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur, et de survivre à l'asservissement de sa patrie.

Je ne suivrai point cet inconcevable héros dans les aventures fort ennuyeuses où son historien l'engage, ni dans les voyages qu'il fait chez les Ségusiens, les Avernes, les Bituriges, les Bellovaces, les Carnutes, pour étudier les hommes et *la diplomatie;* je ne parlerai point de l'incroyable sottise de ce grand homme qui se rend au camp de César, pour lui adresser une harangue fort insolente : César le mit en prison et fit bien. Il n'y a rien au monde de plus ridicule qu'un héros qui quitte son armée, la ville qu'il est chargé de défendre, sa famille, ses amis, pour aller débiter au général ennemi une amplification de rhétorique. Je ne dirai rien non plus des épisodes, que M. Rosny seul a pu appeler *intéressans* ; je me bornerai à quelques observations de détail sur le style de cet ouvrage ; et j'ai bien peur, en me resserrant ainsi, de faire encore un article trop long.

Je ne crois pas qu'on trouve facilement dans un autre poëme que celui de M. Rosny, des phrases telles que celles-ci : « Surrus, dont le sentiment de la liberté est le premier » qui l'anime..... (p. 77). Surrus, le généreux Surrus, » dont les compatriotes se plaignaient de la longue absence, » (p. 95). Orgétorix commence par s'assurer des grands » dont l'ambition peut contre-balancer la sienne, et faire » *échoir* ses projets, (p. 16). C'est à vous, peuples aussi » valeureux que sages, à faire *échoir ses* perfides desseins, » (p. 89). Puisque les Dieux n'ont pas voulu que la victoire *seconde* nos efforts..... (p. 184).

Digitized by Google

On ferait un recueil considérable de toutes les expressions poétiques dont M. Rosny n'a point trouvé de modèle, et qui n'en serviront pas. « La captivité de Sacrovir, au » lieu de *glisser* le découragement parmi les alliés, les » avait *embrasé* d'un feu nouveau, (p. 167) ». Je remarque l'orthographe d'*embrasé* : ce n'est pas une faute typographique ; M. Rosny écrit souvent de cette manière. (p. 154). « Je viens le chercher au milieu de ces rochers » qu'a *produit* la nature ». C'est avec la même exactitude que M. Rosny écrit toujours par un *s* l'impératif singulier, *parles*, *écoutes*, etc.

Je reviens aux locutions poétiques, et finirai par un exemple remarquable. « César introduisit à Bibracte » les divinités de Rome, éleva sur des *bases de sang* un » temple à la Clémence, (p. 190) ». M. Rosny qui a fait beaucoup de notes inutiles, en aurait pu faire une très-curieuse, où il aurait démontré qu'il est possible de construire des bases de sang, et de leur donner assez de solidité pour porter un temple ; ou, si cela est extravagant, il aurait bien dû en faire une pour prouver qu'il est permis, dans un poëme en prose, de faire usage de métaphores absurdes.

J'ai cru remarquer que M. Rosny avait emprunté quelques idées à l'auteur d'un petit roman fort peu connu, et fort rare, dont voici le titre : « *La Mort d'Ambiorixène* » *vengée par celle de Jules-César, assassiné par Brutus.* » *Ce fragment d'histoire découvre un secret inconnu à* » *toute l'antiquité, touchant la mort de ce grand empe-* » *reur, et met au jour, par la description de la prise et de* » *la ruine de l'ancienne ville de Bibracte, à présent nom-* » *mée Autun, l'incomparable bravoure des Gaulois. Lyon.* » 1688. » Cet ouvrage, qui a, sur le *Sacrovir* de M. Rosny, l'avantage d'être fort court, est attribué à *Denys Nault* (1).

(1) Biblioth. hist. de France, t. 1, n°. 3895.

Digitized by Google

Il contient des choses fort plaisantes. « Ambiorixène avait » le tour du visage rond, et une blancheur capable » d'éblouir; ses traits étaient délicats et si fins qu'ils en » étaient imperceptibles (p. 17). » Elle fit un voyage à Rome, où « Brutus lui donna, plus qu'aucun autre, les » marques les plus obligeantes de son estime et de son » amour. Comme il était le plus noble et le plus riche, il » ne lui fut pas mal aisé de surpasser les autres seigeurs » en bals, en comédies, en courses de bagues et carrou- » sels (p. 24). » On nous apprend, ensuite, « que Brutus » avait le tour du visage rond, le nez un peu gros, mais » justement proportionné, les yeux bleus, et bien fendus. » Un petit livre de 71 petites pages, écrit avec cette franche et naïve bêtise, est, à mon sens, beaucoup plus supportable qu'un gros poëme, en prose, de plus de 200 pages, plein de prétentions et d'ennui, et surchargé d'une dédicace, d'une préface, d'un précis historique, de sommaires, de notes, de table des sommaires, et, enfin, d'une liste de MM. les souscripteurs, dont quelques-uns n'ont pas souscrit (1).

Voilà tout ce que j'avais à dire de *Julius Sacrovir*, le premier et le dernier des Eduens dont je veuille m'occuper.

Ω.

Suite des Souvenirs de Félicie.

J'ai dîné, ces jours passés, chez M. de Buffon : il y avait beaucoup de monde; la société était toute composée de savans et de littérateurs. J'étais, dans ce cercle imposant, la seule ignorante; cependant le ton de la conversation était si naturel, on causait avec tant de bonhomie, et si peu de prétention, que je me trouvais

(1) Décade, n°. 19.

Digitized by Google

là parfaitement à mon aise. Je dîne tous les quinze jours chez M. de Buffon, et j'y trouve toujours cette aimable simplicité; c'est le maître de la maison qui l'inspire; il en a tant lui-même! personne, en sa présence, n'ose montrer de la pédanterie, ou prendre un ton dogmatique et tranchant. Il n'aime ni les discussions, ni les entretiens scientifiques; il dit que la conversation doit être un délassement, et que, pour être agréable, il faut qu'elle soit un peu frivole. Comme je lui disais que j'étais charmée qu'il eût cette opinion qui me convient si bien, il me conta qu'une femme de province, nouvellement arrivée à Paris, et voulant voir une assemblée de beaux esprits, vint dîner chez lui, imaginant qu'elle entendrait des choses merveilleuses: elle écoutait avec la plus grande attention, et s'étonnait de ne rien recueillir de remarquable; mais elle pensa que l'on réservait les bons mots pour égayer le dîner. On se mit à table; alors son attention redoubla: on ne parla que de bonne chère, on ne disserta que sur la bonté des vins de Bourgogne et de Champagne, et au second service la dame étrangère perdant patience, se pencha vers son voisin en lui disant tout bas: *Mais quand donc ces messieurs commenceront-ils?*

J'ai entendu un autre jour chez M. de Buffon, M. H****** de S*****, lire un parallèle de M. de Buffon et de J.-J. Rousseau; je ne me souciais nullement de l'entendre, bien certaine d'avance que ce morceau ne contiendrait, d'un bout à l'autre, que les louanges de M. de Buffon. S'il m'était permis d'avoir une opinion, et de porter un jugement dans ce genre, je placerais M. de Buffon au-dessus de tous les écrivains de ce siècle; mais je hais la flatterie et la partialité. Pendant la lecture, j'étais assise à l'autre extrémité de la chambre, très-loin du lecteur. M. H****** a une grosse voix, qui pourrait être fort sonore; mais il parlait assez bas, je n'entendais qu'un

Digitized by Google

murmure de basse-taille très-grave, et je ne distinguais que les noms de *Buffon* et de *Rousseau* : rien n'était plus comique que la manière dont il les prononçait. Pour les deux noms il élevait la voix, mais toujours il articulait le premier d'un air triomphant et avec l'accent le plus emphatique, tandis que le nom de *Rousseau* ne s'échappait de sa bouche qu'avec une inflexion affaiblie et un ton négligé, quelquefois même dédaigneux. Sans entendre un mot du reste du discours, je jugeais facilement qu'on élevait aux nues M. de Buffon, et que le pauvre Rousseau lui était toujours sacrifié. Après la lecture, tout le monde successivement est sorti ; je me suis trouvée seule avec M. de Buffon, qui m'a demandé ce que je pensais de ce parallèle : je lui ai répondu très-sérieusement, qu'il me paraissait qu'il y avait un peu de galimatias, un ton déclamatoire qui donnait à ce discours la tournure d'un panégyrique, et qu'enfin on y rabaissait trop Rousseau pour exalter le mérite de celui qu'on lui préférait justement, mais qu'on louait sans grace et sans finesse. M. de Buffon, sans doute par reconnaissance, a d'abord un peu combattu ma critique ; j'ai soutenu vivement mon opinion : il a fini par convenir que j'avais raison ; alors je lui ai avoué la vérité, c'est-à-dire, que je n'avais réellement entendu que ces deux noms : Buffon....., Rousseau ; ce qui l'a fait rire aux éclats. Il a dit que dans le monde on décide souvent de la manière la plus tranchante avec beaucoup moins de connaissance. Il m'a conté ce jour-là le trait suivant : Un jeune prince étranger étant venu voir le Cabinet d'Histoire naturelle, M. de Buffon fut le recevoir, et au moment où le prince allait partir, M. de Buffon lui offrit son Histoire des oiseaux ; alors le prince lui répondit très-poliment : Monsieur, vous êtes bien bon, je ne veux pas vous en priver ; et M. de Buffon, charmé de voir un prince si bien élevé, n'insista pas et garda son ouvrage.

Digitized by Google

Le chevalier de Monbarey était fort aimé du feu roi Louis XV: un de ses amis qui vivait depuis long-temps en province, persuadé qu'un homme qui est bien traité du roi peut tout obtenir, lui écrivit pour l'engager à lui faire donner une place qui eût fait sa fortune : le chevalier de Monbarey lui répondit: « Si jamais le roi prend du crédit, » je vous promets de lui demander ce que vous désirez. »

On confond trop souvent l'enthousiasme avec la flatterie. Il me semble qu'on ne devrait pas regarder comme des *flatteurs*, ceux qui rendent d'éclatans hommages à un mérite éminent. Pourquoi ne se passionnerait-on pas pour un grand homme parce qu'il est roi ? heureux qui peut se livrer à l'enthousiasme pour ses maîtres ! Lauzun et la Feuillade n'étaient point des flatteurs, ou pouvaient n'en pas être : on doit porter le même jugement de Thomas Gresham, ce négociant anglais si célèbre par sa magnificence et par sa bienfaisance. La reine Elisabeth l'aima beaucoup ; elle l'honora de plusieurs visites. Un jour qu'elle fut coucher dans sa maison de campagne, elle critiqua une cour qu'elle trouva trop grande ; elle dit qu'elle aimerait mieux qu'elle fût coupée par un mur : Gresham fit venir secrètement de Londres des ouvriers qui bâtirent ce mur dans la nuit, de sorte qu'Elisabeth, à son réveil, le trouva fait. Ce n'est point là l'action d'un vil flatteur, car il était bien possible de se passionner pour une reine qui avait tant de talent et de génie. Mais M. Bouret, fermier-général, n'approchant jamais de Louis XV, ne lui devant aucune reconnaissance, et s'enthousiasmant pour lui, dépensant des millions pour lui faire bâtir à Croix-Fontaine un pavillon de chasse, etc. ; M. Bouret n'était bien certainement qu'un flatteur.

Une chose qui me paraît très-remarquable, c'est qu'on n'a jamais dit que Henri IV ait été *flatté*. Cependant il fut, de tous les rois, le plus loué durant sa vie; on formerait

Digitized by Google

une bibliothèque des vers, des éloges, des poëmes et des panégyriques composés pour lui, depuis l'époque heureuse où il monta sur le trône, jusqu'à sa mort; enfin il eut les admirateurs et les amis les plus passionnés : on ne soupçonna jamais de flatterie dans toutes ces choses; pourquoi? c'est qu'à la gloire la plus brillante, ce prince a réuni la suprême bonté. Louer Henri IV, c'était ne parler que du bonheur public.

D. GENLIS.

(La suite dans un prochain numéro.)

SPECTACLES.

THÉATRE FEYDEAU.

La Malade par amour, en un acte.

La Malade par amour est un diminutif de *Nina*, ou *la Folle par amour*. C'est dommage que la cadette ne puisse pas prendre la place de l'aînée, et la faire oublier; car il faut convenir que c'est une bizarrerie peu amusante que de mettre sur la scène des folles, des fous, des sourds, des muets, des somnambules, des aveugles, et de transporter au théâtre les Quinze-Vingts, Charenton et les Incurables. Une jolie malade intéresse, mais une folle attriste. C'est assez que l'amour tourne les têtes, il ne faut pas qu'il les renverse tout-à-fait.

Le drame nouveau (car c'est un vrai drame) s'annonce d'abord très-bien. *Adèle* est au moment d'épouser Linval. Ils n'ont, l'un pour l'autre, qu'une tranquille amitié, fondée sur une estime réciproque, en sorte qu'ils voient approcher le jour de leur mariage sans impatience comme sans répugnance;

Digitized by Google

répugnance ; ce qui prépare au dénouement avec assez d'adresse. Adèle a une soubrette qui doit se marier le même jour qu'elle, et qui n'a pas la même froideur : la diversité de leurs sentimens donne lieu à un duo fort agréable.

Linval, quoiqu'il aime, lui, à son aise, aurait voulu, dit-il, rencontrer une femme passionnée, une héroïne de roman. Il est plus heureux qu'il ne croit ; car la sœur de sa future, Louise, meurt, à la lettre d'amour pour lui. Adèle s'aperçoit qu'elle est émue par la présence de Linval, et en soupçonne le motif. Le père des deux jeunes personnes obtient avec peine que Louise veuille déjeuner en famille, et encore plus difficilement qu'elle leur chante quelques couplets. Enfin, la malade fait entendre une romance touchante et analogue à sa position. Son secret cesse d'en être un pour sa sœur. Adèle, restée seule avec elle, en obtient à moitié l'aveu de sa bouche ; Louise, en convenant de sa défaite, n'a pas nommé son vainqueur. Linval survient ; sa future le prie de tâcher de découvrir l'auteur du mal qui consume Adèle, et s'en va. Linval presse, conjure, supplie, se jette aux genoux de la belle malade pour qu'elle lui ouvre son cœur : elle confesse que c'est l'amour qui la tue ; se fait long temps prier pour nommer celui qui l'inspire, finit par dire à Linval *c'est toi*, et s'enfuit en courant, honteuse et comme épouvantée du mot qui lui est échappé. Adèle cède avec joie à sa sœur, un homme qui ne lui inspirait qu'un médiocre intérêt ; et Linval est flatté de se trouver le héros d'un roman, et de le terminer suivant l'usage.

Cette fable, qui rappelle l'anecdote des amours d'Antiochus pour Stratonice, qui lui fut cédée par son père, a paru mesquine. La pièce a peu réussi, malgré le talent qu'y a déployé madame Scio, également admirable, soit qu'elle chante, parle ou se taise ; qui remplit la scène dès l'instant où elle s'y montre, et trouve le moyen de causer les plus vives émotions dans des pièces fort médiocres. Elle a été très-bien secondée par l'intelli-

Digitized by Google

gence, l'à-plomb de Mlle Pingenet l'aînée, l'aisance et la gaieté de madame Gavaudan. On a demandé les auteurs; celui des paroles n'a pas voulu se faire connoître. C'est une louable omdestie; car quoiqu'il n'y ait pas assez d'art et de conduite dans sa pièce, il s'y trouve des couplets gracieux et des vers bien faits. L'auteur de la musique (qu'on a trouvée facile et appropriée aux paroles), n'a pas cru devoir taire son nom; c'est M. Solié.

THÉATRE LOUVOIS.

L'Amour médecin, comédie de *Molière*, en trois actes et en prose, remise au théâtre.

ON peut juger de la prodigieuse facilité de Molière, par cette pièce impromptu, demandée, faite, apprise et représentée en cinq jours. Les quatre premiers médecins de la cour y furent joués sous des noms grecs qui les désignaient, et sous les yeux du roi; ce qui suppose qu'il en avait donné ou la permission, ou même le conseil. Les médecins de ce siècle étaient des originaux très-risibles, courant les rues sur leur mule, en habit de docteur, et consultant en latin sur les moindres maladies. Molière les peint comme des pédans et des charlatans très-avides et très-intéressés. Il n'est donc pas vrai que le monde aille toujours de mal en pis; car nos Esculapes ne sont rien moins que des pédans. Il est vrai qu'il en est parmi eux qui se font remarquer par d'autres ridicules. Les uns veulent être des *merveilleux*, les autres affectent de ne pas croire à la réalité de l'art qu'ils professent. Ce sont des prêtres athées. La vanité de passer pour des esprits forts l'emporte sur leur intérêt.

Quoique nous n'ayons plus sous les yeux les originaux peints par Molière, la peinture en est si vive, qu'on la voit toujours avec plaisir. On ne sait pourquoi Picard a cru devoir confondre les trois actes en un, et sur-tout sup-

Digitized by Google

primer la première scène du troisième, dans laquelle il y a des traits si vifs; où M. Fonandrès dit, en parlant d'un autre médecin : « Qu'il me passe l'émétique, et je lui » passerai tout ce qu'il voudra; » où M. Fillerin fait une leçon à ses confrères sur l'imprudence de la publicité de leurs querelles, et ajoute : « Je ne parle pas pour mon » intérêt; car, dieu merci, j'ai déjà établi mes petites » affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux » qui sont morts, sont morts, et j'ai de quoi me passer » des vivans. »

Picard a fait quelques suppressions plus judicieuses; par exemple, celle de la scène d'un opérateur qui fait l'énumération fort dégoûtante des maux que guérit son orviétan. Il a substitué aussi, dans la scène cinquième du troisième acte, un mot décent, à une expression qui eût justement révolté. On peut nous reprocher d'être plus corrompus que nos pères, reproche, au reste, qui se reproduit de siècle en siècle; mais on ne doit pas nous blâmer d'être plus délicats; du moins lorsque cette délicatesse n'est pas excessive; car rien ne rétrécit plus la langue, et même le génie, que la manie de trouver partout, ou plutôt de supposer des allusions indécentes.

C'est dans la première scène du *Médecin par amour* qu'on trouve ce mot si plein de sens et devenu proverbe : » Vous êtes orfévre, M. Josse. »

Tel est le privilége des esprits créateurs, que leurs conceptions en font naître une foule d'autres. *L'Amour médecin* a donné l'idée des *Folies amoureuses*, et de *Dupuis et Desronais*. Tout le fonds de cette dernière pièce se trouve dans un monologue de Sganarelle, qui veut, dit-il, garder son bien et sa fille pour lui.

L'Amour médecin est très-bien joué par Picard jeune, Walvile et mademoiselle Molière.

Entre *Démocrite* et *l'Amour médecin*, on a donné *Musard;* et la petite comédie de Picard a fort bien soutenu ce voisinage. Il est vrai qu'elle ne se trouvait pas entre les meil-

Digitized by Google

leures pièces de Regnard et de Molière; mais il est encore assez glorieux de n'être pas écrasé par les productions du second ordre des deux premiers comiques du Théâtre-François.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Duguay-Trouin, en deux actes, de MM. *Barré*, *Radet*, *Desfontaines* et *Saint-Félix*.

DUGUAY-TROUIN n'avait que vingt-un ans lorsqu'il tenta un des coups les plus hardis dont on eût encore ouï parler, et soutint un combat dont il n'y a pas, je crois, d'exemple dans les fastes de la marine. Monté sur une frégate de quarante canons, il tombe, par un brouillard, dans une escadre de six vaisseaux anglais de cinquante à soixante-dix canons. Un d'eux le joint, lui coupe ses mâts: ne pouvant faire retraite, et se trouvant tout près de l'ennemi, il allait sauter à l'abordage; un de ses officiers, qui ne peut soupçonner même un si hardi dessein, croit que le pilote se méprend, et, de son chef, changeant la manœuvre, éloigne les combattans au moment où son capitaine va s'élancer le premier sur le vaisseau anglais. Il était *plus que vraisemblable* qu'il eût réussi: ce sont les expressions de Duguay-Trouin. Ce coup manqué, il se bat long-temps contre quatre à cinq vaisseaux, et allait peut-être périr, ne voulant pas se rendre, lorsqu'un boulet expirant le renverse, lui fait perdre connaissance, et lui sauve la vie en mettant fin à un combat trop inégal. Quinze jours auparavant, il s'était permis une mauvaise gasconnade (comme il le dit dans ses mémoires), dont il pensa être la victime. Il avait tiré sur un vaisseau anglais, ayant lui-même pavillon anglais. Cette équipée de jeune homme le fit incarcérer à Plymouth, et on dépêcha un courrier à Londres pour demander qu'il fût mis en jugement. Il paraît qu'on n'y prit pas la chose aussi sérieusement qu'à Plymouth; car Duguay-Trouin eut le temps de nouer une intrigue

Digitized by Google

avec une jolie marchande de cette dernière ville, qui lui procura son évasion.

Ce ne fut que treize ans après (en 1707), que Louis XIV lui dit ce mot si agréable et si ingénieux, que Thomas a consigné dans une note de l'Eloge de Duguay-Trouin. Le héros breton rendait compte au roi d'un de ses nombreux combats. Le vaisseau *la Gloire*, monté par M. de la Jaille, (nom célèbre dans la marine) faisait partie de son escadre. « J'ordonnai, dit-il, à *la Gloire* de me suivre : elle vous » fut fidelle, reprit le monarque. »

C'est le trait historique de Plymouth, que les auteurs de ce vaudeville ont accommodé au théâtre. Ce n'est plus une anglaise, c'est une française, c'est sa cousine Derval qui aime Duguay-Trouin, et lui rend sa liberté. Peut-être a-t-on dérobé quelque chose de sa gloire à Duguay-Trouin par ce changement : il semble qu'il était plus flatteur pour lui d'avoir triomphé de l'antipathie nationale, en subjuguant une anglaise, que d'avoir inspiré de l'amour à une femme de son pays et de sa famille ; mais c'est à ce changement qu'on doit le personnage du gouverneur de la citadelle de Plymouth, qui a fait le succès de la pièce.

Cette aimable française a si bien tourné la tête au pauvre mylord, qu'elle le fait consentir à dîner avec elle et son prisonnier hors de la citadelle : un chirurgien gascon est de la partie ; sur la fin du repas, il reste seul à table avec Duguay-Trouin. Le stupide gouverneur est dans une salle voisine, d'où il voit, dit-il, son prisonnier sans en être vu : la porte du salon à manger est ouverte, et Duguay-Trouin est vis-à-vis, le dos tourné. Cette position rassure l'anglais, qui épuise la fleurette auprès de madame Derval. Celle-ci s'écrie tout-à-coup : « Ah ! quelle ressem- » blance ! mais c'est frappant ! c'est incroyable ! — Quoi ? » comment ? qu'est-ce ? dit le mylord. — Mais, c'est mon » frère lui-même ! — Comment, moi ressembler à votre » frère ? — Oui, sur-tout de profil. — De profil, c'est sin- » gulier. — Tournez-vous donc, j'aime à vous voir ainsi de » côté. » Tandis qu'il se laisse considérer, Duguay-Trouin

Digitized by Google

et le chirurgien changent mutuellement d'habit ; le premier descend par une fenêtre avec une échelle de corde, s'embarque sur un navire suédois, et va gagner l'escadre de Tourville, qui croise dans la Manche. Pour lui donner le temps de s'y rendre, le chirurgien imite, lui seul, la conversation bruyante de deux convives animés par le punch. Enfin, lorsque le canon des vaisseaux de Tourville (signal convenu) annonce l'arrivée de Duguay-Trouin, on laisse connaître au gouverneur qu'il est pris pour dupe. Afin de le consoler, l'amiral français lui renvoie quatre officiers du même grade que le prisonnier qui lui a échappé, et parmi lesquels est son neveu *Biftek*, tourné comme on représente *Janot*. La pièce se prolonge trop long-temps après le départ de Duguay-Trouin : une fois qu'il était sauvé, il ne pouvait plus y avoir d'intérêt, et il fallait se hâter de finir. Presque la moitié du second acte est vide : aussi s'en faut-il de beaucoup qu'il ait réussi autant que le premier, qui a été applaudi avec unanimité, et semblait présager à ce vaudeville une fortune bien plus brillante encore que celle qu'il a faite, et qu'on a un peu exagérée. Les couplets ont de la facilité ; mais rien de bien piquant. On a trouvé très-joli, le mot du chirurgien gascon, qui sort pour aller voir ses malades, « de peur qu'ils ne gué-» rissent en son absence. »

Julien n'a pas su se donner l'air assez *marin*. Séveste a fait le plus grand plaisir dans le rôle du gouverneur ; et madame Hervé a montré de la grace, de l'esprit et de la légéreté dans celui de la cousine.

Les traits et les allusions contre les Anglais, ont été saisis avec vivacité. Au moyen de quelques légères suppressions dans le second acte, ce vaudeville pourra rester au théâtre.

ANNONCES.

Tablettes philosophiques, religieuses et littéraires ; par Duroncroy (Pierre Laigneau), défenseur officieux, ex-juré d'instruction

Digitized by Google

publique, membre de plusieurs sociétés littéraires, avec cette épigraphe :

> Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les lettres, en formant leur cœur à la vertu !
>
> (TÉLÉMAQUE, liv. II.)

Un vol. in-8°. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 par la poste.

A Paris, chez Desenne, libraire, palais du Tribunat; Marchand, galerie de bois, n°. 182; Pillot le jeune, place des Trois-Maries, n°. 2;

Vies et Œuvres des Peintres les plus célèbres de toutes les écoles ; recueil classique contenant l'œuvre complète des peintres du premier rang, et leurs portraits ; les principales productions des artistes des 2.e et 3.e classes ; un abrégé de la vie des peintres grecs, et un choix des plus belles peintures antiques ; réduit et gravé au trait, d'après les estampes de la bibliothèque nationale et des plus riches collections particulières ; publié par C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire du gouvernement à l'école française des beaux arts, à Rome, membre de plusieurs sociétés littéraires, éditeur des Annales du Musée. A Paris, chez l'Auteur, quai Bonaparte, n.° 23. Second volume, contenant la suite de l'œuvre du Dominiquin. Prix de chaque vol. in-4.°, cartonné, 25 fr.; id. papier vélin, 37 fr. 50 cent.; in-folio, papier vélin, 50 fr.; il faut ajouter 1 fr. 50 cent. pour le port de chaque vol. in-4.°, et 3 fr. par chaque vol. in-folio.

On distingue parmi les 69 sujets renfermés dans ce 2.e vol., les 5 tableaux de la vie de S. André, et les figures des Vertus d'après les fresques de l'église de S. André *Della Valle*, à Rome ; les quatre évangélistes aux pendentifs de la coupole de la même église ; la flagellation de S. André, peinte à S. Grégoire, au mont Cœlius ; deux tableaux représentant Suzanne avec les vieillards, dont l'un est dans la galerie de Dusseldorf; l'histoire de Diane, en sept pièces ; David chantant les louanges du Seigneur, de l'ancienne collection de Versailles ; la communion de la Madeleine ; S. Pierre délivré de prison; l'apparition de S. Janvier aux napolitains, pendant une éruption du Vésuve, d'après un grand dessin du Musée de Paris, non encore gravé ; le plafond du palais Costaguti, à Rome; un couronnement d'épines et un Narcisse de la collection du sénateur L. Bonaparte. La plupart des tableaux du Dominiquin que l'on voit au Musée, tels que Timoclée devant Alexandre, la Vierge à la coquille; Hercule et Cacus, Hercule et Achéloüs, paysages, etc., et plusieurs morceaux précieux de l'ancienne galerie d'Orléans.

Monumens antiques inédits, etc. par A. L. Millin, conservateur des médailles, etc. Tom. II. 3.e livraison, in-4.°, de l'imprimerie de la République. Prix : 6 fr., et 6 fr. 60 cent. franc de port. A Paris, chez La Roche, rue Neuve-des-Petits-Champs, n.° 11 ; Fuchs, Schœll, Kœnig, Le Normant, libraires.

Cette livraison contient, 1.° la description de la peinture d'un vase grec représentant un combat d'arimaspes contre des griffons. 2.° Description d'un camée représentant Cupidon dans une coquille. 3.° Notice de deux inscriptions latines, trouvées à Boulogne-sur-mer. 4.° Description d'un vase grec représentant Ariadne. 5.° Explication d'un camée de la collection de mad. Bonaparte, représentant Antinoüs avec les attributs de Bacchus. 6.° Description de deux lampes de bronze trouvées à Nîmes. 7.° Description de la Pallas de Velletri, du Musée Napoléon.

Digitized by Google

Le Rudiment des Dames, ouvrage par le moyen duquel on peut apprendre, en trois mois, et pour ainsi-dire sans maître, la langue française et l'orthographe. Ce précis est démontré avec une telle clarté et précision, qu'il convient non-seulement aux personnes dont les premières études ont été négligées, mais peut aussi être employé avec succès pour l'instruction de la jeunesse. Cinquième édition, ornée de figures, augmentée de fables et contes moraux très-amusans, où chaque partie du discours se trouve désignée en caractères italiques.

Prix : 1 fr. 50 cent. pour Paris, et 2 fr. par la poste. A Paris, chez l'Auteur, rue Montmartre, au coin du passage du Saumon, maison de l'apothicaire; Martinet, libraire, rue du Coq-Honoré, n.° 124.

Charles, ou Mémoires historiques de M. de la Bussière; employé au comité de salut public, servant de suite à l'Histoire de la révolution française, avec des notes sur les événemens extraordinaires arrivés sous le règne des décemvirs; rédigés par Liénart, jurisconsulte. Quatre volumes in-12. fig. Prix : 7 fr. 50 c., et 9 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Marchand, libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 188; et passage Feydeau, n°. 24.

Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens, ou Recueil de voyages intéressans pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, par Campe: traduit de l'allemand, avec des notes et ornés de cartes et figures. Cinquième livraison de la seconde année, contenant le voyage du chevalier Chardin en Perse, et autres lieux de l'Orient. Tomes 1 et 2. Prix : 3 fr., et 3 fr. 60 c. par la poste.

L'éditeur prévient que l'on n'est plus admis à jouir du bénéfice de la souscription, qui est fermée depuis le mois de pluviose dernier. — L'on trouvera en tête du premier volume de Chardin, un avis pour la souscription de la troisième année, qui comprendra les voyages en Europe, et qui terminera cette collection en 36 volumes.

A Paris, chez Gl. Dufour, libraire, rue des Mathurins, n°. 374.

Ire., IIe. et IIIe. cahiers de la seconde année de la *Bibliothèque physico-économique*, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes, publiée par cahiers avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an 11, par une société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Somini, de la société d'agriculture de Paris et de plusieurs sociétés savantes et littéraires. — Le prix de l'abonnement de la seconde année de cette Bibliothèque est, comme pour la première, de 10 fr. pour les 12 cahiers que l'on reçoit, mois par mois, francs de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20, à Paris.

On peut aussi envoyer l'argent par un mandat sur Paris.

Ivrogniana, ou bons mots et aventures d'ivrognes, recueil de cabaret, suite de *Grivoisiana, Brunétiana, Angotiana, Guêpe de trois, Cricriana*, etc. Avec la relation des Bals-des-bois et les Pères roulantes : « Buvez toujours vous ne mourrez jamais, » *Rabelais*; par Anagramme Dauneur. Un vol. in-18, de près de 200 pages, avec figure. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez madame Cavanagh, libr., sous le nouveau passage du Panorama, n°. 5, entre le boulevard Montmartre et la rue S. Marc.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

On écrit de Baltimore : Depuis que le brigand Dessalines s'est emparé de l'autorité à Saint-Domingue, il ne s'est rien passé dans cette colonie, qui ne tende à en compléter les désastres. Elle est plongée dans le trouble et la confusion. La cour et le conseil de Dessalines se composent, en majeure partie, des mêmes intrigans qui ont assisté et contribué à toutes les catastrophes dont Saint-Domingue a été le théâtre depuis douze ans. Ce sont, pour la plupart, des Français venus d'Europe, sans autre fortune que leur savoir-faire, et sans autre perspective que celle de s'enrichir par tous les moyens que les événemens pourraient offrir à leur cupidité. Ils se sont, en conséquence, accolés, dans le principe, à ceux qu'ils ont cru en position de dominer, et successivement à tous les chefs de parti dont la cause leur paraissait bonne à épouser. C'est ainsi qu'on a vu ces lâches Français cajoler de vils esclaves, vendre leur plume et leurs conseils à des brigands couverts de sang et chargés de dépouilles.

C'est encore par suite des mêmes spéculations de ces misérables, que Dessalines se trouve environné de blancs européens qui ne rougiraient pas d'être ses ministres, ses secrétaires, ses satellites, ses créatures et de faire cause commune avec des anthropophages de la côte d'Afrique, contre leurs propres compatriotes. Les hommes dont il s'agit ici, sont incontestablement plus coupables que les nègres rebelles de Saint-Domingue. Ceux-ci du moins combattent d'après des idées et un système qui, aux excès et aux crimes près, peuvent, jusqu'à un certain point, paraître excusables de leur part; ils combattent d'ailleurs contre une espèce d'hommes différente de la leur; tandis que leurs lâches auxiliaires ont à la fois à rougir d'être les valets et les flatteurs d'une aussi vile canaille, et de faire la guerre à leur propre espèce, dans la personne des malheureux colons. Aussi est-ce particulièrement sur eux que tombent les malédictions des colons réfugiés; car on rend, en général, aux cannibales de Saint-Domingue, la justice de dire qu'ils valent mieux que ces blancs, apostats de l'humanité, qui ont abjuré leur patrie pour vendre leurs services et leurs talens à des esclaves ennemis de l'espèce blanche.

Quoi qu'il en soit, ces mêmes intrigans atteignent leur but; ils sont gorgés de richesses et chargés des dernières dépouilles de leurs compa-

Digitized by Google

triotes. Ils font continuellement passer des fonds et des effets précieux au continent, et diverses maisons de commerce de New-Yorck, de Norfolck et de Baltimore en sont dépositaires. On assure que néanmoins toutes ces richesses ne sont pas uniquement le fruit du pillage, et qu'il se mêle beaucoup de *guinées* à l'or que ces gens-là ont entassé. Suivant le bruit public, ils ont, avant et depuis la reddition de la colonie, reçu des sommes considérables de la part du gouverneur de la Jamaïque, qui a cru devoir, par ce moyen, les rendre favorables à la cause de l'Angleterre, et s'assurer de ces machines à intrigues, pour faire mouvoir à son gré l'administration de Saint-Domingue. Aussi a-t-il été conclu, entre lui et Dessalines, un *traité d'alliance et d'amitié*, dont toutes les dispositions ont été dictées par le gouvernement anglais, et qui, comme on peut le penser, n'est pas de nature à rétablir la fortune de cette malheureuse colonie.

Londres.

La dernière victoire des anglais dans l'Inde, les a mis, disent les journaux de Londres, en possession d'Agra et de Delhi. « Quel que soit le degré d'importance, dit *the Bri-*
» *tish-Gazette*, que quelques personnes attachent à ces con-
» quêtes, nous réclamons contre leur injustice, et nous
» demandons en vertu de quel titre nous nous arrogeons le
» droit d'intervenir ainsi dans les disputes des rois de l'Inde,
» et de leur dicter des lois, dont l'unique résultat est d'y
» agrandir notre territoire et notre puissance. Les malheu-
» reux habitans de ces contrées gémissent sous le poids des
» horribles calamités que notre ambition, notre esprit
» d'agrandissement et notre avarice leur ont attirées. Il est
» temps enfin d'examiner combien, en étendant ainsi notre
» domination, nous affaiblissons nos forces, et nous ta-
» rissons la source de notre opulence dans l'Inde. »

Le bill sur l'état de détresse nationale passera, dit-on, incessamment : il porte les forces nationales à 80,000 hommes de troupes réglées, 100,000 marins, 300,000 volontaires. On ajoute que les plus grands politiques ont regardé cette exagération de force comme très-préjudi-

Digitized by Google

ciable aux intérêts de l'état. Les militaires les plus instruits, dans la chambre des communes, ont voté pour une augmentation des troupes de ligne, qu'ils eussent préférée à cette masse de volontaires inexpérimentés. Le préambule du bill porte que S. M. a le droit incontestable d'exiger, en cas d'invasion, le service de toutes les classes du peuple. Ce préambule, qui n'a occasionné dans la chambre des communes aucune réclamation, a été vivement attaqué dans la chambre des pairs, par lord Grenville, entr'autres, qui l'a regardé comme entièrement opposé à la constitution, qu'une telle mesure mettrait le monarque en état de renverser quand il lui plairait.

La proclamation suivante a été publiée dans les états électoraux de Bavière, par ordre de la direction provinciale :

« Des ennemis du gouvernement français ont répandu et fait vendre un libelle qui a pour titre : *Napoléon Bonaparte et le Peuple Français sous son consulat. — Allemagne*, 1804. Cet écrit contient les diatribes les plus injurieuses contre le premier consul et le gouvernement français; en conséquence, il est ordonné à tous les officiers de police, magistrats et autorités constituées des états bavaro-palatins, de défendre, sous peine d'une forte amende, à tout individu quelconque, et principalement aux libraires, de vendre et distribuer du susdit libelle diffamatoire. »

La diète de Ratisbonne a repris le cours de ses séances On attend toujours une déclaration de la Russie, dans le sens de celle du gouvernement français, pour la reprise de la médiation des deux puissances. La commission établie pour faire exécuter le conservatoire impérial a suspendu ses séances. M. le baron de Gemmingen, ministre de Bade, et l'un des membres de cette commission, est parti pour Vienne.

Digitized by Google

Des lettres arrivées à Rotterdam, du Cap de Bonne-Espérance, portent qu'à Ceylan, l'armée anglaise, réduite à 300 hommes renfermés dans une citadelle, y est cernée par 2000 hommes de troupes du pays. On paraissait, au Cap, disposé à tenter de s'emparer de cette île, avec le consentement et le secours des insulaires; on comptait faire servir à cette expédition quelques gros vaisseaux richement chargés, arrivés de Batavia, mais que la guerre empêchait de continuer leur voyage pour la Hollande; les cargaisons en avaient été débarquées.

On a également appris, par les mêmes lettres, que le contre-amiral batave Dicker, commandant deux vaisseaux de ligne, ayant été instruit, à l'Isle-de-France, de la reprise des hostilités, s'était réuni au contre-amiral Linois.

Un émigré de Porto-Ferrajo, nommé Fossi, recrutait à Naples pour les Anglais. Il avait envoyé, dans les Abruzzes, un émissaire chargé d'engager tous les Corses qui servent dans les bataillons liguriens. S. M. Sicilienne a ordonné que cet embaucheur fût déporté et détenu dans une île de la Sicile. *(Moniteur.)*

PARIS.

L'expédition des Anglais contre le port de Boulogne, annoncée depuis si long-temps avec tant d'emphase, n'a eu aucun résultat. Le 27 germinal, un fort vent d'Est-Nord-Est a décidé l'amiral de la flottille française à faire rentrer les bâtimens qui étaient dans la rade. Une prame et quinze canonnières qui avaient eu ordre de se retirer à Etaples, ont eu un engagement assez vif avec six frégates ennemies, et n'ont pas perdu un seul homme : elles ont forcé les Anglais de prendre le large. Leur croisière a disparu et regagné les côtes d'Angleterre.

Digitized by Google

En Hollande, ils n'ont pas été plus heureux. Quatre de leurs grosses peniches, chargées de troupes, sont venues attaquer, le 21, la frégate *le Cheval-Marin*, stationnée au Texel; les équipages étaient pris de punch. Le combat n'a été ni douteux ni long; deux peniches ont été coulées bas, les deux autres sont parvenues à se sauver, mais n'ont pas rapporté la moitié de leur monde. Cette attaque est un véritable acte de folie qui coûte cher à l'armée anglaise; elle y a perdu plusieurs centaines d'hommes. La frégate *le Cheval-Marin* n'a fait aucune perte. Les Anglais probablement comptaient la surprendre. »

— Le premier consul a adressé au sénat conservateur le message suivant :

Saint-Cloud, le 28 germinal an 12.

« Sénateurs, le sénateur Joseph Bonaparte, grand-officier de la légion d'honneur, m'a témoigné le désir de » partager les périls de l'armée campée sur les côtes de Boulogne afin d'avoir part à sa gloire.

» J'ai cru qu'il était du bien de l'état, et que le sénat » verrait avec plaisir qu'après avoir rendu à la république » d'importans services, soit par la solidité de ses conseils » dans les circonstances les plus graves, soit par le savoir, » l'habileté, la sagesse qu'il a déployés dans les négociations successives du traité de Morfontaine, qui a terminé » nos différends avec les Etats-Unis d'Amérique; de celui » de Lunéville, qui a pacifié le continent; et dans ces derniers temps de celui d'Amiens, qui avait rétabli la paix » entre la France et l'Angleterre; le sénateur Joseph Bonaparte fût mis en mesure de contribuer à la vengeance que » se promet le peuple français pour la violation de ce dernier traité, et se trouvât dans le cas d'acquérir de plus en » plus des titres à l'estime de la nation.

» Ayant déjà servi sous mes yeux dans les premières campagnes de la guerre, et donné des preuves de son courage » et de ses bonnes dispositions pour le métier des armes dans » le grade de chef de bataillon, je l'ai nommé colonel commandant le quatrième régiment de ligne, l'un des corps » les plus distingués de l'armée, et que l'on compte parmi » ceux qui, toujours placés au poste le plus périlleux, » n'ont jamais perdu leurs étendards, et ont très-souvent » ramené ou décidé la victoire.

Digitized by Google

» Je desire en conséquence que le sénat agrée la de-
» mande que lui fera le sénateur Joseph Bonaparte de
» pouvoir s'absenter de ses délibérations pendant le temps
» où les occupations de la guerre le retiendront à l'armée. »

Le sénat a chargé son vice-président et ses secrétaires, d'exprimer au premier consul les sentimens que le corps partage avec la France pour son illuste frère.

— Le sénat s'assemble demain, pour présenter au premier consul les candidats pour les sénatoreries auxquelles il n'a pas encore été nommé; il procédera ensuite à l'élection des sénateurs parmi les candidats désignés.

— La traduction de l'*Enéide*, dont la publication n'a été retardée que par respect pour un ouvrage qui exigeoit, de la part des éditeurs, tant de soins dans les détails de son exécution typographique, sera enfin mise en vente lundi prochain, 3 floréal, par les libraires Giguet, Michaud et comp., ainsi que chez le Normant. L'empressement avec lequel on l'attendait depuis si long-temps, semblait prescrire aux éditeurs de la rendre, pour ce qui les concernait, dans cette grande production, digne du nom de M. Delisle et de l'impatience du public.

— On écrit de Hambourg, que le cit. Reinhard, ministre français en cette résidence, a demandé et obtenu du sénat qu'on lui remît une note des noms, qualités et domiciles des émigrés français qui sont ici. Quelque-uns d'entre eux n'ont pas jugé à propos d'attendre l'effet de cette mesure: ils ont quitté la ville au premier bruit qui s'en est répandu.

— D'après une lettre datée de Naples, du 30 brumaire an 12, « les manuscrits qu'on déroule à présent sont, pour la plupart, des traités d'Epicure. Il y a aussi un ouvrage sur la grammaire, et un autre sur la rhétorique. Cette opération se fait avec beaucoup de lenteur, encore est-ce l'Angleterre qui fait la moitié des frais. Elle a ici des commissaires-directeurs et inspecteurs pour le déchiffrement de ces précieux monumens.

» Il y a encore sept a huit cents rouleaux; mais on sera au moins dix ans à savoir ce qu'ils contiennent, si l'on n'accélère pas les travaux. »

Dans une seconde lettre, on mande que « les déchiffreurs ont trouvé dernièrement un ouvrage de Phedrus, l'ami de Cicéron; il traite de la Nature des Dieux. Le savant anglais, M. Haiter, qui préside à ce déchiffrement, et qui traduit ces manuscrits du grec en latin, a trouvé

Digitized by Google

dans celui de Phedrus des morceaux entiers que Cicéron a traduits dans son traité sur le même sujet. Les premières lignes d'un nouveau manuscrit font espérer que ce sera un ouvrage historique ». La lettre ne spécifie pas si ce manuscrit est grec ou latin.

On écrit de Nantes : Chaque jour nous acquérons des preuves nouvelles de la barbarie des Anglais. Le parlementaire *la Louise-Chérie*, capitaine Lehuédé, de Paimbœuf, qui est entré en rivière le 16 du courant, a été expédié de Kingston, île Jamaïque, le 12 janvier dernier. Suivant la capitulation du Cap, les Anglais ne devoient renvoyer en France que les convalescens; ils devoient leur fournir toutes les choses de première nécessité. De 204 hommes embarqués sur ce cartel, il y avoit 136 malades, épuisés par les fatigues et les maladies qu'ils avoient essuyées à Saint-Domingue, encore attaqués de la diarrhée, et la plupart du scorbut. Les Anglais ont eu la barbarie de les renvoyer ainsi, dans le cœur de l'hiver, sans vivres frais, sans vin, sans boissons fortifiantes, sans hamacs, sans linge, sans couvertures, et même sans médicamens. Enfin ces malheureuses victimes de la férocité britannique ont été obligées, dans un état aussi déplorable, de coucher à plat-pont, et souvent dans l'humidité. Pour comble de malheur, la traversée a été longue, dure et pénible; 107 hommes ont succombé; 23 sont encore malades.

—Parmi les adresses de félicitation qui ont été présentées au premier consul, on a distingué celle du conseiller d'état Pétiet, qui s'est exprimé en ces termes, au nom du collége électoral de l'Yonne :

« Citoyen premier consul, la première pensée du collége électoral du département de l'Yonne a été de se féliciter de la découverte d'un complot qui devoit plonger la France dans les larmes et dans le deuil : ainsi sont déjouées les combinaisons de ce gouvernement atroce qui voue au poignard d'un scélérat obscur le héros qu'il désespère de vaincre. Citoyen premier consul, songez que c'est vous occuper de notre bonheur, que de vous occuper de vos dangers. Il est temps de confondre sans réserve votre destinée dans celle de l'état, et de réduire à l'inutilité de conspirer contre vous, l'irréconciliable ennemi que l'éclat de notre puissance importune. Alors, et seulement alors, s'évanouira tout espoir d'un bouleversement; alors vous vivrez plus heureux, et la France arrivera à ce haut

Digitized by Google

degré de gloire et de prospérité qu'elle n'attend que de vous.

— Les portes du Havre sont fermées. On cherche, dit-on, un officier général de la marine anglaise, qui s'est introduit en cette ville sous l'habit d'un matelot français.

— M. Necker, ancien ministre des finances, est mort à Genève le 9 avril.

Ordre du jour, du 24 germinal.

Le gouverneur de Paris recommande aux adjudans, officiers et sous-officiers de la garnison et de la garde nationale, d'éclairer, partout où ils se trouveront, les citoyens sur les faux bruits que les malveillans s'efforcent de chercher à accréditer. Tous les moyens leur sont bons: tantôt ils publient que la mort de Pichegru n'est pas le résultat d'un suicide; tantôt ils répandent que chaque nuit on fusille un grand nombre de prévenus. Que les citoyens sachent que la justice militaire, comme la justice civile, ne s'exerce qu'avec les formes publiques, et qu'aucun coupable n'a été condamné par les tribunaux militaires, sans que la sentence ait été imprimée et affichée sur-le-champ.

Le tribunal criminel poursuit avec la plus grande activité la procédure qu'il instruit. On doit considérer comme faux bruits tout ce qu'on répand relativement aux faits plus ou moins graves qui sont à la charge des prévenus. Les arrestations qui ont eu lieu depuis celle du général Moreau, n'ont fait que confirmer davantage sa culpabilité.

Le nommé Ducorps, l'un des brigands désignés dans la liste qu'a fait publier le grand-juge, vient d'être arrêté à Chartres.

Jusqu'à cette heure, tout ce qu'a dit le grand-juge, et rien que ce qu'a dit le grand-juge, se trouve prouvé. Quoiqu'il sache que tout ce qu'on peut dire de plus ou de moins ne fixe pas l'attention des citoyens, le gouverneur de Paris croit cependant utile de recommander aux officiers et sous-officiers de la garde nationale, qui sont répandus dans les différens quartiers de la ville, de ne pas laisser divaguer l'opinion; celle de toutes les classes du peuple, dans tous les instans, est essentiellement liée à la confiance et à l'amour que le premier consul a le droit d'attendre des Français. *Signé* MURAT.

— M. Sabatier, de Castres, auteur des *Trois siècles de la Littérature française*, vient de publier à Metz un nouvel ouvrage dont voici le titre: *Le Véritable Esprit de J. J. Rousseau*, ou *Choix d'Observations, de Maximes et de Principes sur la Morale, la Religion, la Politique et la Littérature, tiré des Œuvres de cet écrivain et accompagné de notes de l'éditeur.* L'épigraphe suffit pour faire juger dans quel esprit cette compilation et les notes qui l'accompagnent sont rédigées; la voici:

Je suis homme, et j'ai fait des livres:
J'ai donc fait aussi des erreurs.
J. J. ROUSSEAU, *Lettre Ire. de la Mont.*

Cet ouvrage dont nous rendrons compte, est en 3 vol. in-8°. Prix 12 fr, et 16 fr. par la poste. A Metz, chez Collignon, libraire; et à Paris, chez le Normant.

Digitized by Google

(N°. CXLVIII.) 8 FLORÉAL an 12.
(Samedi 28 Avril 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ESSAI DE TRADUCTION

Du *Prædium rusticum*, poëme latin du P. VANIÈRE.

Commencement du IIe. Livre.

AVANT tout du bouvier connaissez le génie :
Que son regard farouche, et non sa barbarie,
En impose au troupeau ; qu'il ait des bras nerveux
Mais une main légère ; et toujours sourcilleux,
Qu'il joigne rarement les coups à la menace ;
Mais que ses cris au loin prolongés dans l'espace,
Que de sa forte voix le redoutable son
Lui soumettent ses bœufs bien plus que l'aiguillon.
S'il est grand, sous son poids la charrue affaissée
Creuse un sillon profond, jusqu'au manche enfoncée,
Et rompt facilement un guéret endurci.
Plus haut que les taureaux qui marchent devant lui,

Digitized by Google

Du champ entier ses yeux embrassent l'étendue;
Et si d'épais cailloux frappent au loin sa vue,
D'avance il les évite, et d'un choc dangereux
Préserve sa charrue et le front de ses bœufs.

N'allez point, ignorant les lois de la culture,
Entamer une terre ou trop molle ou trop dure;
Sinon le meilleur suc de ses flancs entr'ouverts,
En poussière exhalé, s'envole dans les airs,
Ou sa surface humide, en glèbes retournée,
Se refuse au labour le reste de l'année.

Pour les champs pleins de craie où séjournent les eaux,
Vous pourrez les ouvrir sous l'astre des Gémeaux;
Alors que déjà secs, ils produisent à peine
Quelqu'un de ces poisons dont la fatale graine,
En commençant d'éclore, étouffe les moissons:
Toutefois hâtez-vous de croiser vos sillons.
Si la terre inégale en pente est inclinée,
Poussez-y la charrue en tout sens promenée;
Et que le soc tantôt s'y plonge en descendant,
Tantôt vers son sommet remonte obliquement.

Le bouvier, le pasteur, quoique leur goût diffère,
Concourent l'un et l'autre au profit de la terre.
Celui-ci veut des champs dépouillés de gazons,
Et celui-là fuyant les arides buissons,
Au contraire, cherche un sol où les herbes fleurissent;
Mais la diversité des vœux qui les remplissent
Ne nuit point au concert qu'exigent leurs travaux:
L'un, du fumier fécond de ses nombreux troupeaux,
Engraisse les guérets, et, soignant leur culture,
L'autre met à profit l'engrais qu'on lui procure.
La brebis sert aux champs, et les champs satisfaits
Lui donnent en retour un gazon toujours frais:

Digitized by Google

Ainsi loin des troupeaux les campagnes languissent,
Et ceux-ci sans pacage à leur tour dépérissent.

Jadis les grands de Rome, au sortir dès combats,
Défrichaient le terrain qu'avaient conquis leurs bras;
Et souvent cette Rome, en héros si féconde,
Confia ses destins et l'empire du monde
Aux mains d'un laboureur, qui, posant les faisceaux,
Allait au bout de l'an reprendre ses travaux.
Sous lui, les nations courbaient un front docile,
Le bœuf joyeux ouvrait un sillon plus facile,
Et les champs cultivés d'un bras victorieux
Passaient du laboureur l'espérance et les vœux.

Pourtant, si je consulte, et les saintes annales,
Et des premiers humains les mœurs patriarcales,
Je vois qu'on estimait alors moins glorieux
De sillonner les champs d'un soc laborieux,
Que de garder en paix les bestiaux de ses pères.
L'auguste enfant des rois, dans ces âges prospères,
En portant la houlette, en paissant les brebis,
Faisait l'essai du sceptre à sa race promis;
Et son cœur, dès long-temps, nourri dans la clémence,
De ses sujets un jour remplissait l'espérance.
Il ne les foulait point du fardeau des impôts,
Sachant comme on ravit la laine des agneaux,
Et que pour en tirer le lait qu'elle recèle,
Des brebis doucement on presse la mamelle.

Mais dans ces premiers temps où l'inculte univers
N'offrait que des troupeaux errans dans ses déserts;
Leurs guides dispersés sous un ciel sans nuage,
Ne se bornèrent point à connaître l'usage
Des herbes et des fleurs qui croissaient autour d'eux:
Ils voulurent, portant leurs regards jusqu'aux cieux,

Digitized by Google

Observer et la lune et sa subite absence (1),
Et des astres divers les mœurs et l'influence.
Ils fixèrent d'abord ces globes radieux
Dans l'espace roulant d'un cours silencieux,
Et posèrent bientôt, au centre de sa sphère,
L'axe oblique et profond sur qui tourne la terre.
Puis, suivant le Soleil dans ses douze maisons,
Aux signes qu'il parcourt ils donnèrent des noms;
Voulant que le Bélier, fier de sa destinée,
Comme il l'est du troupeau fût le chef de l'année.

Des oiseaux dans les bois, imitant les concerts,
De chants mélodieux ils remplirent les airs,
Du chalumeau sonore inventèrent l'usage,
Joignirent à leurs airs un métrique langage,
Et des rithmes divers enseignèrent les lois.
Aujourd'hui même encor la musette à nos voix
S'unit quand nous chantons et la paix des campagnes,
Et l'amour des bergers et leurs chastes compagnes.

FÉLIX DE SAINT-GENIEZ.

L'EXILEE.

Fragment traduit de l'anglais de Charlotte Smith.

L'AQUILON fougueux gronde, et la rive sauvage
Répète en longs échos un sourd mugissement;
Des nuages épais annoncent un orage,
La vague au loin se brise et roule en écumant.

(1) Les éclipses de lune.

Digitized by Google

Sous la roche blanchâtre une belle étrangère,
Qui semble de soucis, de larmes se nourrir,
Assise sur un siége humide et solitaire,
Tressaille à chaque flot que son pied voit mourir.

C'est là que tous les jours inquiète, oppressée,
Et portant ses regards sur l'onde en mouvement,
Elle attend le vaisseau, qui, trompant sa pensée,
Ajoutera peut-être à son affreux tourment.

Ces longs cheveux, qu'orna la guirlande légère,
Flottent au gré des vents sur son sein agité;
Sa parure en désordre annonce sa misère,
Et la sombre douleur obscurcit sa beauté.

Occupés à chercher de brillans coquillages,
Ses enfans plus heureux, étrangers au chagrin,
Jouissent du présent sans prévoir les naufrages,
Et vivent sans songer au triste lendemain.

Ils lancent sur cette eau que la mer a laissée,
Leur navire doré, promené par les vents,
Tandis que, se livrant à sa triste pensée,
Leur mère craint pour eux tous les besoins pressans.

Elle les voit en proie aux maux de l'indigence,
Sous un ciel étranger, errans et sans amis,
Avec elle endurer l'abjecte dépendance,
Supporter les travaux et les cruels mépris.

Mais le sombre horizon à ses yeux montre à peine
La barque d'où dépend sa perte ou son bonheur,
Elle se rend au port, elle y court hors d'haleine,
Expirante à demi d'espoir et de frayeur.

Digitized by Google

Son sort est décidé.... C'est l'exil, la misère !
Hélas ! sur son destin je ne puis que gémir :
Comme elle maintenant je n'ai rien sur la terre,
Et je vois le malheur sans pouvoir l'adoucir.

PH. DE P.....

Nota. Ce morceau, qui faisait partie d'un poëme plus considérable, fut composé par Charlotte Smith, à Brythelmstone, en novembre 1792, et fut inspiré par la vue du groupe qu'elle essaya de décrire : une dame française, assise sur le bord de la mer avec ses enfans.

LA BIEN-AIMÉE.

ROMANCE.

Je ne possède en mon enclos,
Ni ces grands biens, ni ces châteaux,
Dont s'entretient la renommée :
Deux objets y font mon bonheur ;
L'un par l'autre plaît à mon cœur,
La nature et la bien-aimée.

L'art n'y produit pas à grands frais
Des fleurs ou des fruits imparfaits ;
Si ma prairie est parfumée,
Si mes fruits ont plus de saveur,
Et si j'ai la plus belle fleur,
Je les tiens de la bien-aimée.

Ce n'est plus le pouvoir d'Isis,
Ce n'est plus Armide ou Lays

Digitized by Google

Qui me porte dans l'Elysée :
Mon Elysée est dans ces bois ;
Le plus doux charme y suit la voix,
Le soupir de la bien-aimée.

Comment vous peindre ses attraits !
Devez-vous assembler les traits
Dont votre ame est le plus charmée ?
De Vénus est-ce la beauté,
Le regard, la fraîcheur d'Hébé ?
Non, c'est mieux : c'est la bien-aimée.

N'imitez pas ce qu'elle dit ;
N'allez pas, quand elle sourit,
D'avance louer sa pensée ;
Non, non, ce n'est point son esprit
Qui m'amuse, ou qui me ravit,
C'est un mot de la bien-aimée.

Douce pitié, peins-nous son cœur !
Si près d'elle au cri du malheur
L'ame ne peut rester fermée,
Que son secret vous soit connu :
Elle inspire amour et vertu ;
C'est tout l'art de ma bien-aimée.

Par VERNES (de Genève).

L'ESPÈCE ET L'INDIVIDU.

Sur l'une épuisant sa tendresse,
Traitant l'autre en enfant perdu ;
Si la nature est mère envers l'espèce,
Elle est marâtre envers l'individu.

KÉRIVALANT.

Digitized by Google

ENIGME.

Jouet des aquilons qui grondent sur nos têtes,
Inébranlable aux coups des vents et des tempêtes,
Sur le marbre et le roc m'élevant dans les airs,
Je suis fixe, immobile, et fais le tour du monde.
En Europe, au Pérou, sur la terre et sur l'onde,
Partout je suis connue, et j'ai des noms divers.
Souvent dans le silence, humble et respectueuse,
Se presse en mon enceinte une foule nombreuse;
Mais plus souvent aussi, je recèle en mes flancs,
Un insolent ramas d'êtres hardis, bruyans,
Qui, mêlant à ses jeux un vacarme effroyable,
Jure, sacre et tempête en se donnant au diable.

G. de P.

LOGOGRIPHE.

J'oppose un frein à la licence;
Un rempart à l'onde en fureur.
Transposant ma tête et mon cœur,
Je conseille l'adolescence,
Et suis utile au voyageur.

CHARADE.

Ne faites point d'ami qui ne soit mon premier;
Après l'obscurité reparaît mon dernier.
De ma part, ce matin, recevez mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est la lettre *A*.
Celui du Logogriphe est *Placet*.
Celui de la Charade est *Vermine*.

Digitized by Google

Sur l'Esprit littéraire du XVIIIe. siècle.

ARTICLE V.

AINSI que nous l'avons remarqué dans notre dernier article, ce fut J. J. Rousseau qui donna le secret de tant de déclamations philosophiques contre l'état social, en mettant tout le bien imaginable sur le compte de la nature, et tout le mal connu sur le compte de la civilisation, ce qui renversait totalement les idées reçues jusqu'alors en morale, en politique et en législation. Cet écrivain a rassemblé toute sa doctrine dans un *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*, ouvrage qui peut être regardé comme le manifeste de la philosophie contre la société, et qui, sous ce rapport, mérite d'être analysé avec soin. Nous laisserons de côté l'épître dédicatoire aux magnifiques, très-honorés et souverains seigneurs de la république de Genève, parce que les sublimes prédictions qu'elle renferme ont été tournées en ridicule par les événemens, et que tout ce qu'elle contient d'humiliant pour la France mérite d'être examiné à part : nous entrerons en matière en demandant à l'auteur ce qu'il s'est proposé dans cet écrit. Voici sa réponse :

« Ce n'est point une légère entreprise de démê-
» ler ce qu'il y a d'originaire et d'artificiel dans
» la nature actuelle de l'homme, et de bien con-
» naître un état qui n'existe plus, *qui n'a peut-*
» *être point existé*, qui probablement n'existera
» jamais, et dont pourtant il est nécessaire d'avoir

Digitized by Google

» des *notions justes* pour bien juger de notre » état présent. »

Il est certain qu'il n'est point de plus grande entreprise que celle de connaître *ce qui n'a peut-être point existé, ce qui probablement n'existera jamais ;* et s'il était vrai qu'il fût indispensable d'acquérir des notions précises sur des chimères, pour être en état d'apprécier les maux et les biens de la civilisation, il faudrait avouer de bonne foi que notre état présent restera toujours aussi ignoré que l'état passé qui n'a peut-être point existé, et que l'état futur qui probablement n'existera jamais. Quelle étrange manière d'aborder une question aussi importante! En bonne logique, n'est-on pas autorisé à croire que l'écrivain qui commence par un aveu aussi positif, va s'arrêter devant les difficultés insurmontables qu'il reconnaît lui-même? mais le charlatanisme habituel de Rousseau l'engage à présenter d'abord comme extrêmement problématiques les principes qu'il veut établir, afin que le lecteur se prête de meilleure grace à le suivre : quand une fois il l'a mis en mouvement, il lui fait faire un chemin immense sans jamais lui permettre de regarder de quel point il est parti. Telle est la marche constante de cet auteur; elle est sur-tout remarquable dans *Emile* et dans l'ouvrage que nous examinons : ses moyens de séduction consistent à douter avec vous pour vous amener à conjecturer avec lui; vous tient-il dans cette disposition ? tout est dit; il ne doute plus, il affirme, il commande, il prophétise, il entraîne, et le charme de son style ôte jusqu'au desir d'examiner la faiblesse de ses raisonnemens. Lorsque les philosophes du dix-huitième siècle, toujours divisés entr'eux et dans leurs principes, se sont accordés pour maudire le citoyen de Genève, ils ont agi contre leur propre cause; il est et restera

Digitized by Google

long-temps le plus dangereux, non-seulement parce que s'étant plus occupé de politique que les autres, il a attaqué la société plus directement; mais aussi parce qu'il est difficile de n'être pas séduit par l'harmonie de ses phrases, et que, lorsqu'il est dans la vérité, sa mâle éloquence force l'admiration : or, dans tous ses ouvrages, il y a un tel mélange de folies brillantes et de bon sens, de sophismes et de mépris pour les sophistes, de misantropie et d'amour pour l'humanité, qu'on ne le lit jamais de sang froid. Il faut avoir passé l'âge des illusions pour être en état de le juger, ce qui n'est pas rassurant pour l'avenir; car la chaleur qu'il a mise dans tous les sujets qu'il a traités, le rendra long-temps l'auteur favori des femmes et des jeunes gens.

Suivant son usage, J. J. Rousseau s'est bien gardé de dissimuler les difficultés qui se présentent lorsqu'on veut chercher dans la nature l'origine de l'état social; mais il ne les avoue pas toutes: il se contente d'offrir celles qu'il est certain de surmonter, d'après le plan qu'il s'est fait. Paré de cette apparence de bonne foi qui séduit toujours, il attaque aussitôt les écrivains qui ont traité le même sujet avant lui, précaution à laquelle il n'a jamais manqué, même en sachant bien d'avance qu'il ne dira rien de plus fort, de plus nouveau, de plus vrai que ceux qu'il prétend réfuter. C'est ainsi qu'il s'écrie : « Ce n'est point sans surprise » et sans *scandale* qu'on remarque le peu d'ac- » cord qui règne sur cette importante matière » entre les divers auteurs qui en ont traité. Parmi » les plus graves écrivains, à peine en trouve-t-on » deux qui soient d'accord sur ce point. » En ce moment du moins nous avons J. J. Rousseau pour confirmer la remarque déjà faite que les écrivains philosophes ne sont jamais d'accord entre eux, ce

Digitized by Google

qui est une terrible preuve contre l'utilité de leurs systèmes; il affirme même que leurs contradictions vont jusqu'au scandale : voyons jusqu'où iront les siennes, et s'il ne se contredira pas lui-même autant et plus que tous les autres ensemble.

Après avoir avoué qu'il va parler d'un état qui n'a peut-être point existé, n'est-il pas étonnant qu'il ose s'écrier : « O homme ! de quelque contrée » que tu sois, quelles que soient tes opinions, » écoute : voici ton histoire telle que j'ai cru la » lire, non dans les livres de tes semblables qui » ne sont que menteurs, mais dans la nature qui » ne ment jamais. » Il serait difficile d'expliquer comment la nature ne ment jamais, sur-tout lorsqu'elle se sert de la plume d'un philosophe pour se faire entendre, et plus difficile encore de comprendre comment la nature peut dire la vérité sur un état qui n'a peut-être point existé. Poursuivons. « Tout ce qui sera d'elle, sera vrai; il n'y aura » de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien sans » le vouloir. » Ceci devient de plus en plus inconcevable, et ferait soupçonner que la nature avait écrit le Discours sur l'Inégalité, et que Rousseau l'a gâté en voulant le perfectionner : quand même nous pousserions la foi philosophique jusqu'à admettre cette supposition, qui nous apprendra à distinguer ce qui appartient à la nature de ce qui appartient à l'écrivain, c'est-à-dire, ce qui est vrai de ce qui est faux? Continuons. « Les temps dont » je vais te parler sont bien éloignés : combien tu » as changé de ce que tu étais ! » Qui peut le savoir, puisque Rousseau lui-même avoue qu'il ne reste aucune trace de ces temps si éloignés? Mais il était arrivé au moment où le ton affirmatif et prophétique lui semblait bon à employer; et pour se sauver du ridicule, il se jette rapidement sur les malheurs de la civilisation dont il fait un tableau

Digitized by Google

rembruni ; il excite le mécontentement si naturel à l'homme, toujours moins reconnaissant du bien dont il jouit qu'avide de celui qu'il desire ; un sentiment de tristesse s'éveille aussitôt dans l'ame du lecteur qui oublie ce qu'il vient de lire pour méditer sur lui-même, et qui ne dispute plus rien dès qu'il ne s'agit que de convenir qu'il est malheureux : adresse admirable si on ne considère que l'écrivain ! perfidie épouvantable si on juge le moraliste !

J. J. Rousseau qui crie tant contre les autres philosophes ses confrères, les imite dans l'art criminel de faire intervenir les passions dans les questions qui intéressent l'humanité entière, et qui, s'il est vrai qu'il faille les livrer à la discussion de tous, ne peuvent être traitées qu'avec ce calme, cette circonspection qui distinguent éminemment la raison ; il partage également avec tous les philosophes l'erreur si dangereuse d'isoler l'homme, de l'examiner comme individu, pour résoudre le problême de l'état social. Je l'avoue, je ne puis concevoir comment une absurdité aussi palpable a pu faire une si grande fortune ; elle est encore aujourd'hui généralement reçue, et nous avons plus de mille volumes qui veulent expliquer la société par des considérations sur l'homme, analysé individuellement comme un ensemble complet. Qui aurait jamais cru, avant le siècle des lumières, que ce qui est vrai en anatomie, pût devenir une vérité politique, et la première de toutes ? A part ce que nous enseignent les livres sacrés, l'irrécusable expérience a prouvé qu'il n'y a pas d'individu dans l'espèce humaine ; c'est-à-dire que ses attributs distinctifs, tels que la parole, la réflexion, la perfectibilité, ne sont pas le partage de l'individu, mais de l'espèce en général : preuve certaine que nous sommes nés pour la

Digitized by Google

société et pour la civilisation, puisqu'abandonnés à nous-mêmes, ou à ce que les philosophes appellent la nature, nous restons imparfaits, et véritablement au-dessous des animaux qui portent en eux l'instinct suffisant pour arriver individuellement à toute la perfection dont ils sont capables. Lorsque J. J. Rousseau s'appuie de quelques sauvages trouvés dans les bois de notre continent, et qu'il cherche dans ces êtres dégradés ce qu'a pu être l'homme de la nature, il commet la plus grande faute qu'il soit possible de faire en logique, puisque chacun de ces individus était seul; qu'il lui eût été impossible de multiplier; que n'ayant jamais vu aucun de ses semblables, l'esprit d'imitation naturel à l'homme, créé pour la société, n'avait pu que donner à chaque sauvage trouvé dans nos bois une facilité de plus pour prendre des habitudes contraires à sa nature; qu'enfin puisqu'il est indubitable que l'homme est perfectible, il est impossible de nier qu'il puisse se détériorer; et c'est là le véritable point de la question. Un enfant, un homme, trouvé dans un bois, seul, sans compagne, sans avoir jamais rien vu de semblable à lui, ne peut être présenté comme étant dans son état naturel. Pour savoir ce que nous perdons, privés de toutes communications avec nos pareils, il suffit de rappeler l'histoire de ce matelot écossais qui, abandonné seul dans l'île Fernandez, perdit en quelques années jusqu'au souvenir de son nom, jusqu'à la faculté d'articuler des mots; lorsqu'on le retrouva, il était stupide, sans que raisonnablement on pût dire qu'il sortait des mains de la nature. Rousseau dira qu'il y était rentré, et c'est effectivement de cette manière qu'il concilie tout ce que les philosophes ont écrit de contradictoire sur l'état naturel. Il ne nie pas les abo-

Digitized by Google

minations reprochées aux sauvages ; mais il soutient qu'on les a trouvés partout dégénérés : « C'est » faute d'avoir suffisamment distingué les idées, » dit-il, et remarqué combien ces peuples étaient » déjà loin de l'état de nature, que plusieurs se » sont hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel, et qu'il a besoin de police pour » l'adoucir. » Comme il voulait prouver que l'homme est né bon, que c'est la civilisation qui le corrompt, comme il ne pouvait nier pourtant les vices des sauvages, il a composé un homme de la nature auquel il est effectivement impossible de rien reprocher ; il l'a créé si dépourvu d'intérêts, de sentimens, de desirs, de besoins, de réflexion, qu'à coup sûr s'il fait du mal c'est bien sans le vouloir et sans le savoir ; c'est presque une statue : cependant il l'anime peu à peu, et l'élève jusqu'à la hauteur des animaux. « Nos » voyageurs, dit-il, font sans façon des bêtes sous » le nom de Pongos, d'Orang-Outangs, de ces » mêmes êtres dont, sous le nom de Satyres, » de Faunes, de Sylvains, les anciens faisaient » des divinités. Peut-être, après des recherches » plus exactes, trouvera-t-on que ce ne sont ni des » bêtes, ni des dieux, mais des hommes. » Voilà en effet jusqu'où J. J. Rousseau est descendu pour montrer l'homme heureux, dégagé de tous les crimes qui naissent des lois, de la religion, des institutions sociales ; pour le montrer enfin dans cet état délicieux d'égalité, où l'amour-propre des philosophes Pongos et Orang-Outangs n'est jamais blessé des distinctions accordées à tous autres qu'à ceux qui font des livres. L'orgueil de Satan, dans le poëme de Milton, ne va pas jusqu'à nier l'immortalité, la spiritualité de l'homme ; il y a vraiment quelque chose de plus infernal dans la joie des apôtres de la nature, toutes les fois qu'un

Digitized by Google

individu humain, jeté loin de la société, et retrouvé ensuite dans l'abrutissement, leur offre l'occasion de s'écrier : *Ecce homo !*

Eh bien! soit ; voilà l'homme tel que vous le concevez, et tel qu'il serait en effet s'il n'était pas l'ouvrage de la Divinité. Pourquoi donc J. J. Rousseau lui-même s'empresse-t-il de le tirer de cet état où il était d'autant plus juste qu'il ne pensait pas, d'autant plus fortuné qu'il n'aimait rien, pour le faire passer dans une situation « tenant, dit-il, » un juste milieu entre l'*indolence de l'état primitif* » et la pétulante activité de notre amour-propre, » époque qui dut être la plus heureuse et la plus » durable ? ».

On peut défier tous les hommes de bon sens de deviner quel est, dans l'opinion de Rousseau, cet état plus heureux encore que l'état primitif; il faut l'avouer : c'est l'état sauvage. Oui, le même écrivain qui a décidé que c'est pour ne pas avoir assez remarqué combien les sauvages étaient déjà loin de la nature, que tant de moralistes se sont hâtés de conclure que l'homme est né cruel, le même écrivain affirme que l'état sauvage a été l'époque la plus durable, et la plus heureuse pour l'humanité : il n'y a entre ces deux opinions contradictoires qu'une page de déclamations. « Plus on y réfléchit, » dit-il, plus on trouve que cet état est le moins » sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, et » qu'il n'en a dû sortir que par quelque funeste » *hasard* qui, pour l'utilité commune, eût dû ne » pas arriver. L'exemple des sauvages qu'on a » presque tous trouvés à ce point, semble confirmer que le genre humain était fait pour y rester » toujours, que cet état est la véritable jeunesse » du monde, et que tous les progrès ultérieurs ont » été en apparence des pas vers la perfection de » l'individu, et en effet, vers la décrépitude de » l'espèce. »

C'est

Digitized by Google

C'est ici qu'il est nécessaire de faire remarquer combien est petite la différence qui se trouve entre les opinions de Raynal et celles de J. J. Rousseau : le premier nous a dit que l'état sauvage était l'état de nature, l'état par excellence ; le second prétend que l'état de nature ne se rencontre que dans la bestialité, et que l'état sauvage est le véritable point de perfection de l'humanité : tous deux sont d'accord pour attaquer la civilisation, car dans ce que l'un appelle l'état de nature, et l'autre l'état de perfection, on trouve tous les crimes réunis ; mais que leur importe puisqu'on n'y trouve pas de législation? En effet, suivant la pensée du citoyen de Genève, ce n'est qu'au moment où *la nature est soumise à la loi*, que tout est perdu, et que les progrès de la société ne sont plus qu'une véritable décrépitude.

Ces principes posés, il est inutile de suivre l'auteur dans les conclusions qu'il en tire ; le travail, l'agriculture, la propriété, et même la réflexion, sont condamnés sans pitié, puisque la nature nous ayant destinés à être sains, et l'état de réflexion étant contre nature, *l'homme qui médite est un animal dépravé*. Cette maxime est vraiment plaisante, et quiconque voudrait en tirer de rigoureuses conséquences, trouverait qu'un sot qui passe sa vie sans réfléchir, est moins dépravé que Bossuet qui méditait beaucoup : par la même raison, nos milliers de législateurs qui nous accablaient de lois mortelles décrétées sans la moindre réflexion, étaient des animaux bien près de l'état de nature, tandis que les hommes rares qui méditent long-temps le bonheur de leurs semblables, sont entièrement dépravés. O folie à laquelle il serait impossible de donner une épithète si le mot philosophie n'était pas inventé ! M. de Voltaire se facha, et défendit la littérature et les dons brillans de l'imagination

Digitized by Google

contre les sophismes de Rousseau ; les économistes prirent la cause de l'agriculture avec beaucoup de chaleur ; mais il ne se trouva ni talens particuliers, ni association pour prendre la défense de la société : ceux que cette cause intéressait le plus directement furent les premiers à applaudir aux attaques dirigées contre eux. Et c'est là le véritable triomphe de la philosophie, car il est sans exemple dans l'histoire.

Pour prouver que la terre abandonnée à elle-même produirait plus que la terre cultivée, Rousseau cite la comparaison qu'il avait faite, de ses yeux, entre un terrain semé de bled, et un terrain égal planté de châtaigniers ; ce dernier rendit davantage : d'où il est impossible de ne pas conclure qu'il pousserait des châtaigniers partout où l'on s'abstiendrait d'employer la charrue, la bêche ou le hoyau. Que nos paysans riront quand ils seront assez savans pour lire ce qu'on écrit à Paris sur l'agriculture !

Si l'on n'oublie pas que notre intention première est de rechercher l'influence que les livres ont sur les idées, on concevra l'effet que la philosophie de la nature a produit sur notre révolution. Nous ferons plus tard la part de la philosophie des passions, qui a eu aussi une très-grande vogue ; puis viendra la philosophie anti-nationale, c'est-à-dire celle qui avait pour but constant d'élever les nations étrangères au-dessus de la France (1). Mais à présent nous croyons qu'il est permis d'af-

(1) Quoique j'aie traité cette partie dans les *Lettres sur l'Angleterre*, il reste encore des révélations importantes à faire ; car les ouvrages des philosophes ont un trop grand avantage : ils sont toujours vantés, et n'ont pas encore été jugés.

Digitized by Google

firmer que si nous avons employé douze ans à quêter la liberté sans jamais rencontrer que malheurs et destructions, c'est que nos livres de politique moderne, les seuls auxquels nous accordions une confiance aveugle, les seuls qui fussent cités dans nos assemblées délibérantes, les seuls qu'on offre encore aujourd'hui à l'admiration des jeunes gens, ne disent rien sur la liberté possible au milieu des progrès de la civilisation: cherchant les moyens de soustraire la *nature* au joug de la religion et de la loi, ils ne traitent que de l'indépendance, de l'indépendance absolue, dont le danger augmente à proportion de la grandeur territoriale du pays auquel on veut en faire l'application. Au reste (et l'observation est importante dans un moment où l'on vante beaucoup les prétendus progrès que la réforme de Luther a fait faire à l'esprit humain) toutes les rêveries sur l'homme, la ridicule manie de l'analyser comme individu pour découvrir les secrets de l'état social, tant de sottises méthaphysiques qui auraient inspiré la plus grande pitié aux immortels auteurs du dix-septième siècle, tant de principes subversifs de tout gouvernement, ne sont pas nés en France; ils sont anglais d'origine. Nous n'avons fait que les adopter à mesure que les maximes philosophiques ont ébranlé nos principes religieux: l'histoire ne l'oubliera point quand elle pèsera avec impartialité les maux et les biens qui devaient résulter pour l'Europe de l'unité de doctrine et de discipline en matière de religion.

FIÉVÉE.

Digitized by Google

Ephémérides politiques, littéraires et religieuses, présentant, pour chacun des jours de l'année, un tableau des événemens remarquables qui datent de ce même jour, dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, jusqu'au 1er. janvier 1803; par le citoyen *Noël*, inspecteur-général de l'instruction publique, et le citoyen *Planche*, instituteur à Paris. Douze volumes in-8°. Prix : 36 francs, et 42 francs par la poste. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'Eglise.

Lorsque Roucher composa son poëme des *Mois*, non-seulement il voulut décrire les beautés de la nature pendant les différentes saisons, et peindre ses étonnans phénomènes, mais il eut la prétention de rappeler à peu près dans chaque chant quelque usage ou quelque événement historique : son ouvrage, sous ce dernier rapport, pouvait donc être considéré comme des *Ephémérides* en vers. La défense de Beauvais, par la célèbre Hachette, forme un épisode du mois de juillet; le mois d'août présente une description de la Saint-Barthelemi, et la peste noire du quatorzième siècle occupe une grande place dans le mois d'octobre : ainsi de suite. On sent combien cette combinaison dut paraître étrange pour un genre d'ouvrage dans lequel on exige, avant tout, un ensemble régulier et des épisodes qui ne soient tirés que du fond du sujet. Les morceaux détachés obtinrent un grand succès dans des lectures de société : aussitôt que l'ouvrage parut, les personnes qui l'avaient le plus applaudi, furent les

Digitized by Google

premières à le décrier; elles ne purent le lire sans ennui, et cet ennui venait des efforts que fait continuellement le poète pour lier, par des transitions pénibles, les objets disparates qu'il réunit.

L'inconvénient qui contribua à faire tomber le poëme de Roucher ne doit nullement se faire sentir dans un recueil historique où l'on a rassemblé les événemens remarquables de tous les temps et de tous les lieux, qui se sont passés dans le cours de chaque mois. Ici l'on n'a pas le desir de chercher un ensemble, et l'on ne supporte la fatigue d'aucune transition. La variété d'une multitude de faits importans, d'anecdotes intéressantes, de jugemens littéraires, pleins de mesure et de goût, occupe agréablement l'esprit, et lui procure un délassement d'autant plus doux que les personnes les plus instruites peuvent y trouver beaucoup de choses qu'elles ignorent ou dont elles n'ont conservé qu'un souvenir confus. On peut distinguer, en général, trois espèces d'articles dans cette immense collection de matériaux historiques et littéraires : l'indication des grands événemens, tels que les révolutions des empires et les batailles célèbres, les notices sur la vie et les ouvrages des savans et des gens de lettres, et le récit des principaux traits de barbarie, d'humanité et d'héroïsme qui ont signalé la révolution française.

Les auteurs ont très-bien senti que les événemens historiques, éloignés de nous, ne devaient pas être rapportés avec beaucoup de détail. Ils se bornent ordinairement à en rappeler les circonstances les plus remarquables. C'est un souvenir qu'ils ménagent à ceux qui en sont instruits, c'est une espèce d'invitation à ceux qui les ignorent, et dont ils éveillent la curiosité de lire les ouvrages où ces événemens sont développés avec plus d'étendue.

Les notices littéraires sont en général beaucoup plus longues, proportion gardée avec l'importance des objets.

Digitized by Google

Les hommes célèbres de tous les temps y passent alternativement en revue, et sont jugés avec autant d'impartialité que de goût. Les auteurs ne s'en rapportent jamais aux opinions qui ont été portées avant eux; on voit qu'ils ont lu et médité les ouvrages dont ils parlent : tantôt ils en donnent une idée, par des analyses claires et raisonnées; tantôt ils expliquent, en peu de mots, le caractère du talent de chaque écrivain. Leur critique est toujours saine et éclairée; ils ne se laissent point éblouir par les succès qu'ont obtenu quelques écrivains du dix-huitième siècle; d'accord avec la politique bien entendue, et la morale sociale, ils ne perdent aucune occasion de s'élever contre les prétendus philosophes, dont les triomphes nous ont été si funestes.

Plus la mort des auteurs est récente, plus il y a d'intérêt dans les notices dont nous parlons. On y trouve des particularités curieuses qui étaient échappées aux biographes. Celles de Gresset et de Le Beau sont de ce nombre. Le jugement que les auteurs des *Ephémérides* portent sur Buffon et sur Montesquieu mérite d'être médité : on voit que quelques erreurs, échappées à ces deux grands écrivains, et si bien rachetées par des passages qui les détruisent, ne doivent pas empêcher de les considérer comme les hommes du dix-huitième siècle qui ont fait le plus d'honneur à la littérature française. Les bornes de cet article nous mettent dans l'impossibilité de citer ces deux morceaux.

C'est dans un ouvrage de ce genre que les anecdotes sont vraiment à leur place; les personnes qui les aiment en trouveront de toute espèce. On doit savoir gré aux auteurs d'avoir fait un choix très-judicieux dans les immenses matériaux qu'ils avaient à leur disposition. Ils ne conservent que celles qui servent à caractériser les hommes célèbres, ou qui peuvent donner une idée des mœurs du

Digitized by Google

temps. Tous ces prétendus bons mots, dont les livres d'*Ana*, furent toujours remplis, sont bannis avec soin des *Ephémérides*. Parmi ces anecdotes, on en trouve une infiniment intéressante sur M. de Penthièvre : jamais la religion et la morale n'ont donné lieu à un sacrifice plus douloureux et plus pur. Cette anecdote ayant déjà été rapportée dans le Mercure, nous ne la citerons pas.

Un récit d'un genre bien différent, et qui n'est pas moins curieux, mérite d'être remarqué : c'est celui de la victoire que remporta Bossuet sur le ministre Claude, dans une conférence qui eut lieu en présence de Mlle de Duras. « Voici, disent les auteurs, ce qui donna lieu à » cette fameuse conférence. Mlle de Duras, sœur des » maréchaux de Duras et de Lorge, élevée par les pro- » testans, avait conçu quelques doutes sur la vérité de sa » religion : elle en parla au célèbre Claude, qui se fit » fort d'éclaircir ses difficultés, même en présence du » redoutable Bossuet. Mlle de Duras fit demander à » Bossuet s'il voudrait bien conférer avec Claude devant » elle ; il y consentit. Elle lui dit qu'elle désirait que la » dispute s'établît sur la *question de l'Eglise*, qui fait le » grand point de difficulté entre les catholiques et les » protestans. En conséquence, Bossuet se rendit chez » madame la comtesse de Roye, où devait se trouver Mlle » de Duras. Claude était déjà arrivé ; la conférence s'ou- » vrit par des politesses réciproques ; il y avait peu de » monde, et tous ceux qui composaient la compagnie » étaient de la religion protestante, à l'exception de la » maréchale de Lorge. Bossuet entra en matière ; il sou- » tint que *l'infaillibilité de l'Eglise* était un dogme si né- » cessaire, que ceux qui la niaient en spéculation ne pou- » vaient s'empêcher de l'établir dans la pratique, s'ils » voulaient conserver quelque ordre parmi eux. Il réduisit » Claude au point d'avouer que chaque particulier devait

Digitized by Google

» croire qu'il entendait mieux l'Ecriture Sainte que ne l'en-
» tendaient les Conciles universels, et le reste de l'Église.
» Bossuet, dans la relation qu'il donna de cette confé-
» rence, ne dissimula pas qu'il avait eu affaire à un
» homme qui écoutait patiemment, qui parlait avec net-
» teté et force, qui poussait les difficultés jusqu'aux
» dernières précisions, et qui défendait sa cause avec
» toute l'habileté possible, et si subtilement, qu'il craignait
» pour ceux qui écoutaient. La conférence dura cinq
» heures; la victoire resta à Bossuet : il vit le lendemain
» Mlle de Duras, qui avoua qu'elle était restée convaincue
» de la nécessité de s'en rapporter à l'autorité de l'Eglise;
» et, en conséquence, elle fit son abjuration vers la fin du
» même mois, dans l'Eglise des Pères de la Doctrine
» Chrétienne, entre les mains de l'illustre prélat dont
» l'éloquence victorieuse l'avait ramenée à la religion de
» ses aïeux. »

Il est étonnant que dans un recueil qui embrasse toute l'histoire ancienne et moderne, on ne trouve presque point d'erreurs; cela suppose dans les auteurs une instruction et un travail immenses. Nous avons cependant remarqué une légère inexactitude dans l'article d'Amyot, traducteur des Vies de Plutarque. « On attribue, disent
» les auteurs, l'élévation d'Amyot à une rencontre singu-
» lière. Henry II passant dans le Berry, Amyot qui était
» alors précepteur chez un gentilhomme de la province,
» composa une épigramme grecque que ses élèves présen-
» tèrent au roi. Le chancelier de l'Hôpital fut si enchanté
» de ce petit ouvrage, qu'il dit à Henri II que l'auteur
» était digne de veiller à l'éducation des enfans de
» France. » Ce fait paraît démenti par Amyot lui-même, qui, dans l'épître dédicatoire de sa traduction, parle ainsi à Charles IX : « Or, ayant eu ce grand heur que d'être
» admis auprès de vous, dès votre première enfance que

Digitized by Google

» vous n'aviez guère que quatre ans, pour vous achemi-
» ner à la connaissance de Dieu et des lettres, je me mis
» à penser quels auteurs anciens seraient plus idoines et
» plus propres à votre estat, pour vous proposer à lire
» quand vous seriez venu en âge d'y pouvoir prendre
» quelque goust; et pour ce qu'il me semble qu'après les
» Sainctes Lettres, la plus belle et la plus digne lecture
» qu'on saurait présenter à un jeune prince, était les
» Vies de Plutarque, je me mis à revoir ce que j'en avais
» commencé à traduire en notre langue, par le comman-
» dement de feu grand roi François Ier., mon bien-
» faicteur, que Dieu absolve, et parachevai l'ouvrage
» entier dans votre service, il y a environ douze ou treize
» ans. » Il résulte des dernières lignes de ce passage, qu'Amyot était connu de François Ier.; que ce prince était son bienfaiteur, et qu'ainsi l'anecdote des *Ephémérides* est inexacte.

La partie de cet ouvrage consacrée au récit de la révolution est la plus intéressante. Les auteurs entrent dans des détails sur les différentes crises de cette époque mémorable, et souvent indiquent les causes des principaux événemens. Leur impartialité, leur discernement se font sur-tout sentir dans ces discussions délicates; nous ne doutons pas que les renseignemens précieux qu'ils ont recueillis ne jettent un grand jour sur cette partie de notre histoire, et ne soient très-utiles à ceux qui voudront l'écrire. On sent que dans le récit des premières années de la révolution, il doit être souvent parlé de M. Necker.

Au moment où l'on vient d'apprendre la mort de cet homme dont la fortune, aussi brillante que bizarre, eut une influence si marquée sur le sort de la France, on sera peut-être curieux de se rappeler un instant le point d'où il partit, et quelle fut sa marche dans la route des honneurs. Les auteurs des Ephémérides n'ont pu marquer que

Digitized by Google

quelques époques de sa vie ; nous remplirons les lacunes qu'ils ont laissées dans l'histoire de ce ministre.

M. Necker était commis-écrivain d'un banquier de Genève, aux appointemens de 600 fr., lorsque M. Thélusson, banquier de Paris, sur le compte qui lui fut rendu de l'intelligence et de l'exactitude du génevois, l'appela dans ses bureaux, et lui donna un traitement plus considérable. Il devint bientôt caissier de M. Thélusson : quelques opérations qu'il avait conseillées, et dont le succès surpassa ses espérances, le firent associer à cette maison. Il avait apporté de Genève, où la réputation de J. J. Rousseau était dans son plus grand éclat, un goût très-vif pour les lettres ; il s'y livrait en secret, et ses relations avec quelques académiciens admis chez le banquier, contribuèrent à l'affermir dans ce penchant. L'Académie, en 1773, avait proposé l'éloge de Colbert ; M. Necker, dont l'ambition commençait à se développer, avait fait une étude particulière des matières économiques ; plus instruit que ses concurrens sur cette partie importante de son sujet, il remporta le prix.

Ce triomphe le fit connaître avantageusement ; la réunion, presque sans exemple, du talent littéraire avec la science d'un financier, augmenta l'effet que son discours produisit, et fit regarder l'auteur comme un homme extraordinaire. Un nouveau règne ouvrit un champ plus vaste à son ambition. Le marquis de Pezay, dont l'esprit était plus agréable que solide, était fort lié avec M. de Maurepas qui, dans sa vieillesse, avait presque autant de légéreté que son jeune ami. M. Necker s'était emparé de l'esprit du marquis par des promesses brillantes, et par une critique amère de l'administration de M. de Clugny, alors contrôleur-général, que M. de Maurepas n'aimait pas. Ce ministre étant mort, M. de Maurepas et M. de Pezay, qui avait une correspondance secrète avec Louis XVI,

Digitized by Google

firent à ce prince tant d'éloges de leur protégé, qu'il fut nommé, quoique protestant, d'abord directeur du trésor royal, ensuite contrôleur-général. Son administration fut marquée par des innovations qui lui firent beaucoup d'ennemis; lorsqu'il fut renvoyé, il avait déjà tant de partisans, qu'il y eut le même jour (23 mai 1781) un grand tumulte à la Comédie Française, où l'on représentait la *Partie de Chasse* : « L'engouement, disent les auteurs des » Ephémérides, était alors universel pour le banquier » génevois. »

Dans sa retraite, M. Necker ne négligeait aucun moyen de se faire rappeler ; il composa son fameux livre de l'administration des finances ; ouvrage, où, pour la première fois, le public fut mis dans la confidence des secrets de l'Etat. L'effet de ce livre ne peut aujourd'hui se calculer ; chacun voulut raisonner sur les finances ; il y eut autant de prétendus réformateurs que d'enthousiastes, dont les rêveries politiques avaient jusqu'alors manqué d'aliment.

Bientôt les malheurs publics forcèrent la cour à rappeler un homme qui jouissait de la faveur générale. Loin d'être éclairé par l'effet qu'avait produit son livre, M. Necker essaya de pratiquer la théorie qu'il avait développée. Il flatta les idées régnantes ; et croyant dominer les circonstances, lorsqu'il était entraîné par elles, il prépara la ruine du gouvernement dont il était le ministre. On sait les détails de sa seconde disgrace, et de son retour triomphant qui fut bientôt suivi des chagrins les plus amers. Une confiance exagérée en lui-même, trop de goût pour une popularité dont il ignorait l'inconstance, la prétention insensée de gouverner un état par des phrases et des comptes rendus, causèrent les fautes de ce ministre. Jamais on ne sentit mieux que sous son ministère la justesse de cet axiôme de Sénèque sur la rédaction des lois : *lex jubeat, non suadeat.* Les préambules pathétiques de

Digitized by Google

Necker entraînaient des discussions dont rien ne pouvait prévenir les dangereux résultats. Dans ses longues apologies il s'efforce de prouver qu'il n'a eu aucune part aux malheurs de la révolution. On n'y voit que ses vaines prétentions et son impéritie. « Trop de gens, dit-il, dans » son livre intitulé : *De la Révolution française*; trop de » gens ont eu besoin de se servir de moi pour voiler leurs » fautes; et la foule des spectateurs, en me regardant de » la plaine, a dû me voir sans cesse autour d'un char qui » descendait, roulant avec vîtesse du haut d'un mont » élevé; et elle a pu croire que je le poussais, que j'ac- » célérais du moins son mouvement, tandis qu'au con- » traire, je retenais les roues de toutes mes forces, et j'ap- » pellais continuellement au secours. Que l'on retienne » bien cette comparaison, etc. »

On pouvait demander à M. Necker à quel homme on devait reprocher l'imprudence d'avoir déchaîné ce char. Ses vains efforts pour le retenir excusent-ils cette première faute ? Si l'on veut le suivre dans sa retraite, on le voit en butte aux invectives de tous les partis, sort inévitable de ceux qui entreprennent de grandes opérations politiques sans avoir assez de force pour les soutenir. Le célèbre historien Gibbon, son admirateur et son ami, peint dans une lettre, dont la date est d'avril 1792, les chagrins dont l'ancien ministre était consumé. « Assailli et » renversé par un épouvantable orage, dit l'auteur an- » glais, il a perdu sa route dans l'épaisseur des ténèbres; » il ne peut qu'être profondément affecté des fatales con- » séquences d'une révolution à laquelle il a tant contribué. » Nous ne nous étendrons pas sur les dernières années de M. Necker; heureux s'il n'eût pas affaibli l'indulgence que l'on pouvait avoir pour ses premières erreurs, par un ouvrage d'autant moins excusable que l'auteur devait avoir une plus grande expérience !

Digitized by Google

Nous avons suffisamment énoncé notre opinion sur les Ephémérides : c'est le meilleur ouvrage qui ait été fait dans ce genre. Toutes les classes de lecteurs y trouveront une multitude de faits intéressans et curieux. Les auteurs ont mis dans le dernier volume une table de matières très-commode pour ceux qui voudront faire des recherches dans ce recueil précieux de monumens littéraires et politiques. P.

Tables chronologiques de l'Histoire Ancienne et Moderne, jusqu'à la paix d'Amiens ; par *A. Sérieys*, etc. Première partie, deuxième édition, et seconde partie, première édition. Deux volumes in-12. Prix : 5 fr. 50 cent., et 7 fr. 50 cent. par la poste ; la deuxième partie séparée, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent. par la poste. A Paris, chez *Obré*, libraire, quai des Augustins ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'Eglise.

J'AI rendu compte, dans ce journal (1), de la première édition de ces *Tables chronologiques*, et fait voir qu'elles contenaient des erreurs extrêmement graves. M. Sérieys a eu connaissance de mes observations, et voici comme il s'en explique dans la préface de la seconde édition : « Je m'occupais des corrections pour la seconde édition des *Tables chronologiques*, lorsque j'ai lu, dans les papiers, et notamment dans le *Mercure de France*, des observations importantes, dont j'ai profité en corrigeant ce qui m'a paru fautif. » Je n'eus pas plutôt lu cette phrase, que je cherchai bien vîte les endroits où j'avais indiqué des correc-

(1) Tom. 15, p. 154.

Digitized by Google

tions indispensables, et je ne fus pas médiocrement surpris de voir que rien n'était corrigé.

Par exemple, j'avais remarqué que M. Sérieys avait eu tort de placer la mort de Lucien sous Marc-Aurèle, puisqu'on ne sait quand il était né, ni quand il était mort. La même erreur est conservée dans la seconde édition.

J'avais trouvé extraordinaire que M Sérieys eût affirmé que les Romains brûlaient toujours les morts, et j'avais prouvé, par les témoignages les plus incontestables, qu'ils connaissaient aussi l'usage de les enterrer. M. Sérieys a laissé subsister cette incorrectitude.

Dans la première édition, Saint Basile, Saint Grégoire, Saint Jean Chrysostôme, étaient placés avant Jésus-Christ; Epictète, Hérodien, Plutarque, Elien, avant Auguste; et je n'avais pas manqué d'indiquer cet étrange anachronisme. Cette faute si grande, que je la croyais l'effet de quelque transposition typographique, se retrouve dans la nouvelle édition, *revue*, pourtant, *et corrigée*, s'il faut en croire le titre et la préface.

Enfin, je me suis convaincu qu'aucune de mes importantes observations, comme M. Sérieys veut bien les appeler, n'avait servi à diminuer le nombre des erreurs de la première partie; et je me trouve, bien malgré moi, forcé de dire que M. Sérieys a presque l'air d'avoir voulu tromper le public, et que sa seconde édition, qu'il annonce pour corrigée, est aussi incorrecte que la première. Il ne lui reste qu'un moyen de réparation, c'est de faire distribuer, aux acheteurs de son livre, un *errata* ou des cartons.

La préface de cette seconde édition contient un aveu que M. Sérieys aurait bien dû faire plutôt. Il nous apprend que, dans presque tout ce qui regarde l'histoire de France, *il n'a fait que publier la première copie* inédite *de l'Abrégé chronologique, telle que le président Hénaut l'avait faite*

Digitized by Google

pour son usage. Il n'y a qu'une demie franchise dans un aveu si différé.

La seconde partie de ces Tables paraît pour la première fois ; elle contient l'histoire chronologique des papes, celle de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. La chronologie des Chinois, qu'on avait reproché à l'auteur d'avoir omise, est traitée avec beaucoup de détail. M. Sérieys a ajouté une Table *complète* des traités de paix, de commerce, déclarations de guerre et autres transactions politiques, depuis le milieu du sixième siècle jusqu'à la paix d'Amiens.

J'ai examiné cette seconde partie avec peu d'attention ; la sécheresse d'un recueil de dates est fort décourageante, et il faudrait beaucoup plus de loisir que je n'en ai, pour vérifier, par des recherches étendues, l'exactitude de toutes ces époques. Je me bornerai au petit nombre d'observations que j'ai pu faire en parcourant le livre très-rapidement.

J'ai remarqué que plusieurs parties de ces Tables sont fort loin d'avoir été conduites jusqu'à nos jours, comme le titre le promet. L'histoire du Japon ne va que jusqu'à 1703 ; celle d'Alger, jusqu'à 1732 ; celle de Maroc, jusqu'à 1500. L'histoire de la Martinique finit en 1695 ; celle de la Guadeloupe en 1635. Dans l'article de Venise, on saute de 1669 à 1797 ; dans celui de Gênes, de 1684 au 12 prairial an V ; dans celui de la Corse, de 1508 à 1736, et de 1736 à 1768, et l'auteur ne va pas plus loin. Il n'est plus question de la Perse après 1747 ; et en 1390 finissent les époques de la Tartarie, que M. Sérieys ferait aussi bien d'appeler Tatarie ; et ainsi de plusieurs autres pays, dont l'histoire chronologique eût pu, très-facilement, être conduite beaucoup plus loin.

J'ai aperçu plus d'une omission dans la Table *complète* des traités. Elle ne contient pas la convention explicative du traité de 1783, entre la France et l'Angleterre : cette convention est du 19 septembre 1787 ; ni une autre con-

Digitized by Google

vention du 15 janvier 1787, explicative du traité de commerce de 1786. M. Sérieys a également oublié le traité d'alliance du 10 novembre 1785, entre la France et la Hollande; le traité du 24 mars 1760, entre la France et le roi de Sardaigne; la convention du 24 décembre 1786, ratifiée le 12 juin 1787, entre la France et l'Espagne; le traité de commerce et de marine, du 1er. avril 1769, entre la France et la ville de Hambourg; la convention du 2 avril 1776, entre la France et la république de Raguse; le traité de navigation et de commerce, entre la France et la Russie, du 31 décembre (v. st.), et 11 janvier 1787 (n. st.); et peut-être encore beaucoup d'autres, ce que je n'ai pas le temps de vérifier.

Ω.

Génie du Christianisme, ou *Beautés de la Religion chrétienne*; par *François-Auguste Châteaubriant*. Edition abrégée, à l'usage de la jeunesse. Deux volumes in-12. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, à la *Société Typographique*, quai des Augustins, n°. 70; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Cet ouvrage appartient aujourd'hui à la France et à l'Europe. Toutes les langues l'ont traduit, toutes les louanges l'ont propagé, toutes les critiques en ont affermi le succès, et il doit à ce concours de circonstances, inouï dans l'histoire littéraire, une autorité et une sanction qui ne s'acquiert que par le temps. Ce n'est pas le seul talent de l'homme qui peut communiquer un charme aussi puissant à la pensée humaine, il faut encore qu'il ait puisé aux sources immortelles.

Plusieurs

Digitized by Google

Plusieurs personnes estimables, cependant dont la voix est toujours entendue, quoique d'abord elle ne fasse pas le plus de bruit, mêlaient un regret à leur admiration pour le *Génie du Christianisme*. Sans blâmer absolument la forme d'un ouvrage destiné à ménager une réconciliation entre des opinions trop répandues et les vérités utiles, et qui devait emprunter du jeu des passions, et des scènes de la société une sorte d'attrait qui devenait légitime par les intentions de l'auteur, elles craignaient de transmettre indifféremment à tout le monde des impressions aussi diverses et dont l'effet pouvait être aussi incertain. Leur zèle pour la jeunesse s'alarmait de quelques inexactitudes qui ne sont jamais indifférentes à cet âge, de quelques tableaux où les sentimens légitimes sont trop voisins des passions dangereuses; et elles auraient voulu que l'auteur, en se conformant aux circonstances et aux préjugés de son siècle, eût écrit comme s'il en avait déjà triomphé; ou qu'après avoir intéressé l'indifférence des gens du monde, et obtenu leur admiration pour l'objet continuel de leurs mépris, il eût consolé des hommes capables d'impressions plus pures, d'un amour plus sérieux de la vérité, et peut-être d'un sentiment plus vif pour les beautés de son ouvrage.

Ce vœu a été compris, et nous pouvons assurer qu'il a été dignement rempli dans cette *édition abrégée*. A la vérité on n'y retrouvera pas la suite des pensées de l'auteur, mais on y trouvera l'ordre le plus naturel aux fragmens que l'on a conservés : les *dogmes*, les *mystères*, le *culte*, les *preuves*, les *bienfaits* du Christianisme, les *institutions* qu'il a fondées, les *dévouemens* qu'il a inspirés, les *misères* qu'il a soulagées, les *besoins* qu'il a prévus, etc., sont le sujet du plus grand nombre.

Partout le talent de l'auteur y est empreint avec le même avantage. Il s'élève, s'enflamme et s'agrandit tour-à-tour à la vue d'un spectacle qui surpasse toutes les pensées

Digitized by Google

de l'homme, et l'imagination ne se repose jamais que dans des sentimens purs et des souvenirs bienfaisans.

En retranchant de la *Poétique chrétienne*, qui forme comme une partie séparée dans l'édition complète, les discussions qui n'intéressent pas tous les lecteurs, on en a conservé les jugemens et les considérations générales qu'un instituteur éclairé voudrait confier à la mémoire de ses élèves. L'examen des grands modèles de l'antiquité, comparés aux chefs-d'œuvre modernes de ces arts que la religion a particulièrement inspirés, des vertus et des caractères qu'elle a créés, des ressources qu'elle a fournies au talent, n'est pas déplacé dans un ouvrage destiné à reproduire tous les bienfaits du Christianisme. En un mot, on a tâché de suivre dans cet abrégé les conseils de Rollin et de Quintilien pour un livre classique, et vraiment propre à la jeunesse. Sans doute beaucoup de personnes graves aimeront aussi l'édition de la jeunesse, et désormais le *Génie du Christianisme*, semblable à ces fontaines publiques qui élèvent leurs eaux pour tout le monde, fournira des leçons, des plaisirs et des modèles à tous les âges et à toutes les conditions de la vie.

Il est inutile d'ajouter que les intentions les plus délicates et les plus honorables ont présidé au choix des morceaux qui composent cette nouvelle édition. L'éditeur a voulu être utile, et il a senti toute l'étendue de ses obligations; on peut même dire qu'il a senti jusqu'aux scrupules de la mère la plus tendre et la plus sévère : lorsqu'une grande beauté pouvait réveiller une image ou un sentiment le plus légèrement douteux, elle a été sacrifiée sans ménagement. Il est vrai que l'on peut faire des sacrifices lorsqu'on est environné de tant de richesses. On assure que M. de Châteaubriant a autorisé, et même approuvé ces divers retranchemens; il est vrai encore qu'il n'appartenait qu'à l'Auteur du *Génie du Christianisme* d'être aussi désintéressé.

Digitized by Google

Suite des Souvenirs de Félicie.

La comtesse de Potoska, le comte de Brostoski, M. de Seignelai et moi nous avons imaginé de créer un ordre de société, dont nous composons les statuts, et que nous appelons *l'ordre de la persévérance*. Pour y donner de la considération, nous cachons avec soin que nous l'avons inventé; nous prétendons que c'est un ancien ordre de chevalerie qui existait autrefois en Pologne; Mme de Potoska a écrit au roi de Pologne, qui a bien voulu être complice de cette tromperie, et qui m'a fait remettre par M. de Gfairs une lettre remplie de grace et de galanterie, dans laquelle il me remercie très-sérieusement d'établir en France un ordre antique, jadis très-fameux en Pologne. Cette lettre, signée et tracée toute entière de la main du roi, est pour nous un titre précieux; je l'ai montrée à plusieurs personnes, et l'on ne doute plus de la vérité de nos récits. On parle beaucoup de cette lettre du roi de Pologne; elle est en effet charmante, tout ce que je rencontre me demande à la voir. Ce matin, à midi, je me promenais au Palais-Royal; j'ai trouvé là M. de Rhullière; je l'avais prié de se charger d'une lettre pour les insurgens; il m'a dit qu'il l'avait donnée au comte de Paloski qui partait; il avait des droits, a ajouté M. de Rhullière, pour être choisi de préférence par vous. — Pourquoi? — N'êtes-vous pas dame de *la persévérance*? — Oui. Eh bien? — Mais c'est que le comte de Paloski est fils du fondateur de votre ordre. A ces mots j'ai souri, et j'ai dit: cela ne se peut pas; car notre ordre est du temps des croisades. — Eh mon Dieu! à qui dites-vous cela! je le sais bien qu'il est de ce temps; quoique je ne sois pas *chevalier de la persévérance*, je suis un peu instruit sur ce point; j'ai été long-temps en Polo-

Digitized by Google

gne, j'ai écrit l'histoire des dernières révolutions ; j'ai donc fait beaucoup de recherches, et je savais tout ce qu'on peut savoir sur l'ordre de la persévérance, bien des années avant qu'on en connût ici l'existence. — En effet c'est savoir l'impossible. Je serais charmée que vous voulussiez bien entrer dans quelques détails à cet égard. — De tout mon cœur.

Alors j'ai pris une chaise pour écouter avec plus d'attention une chose si curieuse. Et M. de Rhullière s'asseyant, et reprenant la parole : Je me suis donc servi d'un terme impropre, dit-il, en appelant le feu comte de Palouski *fondateur* ; mais il est le restaurateur de cet ordre tombé dans l'oubli ; il l'a fait revivre en armant un nombre prodigieux de chevaliers, dont en quelque sorte il est devenu le chef. A sa mort son fils s'est trouvé à la tête de ce parti, et opposé au roi, ce qui a réellement formé une ligue très-redoutable contre ce prince : alors le roi a fait dans cette occasion ce que fit jadis Henri III ; il s'est déclaré le chef de la ligue qu'il craignait. Il a fait à la hâte un nombre étonnant de réceptions, les chevaliers du parti de Palouski ont déserté, et le roi les a incorporés avec les siens ; chose d'autant plus utile au parti du roi, qu'elle pouvait se faire sans éclat, puisque tout est mystérieux dans cet ordre, car par les statuts, les cérémonies et les assemblées doivent être secrètes, et les chevaliers ne portent aucune marque distinctive. Ce coup de politique est très-fin et très-bien combiné, et il me donne du roi de Pologne une idée fort supérieure à celle qu'on en a communément ; mais c'est que personne ne sait ces détails. Enfin donc le pauvre Palouski se trouve maintenant seul et proscrit, et passe aux insurgens ; voilà son histoire. — Elle est singulière ; ai-je répondu ; je l'ignorais, quoique je le connaisse un peu ; je sais qu'il était le chef de la conjuration, et à la tête de ceux qui ont arrêté le roi ; mais tous les détails relatifs à

Digitized by Google

l'ordre de la persévérance m'étaient absolument inconnus. — Il est plaisant que ce soit *un profane* qui les apprenen à *une initiée*. — Oh oui ! très-plaisant.... Mais du moins je sais de plus que vous le détail des cérémonies. — Point du tout, ne vous en flattez pas. Je sais qu'elles sont très-belles, très-guerrières, et faites pour inspirer l'enthousiasme, sur-tout dans des temps de trouble. — Enfin rien ne peut vous être caché. — Oh ! quand on écrit l'histoire, et l'histoire moderne, on est obligé de faire tant de recherches, qu'il faut bien découvrir les choses les plus obscures et les plus secrètes. Voilà notre entretien ; il est assez curieux pour mériter une place ici : je n'ai pas exagéré d'un mot, et j'ai écrit sur-le-champ, afin que ce récit fût fidèle. Que serait devenu cet homme, cet *historien*, si je lui eusse dit que c'est moi qui ai inventé tout cela, et que cet ordre n'a jamais existé que dans mon imagination ! Je ne sais s'il insérera cette fable dans son histoire de Pologne ; j'espère que non, parce que l'ouvrage était fait avant qu'il fût question de notre ordre ; mais il est si pénétré de tout ce qu'il m'a débité, que je suis persuadé qu'il en parlera au moins dans une note. J'ai oublié de dire qu'il m'a beaucoup questionné sur la lettre du roi de Pologne, et que j'ai promis de la lui montrer. Au reste, depuis qu'on parle tant de cette lettre, il avait déjà dit les mêmes choses à plusieurs personnes, entr'autres à Mme. de Potoska, en présence du comte de Brostoski qu'il a rencontré dans le monde ; et ces deux personnes sachant la vérité, s'étaient empressées de me conter ces singuliers mensonges, qui ont achevé de donner au nôtre la plus grande authenticité (1).

J'ai été chez le chevalier de Durfort voir un homme qui fait des choses extraordinaires, quoique ce ne soit point

(1) Le comte de Brostoski est actuellement à Warsovie.

Digitized by Google

son métier; il ne prend point d'argent, il fait tous ses tours pour son plaisir; c'est un charlatan *amateur*: il n'est pas le seul de cette espèce; il aime à causer sinon de l'admiration, du moins de l'étonnement: beaucoup de gens encore, ainsi que lui, prennent cela pour de la gloire. Voici un de ses tours: on place à un bout de la chambre deux bougies allumées sur un guéridon, et vis-à-vis, à l'autre extrémité de l'appartement, on met deux lampes allumées; l'homme se tient auprès des bougies, il les éteint l'une après l'autre, et au même moment les lampes correspondantes s'éteignent, sans communication, sans que personne soit auprès de la table. Dans un autre tour, un grand bocal de verre a sauté en l'air et s'est brisé en mille morceaux; nous avons couru tous un très-grand danger: j'étais à côté de Mme la duchesse de Chartres, et mon premier mouvement a été de lui mettre mon manchon sur le visage; tout le monde m'a fort loué de cette action: j'ignorois l'avoir faite; j'ai eu très peur; ce mouvement a été absolument machinal et sans aucune réflexion.

On m'écrit de Lausanne que M. Gibbon, qui s'y est établi pour quelque temps, y a beaucoup de succès, et y est extrêmement bien accueilli. Il est, me mande-t-on, très-engraissé, et d'une grosseur si prodigieuse qu'il a beaucoup de peine à marcher. Avec cette figure et ce visage étrange qu'on lui connaît, M. Gibbon est infiniment galant, et il est devenu amoureux d'une très-aimable personne, Mme de Crouzas (1). Un jour, se trouvant tête à tête avec elle, pour la première fois, il voulut saisir un moment si favorable, et tout-à-coup il se jeta à ses genoux, en lui déclarant son amour dans les termes les plus pas-

(1) Depuis, Mme de Montaulieu, auteur du charmant roman intitulé *Caroline*, et de plusieurs traductions très-agréables.

Digitized by Google

sionnés. Mme de Crouzas lui répondit de manière à lui ôter la tentation de renouveler cette jolie scène. M. Gibbon prit un air consterné, et cependant il restoit toujours à genoux, malgré l'invitation réitérée de se remettre sur sa chaise; il était immobile et gardait le silence. Mais, monsieur, répéta Mme de Crouzas, relevez-vous donc.... Hélas! madame, répondit enfin ce malheureux amant, *je ne peux pas!*.... En effet, la grosseur de sa taille ne lui permettait pas de se relever sans aide. Mme de Crouzas sonna, et elle dit au domestique qui survint : *Relevez M. Gibbon.* Cette déclaration d'amour me rappelle celle d'un abbé Chauvelin, bossu par-devant et par-derrière, d'une petitesse extrême, mais spirituel, vif, effronté, et très-entreprenant avec les femmes, quand par hasard, il trouvait l'occasion de l'être. Un soir, il fut chez Mme de Nantouillet; elle était seule, un peu malade et sur sa chaise longue. L'abbé passa subitement de la galanterie à l'amour, et devint si pressant et si impertinent, que Mme de Nantouillet se hâta de sonner de toutes ses forces. Un grand valet de chambre arrive. Mettez monsieur l'abbé sur la cheminée, lui dit-elle. La cheminée était haute, le valet de chambre robuste; il saisit le petit abbé, qui se débat en vain; on l'assied sur la cheminée; l'abbé frémit en se voyant placé à cette élévation, prodigieuse pour lui; il n'aurait pu sauter sur le parquet, sans risquer sa vie. Les éclats de rire de Mme de Nantouillet augmentaient encore sa fureur qui fut au comble lorsque, dans cette fâcheuse situation, il entendit annoncer une visite....

D. Genlis.

(La suite dans un prochain numéro.)

ANNONCES.

Histoire de la Guerre de trente ans, par Schiller; traduite de l'allemand, par M. Ch,.... Deux vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 cent. et 10 fr. par la poste.

Digitized by Google

Fables littéraires de D. Th. Yriarte, poète espagnol; traduites par P. F. M. Lhomandie, professeur de langues anciennes et modernes. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c., par la poste.

A Paris, chez Ant. Bailleul, libraire, rue Neuve-Grange-Batelière, n° 3; et Latour, libraire, Palais du Tribunat, galerie de bois.

Le Voyageur en retard, comédie en un acte et en vers, de J. Coulougnac fils; se vend à Paris, chez Métayer, libraire, rue de Grammont, n°. 12.

Poème héroïque, ou Campagne du général Bonaparte en Egypte, par J. Coulougnac fils; se vend chez le même libraire.

Bulletin de la société d'encouragement, pour l'Industrie nationale; première année, douze numéros formant 13 feuilles : in-4°. grande justification, petit-romain à deux colonnes, non interligné, avec 4 planches. Prix : 6 fr. broché, et 6 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez mad. Huzard, impr., libr., rue de l'Eperon, n° 11.

Vie de la Sainte Vierge Marie, mère de Dieu; suivie d'une prière contenant un hommage particulier à chacune des principales circonstances de cette vie, ornée d'un frontispice allégorique, et de dix gravures en taille-douce. Par Charles Chaisneau, desservant d'Antony, près Paris, de l'Athénée des Arts, et de la société académique des sciences de Paris. Un vol. in-18. de 250 pages. Prix : 3 fr. et 3 fr. 50 c. par la poste. On en a tiré un petit nombre d'exemplaires en papier vélin. Prix : 5 fr., et 5 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Dubroca, libraire, rue de Thionville, n°. 1760.

Belmont, par madame Dymmer; roman traduit de l'anglais, par madame H.....N. Deux vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Demonville, impr., libr., rue Christine, n°. 12; et chez Dentu, imp., libr., palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 240.

Choix de pièces du théâtre anglais, publié par Théophile Barrois fils, libraire pour les livres étrangers, quai Voltaire, n° 3. Chaque pièce, format in-12, se vend séparément, 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste. The School for Scandal, a Comedy by R. B. Sheridan Esq. a new edition (1804). Un vol. in-12. broché. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Barrois fils.

Magasin des Enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves, par madame la Prince de Beaumont; nouvelle édition imprimée par Crapelet. Quatre vol. in-18. ornés de jolies gravures. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Gérard, libraire, rue Saint André-des-Arcs, n°. 44.

L'Homme au masque de fer, par J. J. Regnault-Varin, auteur du *Cimetière de la Madeleine*, et éditeur des *Œuvres de Berquin*. Quatre vol. in-12, ornés du portrait de l'Homme au masque de fer, peint antérieurement à sa longue détention. Prix : 7 fr. 50 c., et 10 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Frechet, et compagnie, libraires, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, n°. 718, et rue du Roule n°. 291, près celle Saint-Honoré.

Le Mari Mystérieux, traduit de l'anglais, par M. Dav... Quatre vol. in-12. Prix : 7 fr. 50 c., et 9 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Renard, libraire, rue de Caumartin, n°. 750; et de l'Université, n°. 923.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

ANGLETERRE.

On parle beaucoup du patriotisme de l'évêque de Lansdaft, qui a dit dans la chambre des pairs qu'il fallait tout sacrifier à la défense du pays, et déclaré que, pour sa part, il consentirait à manger du pain de seigle toute sa vie, et à boire de l'eau, plutôt que de passer sous la domination française. — Le parti de l'opposition prend plus de force de jour en jour, ce qui provient en partie de l'incertitude où l'on est toujours sur la santé du roi. Le *Morning Chronicle* dit qu'il n'a pas eu de rechute, parce qu'il ne s'est pas relevé. Les médecins, dit-il, n'ont pas cessé de le traiter, quoiqu'ils aient cessé de publier leurs ridicules bulletins. — On croit que l'ambassadeur actuel de Russie, à notre cour, y sera bientôt remplacé par M. de Marcoff.

Le journal *the Courrier* dit qu'on va voir prendre une nouvelle face à l'ancienne opposition. D'après les progrès que fait le discrédit des ministres dans l'opinion publique, il est impossible de ne pas s'attendre à une division qui se déploiera d'une manière efficace dans la première occasion importante. — On sait que M. Fox doit faire, sous peu de jours, une motion sur *l'état de la nation*. On parle aussi d'un message important de S. M. aux deux chambres, sous peu de temps.

Les ministres anglais, MM. Drake et Spencer-Smith, ont eu une entrevue dans une petite ville sur la frontière du cercle de Franconie. On dit qu'il y a eu entre eux une scène très-vive, et qu'ils resteront *incognito* en Franconie, jusqu'à ce qu'ils aient reçu des ordres de leur cour. M. Spencer-Smith a passé quelques jours à Nuremberg; mais il y a gardé le plus stricte *incognito*. On le croit dans le voisinage de la même ville. Le séjour actuel de M. Drake n'est pas positivement connu. On raconte encore qu'ils ne sont pas tout-à-fait revenus de leur frayeur d'être arrêtés et livrés à la France.

On assure que l'électeur de Bavière a pris la résolution de ne point admettre de ministre anglais à la cour pendant toute la durée de la guerre actuelle; et l'on croit qu'il en sera de même du duc de Wirtemberg.

Toutes les troupes autrichiennes qui avaient été mises

Digitized by Google

en mouvement sont rentrées dans leurs anciens quartiers suivant ce qu'on mande d'Ausbourg.

Les nouvelles de la Martinique, du premier pluviose, annoncent que les anglais bloquent moins étroitement cette île depuis un mois; qu'elle est pourvue de vivres, et restera française malgré les Anglais, qui sont hors d'état de l'attaquer.

On écrit de Francfort que le roi de Suède doit encore prolonger son séjour à Carlsruhe, et ne retournera, dit-on, dans ses états que vers la fin de l'été. On sent bien qu'une si longue absence n'est pas sans cause.

(Journal de Paris.)

PARIS.

M. Méhée vient de donner une brochure intitulée : *Alliance des Jacobins de France avec le ministère anglais; les premiers représentés par le cit. Méhée, et le ministère anglais par MM. Hamond, Yorke, et les lords Pelham et Hawkesbury* (1). L'auteur, déporté à l'île d'Oleron, s'en échappa le 16 frimaire an 11, se rendit à Guernesey, y reçut quelques légers secours de l'Angleterre pour passer à Londres, où il s'occupa des moyens de devenir utile à la France, et d'y rentrer, dit-il, la plus belle porte possible, et aux dépens de la diplomatie anglaise.

« J'entends d'ici tout ce que les rigoristes me reprocheront sur cette » conduite; mais je les prie d'observer que je n'ai choisi ni la position » où je me trouvais, ni le rôle que j'avais à jouer. Il s'agissait de me » tirer de là, et de rentrer dans ma famille, en me rendant utile à mon » pays..... Peut-être y avait-il quelques autres moyens; je ne les ai » pas trouvés, et suis très-décidé, à cet égard, à ne m'en rapporter » qu'à ceux qui auront mieux fait en pareille occasion. On me dira » qu'il ne fallait pas tomber dans cette position : ce conseil est très- » bon pour une autre fois, et je suis bien décidé à le suivre; mais alors » j'y étais, et j'ai fait comme j'ai pu. »

M. Méhée offrit ses services à *M. Hamond*, qui lui dit : « Que » dans l'état de paix où l'on était *encore* avec la France, on ne pouvait » pas user de sa bonne volonté, et assura que *si les circonstances* » *changeaient*, on accepterait ses offres. »

Bientôt, M. Méhée ne pouvant payer sa dépense, fut mis en prison, et en fut tiré par M. Bertrand de Molle-

Digitized by Google

ville, ancien ministre de la marine de France. Le gouvernement anglais, auquel il avait su persuader qu'il était à la tête d'un comité de jacobins prêt à renverser le gouvernement français, l'envoie sur le continent.

« On me remit, dit-il, deux cents louis pour ma route, dont cent » pour deux mois d'appointemens; de plus cinq cents livres sterling » pour remettre à mon comité; mais comme ce comité était tout » entier dans ma tête, je crus pouvoir regarder cet argent comme » arrivé à sa destination. »

M. Méhée partit sous le nom de M. *de Latouche*. Le premier article de ses instructions portait :

« M. D. L. se rendra incessamment en France, et, sans aller jus- » qu'à Paris, trouvera le moyen de conférer avec ses associés, aux- » quels il fera connaître qu'ayant une entière confiance dans leur » sagesse, dans la pureté de leurs intentions et de leur patriotisme, » on est disposé à leur fournir les moyens pécuniaires qui seront né- » cessaires pour amener le renversement du gouvernement actuel, et » pour mettre la nation française à portée de choisir enfin la forme du » gouvernement le plus propre à assurer son bonheur et sa tranquillité, » choix sur lequel dix ans d'expérience doivent l'avoir assez éclairée. »

M. Méhée se rendit près de M. Drake, à Munich, le berna complètement, et repartit pour la France avec des instructions très-détaillées, pour tout bouleverser dans ce pays. On lui recommanda de ne se fier qu'à des hommes très-prudens.

« Une manière de sonder l'opinion des gens dont on doute, serait » naturellement d'observer que, si la république n'est pas possible, il » paraît plus simple et plus juste de revenir à la royauté ancienne, que » de se dévouer au nouveau despotisme d'un étranger. »

M. Méhée s'empressa de faire connaître au gouvernement français la mission dont il était chargé, et la remplit de concert avec lui. Rendu à Paris, il entretint, avec M. Drake, une correspondance qu'il rapporte toute entière. On y trouve cette phrase de l'ambassadeur de Munich, déjà citée dans les journaux :

« Il importe fort peu par qui l'animal soit terrassé; il suffit que » vous soyez tous prêts à joindre la chasse. »

Nous ne saurions citer tout ce qui se trouve de curieux dans les lettres de cet anglais; on voit qu'il désapprouvait ce qui s'est passé cette année dans la Vendée.

« Je suis, dit-il, extrêmement peiné d'apprendre tous ces mouvemens

Digitized by Google

» partiels et décousus dont vous me parlez; et je partage votre con-» viction, qu'ils ne peuvent avoir d'autre effet que celui d'engager » le gouvernement à un redoublement de vigilance, et le porter à des » mesures de sévérité qui seront funestes à bien des honnêtes gens, » qui auraient pu rendre de grands services s'ils avaient été mieux » employés. »

« Le point principal, à mon avis, est de chercher à gagner des » partisans dans l'armée; car je suis fermement d'opinion que c'est » *par l'armée seule* qu'on peut raisonnablement espérer d'opérer » le changement tant desiré. »

M. Rosey, adjudant-major, et capitaine d'infanterie au 9.e régiment, alla trouver M. Drake de la part de M. Méhée. Il rapporte la conférence qu'il eut avec lui, et dans laquelle l'anglais lui dit :

« Il faut vous défaire de *B*.... C'est-là le moyen le plus sûr d'avoir » votre liberté et de faire la paix avec l'Angleterre. Une chose que » je recommande encore à votre général, c'est de remuer tous les » partis. Tout doit vous être également bon, royalistes, jacobins, etc. » excepté les amis de *B*...., à qui il ne faut pas vous fier, de crainte » d'être trahis. »

M. Méhée, pendant quatre mois, continua de mystifier M. Drake, et de lui mander les choses les plus incroyables, sans que ce dernier conçût la moindre défiance. Il lui marquait :

» Que les soldats, qui n'osaient pas chanter les chansons contre B..., » s'amusaient à siffler les airs devant les officiers, dont plusieurs avaient » autant d'envie de chanter que les soldats. »

Enfin cette comédie, dans laquelle M. Drake joue un si sot rôle, ne finit que par la publication de sa correspondance dans *le Moniteur*.

M. Méhée articule l'état des sommes qu'a fournies l'Angleterre pour commencer l'exécution du plan contre-révolutionnaire dont il était chargé; elles s'élèvent à 192,010 fr.

« Je ne crois pas, dit-il, avoir besoin de réfuter l'opinion que certain » *Mensieur* essaie de répandre dans le public sur la conduite que j'ai » tenue en cette occasion, et qu'il dit être de *l'espionnage tout pur*. » Il me serait dur de n'avoir pas été aussi délicat que le gouvernement » anglais; mais ceux qui me feront ce reproche, n'ont pas besoin que » je leur réponde. Non, travailler à se faire charger par nos ennemis » du mal qu'ils nous préparent, le faire sans mission, et sans autre » ambition que celle d'être utile à son pays en détournant l'orage qui

Digitized by Google

» le menace, cela ne s'appellera jamais être *espion ;* c'est bien assez » d'être *diplomate anglais.* »

M. Méhée se console de l'injustice de ses ennemis, par la pensée de la justice que lui a rendue le grand-juge, qui l'assura que « *Bonaparte* était fort content de ce qu'il » avait fait, et qui lui en fit goûter la plus douce récom- » pense, en lui disant avec affection : *Vous êtes un bon* » *Français.* Ce mot que le magistrat, ajoute-t-il, me ré- » péta plusieurs fois de suite, vaut bien les livres sterling » dont les anglais payent leurs sicaires. »

Cette brochure ne permet pas le plus léger doute sur les machinations de M. Drake contre le gouvernement de France. Les notes renferment des portraits des plus remarquables d'entre les émigrés qui résident en Angleterre. En voici quelques-uns :

L'ancien comte d'Artois, qui a pris le nom de *Monsieur*, depuis que son frère s'appelle *roi*, est revenu à Londres quelques jours avant la déclaration de guerre. Son caractère est assez connu, et il ne paraît pas que la disgrace de sa famille ait rien changé à ses vieilles habitudes. J'ai vu de lui une lettre adressée à M. Bonnière, son ancien agent en France. Il paraît que ce député l'avait voulu engager à rabattre quelque chose de son orgueil, et lui promettait, en récompense, quelques efforts en sa faveur. Le prince le tance sévèrement, quoiqu'avec amitié, et lui proteste que l'on a eu tort de le croire disposé à être moins ridicule qu'autrefois : il finit sa lettre par cette phrase, qui est peut-être d'un prince, mais pas d'un Français : *Soyez sûr que je ne cesserai pas de me montrer digne de ce que je suis né.*

Monsieur reçoit du gouvernement anglais 500 livres sterling par mois ; le reste de sa dépense est couvert par de fréquens emprunts dont est chargé M. Dutheil. Il est brouillé avec son frère, qui le soupçonne d'une ambition dont les émigrés de Londres le disculpent. Il passe sa vie à donner et recevoir des dîners des autres princes français. Il donne encore des soins de bienséance à madame de Polastron, qui se meurt (elle est morte depuis). Il a un *lever* tous les dimanches, et reçoit tous les émigrés qui vont lui faire la cour.

Son conseil est composé de l'évêque d'Arras, de Dutheil, du baron de Roll et du général Villot. Tous ces messieurs, à l'exception du général Villot, sont réprouvés par le comte de Lille, qui a demandé inutilement leur disgrace.

Le prétendu *Monsieur* jouit à Londres d'une médiocre considération : cependant il est rare qu'on lui refuse ce qu'il demande en faveur de quelques émigrés ; il est vrai qu'il use sobrement de cette faculté.

Digitized by Google

Le duc de Berri.

Le duc de Berri est un jeune homme d'une figure assez désagréable : il n'est guère aimé que de ceux qui ont servi dans le corps qu'il commandait pendant la guerre. Il est très-libertin, manque souvent d'argent : le général Villot vient quelquefois à son secours. Il déteste l'évêque d'Arras, et lui a reproché, en présence de plusieurs personnes, de n'avoir jamais donné que de mauvais conseils à son père.

Vive Jésus ! il est sorcier, ma mère !

Le prince de Condé.

Le prince de Condé vit dans un château éloigné de vingt milles de Londres. Outre les 500 livres sterling qu'il reçoit, par mois, de l'Angleterre, il passe pour avoir économisé beaucoup d'argent sur la paye du corps qu'il a eu à ses ordres. Il reçoit beaucoup de monde ; et jouit de quelque considération parmi les Anglais. (Ceci est un pléonasme ; il suffisait d'avoir dit qu'il avait de l'*argent*). Il est de la plus grande timidité dans la conversation, et paraît sur-tout craindre que le roi ne le soupçonne de nourrir des desseins secrets. Il affecte de tout supporter au roi son frère, et demande sur-tout que son nom soit rarement prononcé. L'homme qui a le plus sa confiance, est un chevalier de Contye, que je ne connais pas ; ensuite le comte Labourdonnaye.

Le duc de Bourbon.

A peine entend-on à Londres prononcer le nom du duc de Bourbon. On le dit adonné aux femmes. Il a voulu faire la cour à madame de Vaudreuil, qui, dit-on, ne l'a pas accueilli.

Les trois d'Orléans.

Ne paraissent pas très-contens de la tournure que prennent les choses. Leur réconciliation n'a pas dissipé tous les nuages que leur conduite révolutionnaire avait répandus ; il en résulte une singulière allure dans leur commerce avec les princes français. La manière dont tous les écrivains royalistes s'expriment sur la révolution et sur la conduite de leur père, ne leur laisse aucun doute que l'on ne garde contre eux de profonds ressentimens. Ils se sont plaints à Henri Larivière de cette affectation des amis de la royauté à ressasser chaque jour et à dérouler la révolution. Ils sont les seuls qui soient répandus dans les sociétés anglaises ; l'aîné, sur-tout, voit fréquemment et accompagne souvent la duchesse d'York. Il paraît que leur traitement n'est pas considérable : ils vivent tous les trois dans la même maison, n'ont qu'un domestique et une cuisinière.

Dutheil.

Est chargé de la partie financière de la maison de *Monsieur*. Il lui cherche de l'argent, et accommode, comme il peut, les affaires désagréables qu'attire au prince son peu d'ordre et d'économie. Il est si odieux au comte de Lille, que son frère n'a pas cru pouvoir se dis-

Digitized by Google

penser de lui ôter toute influence politique. Il s'est d'ailleurs répandu parmi les émigrés que M. Dutheil s'arrangeait si bien, que l'on arrêtait en France tout agent qui n'était pas employé par lui. Je ne le connais pas autrement, et ne l'ai vu qu'une fois.

L'Évêque d'Arras.

Tout le monde dit que l'ex-comte d'Artois est fou de l'évêque d'Arras : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne déplaît qu'à son fils. Il rend au père des services qui ont toujours attaché singulièrement les princes ; c'est lui qui se charge d'être le conseiller Bonneau. Des officiers chouans ont offert publiquement à Londres d'établir, par des preuves positives, que M. l'évêque était un M..... C'est leur expression propre. C'est un homme dur, emporté et insolent envers ceux dont il ne croit pas avoir besoin. Sa politesse avec les autres lui donne un air forcé et une contenance embarrassée, qui frappent au premier coup d'œil. Il ne rêve que plans de contre-révolution. Le général Villot le berce tous les jours des espérances qu'il fonde sur ses correspondances dans l'intérieur ; mais l'évêque s'étant aperçu que toutes les lettres que le général reçoit de Paris finissent par demander de l'argent pour *le comité royal*, a beaucoup rabattu de la confiance qu'il lui avait accordée d'abord. Il lui a un jour signifié, devant moi, que le roi n'entendait pas que l'on employât l'argent des Anglais en manœuvres à Paris, parce qu'il s'était réservé le *travail* de cette ville. Malgré cela, il voulait que je le tinsse au courant de toutes les opérations que je lui disais méditer dans la capitale ; mais comme je n'en pouvais rien tirer que de relatif à ses propres projets, et que la curiosité de ce prêtre m'ennuyait, j'ai refusé de me rendre à sa dernière invitation. Ce refus scandalisant tous les serviteurs du prince, j'ai dit que c'était la mauvaise réputation de l'évêque qui m'en avait dégoûté. Il a parmi les émigrés beaucoup d'ennemis ; et c'est ma rupture qui m'a valu de l'un d'eux une lettre de recommandation pour le prétendant.

M. Bertrand de Molleville.

Cet ancien ministre du roi est un des hommes les plus nuls que j'aie jamais connus dans la classe des hommes d'état ; mais il est avide et avare : l'idée de toucher de l'argent imprime sur son visage, qui d'ailleurs serait assez dur, un coloris de bonheur et de satisfaction qui ne lui permet pas de ne pas s'épanouir en votre présence. L'idée d'en donner lui fait froncer le sourcil d'une manière très-comique. Il est généralement méprisé de tous les partis, et ne voit presque personne. Il a de l'argent placé à la banque de Londres, et s'est acheté une maison dans cette ville : il fait avec cela le misérable

— Les membres du conseil-général de la Haute-Loire

Digitized by Google

s'expriment ainsi dans une adresse au premier consul? « Vous avez fixé le bonheur des Français; vous achèverez » votre ouvrage en imprimant au gouvernement une sta- » bilité immuable, qui puisse écarter à jamais des pré- » tentions repoussées par la nation. »

(Journal de Paris.)

— Le *Répertoire*, journal commercial, politique et littéraire, qui s'imprimait à Rouen, a été supprimé par ordre du préfet, pour avoir publié des réflexions sur la mort de Pichegru.

— Les visites faites au Havre, le 27 germinal, n'ont produit d'autre découverte que celle d'un aventurier sans nom et sans patrie. On s'est contenté de le traiter en prisonnier de guerre. *(Journal de Paris).*

— Le roman d'*Atala* (1), par M. de Châteaubriant, vient d'être traduit en hongrois. On a imprimé la traduction avec l'original à Presbourg. Peu d'ouvrages, depuis trente ans, ont eu un succès aussi brillant et aussi soutenu que ceux de cet auteur.

— Une affaire de la plus haute importance vient d'être jugée par la commission militaire extraordinaire assemblée aux Sables-d'Olonne. Il était question de statuer sur le sort d'un grand nombre de propriétaires et de cultivateurs honnêtes, accusés d'avoir favorisé un débarquement d'espions anglais sur les côtes de la Vendée, dans le courant du mois de frimaire dernier. La commission militaire a déclaré, par son jugement du 17 germinal dernier, qu'il n'était pas constant qu'il y ait eu un débarquement d'espions anglais, ni que lesdits espions aient existé dans aucun lieu du département de la Vendée, à l'époque ci-dessus. Elle a déchargé les prévenus de l'accusation de haute-trahison portée contre eux, et ordonné leur mise en liberté. Pierre Front, l'un des dénonciateurs, a été condamné à être transféré et détenu à Luxembourg, aux frais de la procédure, et à l'affiche du jugement par forme de réparation envers le gouvernement. René Merlet, qui avoit dénoncé ce prétendu débarquement à divers fonctionnaires publics, a été condamné à 1800 fr. de dommages et intérêts par forme de réparation civile envers les accusés.

---

(1) Vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 cent., et 1 fr. 80 cent. par la poste. A Paris, chez Migneret et le Normant.

Digitized by Google

(N°. CXLIX.) 15 FLORÉAL an 12.
(Samedi 5 Mai 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LES NOUVEAUX GAMAS.

CETTE pièce est une traduction d'une ode portugaise de *Filinto Elisio*. Elle a été composée à l'occasion d'une ascension aérostatique de M. Charles, en 1783. Son auteur est un des littérateurs les plus distingués dont le Portugal puisse s'honorer aujourd'hui. Forcé de quitter sa patrie, pour quelque démêlé avec le Saint Office, il s'est réfugié à Paris, où, depuis vingt-cinq ans, il vit tout-à-fait ignoré. C'est dans son exil que ce moderne Ovide a composé la majeure partie de ses vers. Ceux qu'on va lire ne peuvent que donner l'idée la plus avantageuse de la littérature portugaise et du Parnasse lusitanien, si peu connus en

Digitized by Google

France, et si dignes de l'être. Cependant la traduction, quelque brillante qu'elle nous paraisse, n'égale pas tout-à-fait l'original, dit M. *Sané*, qui nous a envoyé l'une et l'autre, et fourni cette notice sur le poète portugais, en nous laissant, probablement par modestie, ignorer le nom du traducteur.

NOTA. Nous ne connaissons pas davantage, ou nous connaissons encore moins, l'auteur de l'élégante traduction de *Céix* et d'*Alcioné*, que plusieurs abonnés nous demandent.

C'EST ainsi que jadis, d'un vol audacieux,
Dédale osa franchir l'immensité des cieux;
Et que, planant soudain au-dessus des nuages,
A ses pieds orgueilleux il foula les orages,
De l'empire des airs il traça le chemin;
Mais dans les noirs replis d'un vaste souterrain,
La nature, en courroux contre ce téméraire,
Enferma son secret et sa prudence austère :
Contre un desir fatal voulant nous prémunir,
En déroba l'entrée aux races à venir,
Et les enveloppa d'un voile de ténèbres.
Mortels ambitieux ! pour que vos noms célèbres
Passent de siècle en siècle à vos derniers neveux,
Que ne surmontez-vous ? Quel précipice affreux
A vos bouillans desirs peut servir de barrière ?
Les héros, emportés par leur fureur guerrière,
D'un regard intrépide, en volant à l'honneur,
Ont fixé du trépas le glaive destructeur;
Ils ont, d'un fer sanglant dirigeant la victoire,
De leurs noms redoutés éternisé la gloire.

Digitized by Google

De l'austère vertu, d'autres suivant les lois,
Ont de la calomnie étouffé les cent voix,
Et, sans craindre l'effet de sa dent venimeuse,
D'un pied hardi foulé sa tête insidieuse.
Méprisant les fureurs du perfide élément,
L'homme avait asservi l'empire du trident.
Emporté vers les lieux où le jour vient éclore,
Il avait salué le berceau de l'aurore,
Et, l'astrolabe en main, le pied sur les glaçons,
Parcouru des autans les sauvages prisons;
Sur un mobile pin, faible jouet de l'onde,
Des mortels inquiets, aux limites du monde
Avaient déjà porté le ravage et la mort,
Et s'étaient confiés aux caprices du sort,
Dans des climats lointains où l'œil découvre à peine
De quelqu'être vivant une trace incertaine.
La terre avait senti leur sacrilège main,
Mesurer ses hauteurs et déchirer son sein.
Toi qui, dans Lipari, tenais le rang suprême,
Indomptable Vulcain, tu fus contraint toi-même
De fléchir sous la main d'un habile artisan.
Dans un étroit fourneau, resserré, mugissant,
Tu te vis obligé de forger le tonnerre,
Pour en armer les bras de ces dieux de la terre,
Qui, dans les murs d'acier des bataillons pressés,
Et les débris sanglans des palais renversés,
Se font jour, et près d'eux font marcher le carnage.
Bientôt on vit dans l'air suivre une règle sage,
A ces corps dégagés, ces globes radieux,
Qui jusque-là semblaient être errans dans les cieux.
La foudre en vains éclats consumant sa puissance,
A nos fers aimantés soumit sa résistance.
Du vaste dieu des vents les fluides états
Résistaient glorieux à nos vains attentats :
Ce dieu gouvernait seul ses transparens domaines;
Des fiers enfans du Nord les sifflantes haleines,
Effrayaient de Japet les fils aventuriers.

Digitized by Google

Cet Océan fameux, dont les flots meurtriers
Virent tomber jadis le téméraire Icare,
A leurs projets hardis ouvraient un gouffre avare.
Pour dompter leurs desirs sans cesse renaissans,
La nature toujours prit des soins impuissans,
Des champs aériens peupla les vastes plaines,
De soucis dévorans et de chutes certaines,
Leur fit voir des rochers les sommets décharnés.
Leur trépas instruisant les peuples consternés.....
Mais rien ne les retient, et, rompant les barrières,
De ces lieux interdits, à leurs yeux téméraires,
En arrachent soudain les secrets dangereux,
Un globe, tel que ceux qui roulent dans les cieux,
Gonfle ses vastes flancs d'une vapeur légère,
Monte avec son auteur, et plane sur la terre.
Moi même je l'ai vu, d'un air majestueux,
A son ordre docile, étonnant tous les yeux,
S'élever dans les airs, et, voguant avec grace,
Laisser loin après lui l'empreinte de sa trace.
C'est alors qu'emporté sur son char glorieux,
Ce génie alla prendre un rang parmi les dieux;
Puis en astre nouveau, loin de nos yeux profanes,
Décrire son orbite aux plaines diaphanes.
Tel un beau soir d'été, du monarque des cieux,
L'astre resplendissant se soustrait à nos yeux,
Et, marchant entouré de ses gardes fidelles,
Trace d'un pôle à l'autre un sillon d'étincelles.

ROMANCE.

A seize ans j'ignorais encore
Le pouvoir de ce dieu trompeur
Qu'à Gnide, à Paphos on adore,
Et qui règne au fond de mon cœur.
Les maux où le méchant nous plonge,
Etaient maux inconnus pour moi;
J'aurais pu dire sans mensonge :
L'amour est un je ne sais quoi.

Digitized by Google

Mais ce temps heureux de ma vie,
Hélas ! passa comme une fleur.
Bientôt, dans un jour de folie,
Au bal, l'Amour fut mon vainqueur.
Ma main toucha la main de celle
Dont je devais subir la loi,
Et mon cœur aussitôt, près d'elle,
Sentit un doux je ne sais quoi.

C'était un regard vif et tendre,
Un souris doux, plein de candeur,
Un air auquel il faut se rendre ;
C'était un organe enchanteur.
Ses yeux peignaient la modestie ;
Attrait toujours puissant sur moi....
Enfin, d'une femme jolie,
Elle avait ce je ne sais quoi.

Dès-lors Amour sut dans mon ame
Glisser un charme séducteur.
D'abord de sa trompeuse flamme
Je ne sentis que la douceur ;
Je me félicitais moi-même
De m'être rangé sous sa loi ;
J'étais, en voyant ce que j'aime,
Heureux par un je ne sais quoi.

Bientôt mon amour fut extrême.
Le dieu me fit alors sentir
Le besoin d'être aimé moi-même.
A ma pensée il vint offrir
Le bonheur d'un couple fidèle
Qui, de son cœur suivant la loi,
Brûle d'une ardeur mutuelle,
Et sent même je ne sais quoi.

Mais une entière indifférence
Fut le prix de mes tendres feux.
Je vis alors mon imprudence ;
Je vis qu'Amour est dangereux.

Digitized by Google

C'est en vain que ma voix l'implore,
L'enfant cruel se rit de moi ;
Je ne puis, à ce que j'adore,
Inspirer ce je ne sais quoi.
Le poison de la jalousie
Depuis ce temps vient m'agiter.
Chaque instant de ma triste vie
A mon tourment vient ajouter.
Je crains, dans le fond de mon ame,
Qu'un rival, plus heureux que moi,
Ne fasse à celle qui m'enflamme
Sentir ce doux je ne sais quoi.
En vain la raison me rappelle ;
En vain je veux ne plus aimer ;
En vain je fuis cette cruelle :
L'Amour a trop su m'enflammer.
Oui, toujours, d'une ardeur nouvelle
Mon cœur brûlera malgré moi ;
Toujours je souffrirai, près d'elle,
De ce fatal je ne sais quoi.

Par M. E. P.

A GLYCÈRE.

IMITATION DE TIBULLE.

Non, je n'aurai jamais d'autre amante que toi ;
C'est un vœu que j'ai fait en te donnant ma foi,
Et Tibulle à ce vœu ne peut être infidèle.
Comment, Glycère, abjurer mon ardeur ?
Seule dans l'univers tu captivas mon cœur ;
Seule à mes yeux tu seras toujours belle.
Eh ! puisses-tu ne l'être qu'à mes yeux,
Et déplaire au reste du monde !....
Sous tes lois je vivrais heureux,
Mes jours s'écouleraient dans une paix profonde.
Ai-je besoin de faire des jaloux ?
Fuyons cette gloire commune.

Digitized by Google

Le sage se dérobe à la foule importune,
Et jouit en secret des plaisirs les plus doux.
Les plus affreux déserts, ô ma tendre Glycère!
Si tu les habitais, me paraîtraient charmans.
Satisfait de t'aimer, ne songeant qu'à te plaire,
J'oublîrais avec toi jusqu'au nom des vivans.
N'es-tu pas mon soutien, ma lumière, ma vie?
Charme de mes ennuis, compagne de mes pas,
Quand les Dieux m'enverraient une nouvelle amie,
Tibulle de leur main ne l'accepterait pas.
J'en atteste Junon, notre auguste déesse.....
Mais que fais-je? insensé!.... Téméraire serment!....
N'abuseras-tu point de ma folle tendresse?
Hélas! de mes tourmens tu vas jouir sans cesse;
Tu vas me désoler, cruelle! impunément.
Eh bien! ta volonté sera ma loi suprême.
Tout entier à celle que j'aime,
Je saurai te complaire en tes moindres desirs;
Mais j'irai porter mes soupirs
Aux autels de Vénus, dont le feu me dévore:
Songe qu'elle punit la coupable beauté,
Et qu'elle accueille avec bonté
L'amant malheureux qui l'implore.

FÉLIX DE SAINT-GENIEZ.

LE CONSEIL ÉQUIVOQUE.

CONTE.

LISE, dans un concert, sans voix, faible chanteuse,
Entreprit un grand air, ne put l'exécuter:
« En vérité j'en suis honteuse,
» Je l'ai chanté dix fois sans hésiter. »
Puis d'un ton enfantin, jouant de la prunelle,
A Damon, qui se trouvait là,
Je vais le prendre en *mi*, dit-elle.
En *mi*, mon adorable! oh! non restez-en *là*.

LAGACHE (d'Amiens).

Digitized by Google

ENIGME.

En politique,
Comme en physique,
Je jouis d'un égal crédit.
Aux états Germaniques,
Ainsi qu'aux Helvétiques,
Quand on parle de moi, l'on croit avoir tout dit.
Dans la thérapeutique,
Avec mon spécifique,
Un adroit médecin conserve son crédit.

LOGOGRIPHE.

Mon tout chaque jour fait conquête
Et triomphe de la raison;
On le voit dans une prison
En ôtant son cœur et sa tête;
Mais il soulage le malheur
En donnant sa queue et son cœur.

CHARADE.

Du dieu d'Amour à qui vous êtes chère,
Jeune Thaïs, vous avez mon dernier.
Le temps, qui fuit d'une course légère,
Un jour, hélas! vous rendra mon premier:
Mais vous ne serez pas, dans un coin solitaire,
Triste, oubliée et seule, ainsi que mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Nef* (navire), *Nef* (partie d'une église).
Celui du Logogriphe est *Digue*, où l'on trouve *Guide*.
Celui de la Charade est *Bon-jour*.

Digitized by Google

Paradise Lost; nouvelle édition, faisant partie de la Collection des classiques anglais qui paraît chez *Théoph. Barrois* et *le Normant.* Deux vol. in-12. Prix : 3 fr. et 4 fr. par la poste.

(*Troisième extrait.* Voyez le n°. CXLV.)

DANS la partie des descriptions, Milton n'est inférieur à aucun de ses rivaux. En général, c'est la partie brillante des poètes anglais, aussi bien que des allemands; mais il faut avouer qu'ils y mettent plus de richesse que d'art, et plus de fécondité que de goût.

La description du jardin d'Eden est célèbre. Cependant M. de Châteaubriand n'en est pas satisfait; il la trouve même assez vague et assez commune. Son autorité est sans doute considérable en cette matière; car il a porté très-loin le goût de la poésie descriptive, et personne n'a peint les beautés de la nature avec une plus grande force de sentiment, et, si on peut le dire, avec une plus grande profondeur d'imagination. Mais aussi c'est là un genre de richesses dont on abuse bien aisément, et qui se tourne en luxe et en superfluités. Ils ne faut pas prendre cet abus pour un nouveau genre descriptif: c'est une prévention qu'a répandue parmi nous le goût dominant de la littérature anglaise et germanique. On s'extasie sur des tableaux d'une nature mesquine et puérile, où le bourdonnement d'un insecte et le mouvement d'une touffe d'herbe se trouvent décrits avec la plus minutieuse exactitude, comme avec la plus froide élégance. Un homme qui n'a que de l'imagination, ne voit dans la nature que les objets qui frappent les sens; il recherche curieusement toutes les formes de la matière,

Digitized by Google

et s'épuise à les peindre. Il est comme un enfant, qui, entrant dans une maison, s'occupe de la richesse des meubles, plus que du maître qui l'y reçoit.

On retrouve encore ici cette loi des convenances que nous avons reconnue pour être le fondement du goût, et qui n'est pas moins celui de la politesse. C'est cette loi qui règle la juste mesure qu'on doit garder dans la poésie descriptive. Un poète qui a de l'ame, ne va pas orner tellement le lieu de la scène, qu'il détourne votre attention des personnages. C'est ainsi que l'Ecriture, modèle de goût autant que de raison, peint avec force et simplicité les principales décorations de l'univers; mais comme ces embellissemens n'y ont pas été mis pour enchanter nos regards, elle ne s'y arrête point: le plus souvent, un trait lui suffit pour les décrire magnifiquement; et ce trait, elle l'emploie à ouvrir dans l'ame une source d'admiration, de reconnaissance et d'amour. C'est là, c'est dans ce fonds inépuisable, qu'il convient à la poésie de faire paraître sa fécondité.

M. de Châteaubriand veut qu'on ne fasse usage dans les descriptions, que des couleurs de la nature, et qu'on rejette toutes les fausses peintures de la Fable. Rien ne me paraît d'un meilleur goût. On est vraiment choqué de trouver, dans le *Paradis perdu*, un mélange grotesque de fable et de vérité, de sacré et de profane; de voir, par exemple, dans le jardin d'Eden, Pan qui danse avec les Graces, et d'entendre comparer Adam et Eve à Jupiter et à Junon. C'est une fantaisie qui ressemble à celle de ce peintre hollandais qui plaçait le portrait de son singe dans ses tableaux, sans s'embarrasser si cela convenait au sujet. Ce mauvais goût de Milton a été contagieux pour son traducteur, M. Dupré de Saint-Maur, qui, bien

Digitized by Google

qu'homme d'esprit, n'a pas senti qu'il était ridicule de mêler à la Genèse, les rêveries des poètes grecs; et de qualifier, comme il fait, d'*épouse du vieux Titon*, la première aurore de l'univers. Combien il y a loin de ces fausses images de la Mythologie, aux peintures vraies et naturelles que Milton a tirées de la Bible! Ce sont, sans contredit, les beautés les plus agréables de son poëme; mais ce sont encore celles où il paraît un véritable caractère d'originalité, et non-seulement dans le genre sublime, dont tout le poëme étincelle, mais même dans le genre gracieux, où j'ose dire que rien ne l'égale. Je n'en citerai pour exemple que le petit tableau qui commence le cinquième livre, et qui peut donner quelque idée de cette poésie à laquelle M. de Voltaire avouait lui-même qu'il n'y avait rien de comparable.

La langue anglaise est aussi aujourd'hui si répandue, qu'on ne trouvera pas mauvais que je rapporte l'original, dont les graces paraîtront sans doute bien affaiblies dans la traduction.

. . . Adam wak'd, so custom'd, for his sleep
Was airy light from pure digestion bred,
And temp'rate vapours bland, which th' only sound
Of leaves and fuming rills, Aurora's fan,
Lightly dispers'd and the shrill matin song
Of birds on every bough; so much the more
His wonder was to find unwaken'd Eve
With tresses discompos'd, and glowing cheek,
As through unquiet rest: he on his side
Leaning half rais'd, with looks of cordial love,
Hung over her enamour'd, and beheld
Beauty, which whether waking or asleep,
Shot forth peculiar graces; then, with voice
Mild as when Zephyrus on Flora breathes,
Her hand soft touching, whisper'd thus. Awake,
My fairest, my espous'd, my latest found,
Heav'n's last best gift, my ever new delight,
Awake; the morning shines, and the fresh field

Digitized by Google

Calls us ; we lose the prime, to mark how spring
Our tender plants, how blows the citron grove,
What drops the myrrh, and what the balmy reed,
How nature paints her colours, how the bee
Sits on the bloom extracting liquid sweet :

« Adam s'éveilla : son sommeil tranquille, fruit de » de la tempérance, étoit doucement interrompu » par le chant du matin, par le murmure des ruis- » seaux et des feuilles que l'aurore agite en se le- » vant ; mais il fut bien surpris. Eve dormoit en- » core : le désordre de ses cheveux et le feu de » ses joues marquoient l'agitation de son esprit. Il » se leva sur le coude, et, penché sur elle, il s'at- » tendrit en voyant les graces touchantes qui étaient » peintes sur sa figure. Après l'avoir considérée » quelque temps, il lui toucha la main, et, d'une » voix aussi douce que le souffle du zéphyr quand » il murmure entre les fleurs, il lui dit : Eveille- » toi, ma belle, ma compagne, mon unique tré- » sor ; chère Eve, toi qui fais le charme de ma » vie, éveille-toi ; l'aurore allume le flambeau de » la lumière, et la fraîcheur des champs nous ap- » pelle. Nous perdons les plus belles heures de la » journée. Voici le doux moment que la fleur » des citronniers s'épanouit ; la myrrhe exhale ses » parfums les plus suaves : allons observer le mé- » lange gracieux que la nature fait de ses couleurs. » L'abeille se repose déjà sur les fleurs, pour en » extraire ses trésors liquides. »

Toute cette peinture n'est, comme on voit, qu'une imitation d'un passage du Cantique des Cantiques. *Surge, propera, amica mea..... formosa mea, et veni..... flores apparuerunt in terrâ nostrâ*, etc.

Je voudrois savoir pourquoi ces simples accens du cantique ont mille fois plus de charme que la poésie la plus ornée, et pourquoi les hommes qui sentent tout le mérite de cette simplicité n'y peu-

Digitized by Google

vent ou n'y veulent jamais atteindre. N'est-ce pas qu'il y a une vérité et une candeur de style dont cette simplicité fait le caractère, et que les hommes ne sauroient imiter parfaitement, parce qu'il reste toujours en eux un fonds d'amour-propre, c'est-à-dire quelque chose de faux, qui se décèle par les ornemens même dont il se couvre?

Après le discours d'Adam, Eve se réveille, et lui raconte le songe qui l'a troublée. Ce songe fait pressentir la catastrophe, et jette un voile de tristesse sur tout le reste du poëme. Ceux qui aiment les beautés mélancoliques ont lieu d'être satisfaits de ce coup de théâtre; mais les personnes qui ne s'attachent qu'à la bonne fortune, et qui veulent absolument que le héros d'un poëme épique soit heureux, ne trouveront, dans les six derniers chants du *Paradis perdu*, qu'une perspective désolante, et une lecture qui serre le cœur.

Cependant le dénouement est éloigné par des épisodes très-brillans et très-bien amenés. Dieu envoie Raphaël pour avertir l'homme de se tenir sur ses gardes, parce qu'il a un ennemi qui médite sa perte. Il était naturel qu'Adam s'informât de la nature de cet ennemi, de l'origine et des motifs de sa haine, et de l'objet de ses desseins. C'est ce que l'ambassadeur céleste lui explique par le récit de tout ce qui s'est passé avant la création. Cet épisode a son fondement dans l'Apocalypse.

Milton a profité de quelques mots du douzième chapitre (vers. 10), pour motiver ingénieusement la révolte de Satan, et le plan est conduit avec beaucoup d'art. M. de Voltaire se contente de dire de cet épisode, que *le sublime y est trop noyé dans l'extravagant*. Mais cette critique est aussi trop visiblement dépourvue de probité et d'examen. On trouve, à la vérité, quelques traits de mauvais goût et des invraisemblances, dans la descrip-

Digitized by Google

tion du combat ; mais outre que le sublime y éclate de tous côtés, ce n'est pas là le seul mérite de cet épisode. Je sais que M. de La Harpe a voulu prouver que l'épisode en lui-même est absurde. Il répète, après M. de Voltaire, une objection qui paraît foudroyante, mais qui n'est qu'une vérité mal conçue et mal appliquée. Quoi ! disent ces grands critiques, Dieu veut détruire ses ennemis, et il faut que ses anges prennent la peine de combattre ; et non-seulement on lui résiste, mais la victoire paraît disputée ! il ordonne, et il n'est pas obéi ! Cela paraît à ces messieurs le comble du ridicule. Il n'y a pourtant rien de plus naturel ni de plus conforme à l'ordre établi ; car, qui ne voit que si Dieu voulait étendre son bras et faire agir sa puissance dans tous les événemens, non-seulement toute liberté serait ôtée aux agens qu'il lui a plu de créer, leur existence même deviendrait inutile ? dès qu'il les a formés pour agir, il doit donc laisser quelque chose à leur ministère, et à l'exercice libre de leurs forces. Or, c'est ce qui paraît dans l'épisode de Milton, et l'événement contrarie si peu les ordres de Dieu, que lorsqu'il commande à ses anges d'aller combattre, il est manifeste qu'il prévoit de la résistance, non qu'il ne puisse l'empêcher, mais parce qu'il lui plaît d'y laisser un libre cours, afin d'honorer par un combat le zèle et la foi de ses serviteurs.

Observons en passant, que ceci est une image du gouvernement de la Providence, dans le cours des choses humaines. Dieu veut l'ordre ; il le commande par ses lois. Mais parce que l'homme est libre de ne les pas suivre, le désordre règne sur la terre. Ses serviteurs sont envoyés pour défendre la justice, et ils meurent à la peine. Ils sont venus pour combattre, et non pour triompher. C'est ici un champ de bataille où le crime victorieux

Digitized by Google

foule aux pieds la vertu et insulte à ses malheurs; et de faibles adorateurs de la Providence se troublent et se déconcertent, parce qu'ils voient l'injuste s'élever et fleurir un moment. Et par où donc les hommes apprendraient-ils que les triomphes, les empires et les richesses sont indignes d'exciter leur ambition, si le grand monarque ne les donnait pas à ses ennemis même comme des choses de nul prix? Je l'avoue, on a peine à se retenir, et à se défendre de mépriser ouvertement tout ce qui n'est pas cette philosophie.

Mais on ne peut ni dédaigner ni excuser l'opinion que M. de La Harpe a exprimée sur le *Paradis perdu* et sur son auteur : « Je suis loin, dit-» il, de regarder Milton comme un homme à » mettre à côté d'un Homère, d'un Virgile, » d'un Tasse; je le regarde comme un génie brut » et hardi, qui a osé embrasser un plan extraor-» dinaire, et qui, dans un sujet bizarre, a semé » des traits d'une sombre énergie, des idées » sublimes, et quelques morceaux d'un naturel » heureux. . . . . Les longues harangues, les lon-» gues conversations, les longs récits, les froids » épisodes; tous ces défauts, joints à celui du » sujet, font pour moi, du *Paradis perdu*, un » ouvrage très-peu intéressant. » Ce jugement d'un écrivain si considéré, et si digne de l'être, justifiera, je l'espère, la longueur de mes remarques sur ce poëme : je ne fais point d'apologie, je ne dissimule ni les taches ni les beautés, je tâche de marquer la source des uns et des autres; mais on me pardonnera de m'étendre avec plus de plaisir sur le bien que sur le mal.

Bien des lecteurs trouvent que les derniers chants languissent, et que le style même en est affaibli. Il est vrai qu'on y remarque moins de ces efforts brillans d'invention et de poésie, parce que

Digitized by Google

l'auteur y est moins maître de son sujet, et qu'arrivant à la Genèse, il suit l'historien sacré presque pas à pas. Le grand tableau de la création remplit tout le septième chant. Il ne pouvait que revêtir d'une expression poétique le récit de Moïse. Toutes les fois que l'imagination humaine a voulu ajouter à la simplicité magnifique de l'Ecriture, elle s'est trouvée faible. On n'a pas goûté l'invention de ce compas que Milton fait prendre à l'Eternel pour décrire le tour de l'univers. « Il appuya, dit-» il, un pied de ce compas dans le centre, et » tourna l'autre en rond au travers de la vaste pro-» fondeur des ténèbres, et dit : Monde, étends-» toi jusque-là ; ici, borne-toi ; que ce soit là » ta circonférence. » C'est tout ce que l'homme peut imaginer de lui-même. Il fait exécuter une grande action par de petits moyens. Il prête à Dieu ses instrumens, les signes de sa faiblesse. Mais le Dieu de l'Ecriture fait tout d'une parole; et la toute-puissance de cette parole, qui tire l'univers du néant, s'y trouve représentée sous un tour d'expression si impérieux et si divin, qu'il peint tout à-la-fois la souveraineté du commandement, la grandeur de l'ouvrage, et la promptitude de l'exécution : *Fiat lux, et facta est.* Voilà ce qui remplissait Longin d'admiration, tout païen qu'il était, et ce que des philosophes pleins d'une ignorance présomptueuse osaient mépriser, au milieu des lumières du christianisme.

CH. D.

Miss

Digitized by Google

Miss Rose Summers, ou *les Dangers de l'imprévoyance.* Quatre vol. in-12. Prix : 8 fr., et 10 fr. par la poste. A Paris, chez *Dufour*, libraire, rue des Mathurins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Les personnages sont toujours trop multipliés dans la plupart des romans anglais. Il faut d'abord les passer en revue, avant de rien comprendre à l'ouvrage; le lecteur ressemble à un étranger qui est présenté pour la première fois dans une société nombreuse, où il ne connaît personne; il faut qu'il fasse connaissance avec tout le monde avant de prendre intérêt à quelqu'un : telles sont les réflexions que m'ont fait naître les premières pages du roman intitulé *Rose Summers*. Les personnages y sont accumulés, la société y est fort nombreuse; je ne connaissais d'abord personne; à la moitié du volume, j'en étais encore aux complimens; mais enfin, l'intimité s'est établie; les personnages, mieux connus, m'ont intéressé, et j'ai eu un grand desir de savoir leur histoire.

Je vais essayer d'en donner une légère idée. Miss Rose Summers est une jeune orpheline que sa mère a confiée, en mourant, aux soins de son amie, madame Fitz-Osborne. Madame Fitz-Osborne l'a élevée sous ses yeux dans le voisinage de Dublin, et elle la destine, dans le secret de son cœur, à son jeune fils Hector. Le mari de madame Fitz-Osborne, qui est le plus avare, le plus ambitieux et le plus intraitable des Irlandais, a d'autres vues pour sa noble progéniture; il veut d'abord débarrasser sa maison de la présence de l'orpheline; il la propose à un vieil homme de loi, qui est refusé; la haine de M. Fitz-

V.

Digitized by Google

Osborne s'accroît de ce refus inattendu; il persécute la pauvre orpheline, et le vieil avocat le seconde de toutes les ruses et de toutes les noirceurs de son métier. Miss Rose Summers, persécutée et devenue un sujet de trouble dans la famille de ses protecteurs, conçoit le dessein imprudent de prendre la fuite, et de se retirer dans le pays de Galles, avec un vieux jardinier qu'elle doit faire passer pour son père : ce projet est exécuté, elle est bientôt établie dans une chaumière avec le bon et fidèle Austin. Elle y retrouve le repos et le bonheur; mais cet état n'est pas de longue durée; la beauté de miss Summers lui attire des adorateurs, et parmi ces adorateurs, il s'en trouve qui sont de la meilleure foi du monde, et ce sont ceux-là même qu'elle dédaigne. Un vieux baronnet lui offre sa fortune et sa main; il est refusé inhumainement, au grand scandale du bon Austin qui savait que, malgré son travail, l'argent allait bientôt manquer. Le vieux jardinier ne s'imaginait pas comment on perdait l'occasion de devenir riche, et de quitter pour un château, une chaumière où l'on était menacé de mourir de faim : « Observez, disait-il, à sa jeune maîtresse, qu'il y a beaucoup de chenilles sur les buissons, ce qui dénote une mauvaise récolte; je crains que le jardin n'aille fort mal; votre meilleure génisse n'aura point de veau cette année; la vieille truie du fermier Hugues a mangé six petits canards, et notre pauvre petit bouriquet boite du pied de derrière..... »

Miss Summers repousse toutes ces considérations; les sermens d'un jeune lord avaient été plus persuasifs que les guinées du vieux baronnet, appuyées des remontrances d'Austin. Cependant ce jeune lord n'a que les vues d'un séducteur : il doit épouser une riche héritière de Londres, et il est attendu pour l'accomplissement de sa haute destinée; il ne reste dans le pays de Galles que pour exécuter

Digitized by Google

ses projets de séduction. Ses parens craignent qu'il n'épouse la fille d'un jardinier ; et comme ils se trouvent assez riches pour se mettre au-dessus des lois, ils font enlever miss Summers et la font conduire dans un vieux château des montagnes.

J'avoue que ce château m'a d'abord fait trembler pour la vraisemblance et l'intérêt du roman : il est situé sur des torrens et des précipices; on n'y trouve que des ruines et une noire solitude; je me suis ressouvenu du château d'Udolphe, mais je me suis bientôt rassuré. L'auteur n'a point blessé la vraisemblance, et la situation de l'orpheline dans le vieux château n'a rien que de naturel : son gardien, homme généreux, est touché de sa beauté et surtout de son innocence; il la rend à la liberté ; elle revient en Irlande, auprès de ses protecteurs, et elle épouse le jeune Hector Fitz-Osbonne. Les scènes qui amènent ce dénoument sont du plus vif intérêt.

Il est facile de saisir le but moral de ce roman : l'auteur a voulu faire sentir aux jeunes gens combien il est dangereux, même avec des intentions pures, de suivre les impulsions de son cœur, et de résister aux conseils de l'expérience. Cette morale est plus utile que jamais, et les personnes les plus sévères ne pourront refuser leur approbation à un roman dont le but est de guérir la jeunesse des idées romanesques.

Le traducteur a fait un heureux choix, et sa traduction est écrite avec beaucoup de goût et de discernement. Il a ôté à son auteur beaucoup de digressions inutiles, il lui a prêté beaucoup d'idées heureuses : ce n'est pas assez, a dit quelqu'un, de tirer un ouvrage d'une langue étrangère, il faut encore l'introduire dans la nôtre, et c'est ce qu'a fait l'élégant traducteur de *Miss Rose Summers*.

Pour donner une idée de la manière de l'auteur anglais

Digitized by Google

et du style de la traduction, nous allons citer un fragment. Mistriss Summers venait de perdre son mari; son amie, Mathilde Fitz-Osborne, accourut pour la consoler; elle ne put cacher sa surprise en voyant une apparence de calme, dans une maison où elle croyait trouver toutes les marques du deuil et du désespoir : « Je puis m'expli-» quer votre courage, dit-elle à son amie, car je connais » trop votre cœur pour le croire insensible. — C'en est » fait, répondit Emilie, l'affreuse dette est payée, la vic-» time est dans la tombe. Elle est pure et sans tache. Le » ciel l'a voulu, adorons ses décrets. Mon calme vous » étonne ! Mathilde croirait-elle donc qu'il y a des larmes » pour une semblable douleur! Non, Mathilde, je ne pleure » point; mais ne me croyez pas une force qui est loin de » moi; depuis que je suis liée à Summers, les troubles, les » chagrins, les espérances trompées, les souffrances de » celui que nous avons aimé, ont rendu mon ame la proie » de la douleur; mon corps n'a pu la soutenir. La crainte » d'affliger et d'effrayer Summers me rendait habile à lui » cacher mes maux; j'allai même jusqu'à redouter la » mort, quand il devait rester seul sur la terre; mais » je sens que bientôt elle va me rejoindre à lui. Mathilde, » voilà mon courage; cessez de me plaindre et de vous » étonner..... L'ame de Summers ne m'a point quittée; » elle m'a regardée dans son vol; c'est du haut des cieux » que Summers m'appelle. Tandis qu'Emilie semblait déjà » s'élancer vers le ciel, sa jeune enfant se saisit de sa » main. Ce mouvement la fit tressaillir; elle abaissa sur » elle des regards caressans. Hélas! oui, cet intérêt me » reste encore; mais voilà mon amie, je lègue ma fille » à son cœur. A cet accent de l'amitié, Mathilde s'empare » de l'enfant : Fille de Summers et de mon Emilie, dépôt » cher et sacré, je te reçois; viens te reposer sur mon » cœur, à côté de mon fils. Dieu puissant que je prends

Digitized by Google

» pour témoin et que j'implore ! je jure que l'honneur, les » vertus et le bonheur de ce fils ne me seront pas plus » chers que les siens. Cette assurance rendit à l'ame » d'Emilie un calme assez puissant pour se communiquer » à celle de Mathilde ; et depuis ce moment, les larmes » qu'elles purent encore verser ensemble avaient une » sorte de charme et de douceur. Deux mois s'écoulèrent, » pendant lesquels les secours de l'art ne purent guérir le » coup mortel dont Emilie avait été frappée ; l'ardente et » courageuse Mathilde ne voulut point la quitter un ins- » tant ; les sentimens religieux de son amie, son inalté- » rable sérénité, sa sublime résignation, lui apprirent à » souffrir, et la rendirent plus digne et plus capable que » jamais d'être la protectrice de la fille de Summers et » d'Emilie. Bientôt la mort vint dévorer sa victime..... »

Ce morceau rappelle heureusement cette maxime vraie de Sénèque, qui dit que les *chagrins légers aiment à se plaindre, et que les grandes douleurs sont silencieuses.* On ne trouve point ici d'exaltation, mais un sentiment profond et vrai ; on peut faire de la sensibilité avec un peu d'esprit, mais il faut sentir pour faire de pareils tableaux.

MICHAUD.

Suite des Souvenirs de Félicie.

Nous avons fait, hier, quatre réceptions de chevaliers de l'ordre de *la Persévérance.* On passe au scrutin pour être reçu : une boule noire suffit pour exclure ; cependant, en comptant les femmes ainsi que les hommes, nous sommes maintenant quatre-vingt-un. On montre un grand empressement pour être admis, quoique nous n'ayons ni

Digitized by Google

bals, ni musique, ni festins. Les cérémonies des réceptions sont amusantes; on y fait des discours; les meilleurs, jusqu'ici, ont été, parmi les hommes, ceux de MM. de Lauzun, d'Osmond (le jeune), d'Estaing, de G*****, et de mon frère. Mesdames d'Harville, de Chastenay, de Sabran et de Meulan, ont fait aussi des discours très-agréables. J'en pourrais citer d'autres encore. Chaque personne est obligée de prendre une devise; presque toutes ces devises sont jolies; il n'y a que celle de M. de S**** qui ait paru d'une clarté trop parfaite : c'est un cœur sur une main, avec ces mots : *J'ai le cœur sur la main.* Pour moi, je l'aime beaucoup; elle exprime une chose très-estimable et si rare ! et l'on n'est pas obligé de se creuser la tête pour en deviner le sens et l'application. Nous ne nous rassemblons que pour faire quelque lecture, toujours courte, et pour proposer de bonnes actions à la société, ou pour rendre compte de celles qu'on a été chargé de faire du produit des quêtes.

On a souvent retiré de ces quêtes des sommes considérables dont on a fait un fort bon usage. M. le duc et madame la duchesse de Chartres ont donné chacun, à la quête, cinquante louis à leur réception; à chaque quête journalière, ils donnent quatre ou cinq louis, et quand on propose une bonne œuvre particulière, ils donnent l'un et l'autre avec une extrême magnificence. M. de Lauzun est aussi d'une grande générosité; c'est chez lui que nous nous assemblons; il a consacré une galerie à ces réunions, et il l'a fait décorer avec beaucoup de goût, de noblesse et de galanterie pour les dames. Malgré la libéralité des chevaliers et des dames, nous avons rarement des fonds en réserve, parce qu'on les emploie presque toujours sur-le-champ. Un jour, le vicomte de Crussol proposa un projet bienfaisant pour lequel il fallait donner beaucoup d'argent; mais le projet fut très-applaudi, et il allait passer à

Digitized by Google

la pluralité des voix, lorsque M. Séguin, notre trésorier, demanda la parole : « Je crois, dit-il, qu'avant tout, il » faudrait s'informer de l'état de la caisse. » Eh bien, s'écria-t-on, que nous reste-t-il ? Six francs, répondit M. Séguin.

Presque tous nos chevaliers viennent de partir pour leurs régimens; l'un d'eux, le comte de Rouffignac, me demanda, la veille de son départ, de lui donner une *écharpe* brodée par moi. Je lui rappelai que nos *statuts* ne nous permettaient de la donner que pour une belle ou une bonne action bien constatée. Le hasard l'a bien servi à cet égard : en courant la poste, la nuit, pour se rendre à son régiment, il entendit des cris; son courrier était en avant; son postillon ne voulait pas arrêter, M. de Rouffignac l'y contraignit; il descendit, s'approcha du lieu où l'on criait, en criant lui-même, comme s'il eût été suivi de plusieurs personnes : *venez, mes amis, c'est par ici.* Les meurtriers, croyant qu'il y avait beaucoup de monde, prirent la fuite. M. de Rouffignac trouva un homme dépouillé, assassiné, baigné dans son sang et mourant, et, au risque de tout ce qui pouvait en arriver, il l'a porté dans sa voiture. Cet homme, à ce qu'on croit, n'en mourra pas. Cinq assassins, sur sa déposition et sur celle de M. de Rouffignac, ont été poursuivis et pris; ils sont dans les cachots. Cette histoire est superbe de toutes manières; elle vaut bien l'écharpe qu'on m'a demandée, et elle ajoutera un nouvel éclat à la réputation d'intrépidité et de bonté qui distinguait déjà M. de Rouffignac.

J'ai reçu, il y a quinze jours, une lettre qui m'annonçait que je suis nommée *commissaire du comité d'inspection* de la société d'émulation, à la place de madame de Senneterre, qui, dit-on, dans la lettre, *a passé son temps*, et qui avait pour adjoint madame la duchesse de Villers

Digitized by Google

On a ajouté, qu'au lieu d'une femme, on me donne pour adjoint M le duc de la Rochefoucault. Cette lecture m'a paru d'autant plus extraordinaire, que je n'ai aucune relation particulière avec les membres de cette société, et que je n'ai été qu'une seule fois à une de ses séances publiques; et ce ne fut que pour y voir Franklin que je n'avais jamais vu alors, et avec lequel j'ai dîné souvent depuis, chez madame de Boulainvilliers. J'ai donc cru que cette lettre était une plaisanterie de M. de Thiars, qui m'en a fait plusieurs de ce genre. Mais enfin, ayant acquis la certitude que j'ai très-véritablement l'honneur d'être *commissaire*, j'ai été à ce comité, et je m'y suis fort amusée. Ce comité est composé de dix ou douze personnes; il y a en outre plusieurs autres comités, mais celui-ci est le plus considérable; Elie de Beaumont en est le président, et il est risible de voir combien cet homme, blanchi dans les affaires, attache d'importance à sa charge de président: j'ai été tout de suite initiée dans les secrets de la société; j'ai vu qu'il y règne une grande désunion par la jalousie mutuelle des comités les uns contre les autres, qui veulent réciproquement s'arroger différens droits contraires aux premiers règlemens. Nous avions, ce jour là, un député d'un autre comité qui était chargé de plusieurs demandes *ambitieuses*, et qui n'allaient à rien moins qu'à transporter toute l'autorité à son comité; il y a eu là-dessus, des disputes très-vives et très-aigres, et qui m'ont fort diverti. Notre président et nos autres chefs répétaient sans cesse les grands mots de *bien public, d'égalité, de désintéressement, d'amour de la paix;* on croyait entendre parler les chefs d'une république, et cela avec une gravité et une importance vraiment comique. Elie de Beaumont, en nous en allant, m'a donné le bras et m'a dit tout bas sur l'escalier: « Ils auront beau faire, notre » comité est le maître de tous les autres, et nous ne souffri-

Digitized by Google

rons pas qu'on diminue rien de son autorité.» J'ai souri en regardant l'homme qui me parlait ainsi, avec sa grosse perrique et ses cinquante-six ans. J'admire à quel point le desir de jouer un rôle et de dominer peut rapetisser les hommes! Je sais qu'une grande ambition a fait des héros, mais quand elle se porte sur de petits objets, elle est, de toutes les passions, celle qui peut donner le plus de puérilité; il faut qu'elle produise des choses éblouissantes, ou qu'elle rende ridicule. Au reste, après avoir rempli un devoir de politesse, et satisfait ma curiosité, je suis très-décidée à renoncer à mes fonctions de *commissaire*, et à ne plus retourner à ce comité d'inspection.

J'ai fait vœu de relire tous les ans, pendant deux ou trois mois, des mémoires et des ouvrages du temps de Louis XIV: il serait à desirer que tous les jeunes littérateurs eussent lu avec attention les excellentes *Réflexions sur la Critique de La Mothe*; cet ouvrage est parfait dans son genre; il y répond avec autant de goût, de finesse, que d'esprit et de charme, aux injures de madame Dacier: avant leur brouillerie, il lui avait rendu l'hommage le plus éclatant, en faisant une ode à sa louange, qu'il lut à une séance publique de l'académie; mais depuis la dispute sur les anciens et sur les modernes, madame Dacier, indignée que La Mothe soutint la cause des derniers, prit pour lui une haine violente, et l'injuria publiquement dans ses écrits, avec une inconcevable grossièreté. La Mothe, en réponse, dans ses *Réflexions sur la Critique*, loin de rétracter ses louanges anciennes, les rappelle pour les confirmer, et pour lui en donner de nouvelles. Madame Dacier l'avait accusé d'*envie*, de *malignité*, de *mauvaise foi*; elle dit qu'il est *froid* et *plat*, qu'il est *plein d'orgueil*, qu'il n'a *pas le sens commun*, qu'il est *ridicule*, *impertinent*, *d'une ignorance honteuse*, etc. Cependant M. de La Mothe ne crut pas qu'un tel oubli des bien-

Digitized by Google

séances pût l'autoriser à manquer aux égards qu'un homme doit à une femme. Il répond à ce torrent d'injures avec le ton de l'estime pour son érudition, et du respect pour sa personne; il se plaît à reconnaître, à louer le mérite de celle qui rend si peu justice au sien; il vante de bonne foi l'utilité de ses traductions; il ne se permet que des épigrammes fines et douces, qui ne tombent que sur la manière dont elle le traite. Piquant seulement par l'esprit et par la grace, il est toujours équitable et respectueux. Madame Dacier, dans un de ses écrits contre La Mothe, disait qu'Alcibiade donna un grand soufflet à un rhéteur qui n'avait aucun ouvrage d'Homère, et elle ajoute: Que ferait-il aujourd'hui à celui qui lui lirait l'*Iliade* de M. de La Mothe? A cela, La Mothe se contente de répondre: *Heureusement, quand je récitai un de mes livres à madame Dacier, elle ne se souvint pas de ce trait d'histoire.* Combien cette douceur a de grace! Mais, pour écrire et se conduire ainsi, il faut un aimable caractère, beaucoup d'esprit, du goût et d'usage du monde.

D. GENLIS.

(La suite dans un prochain numéro.)

SPECTACLES.

THÉATRE LOUVOIS.

Les Questionneurs, comédie en un acte et en vers, de M. de *Latresne*.

Questionner et contredire (à tout propos) étaient autrefois des ridicules qui dénotaient un homme sans éducation, un pédant, ou un provincial. On exigeait que les questions, ainsi que la contradiction fussent rares, indirectes, enveloppées. C'était une grande

Digitized by Google

incivilité que d'interroger celui dont on n'était pas au moins l'égal. Il ne faut pas croire que ces règles établies par l'usage, dans un temps où l'on avait au suprême degré le tact de toutes les convenances, fussent arbitraires. Les raisons en sont prises dans la nature des choses. Une question est souvent une indiscrétion; car les enfans ne sont pas toujours les seuls auxquels il soit embarrassant de répondre. Celui qui est interrogé peut avoir des motifs de ne pas s'expliquer, ou être hors d'état de satisfaire à la demande. C'est une situation dans laquelle il ne convient pas de le placer. En questionnant d'ailleurs, on s'empare de la conversation, on la dirige, et si les questions sont fréquentes, on en devient le tyran, ce qui est intolérable de la part de qui que ce soit, impertinent et ridicule dans un inférieur.

On sent bien que nous ne parlons pas ici des questions nécessaires, utiles, agréables même à celui auquel on les adresse, en ce qu'elles lui procurent l'occasion de développer des talens ou des connaissances: celles-là sont louables. En tout, ce n'est que l'abus et l'excès qu'on peut blâmer.

L'idée de mettre aux prises deux questionneurs est très-heureuse. Voici le cadre dans lequel l'auteur l'a renfermée: M. Beffroy a promis sa fille à Melcour, neveu de M. Burnel. C'est de part et d'autre un riche mariage. On n'y peut prévoir aucun obstacle; mais il s'en présente un tout-à-coup, et il naît de l'humeur semblable et incompatible du beau-père et de l'oncle, tous deux infatigables questionneurs. Ils se voient pour la première fois dans le dessein d'arranger les clauses du contrat, et au lieu de s'en occuper, s'amusent à s'accabler réciproquement de questions auxquelles aucun ne répond, l'un et l'autre ne songeant qu'à en faire. Ils se trouvent mutuellement insupportables, s'injurient, se quittent, bien résolus à rompre le mariage projeté, à ne se revoir jamais, et détestant, dans autrui, la fureur interrogeante. Quand ils ne sont plus en présence, leur colère s'adoucit. Ils sentent que le bonheur de deux enfans qui leur sont chers, ne doit pas être sacrifié à un moment d'humeur. Cependant pour terminer le mariage, il faut que les questionneurs se rejoignent. Une soubrette avisée prévoit qu'ils ne pourront se retrouver sans que les questions et la querelle recommencent: elle imagine de leur présenter une convention, par laquelle ils s'obligent de payer 200 louis à chaque interrogation qu'ils pourraient faire. L'accord est signé. Nouvelle entrevue. Les deux babillards sont au supplice; ils ne peuvent se dédommager que faiblement, en faisant adresser, par des intermédiaires, quelques questions au notaire qui dresse les articles du mariage. Enfin, quand ils sont signés, on déchire le dédit qui leur avait apposé, si l'on peut dire ainsi, le scellé sur la bouche. «A présent, se disent-ils simultanément, vous pouvez questionner à votre aise.» Les questions recom-

Digitized by Google

mencent effectivement des deux côtés, et ils se séparent encore avec une brusque furie.

Il y a trois jolies scènes dans cette bagatelle; et c'est à peu près tout ce qu'on peut attendre dans une pièce si courte. Je veux parler des deux entrevues des questionneurs, et de l'arrivée du valet de l'oncle, qui peint son maître avec des couleurs très-vives et très-gaies. Ce rôle de valet ne tient pas à la pièce; mais il a été si bien rendu par Picard le jeune, qu'il a fait un très-grand plaisir. L'amour des deux futurs époux est extrêmement froid, et n'est aucunement réchauffé par le jeu des acteurs, qui remplissent fort tristement ces deux tristes personnages. Cette bluette m'a semblé, en général, écrite avec esprit, et avec une élégante légéreté: c'est même, à mon avis, son principal mérite; car j'avoue que les Questionneurs ne m'ont point paru seulement ridicules, mais complètement fous. Je pense qu'au théâtre, les défauts doivent être un peu exagérés; cependant *est modus in rebus;* cela ne doit point aller jusqu'à l'extravagance; et dans la fougue des deux Questionneurs, on voit moins la manie des questions, que le dessein, trop marqué, de se pousser réciproquement à bout, ou plutôt d'amuser le spectateur par une dispute qui dégénère en farce: voilà du moins comme j'ai été affecté. Je m'attendais à voir des impertinens, et je n'ai vu que des extravagans: il n'y a jamais eu rien de semblable ni d'approchant dans la société. Néanmoins, j'aime à le redire, cette petite pièce n'est pas sans mérite, il s'en faut beaucoup, et elle justifie l'empressement qu'on a témoigné d'en connaître l'auteur. Il a, dit-on, exercé autrefois une importante magistrature au parlement de Toulouse. Ce serait sans doute une question déplacée, que de lui demander pourquoi il se livre à des occupations si éloignées de la gravité de son ancienne profession; il répondrait peut-être que *le président* de Montesquieu a bien fait *le Temple de Gnide.*

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Premier de Mai, ou *les Pépinières de Vitry*; par MM. *Radet* et *Armand Gouffé.*

Le couplet d'annonce était agréable et facile; on l'a fait répéter. En voici la fin:

Le mois de mai plaît à l'amour;
C'est un mois toujours sans nuage.
Empêchez que son premier jour
Ne soit pour nous un jour d'orage.

La prière a été à peu près exaucée; il n'y a pas eu d'orage: quelques

Digitized by Google

nuages seulement ont obscurci l'horizon. Les auteurs ont été faiblement demandés, et si faiblement qu'on a un peu balancé à les nommer. Enfin, quand ils ont été connus, le public a paru surpris qu'ils n'eussent pas imaginé quelque chose de plus piquant et de moins usé : surprise en même temps flatteuse et fâcheuse pour ceux qui l'excitent.

Germain, jeune villageois de Vitry, paraît d'abord seul avant le lever de l'aurore; il apprend au spectateur qu'il est l'heureux amant de Lucette, et qu'il va l'épouser. Une vieille fille vient le joindre et le *requérir d'amour*; elle est riche; elle lui offre sa main, qui est dédaigneusement rejetée; elle le pourchasse amoureusement, jusqu'à ce qu'excédé par ses importunités, il lui dise de s'aller *recoucher*. Peu s'en est fallu que cette seconde scène de la pièce, n'ait été la dernière qu'on eût voulu entendre, et qu'on n'ait souhaité le bonsoir aux acteurs et aux auteurs, tant cette vieille a paru dégoûtante.

Pour brouiller les deux amans, elle ourdit un complot avec un vieux ivrogne nommé Bourgeon. Ils parviennent, dieu sait comme, à persuader à Lucette que Germain est épris de la vielle, et à Germain que Lucette est folle de Bourgeon. Une querelle s'émeut entre les futurs époux, telle qu'on en voit dans toutes les comédies, et bientôt suivie d'un raccommodement qui n'est pas plus neuf.

Bourgeon et la vieille, n'ayant pu désunir le couple amoureux, veulent du moins empêcher qu'il n'obtienne le prix qu'on doit, ce même jour, donner au villageois dont les arbres sont les mieux soignés, et à la villageoise qui a cultivé les plus belles fleurs; prix mérité par ces amans. En conséquence, les deux malfaisans personnages vont ébrancher les arbres de l'un, et arracher les rosiers et les fleurs de l'autre. Cette noirceur était assez mal imaginée; car tout le village n'a pu manquer de voir cent fois les arbres et les fleurs qu'ils viennent de ravager. Aussi déclare-t-il unanimement que la veille encore rien n'était mieux tenu que la pépinière de Germain et le parterre de Lucette. Les mains des deux traîtres, encore ensanglantées et déchirées par les épines et la rupture des branches, attestent leur crime; ils s'en repentent, et, pour le réparer, donnent chacun une petite dot aux jeunes amans. *Et moi je les couronne*, dit le juge des travaux champêtres, en leur posant une couronne sur la tête; *et moi je les unis*, s'écrie le père de la fille, en réunissant leurs mains : ce qui forme un tableau gracieux.

Il y en a un autre du même genre dans la pièce. Pendant la courte brouillerie des amans, on voit l'amoureux soigner les fleurs de sa

Digitized by Google

maîtresse, et celle-ci arroser la pépinière de son amoureux, ce qui fait présager qu'on ne tardera pas à se raccommoder.

Quelques jolis couplets de Lucette, et plusieurs autres très-gais de Bourgeon font un peu pardonner l'insipidité de la vieillé et la trivialité de l'intrigue. Henry a bien joué l'amoureux; le rôle de l'ivrogne a été rendu d'une manière très-plaisante, par Hippolyte; et celui de Lucette, avec beaucoup de grace et de naturel, par Mlle. Desmares.

ANNONCES.

Mémoire sur les Abeilles; nouvelle manière de construire des ruches en paille, et la façon de gouverner les Abeilles; nouvelle édition; par M. Bienaymé, évêque de Metz, ci-devant chanoine de la cathédrale d'Evreux. Un vol. in-12. avec fig. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Metz, chez Collignon, imprimeur-libraire.

Dictionnaire botanique et pharmaceutique, contenant les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux, avec les préparations de pharmacie, internes et externes, les plus usitées en médecine et en chirurgie, d'après les meilleurs auteurs anciens, et surtout les modernes; par une société de médecins, de pharmaciens et de naturalistes; ouvrage utile à toutes les classes de la société; avec 17 grandes planches représentant 278 figures de plantes gravées avec le plus grand soin; nouv. édition. Deux vol. in-8°. broch. en carton et étiquetés. Prix : 12 fr., et 15 fr. broch. par la poste.

Moreau et Pichegru, au 18 fructidor an cinq; suivi de la conjuration de ce dernier, dans les années 3, 4 et 5; suivi de la correspondance des nommés Drake et Spencer-Smith, ambassadeurs anglais, pendant le mois de mars dernier, tendante à renouer les trames contre la France et le premier consul. Un vol. in-12., de 330 pag. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 f. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, quai des Augustins, n°. 35.

Œuvres complètes de Laurent Sterne, nouvelle édition, avec seize gravures, contenant les opinions de Tristram Shandy; le Voyage sentimental avec la suite et la conclusion; les Lettres d'Yorick à Eliza; seize Sermons; Lettres de l'auteur; des Pensées et Anecdotes. Six vol. in-8°. Prix : 30 fr., et 36 fr. par la poste.

L'Amant timide, comédie en un acte, en vers, par M. Châteauneuf; avec cette épigraphe :

Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime!

RACINE.

Représentée pour la première fois, à Paris, le 30 vendémiaire an 12. Prix : 1 fr., et 1 fr. 20 c. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue Neuve-des-Bons-Enfans, n°. 16;

Chez madame Masson, libraire, rue de l'Echelle Saint-Honoré, n°. 558.

Notions élémentaires du nouveau droit civil, ou Exposé méthodique des dispositions du code civil, pour en faciliter l'intelligence; Par M. Pigeau, ancien jurisconsulte, membre de la commission char-

Digitized by Google

gée de la rédaction du projet d'organisation de la procédure civile. Deux vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Rondonneau, au dépôt des lois, place du Carrousel.

Histoire des Gaulois, depuis leur origine jusqu'à leur mélange avec les Francs, et jusqu'au commencement de la monarchie française; suivie de détails sur le climat de la Gaule, sur la nature de ses productions, sur le caractère de ses habitans; leurs mœurs, leurs usages, leur gouvernement, leurs lois, leur religion, leur langage, les sciences et les arts qu'ils ont cultivés, etc., etc.; par J. Picot, de Genève, professeur d'histoire. Trois vol in-8°. Prix : 12 f., et 16 f par la poste.

A Genève, chez Paschoud.

L'auteur de cet estimable ouvrage, divisé en deux parties a puisé, son travail dans les sources les plus pures : la distribution du plan, des matières, est sagement ordonnée. L'Histoire des Gaulois méritera sans doute les suffrages du public. (Voyez le Journal des Débats, en date du 29 germinal dernier, pour le compte rendu de ce livre.)

Les deux Voyageurs, ou Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie, la Sicile et Malte; contenant l'histoire, la description, les anecdotes les plus curieuses de ces différens pays, avec des observations sur les mœurs, les usages, le gouvernement, la littérature et les arts, et un récit impartial des principaux événemens qui se sont passés en Europe, depuis 1791 jusqu'à la fin de 1802; écrites, selon l'ordre des temps, par P. N. Anot, ancien sous-principal au collége de l'Université de Reims, auteur du *Guide de l'Histoire*, et par F. Malfilâtre, ci-devant de l'ordre de S.-Jean-de-Jérusalem. Deux vol. in-12. Prix : 4 fr., et 5 fr. 60 cent. par la poste. A Paris, chez Blanchon, libraire, rue du Battoir.

La bonne Maîtresse, comédie en un acte et en prose; par madame de Montanclos, auteur de *Robert le Bossu*, *le Fauteuil*, *les Habitans de Vaucluse*, et autres ouvrages. Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes de la rue de Bondi, le 18 messidor an 11. Prix : 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Hugelet, imprimeur, rue des Fossés Saint-Jacques, n°. 4, près la place de l'Estrapade.

Carte synthétique des accroissemens périodiques de l'empire des français dans la Gaule, depuis Pharamond jusqu'à Bonaparte. Deux feuilles grand-colombier. — La première, représentant les portions de pays conquises successivement par les rois de la première race sur les romains, les visigoths, les allemands, les bourguignons, les ostrogoths, les gascons et les bretons, qui tous occupoient alors la Gaule, et perdues ensuite presque toutes, pour la monarchie, par l'indépendance des grands du royaume sous les derniers rois de la deuxième race. — La deuxième exposant la restauration progressive de cette même monarchie, presque éteinte par les acquisitions, confiscations, conquêtes et donations faites au profit de la couronne sous les rois de la troisième race, depuis Hugues Capet jusqu'à ce jour, avec un tableau historique en marge de la carte; par N. Boucher et P. Picquet.

Prix : 6 fr. les deux feuilles conjointement.

A Paris, chez P. Picquet, graveur, palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 254;

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

On écrit de New-Yorck, le 3 mai, que le 21 janvier 70 habitans blancs ont été massacrés aux Cayes par les noirs. Le lendemain, quatre-vingt-neuf des principaux colons perdirent la vie; leurs habitations furent pillées. — Les noirs ont aussi égorgé tous les habitans du Cap dans le fort Républicain. — Le magasin à poudre ayant sauté dans cette dernière place, y a fait périr beaucoup de monde. — Les nègres, maîtres de l'île de Saint-Domingue, ont changé son nom en celui de Haïti, sous lequel elle fut autrefois connue. *(Publiciste.)*

Londres. Quel est, dit *le Courrier,* le but que s'est proposé Bonaparte, en effectuant un débarquement dans ce pays? Est-ce de maintenir notre gouvernement? Non, sans doute; il veut le renverser. De quel droit ose-t-il donc se plaindre de nos desseins contre lui? Nous sommes en guerre avec la France; nos amiraux sont chargés de détruire les vaisseaux de l'ennemi, nos généraux de tuer ou de prendre les Français qu'ils trouveront les armes à la main. Pouvant faire toutes ces choses, ne pouvons-nous tenter de renverser le gouvernement qui dirige contre nous ces bâtimens et ces armées? Voilà donc, observe *le Moniteur* sur cet article, l'assassinat justifié!

Le gouvernement a refusé les passeports qui lui ont été demandés par le ministre de Bavière, qu'il retient comme ôtage pour la sûreté de M. Drake.

On débite à Rotterdam que Pitt est rentré dans le ministère britannique. Cette nouvelle mérite confirmation.

Ce qu'on sait plus positivement, c'est que, le 25 avril, M. Fox a dû faire sa motion dès long-temps annoncée sur l'état de la nation; ce jour les grands coups ont dû être portés au ministère. Les deux oppositions ont dû se réunir pour déplacer M. Addington.

On présumait d'avance que la séance serait fort orageuse, et l'on était impatient d'en apprendre le résultat.

TRIBUNAT.

Digitized by Google

TRIBUNAT.

Séance extraordinaire du 10 floréal.

Le président annonce que le 3 de ce mois, le tribun Curée a déposé sur le bureau une motion d'ordre, et lui accorde la parole pour en faire lecture. Nous n'en pouvons donner ici que la substance. « L'assemblée constituante, dit-il, commit une faute excusable, en omettant d'amener, dans un nouvel ordre de choses, une nouvelle dynastie. Mais la révolution était à son berceau. Aucune grande réputation n'existait qui pût lui inspirer une grande confiance. Tous les bons esprits jugèrent néanmoins que la constitution de 1791 serait de peu de durée. « Qu'était-ce, en effet, qu'un gouvernement qui devait » défendre la nation, et qui n'avait pas le droit de défen» dre son propre palais sans la permission de l'autorité » municipale ? » Des esprits superficiels espérèrent un instant qu'un gouvernement confié à un directoire de cinq personnes fixerait les destins de la république. Vaine esperance ! nous marchâmes, sous un tel gouvernement, de convulsions en convulsions. Tous les regards se tournent vers l'Orient. Le général Bonaparte touche les rivages français. Depuis cette époque, nous n'avons cessé de jouir des fruits d'une excellente administration. Le code civil est sorti des savantes et laborieuses discussions des jurisconsultes et des hommes d'état ; système de législation le plus complet qui ait existé. Le peuple français est en possession de tous les droits qui furent l'unique but de la révolution de 1789.

Les ennemis de la France se sont effrayés de sa prospérité comme de sa gloire ; leurs trames se sont multipliées, et l'on eût dit qu'au lieu d'une nation toute entière, ils n'avaient plus à combattre qu'un homme seul. C'est lui qu'ils ont voulu frapper pour la détruire, trop assurés que la France en deuil pour la perte qu'elle aurait faite dans le même jour, et du grand homme qui l'a organisée et du chef qui la gouverne, partagée entre des ambitions rivales, déchirée par les partis, succomberait au milieu des orages déchaînés dans tous les sens.

Quelle garantie peut-on lui donner contre la crainte de tant de malheurs ? quels remèdes opposer à tant de maux ? L'opinion, les armées, le peuple entier l'ont dit.

L'hérédité du pouvoir dans une famille que la révolution

Digitized by Google

a illustrée, que l'égalité, la liberté auront consacrée, l'hérédité dans la famille d'un chef qui fut le premier soldat de la république avant d'en devenir le premier magistrat; d'un chef que ses qualités civiles auraient distingué éminemment, quand il n'aurait pas rempli le monde entier du bruit de ses armes et de l'éclat de ses victoires.

Vous le voyez mes collègues, nous avons été ramenés par la pente irrésistible des événemens au point que le vœu national avait hautement marqué en 1789, et où nous avait laissés l'assemblée constituante elle-même; mais pourtant avec cette différence essentielle dans notre position, qu'au lieu que cette assemblée, comme je l'ai déjà dit, ou n'avait pu, ou n'avait voulu, ou n'avait osé, en établissant un nouveau pacte social, changer la dynastie à qui elle en confiat l'exécution, ce qui entraîna bientôt la ruine de son ouvrage, ici, au contraire, nous avons l'inappréciable avantage de trouver à la tête de la nation le chef auguste d'une famille propre à former le premier anneau de la nouvelle dynastie, et certes, d'une dynastie qui sera dans le nouvel ordre de choses et dans les fondemens même de ce nouvel ordre.

Ainsi, une barrière éternelle s'opposera au retour et des factions qui nous déchirèrent, et de cette maison que nous proscrivîmes en 1792, parce qu'elle avait violé nos droits; de cette maison que nous proscrivons aujourd'hui, parce que ce fut elle qui alluma contre nous la guerre étrangère et la guerre civile, qui fit couler dans la Vendée les torrens du sang français, qui suscita les assassinats par la main des chouans, et qui depuis tant d'années enfin a été la cause générale des troubles et des désastres qui ont déchiré notre patrie.

Ainsi le peuple français sera assuré de conserver sa dignité, son indépendance et son territoire.

Ainsi l'armée française sera assurée de conserver un état brillant, des chefs fidèles, des officiers intrépides et les glorieux drapeaux qui l'ont si souvent conduit à la victoire; elle n'aura à redouter ni d'indignes humiliations, ni d'infâmes licentiemens, ni d'horribles guerres civiles, et les cendres des défenseurs de la patrie ne seront point exposées, selon une sinistre prédiction, à être jetées au vent.

Hâtons-nous donc, mes collègues, de demander l'hérédité de la suprême magistrature; car en votant l'hérédité d'un chef, comme disait Pline à Trajan, nous empêchons le retour d'un maître.

Digitized by Google

Mais en même temps, donnons un grand nom à un grand pouvoir; concilions à la suprême magistrature du premier empire du monde le respect d'une dénomination sublime.

Choisissons celle qui, en même temps qu'elle donnera l'idée des premières fonctions civiles, rappelera de glorieux souvenirs et ne portera aucune atteinte à la souveraineté du peuple?

Je ne vois pour le chef du pouvoir national aucun titre plus digne de la splendeur de la nation que le titre d'*empereur*.

S'il signifie consul victorieux, qui mérita mieux de le porter? quel peuple, quelles armées furent plus dignes d'exiger qu'il fût celui de leur chef.

Je demande donc que nous reportions au sénat un vœu qui est celui de toute la nation, et qui a pour objet :

1°. Que Napoléon Bonaparte, actuellement premier consul, soit déclaré empereur, et, en cette qualité, demeure chargé du gouvernement de la république française;

2°. Que la dignité impériale soit déclarée héréditaire dans sa famille;

3°. Que celles de nos institutions qui ne sont que tracées, soit définitivement arrêtées.

Tribuns, il ne nous est plus permis de marcher lentement. Le temps se hâte, le siècle de Bonaparte est à sa quatrième année, et la nation veut un chef aussi illustre que sa destinée.

Les tribuns Siméon, Duveyrier, Jaubert, Duvidal, Gillet, Fréville et Carion-Nisas, ont prononcé des discours étendus pour appuyer la motion. Une commission de onze membres a été nommée pour faire un rapport le 13.

Carnot demande la parole, et réclame la liberté des opinions dans une discussion de cette importance; il annonce qu'il parlera contre la motion de Curée.

Séance du 11.

Le président : Notre collègue Carnot étant seul inscrit pour parler contre la motion d'ordre, il est invité à venir le premier prendre place à la tribune. Je suis loin de vouloir atténuer et l'éclat des grandes choses que le premier consul a faites, et le mérite des services qu'il a rendus aux français, et le tribut d'éloges qu'il en obtient, et dont j'aime à lui payer ma part individuelle; ne nous eût-il donné que le code civil, ce seul bienfait doit faire chérir son existence, et bénir à jamais sa

Digitized by Google

mémoire. Mais, quelques services qu'un citoyen ait rendus à sa patrie, il est des bornes à la reconnoissance nationale.

Vouloir substituer un nouveau titre à celui qu'il a tant illustré, n'est-ce pas faire tort à sa gloire? n'est-ce pas anéantir son propre ouvrage, que de lui offrir la domination de ce même pays auquel il avait promis un gouvernement libre? Depuis quatre ans nos institutions semblaient assez fortement établies pour assurer le pouvoir, et l'empêcher d'être un objet de dispute et de guerre, même à la mort de celui qui en était revêtu. Tant de préliminaires n'auront donc été qu'un acheminement insensible au despotisme!

Après avoir examiné le cas particulier où les circonstances nous ont placés, le C. Carnot s'attache à pallier les avantages que l'on attache au pouvoir d'un seul. On dit que, sous une monarchie, il y a plus de stabilité, plus de tranquillité que dans un état démocratique; que dans ce dernier état, on voit éclater des révolutions prolongées, qui deviennent des causes de guerre au-dehors: j'objecterai que le gouvernement d'un seul n'est rien moins qu'un gage assuré de la paix intérieure, et de la durée de cette sorte de gouvernement.

Voyez la monarchie romaine: dura-t-elle beaucoup plus long-temps que n'avait duré la république romaine? Pendant le cours de cette monarchie, je n'aperçois que corruption, désordre, débauches infâmes, crimes, violences, assassinats, luttes sanglantes entre des ambitieux pour s'arracher le trône, lorsqu'il devenait vacant par la mort d'un empereur. N'a-t-on pas vu les meilleurs de ces empereurs donner le jour à des monstres que la force a rendus leurs successeurs, que leurs vices et leur perversité ont fait détester, immoler, en ouvrant un nouveau champ de discorde aux assassins et aux partisans du souverain assassiné?

Nous n'avons pu établir un régime républicain sous les différentes formes que nous avons essayées; mais tous nos essais ont été tentés au milieu des orages, au milieu du déchaînement des passions aveugles qui s'opposaient au bien qu'on voulait faire: mais combien les derniers temps ont été propices pour établir sûrement cet heureux régime! Après la paix d'Amiens, Bonaparte se fût couvert d'honneur en maintenant la liberté publique qu'il avait juré de soutenir. Aujourd'hui, est-il bien dans l'intérêt de sa gloire de lui faire un patrimoine du pou-

Digitized by Google

voir absolu ? Les romains ont eu recours à la *dictature*, dans des crises extraordinaires, comme à une mesure momentanée ; mais ils se sont bien gardés de perpétuer ce pouvoir formidable dans les mains vertueuses et vaillantes qui venaient de s'en servir pour sauver l'état. Ainsi, Camille, Cincinnatus, Fabius, déposèrent-ils le pouvoir dès qu'ils n'avaient plus à en faire usage contre l'ennemi du dehors.

L'orateur cite l'exemple de César, puis celui des Etats-Unis d'Amérique, qui, gouvernés par une puissance élective, n'en jouissent pas moins d'un calme profond, d'une prospérité croissante. Il était donc réservé au Nouveau-Monde d'apprendre à l'ancien qu'on peut former une république sans monarchie. Le chef de la république française paroissait avoir les moyens de la soutenir fermement, ayant dans sa main la force publique, les choix, les nominations, et la liberté de s'indiquer un successeur. S'il survivait quelque inconvénient à cette grande mesure, je crois que le remède que l'on propose est pire que le mal ; car il est de la nature des corps privilégiés de détruire la liberté et l'égalité.

On va ouvrir des registres pour consigner le vœu qu'on dit être général : de toutes les parties de la France ce vœu va être exprimé dans des adresses..... par qui ? par des fonctionnaires publics, qui émettront sans doute le vœu de leur cœur, mais non celui du peuple tout entier. Quant aux registres ouverts aux citoyens, n'est-on pas autorisé à regarder ce mode, de recueillir les volontés comme illusoire et chimérique, quand la liberté de la presse est anéantie, quand une réclamation honnête, respectueuse, n'a aucun moyen d'être connue ?

Sans doute, le rappel des Bourbons nous rapporterait la proscription ; mais l'exclusion de cette ancienne dynastie n'établit pas la nécessité d'une dynastie nouvelle. D'ailleurs, les puissances de l'Europe adhéreront-elles au nouveau titre d'empereur ? les contraindra-t-on, par la guerre, à le reconnoître ? exposera-t-on la nation à des calamités cruelles pour faire triompher un événement politique dont la nécessité ne m'est nullement démontrée ? Je ne vois qu'un moyen de consolider la république française ; c'est d'être juste, c'est de faire ensorte que la faveur ne l'emporte pas sur le mérite des services réels. Mon cœur me dit que la liberté est possible, et qu'il est des moyens de la soutenir sans l'intervention d'un gou-

Digitized by Google

vernement arbitraire, à l'ombre duquel elle meurt : et comment songez-vous à créer un monarque, sans avoir songé aux institutions qui peuvent garantir cette liberté.

Le C. Faure : Avant de vous présenter mes observations sur la motion d'ordre qui vous fut soumise à l'ouverture de la séance d'hier, je vous dois compte des idées qu'a fait naître en moi la réclamation de notre collègue Carnot.

Ai-je besoin de m'arrêter à cette observation faite par notre collègue, qu'il n'a point voté le consulat à vie ? Ce vote a réuni plusieurs millions de suffrages ; il mérite autant de respect de la part de chacun de nous, que le peuple a mis d'empressement à le souscrire. Quant à la propositon de l'hérédité, elle est commandée par la nécessité la plus réelle et la plus urgente, celle de nous mettre à l'abri de toutes secousses et convulsions ; et les puissances étrangères sont trop intéressées à la tranquillité de l'Europe, pour voir avec peine une institution qui contribuera si efficacement à l'assurer. Que notre collègue cesse donc d'être agité par la crainte !

Nous avons essayé dans le cours de la révolution tous les régimes démocratiques ; il n'en ait aucun qui n'ait produit les effets les plus funestes. Qui peut avoir oublié cette époque affreuse où un comité décemviral couvrait la France de prisons et d'échafauds ? qui peut avoir oublié ces temps où l'on disposait de la vie des hommes sur de simples blancs-seings ? qui peut avoir oublié cette autre époque où le directoire ne put empêcher les réactions qui eurent lieu dans le Midi, et qui y firent verser des torrens de sang ? qui peut avoir oublié ces agitations de l'an 7, qui manquèrent de nous précipiter une seconde fois dans le gouffre de 1793, et qui eussent de nouveau ensanglanté la France, sans l'heureuse journée du 18 brumaire? Je retrace rapidement ces époques auxquelles on ne peut songer sans horreur ; et si, comme j'aime à le croire, notre collègue n'en regrette aucune, pourquoi vient-il réclamer contre des institutions qui seules peuvent empêcher le retour de tant de malheurs ?

Examinant ensuite la motion d'ordre, l'orateur démontre par l'expérience des siècles et par nos malheurs récens, la nécessité d'un pouvoir héréditaire dans un grand état. Ce n'est point ici l'avantage de quelques hommes qu'il faut considérer ; c'est celui d'une nation entière placée au premier rang par sa population, sa bravoure, ses lumières,

Digitized by Google

et la fécondité de son génie. Combien de fois n'a-t-on pas répété que le peuple n'existe point pour les princes, que les princes ont été créés par le peuple et pour le peuple ? Il n'est point de nation assez insensée pour déléguer ses pouvoirs dans le dessein de faire son propre malheur; en mettant à sa tête ou un magistrat suprême, elle lui impose la condition expresse tacite de lui laisser toute l'étendue de liberté dont le sacrifice n'est pas nécessaire pour assurer sa tranquillité au-dedans et au-dehors, et de garantir à chaque citoyen la jouissance paisible de ses propriétés, ainsi que tous les avantages qu'il a droit d'attendre de ses talens, de son commerce et de son industrie.

Malheur aux princes qui ont oublié ces éternelles vérités ! tôt ou tard la justice divine a puni par leur chute leurs coupables erreurs; c'est ainsi que les dynasties ont péri. La dynastie de Hugues Capet nous en offre un nouvel exemple.

Une famille qui, depuis douze ans, rejetée de la nation française, veut ressaisir un sceptre qu'elle s'est montrée incapable de conserver; qui, après avoir soulevé l'Europe entière contre nous, liée encore aujourd'hui avec nos plus cruels ennemis, ne cherche qu'à rallumer le flambeau des discordes civiles, et détruire une partie du peuple pour donner des fers à l'autre; une telle famille nous avertit qu'il est temps de songer aux moyens les plus propres à faire disparaître jusqu'à la moindre lueur de ses chimériques espérances.

L'orateur oppose par des traits frappans la situation où se trouve aujourd'hui la France, à celle où elle se trouvait l'époque de la révolution et sous le règne faible de Louis XVI. Alors sans considération ni crédit public, aujourd'hui elle est plus considérée que jamais; alors languissant dans un état de faiblesse qui la rendait chez l'étranger un objet d'humiliation et de mépris; aujourd'hui comblée de gloire, elle voit ses limites reculées au nord et au midi; respectée de toutes les nations, elle partage la magnanimité de son chef qui n'a vaincu que pour assurer à l'Europe le bonheur et la paix : alors plongée dans le chaos de lois diverses et de coutumes bizarres; aujourd'hui la France jouit d'un code civil uniforme, fondé sur des principes si purs que la sagesse même semble les avoir dictés. A l'époque de la révolution, on n'apercevait plus nulle règle, nul ensemble, nulle vigueur dans les diverses branches de l'administration civile et militaire; on ne voyait rien qui

Digitized by Google

n'annonçât la caducité de l'empire : aujourd'hui la France a recouvré cette fraîcheur de jeunesse, cette santé vigoureuse qui lui promet les plus brillantes destinées.

Tant de biens si précieux sont dus à Bonaparte..... Le autres dynasties commencèrent dans des temps d'ignorance et de préjugés ; celle-ci s'élève lorsque les préjugés sont bannis, et dans un siècle de lumières. Trente millions d'hommes sont gouvernés par le plus grand des héros, et l'état qu'il gouverne est le plus beau des empires.

Quel autre titre que celui d'empereur pourrait dignement répondre à l'éclat d'une si haute magistrature ? Ce titre fut honoré dans le neuvième siècle par un prince qui donna son nom à la famille des Carlovingiens : le portrait que les historiens nous en ont tracé semblerait avoir été fait pour l'homme extraordinaire du dix-neuvième siècle. Tous les orateurs qui ont parlé ensuite ont combattu l'opinion de Carnot.

Séance du 12.

La discussion continue sur la motion de Curée. Quoi qu'on ait fait, dit Chassiron, pour consolider notre état politique, tout y est encore précaire, tout est encore en viager ; c'est ce que nos ennemis disaient avec ironie. Pour mettre cet état à l'abri des événemens, il faut lier le pouvoir héréditaire au gouvernement représentatif. Nous dirons à notre collègue (Carnot) : Nous avons confié la puissance exécutive à des mains dignes de l'exercer ; mais les droits du peuple nous les avons conservés.

Perrée : Le gouvernement d'un seul est celui qui convient le mieux au peuple français, à raison de son état, de son caractère et de ses mœurs. Depuis le 18 brumaire, l'expérience a montré que l'unité du pouvoir étoit plus capable de le rendre heureux, que cette multiplicité d'autorités qui l'avaient fatigué et tourmenté pendant tant d'années. Consacrons donc l'unité perpétuelle du pouvoir, par la voie de l'hérédité, et toutes nos craintes s'évanouissent.

Carré et Delpierre parlent dans le même sens.

Costaz s'attache particulièrement à répondre aux observations faites hier par le C. Carnot. — Les fonctionnaires publics ont seuls exprimé, selon le C. Carnot, le vœu d'hérédité, et non les citoyens indépendans : mais dès 1789, les provinces adressaient à leurs députés le vœu d'une nouvelle dynastie, consigné dans des cahiers, et quand on eut reconnu l'inaptitude du dernir roi à gouverner, le peuple

Digitized by Google

français agita la question de choisir un roi parmi quelques princes magnanimes de l'Allemagne. Le vœu d'une nouvelle dynastie existe donc depuis nombre d'années. Le moment est venu de le réaliser. La Providence nous affranchit aujourd'hui du honteux besoin d'aller chercher un chef parmi des étrangers. Un citoyen illustre s'élève dans une foule de citoyens illustres, et voilà celui que nous pouvons en toute confiance investir de la suprême puissance.

Savoie-Rollin : La monarchie absolue est le plus avilissant des systèmes; la monarchie liée au gouvernement représentatif, concilie la liberté politique et la liberté civile. Dans l'excès de civilisation où nous sommes parvenus, il n'y a point de stabilité pour le gouvernement, s'il est arbitraire ; mais s'il ne se dirige que d'après la loi, il est incorruptible. Frédéric disait que les lois ne peuvent réussir que par un juste équilibre entre le pouvoir du gouvernement et la liberté des citoyens. Ce que Frédéric pensait, Napoléon va l'exécuter. Je vote pour la motion d'ordre qui tend à unir le pouvoir héréditaire au gouvernement représentatif.

Beauvais, par une motion d'ordre, demande que la discussion soit fermée. — Adopté.

Séance du 13.

Au nom de la commission chargée d'examiner la motion d'ordre du tribun Curée, le C. Jard-Panvilliers fait un rapport très-étendu.

« Le temps des illusions politiques est passé ; il serait déraisonnable de ne pas profiter des leçons que l'histoire et l'expérience nous ont laissées sur la nature du gouvernement qui convient le mieux à nos habitudes, à nos mœurs, et à l'étendue de notre territoire.

» Tous les citoyens frémissent encore au seul souvenir du comité de salut public. La France fut couverte de prisons et d'échafauds ; et quand ce gouvernement fut obligé d'abandonner son sceptre de fer, il fut remplacé par un autre dont la faiblesse ne fut pas moins funeste à la France que ne l'avait été la cruauté de celui qui l'avait précédé. Vint ensuite le directoire exécutif. Ce gouvernement, d'une constitution essentiellement faible, et bientôt épuisé par le jeu des passions des individus qui le composaient, passa rapidement de l'enfance à la décrépitude. N'ayant pas assez de force pour comprimer les factions, il eut recours au système perfide des contrepoids pour se servir alternativement de l'une contre l'autre. De là naquirent les funestes réactions

Digitized by Google

qui ensanglantèrent la plupart des départemens méridionaux, jusqu'à l'époque où il devint lui-même victime des partis qu'il avait créés pour en faire les instrumens de ses vengeances et de son ambition. Telle est l'histoire des gouvernemens démocratiques qu'on a tenté d'établir parmi nous. On n'y voit que tyrannie, foiblesse, instabilité.

» On a prétendu qu'on n'avait pu consolider les divers gouvernemens, parce que les constitutions qu'ils avaient créées avaient été l'ouvrage des partis ou des circonstances: mais alors, nous demanderons comment on pourra se flatter de faire une constitution stable et qui ait l'assentiment général, ou du moins qui soit respectée par tous, lorsqu'il s'agira de régler les principes d'un gouvernement dont l'essence est, suivant tous les publicistes, d'être sujet plus qu'aucun autre aux agitations intestines, et même aux guerres civiles, parce qu'il tend continuellement à changer de forme. On le pourra, dit notre collègue Carnot, lorsqu'un homme revêtu d'un grand pouvoir, et ayant acquis, par ses services éclatans, un grand ascendant sur l'esprit de la nation, voudra user à cet effet de son influence sur l'opinion générale, comme Bonaparte pouvait le faire après la signature du traité d'Amiens. Quoi! notre collègue s'imagine réellement qu'un homme, quelque puissant qu'il soit, pût établir sur des bases solides un gouvernement essentiellement sujet à des troubles intestins? Mais cela implique contradiction. Oui, sans doute, il formera bien une constitution; il en deviendra même, si l'on veut, le premier magistrat; mais par cela seul qu'elle sera populaire, il sera en butte aux attaques de l'ambition qui voudra le supplanter; et si l'on ne peut pas se servir de son ouvrage pour le renverser, on attaquera son ouvrage lui-même, ou l'on en fera plier les principes dans le sens le plus favorable aux changemens qu'on aura projetés.

» Nous avons vu le directoire exécutif et les partis avec lesquels il était en opposition, invoquer tour-à-tour et violer les mêmes principes constitutionnels, suivant que cela convenait à leurs intérêts. Ici on adoptait les élections faites par la majorité; là on les repoussoit pour adopter celles de la minorité. Cela ne tenait pas seulement à la faute des gouvernans, mais aux vices mêmes de la constitution, qui ouvroit le champ à tous les ambitieux.

» Si l'on nous dit que les Etats-Unis d'Amérique nous offrent maintenant l'exemple d'une république sagement

Digitized by Google

constituée, nous répondrons qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre un peuple encore presque neuf, dont la majorité éparse sur un territoire immense, et s'occupant presque uniquement d'agriculture, conserve toute la simplicité de ses mœurs primitives, et une nation parvenue depuis long-temps au plus haut degré de civilisation, et où le besoin des richesses s'est introduit avec le luxe, et la corruption des mœurs avec le luxe et le besoin des richesses.

» .... La fâcheuse expérience que nous avions faite du gouvernement démocratique, eut du moins cet avantage, qu'en l'an 8 elle nous ramena au système nécessaire de l'unité de pouvoir et d'action dans les mains du premier consul. Mais on méconnut la nécessité de l'hérédité de pouvoir dans la même famille. Des événemens et la force des choses nous y ramènent aujourd'hui, et ce sont nos ennemis qui nous la font sentir par leurs attentats reitérés contre la personne du premier consul. ...

» Il n'y a que l'hérédité qui puisse prévenir les dangers que des exemples assez récens ne nous permettent pas de regarder comme chimériques. Quel est l'homme qui, pensant aux déchiremens que le système électif a fait éprouver à la Pologne, ne craindroit pas d'exposer son pays à de si grands malheurs? .....

» Les Anglais, dans l'avant-dernier siècle, après bien des efforts inutiles pour établir chez eux la démocratie, fatigués des agitations que des essais infructueux leur avaient causées, se virent forcés de se reposer dans le gouvernement qu'ils avaient proscrit. Les Français ne sont point réduits à cette fâcheuse nécessité. Non, ce ne sera point en faveur d'une dynastie dégénérée, transfuge et qui a trahi la patrie, que nous rétablirons l'hérédité; et quelle que soit notre admiration pour le héros que la reconnaissance publique y appellera, nous ne lui sacrifierons point, comme on l'a dit, notre liberté pour prix de ses cervices. Jamais un vœu contraire aux principes de la souveraineté du peuple ne sortira du sein du tribunat; et celui que nous nous proposons d'émettre en ce moment, n'a pour objet que de consolider les institutions qui seules peuvent garantir à la nation l'exercice de ses droits.

» Il ne s'agit pas de conférer à qui que ce soit le pouvoir absolu. Ce vœu impie ne peut entrer dans le cœur d'aucun de nous; et quand même nous serions assez lâches pour le former, il seroit repoussé avec indignation par

Digitized by Google

tous les Français ; il le seroit, n'en doutons pas, par celui-là même en faveur de qui nous l'aurions formé.

» La nation a repris l'exercice de sa souveraineté ; elle ne se dessaisira point de ses droits, qui trouveront toujours des défenseurs dans le sénat, dans le corps législatif, dans le tribunat et dans le gouvernement lui-même, qui saura les respecter et les maintenir.

» Ainsi tout ce qui existe sera conservé ou amélioré. La nation continuera d'exercer sa souveraineté par l'organe des représentans qu'elle aura choisis pour l'interprétation et la conservation des lois fondamentales de l'empire, pour la confection des lois civiles et criminelles, et pour le consentement des contributions publiques....

» Mais que parle-t-on de noblesse et de priviléges héréditaires? Non, il n'y aura plus parmi nous d'autre distinction que celle que donneront les vertus et les talens, d'autre considération que celle qu'on acquerra par ses services personnels ; et n'est-ce pas, nous le répétons encore, pour maintenir ces précieux avantages de la révolution, que nous voulons consolider le gouvernement qui seul peut nous les garantir ? . . .

» En mettant la forme de votre gouvernement en harmonie avec celle que les puissances étrangères ont adoptée, vous n'êtes plus pour elles un sujet d'inquiétude continuelle ; vous faites cesser un état secret, mais réellement permanent, de préventions contre la France, et vous détruirez peut-être la cause éventuelle de plusieurs guerres sanglantes....

» Hâtons-nous donc, citoyens tribuns ; n'attendons pas que l'armée, dans un mouvement d'enthousiasme bien légitime pour le chef auguste qui va bientôt la mener à de nouvelles victoires, nous devance, en l'élevant sur le bouclier ; qu'il reçoive du vœu calme et réfléchi de la nation entière la dignité héréditaire d'empereur de la république, et qu'il soit déjà revêtu de la pourpre impériale lorsqu'il ira montrer à l'Angleterre le héros et le vengeur de la France. »

Voici le projet d'arrêté que votre commission m'a chargé de vous présenter :

Le Tribunat, considérant qu'à l'époque de la révolution, où la volonté nationale put se manifester avec le plus de liberté, le vœu général se prononça pour l'unité individuelle dans le pouvoir suprême, et pour l'hérédité de ce pouvoir ; que la famille des Bourbons ayant, par sa

Digitized by Google

conduite, rendu le gouvernement héréditaire odieux au peuple, en fit oublier les avantages, et força la nation à chercher une destinée plus heureuse dans le gouvernement démocratique; que la France, ayant éprouvé les divers modes de ce gouvernement, ne recueillit de ces effets que les fléaux de l'anarchie; que l'état étoit dans le plus grand péril lorsque Bonaparte, ramené par la Providence, parut tout-à-coup pour le sauver; que sous le gouvernement d'un seul la France a recouvré au dedans la tranquillité, et acquis au dehors le plus haut degré de considération et de gloire; que les complots formés par la maison de Bourbon, de concert avec un ministère implacable ennemi de la France, l'ont averti du danger qui la menace, si, venant à perdre Bonaparte, elle restoit exposée aux agitations inséparables d'une élection;

Que le consulat à vie et le droit accordé au premier consul de désigner son successeur, ne sont pas suffisans pour prévenir les intrigues intérieures et étrangères qui ne manqueraient pas de se former lors de la vacance de la magistrature suprême; qu'en déclarant l'hérédité de cette magistrature, on se conforme à la fois à l'exemple de tant de grands états anciens et modernes, et au premier vœu que la nation exprima en 1789; qu'éclairée par l'expérience, elle revient à ce vœu plus fortement que jamais, et le fait éclater de toutes parts; qu'on a toujours vu, dans toutes les mutations politiques, les peuples placer le pouvoir suprême dans la famille de ceux auxquels ils devaient leur salut; que quand la France réclame pour sa sûreté un chef héréditaire, sa reconnaissance et son affection appellent Bonaparte; que la France conservera tous les avantages de la révolution par le choix d'une dynastie aussi intéressée à les maintenir, que l'ancienne le serait à les détruire; que la France doit attendre de la famille de Bonaparte, plus que d'aucune autre, le maintien des droits et de la liberté du peuple qui l'a choisi, et toutes les institutions propres à les garantir; qu'enfin, il n'est point de titre plus convenable à la gloire de Bonaparte, et à la dignité du chef suprême de la nation française, que le titre d'Empereur:

Le tribunat, exerçant le droit qui lui est attribué par l'art. 29 de la constitution, émet le vœu; 1°. que Napoléon Bonaparte, premier consul, soit proclamé Empereur des Français, et, en cette qualité, chargé du gouvernement de la République française; 2°. que le titre d'empereur et le pouvoir impérial soient héréditaires dans sa famille, de

Digitized by Google

mâle en mâle, et par ordre de primogéniture; 3°. qu'en faisant, dans l'organisation des autorités constituées, les modifications que pourrait exiger l'établissement du pouvoir héréditaire, l'égalité, la liberté, les droits du peuple soient conservés dans leur intégrité. Le présent vœu sera présenté au sénat par six orateurs qui demeurent chargés d'exposer les motifs du vœu du tribunat.

Le C. Gallois présente au tribunat son opinion sur le troisième article du projet d'arrêté.

« Il est impossible en effet qu'à la longue, et dans un espace de temps indéfini, une puissance héréditaire, séparée des institutions qui doivent lui servir à la fois de garantie et de limites, ne s'use par ses excès, ou ne se dégrade par ses foiblesses; mais la fatale expérience du genre humain n'a que trop appris que ce n'est point la sagesse des peuples qui se présente alors pour corriger ces abus; c'est l'anarchie qui se charge de la punir aux dépens du gouvernement et des peuples. Ces grandes catastrophes des corps politiques, lents mais inévitables résultats de la lutte des opinions et des sentimens contre un ordre de choses devenu intolérable, sont la plus horrible calamité des peuples. C'est donc cette funestes crise que le devoir des législateurs qui stipulent pour l'intérêt des générations futures, est de prévoir et de prévenir par tous les moyens qui appartiennent à la prudence humaine.

» Notre fonction, tribuns, n'est point de présenter les diverses parties du système politique dont la France a besoin dans les circonstances où elle se trouve; mais notre devoir était de déclarer que ce système, pour être veritablement national, pour être durable, ne peut être séparé des principes de la liberté, de l'égalité, des droits du peuple, en un mot, de toutes les idées et de tous les sentimens qui forment aujourdhui l'opinion de la grande société européenne, et qui sont devenus en quelque sorte la conscience du genre humain. Notre devoir était d'en faire la déclaration solennelle, et de porter au sénat l'expression de ce vœu. »

L'hérédité du pouvoir exécutif, dit-il, n'est qu'une partie du système politique. Le grand changement qui va être opéré dans la principale partie de notre système politique, exige dans les autres parties des changemens analogues. Il faut de nouvelles combinaisons, de nouvelles distributions de pouvoir pour rendre le système complet, et par conséquent donner à la puissance exécutive elle-même, la force réelle et la stabilité dont elle a besoin pour être utile au corps politique.

Digitized by Google

»Il faut de nouvelles institutions qui, en déterminant avec exactitude les caractères du pouvoir d'exécution et des autres pouvoirs correspondans, défendent la nation contre les abus et les erreurs d'un gouvernement héréditaire, en même temps qu'elles puisse défendre ce pouvoir contre les entreprises de l'ambition et les attentats des passions particulières; qui placent à côté de ce pouvoir des forces toujours prêtes à faciliter sa marche dans les temps ordinaires, à l'assurer dans les temps difficiles, à le préserver lui-même de l'irrégularité de ses mouvemens, et à maintenir à jamais son action dans sa sphère constitutionnelle, pour son propre intérêt, autant que pour l'intérêt public, par des moyens paisibles et légitimes, et par conséquent prévus et d'avance établis.

» C'est sur-tout dans les gouvernemens héréditaires que les caractères de l'autorité doivent être déterminé avec le plus de soin. Le principal avantage du système héréditaire exécutif est de mettre plus de suite dans les projets, plus d'unité dans les vues, plus d'accord dans les détails, plus de force dans l'ensemble de toute la partie exécutive, en y portant l'attention, la surveillance et le soin d'une sorte de propriété personnelle.

» Mais de cet avantage même naît aussi trop souvent un de ces plus grands inconvéniens. Cette disposition, propre à consolider et accroître le pouvoir, expose souvent au danger de le consolider et de l'accroître par des moyens que ne peuvent avouer ni l'intérêt public, ni la liberté publique.

» Ce n'est pas, quoiquon le disent généralement, qu'il y ait une opposition véritable et fondée dans la nature des choses, entre l'intérêt d'un état et l'intérêt de son gouvernement: l'expérience et le raisonnement prouvent que le véritable intérêt de l'un est la même chose que l'intérêt de l'autre; mais l'expérience et le raisonnement apprennent aussi que les hommes ne savent pas toujours reconnoître leur véritable intérêt où il est; et c'est à la loi à prévenir d'avance, dans les choses qui sont de sou ressort, les erreurs des passions particulières qui peuvent influer sur l'intérêt public.

C'est ici sur-tout que la loi doit être éminemment prévoyante; car à cette prévoyance est attachée la conservation de l'ordre politique tout entier.

Le président met aux voix le projet d'arrêté: tous les membres se lèvent simultanément pour l'adoption, excepté le membre qui a marqué son opposition.

Le C. Jard-Panvilliers est nommé premier orateur pour porter demain au sénat le vœu qui vient d'être émis par le

Digitized by Google

tribunat. Les noms des cinq autres orateurs sont tirés au sort.

Sahuc obtient la parole : Tribuns, dit-il, je viens vous entretenir au nom de l'armée. Le vœu que vous venez d'émettre est aussi le sien : elle l'a manifesté sur-tout dès l'an 7, lorsque, sacrifiée aux combinaisons étroites du directoire, elle fut contrainte de céder au nombre, et de quitter un champ de bataille témoin de ses victoires. Elle tourna en soupirant ses regards vers le vainqueur de l'Egypte. Dès-lors elle l'eût élevé sur le pavois, et eût, par cet acte de dévouement, de raison et de justice, avancé le retour de sa prospérité et de sa gloire. Avec quel transport elle va apprendre que le plus cherdé ses vœux se réalise aujourd'hui ! Que d'actions de graces sa reconnaissance va rendre au tribunat, organe et interprète de ses desirs ! Mais il est temps de consommer l'acte dépositaire de ce vœu commun. Tribuns, je demande que chaque membre soit admis à signer le procès-verbal de la séance de ce jour, conjointement avec le bureau. — Adopté.

Un huissier présente le procès-verbal manuscrit à chaque membre, qui le signe avec empressement. Arrivé à la place du C. Carnot, l'huissier lui présente le procès-verbal ; le C. Carnot en parcourt les feuillets, et le remet aux mains de l'huissier, sans y mettre sa signature.

PARIS.

Un des magistrats de sûreté de Paris, le cit. Fardel, est en prison à Versailles, où s'instruit une dénonciation très-grave faite contre lui au grand-juge par le tribunal criminel spécial de la Seine. Il a jeté dans le public plusieurs mémoires, où il accuse à son tour quelques-uns des juges du tribunal qui l'a dénoncé. On a sans doute regardé son procédé comme une récrimination ; car il est jusqu'à présent seul détenu, et seul en jugement. Il réclame contre son arrestation, et prétend qu'on devait se borner au mandat d'amener décerné d'abord contre lui par le directeur du jury d'accusation, et que le magistrat de sûreté de Versailles n'avait pendant l'instruction commencée que le droit de requérir.

—Il vient de paraître une nouvelle brochure de M. de Montgaillard, intitulée : *La France sous le gouvernement de Bonaparte.* Elle est de trois feuilles d'impression, et se vend chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. Prix : 50 centimes, et 75 centimes par la poste.

Digitized by Google

(N°. CL.) 22 FLORÉAL an 12.
(Samedi 12 Mai 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

BOUTADE PHILOSOPHIQUE.

A MON AMI.

Paris, janvier 1784 (1).

O toi, dont la muse polie,
Riant des hommes et du sort,
Souvent près de femme jolie
Boit, chante et rime sans effort :
Mon jeune Horace, aimable frère
D'une sœur plus aimable encor,
(Cela soit dit sans te déplaire),
Ne pourrais-tu charmer l'ennui

(1) Cette épître familière, quoiqu'ancienne, n'avait point encore été publiée.

Digitized by Google

Qui de mes jours mine la trame ?
Plus morne que l'auteur d'un drame,
Las de moi-même, et las d'autrui,
Sur un luth qui très-mal résonne
Promenant mes doigts engourdis,
En vain d'une voix qui détonne
J'appelle et l'Amour et Cypris :
Mon front, que le chagrin sillonne,
Epouvante l'essaim des ris ;
Un souffle mortel empoisonne
Les fleurs qui me paraient jadis ;
Et les roses de ma couronne,
Il les transforme en noirs soucis.

Auprès de la flamme rougeâtre
D'un tison tirant sur sa fin,
Le nez avancé dans mon âtre,
Un soufflet sans ame à la main ;
Au lieu d'un aimable refrain,
Sur une belle à l'air folâtre,
Ou sur les lis d'un sein d'albâtre
Ou sur l'incarnat d'un beau teint,
Je roule en mon cerveau malade
Quelque soliloque maussade
Sur les travers du genre humain.
Eh ! qui n'a pas, par incartade,
Un peu médit de son prochain ?
Du sommet d'une humble guérite,
Voisine du palais des vents,
Insulter aux lambris des grands,
Dont jamais on n'eut la visite ;
Gravement faire de son gîte
Le sanctuaire des talens,
Le temple unique du mérite ;
Tonner contre les mœurs du temps,
Et ne voir, modeste Héraclite,
Excepté soi, que des méchans ;

Digitized by Google

Se targuer d'une ame plus fière,
Que Diogène en son tonneau;
Sous les lambeaux de la misère,
Traiter l'or d'horrible fléau,
Et, cul-de-jatte solitaire,
Sans pitié maudire *in petto*
Les doux péchés qu'on ne peut faire;
Endoctriner les potentats,
Dans un long et savant système,
Où l'auteur ne se comprend pas;
Régler l'intérêt des états,
Sans pouvoir se régler soi-même;
Enfin, dans un écrit nouveau,
Pour prix de sa vertu suprême,
S'adjuger un beau diadême,
Comme fit Jean-Jacques Rousseau!
Que cet orgueil philosophique
Console bien un pauvre humain,
Lorsqu'en son ame léthargique,
Les soucis, au front peu badin,
Versent leur poison narcotique!
Ma foi, le remède est divin.

Oui, tandis qu'à part moi je gronde,
N'ayant rien à faire de mieux;
Que par charité je vous fronde
Les rois, les belles et les Dieux;
Que dans ma course vagabonde,
Sans sortir de mon coin poudreux,
Comme Homère, en un pas ou deux,
J'arpente la machine ronde,
Tançant, dans un sermon plein d'art,
Le Huron caché sous sa hutte;
L'Iroquois errant au hasard,
Réduit à l'instinct de la brute;
Le Lapon, qui sans cesse lutte
Contre un ciel armé de frimas;

Digitized by Google

Le Nil, adorateur des chats ;
Le Chinois qui, dans ses pagodes,
Se croit plus vieux de trois mille ans,
Que nous, petits-maîtres pimpans,
Si profonds dans les arts commodes,
Et célèbres depuis long-temps
Par nos caprices et nos modes :
Alors tout fier, en vérité,
Du bon sens dont ma tête abonde,
Par arrêt de ma vanité,
Me voilà le seul sage au monde....
Cela donne de la gaîté.

Que dis-je ? la mélancolie
Me poursuit jusqu'en ce moment.
Malgré moi je bâille en rimant,
Et de ma veine à l'agonie
Le vers coule plus lentement.
Pour m'égayer, je veux médire ;
Mais, en dépit d'un ton railleur,
Ma bouche n'a qu'un faux sourire,
L'ennui réel est dans mon cœur.
D'une étude pénible et vaine,
Ainsi le poète entêté,
En maudissant vingt fois sa peine,
Vante sa douce oisiveté ;
Ainsi le forçat à la chaîne
Chante, en ramant, la liberté.

Revenez, enfans de Cythère,
Consolez votre nourrisson ;
Revenez, et, pour me distraire,
Offrez-moi l'ensemble mignon
D'un sein naissant, d'un air fripon,
D'une taille fine et légère,
D'un son de voix doux et flatteur,
D'un œil tour-à-tour fier et tendre,
Qui sache allumer et défendre

Digitized by Google

Les transports d'une heureuse ardeur.
Peignez..... Mais j'entends Emilie,
Adieu Sénèque, adieu Platon !
Grands docteurs en philosophie,
Vous parlez d'or; mais au sermon,
Le sage même, hélas ! s'ennuie,
Quand le chapitre est un peu long.
Raison est quelquefois folie,
Folie est quelquefois raison ;
Et pour le bonheur de la vie,
Je troquerais tout le Charron (1)
Contre un feuillet d'Anacréon,
Contre un regard de mon amie.
Et toi, que Pharsale a vu fuir,
Caton ! tu parlas comme un livre,
Mais comme un sot pourquoi mourir ?
Nous n'avons qu'un instant à vivre ;
Bien fou qui l'enlève au plaisir (2) !

D. G.

A TORQUATUS.

Sur le Retour du Printemps et la Certitude de la Mort.

Diffugere nives, redeunt jam gramina campis, etc.
HOR. lib. 4, od. 7.

La neige a disparu; déjà l'herbe naissante
Etale à nos regards sa tige verdoyante :
Les arbres ont repris l'éclat de leurs rameaux,
Et la terre revêt mille charmes nouveaux;
Les fleuves, entraînés long-temps hors de leurs rives,
Roulent plus lentement leurs ondes fugitives.

(1) Auteur de *la Sagesse*.

(2) Les personnes qui ne sont pas étrangères à la littérature reconnaîtront sans doute ici l'auteur de l'*Imitation en vers de la guerre civile de Pétrone*, et de plusieurs pièces insérées dans cette feuille, toutes remarquables par leur facilité et leurs graces.

Digitized by Google

Aglaé se parant de guirlandes de fleurs,
Dans nos champs reverdis ose mener des chœurs.
N'espérez point, ami, des choses immortelles;
Tout nous en avertit: l'an qui fuit sur des ailes,
Le jour que l'heure emporte avec rapidité.
Le zéphyr, tous les ans, de ses tièdes haleines,
Fait cesser les frimas, vient réchauffer nos plaines.
Le printemps, à son tour, est chassé par l'été;
Aux chaleurs du Cancer a succédé l'automne,
Et, malgré ses présens, la fertile Pomone
Fuit devant les autans qui soufflent en ces jours.
L'astre qui, chaque mois, recommence son cours,
Nous ramène avec eux leurs rigueurs ou leur charmes;
Mais nous, quand par la mort nous tombons moissonnés,
Dans la nuit du tombeau, triste séjour des larmes,
A ne revivre plus nous sommes condamnés.
Il ne reste de nous qu'une froide poussière.
Puisqu'encore vos yeux s'ouvrent à la lumière,
Donnez avec plaisir, gardez-vous d'amasser
Des biens qu'à des ingrats il vous faudra laisser;
Richesse, esprit, talent, rien ne peut nous défendre
Du sort, qui chez Pluton doit nous faire descendre.
Pour Hippolyte en vain Diane supplia;
Et pour Pirithoüs dans le séjour des ombres
Thésée osa paraître: il gémit, il pria,
Sans pouvoir l'arracher de ces demeures sombres.

LE PAYSAGE.

FRAGMENT.

Que la nature est belle dans ces lieux!
Quelle variété des plus brillantes scènes!
Là, des monts escarpés; ici, de vastes plaines;
Plus loin, jusques au ciel, ces bois audacieux
Semblent porter l'orgueil de leurs têtes hautaines.
Dans ces vallons je goûte un frais délicieux;

Digitized by Google

On dirait qu'en îlots partageant la prairie,
Et s'égarant comme la rêverie,
Ces ruisseaux argentés, après mille détours,
Veulent recommencer ou prolonger leur cours.
Au-dessus, en festons la vigne épanouie,
De son feuillage vert tapisse les coteaux,
Ou de l'orme stérile embrasse les rameaux.
Les champs, tels qu'un parterre immense,
Sont divisés en cent compartimens,
Dont jamais le compas n'a réglé la distance,
Dont l'art jaloux n'a point tracé les plans.
L'horizon azuré, qui se perd dans la nue,
Par ses illusions charme et séduit la vue.
Dispersés au hasard, des moulins, des châteaux,
Des toits rustiques, des villages,
Des pâtres gardant leurs troupeaux,
Des bergères dansant à l'ombre des bocages,
Par leur gaîté folâtre animent ces tableaux.

KÉRIVALANT.

ENIGME.

Tu vois, en moi, lecteur, un être singulier;
Tel m'a déjà compté, recompté par millier,
Qui ne m'a jamais vue :
Je suis pourtant chose connue.
Chacun, pour soi, veut me multiplier,
Et tout, pour me gagner, travaille dans le monde;
C'est moi, qui fais que chez toi tout abonde;
Je ne suis ni d'argent ni d'or,
Ni de cuivre non plus. Ce n'est pas tout encor :
Je suis une monnaie, ou je n'en suis pas une.
Voilà de quoi chercher, et jusque dans la lune;
Mais je vais, en deux mots, finir ton embarras :
Si par la lettre T, je me trouve alongée,
Frémis de voir combien je suis changée !
Je puis alors te donner le trépas.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Frêle et léger enfant du matin de l'année,
Si j'ai l'éclat des fleurs, j'en ai la destinée,
Et souvent un soleil me voit naître et mourir.
Dans mes huits pieds, lecteur, tu pourras découvrir
L'arbre ami des frimas, dont la sombre verdure
Semble porter, l'hiver, le deuil de la nature;
Le fleuve où Phaéton finit son triste sort;
L'épouse de Jacob; un habitant du Nord;
L'oiseau qui de l'orgueil est l'ordinaire emblême;
L'aliment que l'on doit à l'art de Triptolême;
La fille d'Inachus; un fruit doux et vermeil;
Un petit animal dont l'inquiet réveil
Prévient l'aube du jour; un supplice; une plante;
Ce fleuve si fameux qui des fils d'Israël
Vit dans les anciens jours la fuite triomphante;
Un quadrupède fier; un habitant du Ciel;
Et ce Dieu qui, brûlé des ardeurs les plus vives,
Poursuit, la mine en feu, les Nymphes fugitives.

G. de P.

CHARADE.

C'est toi que j'ai choisi, lecteur, pour mon premier;
Prends-le pour mon second, ce sera mon entier.

P.**

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Diète*.
Celui du Logogriphe est *Amour*, où l'on trouve *mur*, *or*.
Celui de la Charade est *Chauve-souris*.

Digitized by Google

L'Enéide, traduite par *J. Delille* (1).

Le talent de M. Delille a obtenu depuis longtemps une si légitime et si flatteuse célébrité, que je crois m'apercevoir qu'on ne lui donne plus que des éloges ou faibles ou excessifs ; et il me semble que la critique la plus sévère peut seule honorer un homme qui s'est mis en quelque sorte au-dessus de la louange. La marque la plus sincère d'admiration qu'on pût lui donner, seroit de juger son ouvrage avec une rigueur capable de réduire au désespoir tout autre talent que le sien. Cette rigueur montrerait mieux que tous les éloges ce qu'on croit devoir en attendre, et elle tournerait à sa gloire, en le forçant de donner tout ce qu'il peut produire. La supériorité accablante de Virgile ne peut plus être une excuse et une consolation que pour la médiocrité. Depuis que les hommes du grand siècle ont fait voir de quoi notre langue était capable, il n'est plus permis de penser que l'Enéide, toute parfaite qu'elle est, n'y puisse paraître que dans un style indigne de l'original; et

(1) *L'Enéide*, traduite en vers français, avec des remarques sur les beautés du texte; par J. Delille.

In-12, *sans texte*, 2 *gros vol. d'environ* 1000 *pages.*
Petit *in*-12, sans le texte, papier commun. . . . 7 fr. et 9 fr. par la poste.
In-4°. *avec le texte*, 4 *gros vol. d'environ* 1800 *pages.*
Papier commun, jésus, sans fig. . . . . 60 fr.
— vélin grand-jésus, superfin, cartonné, 4 fig. . . 240
— Le même, sat. et cart., orné de 16 fig. avant la let. 360
In-18, *avec le texte*, 4 *gros vol. d'environ* 1800 *pages.*
Papier fin grand-raisin, avec 4 fig. . 14 fr., et 16 fr. par la poste.

A Paris, chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6; et chez le Normant, rue des Prêtres S. G. l'Aux.

Digitized by Google

quelqu'admirable, après tout, que soit le talent d'un traducteur, il ne faut pas s'imaginer, comme font quelques personnes, que celui même qui rendrait fidèlement toutes les beautés de la diction d'un Virgile ou d'un Racine, fût pour cela leur égal, puisqu'il n'aurait encore aucun mérite d'invention. On peut donc ici se montrer exigeant, sans craindre de paraître injuste ni déraisonnable, et le traducteur des Georgiques nous a donné le droit d'être difficiles. Ce motif justifiera la liberté de mes remarques; je ne craindrai pas de pousser trop loin l'esprit d'examen et de censure : je dirai tout ce que la perfection de Virgile m'inspire ; et si le célèbre traducteur m'en paraît trop éloigné, je rendrai tout à-la-fois hommage à la vérité et au talent, en montrant qu'il est resté au-dessous de lui-même, faute de travail ou de conseil.

La préface de M. Delille mériterait une attention particulière, et j'avouerai qu'elle m'a causé bien de l'étonnement par la nouveauté et la hardiesse des choses qui y sont avancées sans preuve. Je n'oserais me persuader qu'il ait pris à tâche de contredire ce que tout le monde a pensé jusqu'ici de Virgile et d'Homère; mais si le jugement qu'il en porte était aussi vrai qu'il est nouveau, il faudrait croire que personne n'a encore su lire ni estimer ces deux poètes. Il lui a sans doute paru piquant d'ôter à l'un les qualités que tout le monde lui reconnaît, et de donner à l'autre celles que personne ne lui accorde. Mais il est plus aisé de contredire que de convaincre, et la témérité des assertions ne rend que plus visible la faiblesse des preuves. Lorsque M. Delille ose soutenir qu'Homère, *avec tout son génie, n'a pu s'empêcher de donner à tous ses héros le même courage et une très-grande ressemblance*, il révolte le sentiment de tous les hommes de goût qui savent que ce poète, vraiment créa-

Digitized by Google

teur, a poussé la variété jusqu'à inventer plusieurs sortes de bravoure, et à diversifier le même caractère par les nuances qu'il y a mises, de telle sorte que ses héros, quoique tous braves, le sont pourtant d'une manière absolument différente. Lorsqu'ensuite M. Delille entreprend de prouver que l'Enéide est plus variée que l'Iliade, et qu'après avoir accusé Homère d'uniformité, il dit expressément qu'il n'y a *rien de pareil dans Virgile;* lorsqu'il affirme que, dans la peinture des combats, le poète latin fait paraître *une fécondité d'imagination pour le moins égale à celle d'Homère*, c'est assurément heurter le sentiment général d'une manière bien violente. Mais je n'entrerai pas encore dans cette discussion. Ces paradoxes, et plusieurs autres de la même nature, seront mieux examinés dans le courant du poëme, où les preuves viendront à l'appui du raisonnement.

Pour peu qu'on ait de véritable critique, on doit sentir qu'il est impossible de juger de la traduction d'un ouvrage tel que l'Enéide, sur quelques morceaux choisis, d'une réputation plus brillante parmi les connaisseurs, et sur lesquels le traducteur a pu s'attendre que la critique jetterait d'abord les yeux. Ces morceaux d'éclat, objets d'une lutte particulière, ne constatent que les efforts d'un moment, et ne donnent aucune idée de cette capacité vaste qu'exige un ouvrage de si longue haleine. Il faut donc entrer dans des considérations plus générales. Il s'agit d'examiner quel est l'esprit de Virgile, quel est son goût, quels sont les caractères distinctifs de son style, et si le traducteur les a conservés dans le sien. Or, je remarque que M. Delille s'en est éloigné de deux manières, toutes deux capables non-seulement d'affaiblir les couleurs, mais de changer même le fond de la diction: 1°. il a substitué à la brièveté de Virgile un caractère ha-

Digitized by Google

bituel de prolixité ; 2°. il a altéré la vérité et le naturel de son style par trois sortes d'enflure qui se font remarquer dans les idées, dans les images et dans l'harmonie.

La prolixité que je considère ici ne consiste pas dans cette espèce de longueur que le traducteur le plus heureux ne peut pas toujours éviter, parce qu'une telle expression ou tel tour qui tient au génie de la langue originale peut offrir une résistance invincible ; mais je parle de celle qui délaye les idées, et qui allonge le discours sous prétexte d'arrondir la phrase ; défaut vraiment capital, qui ôte à la pensée toute sa profondeur, aux figures toute leur vivacité, au style tout son nerf. Le premier livre du poëme, sans chercher plus loin, nous offrira assez d'exemples de ces trois caractères.

L'exposition de l'Enéide est un chef-d'œuvre de simplicité. Les six premiers chants sont renfermés exactement dans ces deux vers :

..... Multùm ille et terris jactatus et alto,
Vi superùm, sævæ memorem Junonis ob iram.

Et les six derniers se trouvent de même tout entiers dans les trois suivans :

Multa quoque et bello passus, dùm conderet urbem,
Inferretque deos Latio : genus unde Latinum,
Albani que patres, atque altæ mœnia Romæ.

On ne peut être ni plus simple, ni plus court. Comparez maintenant à ce peu de paroles les douze vers que M. Delille en a tirés :

Errant en cent climats, triste jouet des flots,
Long-temps le sort cruel poursuivit ce héros,
Et servit de Junon la haine infatigable.
Que n'imagina point la déesse implacable,
Alors qu'il disputait à cent peuples fameux
Cet asile incertain tant promis à ses dieux,

Digitized by Google

Qui doit au Latium sa brave colonie,
Qui dut mêler son sang au vieux sang d'Ausonie,
Préparait le berceau de ces fameux Albains,
Nobles fils d'Ilion, et pères des Romains,
Et leur cité de Rome un moment la rivale,
Et des vainqueurs des rois la ville impériale?

Sans parler ici du style de ces vers, peut-on connaître Virgile et ne pas sentir que ce développement énerve sa pensée, et que l'emphase qui y paraît dénature le caractère de son esprit? Peut-on ne pas voir que c'est ôter à sa muse le mérite qui la distingue, ce mérite rare et modeste qui consiste à annoncer de grandes choses du ton le plus simple, et à resserrer dans une brièveté énergique tout le fond des plus magnifiques événemens de son poëme?

Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
(*Art poét.*)

Il y a une autre sorte de brièveté, dont l'effet est de rendre la narration rapide.

Soyez vif et pressé dans les narrations.

Virgile l'est éminemment. A peine il entre en matière qu'il court aux merveilles de son sujet; c'est l'aigle qui prend son vol.

Vix è conspectu Siculæ telluris in altum
Vela dabant læti, et spumas salis ære ruebant,
Cùm Juno. . . . . .

A ces deux vers pleins de rapidité, M. Delille en substitue cinq d'une marche traînante, et embarrassée d'une redondance de termes oiseux:

Cependant les Troyens, après de longs efforts,
Des champs Trinacriens avaient rasé les bords;
Déjà leurs nefs perdant l'aspect de la Sicile,
Voguaient à pleine voile, et de l'onde docile
Fendaient d'un cours heureux les bouillons écumans.

Observez que Virgile ne peint que la joie des Troyens qui voient flotter leurs voiles vers l'Italie,

Digitized by Google

vela dabant læti.... et M. Delille nous parle de leurs longs efforts dont on ne saisit point l'objet. Il est vrai qu'il leur fait raser les bords de la Sicile, ce qui pouvait être lent et pénible, au lieu que Virgile nous les montre s'élançant du port dans la haute mer : *in altum vela dabant. Les champs Trinacriens* et la Sicile n'étant qu'une même chose, je ne vois pas quelle grâce il peut y avoir à nous apprendre deux fois en cinq vers de quel pays partent les Troyens, et lorsqu'on nous a dit que leur flotte *voguoit à pleine voile*, et que *l'onde* était *docile*, il est assurément inutile d'ajouter qu'elle voguait *d'un cours heureux*.

Il y a un troisième caractère de brièveté qui décèle un talent plus rare que les deux autres, parce qu'il tient à l'intelligence du cœur humain, et qu'il est, dans le langage des passions, une beauté dramatique. C'est ce que Virgile observe admirablement dans la manière dont il fait parler Junon. Cette déesse veut écarter Enée du Latium; mais elle sait que le destin ne le permet pas. Cet obstacle la désole et l'humilie. Lorsqu'elle se demande avec hauteur qui peut l'empêcher de poursuivre sa vengeance, elle est forcée de se répondre que le destin s'y oppose: *Quippe vetor fatis !* Il faut bien dévorer cette fatale parole qui est l'écueil de tous ses desseins; mais elle n'a garde de l'étendre. L'orgueil n'enfonce pas dans les sujets mortifians, il glisse sur les humiliations comme sur du feu, et lorsqu'il est contraint d'en parler, il économise les syllabes. Virgile n'y met que trois mots, et M. Delille en fait quatre vers. Voici comme il fait parler Junon :

> Le destin, me dit-on, s'oppose à ma demande :
> Junon doit obéir quand le destin commande.
> Pergame impunément a donc pu m'outrager ?
> Seule entre tous les dieux je ne puis me venger ?

Digitized by Google

Ainsi, tandis que, dans Virgile, Junon ne fait qu'effleurer cette opposition humiliante qui la révolte; dans la traduction, elle s'en repaît comme à plaisir, et se tourne elle-même le poignard dans le cœur. Y eut-il jamais, s'il est permis de le dire, une amplification plus déplacée? C'est que M. Delille n'a pas fait attention à l'art du poète; il n'est pas entré dans le secret de la passion. Il n'a pas senti la raison de cette brièveté: *Quippe vetor fatis!* Il a trouvé que ce passage n'avait pas un rapport assez clair avec ce qui suit, comme, en effet, il n'en a pas, et il s'est imaginé qu'il fallait ménager là une transition bien adroite, et rétablir la liaison des idées. Malheureuse rhétorique, qui vient placer ses précautions et ses finesses dans le désordre admirable de la passion!

Méditez un moment le vers de Virgile:

Quippe vetor fatis! Pallas ne exurere classem
Argivûm. . . . . .

Le destin s'oppose à ma vengeance! Pallas n'a-t-elle pas brûlé la flotte des Grecs?

vous sentirez qu'il y a là quelque chose de brusque et d'interrompu qui n'est pas conforme aux lois du raisonnement; mais c'est la marque d'une âme impétueuse qui franchit les idées intermédiaires pour arriver au terme de sa passion. Cette fière déesse ne s'amuse point à délayer son humiliation et son dépit; elle ne songe point à préparer la suite de ses idées; elle se garde bien, sur-tout, de dire qu'*elle doit obéir au destin*; elle lui oppose vivement l'exemple de *Pallas*. A peine a-t-elle prononcé ce terrible arrêt qui rompt tous les projets de sa vengeance: *Quippe vetor fatis!* qu'elle passe brusquement aux exemples qui l'autorisent:

. . . . . Pallas ne exurere classem
Argivûm, atque ipsos potuit submergere ponto?

Digitized by Google

C'est ainsi que la passion, ordinairement si fertile en paroles, en est quelquefois si ménagère; et je laisse à juger à M. Delille si c'était ici le lieu de les prodiguer et de commenter Virgile.

Je trouve de même qu'il n'a pas observé la brièveté convenable à la circonstance, dans le petit discours de Vénus à Enée, au moment où cette déesse lui apparaît dans l'équipage d'une chasseresse. Virgile lui fait dire rapidement :

. . . . Heus. . . . juvenes, monstrate mearum
Vidistis si quam hic errantem fortè sororum,
. . . . . .

Et le traducteur refroidit cette vivacité par les détails :

. . . . . Une de mes compagnes,
Leur dit-elle, avec moi parcourait ces campagnes;
Je ne vois plus ses pas, je n'entends plus sa voix.
. . . . . .
Si le hasard l'a fait apparaître à vos yeux,
O jeunes voyageurs, dites-moi dans quels lieux
Je puis la retrouver. . . . . .

Le long discours d'*Ilionée* à Didon offre, d'un bout à l'autre, ce même caractère de prolixité qui fait languir le style, et j'épargne au lecteur des citations qui ne sont plus nécessaires pour éclaircir ma pensée.

Virgile a porté jusque dans les descriptions cette précision nerveuse qui le distingue. C'est que son expression est si juste, et tout ensemble si forte, qu'il n'a pas besoin d'y revenir à deux fois. D'un trait il fait un tableau. Que peut-on ajouter, par exemple, à ceux dont il peint la beauté que Vénus répand tout-à-coup sur le héros troyen, quand il paroît devant Didon?

. . . . . *Namque ipsa decoram*
Cæsariem nato genitrix, lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflârat honores.
Quale manus addunt ebori decus, aut ubi flavo
Argentum, Pariusve lapis, circumdatur auro.

Quelle peinture achevée en quatre vers!

M. Delille

Digitized by Google

M. Delille en fait onze ; et l'homme de goût sentira en les lisant, qu'il était inévitable d'affaiblir le coloris en le délayant de la sorte.

Vénus *même* à son fils prodigua la beauté,
Versa sur tous ses traits ce charme heureux qui touche ;
Elle-même en secret, d'un souffle de sa bouche,
Fait luire sur son front, rayonner dans ses yeux,
Ce doux éclat *qui fait* la jeunesse des dieux ;
En boucles *fait* tomber sa belle chevelure,
Et pour lui de ses dons épuise sa ceinture.
C'est un dieu, c'est son fils. Bien moins *resplendissant*,
Sort d'une habile main l'ivoire *éblouissant* ;
Ainsi l'art donne au marbre une beauté nouvelle,
Ou tel, entouré d'or, le rubis étincelle.

Ce n'est pas que je prétende que M. Delille n'ait pu très-bien, dans une description, étendre quelques images, comme je reconnais qu'il l'a fait avec succès dans la peinture de cette jolie rade où Enée se réfugie après la tempête,

Est in secessu longo locus. . . . .

petit tableau plein de fraîcheur, que l'auteur de *la Henriade* a imité, comme il a imité la tempête, et comme un homme de son talent pouvoit imiter Virgile. Ce n'est pas non plus que je veuille donner à penser que la traduction de M. Delille soit dépourvue de beaux morceaux ; et, sans sortir de ce premier livre, je puis citer toute la réponse de Jupiter à Vénus, où, à quelques taches près, la copie est digne du modèle ; ce n'est pas même que plusieurs des défauts que je relèverai dans son style, ne puissent, à quelques égards, passer pour des défauts brillans, et charmer peut-être certains amateurs de la poésie ; mais j'avance, comme une chose générale, qu'il n'a point lutté avec assez de force contre la précision du poète latin, qu'il a manqué de brièveté dans les occasions où elle importait le plus, et qu'ainsi sa diction ne peut, sous ce rapport, donner qu'une fausse idée de la diction de Virgile.

Digitized by Google

Le second défaut que j'ai reproché à l'illustre traducteur, est celui de l'enflure, et je ne me dissimule pas que ce reproche paraîtra moins sensible que le premier au commun des lecteurs; car on doit bien s'attendre qu'un écrivain tel que M. Delille, ne peut pas être enflé à la manière de Brébeuf : mais il règne dans l'*Enéide* un naturel et une vérité de style qui ne souffrent pas la plus légère ombre d'affectation. Point de fausse élévation dans les pensées, point de vaine parure dans les images, pas le moindre effort dans l'expression; et c'est ce naturel charmant que j'accuse le poète français d'avoir altéré par plusieurs sortes d'enflure plus ou moins répréhensibles. Boileau avait bien connu ce beau caractère de la poésie de Virgile, lorsqu'il s'écrie, en traduisant les premiers vers de son poëme:

O que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
Je chante les combats, et cet homme pieux,
Qui des bords phrygiens. . . . . . .

M. Delille a cru bien faire de corriger Boileau, et de mettre *ce guerrier pieux;* cependant la piété est ici le caractère de l'homme, et non pas du guerrier : *Insignem pietate virum.*

J'ai déjà remarqué le ton d'emphase qu'il a mis dans l'exposition. Virgile dit simplement : *Albani que patres, les pères d'Albe :* mais le traducteur, qui ne goûte pas cette simplicité, y a substitué :

. . . . . Ces fameux Albains,
Nobles fils d'Ilion, et pères des Romains.

Ailleurs, il dit : *Le* noble *sang des rois;* comme si le sang des rois pouvait n'être pas noble! Lorsque *Ilionée*, après le naufrage, va implorer en suppliant le secours de Didon, M. Delille lui fait dire :

Sachez ce qu'on nous doit, en sachant qui nous sommes.

Digitized by Google

On peut bien juger qu'il n'y a pas un mot de cela dans Virgile; mais en revanche il s'y trouve un vers qui est la meilleure critique d'une fierté si déplacée ; car, *Ilionée*, pour disculper les Troyens qu'on accusait d'avoir voulu envahir le pays où ils sont jetés par la mer, répond :

Non ea vis animo, nec tanta superbia victis.

Cette violence n'est point dans notre cœur, et tant d'orgueil siérait mal à des infortunés.

Persuadons-nous bien que c'est une fausse grandeur que celle qui grossit les traits de Virgile. Ce poète n'aurait pas dit que Junon

Défendait l'Ausonie aux grands destins de Troie.

Il dit tout naturellement : *Arcebat longè Latio.* Il n'eût pas fait dire à Vénus éplorée,

Que Rome adoucissait les dés stres de Troie,

parce qu'il ne faisait point de jeux de mots, et qu'il savait bien qu'une mère affligée ne s'amuse pas à en faire : il n'eût pas imaginé de faire *foudroyer* les Troyens par l'*aigrette d'Achille*, ni de donner à ce héros un char *tonnant*, parce qu'une aigrette et un char n'ont rien de commun avec le tonnerre.

Lorsque Vénus instruit l'Amour à tromper Didon, sous la figure d'Ascagne, elle termine ses leçons par ces deux vers :

Quùm dabit amplexus, atque oscula dulcia figet;
Occultum inspires ignem, fallasque veneno.

Et M. Delille traduit :

Didon va t'imprimer *des baisers pleins d'ardeur;*
Mon fils, glisse en secret ton poison dans son cœur.

Ces baisers pleins d'ardeur me paraissent un contre-sens des plus formels, et ôtent à la pensée de Virgile tout ce que j'y vois de fin et de délicat; car le poète veut dire que Didon, dans la simpli-

Digitized by Google

cité de son cœur, donnera des baisers pleins d'innocence à cet enfant qu'elle prendra pour le fils d'Enée,

. . . . . *Inscia Dido*
Insidat quantus miseræ deus. . . . .

et que ces baisers trompeurs la brûleront sans qu'elle s'en puisse défier: c'est ce qui est exprimé par *oscula dulcia figet.* Ces baisers si doux allumeront des feux terribles: voilà le sens de Virgile; mais le même esprit qui fait qu'on enfle tout ce qu'on dit, empêche de saisir le fond vif et naturel d'une pensée; on voit les choses dans un faux jour, et on prend l'ombre pour le corps.

Enfin, je remarque dans les vers de M. Delille, une certaine enflure d'harmonie, qui paraît venir de l'habitude qu'a ce poète d'accumuler des termes sonores, et de rimer par des épithètes. Le plus grand défaut, dans ce genre, consiste à affectionner de certains sons qui flattent d'abord, parce qu'ils remplissent l'oreille, mais qui l'importunent bientôt, dès qu'ils sont répétés. On ne pourrait jamais croire, si je n'en donnais des exemples, jusqu'où M. Delille a poussé une affectation si indigne de son talent, ni combien la répétition des mêmes rimes fatigue par sa bruyante monotonie:

Aussi, pour réprimer leur fougue vagabonde,
Jupiter leur creusa cette prison profonde.

Et six vers après, Junon dit à Eole:

Vous à qui mon époux, le souverain du monde,
Permit et d'appaiser et de soulever l'onde.

Eole lui répond:

Par vous j'ai la faveur du souverain du monde,
Et je commande en maître aux puissances de l'onde.

. . . . . .

Sur la face des eaux s'étend la nuit profonde,
Le jour fuit, l'éclair brille, et le tonnerre gronde.

. . . . . .

Digitized by Google

Et cédant sous leurs poids à la vague qui gronde,
La nef tourne, s'abyme, et disparoît sous l'onde.

. . . . . .

Ainsi tombe la vague, ainsi des mers profondes,
Neptune, d'un coup d'œil, tranquillise les ondes.

Un peu plus loin, Vénus dit à Jupiter :

Toi qui régnant dans l'air, sur la terre et sur l'onde,
Tiens en mains et la foudre et les rênes du monde.

Et quelques lignes plus bas :

Un jour leur race illustre, en conquérans féconde,
Gouverneroit la terre, assujétiroit l'onde.

Ce sont là de ces défauts qu'on ne daignerait pas remarquer dans un poète moins célèbre que M. Delille. Nous verrons plus tard quels sont les caractères de l'harmonie de Virgile, quelle variété enchanteresse il y a répandue, et jusqu'à quel point son traducteur a été fidèle. Pour peu qu'on veuille pénétrer dans les secrètes beautés du style, on découvre une immense perspective d'observations ; mais je m'arrête aux vues générales que j'en ai données. En les approfondissant, dans la suite du poëme, le lecteur pénétrant pourra dérober aux grands écrivains le secret de leurs richesses, et il s'instruira tout à-la-fois par leurs fautes et par leurs succès.

Mais, en même temps, mon dessein est d'examiner la conduite, le merveilleux, les mœurs et les caractères de l'*Enéide*, et de les comparer, autant que le sujet le permettra, aux poëmes d'Homère, pour montrer à M. Delille combien on doit de respect à ce père de la poésie, qui non-seulement a ouvert cette difficile carrière de l'épopée, mais qui même, dans plusieurs parties, a été plus loin que tous les autres.

CH. D.

Digitized by Google

Tom Jones, ou *Histoire d'un Enfant trouvé*; traduite de *Henri Fielding*, par *L. C. Chéron*. Six volumes in-12. Prix : 14 fr., et 20 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Depuis près de soixante ans, nous avons une traduction de ce roman, par La Place; on nous assure aujourd'hui que cette traduction ne vaut rien, et que La Place ne savait que médiocrement l'anglais : l'assertion est un peu hardie, puisqu'il serait difficile de la prouver. On ne contestera pas du moins à cet écrivain une connaissance parfaite du goût et de l'esprit français : *Tom Jones*, tel qu'il nous l'a présenté, a réuni tous les suffrages; s'il l'eût traduit littéralement, ou plutôt s'il ne se fût pas permis d'en retrancher des scènes grossières et indécentes, des digressions fatigantes, des expressions ignobles, ce roman n'aurait point du tout réussi en France à une époque où nous n'avions pas encore sacrifié notre politesse, notre religion, nos préjugés nationaux à la plus stupide admiration pour les mœurs étrangères. M. Chéron convient qu'il a été forcé de supprimer ce que le goût français, un peu trop sévère, dit-il, n'aurait pu supporter : alors, pourquoi reproche-t-il à La Place d'avoir fait pour le goût bien plus pur des Français de son temps, ce que lui-même, quoiqu'à regret, est obligé de faire pour les Français de nos jours ? Le débat entre les deux traducteurs roule donc beaucoup moins sur le mérite qui leur est personnel, que sur l'esprit du siècle qui devait les juger; et c'est en considérant la traduction de M. Chéron sous ce rapport, que nous nous permettrons de la traiter avec une sévérité qui ne peut l'offenser, puisqu'elle s'adresse bien moins à lui qu'à ceux qui trouveront du plaisir à lire *Tom Jones* tel qu'il plaît aux Anglais.

Digitized by Google

Fielding a fait beaucoup d'ouvrages : la postérité semble vouloir n'en adopter qu'un seul ; c'est *Tom Jones*. Fielding, avec des qualités estimables, un esprit vif et profond, une probité qui ne se démentit jamais, manqua toujours d'ordre et d'économie : le goût des plaisirs, du luxe, de la table ne lui permit pas de ménager les ressources que son travail et ses amis lui procurèrent ; il fut quelquefois dans l'aisance, souvent dans le besoin, et cette alternative de bonne et de mauvaise fortune lui apprit à connaître les hommes. Cette connaissance n'a jamais été le partage des gens heureux. Pour l'acquérir, il faut être conduit par les événemens à beaucoup réfléchir sur les autres et sur soi ; c'est pourquoi les révolutions qui nous font souvent changer de position et de projets, qui trompent sans cesse nos espérances et nous présentent les hommes presque sans masque, ont toujours produit de grands moralistes. M. de Voltaire, auquel on a voulu pendant quelque temps accorder un génie universel, n'a jamais connu que l'esprit de son siècle ; le cœur de l'homme lui était entièrement étranger ; aussi, dans ses nombreux ouvrages, trouve-t-on des traits brillans, et point de réflexions profondes ; les personnages de ses comédies ne ressemblent à personne ; ses contes ne révèlent aucun secret de l'humanité ; et, dans sa correspondance, on le surprend sans cesse avouant son dégoût pour les romans de caractères. Il n'aimait pas *Gil Blas* : il est vrai que Le Sage, en faisant la critique du public de Valence, s'était moqué clairement de l'enthousiasme des Français pour les tragédies de l'ermite de Ferney, crime que ce tolérant philosophe n'a jamais pardonné ; mais il n'avait rien à reprocher à Fielding, et cependant il assure que *Tom Jones* l'ennuie : il n'excepte de ce jugement que le barbier Patridge ; et Patridge est une caricature.

La connaissance de l'homme, premier mérite de tous les ouvrages littéraires, se trouve éminemment dans les ouvrages de l'antiquité : les mœurs changent, le goût varie ; le cœur humain reste le même, et cependant il

Digitized by Google

offre toujours des combinaisons nouvelles à l'écrivain observateur. Un caractère bien saisi, un trait profond, une passion bien développée, sont vrais pour tous les siècles et pour toutes les nations. L'esprit seul ne donne qu'une vogue passagère; les écrits qu'il dicte n'arrivent point à la postérité, qui n'adopte et ne peut réellement adopter que les livres qui peignent ce qui ne change jamais, le cœur humain dans sa faiblesse, sa grandeur, ses passions bornées et ses desirs infinis.

Il y a dans *Tom Jones* quatre parties bien distinctes : celle qui se compose de caractères et de passions est la première, et mérite les plus grands éloges : la seconde offre une peinture des mœurs anglaises, mais de mœurs qui ont déjà subi quelques modifications, et qu'il est permis à un traducteur d'adoucir dans beaucoup de détails qui choqueraient le goût de sa nation : la troisième ne contient guère que l'expression de l'orgueil anglais à l'égard de lui-même et des autres peuples, expression que celui qui traduit peut se dispenser de rendre, sur-tout lorsqu'elle est injurieuse à son pays : dans la quatrième, je mettrai les principes littéraires particuliers à l'auteur, principes qui ne tiennent point au fond de l'ouvrage, qui blessent des règles fondées sur des convenances générales, et qu'un traducteur est encore libre d'adopter ou de rejeter, selon qu'il estime ou méprise le jugement de ses lecteurs. Maintenant il me sera facile de comparer l'ancienne et la nouvelle traduction, sans être obligé de faire des citations qui me conduiraient trop loin.

La Place nous a donné une idée si juste des passions et des caractères mis en jeu par Fielding, dans *Tom Jones*, que ce roman a produit en France un opéra-comique qui a eu du succès, deux comédies en cinq actes qui ont été très-applaudies; ce qui prouve que le fond de l'ouvrage anglais était bien connu du public, enchanté de retrouver sur la scène des personnages dont il avait d'autant mieux conservé la mémoire qu'il les avait trouvés vrais. M. Chéron n'a pu à cet égard faire mieux que son prédécesseur; car

Digitized by Google

l'ouvrage de Fielding est bon positivement par la raison qui fait qu'une faible traduction de l'*Iliade* n'empêche pas de reconnaître les caractères et les passions des héros Grecs et Troyens, comme une traduction prosaïque de l'*Enéide* ne peut détruire l'idée que Virgile a voulu donner de l'amour et de la conduite de Didon.

Un roman anglais qui peint des mœurs nationales doit offrir beaucoup de scènes d'auberge, parce que les Anglais sont toujours sur les routes; des voleurs de grands chemins, parce que c'est l'usage; des gentilshommes campagnards buvant, chassant, jurant; une fille qui fuit la maison paternelle; quelques scènes de prison moins rares dans les pays de liberté que dans les autres; et, si l'on veut, des exemples de l'arbitraire qu'entraîne la presse des matelots: qu'on ajoute de nombreux coups de poing, le thé, les chaises à porteur, du bruit aux spectacles, la manière de frapper aux portes suivant sa qualité, les distances qui marquent les rangs, l'importance qu'on y attache, et l'on aura une juste idée des mœurs et des usages anglais. Tout cela se trouve dans le roman de Fielding et dans les deux traductions. Mais Fielding a voulu montrer dans M. Western l'excès de brutalité d'un gentilhomme campagnard du comté de Somerset, ce qui peut amuser les Anglais qui ont, pour juger la ressemblance de ce personnage, des objets de comparaison qui nous manquent: aussi La Place a cru qu'il suffisait de nous présenter M. Western avec ce qu'il a d'originalité dans le caractère et dans les manières, et qu'il devait nous éviter des détails auxquels nous ne croirions point, parce qu'ils sont autant contre le bon sens que contre nos mœurs. M. Chéron n'en a pas jugé de même, et nous sommes réduits à croire qu'un gentilhomme anglais dit en parlant d'un autre gentilhomme qu'il respecte: « J'irai lui proposer ma fille » en mariage pour son neveu, et, s'il ose me refuser, » je lui donnerai certainement un bon coup de poing. » La Place nous avait sauvé des coups de poing de M. Western, à moins qu'ils ne fussent placés plus convenable-

Digitized by Google

ment; M. Chéron ne nous en épargne aucun : il en résulte que ce personnage qui nous avait toujours amusé dans l'ancienne traduction, fatigue souvent dans la nouvelle. De même, l'ancienne avait éloigné de nos yeux le sang qui coule à tout instant dans les boxs, entre frères, élèves, précepteurs, gentilshommes et goujats; la nouvelle nous oblige à suivre dans les plus petits détails des querelles de crocheteurs dont nous détournerions les yeux si elles se passaient devant nous. M. Chéron a sur-tout conservé neuf grandes pages sur une bataille dans un cimetière, où l'on voit une jeune fille, les premières amours de *Tom Jones*, combattre tantôt un crâne à la main, tantôt avec l'os d'une cuisse d'homme, ce qui apparemment est gai en Angleterre, mais ce qui, du temps de La Place, aurait suffi pour faire rejeter en France le roman de Fielding. Combien d'expressions ignobles l'ancien traducteur nous a cachées, qui se trouvent dans la traduction nouvelle ! Par exemple, j'aime, avec La Place, qu'une femme de chambre n'appelle pas *salope* une fille dont elle parle à sa maîtresse, parce que cela n'arrive que dans de mauvaises maisons; j'aime encore qu'on ne traite pas *Tom Jones* de *fils de p.....*, parce qu'il me semble que si le traducteur est assez décent pour ne pas écrire un vilain mot tout entier, il peut raisonnablement supposer qu'il y aura parmi ses lecteurs quelques personnes, des femmes même, qui trouveront indécent qu'on leur offre l'occasion de le prononcer. Dans sa préface, M. Chéron a sans doute établi d'excellens principes de traduction; mais il est à desirer qu'on ne les adopte pas, et nous allons développer les motifs de notre souhait.

Les philosophes ont souvent exalté la tolérance anglaise; cependant il est positif que, même dans leurs ouvrages d'imagination, ils montrent un souverain mépris pour les autres nations, et particulièrement pour la France. Le mépris n'est pas de la tolérance. De même, toujours dans leurs ouvrages d'imagination, on trouve des railleries sanglantes contre le papisme, nom que les ré-

Digitized by Google

formés donnent à la religion catholique, et qui vient de passer dans un livre couronné par l'Institut national de France, ce qui ne sera pas un petit objet de scandale dans quelques années. Fielding n'aurait pas été bon aglais s'il eût oublié de faire beaucoup de reproches aux Français, entr'autres celui de manquer de courage, et s'il eût négligé de dire force injures aux catholiques. La Place avait supprimé ces petitesses qui déshonorent les écrivains anglais, et que de son temps on n'aurait point toléré en France; il put les retrancher d'autant plus aisément, qu'elles ne tiennent pas au fond du sujet. M. Chéron a cru devoir les conserver, sans doute parce que les principes de traduction adoptés dans le dix-huitième siècle exigent impérieusement que les réformés nous disent des injures, se moquent de nos opinions religieuses, tandis que nous autres catholiques, dans nos romans, nos ouvrages d'imagination, nous ne discutons jamais les opinions politiques et la croyance des autres peuples : nous regarderions cela comme une faute de goût et une impolitesse impardonnable. Cependant, au dire des philosophes, les Anglais sont très-tolérans, et nous, nous étions des fanatiques. Nous le deviendrons assez, je l'espère, pour repousser les ouvrages étrangers dans lesquels on ne nous respectera pas; et n'ayant rien à dire à leurs auteurs, nous dirigerons notre critique contre les traducteurs qui oublieront ce qu'ils doivent d'égards à la tranquillité publique, aux mœurs et au repos des familles. Les *papistes* étant avertis, se dispenseront du moins de donner leur argent pour avoir des livres dans lesquels on affirme que leur *doctrine est monstrueuse et absurde* (1). A ne consulter que le goût,

(1) Nos reproches s'adressent à Fielding : nous sommes persuadés que M. Chéron n'a vu que le mérite de rendre fidèlement l'ouvrage qu'il traduisait ; mais nous le prévenons qu'il est de notre devoir d'être d'autant plus sévères, que le parti qui n'a pu détruire toutes les religions en France, a le projet d'attaquer la plus ancienne par la plus nouvelle; ce qui doit rendre les écrivains aussi honnêtes que M. Chéron très-circonspects, et tous les amis de l'ordre très-tolérans et très vigilans.

Digitized by Google

ne peut-on pas dire que le traducteur qui retranche d'un ouvrage d'imagination tout ce qui tient à l'esprit de secte et de parti, sans tenir au fond du sujet, a raison contre celui qui grossit ses volumes de pareilles puérilités ?

Il nous reste à discuter entre les deux concurrens, une question littéraire qui ne dépend pas tellement du goût variable des nations, qu'on ne puisse la décider par des raisonnemens sans réplique. Un roman est une histoire que l'on raconte ; plus elle est intéressante, moins l'auteur doit s'écarter de son sujet. Dans les romans de caractères, on admet la division par chapitres, parce que le but principal de l'auteur étant de peindre une grande quantité de personnages, le passage naturel d'un chapitre à un autre lui épargne la difficulté des transitions. Fielding a divisé son roman non-seulement par chapitres, mais encore par livres : il en a fait dix-huit, et devant chaque il a placé une dissertation sur un sujet quelconque qui ne se lie point à l'action. Il y a dix-huit dissertations jetées à travers la narration, parce que l'auteur a divisé son ouvrage en dix-huit livres ; s'il l'avait coupé en vingt-quatre, il y aurait vingt-quatre digressions : que l'on augmente ce nombre ou qu'on le diminue, on trouvera toujours que la fantaisie de Fielding a seule décidé ses excursions hors de son sujet. Rien n'est plus contraire aux règles de l'art, qui ne sont que celles du bon sens.

On permet les repos aux poètes, parce qu'ils chantent : au commencement d'un chant nouveau, ils préludent avant de revenir à leur principal objet, et ce prélude sert à les remettre, ainsi que les auditeurs, dans le ton qui convient au sujet : rien n'est plus naturel. Mais un romancier ne chante pas, il raconte ; et s'il a besoin de repos, quand il revient à sa narration il n'a d'autre prélude à faire que celui nécessaire pour rappeler à ses lecteurs à quel point ils en sont restés. Fielding au contraire chante entre chacun de ses livres, et ses chansons sont aussi étrangères à son roman, que le ton qu'il prend alors est éloigné de celui que doit avoir un narrateur : si ses chansons m'a-

Digitized by Google

musent, son roman ne m'inspire qu'un intérêt médiocre; et si son roman m'inspire un vif intérêt, ses chansons m'ennuient : il n'y a point de milieu. Cela est si vrai, qu'ayant d'abord lu la traduction de La Place, et lisant de suite celle de M. Chéron, pour les comparer, j'étais obligé de me rappeler que mon intention était de rendre compte de toutes les parties de l'ouvrage, pour trouver la patience de lire les mortelles digressions qui séparent chaque livre d'un autre livre. Je le répète, la division par chapitres suffisait; car de la phrase qui finit un livre à la phrase qui en commence un autre, il n'y a jamais de motif valable pour que l'auteur s'éloigne de ses personnages, et encore moins pour que les lecteurs consentent à le suivre. Fielding n'a consulté que sa fantaisie en se jetant dix-huit fois dans des digressions préliminaires : La Place a retranché ces dissertations, et donné les raisons par lesquelles il s'est décidé; raisons si justes qu'il ne lui a fallu que quatre lignes pour les exprimer : M. Chéron nous a rendu *Tom Jones* avec tout ce qui ne regarde pas *Tom Jones*; ce qui fera mieux connaître Fielding, et moins aimer son roman. Ainsi nous pouvons conclure que M. Chéron a pris beaucoup plus de peine que n'en a dû prendre La Place, et que sa traduction est meilleure..... comme traduction. Mais la plus décente, celle qui convient mieux à des Français, et qui, sans avoir omis une seule circonstance, renferme dans quatre volumes tous les événemens racontés dans six, c'est la traduction de La Place. Les infidélités que son rival lui reproche, ne sont que des retranchemens ordonnés par le goût, et par le respect qu'un écrivain doit avoir pour ses lecteurs et son pays.

Sans croire, avec M. de La Harpe, que *Tom Jones* soit le premier roman du monde, on peut penser que c'est un des meilleurs : le plan est parfait, les caractères bien en action, et d'une vérité qui annonce dans l'auteur une parfaite connaissance du cœur humain. On sent que cet ouvrage a été fait dans un temps où les esprits étaient encore agités du souvenir des troubles civils. A quelle

Digitized by Google

autre époque un romancier aurait-il imaginé cet aubergiste qui, prenant Sophie pour la maîtresse du prétendant, calcule ce qu'il gagnera à la faire arrêter, et qui, entendant dire que le prétendant approche avec une armée, s'empresse d'accabler Sophie de respects et de protestations du plus sincère dévouement; variant de nouveau dans sa conduite selon les espérances ou les craintes qu'il conçoit, et trouvant toujours de bons raisonnemens pour se croire patriote, alors même qu'il ne consulte que son intérêt ? Cette peinture est admirable, et d'une profondeur comique digne de Molière : des traits de ce genre appartiennent à tous les siècles et à toutes les nations.

Mais cet ouvrage n'est pas sans défauts. Le caractère de mistriss Bridget, un des premiers personnages, est effacé à dessein : on voit que l'auteur a employé beaucoup de petits moyens pour ne pas laisser soupçonner que *Tom Jones* lui doit la vie, et pour que le lecteur ne soit pas trop surpris de l'apprendre au dénouement. Il est difficile de concevoir comment cette femme a pu vouloir cacher à son frère un mariage qu'il aurait approuvé; et l'idée que l'auteur a donnée d'elle laisse encore moins deviner comment il s'est trouvé un jeune homme beau, aimable, spirituel, capable de l'épouser en secret. Toute la conduite de cette mère des deux rivaux manque de vérité, et ce qu'on peut dire de mieux en faveur de Fielding, c'est qu'il avait assez d'esprit pour sentir cette faute, et chercher à la déguiser; mais elle est sensible pour les connaisseurs. Les deux précepteurs ne devaient pas convenir à un homme du caractère de M. Allworthy : avec tant de raison, comment peut-il accueillir deux fous plus propres à corrompre ses neveux qu'à les instruire ! L'idée de mettre des enfans entre deux doctrines contradictoires et également fausses, a pu fournir à Fielding des disputes plaisantes; mais je doute qu'un père de famille l'ait jamais réalisée; alors pourquoi la faire exécuter par un homme donné comme le modèle des hommes, et qui cependant est trompé par deux pédans, par un enfant

Digitized by Google

hypocrite, par sa sœur, femme assez sotte, et qui se trompe lui-même sur le caractère de Tom Jones ? C'est bien des torts pour le sage M. Allworthy. Lorsqu'il est mécontent de son fils adoptif, il le jette seul au milieu du monde, en lui donnant une somme d'argent assez considérable ; étrange manière de corriger un étourdi ! En général, la conduite de cet homme est en tout éloignée de la prudence que l'auteur se plaît à lui reconnaître ; il n'a véritablement à lui qu'une grande bonté ; il parle bien et agit légèrement, parce que Fielding, en lui prêtant ses propres opinions, son esprit, l'a fait agir pour l'ensemble du roman, contradiction qui n'est pas un léger défaut dans un ouvrage remarquable par une profonde connaissance des hommes.

Ceux qui ont tant vanté la pureté des mœurs anglaises expliqueront comment, dans une si grande quantité de personnages, il ne se trouve, à bien peu d'exceptions près, que des filles faisant des enfans, des femmes mariées vivant dans la débauche, des voleurs, des scélérats, des hypocrites et des libertins. Il est à présumer cependant que Fielding connaissait ses compatriotes ; et jamais les Anglais n'ont nié la vérité des peintures : en conclura-t-on que les passions et les vices prêtent plus aux événemens dont tout romancier a besoin, que la sagesse et les vertus ? Ce serait assez mon avis. Aussi n'y a-t-il point de roman dont une mère puisse prescrire la lecture à sa fille ; ce qui n'empêche pas que des romans comme *Gil Blas*, *Tom Jones* et quelques autres, ne soient une lecture aussi agréable qu'instructive, quand on est arrivé à l'âge où l'on n'a plus besoin des conseils d'une mère pour se décider dans le choix des livres qu'on peut lire.

L. C.

Digitized by Google

Suite des Souvenirs de Félicie.

De tous temps les princes ont aimé les nains, les fous et les enfans: des individus sans art, sans éducation, bien simples, bien naïfs, sont toujours sûrs de leur plaire; ils forment un contraste amusant avec des courtisans. La vérité plaît toujours aux princes, quand elle n'est bonne à rien. Ils ne la craignent communément que lorsqu'elle peut être utile, parce qu'elle est alors raisonneuse et sévère. D'ailleurs les princes, en général, sont timides; ce qui me semble très-naturel quand on fixe sur soi tous les yeux: c'est pourquoi ils montrent souvent tant d'embarras dans la conversation; on les écoute, on les cite; ils osent à peine parler: un enfant, un petit monstre, dans un salon, est une distraction, un sujet d'entretien; c'est beaucoup. Nous avons, au Palais-Royal, un petit nègre qui fait nos délices; il succède à un autre, qui, devenu grand, est relégué maintenant dans l'antichambre. *Narcisse* a treize ans, et n'est plus qu'un domestique; *Scipion* a sept ans, et c'est le petit nègre des quatre parties du monde le plus caressé et le plus gâté; il règne depuis quatre ans dans le salon du Palais-Royal, au milieu du plus beau cercle; il marche à quatre pattes, et fait la culbute sur le tapis; il casse tous les éventails qu'il peut attraper; il se glisse sous les chaises des dames, les déchausse très-adroitement, et s'enfuit en emportant leurs souliers: il débite d'une manière très-bruyante tout ce qui lui passe par la tête. L'autre jour, il s'approcha de madame la princesse de Conti, et lui dit très-gravement: *Madame, pourquoi donc avez-vous un si grand nez?* Cette question faite à la princesse du monde la plus sérieuse, la plus imposante, qui a le plus grand nez, et devant quarante personnes, causa un étrange embarras; on voulut renvoyer Scipion, il s'obstina à vouloir s'instruire,

Digitized by Google

truire, et répéta sa question, en ajoutant, *je veux savoir ça.* On fut obligé de l'emporter, il se débattait en criant : *C'est que je n'ai jamais vu un nez si long.* [illegible] il y a quelque temps, une réponse très-[illegible]. Madame la duchesse de Chartres le prend souvent avec elle dans sa voiture; un soir, elle lui dit qu'elle le mènerait à la comédie. En effet, il descendit avec nous, mais il se trouva que la voiture était remplie, et qu'il n'y pouvait entrer; comme il paraissait regretter beaucoup la comédie, madame la duchesse de Chartres lui proposa de monter derrière la voiture, en ordonnant aux valets de pied de le bien tenir. Scipion dit qu'il aimait mieux rester. Pourquoi cela? lui demanda-t-on. *Oh!* répondit-il, *c'est que, lorsqu'une fois j'aurai été derrière, on ne me prendra plus dedans.* Il sait très-bien que *Narcisse* a joui de toute sa faveur; il faut qu'il ait profondément réfléchi là-dessus.

M. de Boulainvilliers, prévôt de Paris, a, par sa charge, le droit de porter le cordon rouge; il chasse assez souvent avec M. le comte de la Marche (1). Un jour, à l'une de ces chasses, on s'égara, et l'on appela un paysan pour s'informer du chemin. Ce paysan, sans qu'on le sut, connaissait le prince et M. de Boulainvilliers; il répondait au prince avec un respect très-marqué; M. le comte de la Marche lui demanda, en riant, pourquoi il ne témoignait pas plus de considération pour M. de Boulainvilliers que pour lui; car, ajouta-t-il, tu vois bien que la plaque de son ordre est d'or, et que la mienne n'est que d'argent? Oui, repartit le paysan, mais la sienne est du faux or, et la vôtre est d'argent fin.

La jolie réponse de ce paysan m'en rappelle une autre qui fut faite aussi par un paysan, à un homme de ma connaissance. Ce paysan se plaignait vivement d'un fermier, son voisin, qu'il accusait de friponnerie. Il est plus fin que l'ambre, ajoutait-il. Pourquoi, lui demanda-t-on, dis-tu qu'il est *plus fin que l'ambre?* C'est, répondit-il,

(1) Depuis prince de Conti, aujourd'hui en Espagne.

Digitized by Google

que l'ambre n'enlève que la paille, et que lui enlève le grain.

Le marquis de ** est, comme on sait, le moins fidèle des maris; sa femme, très-jeune encore, se conduit toujours bien. Un soir, qu'il soupait avec elle au Palais-Royal, on remarqua la coiffure de sa femme qui n'avait, dans ses cheveux, qu'une étoile et un croissant de fort beaux diamans. Le marquis de ** disait à madame de Serrant, qui admirait ces deux ornemens, qu'il venait de donner l'*étoile* à sa femme au moment où elle s'était assise dans sa voiture; qu'il l'avait mise lui-même dans ses cheveux, au-dessus du croisssant, sa parure ordinaire, et qu'elle ne l'avait pas encore vue! C'est un talisman, sans doute, repartit madame de Serrant, car on peut croire que c'est votre *étoile* qui vous préserve du *croissant*.

Madame de la Vaup****** n'est plus de la première jeunesse; mais elle a une physionomie agréable, de la douceur, de l'esprit et une sorte d'ingénuité dans le caractère qui la rend très-piquante. Tout cela compose une fort aimable personne. Elle s'est trouvée, il y a quelque temps, dans un plaisant embarras, dont elle s'est tirée d'une manière singulière. Se promenant à cheval, elle rencontra la chasse du roi, et elle aperçut le roi, à cheval aussi, qui s'avançait vers elle; alors, ne sachant pas si une femme, en amazone, doit ou non ôter son chapeau au roi, lorsqu'il vient lui parler, elle fut dans une cruelle perplexité, craignant de manquer de respect ou de faire une chose ridicule : cependant le roi s'approchait, il fallait prendre un parti. Dans cette extrémité, elle imagina d'ôter son chapeau, de le tenir un peu en l'air de la main droite, et de l'autre, de se gratter doucement la tête, car, dit-elle, en contant cette histoire, je raisonnais de cette manière : si je dois ôter mon chapeau, il est ôté; si l'étiquette, pour une femme, est de le garder, le roi pourra croire que je ne le tiens que pour me gratter la tête, pour rajuster mes cheveux, etc. Le roi s'arrêta près d'elle quelques minutes;

Digitized by Google

comme elle était dans une attitude très-gênante, elle trouva qu'il lui parlait bien long-temps, et elle fut extrêmement soulagée lorsqu'il la quitta.

M. de P***, était amoureux de Mme de ***, qui ne s'en doutait pas; il était son ami depuis plusieurs années, et il ne lui avait jamais laissé soupçonner ses sentimens. Un soir, se trouvant tête à tête avec elle, il lui fut impossible de se contraindre plus long-temps, et sans aucune préparation il se jette à ses genoux en lui disant les choses du monde les plus passionnées; cette brusque déclaration parut ridicule à Mme de ***; elle aima mieux en rire que se fâcher contre un ami qu'elle estimait; elle tenait un écran et en plaisantant elle en donna un petit coup sur le visage de M. de ***; mais le petit clou d'épingle qui attachait le manche de l'écran au carton s'enfonça et s'accrocha au nez de M. de P***, de manière que cet écran resta collé sur son visage comme un masque, car Mme de *** l'avait lâché, en riant aux éclats. Dans cet instant quelqu'un entra; les rires de Mme de *** redoublèrent, et M. de P***, profitant de son malheur pour s'en aller sans être vu, se releva précipitamment avec l'écran sur son visage et prit la fuite en l'emportant; il ne le décrocha que dans l'antichambre. Le tiers qui avait interrompu le tête-à-tête, n'ayant pas vu le visage de M. de P***, ne sut pas son nom ce jour-là; Mme de *** ne voulut pas le dire; mais M. de P*** fut trahi par la profonde égratignure qu'il avoit au nez, qu'il conserva plusieurs jours et qui le fit reconnaître.

Deux hommes que je connaissais viennent de se tuer avec une réflexion qui fait horreur. L'un étoit un peintre en miniature qui avoit du talent, il se nommait *Melly;* il avait commencé mon portrait il y a trois mois, et n'ayant pas le temps de lui donner des séances, je lui avais laissé cette ébauche à laquelle je ne pensais plus lorsqu'il m'écrivit pour m'annoncer qu'il allait faire *un grand voyage*, et pour me demander de finir mon portrait, je lui donnai trois séances, il n'en fallait plus qu'une; il indiqua un jour assez

Digitized by Google

éloigné; il me dit qu'il voulait absolument partir avant ce jour-là; qu'il avait déjà retardé pour moi son départ, qu'il ne pouvait plus le différer; j'insistai vivement, et il céda après une longue résistance; il finit mon portrait, qu'il me laissa, et le lendemain il se tua. L'autre était un homme de 50 ans, très-instruit, qui avait beaucoup voyagé, qui était lié avec plusieurs gens de lettres, entre autres avec l'auteur des *Druides*, chez lequel il logeait, et avec Dorat qui me l'avait fait connaître. Il s'appelait M. de ****. Quoiqu'il eût quelquefois une conversation assez intéressante, lorsqu'il parlait de ses voyages, il ne me plaisait pas, parce qu'il était *philosophe*; et, à mon avis, il n'y a rien de si ennuyeux qu'un philosophe vieux et triste, qui n'a pas infiniment d'esprit. Les lieux-communs philosophiques sont insoutenables; on ne supporte pas des maximes qui sont à la fois fausses, dangereuses et triviales. Cependant je ne sais pas pourquoi ce pauvre M. de **** avait une sorte d'amitié pour moi; il m'en a donné une singulière preuve. Quelques jours avant sa mort il vint me proposer de lui faire une rente viagère de 15 mille fr. d'argent comptant qu'il voulait me remettre; je le remerciai, et je lui offris de lui faire placer cette somme sur le Palais-Royal. Il me dit qu'il désirait ne la donner qu'à moi : je persistai dans mon refus. Le lendemain il m'écrivit, pour me faire la même proposition pour mon frère ou pour ma mère. Cette offre fut encore rejetée; je n'entendis plus parler de lui, et trois jours après il se tua. On trouva, dans son secrétaire, cette somme de 15 mille francs qu'il avait eu tant d'envie de me laisser.

Le docteur Tronchin a la plus belle tête de vieillard que j'aie jamais vue, sans en excepter celle de Franklin qui, à la vérité, est beaucoup plus âgé que lui. M. Tronchin ressemble de la manière la plus frappante à tous les bustes d'Homère. On dit qu'il eut dans sa jeunesse une beauté merveilleuse. Dans ce temps il parut au jour pour la première fois, à l'école de Boherave, qui dit tout haut, en le regardant : Voilà un jeune homme qui a des cheveux

Digitized by Google

trop beaux et trop bien frisés pour devenir jamais un grand médecin. Le lendemain, Tronchin reparut chez Boheraave, avec la tête rasée; il devint son disciple favori; il l'avait mérité. J'ai vu de lui un trait qui prouve sa passion pour son art, mais qui m'a fait frémir; ce fut à la mort de M. de Puisieulx. M. Tronchin était son médecin, son ami intime, et lui avait les plus grandes obligations. M. de Puisieulx, au cinquième jour d'une fluxion de poitrine, était à l'agonie; il n'avait plus de connaissance; à trois heures du matin, M. Tronchin, qui ne l'avait pas quitté depuis vingt-quatre heures, dit à mad. de Puisieulx qu'il n'y avait plus rien à faire et qu'il allait se coucher. Nous entraînâmes mad. de Puisieulx dans sa chambre; M. de G***** resta dans celle du malade. Je suivis mad. de Puisieulx qui se mit dans son lit. Au bout de trois quarts d'heure j'envoyai savoir des nouvelles du malade; on vint me dire que M. Tronchin était rentré dans sa chambre, et qu'il s'était remis au chevet de son lit: je repris un peu d'espérance et je retournai chez M. de Puisieulx; j'entrai dans sa chambre et je fus saisie d'horreur en voyant l'état où il était. Aux derniers instans de sa vie il avait un rire convulsif: ce rire n'étoit pas bruyant, mais on l'entendait distinctement et sans discontinuité; ce rire épouvantable, avec l'empreinte de la mort qui couvrait ce visage défiguré, formait le spectacle le plus affreux dont on puisse avoir l'idée. M. Tronchin assis vis-à-vis du malade, le regardait fixément en le considérant avec la plus profonde attention. Je l'appelai et je lui demandai s'il avait repris quelque espérance, puisqu'il restait auprès de M. de Puisieulx. Ah! mon dieu non, répondit-il; mais je n'avais jamais vu *le rire sardonique et j'étais bien aise de l'observer.* Je frissonnai..... *bien aise d'observer* ce symptôme affreux d'une mort prochaine! et c'était l'ami du mourant qui s'exprimait ainsi! mais c'était un médecin. J'allai rejoindre mad. de Puisieulx, et en repassant dans le salon avec M. de G***** et M. Tiquet, secrétaire de M. de Puisieulx, je voulus sa-

Digitized by Google

voir quelle heure il était ; nous nous approchâmes d'une superbe pendule, dont Louis XV avait fait présent à M. de Puisieulx ; on y voyait les trois parques soutenant le cadran, et nous remarquâmes avec saisissement que le fil d'or de celle qui tenait le fuseau était rompu, sans qu'on ait pu savoir de quelle manière il fût cassé..... M. de Puisieulx expirait dans ce moment ! .. Sa mort fut honorée des regrets de tous les honnêtes gens. Cet homme vertueux, rempli de piété, de droiture et de désintéressement, avait aimé du fond de l'ame la religion, l'état et son souverain ; il occupa de grandes places avec une parfaite intégrité ; il s'en démit volontairement et les quitta avec des mains pures et une réputation irréprochable. Durant les six dernières années de sa vie, il vécut en sage *chrétien ;* il avait acquis le droit de se reposer. La reconnaissance conservera toujours en Champagne, parmi les pauvres, le souvenir de son immense charité et du bien qu'il a fait sans ostentation, mais sans relâche jusqu'au terme de son utile et noble carrière.

D. Genlis.

(La suite dans un prochain numéro.)

SPECTACLES.

Théatre Louvois.

Vincent de Paule, pièce en trois actes et en vers, de M. *Dumolard*.

On prétend que Paule, visitant les forçats de Marseille, y vit un jeune homme de 26 ans, d'une figure intéressante, et qui ne pouvait se consoler d'avoir laissé sa femme et ses enfans dans la plus grande détresse; que le saint personnage offrit de se mettre à sa place; que l'échange étant accepté, Paule fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et que le reste de sa vie ses pieds demeurèrent enflés du

Digitized by Google

poids des fers honorables qu'il avait portés pendant deux ans. Ce trait de charité serait sublime : nul doute que Paule n'en fût capable ; mais cette historiette est bien difficile à croire. Moreri n'en parle pas, et les circonstances dont on l'accompagne, l'époque à laquelle on la place, ne permettent guère de la regarder autrement que comme une fable. Connu à la cour par son mérite, Paule obtint en 1619 la place d'aumônier-général des galères. Il avoit alors 43 ans, et avant cet acte héroïque de magnanimité, il était déjà célèbre à Marseille par de grandes actions. En supposant qu'on ait jamais connu l'usage des *remplaçans* aux galères, qu'un innocent ait été admis à se substituer à un coupable, ce qui est plus que douteux, comment imaginer qu'on eût reçu, qu'on eût mis à la chaîne un prêtre, un aumônier-général protégé par la cour, envoyé par elle, fameux par l'exercice des plus éminentes vertus dans le lieu même où était la chiourme? comment aurait-il pu y rester oublié pendant deux années entières?

Au reste ce n'est pas ce roman, c'est la fondation de l'hôpital des *Enfans-Trouvés* qui a servi de cadre à la pièce nouvelle, qu'on n'a voulu intituler ni comédie, ni drame, ni tragédie, et qui en effet n'est rien de tout cela, et n'a aucun caractère bien décidé, quoique *tirant* beaucoup *sur le drame*. Quelques-uns ont pensé que Paule avait, en créant cet hospice, rendu un mauvais service à l'humanité ; qu'on trouvait beaucoup plus d'enfans depuis qu'il avait ouvert un asile aux Enfans-Trouvés. Il n'y a pas d'établissement si utile qui ne puisse donner lieu à quelques abus et à quelques inconvéniens ; mais il faut convenir que l'institution de Paule en a fait cesser de bien terribles. Auparavant, on vendait ces malheureux fruits de la faiblesse humaine 20 sous la pièce, et on les donnait par charité, disait-on, à des femmes malades que ces innocentes victimes débarrassaient, à ce qu'on prétendait, d'un lait corrompu ; raisonnement et remède absurde, d'un côté, charité barbare de l'autre. On ne peut se dispenser de savoir gré à Paule d'avoir mis fin à des usages aussi cruels qu'extravagans. Ce n'est pas la seule censure hasardée qu'il ait eu à essuyer, malgré l'éminence de son mérite et d'une charité qui ne pourra jamais être surpassée. MM. de Port-Royal, mécontens de ce que ce saint homme, qui avait la plus grande influence sur la nomination aux bénéfices, en écartait soigneusement les partisans de Jansenius, le peignaient comme un pauvre saint ; en quoi ils avaient tort; car il possédoit la véritable éloquence, le don de persuader, et il en donna une preuve sans réplique à l'occasion de ces malheureux enfans dont

Digitized by Google

il s'était fait le père. Il avait commencé par en nourrir douze ; bientôt il adopta tous ceux qu'on trouvait aux portes des églises. Enfin, les secours lui manquant, il convoque, dans l'église, une assemblée de dames charitables, y fait trouver un grand nombre d'enfans abandonnés, ce spectacle, joint à une exhortation succinte et pathétique, arrache des larmes, et au même instant, au même lieu, l'hôpital des Enfans-Trouvés est établi et doté.

M. Dumolard s'est emparé de ce trait. Je dirai peu de chose du canevas de sa pièce qui est mal ourdi. Julie, pupille et nièce du seigneur de Sil'y, est venue se présenter comme dame hospitalière aux Enfans-Trouvés, où elle s'est fait précéder par le fruit ignoré de sa passion pour Folleville, officier attaché au parti de la fronde, et où elle a été reçue apparemment sans qu'on sût qui elle était, chose fort invraisemblable, mais fort nécessaire pour la pièce. L'oncle de cette jeune mère ne sait où elle existe ; il vient dans son hospice réclamer les bons offices de Paule directeur du conseil de conscience de la régence, pour faire avoir à son fils une commanderie dans l'ordre de Malte. On l'invite à visiter la maison. Le premier objet qu'il rencontre, est Julie. Il éclate en menaces contre elle et le fondateur des Enfans-Trouvés, et sort furieux. Folleville arrive d'un autre côté pour solliciter l'entremise de Paule, afin de se remettre en grace auprès du roi. Il voit son amante, et croit toucher au moment d'unir son sort au sien, en rentrant dans le devoir ; mais il rencontre un *trouble-fête*, M. de Sil'y fils, qui veut venger l'honneur de sa cousine. Paule fait entendre raison à ce petit mutin, en lui apprenant que l'officier retourne à la bonne cause, et veut tout réparer par un bon mariage. Alors l'oncle arrive, avec un ordre pour enfermer Julie. Assaut d'éloquence de la part de tous les personnages. Rien n'attendrit l'oncle. Un contre-ordre survient : « Il n'en est pas besoin, dit l'oncle ; Paule m'avait désarmé. » Le père et la mère se marient : mieux vaut tard que jamais.

On dit que cette pièce est le coup d'essai d'un jeune homme : il y a lieu de le croire ; car on n'y trouve aucune entente de la scène ; rien n'est motivé, préparé ni amené ; il y a quatre à cinq reconnaissances ou rencontres imprévues. Malgré ces coups de théâtre, l'action languit fréquemment. Tout a été cependant entendu avec patience, et quelquefois avec intérêt. Il y a eu seulement un léger murmure pour un mot qui n'en valait pas la peine. L'officier et la mère précoce voulant avoir un entretien, témoignent la crainte d'être surpris ; un soldat convalescent qui se trouve là, dit :

Ne suis-je pas ici pour faire sentinelle ?

Digitized by Google

et va se planter à la porte. Quelques-uns ont trouvé que cela avait trop l'air de *garder les manteaux*. Mais comme l'enfant étoit déjà fait, comme on devait être bien sûr qu'il ne serait désormais question que de le nourrir, et que l'entrevue se passerait en tout bien et tout honneur, cette délicatesse a paru outrée à plusieurs, et l'affaire n'a pas eu de suites. On a été plus fâché de voir le vertueux Paule user d'artifice pour s'assurer si le futur commandeur est digne de sa protection, de l'entendre proposer à ce jeune homme de concourir à l'obtention d'une lettre de cachet contre sa cousine : ce petit moyen ne convient aucunement à la sublimité du caractère de celui qui l'emploie. Néanmoins l'auteur a été demandé d'une voix à peu près unanime.

En général, les saints ne doivent pas être mis sur le théâtre. Cependant les deux fondateurs de la scène française en ont donné l'exemple : Polyeucte, Esther, Mardochée, Josabeth, Joad sont des saints, des saintes et des prophètes. Vincent de Paule est comme eux un personnage dramatique; mais on n'aime point à le voir occupé à recrépir l'honneur des filles-mères, à dénouer des romans. Il faut toutefois dire à la décharge de l'auteur, que s'il a mis sur le théâtre un des hommes les plus religieux qui aient existé, du moins il n'a blessé ni la religion ni ses ministres; et il faut bien se garder de confondre sa pièce avec quelques autres, où le projet de la tourner en ridicule est visible, tels que celle de *l'Abbé Pellegrin*, où ce prêtre est loué de sacrifier l'autel au théâtre; de Scarron, qui vend ouvertement son canonicat, 4000 livres, et dit que c'est pour rien, parce que le cardinal n'en donne pas à moins de 2000 écus. On sait bien que Scarron n'était pas fort scrupuleux, ni Mazarin non plus. Le premier sollicitant un bénéfice, comme on lui demandait de quelle espèce, répondit : « Si » simple, qu'il ne faille que croire en Dieu pour le desservir. » Mais ces traits, que l'histoire peut et doit peut-être conserver, ne sauraient sans danger être exposés sur la scène, dans un pays où l'on veut conserver la religion catholique.

M. Dumolard s'est bien gardé de manquer ainsi aux convenances. J'aurais pourtant desiré qu'il n'eût point parlé du carrosse de Paule, qui probablement n'en eut jamais, et qu'il eût averti l'acteur qui le représentait de s'habiller moins somptueusement. Du reste, il prête à son héros un langage constamment noble, décent, onctueux, quelquefois entraînant :

S'immoler au prochain, l'aimer et le servir,
Est le plus pur encens qu'au ciel on puisse offrir.

Digitized by Google

Qui les connaît (les hommes) les plaint, et qui les plaint les aime.
Un cœur vraiment pieux est toujours indulgent.

Aussi a-t-on beaucoup applaudi le soldat malade, lorsqu'il a dit, en parlant de Paule :

Un prêtre comme lui vaut presque un bon soldat.

Cette pièce fait beaucoup d'honneur à M. Dumolard comme écrivain, mais non comme écrivain dramatique : sous ce rapport, on peut le regarder comme un vrai novice.

Il n'y a dans Vincent de Paule qu'un seul rôle, pour ainsi dire, c'est le sien. Dorsan y a mis de la chaleur et de l'onction : il a beaucoup à se défendre de la monotonie de ses gestes, et il lui reste à acquérir de l'aisance et du naturel. En général on lui trouve trop d'apprêt et d'emphase.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Edouard et *Adèle*, ou *l'Indifférence par amour*, de M. *Dubois*.

Si l'on ne voulait que des occupations édifiantes et sérieuses ; s'il était possible que tout le monde s'y livrât, il faudrait sans contredit fermer tous les théâtres, et celui du Vaudeville un des premiers ; car rien n'est moins édifiant que ce qu'on y voit. Dans l'Indifférence par amour, c'est un père qui est, d'un bout de la pièce à l'autre, berné par son fils, et une femme qui va devenir sa bru. Il est vrai que ce père est un imbécille, et que les amans ne peuvent réussir qu'en le mystifiant. Si l'on objecte qu'il faut imaginer des situations qui ne compromettent pas l'autorité paternelle, les auteurs répondront que le Vaudeville n'est pas une école de mœurs, mais un rendez-vous de plaisirs ; qu'on n'y va pas pour entendre commenter le Décalogue ; que leurs bluettes ne peuvent causer d'incendie, et que personne ne s'avise de prendre leur badinage à la lettre et d'en faire la règle de sa conduite. Et peut-être faudra-t-il se contenter de cette excuse ; car il serait trop ridicule de juger le joyeux Vaudeville avec la gravité de l'aréopage. On pourrait cependant, sans un excès de rigorisme, exiger qu'il s'abstînt de livrer à la dérision ce qui ne saurait exister long-temps sans la croyance et la vénération publique.

M. Dubois a voulu s'affranchir du joug de l'usage qui semblait exiger un couplet d'annonce. Arlequin y a suppléé par un lazzi.

Digitized by Google

Quand la comédie aura été jouée, a-t-il dit, je viendrai vous l'annoncer. On s'est contenté de cette facétie qui ne me semble point très-saillante, quoi qu'on en dise.

M. de Bellecour a une aversion décidée pour les mariages d'inclination, parce qu'il y a été attrapé : il ne veut pas que son fils Edouard en contracte un de ce genre; et la moindre sympathie entre lui et sa future épouse, suffirait pour que le père s'y opposât. Il lui destine, en conséquence, une dame de Murville, qu'il s'imagine qu'Edouard n'a jamais vue. Il se trouve au contraire que c'est une jolie veuve dont Edouard est épris, et qui partage son amour. Les deux amans jouent l'indifférence devant le père, et même l'aversion. Averti du stratagême, il leur annonce, pour les éprouver, que puisqu'ils répugnent l'un et l'autre si fort à ce mariage, il n'y songe plus. Le couple amoureux, instruit de l'avis donné à M. de Bellecour, reçoit cette nouvelle avec tant de joie, qu'il est complètement abusé. Alors il veut les unir de force, et on ne lui oppose que la résistance nécessaire pour entretenir son erreur.

Qu'il croie que son fils cède par complaisance, on le conçoit; mais madame de Murville, maîtresse d'elle-même, comment peut-il penser qu'elle se prête à épouser un homme qui lui inspire plus que de l'indifférence? Il menace sa famille de toute sa colère. Ce motif est bien faible et bien vague pour déterminer la jeune veuve à un si grand sacrifice. On ne voit pas d'ailleurs, on ne dit point quel moyen aurait M. de Bellecour de se venger du refus qu'aurait fait madame de Murville d'épouser son fils, pour qui elle sent et à qui elle inspire un sentiment qui, dans la croyance du père, approche de la haine. Ce dénouement n'a aucune vraisemblance, et détruit toute illusion. M. de Bellecour, d'ailleurs, se méprend au caractère du *mariage d'inclination*. Si je ne me trompe, on n'a coutume de donner ce nom qu'à ceux où quelque convenance est sacrifiée à l'amour; car lorsqu'elles se joignent toutes à un goût réciproque, il me semble que ce n'est pas le cas d'un mariage purement d'inclination; et un père qui, comme M. de Bellecour, s'oppose à une alliance de cette espèce, figurerait mieux peut-être aux Petites-Maisons que sur un théâtre. Il y a un peu de langueur dans quelques scènes. Plusieurs couplets très-agréables ont soutenu la pièce et ont fait demander l'auteur.

Ce vaudeville est un hommage continuel au beau sexe, et quelquefois à sa prééminence sur le nôtre.

Si la femme écrit aussi bien,
C'est qu'elle écrit ce qu'elle pense.

Digitized by Google

Ces deux vers ont été vivement sentis. Il faut convenir que Voltaire écrivant contre les libelles, Rousseau contre les spectacles, Mercier contre la loterie, ont furieusement décrié la bonne foi du sexe masculin.

Beaucoup d'autres couplets ont été applaudis : je n'en ai retenu que ces vers :

Le premier plaisir est l'amour ;
Le premier bonheur, une femme.

et cette réponse d'Edouard à son père, qui lui dit qu'on se lasse bientôt d'une femme qu'on a prise par inclination :

L'hymen appuyé sur l'amour
N'éprouve point de lassitude.

Mais ce qui a plus contribué au succès de l'auteur, c'est madame Hervey, qui, naguère peu remarquée ou peu employée à ce théâtre, est venue se placer tout-à-coup entre madame Henri et mademoiselle Desmares, et soutient très-bien ce voisinage.

ANNONCES.

Nouveau Dictionnaire historique, ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom, par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des hommes célèbres dans tous les genres, avec Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce *Dictionnaire* ; par L. M. Chaudon et F. A. Delandine. Huitième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée ; treize volumes in 8°. à deux colonnes, de près de 700 pages chacun, et sur papier fin d'Annonay. Prix, brochés : 80 francs.

A Lyon, chez Bruyset aîné, et compagnie, imprimeurs-libraires.

On offre à l'empressement du public, la huitième et nouvelle édition d'un ouvrage attendu depuis long-temps. Les auteurs n'ont rien négligé de ce qui pouvoit concourir à la perfection de ce livre important. Chaque classe de la société, en particulier, trouvera dans cette Biographie universelle, la partie de l'histoire qui peut lui appartenir. Le législateur, le prélat, l'homme d'état, le ministre de la religion, le guerrier, le poète, l'artiste, le savant, le littérateur, le jurisconsulte, le commerçant, etc., etc., y trouveront l'histoire de ceux qui les ont précédés dans le genre de connoissances ou d'études auquel ils se sont livrés.

La Henriade, par Voltaire, avec notes, suivies de l'Essai sur la poésie épique ; nouvelle et jolie édition, ornée de dix jolies figures, et d'un frontispice gravé en taille-douce, propre à l'usage de la jeunesse. Un vol. in-12. Prix : 2 fr., et 2 fr. 70 c. par la poste.

A Paris, chez Le Prieur, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 278.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

De Londres. La fameuse motion de M. Fox, faite le 23 avril, sur la défense nationale, n'a pas complètement réussi, ni culbuté le ministère, quoiqu'appuyée par M. Pitt et tout son parti. Mais la victoire des ministres a été pénible, et présage, dit-on, leur chute. On dit même que M. Addington a fait sentir au roi la nécessité de sa retraite, et de celle de ses collègues.

Les anglais entassent conquêtes sur conquêtes : dans les Indes occidentales, Curaçao, la seule île considérable et commode pour le commerce qu'y eussent les hollandais ; dans les Indes orientales, Delhi, Agra. Tous ces pays sont beaucoup plus faciles à conquérir qu'à conserver, et cette grandeur colossale qui peut éblouir le peuple, ne paraît rien moins que solide aux hommes qui réfléchissent.

On écrit de *Lisbonne* : L'événement arrivé ici est sans exemple dans l'histoire de la navigation des peuples. Le nombre des bâtimens (anglais) qui se sont perdus, corps et biens, est de 36 navires marchands et une frégate. Toute la côte, entre Figuières et Aveiro, est couverte de débris. La perte est estimée à plus de 50 millions de notre monnaie. Plus de huit cents matelots ou passagers ont péri, parmi lesquels plusieurs familles de créoles qui passaient à la Jamaïque.

On mande de *Vienne*, en date du 29 avril : Depuis quelque temps les communications officielles sont très-fréquentes entre notre cour et les principaux cabinets de l'Europe. Cette activité de correspondre, ainsi que d'autres circonstances, font présumer qu'il se traite en ce moment des objets très-importans. Les derniers avis de Pétersbourg et de Copenhague confirment la nouvelle de la conclusion d'un traité d'alliance défensive entre la Russie et le Danemarck.

De Ratisbonne. Dans la déclaration verbale que le chargé d'affaires de la république française a faite en dernier lieu aux principaux membres de la diète, il exhorte à éviter toutes les contestations et dissensions intestines qui ne peuvent que devenir nuisibles, dans l'attente où est l'Empire d'une nouvelle intervention de la part de la France et de la Russie. Il témoigne en même temps, que les hauts médiateurs ne pourraient voir avec plaisir que la

Digitized by Google

commission d'exécution du conservatoire du conseil antique commençât ses opérations, d'autant plus qu'on a lieu de croire que son travail deviendrait aussi superflu que les réserves et protestations, etc.

Des bords du Mein, 17 mai. Les magistrats de Francfort ayant appris, qu'au mépris de leurs ordonnances, des particuliers avaient trouvé le moyen de soustraire à leurs recherches, et de cacher des émigrés et déportés français, condamnés à sortir de la ville, ont arrêté que « tout étranger muni d'un billet de permission du bureau des impositions, sera tenu de le porter sans cesse sur lui; que tout bourgeois et habitant, convaincu d'avoir logé, pendant un temps long ou court, quelque émigré ou déporté français, sera condamné sans rémission à l'amende de 20 rixd. et en cas de récidive traduit pardevant le sénat, pour subir une peine plus grieve; qu'il sera fait de fréquentes visites domiciliaires, et procédé, selon toute la rigueur des lois, envers les contrevenans, et qu'il sera accordé une récompense à ceux qui les dénonceront. »

On dit que des commissaires français se sont rendus à Munich, pour procéder, conjointement avec les magistrats bavarois, à l'interrogatoire des émigrés français qui ont été arrêtés à Munich, comme impliqués dans la conspiration contre le premier consul et le gouvernement français. On ajoute que ces commissaires assisteront aussi à l'interrogatoire de ceux des habitans de Munich qui se trouvent grièvement inculpés par la correspondance de M. Drake.

Des lettres de *Carlsruhe* annoncent, comme prochain, le départ du roi de Suède pour Munich, et de là pour Vienne. Après quelque séjour dans cette capitale, S. M. suédoise se propose, ajoute-t-on, de se rendre à Berlin.

PARIS.

Depuis plus de six semaines, le sénat s'occupait de la grande mesure proposée le 10 de ce mois par le tribun Curée. La série de cet événement, qui fera époque, est tracée dans le Journal officiel du 16. On y voit que, le 6 germinal, le sénat délibérant sur la communication qui lui avait été donnée, le 2 du même mois, au nom du gouvernement, par le grand-juge, de son rapport relatif aux complots de M. Drake, arrêta qu'une adresse serait pré-

Digitized by Google

sentée, à ce sujet, au premier consul par le sénat en corps. Elle avait un double objet : 1°. une haute-cour, ou jury national, pour juger les délits des fonctionnaires publics et les hommes d'état; 2°. des institutions tellement combinées, que leur système pût survivre au premier consul. « Vous fondez une ère nouvelle, dit le sénat; mais vous » devez l'éterniser : l'éclat n'est rien sans la durée. Grand » homme, achevez votre ouvrage, en le rendant immortel » comme votre gloire. Vous nous avez tirés du chaos du » passé; vous nous faites bénir les bienfaits du présent; » garantissez-nous l'avenir. »

Le premier consul a répondu par un message du 5 floréal, en invitant le sénat à lui faire connaître sa pensée toute entière; il termine ainsi : « Je desire que nous puis- » sions dire au peuple français, le 14 juillet de cette an- » née : il y a quinze ans, par un mouvement spontané, » vous courûtes aux armes, vous acquîtes la liberté, l'é- » galité, la gloire. Aujourd'hui, ces premiers biens des » nations, assurés sans retour, sont à l'abri de toutes les » tempêtes; ils sont conservés à vous et à vos enfans : des » institutions conçues et commencées au sein des orages » de la guerre intérieure et extérieure, développées avec » constance, viennent se terminer au bruit des attentats et » des complots de nos plus mortels ennemis, par l'adop- » tion de tout ce que l'expérience des siècles et des peuples » a démontré propre à garantir les droits que la nation » avait jugés nécessaires à sa dignité, à sa liberté et à son » bonheur. »

Le sénat répondit, le 14 floréal, que les Français voulaient le repos après la victoire. « Ce repos glorieux, » ajoute-t-il, ils le devront au gouvernement héréditaire » d'un seul, qui, élevé au-dessus de tous, investi d'une » grande puissance, environné d'éclat, de gloire et de » majesté, défende la liberté publique, maintienne l'éga- » lité, et baisse ses faisceaux devant l'expression de la » volonté souveraine du peuple qui l'aura proclamé..... » Ce gouvernement héréditaire ne peut être confié qu'à » Napoléon Bonaparte et à sa famille. La gloire, la recon- » naissance, l'amour, la raison, l'intérêt de l'état, tout » proclame Napoléon Empereur héréditaire. »

A cette réponse était joint un mémoire dans lequel le sénat développe les dispositions qui lui paraissent les plus propres à garantir « l'indépendance des grandes autorités, » le vote libre et éclairé de l'impôt, la sûreté des pro- » priétés, la liberté individuelle, celle de la presse, celle

Digitized by Google

» des élections, la responsabilité des ministres, et l'inviolabilité des lois constitutionnelles. »

La connaissance préliminaire de ces faits était indispensable pour bien entendre la réponse que le vice-président du sénat (le C. François de Neufchâteau) a faite le 14 de ce mois aux tribuns, qui sont venus y apporter le vœu de leur corps, relativement à l'empire héréditaire. « Depuis » le 6 germinal, a-t-il dit, le sénat a fixé sur le même » sujet la pensée attentive du premier magistrat..... Dans » vos discours publics, nous avons retrouvé le fonds de » toutes nos pensées; comme vous, citoyens tribuns, nous » ne voulons pas des Bourbons, parce que nous ne voulons pas la contre-révolution, seul présent que puissent » nous faire ces malheureux transfuges qui ont emporté » avec eux le despotisme, la noblesse, la féodalité, la » servitude et l'ignorance, et dont le dernier crime est » d'avoir supposé qu'un chemin pour rentrer en France » pouvoit passer par l'Angleterre.

» Comme vous, citoyens tribuns, nous voulons élever » une nouvelle dynastie, parce que nous voulons garantir » au peuple français tous ses droits qu'il a reconquis, et » que des insensés ont le projet de lui reprendre. Comme » vous, citoyens tribuns, nous voulons que la liberté, » l'égalité et les lumières ne puissent plus rétrograder. Je » ne parle pas du grand homme appelé par sa gloire à » donner son nom à son siècle, et qui doit l'être par nos » vœux, à nous consacrer désormais sa famille et son exis- » tence. Ce n'est pas pour lui, c'est pour nous qu'il doit » se dévouer. Ce que vous proposez avec enthousiasme, le » sénat le pèse avec calme. »

Le même jour, 14 floréal, à huit heures du soir, une députation de douze sénateurs s'est rendue au château de Saint-Cloud, pour porter au premier consul le vœu du tribunat, et la réponse du sénat à ce vœu.

— De toutes les parties de l'armée de terre et de l'armée navale, de toutes les villes, à commencer par celle de Paris, il arrive au *premier consul* des adresses qui expriment le desir de voir changer ce titre en celui d'*empereur héréditaire*. Le corps municipal de la capitale rappelle qu'il y a deux ans il présenta au premier consul son vœu pour l'hérédité. « Des motifs, ajoute-t-il, qu'il ne nous » est pas permis de pénétrer, vous déterminèrent à le re- » fuser, et même à en empêcher la publicité. »

Digitized by Google

(№. CLI.) 29 FLORÉAL an 12
(Samedi 19 Mai 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POESIE.

LA PROMENADE D'HIVER.

CONTEMPLE, ma Zélis, le deuil de la nature!
Vois ces chênes courbés sous les vents orageux,
Ces campagnes, ces bois privés de leur parure,
Cette aride colline, et ce ciel nébuleux!

HIVER, affreux hiver! la plaine dévastée
Seule n'est pas en butte aux traits de ta fureur!
Ton influence agit sur mon ame attristée,
Et ton pouvoir funeste usurpe aussi mon cœur.

Tu bannis le desir, tu fais fuir l'espérance,
Pour y faire régner la tristesse et l'effroi:
L'amour, le tendre amour, évitant ta présence,
Pour conserver son feu s'envole loin de toi.

O mortel malheureux, quelle est ta destinée!
Satisfait le matin, déburagé le soir,
Esclave des saisons, changeant comme l'année,
Tu passes tour-à-tour de la crainte à l'espoir.

Digitized by Google

Hélas ! dans les accès de ma mélancolie,
Je crois voir le malheur s'attacher sur mes pas.
Viens pour me dérober aux peines de la vie ;
Viens, ma chère Zélia ! me serrer dans tes bras.

Par Et. Chal....

ENIGME.

A peine ai-je l'existence
Que j'intrigue les curieux ;
Que de l'obscurité, jalouse par essence,
Incognito je voyage en tous lieux.
De ma discrétion quelquefois on s'irrite ;
Car trop parler n'est mon défaut ;
Il consiste, mon grand mérite,
A ne jamais dire le mot.

F***.

LOGOGRIPHE.

Je suis avec ma tête inconstant et frivole,
Et sans ma tête, aux dieux je porte la parole.

CHARADE.

Fort peu de mots à l'homme intelligent :
Je trouve l'adage excellent,
Et je le suis ; car, avec une *m*,
J'ai tout dit, et le mot lui-même.

F***.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Pistole-t.*
Celui du Logogriphe est *Papillon*, où l'on trouve *pin, Pô, Lia, Lapon, paon, pain, Jo, api, lapin, pal, lin, Nil, lion, Lo* (Saint Lo), *Pan.*
Celui de la Charade est *Toile.*

Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

*A Madame de L*******.*

C'est à la sensibilité,
A la douce délicatesse;
C'est aux graces, à la finesse,
Aux talens enchanteurs, sur-tout à la bonté,
Que je veux offrir mon ouvrage.
Sans doute c'est à vous qu'appartient cet hommage;
Je n'oserais le proclamer
Ce nom si pur !.... O mon amie,
Je connais votre modestie,
Je dois craindre de l'alarmer;
Qu'importe après tout ce mystère!
Ah! sans effort je puis me taire;
Vous dépeindre, c'est vous nommer.

LES SAVINIES,

OU LES DEUX JUMELLES.

Similissima coppia e che sovente
Esser solea cagion di doloe errore.

Jerusalemme liberata, T. Tasso.

Si l'amour s'allume et s'exalte au milieu de la pompe et de l'éclat des sociétés brillantes, l'amitié fidelle naît et se fortifie sur-tout dans le calme de la solitude, et parmi les nations les plus raprochées de la nature par la simplicité de leurs mœurs. Si deux êtres vertueux, confondant leur existence, ont pu parvenir à s'identifier l'un avec l'autre, une passion fragile ne fut point la cause de ce touchant phénomène; il fallut, pour le produire, le senti-

Digitized by Google

ment qui pouvant naître dès l'enfance, s'enflamme dans la jeunesse, s'affermit dans l'âge mûr, et se prolonge jusqu'au tombeau. C'est au sein de l'innocence que la sympathie et l'habitude ont dû former une telle union, dans une retraite obscure, loin du théâtre éclatant et dangereux où l'amour-propre et toutes les passions tumultueuses se disputent les préférences, et s'envient les applaudissemens. Que résulterait-il de cette amitié parfaite ? des peines inévitables et déchirantes, mais des émotions de l'ame à la fois pures et délicieuses, et les sentimens les plus délicats et les plus généreux que le cœur humain puisse éprouver. Tel est le tableau dont je veux tracer l'esquisse. Qu'importe qu'il ne soit pas sous mes yeux! l'imagination et la sensibilité, pour bien peindre, peuvent se passer de modèles : le cœur n'inspire rien d'idéal, il ne saurait inventer ; il devine, il découvre ; et si ce récit peut toucher, il est vrai.

Au fond du canton le plus sauvage de la Suisse, à Schindelingue, lieu pittoresque, entouré de bois, de coilines, et coupé par des torrens qui se précipitent des montagnes, on voit encore les ruines d'un château situé sur les bords du lac Laverzer : le voyageur qui parcourt la route d'Einsideln à Zug, ne manque jamais de s'arrêter dans cette solitude dont l'aspect a quelque chose de frappant. Le château n'est inhabité que depuis peu d'années; chacun de ses vestiges offre encore un souvenir intéressant; on y trouve partout le nom, toujours deux fois répété, de *Savinie;* il fait tout l'ornement d'un cabinet délabré, dont les peintures à fresque présentent, dans tous les panneaux, ces mêmes noms entrelacés ensemble, et couronnés de fleurs; ils sont aussi tracés sur l'écorce de presque tous les arbres; on aperçoit encore, dans l'enceinte qui formait les jardins, des treillages brisés, couverts

Digitized by Google

de pampres, qui s'étendent sur un banc de pierre portant cette inscription : *Bosquet des Savinies.* Le voyageur attendri aime à suivre la trace de ces êtres inconnus qui s'aimèrent, et qui vécurent dans ce lieu sauvage. Leur asile abandonné, dévasté, n'annonce que trop que *les Savinies* n'existent plus; mais on cherche, avec une douce émotion, les monumens champêtres de leur tendresse. A l'extrémité du parc on rencontre une jolie fabrique en ruines: une inscription apprend que c'était le *Temple du Bonheur*, élevé par *les Savinies* : trois statues en décoraient jadis l'intérieur; il ne reste plus que les piédestaux, sur lesquels on lit ces noms : *l'Innocence*, *la Jeunesse*, *l'Amitié.* Ce *Temple* ruiné *du Bonheur* conduit à une allée de saules au bout de laquelle se trouve un tombeau..... c'est celui *des Savinies.* Leurs cendres réunies, reposent sous un rocher couvert de mousse, qui s'élève sur le bord du lac, et qui se réfléchit sur la surface de l'onde.... Deux peupliers furent plantés jadis, le même jour, sur ce rivage; ces deux arbres jumeaux sont tellement inclinés l'un vers l'autre, que leurs branches flexibles s'entrelaçant ensemble, forment une espèce de dais au-dessus de la tombe : ce rocher mélancolique n'est point un écueil, le nautonier de ces pays agrestes ne craint point d'en approcher, et souvent, en le découvrant, il s'oriente sur ces bords déserts; les pâtres de la contrée y trouvent un doux abri, ils se reposent sur la cime du rocher; là, garantis des ardeurs du soleil par l'ombrage des peupliers, ils dominent la plaine, et suivant de l'œil leurs troupeaux, ils peuvent veiller sur eux..... Et moi aussi, dans mes pénibles voyages, j'ai rêvé sur *le rocher des Savinies*; j'ai pleuré sur leur tombeau, et j'ai recueilli, dans les chaumières dispersées de Schindelingue, la tradition intéressante qui forme le fond de cette histoire.

Digitized by Google

Antonia naquit à Genève; elle eut une sœur aînée qui, seule, obtint l'affection de sa mère : victime de cette injuste prédilection, Antonia passa la plus grande partie de sa jeunesse dans la douleur et dans les larmes. Un parent de sa mère, vivement touché de sa situation, devint son unique confident. Mulsain (c'était son nom), venait rarement à Genève; il attendait toute sa fortune d'un oncle établi et fixé à Schindelingue, et Mulsain passait dans cette solitude la plus grande partie de sa vie. Antonia fut entièrement sacrifiée à l'établissement de sa sœur, qui fit un riche mariage. Peu d'années après, la malheureuse Antonia perdit sa mère, et elle se trouva, à vingt-trois ans, orpheline, sans fortune, sans mentor, mais non sans consolation; il lui restait un ami. Mulsain accourut, il essuya ses larmes; il lui offrit mieux que de l'amour, une estime parfaite, une fidelle amitié. Antonia accepta sa main, et elle partit avec joie pour aller s'ensevelir à jamais dans les rochers de Schindelingue. L'aspect de ce lieu sauvage n'attrista point son cœur; le vieil oncle la reçut avec transport, il lui dit : « Vous régnerez ici, » et vous serez aimée. » Ce bon solitaire savait parler aux femmes; et que pouvait desirer de plus celle qui n'avait jamais été qu'une étrangère sous le toit maternel !

Ludvil (on appelait ainsi l'oncle de Mulsain), était un vieux célibataire de soixante ans; l'indolence, la paresse et la douceur formaient le fond de son caractère : il aimait par-dessus toutes choses le repos et la paix; il n'avait jamais voulu se marier, dans la crainte de perdre une partie de sa tranquillité. Quoiqu'il fût incapable d'affectation et de fausseté, il était l'homme du monde que l'on jugeait le plus mal : presque toutes les apparences en lui étaient trompeuses; on le croyait philo-

Digitized by Google

sophe, parce qu'il vivait depuis dix ans dans une retraite absolue, et il ne s'y était fixé que par nonchalance; il s'y trouvait bien, il y restait. Il avait l'air sérieux et réfléchi; on le prenait pour un profond penseur, et il n'avait médité de sa vie; on pensait même, en le voyant au milieu de ses rochers et sur les rives de son lac, qu'il avait quelque chose de romanesque dans le caractère; mais il ne cherchait les torrens et les ruisseaux que pour jouir de leur fraîcheur; il ne s'oubliait sur les tapis de verdure que pour se reposer et pour dormir. Peu susceptible d'éprouver un attachement véritable, il avait une aménité et une sorte d'indulgence qui le faisaient passer pour le vieillard le plus sensible. Il ne grondait point, c'eût été une fatigue; il aimait mieux pardonner sans explication, que s'émouvoir ou s'ennuyer : un infortuné venait-il l'implorer, il se hâtoit de le secourir, et sur-tout afin de s'affranchir d'une sensation pénible. On ne se doutait pas qu'il fût le plus exigeant de tous les hommes; il paraissait ne dominer personne, et il enchaînait tout ce qui l'approchait : si on le quittait, il ne se plaignait point; mais il avait l'air si attristé, et quand on revenait, il était si heureux, qu'on se reprochait la plus courte absence. Il était dangereux d'avoir pour lui une attention nouvelle; il s'en montrait si touché, il en parlait tant, et avec des expressions de reconnaissance qui marquaient si clairement qu'il était persuadé qu'on ne manquerait pas de la renouveler, qu'il n'était guère possible d'avoir le courage de tromper son espérance. Enfin, par la disposition de son humeur, il avait naturellement trouvé un grand secret, celui d'embellir et de cacher l'égoïsme sous la dissimulation, et de maîtriser tous ceux qui l'entouraient, non-seulement sans autorité, mais en se faisant chérir.

Digitized by Google

Ludvil vit arriver Antonia avec une joie sincère: sa gouvernante vieillissait et devenait infirme ; ses soins, que l'on regrettait, allaient être rendus par une jeune nièce reconnaissante. En effet, le château prit tout-à-coup un nouvel aspect ; il parut plus riant, plus animé ; on y trouva subitement plus d'ordre et de propreté ; un certain air d'élégance y fit sentir l'influence d'une *maîtresse de maison ;* on voyait, en y entrant, qu'une femme *l'habitait.* Le vieil oncle était mille fois mieux servi, mieux soigné, et, chaque jour, il répétait l'éloge d'Antonia, il félicitait son neveu d'avoir su faire un si bon choix. Au bout de quelques mois, Antonia devint grosse. Douée d'une extrême sensibilité ; n'ayant jamais connu l'amour, Antonia desirait avec ardeur des enfans ; elle sentait d'avance qu'elle les aimerait passionnément : elle se proposait d'établir entre eux la plus parfaite égalité ; car elle se rappelait avec amertume tout ce qu'elle avait souffert de l'injustice de sa mère.

Sur la fin de l'automne de la même année, Antonia mit au jour deux jolies petites jumelles qui se ressemblaient si parfaitement, que l'on fut obligé, au moment de leur naissance, de leur mettre une marque différente pour les distinguer l'une de l'autre. Quand elles furent habillées, on les déposa toutes les deux dans les bras de leur mère, qui, un instant après, se trouva seule avec elles. Alors, les regardant avec un sentiment inexprimable de joie et de tendresse : « Innocentes créatures, dit-elle, le ciel, exauçant tous mes vœux, vous a formées pour être aimées également. Ah ! je veux à jamais me tromper en vous regardant, et vous confondre dans mon cœur ! Je veux que les lois même ne puissent accorder à l'une de vous la plus légère préférence..... J'abolis entre vous ce droit d'aînesse qui me fut si funeste..... »

Digitized by Google

En disant ces paroles, Antonia arracha les rubans qui servaient à distinguer l'aînée de la cadette; on arriva dans cet instant, et Antonia déclara qu'ayant changé plusieurs fois de place ses enfans, elle ne savait plus quelle était l'aînée. Le père et l'oncle s'étonnèrent et murmurèrent. Antonia laissa croire qu'elle n'avait fait qu'une étourderie; elle fut un peu grondée, mais la chose étant sans remède, on prit bientôt son parti là-dessus.

Antonia, fidelle à son système d'égalité, voulut que ses filles portassent le même nom. On lui représenta qu'alors on n'aurait aucun moyen de distinguer l'une de l'autre; elle répondit que c'était tout ce qu'elle désirait. Comme elles étaient nées le 19 d'octobre, on les appela toutes deux *Savinie*, nom de la sainte du jour de leur naissance. Le même sein, le sein maternel nourrit à la fois les deux jumelles; elles furent tellement élevées à s'aimer qu'elles devinrent inséparables, et que, si l'une pleurait, l'autre aussitôt fondait en larmes. Cet instinct de la nature et de la sensibilité se manifestait chaque jour d'une manière plus touchante: le temps et l'âge ne firent qu'accroître une amitié exaltée par tous les soins d'Antonia, et fortifiée par l'habitude et par la conformité d'inclinations et de caractères. Tout entre elles était commun, leurs joujoux, leurs vêtemens, et même leurs punitions et leurs récompenses. Accusait-on l'une d'avoir fait une faute, la mère punissait au hasard celle qui se trouvait sous sa main; et l'enfant, ne fût-elle pas la coupable, ne réclamait point contre le châtiment: on l'avait accoutumée à penser qu'elle ou sa sœur c'était la même chose; dans ces occasions, elle n'imaginait pas qu'il fût raisonnable de dire, *ce n'est pas moi*; et d'ailleurs, si l'on mettait sa sœur en pénitence, elle se trouvait aussi punie qu'elle. Rien ne pouvait exciter leur jalousie;

Digitized by Google

elles adoraient leur mère, et quoique cette dernière sût parfaitement les distinguer l'une de l'autre, malgré leur extrême ressemblance, elle feignait toujours de les confondre ensemble, et de ne jamais chercher à les reconnaître. Si elle en caressait une, elle disait : Je sais bien que je tiens *une Savinie* sur mes genoux, mais j'ignore laquelle; que m'importe, puisque je les chéris également. L'une avait plus de mémoire et annonçait plus d'esprit; on ne leur fit jamais sentir que l'on s'en aperçût : souvent celle qui apprenait mieux récita la leçon de sa sœur; et c'était non-seulement sans artifice, mais elle disait avec naïveté: Elle n'a pas pu apprendre sa tâche, je l'ai apprise de plus, ainsi cela est égal; et l'on en convenait. Antonia, seulement, disait à l'autre : Applique-toi donc aussi, afin de rendre quelquefois à ta sœur le même service. Cette exhortation suffisait pour donner la plus vive émulation ; et les progrès, des deux côtés, furent tels que la tendresse maternelle pouvait les desirer. Elles se ressemblaient si parfaitement, que l'on ne pouvait faire l'éloge de la figure de l'une, sans louer celle de l'autre. Elles avaient exactement le même son de voix: écouter chanter l'une avec plaisir, c'était les applaudir toutes deux. Elles s'identifièrent si bien ensemble, que les méprises continuelles dont elles étaient les objets, n'eurent bientôt plus le pouvoir de les amuser et de les surprendre: ce n'était plus pour elles des erreurs; il leur semblait que ne faire d'elles qu'une seule personne, ce n'était pas se tromper ; *le moi*, entre elles, devint non-seulement inusité, il fut presque entièrement oublié. Antonia leur donna toutes les superstitions de sentiment qui pouvaient accroître encore leur affection mutuelle; et plusieurs maladies qu'elles eurent ensemble, ne leur laissèrent aucun doute sur la réalité de la *sympathie* physique. L'imagination

Digitized by Google

et la sensibilité fortifièrent en elles ces illusions; celle qui voyait sa sœur se heurter ou tomber, croyait sentir, et sentait en effet la commotion du coup; les souffrances ainsi que les plaisirs devinrent des liens de leur amitié, et elles parvinrent, par la suite, à se persuader entièrement qu'un seul et même fil composait la trame de leur vie, et qu'indépendamment des regrets et de la douleur, la mort de l'une entraînerait celle de l'autre, par une loi mystérieuse et irrévocable de la nature. Cette singulière existence charmait Antonia, effrayait quelquefois Mulsain, et confondait Ludvil, qui n'avait jamais vécu que pour lui-même: Je n'y comprends rien, disait-il. Ah! quelles sont heureuses! s'écriait Antonia. Mais, répondait le sage Mulsain, que deviendront-elles si le sort un jour les sépare?.... Hélas! comment s'alarmer quand on jouit avec délices du bonheur le plus pur et le plus légitime? La prévoyance peut-elle s'allier avec une extrême sensibilité? Ah! sans doute, les femmes doivent se laisser guider par les hommes; eux seuls, en effet, possèdent la sagesse; celui qui peut toujours calculer et bien voir est fait pour gouverner l'autre.

Antonia était la plus heureuse des mères et des épouses; Mulsain l'aimait tendrement: ils se suffisaient à eux-mêmes; ils vivaient dans la plus parfaite union. Mais le vieux Ludvil était souvent mécontent depuis la naissance *des Savinies*; on était moins occupé de lui; Antonia consacrait une grande partie de son temps à l'éducation de ses filles; ces dernières donnaient toutes les préférences de sentiment à leur mère et à Mulsain; une espèce de jalousie sans aucune sensibilité tourmentait en secret le vieillard. On lui prodiguait toujours de tendres soins, mais il en voulait d'exclusifs; il devenait sombre, chagrin; il connaissait enfin

Digitized by Google

combien l'égoïsme répand d'humiliation sur la vieillesse. Qu'est-ce qu'un être prêt à finir, un être qui a perdu sa force, ses agrémens, ses talens, et qui, ne pouvant se contenter d'une douce affection, et d'un juste tribut de reconnaissance, de respect et de vénération, veut encore être toujours préféré, et que tout se rapporte à lui ?

Cependant les deux sœurs atteignirent leur seizième année : elles avaient une beauté aussi touchante que régulière, leur ressemblance était toujours aussi frappante; les mêmes traits, la même taille, le même son de voix, les rendaient si semblables, que, jusqu'alors, l'œil seul d'une mère avait pu les distinguer l'une de l'autre. Cependant, en les regardant et en les comparant avec une extrême attention, on s'apercevait que l'une des deux était plus belle, et qu'elle avait plus de grace encore que sa sœur; sa figure entière était un chef-d'œuvre de la nature, un tableau parfait dont la seconde ne paraissait être qu'une charmante copie : cette différence était trop délicate pour frapper des yeux vulgaires ou des indifférens. Elevées dans une profonde solitude, elles n'avaient encore vu que leurs parens, des domestiques et de sauvages villageois; on les avait regardées sans songer à les comparer. Si elles eussent vécu dans le monde, elles n'auraient eu ni les mêmes caractères, ni les mêmes sentimens; on eût déjà répété mille fois à chacune, en particulier, qu'elle était la plus aimable et la plus jolie, et chacune aurait fini par le croire, ou, du moins, par le desirer. Mais, dans leur simplicité touchante, la plus légère idée de rivalité n'avait jamais pu s'offrir un moment à leur esprit : elles étaient dans cet âge où les attachemens passionnés ont toute la naïveté de l'enfance, et toute l'énergie, toute la généreuse sensibilité de la jeunesse. O qu'il est doux d'aimer,

Digitized by Google

avec une heureuse inexpérience, lorsqu'on ne croit encore ni à l'inconstance ni à l'ingratitude! Les Savinies se chérissaient avec une parfaite sécurité : décidées à ne jamais se quitter, elles pensaient que la mort même ne pourrait les séparer, puisqu'elles croyaient que la vie de l'une, même physiquement, dépendait de celle de l'autre; cette idée produisait en elles un effet qui avait quelque chose de magique; car l'attachement à la vie et à sa propre conservation, cette espèce d'égoïsme indestructible, n'était en elles que la cause la plus puissante d'un intérêt réciproque et d'un dévouement sans bornes. Elles ne pouvaient mutuellement s'inspirer de la reconnaissance : ce noble sentiment est-il nécessaire à l'amitié? peut-il même s'allier avec une véritable sympathie? on ne croit rien devoir tant qu'on aime, on sent qu'on a tout payé; et quelle reconnaissance pourraient produire les bienfaits et les actions les plus touchantes qui ne sauraient étonner, et qu'on n'a jamais regardés comme des efforts pénibles, ou comme des sacrifices? Les deux jumelles s'aimaient comme on s'aime soi-même; et l'une, en exposant ses jours pour sauver ceux de sa sœur, eût pensé n'agir que pour elle-même, et n'eût, en effet, cédé qu'à un mouvement irrésistible. Elles se connaissaient si bien, elles avaient des sentimens si parfaitement semblables, que, sur les choses et sur les personnes, elles ne se demandaient plus leur opinion, elles la savaient toujours d'avance; leur confiance mutuelle n'avait plus de mérite; elles se devinaient trop facilement pour qu'il leur fût possible de se rien cacher. Toujours ensemble, elles ne pouvaient se quitter un moment sans peine, et se trouver séparées sans inquiétude; l'une des deux, sans sa sœur, n'aurait pu goûter un amusement. Loin de jouir d'un beau spectacle, elle n'eût fait que le desirer; sa sœur ne

Digitized by Google

le voyait pas!..... Un de leurs grands plaisirs était d'aller passer les belles soirées d'été sur le rocher qui prit leur nom, et qui se trouvait situé sur le bord du lac Laverzer. Antonia, dès les premiers jours de son arrivée à Schindelingue, avait admiré ce rocher couvert de mousse et de verdure, et dont le sommet offrait une espèce de plate-forme sur laquelle deux personnes pouvaient être commodément assises. On découvrait de là une vue ravissante; d'un côté l'œil se reposait sur des prairies charmantes; et de l'autre on dominait le lac dans toute son étendue; il baignait le pied du rocher. Antonia et Mulsain passèrent là souvent des heures délicieuses, et le jour de la naissance des deux jumelles, Antonia leur consacra ce rocher qu'elle aimait; elle fit planter auprès, sur la rive, deux peupliers, et l'on grava sur le roc le double nom de *Savinie*. Les deux sœurs embellirent ce lieu champêtre que la piété filiale et l'amitié leur rendaient si cher; des rosiers et des lilas formèrent une espèce de couronne autour du rocher; une guirlande de pampres et de chèvrefeuille unit les deux peupliers, et, tous les jours de la belle saison, ces deux arbres protecteurs, doux emblême de la tendresse fraternelle, furent ornés des fleurs les plus fraîches, cueillies dans les jardins et dans les champs: le rocher lui-même fut jonché de feuilles de roses; on dévastait sans pitié le parterre et la prairie pour le décorer; il ne représentait plus qu'un prodigieux monceau de fleurs; on l'aurait pris alors pour le trône de Flore. Là, passant des heures entières, les Saviniess'entretenaient de leur bonheur, et formaient d'innocens projets, non pour un avenir éloigné, on n'y pense point quand on est heureux, mais pour le lendemain, ou pour le reste de la soirée. Souvent elles chantaient des romances; elles aimaient aussi à contempler dans le lac leurs

Digitized by Google

figures semblables, représentées comme dans un miroir sur la surface d'une eau pure et tranquille; quelquefois l'une des deux, seulement, se penchant en avant et se voyant dans l'onde, disait, en souriant : Ma sœur, je te regarde. Oui, répondait l'autre en l'embrassant, oui, c'est bien moi.

Tous les jours, l'une ou l'autre Savinie alternativement faisait une lecture au vieux Ludvil; pendant ce temps, celle qui ne lisait pas se promenait dans les jardins par l'ordre d'Antonia. Un matin, la jeune Savinie, durant la lecture faite par sa sœur, était assise au bord d'un grand bassin d'eau : elle regardait un enfant, fils du jardinier, qui jouait à trente pas d'elle, lorsque tout à coup elle le vit tomber dans le bassin, qui n'avait que trois pieds d'eau de profondeur; mais dans lequel un enfant, dans sa quatrième année, se serait infailliblement noyé, si avec la rapidité de l'éclair Savinie ne se fût élancée dans le bassin, et n'eût saisi l'enfant au moment où la mère, saisie d'effroi, accourait pour le secourir. Savinie mit l'enfant dans ses bras; et la mère, pénétrée de reconnaissance, tomba baignée de larmes à ses pieds, en s'écriant : O ma bonne demoiselle, que je sache à qui je dois la vie de mon enfant!..... Quoi! répondit Savinie, ne sais-tu pas que je suis une *des Savinies?* .....— Oh! pardonnez-moi, mais on ne sait jamais laquelle; donnez-moi un signe pour vous reconnaître et pour vous distinguer de votre sœur..... — De ma sœur! et pourquoi? — Pour connaître celle qui m'a rendu mon enfant. — Et ma sœur ou moi, n'est-ce pas la même chose? — Mais pas du tout pour moi. Cette réponse parut si extraordinaire à Savinie, qu'elle n'y vit que de la simplicité; elle sourit. Ma bonne Maria, dit-elle, sois bien assurée que nulle différence ne peut exister entre *les Savinies.* — Mais c'est vous toute

Digitized by Google

seule qui avez sauvé mon enfant. — Ma sœur à ma place l'eût sauvé de même. — Pourtant c'est vous que je dois aimer. — Ainsi donc tu dois aimer ma sœur. — Pas tant que vous. — Je vois que je ne pourrai jamais te faire entendre raison ; mais écoute, si tu n'aimais pas ma sœur autant que moi, tu ne me paraîtrais qu'une ingrate. — O mon Dieu, je suis si reconnaissante !..... — Dans ce cas tu aimeras également les Savinies. — Ma chère demoiselle, si, au lieu de vous jeter à l'eau pour mon enfant, vous m'aviez fait du mal, devrais-je en vouloir à votre sœur ? — Tu fais là un bien mauvais raisonnement ; est-ce que nous pouvons *faire du mal ?* est-ce que nous sommes méchantes ? — O Dieu, non !..... mais enfin, si l'une des deux, si votre sœur l'était ?.... — Eh bien nous ne serions plus *les Savinies*, nous serions deux personnes différentes. Comme elle disait ces mots, elle se trouvait à la porte du château, où elle se hâta d'entrer pour aller quitter ses vêtemens mouillés.

Dans l'une des plus belles soirées de l'été, les deux sœurs assises sur leur rocher, furent témoins d'une scène pantomime qui les toucha vivement. Il y avait vis-à-vis du rocher, sur l'autre rive du lac, une chaumière isolée, ombragée de tilleuls, et entourée d'un joli jardin : les Savinies connaissaient les propriétaires de cette habitation ; c'étaient une vieille veuve avec ses deux petites filles, dont l'une, qui venait de se marier, devait ce jour même quitter le rivage, sa patrie, pour aller s'établir à vingt lieues de là, dans le village de son nouvel époux. Les Savinies aperçurent de loin, mais distinctement, la veuve, son gendre et ses filles qui sortaient de la petite cabane, et qui s'avançaient lentement sur le bord du lac, où la nacelle qui devait transporter les deux époux chez eux, était attachée au tronc desséché d'un vieux saule. La grand'mère

Digitized by Google

grand'mère et ses filles s'embrassaient en pleurant ; la jeune sœur de la nouvelle mariée, au moment de la séparation, s'élança dans le bateau pour serrer encore une fois contre son sein la compagne chérie qu'elle allait perdre : enfin il fallut se quitter, le bateau s'éloigna de la rive ; la jeune mariée, baignée de larmes, tendait les bras vers les premiers objets de sa tendresse, et vers la paisible chaumière où restait son berceau, et, livrée à l'inconstance des lacs orageux de ces contrées, elle abandonnait le doux asile où s'écoulèrent dans l'innocence les années les plus heureuses de sa vie, pour aller chercher un pays inconnu, avec le saisissement d'une vague inquiétude sur un avenir incertain..... Ce spectacle émut profondément les Savinies ; hélas ! dit l'une des deux, que je la plains, cette infortunée que l'on arrache ainsi de la demeure maternelle ! O ma sœur, que deviendrions nous si l'on nous séparait !...—Peux-tu nous comparer à des sœurs qui ne sont pas jumelles ! quel est le barbare qui voudrait nous séparer ? —Nous n'avons qu'une même destinée ; si nous changeons d'état le même jour, le même autel recevra nos sermens, et nous ne quitterons jamais le toit paternel. Comme elle disait ces paroles, elle aperçut de loin une barque qui voguait de leur côté ; le temps était orageux, et la barque agitée, car un vent assez fort venait de s'élever (1). Bientôt on distingua dans cette nacelle un vieux batelier et un jeune homme d'une tournure agréable, et bien mis. Cependant le ciel s'obscurcissait et se couvrait de nuages d'un rouge foncé, d'où s'échappaient des éclairs qui, répétés dans le lac, semblaient s'y prolonger et le sillonner d'une lumière éclatante et

(1) Les lacs de la Suisse sont très-dangereux ; des bateaux y périssent souvent.

Digitized by Google

rapide. Les eaux, en réfléchissant les couleurs tranchantes des cieux et la forme ondulée des nuages, offraient l'aspect effrayant d'une mer de feu, dont les vagues, horriblement agitées, paraissaient devoir engloutir ou consumer la barque fragile qu'elles portaient. Les Savinies faisaient des vœux ardens pour le salut de ce petit bateau; pénétrées de frayeur et de la plus tendre compassion, toutes les deux en même temps se mirent à genoux pour implorer le ciel en faveur de ces infortunés prêts à périr..... Sans leur attitude suppliante, on les aurait prises pour les divinités protectrices de ces rives sauvages..... Tout-à-coup le vent redoublant avec impétuosité, la barque chavira à cinq cents pas du rocher..... Les Savinies poussèrent de lamentables cris; mais elles virent aussitôt le jeune homme, qui nageait parfaitement, reparaître sur l'onde; alors l'une des deux descendit rapidement du rocher, pour aller chercher du secours; l'autre resta afin d'inviter l'étranger à venir se reposer dans leur château. Cependant l'inconnu, près d'atteindre le rivage, retourna la tête derrière lui, et voyant que le vieux batelier n'avait plus la force de nager, il fut à son secours, le saisit par le bras, ne le quitta plus, et jouit du double bonheur d'échapper à un grand danger et de sauver son semblable. Il prit terre au pied du rocher. La tremblante Savinie, transportée de joie, fit une touchante exclamation; l'étranger leva les yeux..... Quelle fut sa surprise en apercevant la plus charmante personne qu'il eût jamais vue, sur ce trône majestueux de fleurs qui paraissait suspendu sur le lac...! Il mit un genou en terre; et Savinie, avec toute l'ingénuité de l'innocence et toute la sensibilité de l'intérêt le plus tendre, lui tendit les bras; elle souriait, et ses pleurs inondaient encore son visage..... Etre céleste! s'écria l'étranger, tes

Digitized by Google

larmes coulent pour moi ; ah ! ce sont tes vœux qui m'ont sauvé..... Dans ce moment l'autre Savinie accourut sur le rivage avec des domestiques et ses parens, qui, inquiets de leurs filles durant cet orage, étaient venus les chercher. Savinie les avait rencontrés à peu de distance du rocher, et elle les amenait avec elle, en les devançant, car elle courait avec rapidité. L'étranger, toujours à genoux, avait les yeux fixés sur la Savinie du rocher; elle lui parlait, il l'écoutait avec un sentiment d'adoration, lorsqu'il entendit tout près de lui cette voix si jeune et si douce, l'inviter à se rendre au château. Il se lève en tressaillant, et il reste pétrifié d'étonnement, en voyant à côté de lui l'autre Savinie.... Il reporta ses yeux sur le rocher ; il y retrouva la même figure..... O ciel ! s'écria-t-il, la nature, contente de son ouvrage, a donc voulu le recommencer une seconde fois, et elle a produit deux chefs-d'œuvre semblables !.....

Antonia et Mulsain s'approchèrent dans cet instant de l'étranger, qui leur apprit qu'il était genevois ; qu'il faisait, pour son plaisir, le tour de la Suisse, et qu'il se nommait Valrive. Mulsain connaissait et estimait ses parens ; il fut charmé de recevoir ce jeune homme qui avait les manières les plus nobles et la figure la plus intéressante. On se hâta de se rendre au château, où tous les soins d'une bienfaisante hospitalité furent prodigués à Valrive et au vieux batelier. Cependant Valrive ne se lassait point de contempler les deux jumelles ; il voulait reconnaître celle qui avait reçu son premier hommage, et dont il avait vu couler les larmes ; mais il lui fut impossible de la distinguer de sa sœur, et personne ne pouvait la lui désigner : on répondait à ses questions, *qu'elles n'avaient point de surnoms, qu'il n'y avait point*

Digitized by Google

d'aînée..... Il ne revenait pas de sa surprise... On se mit à table ; Valrive se plaça vis-à-vis les deux jumelles, et à force de les regarder attentivement, et de les comparer, il parvint à découvrir cette légère différence qui se trouvait entre leurs visages. Charmé de voir enfin que l'on pouvait faire un choix entre elles, il desira vivement que la plus belle fût la Savinie du rocher.... Il s'approcha d'elle après le souper, et d'une voix basse et timide, il lui dit qu'il n'oublierait jamais la sensibilité qu'elle avait montrée, lorsque *pour la première fois il l'avait vue sur le rocher*..... Savinie convint qu'elle n'avait jamais été plus attendrie. A cette réponse Valrive tressaille de joie ; il retrouve avec certitude celle qu'il cherchait, et il est sûr de ne plus la confondre désormais avec sa sœur... Cependant Savinie, par réflexion, lui demande comment il peut deviner que c'est elle qu'il a vue d'abord. Ah, répondit-il, les yeux peuvent tromper, mais le cœur ne saurait se méprendre. A ces mots, Savinie étonnée, interdite, rougit et garde le silence. Dans ce moment sa sœur s'avançait vers elle ; Valrive se hâte de parler d'autre chose. Valrive, malgré les fatigues de la journée, passa la nuit entière sans fermer l'œil ; il ne pensait qu'à la Savinie du rocher ; il l'aimait déjà passionnément : faut-il s'en étonner ? il était si jeune, et à cet âge, rien ne fait naître promptement l'amour comme une première entrevue singulière et romanesque.

Le lendemain matin, Valrive vit un grand mouvement dans le château ; il apprit qu'Antonia s'était trouvée fort mal dans la nuit ; qu'elle avait une grosse fièvre et du délire : il fut trouver le vieillard, maître du château, pour lui exprimer combien il serait affligé de quitter ceux qui l'avaient reçu avec tant de bonté ; avant qu'ils

Digitized by Google

fussent rassurés sur un tel sujet d'inquiétude. Ludvil, effrayé déjà de la tristesse répandue dans la maison, fut enchanté d'y garder un jeune homme aimable, qui, du moins, ne serait pas profondément affecté de l'état alarmant d'Antonia. Quand on ne partage pas une douleur générale, on éprouve une secrète humiliation et une sorte de désœuvrement plus insupportable, peut-être, que le chagrin même : il faut s'abaisser à feindre; on reconnaît malgré soi que l'égoïsme a quelque chose de honteux et de vil. Il ne suffit pas alors de le cacher sous des formes aimables, obligeantes; il faut montrer une vive sensibilité, et l'on a beau s'exercer dans cet art, on ne le possédera jamais : on envie ceux qui pleurent sans effort, et on voudrait souffrir afin de paraître naturel ; on devient étranger à tous ceux qui sont plongés dans une profonde affliction; on n'entend point leur langage, on ne sait point leur parler, on les importune, on les blesse sans le vouloir, on se trouve tout-à-coup isolé, et il est affreux de l'être même parmi les infortunés. Dans cette situation, on est trop heureux de rencontrer un indifférent avec lequel on peut, de temps en temps, se reposer d'une si pénible contrainte. Ludvil accueillit donc de très-bonne grace la demande de Valrive : Restez avec nous, lui dit-il; vous me charmerez; je suis accablé d'inquiétudes, j'ai grand besoin de me distraire un peu ; tous les soirs nous jouerons aux échecs; car sur-le-champ le vieillard pensa que Mulsain ne ferait plus sa partie, du moins pendant sept ou huit jours, et il admira la Providence qui, pour le remplacer, avait fait échouer Valrive sur les bords de Schindelingue.

Cependant les deux sœurs, également attachées à leur mère, étaient enfermées dans sa chambre ; et baignées de larmes au chevet de son lit, elles ne s'occupaient que de leur douleur ; elles voyaient

Digitized by Google

cette mère chérie dans un état dangereux, nulle autre idée ne se mêlait à cette accablante pensée : le souvenir de ce jeune étranger qui, la veille, leur avait paru si aimable, était entièrement effacé de leur mémoire. Le médecin qu'on avait envoyé chercher, vint le soir; il rassura un peu la famille alarmée, en disant qu'Antonia n'était point en danger; néanmoins il déclara que la maladie serait longue; et le lendemain, quoiqu'Antonia n'eût pas encore repris toute sa connaissance, il la trouva beaucoup mieux, et il répondit de sa vie. Alors les Savinies se rappelèrent le jeune étranger; elles apprirent avec joie qu'il était toujours dans le château. Celle qu'il aimait, le rencontra l'après-midi; il la regarda fixement, et en cherchant à la reconnaître, il lui parla d'Antonia avec une extrême sensibilité. Savinie profondément attendrie, l'écoutait en silence, et ses pleurs coulèrent doucement sans qu'elle s'en aperçût, Ah ! c'est-elle ! s'écria Valrive; je la reconnais à ces larmes touchantes..... c'est la Savinie du rocher..... c'est celle que j'ai vue pleurer pour moi !.... — Ma sœur pleurerait de même en vous écoutant. — Ah ! je ne veux toucher que vous..... Ces mots firent palpiter le cœur ingénu de Savinie; c'était la première fois qu'elle éprouvait une sensation agréable, en se voyant préférée à sa sœur : ce mouvement si nouveau ne pouvait l'étonner, elle ne le remarqua pas. La jeunesse ne réfléchit point quand elle est vivement émue; toute entière au sentiment qui l'anime, elle oublie alors tous les autres : souvent on l'accuse à tort d'inconstance; une impression nouvelle ne détruit pas en elle les impressions déjà reçues, mais elle en suspend l'effet : à seize ans, avec une telle ignorance, une ame sensible et une imagination exaltée, tous les mouvemens du cœur sont passionnés, et le premier enchantement de l'amour peut facilement affaiblir celui de l'amitié.

Digitized by Google

Valrive éperdument amoureux, confia le soir même son secret à Ludvil, qui s'étonna qu'il eût pu choisir entre deux objets si semblables. Valrive était riche, indépendant, âgé de 25 ans, et son maître : Ludvil l'assura qu'il obtiendrait sans peine le consentement de Mulsain et d'Antonia, mais que ce serait à condition de se fixer à Schindelingue. Le vieillard, pour l'intérêt de ses plaisirs, le desirait vivement lui-même, et Valrive s'y engagea. Ludvil lui dit encore qu'il fallait trouver un mari pour l'autre Savinie, parce qu'Antonia voulait absolument marier ses deux filles en même temps. Valrive répondit qu'il avait un cousin-germain, son ami intime, jeune, aimable, maître de sa fortune et sans engagement, et que d'avance il répondait de lui.

Le jour suivant, Antonia se trouva si bien que, contre l'attente même du médecin, elle fut en état de se lever, et de passer la journée sur une chaise longue; mais elle était d'une faiblesse extrême, et quoiqu'elle eût toute sa connaissance, elle n'avait pas encore repris sa mémoire, et elle ne conservait qu'une idée très-confuse de tout ce qui s'était passé depuis quelques jours. Elle dormit durant presque toute l'après-midi, et les Savinies passèrent ce temps chez Ludvil, avec Mulsain, le médecin et Valrive : ce dernier vit aisément que celle qu'il aimait, partageait ses sentimens; mais il ne s'aperçut pas qu'il avait produit la même impression sur le cœur de sa sœur : les deux jumelles étaient si étroitement unies, que l'amour ne pouvait atteindre l'une sans blesser l'autre; elles ignoraient jusqu'au nom de la passion qui les séduisait; elles ne se firent point de confidence, mais elles ne s'entretenaient que de Valrive; accoutumées à penser toujours de même, elles ne s'étonnaient point d'avoir la même opinion et le même langage; elles parlaient

Digitized by Google

de Valrive avec enthousiasme, et elles ne s'en aimaient que mieux, car jamais elles n'admirèrent davantage la conformité qui se trouvait entre leurs goûts et leurs sentimens; jamais cet accord si rare ne leur avait paru si bien fondé. Elles étaient également satisfaites de l'objet qui les intéressait : celle qui n'était pas préférée pouvait se faire à cet égard une dangereuse illusion : souvent Valrive se méprit en la voyant, et même lorsqu'il la reconnaissait il ne pouvait jeter sur elle un œil indifférent; elle lui retraçait des traits si chéris ! il la regardait comme on contemple le portrait d'un objet adoré; on le trouve toujours moins charmant que l'original, mais il enchante encore : si sa sœur était absente quelques momens, Valrive aussitôt se rapprochait d'elle et lui parlait, ne fût-ce que pour entendre le son de sa voix; cette voix si douce pénétrait jusqu'au fond de son cœur; alors, sans rien feindre, il exprimait par son ton et par sa physionomie un amour qu'il n'éprouvait pas, et sans le vouloir il trompait, il séduisait l'innocence et la sensibilité.

La santé d'Antonia se rétablit beaucoup plus promptement qu'on ne l'avait espéré; au bout de quelques jours elle fut en parfaite convalescence. Ludvil lui fit part, ainsi qu'à Mulsain, des propositions de Valrive; le vieillard, qui souhaitait ce mariage, assura même que la Savinie demandée avait de l'inclination pour Valrive? — Et l'autre, reprit Antonia avec inquiétude. Oh! répondit Ludvil, nous avons un mari pour elle, un parent de Valrive qui veut se marier, et qui cherche une femme bien jeune, bien innocente, et assez raisonnable pour préférer la campagne à la ville. Valrive est certain qu'il recevra avec transport la main de notre Savinie, car il lui a écrit à ce sujet, et il a reçu sa réponse. Ce jeune homme n'osait espérer tant de graces avec tant de simplicité; il ne demandait

Digitized by Google

point de fortune, et il en trouvera; enfin, épouser la sœur de la femme de son ami, met le comble à son bonheur. Antonia et Mulsain promirent de donner leur consentement aussitôt qu'ils auraient interrogé leur fille. Cette dernière, aimée de Valrive, était aussi la Savinie qu'Antonia préférait en secret, quoiqu'elle eût pour l'autre une vive affection : elle sut gré à Valrive d'avoir su choisir celle qui n'était distinguée de sa sœur que par des nuances si délicates, et elle pensa que pour cette fois l'amour était aussi clairvoyant que la tendresse maternelle. Antonia, le jour même, consulta ses filles qu'elle entretint séparément : celle qui devait épouser Valrive montra beaucoup de surprise, de saisissement et de joie; ensuite tout-à-coup! elle s'écria : *Et ma sœur*! Antonia répondit qu'on lui destinait pour époux, un jeune homme charmant, parent de Valrive et son ami. Antonia ajouta qu'il arriverait incessamment, et que les deux sœurs se marieraient le même jour. L'autre Savinie pâlit et resta pétrifiée, quand on lui annonça le mariage de sa sœur et le sien. Du moins, dit-elle, si Valrive avoit un frère jumeau!..... Antonia comprit tout le sens de ce mot naïf; mais elle se persuada qu'une impression si nouvelle s'effacerait aisément, et que ce cœur si neuf encore s'attacheroit avec la même facilité à l'époux qu'on lui destinait. La jeune infortunée répondit avec une douceur et une soumission qui ressemblaient à la tranquillité. Antonia s'y méprit; elle n'avait jamais connu l'amour. Les paroles furent réciproquement données et reçues. Valrive se jeta aux pieds de sa chère Savinie; il lui fit entendre pour la première fois le langage passionné de l'amour, et l'on n'y répond jamais mieux que lorsqu'on ne l'a jamais parlé. Cette soirée fut pour tous les deux un véritable enchante-

Digitized by Google

ment. Valrive demanda à *sa promise*, (1) la permission de l'appeler désormais *Léonie* (il s'appelait *Léon*); car, ajouta-t-il, mon épouse et notre sœur ne peuvent plus porter le même nom: toujours réunies l'une et l'autre par la même tendresse, il faut néanmoins que l'on puisse maintenant les désigner..... Le permets-tu? dit l'une des jumelles en se tournant vers sa sœur. Ah! répondit la triste Savinie, ne te donnera-t-on pas bientôt un nom plus cher? — Aucun nom ne peut m'être plus cher que celui de *Savinie*. — Ah! déjà l'on ne te désigne plus qu'en disant, *celle qui est aimée de Valrive!*.... appelle-toi *Léonie*..... En disant ces mots elle baissait ses yeux qui se remplissaient de larmes. Sa sœur ne s'aperçut pas de son trouble; elle regardait Valrive, elle ne voyait que lui, et elle accepta le nom de *Léonie*, que depuis cet instant tout le monde lui donna. Il fut convenu que Valrive partirait sous peu de jours pour Genève, avec Mulsain, pour aller chercher des papiers nécessaires, et son ami qu'il devait amener à Schindelingue. En attendant, Valrive passait les journées entières auprès de Léonie. Tous les matins, afin de pouvoir la reconnaître de loin, il lui donnait un gros bouquet qu'elle attachait sur son sein, et Savinie qui aimait les fleurs, ne voulut plus en porter. Elle fuyait sa sœur sous prétexte de la laisser en liberté causer avec son amant. Elle éprouvait le supplice affreux d'une double jalousie; elle aimait Valrive, mais elle chérissait Léonie; ce premier sentiment de son cœur était en elle le plus profond et le plus vrai; elle enviait le bonheur de sa sœur, et cependant elle eût mieux aimé mourir que de le troubler; elle s'affligeait sur-tout de voir Léonie

(1) C'est ainsi qu'on appelle, en Suisse et en Allemagne, celle qu'on doit épouser.

Digitized by Google

toute entière à l'amour, se passer d'elle, et lui préférer l'objet d'un attachement si nouveau. Enfin il lui semblait que sa sœur était perdue pour elle, que tous les liens d'une amitié si tendre étaient brisés; elle se trouvait seule et délaissée, et, pour comble de maux, elle se reprochait comme un crime, son penchant involontaire pour Valrive, et elle était forcée de cacher ses peines et d'apprendre à dissimuler.

Un jour, assise seule sur un banc, dans le parterre, elle aperçut la jardinière qui passait; elle l'appela, et la faisant placer à côté d'elle: Ecoute, ma bonne Maria, lui dit-elle; ma sœur m'avait défendu de te dire à laquelle de nous tu dois la vie de ton enfant; mais à présent tout est changé..... je puis te révéler ce secret. — Eh bien! parlez; je serai si heureuse de le savoir!..... je vous aimerai toujours toutes deux, mais celle qui a sauvé mon enfant!..... — Ah oui, c'est celle-là qui est née pour être aimée! c'est ma sœur. — Votre sœur! et comment la reconnaîtrai-je? — On ne me confondra plus avec elle..... ma sœur s'appelle Léonie! il n'y a maintenant qu'une Savinie, ou, pour mieux dire, il n'y en a plus!..... — Votre sœur a beau changer de nom, on la prendra toujours pour vous..... — Non, Maria, nous ne nous ressemblons plus à présent..... tu la reconnaîtras au bouquet qu'elle porte toujours, et sur-tout à sa gaîté, à ses vives couleurs. — Des couleurs, vous en aviez toutes deux de si belles!... mais c'est vrai que vous n'êtes plus si vermeille. — Enfin, Maria, je veux que tu connaisses ta bienfaitrice. Je pouvais autrefois te laisser ton incertitude.... l'une ou l'autre, c'était la même chose..., aujourd'hui je dois céder à Léonie toute ta reconnaissance..... aujourd'hui, me taire serait un vol!..... Cependant ne lui dis pas que j'ai parlé, peut-être en serait-elle fâchée; tu pourras le lui

Digitized by Google

dire un jour quand elle sera mariée; jusque-là, garde moi le secret. En disant ces paroles, Savinie se leva, et continuant sa promenade solitaire, elle sortit du jardin. Sa rêverie la conduisit sur le bord du lac: elle monta sur le rocher; elle jeta ses yeux sur l'autre rive, et elle aperçut sur le seuil de la chaumière, la petite fille de la vieille veuve qui s'entretenait gaîment avec un jeune pâtre assis à ses pieds sur une pierre; le berger paraissait oublier ses chèvres qu'il avait amenées là sans songer à leur subsistance, et qui, dispersées sur cette plage sablonneuse, y cherchaient en vain leur nourriture ordinaire. Cette jeune fille, dit Savinie, est déjà consolée de l'absence de sa sœur, et moi je ne m'accoutumerai jamais à penser, à rêver, à vivre sans la mienne!... Oh! qui m'eût dit qu'une amitié si tendre deviendrait un tourment pour moi! qui m'eût dit que je viendrais sur *le rocher des Savinies*, gémir et me plaindre sans ma sœur, et m'affliger d'une peine qu'elle ignore!... Voilà sa place; elle était là. Depuis notre enfance elle y fut à mes côtés..... maintenant m'y voilà seule! et quand elle y viendrait encore, ce ne serait plus ma Savinie; ces peupliers ne sont plus notre emblême, ce rocher n'est plus le nôtre, c'est celui de Léonie; oui, c'est le sien!.... C'est là que Valrive la vit pour la première fois; c'est là qu'il jura de n'aimer qu'elle. Je ne suis plus ici qu'une étrangère; je n'ornerai plus de fleurs ce lieu jadis si cher; mais tous les jours, en secret, j'y reviendrai pleurer encore..... O toi dont l'existence sera toujours attachée à la miennne, ô ma sœur! peux-tu te croire heureuse quand je souffre? Faut-il t'exprimer mes douleurs pour t'en instruire? ne sais-tu plus me deviner!.... Il est vrai que dans les premiers momens d'une extrême surprise je n'ai point partagé ton bonheur; ce mouvement contre la nature a-t-il donc rompu

Digitized by Google

les nœuds de la sympathie qui nous unissait ! Non, il n'est pas possible; non, mon cœur n'est point changé : le tien pourrait-il l'être ? .... En faisant ces tristes réflexions, la malheureuse Savinie mit ses deux mains sur son visage inondé de pleurs ; elle ne voulait plus voir les objets qui l'entouraient, ni la jeune fille et le pâtre qui paraissaient s'entretenir de leurs amours, ni le lac, qui lui rappelait trop vivement le souvenir touchant du naufrage de Valrive, ni le rocher et le siége de mousse que sa sœur n'occupait plus. Elle était ensevelie dans une rêverie douloureuse et profonde, lorsqu'elle entendit marcher sur le rivage ; c'était Valrive qui cherchait Léonie : il crut la voir en apercevant Savinie en larmes sur le rocher; il pensa qu'elle s'attendrissait en se retraçant leur première entrevue : il tombe à genoux; Savinie tressaille en disant : Eloignez-vous, ce n'est pas elle. Valrive étonné, monte sur le rocher, s'assied à côté d'elle et la questionne avec un tendre intérêt. Savinie, vivement émue de l'erreur qu'elle a causée et du regard si passionné qu'elle a recueilli, ne répond d'abord que par des larmes; ensuite elle dit qu'elle est inquiète de son avenir, qu'elle a des craintes sur l'époux inconnu qu'on lui destine. Valrive répète avec enthousiasme l'éloge de son ami. Vous m'avez déjà fait tous ces détails, dit Savinie; votre ami sans doute est aimable et vertueux, mais saurai-je lui plaire ? m'aimera-t-il ? — Ce doute peut-il être sincère ? — Ah ! je dois l'avoir..... — Ma chère Savinie, vous serez adorée..... — Vous ne sauriez me le persuader !... Valrive voulut encore reparler de son ami; Savinie soupira, ne l'écouta plus; et se levant, elle descendit avec lui du rocher.

Deux jours après, Valrive partit avec Mulsain. Ce départ accabla Léonie. Savinie ne partageant que trop ce qu'elle éprouvait, crut ne sentir que

Digitized by Google

sa douleur..... mais ses peines s'adoucirent en retrouvant sa compagne. Léonie s'affligeait avec une véhémence qui finit par causer une sorte d'effroi à Savinie, et qui la blessa. Ma sœur, lui dit-elle, tu pleures comme je pleurerais si l'on nous séparait. — Ah! répondit Léonie, ne compare notre amitié à nul autre sentiment. — Cependant tu te désespères, et Savinie est près de toi.... Comme il a changé notre destinée, cet étranger qui te fait verser tant de larmes!..... — Quel nom tu lui donnes!..... Celui que j'aime est-il un étranger pour toi?... — J'étais si heureuse avant de le connaître!..... — Eh bien? — Eh bien! te suis-je toujours aussi chère? A cette question inattendue, la surprise la plus douloureuse se peignit sur tous les traits de Léonie. Grand Dieu! s'écria-t-elle, ma sœur ne sait plus lire dans mon ame! elle a besoin de m'interroger, elle doute de moi! elle m'accuse!..... elle est jalouse de mes sentimens pour Valrive!..... Ecoute, je l'aime en effet, ce jeune homme dont je pleurai la mort avant d'avoir pu distinguer sa figure, dont j'admirai le généreux courage avant de savoir son nom; ce jeune homme vertueux et sensible que j'ai vu se plonger dans les flots, exposer ses jours pour sauver ceux d'un pauvre batelier, je l'aime; mais s'il fallait, pour ton bonheur, pour ta tranquillité, te sacrifier mon amour, je renoncerais à Valrive, sans doute avec douleur, et cependant sans mérite et sans effort. En faisant tout pour toi, je ne ferai jamais que céder à un mouvement irrésistible, que me soumettre à la nécessité.... O ma sœur! interrompit Savinie en se jetant dans ses bras, pardonne!.... je sens enfin combien je suis coupable..... Ses sanglots lui coupèrent la parole. Léonie voulut en vain la consoler; plus elle montrait de tendresse, plus elle augmentait l'amertume de ses remords.

Digitized by Google

Savinie pensait avec horreur qu'elle était en secret la rivale de cette sœur si chérie et si digne de l'être; qu'elle passerait sa vie avec celui qu'elle ne pouvait aimer sans crime, et qu'elle le comparerait sans cesse à l'époux qu'elle acceptait avec tant de répugnance. Enfin le comble du malheur pour elle était de se trouver forcée de cacher un secret à Léonie. Quoi ! disait-elle, je dissimule avec ma sœur, je la trompe ! elle me découvre toujours son ame toute entière, et moi, je n'ai plus de confiance en elle !.... Hélas ! elle peut me laisser lire dans son cœur; ce cœur si pur n'a rien à déguiser..... elle peut avoir toujours la même franchise..... Quoi ! ma sœur a des vertus que je n'ai plus ! l'éloge de ma sœur ne sera plus le mien ! que dis-je ? il me fera rougir, il m'accablera ! je me dirai : Nous ne nous ressemblons plus !.... En se livrant à ses rêveries douloureuses, Savinie répandait des torrens de larmes : le chagrin qui la dévorait altéra si sensiblement sa santé, qu'Antonia et Léonie s'alarmèrent vivement de sa pâleur et du changement de sa figure : on la questionna ; elle répondit que l'attente de l'arrivée d'un époux qu'elle ne connaissait pas lui causait une inquiétude insurmontable. On écrivit à Mulsain et à Valrive pour presser leur retour; mais des affaires particulières qui se multipliaient, les retenaient malgré eux. Cependant Savinie, consumée par une langueur secrète, dépérissait chaque jour ; elle avait perdu le sommeil, et, toujours couchée près de sa sœur, elle attendait avec impatience que Léonie fût endormie, afin de donner un libre cours aux pleurs qu'elle avait retenus durant la journée. Un matin, au lever de l'aurore, Léonie fut réveillée par le bruit du tonnerre et d'un vent impétueux; les deux sœurs se levèrent, et quand cette violente tempête fut calmée, elles sortirent, traversèrent le jardin, et elles entrèrent

Digitized by Google

dans l'allée qui conduisait sur les bords du lac. En jetant les yeux sur le rocher, un mouvement involontaire et superstitieux les fit frémir en même-temps..... Le vent avait rompu les deux peupliers plantés le jour de leur naissance ; les cimes superbes de ces arbres chéris, que les deux sœurs avaient vu croître, reverdir, s'élever à la même hauteur et s'entrelacer ensemble, maintenant réunies encore dans ce désastre, ne tenant plus au tronc que par l'écorce, retombaient dans le lac, et desséchées et flétries, plongeaient tristement dans les eaux ! Savinie se jeta dans les bras de Léonie. O ma sœur ! s'écria-t-elle, quel funeste présage ! . . . Pourquoi s'en effrayer, répondit Léonie? n'annonce-t-il pas un même sort?..... En disant ces paroles, elle s'assit au pied du rocher; elle était pâle et tremblante : après un long silence, les deux sœurs se soutenant mutuellement, et n'osant se parler, reprirent lentement le chemin du château. Elles entrèrent dans le jardin, et Savinie se trouva si faible et si fatiguée, qu'elle fut obligée de s'arrêter dans le petit pavillon bâti pour les deux jumelles, et auquel on avait donné le nom de *Temple du Bonheur*. Savinie et sa sœur se reposèrent sur un banc, et Savinie levant languissamment les yeux, tressaille en les fixant sur l'inscription du temple. *Le bonheur !* dit-elle..... A ces mots, elle s'arrêta ; ses yeux se mouillèrent de pleurs..... Mais, reprit-elle, ce lieu fut bien nommé ; oui, nous avons goûté le bonheur....

O ma sœur, dit Léonie, y pourrais-tu renoncer, quand je suis toujours la même, et quand tout nous donne la certitude heureuse de ne jamais nous séparer?.... Qu'importe le changement de notre destinée! nous nous aimons, nous ne nous quitterons point..... Que se passe-t-il dans ton cœur oppressé ?.... Tu gémis! penses-tu pouvoir souffrir seule ?....

Digitized by Google

seule?.... En te taisant, tu ne peux que m'ôter mes droits; mais tu ne saurais m'empêcher de sentir, de m'affliger, de succomber au chagrin, de mourir avec toi..... Ah! c'en est trop, s'écria Savinie en se précipitant aux genoux de sa sœur, connais donc ma faiblesse, mon crime et mes remords!.... Cette Savinie, qui voudrait avec joie s'immoler pour toi si tu pouvais lui survivre, cette Savinie, cette moitié de toi-même, entraînée par un sentiment inconnu, dans un moment d'égarement, a séparé son existence de la tienne..... elle envia ton bonheur, elle fut ta rivale!..... Le croiras tu? quand tu bénissais ton sort, je gémissais sur le mien; quand tu remerciais le ciel.... ô monstrueuse impiété! je murmurais; quand je te voyais heureuse, je pleurais.... En rompant l'accord que la nature établit entre nous, je me-suis arrachée à moi-même; ce prodige affreux a brisé mon cœur, a consumé mes jours flétris ..... mon funeste amour s'est éteint dans mes larmes; il m'a suffi, pour en triompher, de le comparer à mon amitié pour toi; il ne m'en reste plus qu'un douloureux étonnement et des remords dont rien ne pourra jamais me délivrer. A ces mots, suffoquée par ses pleurs, elle cesse de parler en pressant avec force contre sa poitrine les genoux de sa sœur, que la surprise et la douleur rendaient immobile; enfin, relevant Savinie et la serrant dans ses bras: Eh bien, dit-elle d'un ton ferme, je l'abjure, ce sentiment qui a troublé ta vie; je ne le verrai plus, cet étranger dont la présence a désuni nos pensées et nos vœux; je renonce à l'hymen ..... Que dis-tu, juste ciel! interrompit Savinie; veux-tu me réduire au désespoir?.... Ah! qu'il vienne ce généreux, ce sensible Valrive! il n'est plus à mes yeux qu'un tendre frère ..... et je m'unirai sans peine à son ami; ton bonheur sera le présage du mien. Eh! ne pourrait-

Digitized by Google

il pas m'en tenir lieu !.... Savinie s'exprimait avec toute la véhémence du sentiment le plus vrai ; Léonie ne doutait pas de sa sincérité; mais ce triste entretien venait de lui ravir sans retour toute sa tranquillité. Savinie d'abord se sentit soulagée d'avoir tout révélé à sa sœur ; ensuite remarquant l'insurmontable mélancolie et l'abattement de Léonie, elle se repentit d'avoir parlé, et ce regret cuisant la jeta dans le désespoir. Privée de repos, d'espoir et de consolation, l'infortunée succomba to t-à-coup à ses maux ; son sang s'alluma, une fièvre ardente la mit en peu de jours sur le bord du tombeau. La malheureuse Antonia envoya un courrier à Genève ; Mulsain et Valrive, remplis de douleur et d'effroi, accoururent. Léonie pâle, échevelée, silencieuse, restait depuis deux jours immobile, assise auprès du lit de sa sœur ; elle ne versait pas une larme, ne proférait pas une parole : elle ne rompit ce silence effrayant que pour interdire à Valrive l'entrée de la chambre de sa sœur, et pour refuser de le voir.

Savinie avait toute sa connaissance, et ne s'abusait pas sur son état ; dès le jour où l'on fit appeler un médecin, elle voulut remplir tous les devoirs que dans cet état la religion prescrit aux protestans. L'idée de la mort était pour elle doublement affreuse ; elle pensait qu'elle entraînerait avec elle Léonie dans la tombe..... Un soir, le médecin donnant pour la première fois de l'espérance, Mulsain exigea d'Antonia qu'elle irait dans sa chambre se reposer quelques heures, et l'on força Léonie de se coucher auprès de sa sœur. Elle se mit au lit, et Savinie la conjurant de fermer les yeux et d'essayer de dormir : Que crains-tu, dit Léonie, de la fatigue que je puis avoir ? ne sais-tu pas que si tu guéris, je guérirai ? — O par quel

Digitized by Google

intérêt puissant tu m'attaches à la vie !.... Pourrais-je sans frémir envisager la mort !..... Que la suite en est horrible !... Quoi ! je serais condamnée à mourir toute entière !... Et mon père, ma mère, et Valrive, que deviendront-ils ? ..... Nos parens ne pourraient nous survivre, tu le sais.... Ainsi donc, à mon dernier soupir, je me dirai : la tombe où je descends, va recevoir encore tout ce que j'aime. Ah ! c'est voir en expirant l'univers se dissoudre !... La garde-malade interrompit ce funeste discours ; elle s'approcha du lit en rappelant aux deux sœurs qu'elles avaient promis de se taire : Savinie se calma ; Léonie prit sa main dans les siennes, et glacée par le saisissement et la douleur, elle ferma les yeux et feignit de dormir. Au bout de deux heures, elle sentit la main défaillante de Savinie presser doucement la sienne..... Il y avait dans ce mouvement une expression de faiblesse et de sentiment qui fit frissonner Léonie..... C'était le dernier témoignage d'une amitié si parfaite ; c'était un dernier adieu ! ..... La main de Savinie se roidit et se glace ; Léonie pousse un cri terrible ; elle se soulève, entr'ouvre le rideau, et à la pâle lueur de la lampe de nuit, elle voit Savinie mourante ! ..... Au cri déchirant de Léonie, Savinie entr'ouvre les yeux ; Léonie recueille son dernier regard, et croyant mourir avec elle, l'infortunée s'évanouit au moment où sa sœur expire.

En reprenant l'usage de ses sens, Léonie se trouva dans la chambre et dans les bras de sa mère. Son père était à ses pieds ; elle regarde tout ce qui l'entoure avec un stupide étonnement. Quoi ! dit elle, j'existe encore ! ... Son père prit la parole pour combattre le préjugé, devenu si funeste, qui lui persuadait que la mort de sa sœur entraînait inévitablement la sienne ; Léonie retomba sur le sein de sa mère, et ne l'écouta pas. Quand il

Digitized by Google

eut cessé de parler, se soulevant avec effort : Dans nos jours heureux, dit-elle, nous avons souvent desiré que notre tombeau fût placé au pied du rocher qui porte notre nom..... Hier encore..... *Elle* exprima le même vœu !..... Je demande que sa dernière volonté soit exécutée..... On le promit. Alors Léonie prenant dans ses faibles mains celles de Mulsain et d'Antonia : Promettez-moi, dit-elle, d'essayer de vivre..... Vous serez deux encore !..... Promets donc, reprit Mulsain, de vaincre ta douleur pour ta mère ; elle pourra, pour toi, surmonter la sienne : veux-tu mettre le comble à ses maux ?..... Ah ! dit Léonie, c'en est fait déjà !..... ne m'a-t-elle pas pleuré en la perdant !..... On fit coucher Léonie dans la chambre d'Antonia ; elle se prêta sans résistance à tout ce qu'on exigea d'elle ; mais touchante et seconde victime d'une sensibilité exaltée, elle était frappée de mort..... Elle ne se plaignit point, ne parla plus, et ne montra qu'une seule volonté inébranlable, celle de ne jamais revoir Valrive. Cependant comme elle n'avait point de fièvre, et qu'elle consentait à prendre de la nourriture, on espéra que sa jeunesse, la tendresse de ses parens, et l'amour, pourraient avec le temps la rattacher à la vie. Afin que rien ne lui retraçât l'image de sa malheureuse sœur, on couvrit toutes les glaces, on cacha tous les miroirs de toilette. Elle voulut savoir le jour des funérailles de Savinie, et le lendemain au soir elle se leva, elle essaya de marcher dans la chambre ; elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin, et s'asseyant sur le balcon, elle jeta de sinistres regards sur le pavillon *des Savinies*. Maintenant, dit-elle, l'allée de saules qui conduit *du temple du Bonheur au rocher*, aboutit à un tombeau !..... Voilà toujours le terme inévitable de la félicité humaine, *un tombeau !*.... Nous

Digitized by Google

l'aurons atteint promptement..... Dans l'intention d'arracher Léonie pour quelque temps d'un séjour où tout lui rappelait son malheur, on avait décidé que l'on partirait pour Genève aussitôt qu'elle pourrait se lever; elle ne s'y opposa point, elle consentit à partir le lendemain; elle témoigna seulement le desir d'être dans une voiture séparée, seule avec sa mère, et l'on convint qu'elle voyagerait ainsi. Sur le soir, le médecin ayant prescrit un bain pour Léonie, elle desira le prendre tard, et elle voulut absolument coucher dans un cabinet voisin, afin de ne pas troubler le repos d'Antonia. On craignait tant de la contrarier dans l'état où elle était, que l'on cédait sur le champ à toutes ses volontés. Une femme de chambre s'enferma avec elle pour y passer la nuit. Léonie se coucha très-tard; la femme de chambre, pour lui donner les boissons ordonnées par le médecin, ne se mit au lit qu'une heure avant le jour; Léonie tira ses rideaux, et aussitôt que la femme de chambre fut profondément endormie, elle se leva doucement, elle passa dans ses bras une robe de mousseline blanche, sortit du cabinet, descendit un petit escalier dérobé, et se trouva dans le jardin. Le jour commençait à poindre.

Tout ce qu'on revoit, tout ce qu'on entend pour la première fois, après un grand malheur, paraît d'une affreuse nouveauté; on n'éprouve plus les mêmes impressions, et l'on se rappelle des souvenirs déchirans. Dans une profonde affliction, ainsi que dans l'âge de la décrépitude, on voit toujours les objets tels qu'ils sont, on peut les juger encore, et c'est un tourment de plus: ils n'inspirent que des regrets, on a perdu la faculté de jouir; et quand ce changement ne se fait point par gradation; quand il n'est pas opéré par le temps, il est terrible: cette révolution soudaine est accablante.

Digitized by Google

La douce fraîcheur de l'air du matin, le jour naissant, le ramage des oiseaux, le bruit des torrens qui environnaient le château, produisirent sur Léonie les plus douloureuses sensations. Elle trouvait toujours la nature aussi belle, mais son charme même n'avait plus pour elle qu'une amertume affreuse.... Elle frémit en entrant dans l'allée de saules.... A quelques pas du rocher, elle éprouva un tel saisissement, qu'elle fut obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre un arbre; elle apercevait le tombeau !..... Il était au pied de la roche, du côté et sur le bord du lac; une large pierre portant une inscription, et un jeune cyprès nouvellement planté, l'indiquaient.... Le rocher ne présentait plus qu'un aspect lugubre; il n'offrait que de tristes débris de son ancienne parure; il n'était plus orné de guirlandes; on y voyait encore des rosiers, mais flétris et desséchés par l'orage, et les deux peupliers dépouillés de leurs rameaux, n'ombrageaient plus le siége de mousse des *Savinies* .... Cependant Léonie s'avance en chancelant; elle approche du tombeau, elle y touche, elle tressaille; sa tête s'égare; elle fixe avec horreur ses yeux sur le rocher; elle croit percer la pierre et découvrir dans l'obscurité de la tombe le cercueil de Savinie !.... C'est donc ici, dit-elle d'une voix étouffée, que tu reposes pour toujours !.... Mais ici même, ton ame immortelle répond encore à la mienne !.... Parle..... je t'écoute..... Dans ce moment, Léonie aperçoit près d'elle, du côté du lac, une figure fugitive à moitié cachée, qui lui paraît enveloppée d'un linceul blanc et qui semble sortir de la tombe; c'était son image réfléchie dans les eaux..... elle frémit; et se penchant vers le lac, elle croit en se regardant voir sa sœur pâle, défaillante, les yeux éteints et fixes, telle qu'elle la vit dans les derniers instans de son

Digitized by Google

agonie.... Dieu ! la voilà ! dit-elle.... O ma Savinie ! ô ma sœur ! tu me tends les bras, tu m'appelles.... ah ! je vais te rejoindre.... A ces mots, elle retombe sur le rocher en exhalant son dernier soupir. Peu d'instans après, Valrive qui venait tous les matins pleurer sur le rocher, arrive et découvre cet horrible spectacle ! Cette Léonie qu'il vit pour la première fois dans ce lieu même, cette touchante Léonie embellie alors par toute la fraîcheur de la jeunesse et tout le charme de la sensibilité, est maintenant décolorée, froide, inanimée !.... Cependant son front obscurci par les ombres de la mort, offre encore l'empreinte de la candeur et de la modestie, et l'on trouve toujours sur son visage l'expression angélique de la douceur et de la bonté. Valrive, dans le premier mouvement de son désespoir, se serait précipité dans les eaux de ce lac où il avait pensé périr, de ce lac un instant avant si cher encore à son amour ! mais il se flatte qu'il sera possible peut-être de rappeler Léonie à la vie. Il prit dans ses bras, pour la porter au château, celle qui dut être son épouse; durant le chemin il la baigna de larmes, en faisant retentir l'écho des rochers et des montagnes de ses cris lamentables ; mais il ne rendit aux infortunés parens de Léonie qu'un corps glacé par la mort, et qui fut déposé dans la tombe de Savinie..... Valrive disparut de Schindelingue et de la Suisse, et n'y revint jamais. La malheureuse Antonia suivit de près ses deux filles au tombeau, avec le remords déchirant d'avoir exalté follement leur attachement mutuel ; elle connut, mais trop tard, que les sentimens passionnés les plus purs ont leur danger, ainsi que toutes les affections de l'ame que la raison ne modère pas. Mulsain ne put survivre long-temps à tous les objets de sa tendresse enlevés par la mort si promptement, et d'une manière si tragique.

Digitized by Google

Ludvil, seul et délaissé, mourut d'ennui. S'il eût vécu davantage pour les autres, sa vieillesse aurait été plus heureuse, et il aurait eu sans doute un ami pour lui fermer les yeux.

Puisque nous sommes mortels, n'aimons pas comme les Savinies ..... mais, sur-tout, puisque nous avons besoin d'appuis et de société, ne ressemblons point à Ludvil.

D. Genlis.

SPECTACLES.

Théatre Feydeau.

La Petite Maison, opéra en trois actes, paroles de MM. Dieu lafoi et..., musique de M. *Spontini*.

Je n'ai pu rien découvrir de risible dans la scène de cabaret, dans l'effroyable vacarme dont j'ai été le triste témoin à la première représentation de cet opéra, que j'aurais bien cru devoir être la dernière. Je n'ai pu trouver plaisans les accès de fureur d'un parterre en délire, qui ne savait ni ce qu'il disait ni ce qu'il voulait; qui insultait des acteurs, et, qui pis est, des actrices, et prétendait qu'ils lui demandassent pardon de ses outrages et de ses impertinences; qui brisait des bancs, et, de leurs débris, fracassait des pupitres et renversait les lumières, au risque d'incendier la salle et l'immense galerie où elle est située. Quel sera le résultat de cette scandaleuse démence? la police interposera son ministère pour que la tranquillité et même la sûreté publique ne soient pas compromises; l'image de la contrainte attristera le sanctuaire des plaisirs, et le parterre perdra justement une liberté dont il n'est pas digne, puisqu'il ne sait qu'en abuser.

On a cherché des torts aux acteurs; ils n'en ont aucun. L'orage a commencé au second acte. Madame Scio, qui

Digitized by Google

n'a pas les moyens de dominer les cris d'un parterre forcené, lui a cédé l'honneur de la victoire. Elle s'est retirée avant d'avoir achevé sa scène. Elleviou, ne voulant pas cependant abandonner la partie, a paru avec Martin : à chaque phrase, à chaque mot on les interrompait; il était impossible de rien entendre. Après avoir long-temps soutenu ce combat trop inégal, l'un d'eux, Elleviou, s'est avancé d'un air très-décent, a salué l'assemblée, et demandé si elle souhaitait que la pièce fût continuée. — Oui. — Non; et des cris, des hurlemens affreux. Comme la réponse de l'assemblée, ou plutôt du parterre, était équivoque, les deux acteurs ont quelque temps joué encore au milieu du tumulte, des sifflets, et ne se sont enfin retirés qu'après de longs et d'inutiles efforts pour se faire écouter. La toile étant baissée on a demandé, par dérision, l'auteur des paroles. Le spectacle était fini, on évacuait la salle, et beaucoup de monde était déjà sorti, lorsqu'il a pris fantaisie à ceux qui avaient interrompu la représentation de la pièce d'en voir la fin. L'orchestre, qui n'avait pas dû prévoir ce caprice despotique, était parti. Les mutins n'ont pas voulu se payer de cette raison. Madame Scio, leur a-t-on dit, dont la santé n'était pas très-bien rétablie, est hors d'état de jouer. On répond par des invectives. Un commissaire de police, en écharpe, veut parler; on ne l'écoute pas. On demande Elleviou avec rage. Il se montre avec une modeste fermeté. « Vous pensez bien, messieurs, » a-t-il dit, que nous ne demandions pas mieux que de » finir, mais vous avez manifesté une volonté contraire » avec tant d'énergie..... » Le parterre n'ayant rien à répondre, a continué de hurler, et quand la voix lui a manqué, il a saccagé tout ce qui s'est trouvé sous sa main. On aurait pu croire que c'étaient les Petites-Maisons qui étaient venues voir la *Petite Maison.*

Celle-ci, à la vérité, pouvait excuser l'humeur du parterre, mais non pas ses extravagances; on avait eu la maladresse de la prôner d'avance. La génération naissante, qui ne connaît que le nom de ces anciens asiles de la vo-

Digitized by Google

lupté, se faisait une fête d'y être admise; elle a été stupéfaite de se trouver entourée d'une cohue assez insipide. Un seigneur de la cour, époux d'une femme aimable et vertueuse, est tenté de la fille d'un bonnetier de Paris, de Lucile, espèce de niaise qu'il veut souffler à son amant. Il a commencé par s'établir dans le voisinage du père, se déguiser sous un habit de médecin, et changer son nom en celui de Lambert; puis a pris une petite maison, où il se propose d'amener Lucile par ruse. Son valet de chambre, Germain, est chargé d'exécuter cette bonne œuvre. Lucile avait passé quelques jours chez sa tante, qui demeure à la campagne, dans le voisinage de la petite maison : Germain fait en sorte qu'une voiture qui la ramenait à Paris, se brise en chemin, et il se trouve là tout à propos pour lui proposer de la mener chez le docteur Lambert, chez l'ami de son père; ce qu'elle accepte sans défiance. Le corrupteur, pour entretenir d'abord ce sentiment, la remet entre les mains d'une vieille et honnête gouvernante. Aussitôt arrive le bonnetier, qui a su par hasard que son ami Lambert avait une maison près de celle de sa sœur. Le docteur essaie de s'en défaire, en lui persuadant qu'il traite des fous très-dangereux. Le bonnetier dit qu'il va voir sa femme et sa fille, qui sont dans le village prochain. Lambert, encore plus embarrassé, veut le retenir; bientôt trois ou quatre libertins de ses amis le rencontrent près de sa maison, y entrent avec lui, et augmentent l'imbroglio; cependant ils sont utiles au séducteur, parce qu'ils l'aident à retenir le bonnetier, qu'ils font passer dans l'esprit des villageois pour *le prince de Perpignan*, à qui ils doivent des secours inconnus, qu'ils ont reçus dans une calamité récente dont ils ont été affligés. Enfin, comme si tout le monde s'était donné rendez-vous dans un réduit qui doit être mystérieux et secret, l'amant de Lucile y arrive aussi. Il a glissé quelque argent dans la main du jardinier pour qu'il le laissât entrer. Lambert lui fait accroire que c'est un crime énorme, et fait adopter la même idée à l'idiote Lucile, qui, là-dessus, adresse une verte remontrance à son amant.

Digitized by Google

Ces deux pauvres dupes se fâchent, se querellent. Quand l'amant est parti, le docteur offre ouvertement à Lucile de l'entretenir. Mais ne voilà-t-il pas que sa femme et sa sœur arrivent aussi! Tandis qu'il se dérobe à leurs regards, elles rencontrent Germain, puis la bonnetière, et se doutent de la petite espiéglerie qu'on veut faire à la jeune innocente. Germain qui a été mis à la question par ces dames, et qui s'en est tiré comme il a pu, est interrogé par son maître sur cet entretien. Là, le parterre a voulu qu'on s'arrêtât. Il est bien visible que l'honneur de la bonnetière devait être sauvé par la femme du séducteur; que les deux époux se seraient réconciliés, et que la pièce aurait fini de la manière la plus édifiante : mais le parterre n'a pas voulu être édifié; il s'est retiré au milieu du scandale qu'il a reçu et donné.

Une des choses qui m'ont le plus choqué, est un long monologue du valet de M. Lambert, qui invoque *le Dieu du mystère*. Qu'un jeune amant fasse cette invocation pour son compte, à la bonne heure; mais un vil proxenète, un misérable agent de débauche! c'est une dégoûtante profanation des mystères de la galanterie.

Sans réunir tous les suffrages, la musique a été beaucoup moins mal accueillie que les paroles. On est convenu que le musicien a fait preuve de talent; et l'on ne s'étonne point que son début n'ait pas été un chef-d'œuvre.

Les auteurs, voyant que personne ne se souciait de les connaître, et voulant néanmoins être connus, ont fait tout bonnement mettre leurs noms sur l'affiche. La pièce s'est redonnée au grand étonnement de ceux qui ont vu sa chute. La musique a, dit-on, fait un peu tolérer les paroles, quoiqu'on s'accorde à dire qu'elle n'a point assez d'analogie avec le poëme.

ANNONCES.

Six Duos caractérisés à deux voix, paroles italiennes, avec accompagnement de forté-piano; composés et dédiés à madame Elisabeth de Seigneux, par Joseph Catruso. Œuvre IIe.

Prix : 9 francs. Se trouve à Genève; et à Paris, chez le Normant.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres. Il paraît décidé que Pitt rentre au ministère : on dit qu'il n'avait point de répugnance à s'y trouver avec Fox ; mais que le roi a formellement donné l'exclusion à ce dernier.

M. Drake est de retour à Munich à ce qu'on prétend, sans qu'il y déploie néanmoins aucun caractère public.

Prusse. Sa majesté n'a point accepté, dit-on, la proposition du gouvernement français, qui demandait à occuper Embden, en dédommageant les finances prussiennes de la perte du droit de douane ou autre qui en résulterait nécessairement.

— On apprend de Cassel, que tout le militaire hessois, à l'exception des garnisons de la principauté de Hanau, avait reçu l'ordre, le 25 du mois dernier, de se mettre en mouvement. Quelques corps avaient de suite mis cet ordre à exécution, et étaient déjà en marche, lorsque le 28, à la suite d'un courrier arrivé la veille à Cassel, il fut expédié un contre-ordre. Le militaire hessois qui devait marcher, consistait, y compris les régimens de garnison, en 21 escadrons de cavalerie, et 38 bataillons d'infanterie. Sa destination paraissait être pour les frontières du pays de Hanovre.

Les nouvelles de Berlin annoncent le départ prochain de S. M. prussienne pour Grodno, et ajoutent qu'elle n'assistera cette année à aucune revue du printemps. D'un autre côté, les lettres de Vienne et de Pétersbourg parlent aussi du prochain départ des deux empereurs d'Allemagne et de Russie, pour leurs provinces de l'ancienne Pologne. Il paraîtrait constant, d'après cela, que ces trois souverains auront l'entrevue dont il est question depuis si long-temps. Comme le partage de la Pologne entre ces monarques est encore tout récent, on présume qu'ils ont des arrangemens à prendre à cet égard.

PARIS.

Le sénat conservateur s'est assemblé le 28 floréal, sous la présidence du second consul. Tous les ministres et les

Digitized by Google

conseillers d'états Portalis, Defermont et Treilhard. Le sénat, ayant entendu le rapport de sa commission fait par le sénateur Lacépède, adopte le projet de sénatus-consulte qui lui est présenté. La séance étant levée, il s'est rendu en corps à Saint-Cloud pour le présenter. Il contient, dit-on, 143 articles renfermés en 16 titres :

Le premier déclare Napoléon Bonaparte empereur des Français, et la dignité impériale héréditaire dans sa descendance directe, naturelle et légitime, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, à l'exclusion des femmes et de leur descendance. Le premier consul pourra adopter les enfans ou petits-enfans de ses frères pourvu qu'ils aient atteint l'age de 18 ans accomplis, et que lui-même n'ait point d'enfans. L'adoption est interdite à ses successeurs. A défaut d'héritier naturel et légitime du premier consul, ou d'héritier adoptif, l'empire serait déféré à Joseph Bonaparte et à ses descendans ; à leur défaut, à Louis Bonaparte et à ses desceadans. A défaut d'héritiers de Joseph et de Louis Bonaparte, un sénatus-consulte proposé au sénat par les titulaires des grandes dignités de l'empire, et soumis à l'acceptation du peuple, nommeroit un empereur.

Les membres de la famille impériale, dans l'ordre d'hérédité, porteront le titre de prince français. Le fils aîné de l'empereur portera celui de prince impérial. Un prince français qui se mariera sans l'autorisation de l'empereur, sera privé de tout droit à l'hérédité, à moins qu'il n'ait point d'enfans de ce mariage, et que le mariage ne vienne à se dissoudre.

La liste civile reste réglée ainsi qu'elle l'a été par les articles 1 et 4 du décret du 26 mai 1791. Les princes français Joseph et Louis Bonaparte, les fils puinés de l'empereur, seront traités conformément aux articles 1, 10, 11, 12 et 13 du décret du 21 décembre 1790.

L'empereur visitera les départemens ; en conséquence, des palais impériaux seront établis au quatre points principaux de l'empire.

En cas de minorité de l'empereur, il y aura un régent de l'empire. L'empereur est mineur jusqu'à l'âge de 18 ans accomplis. Les femmes sont exclues de la régence. L'empereur régnant désignera d'avance le régent parmi les princes français, A défaut de désignation de la part de l'empereur, la régence sera déférée au prince le plus proche en degré. Aucun sénatus-consulte organique ne pourra être rendu pendant la régence ni avant la fin de la troisième année qui suivra la majorité. Il y aura un conseil de ré-

Digitized by Google

gence composé des titulaires des grandes dignités de l'empire.

Les titulaires des grandes dignités de l'empire sont le grand électeur, l'archichancelier de l'empire, l'archichancelier d'état, l'architrésorier, le connétable et le grand-amiral. Ils seront nommés par l'empereur; ils jouiront des mêmes honneurs que les princes français, et prendront rang immédiatement après eux; ils seront sénateurs et conseillers d'état; ils formeront le grand-conseil de l'empereur; ils seront membres du conseil privé; ils composeront le grand conseil de la légion d'honneur; ils seront inamovibles. Des sénatoreries seront affectées à chacune des grandes dignités impériales.

Il y aura de grands-officiers de l'empire; 1°. des maréchaux de l'empire choisis parmi les généraux les plus distingués, leur nombre n'excédera pas celui de seize; 2°. huit inspecteurs et colonels-généraux de l'artillerie et du génie, des troupes à cheval et de la marine; 3°. des grands-officiers civils de la couronne, tels qu'ils seront institués par les statuts de l'empereur. Les grands officiers sont inamovibles. Chacun d'eux présidera un collége électoral qui lui sera spécialement affecté au moment de sa nomination. Si, par un ordre de l'empereur, ou pour toute autre cause, un titulaire d'une grande dignité de l'empire, ou un grand-officier venait à cesser ses fonctions, il conserverait son titre, son rang, ses prérogatives et la moitié de son traitement : il ne les perd que par un jugement de la haute-cour impériale.

L'empereur, dans les deux ans qui suivent son avénement ou sa majorité, prêtera serment au peuple français sur l'Evangile, et en présence des titulaires des grandes dignités de l'empire, des ministres, des grands officiers de l'empire, du sénat, du conseil d'état, du corps législatif, du tribunat, de la cour de cassation, des archevêques et évêques, des grands officiers de la légion d'honneur, des présidens des cours d'appel, des colléges électoraux, des assemblées de canton, des consistoires et des maires des principales villes de l'empire. Il jurera de maintenir l'intégrité du territoire de la république, de respecter et de faire respecter la liberté des consciences et les lois du concordat, l'égalité des droits, la liberté politique et civile, l'irrévocabilité des ventes de biens nationaux, de ne lever aucun impôt qu'en vertu d'une loi, etc.

Le sénat se composera, 1°. des princes français; 2°. des titulaires des grandes dignités de l'empire; 3°. de quatre-

Digitized by Google

vingt membres nommés sur la présentation des candidats choisis par l'empereur sur les listes formées par les collèges électoraux de département; 4°. des citoyens que l'empereur jugera convenable d'élever à la dignité de sénateur. Il sera formé par le sénat et dans son sein, une commission de 7 membres pour la liberté individuelle. Toutes les personnes arrêtées et non mises en jugement après les 10 jours de leur arrestation, peuvent recourir directement à la commission sénatoriale de la liberté individuelle.

« Il y a aussi dans le sénat une commission chargée de veiller à la liberté de la presse. Ne sont point compris dans son attribution les ouvrages qui se distribuent par abonnement et à des époques périodiques. Les personnes qui auront à se plaindre d'empêchement mis à l'impression ou à la circulation d'un ouvrage, pourront recourir directement et par voie de pétition, à la commission sénatoriale de la liberté de la presse.

Tout décret du corps législatif pourra être dénoncé au sénat par un sénateur, 1°. comme tendant au rétablissement du régime féodal; 2°. comme contraire à l'irrévocabilité des ventes des domaines nationaux; 3°. comme n'ayant pas été délibéré dans les formes prescrites par les constitutions de l'empire et les lois; 4°. comme portant atteinte aux prérogatives de la dignité impériale et à celle du sénat. Le sénat, après trois lectures du décret dans trois séances, pourra exprimer l'opinion qu'il n'y a pas lieu à promulguer la loi. Le président portera à l'empereur la délibération motivée du sénat. L'empereur, après avoir entendu le conseil d'état, déclarera son adhésion à la délibération du sénat, ou fera promulguer la loi.

Le sénatus-consulte contient beaucoup d'autres dispositions qui concernent le conseil d'état, le corps législatif, le tribunat, les colléges électoraux, l'ordre judiciaire, et la haute-cour impériale. Cette cour sera composée des princes, des grands dignitaires, des grands officiers de l'Empire, du grand-juge, de 60 sénateurs, des six présidens de section, du conseil d'état, de 14 conseillers d'état, et de 20 membres de la cour de cassation. Elle jugera les délits personnels commis par les membres de la famille impériale, par de grands dignitaires, par le secrétaire d'état, par des sénateurs, par des conseillers d'état; les crimes contre la personne de l'empereur et la sûreté de l'état; les délits de *responsabilité* d'office commis par les ministres, etc.

Digitized by Google

Les lois seront promulguées ainsi : N. par la grace de Dieu et les constitutions de la république, empereur des Français, etc.

Le peuple français votera dans les formes déterminées par l'arrêté du 20 floréal an 10, sur l'hérédité de la dignité impériale dans la descendance directe naturelle et légitime de Napoléon Bonaparte, de Joseph Bonaparte et de Louis Bonaparte.

— L'adoption du sénatus-consulte dont on vient de parler, a été annoncée aux parisiens par plusieurs coups de canon.

— L'ouverture des débats du procès qui s'instruit contre le général Moreau et autres, paraît être fixée définitivement au 5 prochain.

—M. Montgaillard écrit *de Lyon :* « Bien des personnes croient, ou affectent de répandre que *j'ai rédigé*, que *j'ai publié* ce mémoire depuis l'arrestation de Pichegru et du général Moreau ; que je me suis soumis aux circonstances, ou que j'ai cherché à les flatter : il importe à mon honneur et à la vérité que l'opinion publique soit mise à même de prononcer un jugement vrai et exact. Je déclare donc que j'ai fait, écrit, envoyé, il y à six années, tout ce qui vient d'être publié sous mon nom. Je déclare que je remplirai avec le même sèle et le même désintéressement les devoirs que m'imposent ma qualité de citoyens français et ma fidélité au gouvernement consulaire, en ne lui refusant aujourd'hui aucun des renseignemens qu'il a droit d'exiger de moi, relativement à Pichegru, relativement au général Moreau.

— Une nouvelle production de M. Guérin, auteur des tableaux de *Marcus Sextus*, de *Phèdre et Hippolyte*, etc. va être placée dans une des salles du musée spécial de l'école française de Versailles, où on pourra le voir, à compter de dimanche prochain, 30 floréal. Ce tableau représente l'*Amour et la Piété filiale*, qu'une tendre sollicitude amènent au temple d'Esculape, et qui demandent à ce dieu, pour unique grace et comme le bien le plus précieux, de rendre à la santé et à leur bonheur le père le plus chéri.

— Il a été publié en France, dans le cours de l'an 11, 1006 ouvrages.

Digitized by Google

(N° CLII.) 6 PRAIRIAL an 12.
(Samedi, 26 Mai 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TRADUCTION LIBRE DE L'ODE D'HORACE :

Æquam memento, etc.

Par les maux et par la tristesse,
Ami, ne sois point abattu ;
Si la fortune te caresse,
Aux transports d'une folle ivresse
N'abandonne point ta vertu.

Tant que la Parque meurtrière
Eloigne de toi ses ciseaux,
Jouis du beau jour qui t'éclaire,
Et bois sous l'ombre hospitalière
Que forment pour toi ces berceaux.

Jouis des dons de la nature,
Des parfums, du chant des oiseaux :
Vois couler l'onde libre et pure.

Digitized by Google

De cette source qui murmure
Et fuit à travers les roseaux.
De fleurs nouvellement écloses
Tu dois semer tous tes instans :
La mort, qui détruit toutes choses,
Aura bientôt flétri les roses
Dont tu couronnes ton printemps.

Ce vaste palais qu'à la ville
A grands frais tu viens d'acheter;
Ces jardins, ce champêtre asile,
Que baigne le Tibre tranquille,
Il faudra dans peu les quitter.

D'héritiers une troupe avide
S'apprête à dévorer ton bien;
Victime du sort homicide,
L'or de Crésus, le nom d'Alcide,
Ne pourraient te servir de rien.

Riche, pauvre, berger, monarque,
Nous allons tous aux mêmes lieux :
Nous naissons sujets de la Parque;
Tôt ou tard Caron, dans sa barque,
Nous conduira chez nos aïeux.

Par M. VERLHAC (de Brives).

FRAGMENT.

D'UN sommeil de trois mois la nature affranchie,
Prend enfin sous nos yeux une nouvelle vie;
Et le soleil vainqueur de nos pâles hivers,
Par un chemin plus lent descend au sein des mers.

POUR distraire son cœur des rigueurs de Céphale,
Sur l'horizon vermeil toujours plus matinale,

Digitized by Google

L'Aurore, chaque jour, dans les naissantes fleurs,
Admire en souriant l'ouvrage de ses pleurs.
Dans nos prés rajeunis la tendre violette
Trahit par son parfum sa modeste retraite,
Et, sortant à regret de son obscurité,
Va régner sur le sein d'une jeune beauté.

Déjà du doux Zéphyr la brillante maîtresse
S'échappe en rougissant au bouton qui la presse :
Le papillon volage, épris de ses couleurs,
Semble fixer son choix sur la reine des fleurs ;
Et bientôt, dédaignant de si tendres prémices,
Court promener ailleurs ses amoureux caprices.

Mélodieuses voix des chantres du printemps !
Ruisseaux qui vous mêlez à leurs concerts touchans !
Brillant émail des fleurs ! jeune et fraîche verdure !
Soleil, époux fécond de la riche nature !....
C'est en vain qu'à mes yeux vos charmes rassemblés
Veulent rendre le calme à mes esprits troublés :
En vain, pour appaiser la fureur qui m'enflamme,
Ils veulent de mes sens passer jusqu'à mon ame ;
Trop pleine du sujet de ses afflictions,
Elle ne reçoit plus d'autres impressions,
Et du bonheur en moi la fleur déjà flétrie,
N'attend pas du printemps une nouvelle vie.

Tout germe, tout fleurit, tout jusques au plaisir
Semble naître en ces lieux sous l'aile du Zéphyr ;
Et moi, triste témoin de ce bonheur du monde,
Je m'enfonce encore plus dans ma douleur profonde,
Et tant d'attraits divers dans la nature épars,
Outragent ma misère et glacent mes regards.

Quoi ! ces lieux ont encor des beautés qu'on admire !
Quoi ! le ciel est serein, et Théléma respire !
Et, de son souffle impur l'air encore infecté
N'altère point du jour l'aimable pureté ?....

Digitized by Google

Ah ! du moins le printemps, en étalant ses charmes,
Ne tarira jamais la source de ses larmes.
La nature ne plaît qu'aux yeux de la vertu ;
Il n'est point de printemps pour un cœur corrompu.

M. A. J.

L'ÉTOILE.

ANECDOTE.

Le jeune de Valliers brûlait pour Edelmonde ;
Et jamais un amant ne fut plus généreux.
S'il avait possédé les trésors de Golconde,
Il les eût prodigués à l'objet de ses feux.
Ce qu'ont de plus brillant les airs, la terre et l'onde ;
Pour elle il eût voulu pouvoir le réunir
Et mettre à ses genoux les dépouilles du monde.
Du rubis enflammé, du modeste saphir,
De la verte émeraude ornant un diadême,
D'une tremblante main qu'agitait le plaisir
Sur sa tête adorée il le posait lui-même,
En disant, qu'il est doux d'embellir ce qu'on aime !
C'était son seul souci, c'était son seul desir.
Un soir qu'il était plein de ce penser unique
Près d'Edelmonde assis dans un bosquet riant,
Son amante s'écrie : O spectacle touchant,
Que la nature est magnifique !
Vois-tu cet astre étincelant
Au front d'or et d'azur, superbe diamant,
Qui répand tant d'éclat sur la célèbre voûte ?
Je connais peu le ciel ; cependant je me doute
Que ce doit-être là l'étoile de Vénus.
— Oui tu l'as deviné ; mais ne m'en parle plus
— Eh pourquoi ; lui répond la belle ?
De ta part un caprice a droit de m'étonner.
— Tu me ferais, dit-il, une peine mortelle ;
Je ne puis pas te la donner.

R.

Digitized by Google

COUPLETS

A MADAME FANNI D'ESP.....

Roses, pourquoi sitôt vous hâtez-vous d'éclorre ?
Fanni, dans ces bosquets doit-elle revenir ?
Hélas ! de vos beaux jours si vous pressez l'aurore,
Craignez qu'une autre main ne vienne vous cueillir.

Roses, de ces jardins qui faites la parure,
L'art ne vous donne pas votre éclat, vos couleurs;
Fanni tient plus que vous des dons de la nature,
Elle charme les sens et règne sur les cœurs.

Roses, les papillons dans leurs cours infidèles,
Voltigent près de vous..... Cherchent d'autres attraits,
Près de Fanni l'amour vient déposer ses ailes,
Et l'amitié, sans fard, ne la quitte jamais.

Roses, avec orgueil, vous défiez l'envie,
Partout vous ne voulez que plaire, que briller;
Au contraire, Fanni cache avec modestie
Des beautés que nos yeux cherchent à dévoiler.

Par un Abonné (de Maub....).

ENIGME.

Je sors, tout à-la-fois, du règne végétal,
Et marche aux premiers rangs dans le règne animal.
Tantôt je suis jaloux de me faire connaître;
J'ai deux pieds et deux mains, tout l'esprit de mon maître :
Tantôt j'ai quatre pieds, mais je n'ai plus de mains;
C'est de mon maître alors que l'esprit doit paraître.

Digitized by Google

Je suis en général propre à tous les humains,
Pour causer entre soi, sans se voir, ni s'entendre.
Seul, avec mes deux pieds, je puis tout entreprendre;
Avec mes quatre pieds je ne puis rien sans toi.
Quand on s'adresse à moi, je suis propre aux affaires,
Depuis celles d'état jusques aux plus vulgaires.
J'exerce, avec deux pieds, souvent plus d'un emploi:
A quatre, il n'en est qu'un dont je sois susceptible.
Parfois, avec deux pieds, je trahis ton secret:
Jamais, à quatre pieds, je ne suis indiscret.
Je marche avec deux pieds: avec quatre, impossible.

LOGOGRIPHE.

Je suis, de prime abord, membre du corps humain;
Tranche-moi tête et queue, alors je deviens saint.

CHARADE.

C'est au faîte de mon entier
Qu'on voit, parfois, cheminer mon premier;
Et c'est au pied de mon entier
Qu'on voit, souvent, circuler mon dernier:
Ou fort, ou de plaisance, est toujours mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Enigme*.
Celui du Logogriphe est *Moda*.
Celui de la Charade est *Carême*.

Digitized by Google

L'Enéide, traduite par J. DELILLE (1).

(Deuxième Extrait.)

VIRGILE a disposé tous les ressorts de son poëme dans le premier livre. En cela, il a suivi l'exemple d'Homère ; mais, outre qu'il lui a laissé les honneurs de l'invention, son plan décèle un génie moins vaste.

Les ressorts de l'Enéide sont pris uniquement dans le merveilleux, et ce merveilleux n'est qu'un débris de la grande machine de l'Iliade. La haine que Junon garde aux Troyens, et la faveur que Vénus leur accorde, forment tout le spectacle du premier chant de Virgile et le principal mobile de son poëme. Tout se passe entre ces deux déesses ; et ni l'une ni l'autre, si je l'ose dire, ne fait paraître un caractère bien judicieux, ni des desseins bien entendus. Junon n'est plus, comme dans l'Iliade, la protectrice du lit nuptial ; sa vengeance n'a plus rien de légitime : c'est une haine furieuse qui la fait combattre en désespérée contre l'ordre du Destin ; et, pour l'avilir encore plus, elle se trouve jouée par une déesse d'un rang inférieur. Vénus, de son côté, quoiqu'elle soutienne le parti le plus juste, ne remplit pas un rôle beaucoup plus noble, elle est inconséquente sans passion, et cruelle sans motif. Lorsqu'après la tempête, Jupiter l'a pleinement rassurée par son beau discours ; lorsqu'il lui a révélé la grandeur future de son fils, et l'empire

(1) *In*-4°. avec le texte, 4 gros vol. d'environ 1,800 pag. :
Papier commun, jésus, sans fig. . . . . 60 fr.
—— vélin grand-jésus superf., cartonné, 4 fig. 240
—— Le même, sat. et cart., orné de 16 figures avant la lettre 360
Quatre vol. *in*-18, fig., pap. ord., 10 fr., et 12 fr. par la poste.
Chez Giguet et Michaud, et le Normant.

Digitized by Google

du monde promis à son sang ; lorsqu'enfin il envoie Mercure à Carthage, pour qu'Enée y trouve un accueil favorable, je demande de quoi s'inquiète cette déesse, et où tend ce dessein d'embraser Didon, et de la dévouer aux tourmens d'un amour abusé ; *pesti devota futuræ* ? N'est-ce pas une perfidie bien inutile, et qui ne peut avoir d'autre fruit que d'arrêter le prince troyen dans le cours de ses glorieuses destinées, comme elle même l'insinue assez clairement ?

Hunc Phœnissa tenet Dido, blandis que moratur
Vocibus. . . . . .

Ce n'est donc pas un dessein convenable, ni qui mérite l'intervention d'une divinité ; et quelque grande que soit l'autorité de M. Delille, je ne saurais voir là *le merveilleux dans toute sa pompe et dans toute sa dignité.*

La dignité manque souvent à Homère, je l'avoue ; mais, pour la pompe, qui oserait le lui disputer ? Dès le premier chant de l'Iliade, tout l'Olympe est en mouvement. Apollon descend, couvert de la nuit, pour venger un pontife. Il s'assied loin des vaisseaux ; son arc est tendu pendant neuf jours, et le sifflement terrible de ses flèches retentit dans les vers du poète grec. Au moment où Achille menace Agamemnon, et tire son glaive du fourreau, Minerve se précipite du ciel, et arrête le héros par sa chevelure. Quel caractère que celui de Junon, qui ne veut pas avoir fatigué en vain ses coursiers, à rassembler les nations devant Troye ? Il faut qu'elle tombe, et qu'elle expie le crime d'avoir protégé l'adultère. Mais Thétis veut retarder sa chute, afin d'honorer la retraite de son fils, et Jupiter entre dans ses vues. Si Troye embrasée doit venger la sainteté du mariage, il faut que les malheurs des Grecs apprennent aux rois les funestes

Digitized by Google

effets de la discorde. Ainsi chaque dieu a ses desseins et son plan de conduite.

Mais le poète ne s'est pas borné à ces ressorts surnaturels ; il en a créé de plus intéressans dans les passions de ses héros, et le camp n'est pas moins agité que l'Olympe. A peine vous entrez dans le poëme, déjà le feu d'Homère se déploie ; les principales figures sortent du tableau, et elles sont dessinées avec une fierté de pinceau qui annonce assez quels hommes vont être mis en scène. Si Achille est le rempart des Grecs, que fera l'armée, privée de son secours ? Comment le fléchira-t-elle ? Que feront les autres guerriers pour la consoler et la soutenir dans son absence ? et si leurs efforts ne sont pas heureux, comment le roi des rois fera-t-il plier sa hauteur pour le salut général ? comment Achille lui-même, tourmenté du besoin de la gloire, supportera-t-il l'oisiveté d'un camp ? Toutes les sources d'intérêt s'ouvrent ainsi devant vous. Voilà ce qui fait dévorer avec tant de plaisir la plus faible traduction de l'Iliade. Mais cette chaleur d'action manque absolument à l'Enéide. Tout le premier livre n'offre pas la moindre apparence d'un caractère héroïque. C'est le récit d'un voyage ordinaire, dans lequel les Troyens ne font paraître d'autre passion qu'un grand amour pour le repos :

. . . . . *Magno telluris amore*
Egressi, optatâ potiuntur Troës arenâ.

Cette simplicité est bien relevée, il est vrai, par la plus admirable poésie : mais, si vous exceptez la passion de Didon, qui même ne tient pas au développement des caractères, puisqu'elle est allumée par un stratagême qui rentre dans le merveilleux, vous ne trouvez rien qui échauffe le lecteur, rien qui le presse d'avancer ; aucun personnage ne l'attache, et ne le rend impatient de voir la suite des choses.

Digitized by Google

Je suis loin de mépriser, comme on l'a fait, le caractère que Virgile donne à Enée; la piété convenait à un fondateur d'état: mais, bien loin d'affaiblir les qualités du guerrier, son courage n'en devait paraître que plus ferme; et j'avoue que je n'aime pas voir un héros trembler de tous ses membres au milieu d'une tempête:

Extemplò Æneæ solvuntur frigore membra.

Je crains bien que ce ne soit là un trait de flatterie pour Auguste, dont la poltronnerie sur mer était assez connue depuis la bataille d'Actium. Ce ne serait pas la première fois qu'on aurait fait sa cour aux dépens de son honneur.

On ne peut quitter ce premier livre sans admirer avec quel art Virgile a jeté dans son poëme les premières semences de la rivalité de Carthage, pour flatter l'orgueil de sa nation: c'est un trait de génie d'avoir fait entrer ce motif dans le cœur de Junon. Mais l'hospitalité généreuse que la reine de Carthage accorde aux Troyens, sa tendresse pour leur prince, la mémoire éternelle que celui-ci s'engage à conserver de ses bienfaits; tout cela me paraît affaiblir l'art du poète, puisque ces souvenirs rappelaient à Rome les services que ses ancêtres avaient reçus de sa rivale.

Au reste, la hardiesse avec laquelle j'ose critiquer un poète si célèbre, et que j'admire si passionnément, prouvera du moins que je puis user de la même liberté envers M. Delille, sans rien ôter à l'admiration que mérite son travail. A Dieu ne plaise que je cause le moindre déplaisir à un homme que je regarde comme le seul qui ait fait parler Virgile dignement dans notre langue! Si je l'accuse de n'avoir pas toujours atteint à la perfection du style le plus savant et le plus achevé qu'il y ait jamais eu, qui doute que ce soit un hon-

Digitized by Google

neur d'avoir seulement mérité ce reproche? Et combien d'hommes de talent ont couru la même carrière, qui, loin d'égaler ses beautés, sont même au-dessous de ses fautes!

Le second livre présentait au traducteur de très-grandes difficultés; c'est peut-être ce que Virgile a écrit de plus pathétique et de plus profond, n'en déplaise à ceux qui ont rêvé depuis peu que les six derniers livres de *l'Enéide* contenaient des beautés plus fortes et plus originales. Je ne sais, pour moi, quel ordre de beautés peut être supérieur au spectacle de la désolation de Troie, au songe d'Enée, à l'attaque du palais, et à la mort de Priam. On croit entendre les derniers accens de la muse d'Homère, mêlés aux soupirs du cygne de Mantoue. C'est là qu'il faut étudier Virgile dans ce style enchanteur dont lui seul eut le secret parmi les anciens, et qui s'est retrouvé sous la plume de Racine. Il faut prêter l'oreille à cette mélodie des soupirs, à cette harmonie sentimentale qui peint tous les mouvemens de l'ame, non par les efforts d'un style travaillé, mais par l'effusion naturelle d'une sensibilité douce et profonde, qui est comme répandue dans la diction, qui coule avec elle, et qui semble attendrir les expressions de ce grand poète.

Il ne faut pas confondre cette harmonie avec celle qu'on nomme imitative, et qui consiste à peindre les effets de la nature par le choix des sons. Celle-ci entre pour beaucoup dans le talent de M. Delille, qui, sous ce rapport, peut soutenir assez souvent la comparaison avec le poète latin. L'autre a sa source dans l'ame de Virgile, et il n'est pas donné à tous les hommes d'en avoir le sentiment. Les exemples que j'en apporterai, expliqueront au moins l'idée que je m'en fais.

Lorsque Virgile commence le récit des malheurs

Digitized by Google

de Troie, il faut se persuader qu'une longue méditation a rempli son âme de la tristesse du sujet, en sorte que son style, qui rend témoignage de ce qui se passe dans son cœur, est comme pénétré de cette tristesse, et que toutes ses expressions en portent le caractère. C'est ce sentiment qui vous saisit, dès les premiers vers, pour peu que vous y soyez attentif, et que vous les lisiez avec une oreille juste :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem,
Trojanas ut opes et lamentabile regnum
Eruerint Danaï; quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui. . . . .

En quoi consiste la beauté de cette harmonie et de cette diction, si excellemment appropriée au sujet? En ce que le poète a effacé toutes les couleurs brillantes, toutes les images qui pouvaient donner de l'éclat à son style; en ce qu'il a choisi des expressions simples, connues, pour servir de voile à une douleur qui est au-dessus des paroles; enfin, en ce qu'il a donné à ses vers une mesure lente et lugubre. Or, je ne vois rien dans la traduction, quelque bien écrite qu'elle soit, qui ait ce caractère.

Reine, de ce grand jour faut-il troubler les charmes,
Et r'ouvrir à vos yeux la source de nos larmes;
Vous raconter la nuit, l'épouvantable nuit
Qui vit Pergame en cendre, et son règne détruit;
Ces derniers coups du sort, ce triomphe du crime,
Dont je fus le témoin, hélas! et la victime?
O catastrophe horrible! ô souvenir affreux!

Ces vers sont assurément pleins d'énergie. Je les admirerois chez tout autre que M. Delille; mais, s'il faut le dire, ils blessent mon cœur et mon oreille par un contresens de style et d'harmonie. Relisez les vers de Virgile; voyez ce qu'ils vous mettent dans l'ame, avec si peu d'efforts d'éloquence, et vous sentirez que cette *épouvantable nuit, ces derniers coups du sort, ce triomphe du*

Digitized by Google

crime, cette catastrophe horrible.... toutes ces expressions fortes épuisent la douleur, au lieu que Virgile la concentre, lui laisse toute sa profondeur, sous ces termes simples,

. . . . . quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui.

Quel fonds de tristesse ! et quelle modération dans le discours ! C'est ainsi qu'un héros doit parler de ses malheurs.

J'aurais la même remarque à faire sur ce passage :

Venit summa dies et ineluctabile tempus
Dardaniæ : fuimus Troës ; fuit Ilium. . . .

Il est, il est venu, ce jour épouvantable,
Ce jour, de nos grandeurs le terme inévitable ;
Ilion, les Troyens, tout est anéanti !

Ce n'est pas l'expression, c'est le sentiment du poète que je réclame ; c'est cette harmonie douce et attendrissante à laquelle vous substituez une harmonie sonore et enflée. Songez que celui qui parle est un homme qui n'a plus de patrie. Ce *terme inévitable des grandeurs* ne fait pas sonner à mon oreille cette dernière heure de Troie, *venit summa dies.....*

Qui ne sent pas cela ? Et n'est-ce pas à M. Delille qu'il faut demander compte des beautés de cette nature, que tant d'autres traducteurs n'ont pas même soupçonnées ? S'il n'en offre pas toujours l'expression juste, on ne peut nier du moins qu'il n'en ait le sentiment ; il est assez marqué dans ce beau morceau :

. . . . . Hélas ! de ces scènes affreuses
Qui pourroit retracer les tragiques horreurs ?
Quels yeux pour ce désastre auroient assez de pleurs ?

Tu tombes, ô cité si longmps florissante,
De tant de nations souveraine puissante !
Les morts jonchent en foule et les profanes lieux,
Et des temples sacrés le seuil religieux.

Digitized by Google

Le traducteur a eu recours à l'apostrophe pour émouvoir. C'est un effort que Virgile ne fait pas ; il conserve le ton du récit, et il touche bien davantage.

Urbs antiqua ruit, multos dominata per annos ;
Plurima perque vias sternuntur inertia passim
Corpora, perque domos, et religiosa deorum
Limina.

Ne semble-t-il pas que ces mesures et ces expressions soient faites pour le deuil ? Mais voici ce qui marque le grand écrivain. Virgile change tout-à-coup la scène, et un mot lui suffit pour changer également la couleur et le mouvement de son style :

Quondam etiam victis redit in præcordia virtus,
Victoresque cadunt Danaï ; crudelis ubique
Luctus, ubique pavor ; et plurima mortis imago.

L'effet du mot *redit* est assez sensible : en même temps que le courage des Troyens se réveille, le style acquiert de la vivacité. M. Delille n'a pas pris d'abord un tour aussi énergique ; mais, dans la suite du morceau, il me paraît au moins égal au poète latin :

Le Troyen cependant ne meurt pas sans vengeance ;
La fureur quelquefois ranime sa vaillance.
Tour-à-tour on éprouve, on répand la terreur ;
On fuit, et l'on poursuit ; on tombe, on est vainqueur :
Partout des pleurs, du sang, des hurlemens terribles,
Et la mort qui renaît sous cent formes horribles.

Ce n'est pas là précisément ce style mûr qui distingue Virgile ; au contraire, on y remarque une certaine jeunesse d'imagination, qui est amoureuse du coloris et des antithèses. Mais cette imagination qui fournit souvent au poète français des traits brillans de verve, l'emporte aussi quelquefois trop loin. Au lieu de mesurer ses coups, pour les faire tomber avec justesse et s'épargner la peine de re-

Digitized by Google

doubler, il prodigue sa vigueur en jeune homme, et s'épuise en efforts pour rendre un effet qui l'a frappé. Ainsi, dans ces deux vers :

Vertitur interea cœlum et ruit Oceano nox,
Involvens umbrâ magnâ terramque polumque,
Myrmidonum que dolos.

Un homme de goût ne pouvait manquer d'être sensible à cette harmonie d'*umbrâ magnâ*, qui fait tableau, et par la consonnance, et par la manière dont l'épithète est jetée après le substantif, contre l'usage ordinaire de la langue latine. Virgile ne pouvait ouvrir plus majestueusement la scène du carnage et de la chute d'un grand empire. Mais que cet effet lui coûte peu ! Et qui ne souffrirait de voir M. Delille tourmenter sa belle imagination, dans une longue suite de vers, pour traduire deux mots ?

Et cependant le ciel, dans son immense tour,
A ramené la nuit triomphante du jour :
Déjà du haut des cieux jetant ses crêpes sombres,
Avec ses noirs habits et ses muettes ombres,
Sur le vaste Océan elle tombe, et ses mains
D'un grand voile ont couvert les travaux des humains,
Et la terre et le ciel, et les Grecs et leur trame.

Un poète ordinaire pourrait s'applaudir de cette brillante amplification ; mais, si je l'admirais dans M. Delille, ne serait-ce pas une complaisance bien injurieuse ?

J'ai reconnu avec joie l'immortel traducteur des *Georgiques* dans la plupart des morceaux de force. Il y a de très-beaux vers dans la peinture de Laocoon. Le tableau des dieux qui démolissent Troie, est de main de maître. Quelques endroits du siége de la citadelle, et de la mort de Priam, sont traités avec chaleur. Mais on souhaiterait qu'un écrivain d'un talent si supérieur eût porté son attention sur une foule de petits détails, où brille le génie de Virgile, et qui sont pleins d'un

Digitized by Google

sentiment qui n'est qu'à lui. Il n'y a pas un mot, pas un son, qui n'y soit employé à dessein. Tout y est pittoresque, tout y fait image.

Lorsque Pyrrhus a enfoncé les portes du palais à coups de hache, le poète semble suspendre l'impétuosité de l'attaque, pour vous faire considérer avec un étonnement mêlé de pitié, cette antique maison des rois où pénètrent pour la première fois les regards de l'ennemi, en même temps qu'il porte au fond de votre ame les cris des femmes éplorées qui errent dans les vastes appartemens, qui en embrassent les portes et les couvrent de baisers. Vous demeurez ainsi partagé entre des images de fureur et de tendresse. Et quel style! quelle harmonie propre à chaque situation!

Apparet domus intùs, et atria longa patescunt!
Apparent Priami et veterum penetralia regum.

Quel art profond dans l'emploi et la répétition de ce mot de trois longues! C'est dans de telles beautés qu'on ne peut souffrir que M. Delille soit au-dessous de la perfection.

Le morceau le plus touchant du second livre est celui où Anchise déclare à ses enfans qu'il a résolu de mourir et de ne pas survivre à sa patrie. Ce généreux vieillard les conjure de fuir, et de le laisser au milieu des flammes. Sa belle-fille, son petit-fils, toute sa maison se jette à ses pieds; rien ne peut le fléchir:

Abnegat, inceptoque et sedibus hæret in isdem.

Que fera Enée dans une position si douloureuse? Parlera-t-il à son tour? oui, mais avec une éloquence bien différente. Il saisit ses armes, et revole au combat, pour y chercher la mort:

Rursus in arma feror, mortemque miserrimus opto.

Qu'Enée me paroît grand dans ce vers! Et faut-il que M. Delille ait affaibli un mouvement si héroïque! Il traduit:

Alors

Digitized by Google

. . . . . Alors, dans ma furie,
Je me voue à la mort.

Ce n'est pas du sentiment, c'est de l'action qu'il fallait ici. Énée ne se voue pas à la mort; il y court: *Rursùs in arma feror.* Mais après avoir ébranlé le cœur de son père par ce mouvement de désespoir, qu'il est beau de l'entendre dire avec tout l'attendrissement d'un dernier adieu:

Me ne efferre pedem, genitor, te posse relicto
Sperasti? tantumque nefas patrio excidit ore?
Si nihil ex tantâ superis placet urbe relinqui,
Et sedet hoc animo, perituræque addere Trojæ
Teque tuosque juvat; patet isti janua leto.
Jamque aderit multo Priami de sanguine Pyrrhus,
Natum ante ora patris, patrem qui obtruncat ad aras.
. . . . . .
Arma, viri, ferte arma: vocat lux ultima victos.
Reddite me Danais, sinite instaurata revisant
Prælia; non omnes hodie moriemur inulti.

Le feu du courage semble avoir passé dans le style, et les élans de l'ame se font sentir dans la rapidité des trois derniers vers. Voici la traduction:

Mon père, m'écriai-je, ah! que veux-tu de moi?

(Il fallait supprimer ici toutes les liaisons du discours qui semblent marquer qu'Énée répond avec ordre et méthode. On a vu comment il répond dans l'original: *Rursùs in arma feror.*)

Moi fuir! moi te quitter! ô pensée exécrable!
L'as-tu pu commander ce crime abominable?

(Je crois que M. Delille a outré l'expression *tantum nefas.*)

Si d'un peuple proscrit rien ne doit échapper,
Si, pour que le destin n'ait plus rien à frapper,
Tu veux joindre les tiens aux ruines de Troie,
Attends, voici Pyrrhus, qui vient chercher sa proie.

(Il me semble qu'il ne fallait pas séparer de Pyrrhus l'image qui le rend si terrible:

Jamque aderit multo Priami de sanguine Pyrrhus.)

Pyrrhus, qui fait tomber sous le glaive cruel
Le fils aux yeux du père, et le père à l'autel.

Digitized by Google

Du meurtre de nos rois encore dégoutante,
Bientôt de notre sang sa main sera fumante.
. . . . . .
Eh bien! dédaignez donc mes prières, mes larmes:
Je pars; la mort pour moi n'eut jamais tant de charmes.
Rendez-moi l'ennemi, rendez-moi les combats;
Tous les Grecs aujourd'hui ne nous survivront pas.

Quoique ces vers ne soient pas sans beauté, je regrette le mouvement de Virgile: *Arma, viri, ferte arma*..... Mais quel dernier coup de pinceau, et quel digne couronnement d'une si belle scène, lorsqu'au moment où Enée s'élance pour sortir, son épouse et son enfant se jettent au-devant de lui, sur le seuil de la maison!

Si periturus abis, et nos rape in omnia tecum.

Quel vers! quel cri de la nature! Ne cherchez pas celui-là dans une traduction. Il faut pardonner même à M. Delille de n'y pouvoir atteindre. Ce sentiment, ce style, cette harmonie, sont au-dessus de tout; et c'est un des momens où Virgile ne peut avoir ni traducteur ni rival.

CH. D.

Odes Sacrées, ou *les Pseaumes de David*; le *Magnificat* et le *Te Deum* en vers français : traduction nouvelle, par *A. Rippert*, curé du diocèse de Grenoble. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 cent., et 6 fr. par la poste. A Lyon, chez *Tournachon-Molin* : à Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, libraires, rue des Bons-Enfans; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'Eglise.

ON trouve dans les prophètes des modèles de presque toutes les beautés poétiques. En considérant ces productions sacrées, qui ont précédé tous les fruits de l'imagina-

Digitized by Google

tion des hommes, en les considérant sous un rapport purement littéraire, on ne tardera pas à s'en convaincre. Quels poètes ont donné une idée plus grande de la divinité que les prophètes qui étaient en effet inspirés par elle? Ce ne sont point ces Dieux méprisables que la perversité humaine inventa pour justifier ses crimes et ses faiblesses; c'est un Dieu fort, dont la justice égale la puissance. « (1) Il a » ouvert sa main, dit le prophète, et tout a été rempli » de ses bienfaits: détourne-t-il son visage? tout est dans » le besoin et la détresse: retire-t-il son esprit créateur? » tout cesse de vivre et retourne à la poussière. S'il » envoie de nouveau le souffle de la vie, tout est créé de » nouveau, et la face de la terre est renouvelée. » L'intervention de la divinité dans les combats, a été souvent peinte par Homère et Virgile; mais le courroux des Dieux déchaînés contre Troie, peut-il se comparer à la justice de Dieu qui disperse les ennemis de David? « (2) Sa colère, » suivant les expressions du prophète, monte comme » un tourbillon de fumée, son visage paraît comme la » flamme. ... Il abaisse les cieux, il descend, et les nuages » sont sous ses pieds. Les nuées amoncelées forment autour » de lui un pavillon de ténèbres; l'éclat de son visage les » a dissipées, et une pluie de feu est tombée de leur sein. » Alors les eaux ont été dévoilées dans leur source; les » fondemens de la terre ont paru à découvert, parce que » le Seigneur les a menacés, et parce qu'ils ont senti le » souffle de sa colère. » Dans Homère et dans Virgile on trouve souvent des tableaux de l'instabilité du bonheur des hommes; ces tableaux, qui respirent la simplicité antique, ont pour but moral de prouver qu'une félicité durable n'est point le partage de l'humanité: en supposant même la continuation des faveurs de la fortune, quels chagrins secrets n'éprouve pas l'homme heureux en appa-

(1) *Benedic anima mea Domino.* Ps. 103.

(2) *Diligam te, Domine.* Ps. 17.

Digitized by Google

rence, et qui n'en est que plus ingénieux à se tourmenter ? Mais de toutes ces fictions des poètes anciens, dont l'objet est de diminuer l'orgueil du puissant, et d'adoucir les peines du faible, que résulte-t-il ? Quelle est la consolation du malheur ? Une froide résignation, une patience orgueilleuse. L'Ecriture, en déployant les trésors de la Providence divine, présente sans cesse un Dieu bienfaisant qui tend la main à l'infortuné plongé dans l'abyme des douleurs. La vie d'aucun roi ne fut plus agitée que celle de David : au milieu de son désespoir, il n'oublie jamais le Dieu qui est son appui ; il l'invoque, et la paix rentre dans son ame. « (1) Sur la terre, un abyme est près d'un abyme ; les orages, » dit-il, passent sur ma tête ; mais il vient le jour des miséricordes ; elle vient la nuit destinée aux cantiques. » Le livre de Job présente encore la fragilité du bonheur des hommes avec une vérité dont les poètes profanes n'ont pu approcher.

Si l'on veut chercher des exemples de cette tristesse profonde et recueillie, dont la peinture a tant de pouvoir sur les cœurs véritablement sensibles, on les trouvera également dans l'Ecriture. Les Juifs, captifs à Babylone, arrivent, accablés de fatigue, sur les bords de l'Euphrate (2) ; là, ils s'asseyent et ils pleurent. *Illic sedimus et flevimus.* Ils regarderaient comme un crime de se livrer à aucun plaisir tant qu'ils seront au milieu des idolâtres ; ils suspendent leurs instrumens aux saules des rives de l'Euphrate. Leurs maîtres veulent entendre leurs cantiques : Eh ! comment, répondent-ils, chanterions-nous les cantiques du Seigneur au milieu d'une contrée étrangère ? Alors ils témoignent à l'envi leur fidélité à Dieu, et leur amour pour leur patrie ; ils veulent demeurer sans voix si Jérusalem n'est pas toujours le premier objet de leur joie et de leurs vœux. Cet amour de la patrie que les

(1) *Quem admodum desiderat cervus.* Ps. 41.

(2) *Super flumina Babylonis.* Ps. 136.

Digitized by Google

Grecs et les Romains ont porté jusqu'à l'héroïsme, n'a jamais été exprimé avec autant de sensibilité dans aucun de leurs poëmes : il y a ici un mélange de douleur et de résignation qui donne au désespoir même quelque chose de paisible et de tendre. Virgile, dans sa première églogue, a peint les regrets d'un berger que l'on arrache de sa terre natale : les expressions de ce grand poète sont pleines d'élégance et de vérité; mais qu'elles sont loin de celles du psalmiste!

Desire-t-on trouver une tristesse plus douce, et qui inspire cette mélancolie qu'on a si souvent dénaturée de nos jours ? Il suffira de relire le cantique d'Ezéchias (1), que J. B. Rousseau a paraphrasé. Au rapport de M. de La Harpe, d'Alembert lui-même ne pouvait se le rappeler sans attendrissement. Ezéchias, accablé par la maladie, est abandonné de tout le monde : « Le temps qui lui avait été » donné s'est enfui; tout s'est éloigné comme la tente » d'un berger qu'on a transportée dans un autre lieu; il » gémit comme la colombe, et ses yeux s'épuisent à regar- » der le ciel dont il espère l'appui. » Le Seigneur l'a secouru, et il consacrera le reste de sa vie à mériter ce bienfait. On ne voit dans aucun poète un tableau aussi touchant de la faiblesse humaine, qui se confie à la Providence divine.

Les prophètes n'excellent pas moins à peindre l'allégresse que la douleur. Le pseaume que composa David, au moment où il fit transporter l'arche sur la montagne de Sion, en est un des plus beaux exemples. L'enthousiasme s'empare du poète : tout prend à ses regards une nouvelle forme; tout s'anime à ses accens. Quelle pompe dans la cérémonie! Quel aspect le peuple d'Israël offre à son roi! « (2) Il » brille comme la colombe, dont les plumes étalent au » soleil l'éclat de l'or et de l'argent, comme les neiges » colorées par le soleil sur les sommets de Salmon. » Ce pseaume, dit M. de La Harpe, est un de ceux dont le style

(1) Isaïe, chap. 38.
(2) *Exurgat Deus*. Ps. 67.

Digitized by Google

offre les figures les plus hardies; la magnificence de la diction répond à celle du sujet. Le pseaume qui porte le titre de *Cantiques des Amours*, et qu'on ne doit entendre que dans le sens spirituel indiqué par saint Paul, présente des images plus gracieuses; on y voit cette joie douce et pure qui accompagne un mariage heureux.

Les prophètes ont employé, et souvent porté à leur plus haut degré de perfection, les beautés poétiques dont leur langue, et l'état de la société dans ces temps reculés, leur permettaient de disposer. La langue hébraïque n'a presqu'aucun de ces termes abstraits qui, dans les idiomes plus modernes, ont servi à marquer les nuances des pensées; il fallut donc y suppléer par des images. Les transitions étaient impossibles; il dut en résulter une diction sententieuse, et un peu monotone. Le retour des figures dut être fréquent, et, pour exprimer des idées différentes, sous quelques rapports, il fallut souvent employer les mêmes expressions. L'état de la société ne présentait guère plus de ressources : les guerres continuelles auxquelles furent exposés les Israélites depuis leur sortie d'Egypte; les dissentions qui eurent lieu sous les successeurs de David, ne permirent pas aux Juifs d'acquérir ce goût délicat qui ne peut se former que dans une société long-temps paisible. Les productions des prophètes, dans tout ce qui concerne les rapports humains, durent se ressentir de la pénurie de leur langue et des mœurs du temps. On chercherait en vain chez eux cette régularité de conception, cet accord de pensées, ces transitions heureuses, et ce style périodique qui font le charme des écrivains classiques de l'antiquité profane. Mais par quelles beautés ne rachètent-ils pas les défauts dont ils ne purent se garantir ?

Ce qui le prouve, c'est que la *Vulgate*, qui n'est qu'une traduction littérale de l'hébraïque, fait encore les délices de tous ceux qui aiment la poésie, et que les imitations françaises, essayées par nos meilleurs poètes, n'ont pu y

Digitized by Google

suppléer. Le premier livre des *Odes* de Rousseau, qui, avec les chœurs de Racine, sont des chefs-d'œuvre qu'on ne se lasse point d'admirer, n'empêchent pas de relire, dans la traduction latine, les morceaux que ces deux grands poètes ont voulu rendre. On aurait tort de chercher à justifier les obscurités, les incorrections et l'impropriété des termes, qui sont en grand nombre dans cette traduction. Les hommes pieux qui y travaillèrent, respectèrent non-seulement le sens, mais l'expression de l'original. Pour peu que l'on connaisse les élémens des anciennes langues de l'Orient, on doit se figurer quel effet dut produire, en latin, le soin scrupuleux que s'imposèrent les traducteurs de ne jamais s'éloigner du texte littéral. Cependant, ce soin même donne à la *Vulgate* une couleur locale que plusieurs gens de goût préfèrent aux embellissemens et aux paraphrases des poètes modernes : il y règne une précision de pensées, une exactitude d'images qui se perdent dans l'amplification. M. de La Harpe observe très-bien que Racine s'est élevé beaucoup plus haut, lorsque, pénétré de la substance des livres saints, il a parlé, pour ainsi dire, en prophète, que lorsqu'il a voulu imiter tel ou tel passage.

Le nouveau traducteur des *Pseaumes de David* semble partager cette opinion : au reproche que l'on pourrait lui faire de s'être exercé sur des morceaux déjà imités d'une manière supérieure par Racine et J. B. Rousseau, il répond que ces poètes n'ont fait *qu'étonner par l'essai de leurs grands talens dans la paraphrase de quelques pseaumes, et que le Psautier doit être traduit par une seule plume.* On croirait, d'après cette explication, que l'imitation de M Rippert se rapproche beaucoup plus du texte, que celles de ses illustres devanciers. Quelques citations suffiront pour en juger. Dans le pseaume 36, se trouve ce passage que Racine a imité dans un chœur d'*Esther* : *Vidi impium super exaltatum et elevatum, sicut cedros Libani; et transivi, et ecce non erat.* On connaît la belle imitation de Racine :

Digitized by Google

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre ;
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus ;
Je n'ai fait que passer ; il n'était déjà plus.

La paraphrase n'est pas trop étendue; le mouvement et l'harmonie de cette strophe ont quelque chose de divin; et le dernier trait est sublime. M. Rippert, qui a la prétention de traduire plus fidèlement, a employé neuf vers pour exprimer cette pensée; il en a changé la forme et le mouvement.

Bravant les coups de la tempête,
Du Liban le cèdre orgueilleux,
Dans les airs élève sa tête,
Il touche la voute des cieux.
Tel à mes yeux parut l'impie :
J'ai vu la fortune asservie
A ses caprices absolus,
Rapide songe de la vie !
J'allai pour l'approcher, il n'était déjà plus.

On s'est aperçu que M. Rippert, en commençant par une comparaison, a détruit absolument le mouvement poétique du psalmiste. Racine l'a rendu avec la plus grand simplicité : *Vidi impium super exaltatum, sicut cedros .....*

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre.....

Après ces premiers vers, il est sur que la pensée avait besoin de développement : Racine exprime dans deux vers tous les triomphes dont l'impie peut jouir sur la terre; mais revenant bientôt à la précision de l'Ecriture, il traduit littéralement, et cependant d'une manière sublime ces derniers mots : *Transivi et ecce non erat.*

Quelle est, au contraire, la manière du nouvel imitateur ? Il consacre quatre vers à une comparaison dont on

Digitized by Google

ne voit pas d'abord l'objet ; le triomphe de l'impie n'est exprimé que par ces mots :

J'ai vu la fortune asservie
A ses caprices absolus.

tournure commune et prosaïque. Ensuite le traducteur croit avoir besoin d'une transition pour arriver à la chute de l'impie : *La vie, dit-il, n'est qu'un songe !* C'est ici que le goût prescrivait de se passer de transition ; l'image est sublime et poétique, lorsqu'après une description pompeuse, le psalmiste ajoute :

Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

elle perd toute sa force, si le lecteur est préparé à cet étonnant contraste. On ne voit pourquoi M. Rippert a traduit *transivi*, par *j'allai pour l'approcher* : il valait beaucoup mieux prendre le vers entier de Racine, que de dénaturer ainsi un des plus beaux passages de l'Ecriture.

Le nouvel imitateur n'est guère plus heureux quand il lutte avec J. B. Rousseau. Tout le monde connait le fameux pseaume : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Ce concert de toute la nature, pour adorer Dieu, est un des plus beaux sujets d'ode qui existe. Le psalmiste parle du soleil : *In sole posuit tabernaculum suum ; et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo ;* Dieu a placé son pavillon dans le soleil ; cet astre est parti des hauteurs du ciel, comme le nouvel époux sort de sa couche. Voici comment M. Rippert paraphase ce verset.

Je te vois, mon œil te contemple,
Source de feu, brillant soleil,
Où de Dieu, comme dans son temple,
J'admire l'éclat sans pareil.
Astre, dont l'univers s'étonne,
Par la splendeur qui t'environne
Tu fais seul la beauté des cieux.
Tel, dans les charmes qu'il étale,
Quittant la couche nuptiale,
Un époux ravit tous les yeux.

Digitized by Google

Il y a beaucoup de fautes dans cette strophe. D'abord, le traducteur a tort de ne pas suivre le mouvement du psalmiste, et de s'adresser au soleil. Dans une hymne à la gloire du Créateur, il faut que toutes les idées se rapportent à lui. Si l'on substitue à ces mots sublimes *in sole posuit* une froide apostrophe, on ne déploie qu'un enthousiasme affecté. Rousseau n'a pas manqué, comme nous le verrons bientôt, d'imiter fidèlement son modèle dans la tournure et dans l'expression de cette pensée. Passe-t-on à l'examen des détails de cette strophe ? on n'est pas plus satisfait. Tout le monde sait que *l'œil* de l'homme ne peut *contempler* le soleil. *L'éclat sans pareil* de cet astre n'en donne pas une idée assez magnifique. On ne doit pas dire que l'univers *s'étonne* du soleil pour exprimer qu'il en est transporté d'admiration. La comparaison n'est pas mieux rendue : l'époux sortant de la couche nuptiale montre plutôt sa gloire et son bonheur que ses charmes; il enchante plutôt les yeux qu'il ne les ravit. On va voir que J. B. Rousseau n'a commis aucune de ces fautes, et qu'il a soigneusement conservé le sens et l'esprit du prophète :

Dans une éclatante voute,
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Eclaire tous les humains :
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière,
Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale,
Sort brillant et radieux.

Il y aurait trop de sévérité, et peut-être même de l'injustice à continuer des rapprochemens si défavorables à M. Rippert. Nous ne les avons faits que pour répondre à l'assertion un peu hardie de sa préface, où il prétend que les paraphrases de Racine et de J. B. Rousseau *font bien moins connaître les pseaumes que leurs traducteurs.*

En éloignant donc des parallèles qui ne pourraient que

Digitized by Google

lui nuire, on doit convenir que sa traduction a, en général, le mérite de la clarté et de la correction. S'il ne s'élève presque jamais au sublime, il ne tombe pas du moins dans le mauvais goût. Il manque de cet enthousiasme, de cette richesse d'imagination qui caractérisent le poète lyrique; mais en variant souvent le mètre de ses vers, il repose l'esprit du lecteur, et parvient à le distraire de la monotonie qui résulte d'une suite de productions poétiques peu élevées au-dessus de la médiocrité.

Les morceaux qu'il a le mieux rendus sont ceux où le psalmiste s'abaisse devant la majesté divine, et ceux qui renferment de grandes idées morales. Nous en citerons deux où l'œil le plus sévère ne trouvera qu'un très-petit nombre de taches. Le psalmiste parle de Dieu (1).

C'est lui qui du chaos a fait tomber les voiles.
Sa parole affermit les cieux;
Son souffle sema les étoiles
Que la nuit étale à nos yeux.
L'onde entra dans son lit, à ses ordres sublimes,
Et le vaste Océan, dans ses profonds abymes,
Enferma ses flots orgueilleux.

Dans un autre pseaume (2), le poète fait un rapprochement du juste et du méchant, et montre les avantages du premier sur le second.

Les pécheurs, malgré leurs richesses,
Sentiront des besoins affreux;
Et le juste par ses largesses,
Sera l'appui des malheureux.
L'un est aimé du Dieu qu'il aime,
Les autres, objets d'anathème,
Hais de la terre et des cieux,
Verront leur gloire et leurs biens *même*,
Ainsi qu'une vapeur, disparaître à leurs yeux.

On trouve dans ces deux strophes de la justesse dans les

(1) *Exultate, justi, in Domino.* Ps. 32.
(2) *Noli æmulari in malignantibus.* Ps. 36.

Digitized by Google

expressions, et de la suite dans les pensées; il y a même des tournures poétiques bien assorties au genre.

M. Rippert commet quelquefois une faute dont il est utile de l'avertir. Les règles de la versification française prescrivent de ne jamais placer au milieu du vers un mot où l'*e* muet, précédé d'une voyelle, est suivi d'un *s* ou des lettre *nt*. Cela produirait un son désagréable à l'oreille. Le traducteur ne s'est pas souvenu de cette règle, lorsqu'il a dit : Mes amis....

Contemplant de mon sort la funeste rigueur
Me *fuyent*, et pour prix de mon amour extrême....

M. Rippert aurait évité cette faute en mettant *s'éloignent*.

Une autre règle porte que l'*e* muet, au-dedans d'un mot et à la suite d'une autre voyelle se supprime toujours, et ne fait pas une syllabe particulière dans la prononciation. M. Rippert ne s'y est pas conformé lorsqu'il a dit :

Tu viendras extirper le vice,
Tu *foudroyeras* l'injustice.

Foudroyera ne devait être que de deux syllabes. Au reste, ces inexactitudes ne sont que des taches légères qu'il serait aisé de faire disparaître.

Toutes nos observations sur la traduction de M. Rippert n'empêchent pas que ce ne soit une production estimable sous plusieurs rapports. « Les psaumes, dit-il, sont » comme un abrégé de toutes les instructions que l'esprit » saint a répandues dans le corps entier des écritures. Ils » enseignent de la manière la plus admirable à prier avec » ferveur, à souffrir avec patience, à mettre tout son » espoir en Dieu, à le craindre, à l'aimer, à le bénir, à le » louer sans cesse. » Le traducteur, en liant les pensées et les versets des psaumes, en éclaircissant le véritable sens, souvent obscur, en formant un ensemble régulier d'un composé de parties quelquefois disparates, a élevé un monument qui sera cher à la religion. Les personnes peu familiarisées avec la *Vulgate* pourront, sans difficulté

Digitized by Google

connaître le plus grand des prophètes dans une version qui ne rend pas, il est vrai, toutes les richesses poétiques de l'original, mais qui en développe toujours avec clarté, et quelquefois avec élégance, la morale et les pensées.

P.

Suite des Souvenirs de Félicie.

On dit toujours que *la mémoire nuit à l'esprit;* je ne connais rien de plus faux que cette maxime, car, assurément, on ne veut pas dire que la lecture méditée de tous les chefs-d'œuvre écrits dans les langues anciennes et modernes, puisse gâter l'esprit. Mais il est vrai que si ces belles choses ne laissaient qu'un souvenir vague et confus, que le germe des idées qu'on aurait admiré, on parviendrait à prendre ces réminiscences pour ses propres conceptions; on travaillerait sur ce fonds d'emprunt; et, plagiaire de bonne foi, en s'énorgueillissant d'un mérite imaginaire, on affaiblirait ou l'on dénaturerait des pensées originales et sublimes. Ce malheur si commun ne vient que du *défaut de mémoire.* Mais quand on se rappelle nettement tout ce qu'on a lu d'important, l'esprit s'agrandit, parce qu'il ne s'attache qu'à recueillir ce qui a pu rester dans les champs déjà moissonnés, ou a découvrir par tant de routes ouvertes, de nouveaux points de vue. Le génie est un noble don de la nature; il ne s'enrichit d'aucune dépouille: rayon immortel de la suprême puissance, il n'est grand que parce qu'il est pur, il n'envahit rien, il est créateur.

Plus on a d'esprit et d'imagination, et plus il est utile d'avoir de l'instruction et de la mémoire: si l'on en manquait, on devinerait au lieu de créer, on épuiserait son génie pour ne trouver que des choses déjà connues; on

Digitized by Google

inventerait sans gloire, on paraîtrait commun à proportion de la facilité que l'on aurait de se rencontrer avec les auteurs distingués par la justesse de leur esprit. Ainsi il est donc bien faux que la *mémoire nuise à l'esprit.*

Il me semble que lorsqu'on veut devenir auteur, il faudrait savoir tout ce qu'on a dit d'intéressant, bien ou mal, pour ne pas répéter ou pour tâcher de développer mieux, et afin de connaître aussi ce qui reste à dire de nouveau; et pour tout cela, il est nécessaire d'avoir une très-belle mémoire. J'ai remarqué que tous les auteurs véritablement profonds et originaux avaient une vaste érudition, c'est-à-dire, une grande mémoire tels que Montaigne, Bossuet, Pascal, Montesquieu, Buffon, etc; tandis qu'au contraire ceux qu'on accuse d'avoir peu d'idées originales ont fort peu lu, ou n'ont lu que très-superficiellement. On pourrait citer là-dessus quelques exceptions; mais elles sont rares.

Voici un trait d'enfant qui m'a paru plaisant. M. le duc de Montpensier, qui n'a pas quatre ans, est d'une si grande faiblesse qu'il tète encore, et qu'il n'a jamais marché sans être tenu par des lizières, ce qui me paraît d'autant plus singulier qu'il est dans un appartement entièrement matelassé, où il pourrait se heurter et tomber sans se faire le moindre mal. Aujourd'hui, à ma prière, sa gouvernante a bien voulu le mettre debout au milieu de sa chambre et l'y laisser tout seul. L'enfant, accoutumé à être tenu par les lizières par deux femmes de chambre, est resté stupéfait et immobile en se trouvant dans cet effrayant isolement. Nous l'avons invité à s'avancer vers nous, alors il a mis ses mains derrière lui pour chercher ses lizières, et les saisissant il les a ramenées en avant en étendant les bras, et les tenant avec force dans l'intention de se conduire lui-même; et rassuré par cette prudente précaution, il s'est approché de nous d'un pas assez ferme. La première éducation de ces jeunes princes est si molle,

Digitized by Google

qu'elle prépare beaucoup de peine à ceux qui seront chargés de l'achever.

Je ne connais point de femme plus intéressante et plus estimable sous tous les rapports que madame de Boulainvilliers; elle est épouse irréprochable, bonne mère, bonne amie; toutes ces qualités sont solides parce qu'elles ont pour base une piété sincère. Elle a de l'esprit, de la finesse et un cœur excellent. Je rencontrai chez elle un jour une jeune personne qui sans être jolie avait une tournure agréable; elle parlait à madame de Boulainvilliers avec une expression de respect et de reconnaissance qui me fit connaître que madame de Boulainvilliers était sa bienfaitrice. Quand cette jeune personne fut partie, comme je me trouvai seule avec madame de Boulainvilliers, je la questionnai à ce sujet, et elle me conta l'histoire suivante : Un soir qu'elle se promenait près de sa maison de Passy, elle aperçut un petit garçon de dix ans bien déguenillé, qui portait sur son dos une petite fille de six ou sept, qui paraissait être fort malade; ces enfans demandaient l'aumone. Madame de Boulainvilliers, touchée de ce spectacle, les interroge; elle apprend qu'ils sont orphelins, n'ont point d'asile, et que leur père venait de mourir à l'Hôtel-Dieu. Et que faisait votre père? demanda-t-elle. — Oh rien, car il étoit gentilhomme. — Gentilhomme! — Oh, oui, il nous l'a dit trois jours avant de mourir. — Et qui prend soin de vous? — Personne, depuis la mort de notre père. — Eh bien suivez-moi. Les enfans ne demandèrent pas mieux. Madame de Boulainvilliers les emmène chez elle, les fait habiller et les garde trois semaines. Durant ce temps, d'après les renseignemens qu'elle reçoit d'eux, elle fait faire à l'Hôtel-Dieu des informations sur leur père; elle apprend avec surprise qu'il avait la croix de Saint-Louis, et elle voit avec plus d'étonnement encore sur son extrait mortuaire, qu'il s'appelait *Valois*. Cepen-

Digitized by Google

dans elle met les deux enfans en pension, elle fait des informations sur leur famille pendant deux ou trois ans sans succès ; au bout de ce temps, elle acquiert quelques lumières et finit par découvrir, avec certitude, me dit-elle, que ces deux enfans sont les descendans d'un bâtard de Charles IX. Elle avait mis la petite fille en apprentissage, elle l'en retire à cette époque et la place dans un couvent ; (c'est cette même jeune personne que j'avais vue chez elle) elle donne des maîtres au petit garçon qu'elle fait appeler le chevalier de Valois. Ce jeune homme a aujourd'hui dix-sept ans. Madame de Boulainvilliers, voulant le faire entrer dans la marine, me demanda de faire quelques démarches en faveur de ce jeune homme, qui est un très-bon sujet. Nous avons réussi, il vient d'être placé (1). Ce qui me frappe le plus dans cette singulière histoire, c'est l'étonnante discrétion de madame de Boulainvilliers, qui a conduit si mystérieusement toute cette bonne action pendant sept et huit ans sans en dire un seul mot à ses amis les plus intimes, et elle ne m'en a parlé que parce qu'elle a cru que je pouvais, dans cette occasion, concourir à compléter sa bonne œuvre. Voilà comme les vraies dévotes font le bien; et madame de Boulainvilliers, femme d'un homme très-riche, mais qui ne prodigue point du tout l'argent, n'a qu'une pension de quatre mille francs pour son entretien ; elle vit dans le plus grand monde ; elle est mise convenablement ; et avec une pension si modique, elle trouve le moyen de faire de telles actions ! que l'économie de la charité est ingénieuse ! combien elle donne de ressources !.....

J'ai connu dans le monde deux saintes dont je me rappellerai

(1) La sœur du jeune homme a été depuis cette madame de la Mothe, si fameuse par l'étrange et malheureuse histoire du collier de diamans.

Digitized by Google

pellerai toujours le souvenir avec une profonde vénération. L'une était mademoiselle de Montesson, belle-sœur de ma tante ; elle est morte à 75 ans, et n'a vécu que pour Dieu et pour les pauvres. Elle avait trente mille livres de rente, ne s'en réservait pas six, et donnait tout le reste aux infortunés. Prier Dieu, soigner des malades, délivrer des prisonniers, faire élever des orphelins, donner aux pauvres, voilà toute sa vie. On ne fait pas un roman de cela, mais quelle belle histoire ! Je ne l'ai jamais vue qu'à la mort de son frère ; elle n'allait point dans le monde, elle ne cultivait point les gens heureux ou qui paraissent l'être ; la compassion seule pouvait lui donner de l'activité. Le malheur fut un aimant pour elle, il l'attirait et la fixait !..... Je tiens ces détails de ma tante, qui ne parle d'elle qu'avec admiration.

Mon autre sainte fut mademoiselle de Sillery ; j'ai beaucoup vécu avec celle-là, parce qu'elle logeait chez son frère, M. de Puisieulx. C'était un ange sous tous les rapports ; et elle était par son esprit et par son caractère extrêmement aimable ; elle avait trente-six mille livres de rente ; logée chez son frère et passant huit mois de l'année à Sillery, elle n'en dépensait pas dix, le reste appartenait aux pauvres. Elle revenait de Sillery tous les ans avec deux ou trois petits orphelins qu'elle emportait dans sa voiture et qu'elle mettait en apprentissage ; et l'on n'a découvert que dans sa dernière maladie et après sa mort, que sans compter ses aumones journalières, elle donnait par an environ douze mille francs de pensions réglées à des vieillards, des infirmes, etc. Elle avait le plus tendre attachement pour son frère ; elle le veilla jusqu'à son dernier soupir, et le saisissement et la douleur la conduisirent elle-même au tombeau peu de jours après.

D. Genlis.

(La suite dans un prochain numéro.)

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Pierre le Grand, tragédie en cinq actes, de M. *Carion-Nisas*.

C'ÉTAIT un projet hardi et digne d'encouragement, que celui de crayonner le grand homme qui arracha les Russes à la barbarie, et fit prendre sur le théâtre du monde une place distinguée à des hordes sauvages. Ce prince, moitié héros et moitié tigre, suivant l'expression de Voltaire, sera toujours regardé comme un des personnages les plus étonnans qui avaient figuré dans l'histoire. Elle n'a point adopté le jugement trop sévère qu'en porte le roi de Prusse, jugement que lui avait inspiré la lecture de quelques mémoires de la vie de ce prince, ou peut-être la secrète envie (dont tous les héros mêmes ne sont pas exempts) qui nous porte à rabaisser un peu ce que l'univers admire. « Un sage historien, dit Frédéric, nous le fait voir avec tous les défauts, et peu de vertus; ce n'est plus cet esprit universel qui conçoit tout, et veut tout approfondir; c'est un homme gouverné par des fantaisies assez nouvelles pour donner un certain éclat et pour éblouir. Ce n'est plus ce guerrier intrépide, qui ne craint et ne connaît aucun péril; c'est un prince lâche, timide, et que sa brutalité abandonne dans les dangers: cruel dans la paix, faible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ses sujets; un homme enfin qui a poussé le despotisme aussi loin qu'un souverain puisse le pousser, et auquel la fortune a tenu lieu de sagesse..... L'auteur, ajoute-t-il, n'avance rien qu'il ne soit en état de prouver. » Ni l'*auteur*, ni cette violente diatribe, n'ont pu détruire la réputation de Pierre. Le doux Fontenelle a même cherché à excuser sa cruauté, par la force des circonstances qu'il avait à combattre, et la dureté des peuples qu'il avait à gouverner; il est vrai que c'est dans un panégyrique qu'il s'exprime ainsi. Mais que l'excuse soit admise ou rejetée, le nom de *Grand* n'en demeurera pas moins attaché à celui de Pierre. Dorat l'avait, il y a trente ans, pris pour le héros d'une de ses tragédies, et lui avait attribué un trait de clémence qui passait celui d'Auguste envers Cinna. Cette poétique exagération ne fit point fortune, elle contredisait trop toutes les notions historiques et le caractère connu d'un monarque terrible et barbare dans ses vengeances. Le sujet qu'a choisi M. Carion est différent. C'est le czar, immolant son propre fils à l'intérêt de son empire.

Digitized by Google

Voici ce que les fureurs, les cris du parterre, pendant deux représentations, qui ressemblaient à des bacchanales, nous ont permis d'entrevoir ou de soupçonner du plan de ce drame.

Pierre combat les Turcs dans des régions lointaines. Les Boyards, les Popes, les Strélitz, irrités de ses innovations, conspirent pour le détrôner, et mettre à sa place son fils Alexis, comme eux, partisan fanatique des anciens usages. On sait que cet enfant indocile s'était évadé de la cour de son père, et avait erré quelque temps chez l'étranger. Il arrrive à Moscow, et y trouve la rebellion, près d'éclater en sa faveur; déjà même elle a fait une tentative en incendiant un quartier de la ville. Mais il dit à ses amis qu'il n'est plus besoin de ces moyens violens; il vient d'apprendre que son père a été défait et tué. Tandis qu'ils s'en réjouissent, et qu'il a peine lui-même à contenir sa joie, on annonce que le czar, sauvé des périls qui l'environnaient, arrive; alors on reprend les desseins de révolte. *Le feu nous a trahis*, disent les conjurés, *nous emploirons le fer.* Cependant Alexis doute encore de la vie et du retour de son père; il interroge le Fort et Menzikoff, restés fidèles au czar. Parlez, leur dit-il; que faut-il que j'en pense? *de ses dangers mon cœur avait frémi.* Le Fort répond: *il peut se rassurer.* Cette réponse ironique a été applaudie à la première représentation, et sifflée à la seconde: puis fiez-vous au goût du public! Ces événemens qui auraient pu, en très-grande partie, se trouver dans l'avant-scène, remplissent deux actes. Aussi ces deux actes sont-ils extrêmement vides. A l'exception d'Alexis, qui vivifie un peu la scène, on n'y voit que des personnages subalternes.

Enfin le czar paraît au troisième acte. Il entre accompagné de Menzikoff et le Fort; examine les ravages de l'incendie, reproche à le Fort de n'avoir pas été plus prompt à l'éteindre.

Il y fallait courir, vous y précipiter.

LE FORT.

Je m'y serais jeté, s'il eût pu de ma cendre
Naître un ami pour vous plus fidèle et plus tendre.

Ce sentiment a été vivement applaudi. Pardonne à ma vivacité, réplique le czar;

J'ai dompté mon pays et n'ai pu me dompter.

Le mot est historique. « Jai réformé la Russie, disait souvent le czar, et n'ai pu me réformer moi-même. » *Dompter* n'est point tout à fait le mot propre. Pierre n'avait pas, comme César, subjugué sa patrie.

Digitized by Google

L'entretien du czar avec ses deux confidens a des beautés, mais il est bien long. Il leur apprend qu'il va couronner Catherine, qui, déjà son épouse en secret, a sauvé par ses conseils sa vie, son armée, et l'empire sur les bords du Pruth, et ajoute :

Qu'importe que ses mains aient pu porter des fers,
Si son esprit est fait pour régir l'univers!

Lorsqu'il a épuisé le chapitre de Catherine, il passe à celui de son fils par une transition qui n'est point heureuse : *Mais parlons de mon fils.* Il consulte ses amis sur le parti qu'il doit prendre à son égard. Le Fort conseille la sévérité, Menzikoff la douceur. Votre avis, dit Pierre au Genevois, est plus juste et plus sage; mais je suivrai celui de Menzikoff.

Alexis vient à son tour. Il s'élève entre le père et le fils une discussion animée sur les changemens que le czar a faits dans ses états, sur les arts qu'il y a introduits. Alexis prétend qu'ils ne peuvent qu'être nuisibles; que sans eux la Russie a renversé le colosse de l'Empire Romain; que les ancêtres de Pierre sont prêts à soulever leurs tombes pour lui reprocher d'avoir changé leurs mœurs. Pierre répond à son fils qu'il peut contempler chez le fier Ottoman les sinistres effets de la barbarie; que c'est avec le secours de ces mêmes arts, dont il lui reproche l'adoption, que lui-même s'assiéra, s'il veut, au trône de Constantin.

Dans trente ans, sous tes lois, mugira le Bosphore.

Chacun des deux interlocuteurs finit par garder son opinion, comme c'est l'usage.

Le troisième acte est le seul qui ait eu quelque succès, et qu'on ait entendu à peu près d'un bout à l'autre. Au quatrième, le czar couronne Catherine. Alexis, dont la mère a été répudiée et se trouve enfermée dans un couvent près de la ville, s'indigne du triomphe de sa rivale. La conjuration éclate. Il m'a semblé (alors le tumulte était extrême) que le chef des Popes, pour enflammer davantage les esprits, avait assassiné la mère d'Alexis, et fait servir *son corps palpitant* d'étendard *sanglant*; expressions qui ont causé les plus violens murmures. On apporte au fils du czar une épée que sa mère en mourant a chargé de lui remettre, pour qu'il la fît servir à venger sa mort. Alexis qui croit que cette mort est l'ouvrage du czar, et qui, quoique vaincu, se trouve, on ne sait par quelle aventure, libre dans le palais, promet le parricide qu'on lui demande. Son père paraît; il court pour lui plonger le fer dans le sein. Des cris d'indignation se sont élevés dans toute la salle. Le czar attribue cette féroce démence au fanatisme que les

Digitized by Google

prêtres ont inspiré à son fils. En lui montrant un autel, il lui dit : « C'est là qu'ils t'ont fait jurer ma mort. Tu vas connaître la différence » de ta religion à la mienne. Sur ce même autel, je jure d'oublier ton » crime si tu veux y faire serment de respecter mes lois et mes » nouveaux établissemens (1). » Alexis prétend que le ciel s'y oppose. Le czar envoie cet enragé à l'échafaud. On voit bien que l'auteur a eu en vue de diminuer l'horreur d'un arrêt de mort prononcé par un père contre son fils; mais en évitant un écueil, il est tombé dans un autre, et a fait du fils, qui d'abord avait inspiré quelque intérêt parce qu'il se présentait comme un opprimé, et comme le vengeur de l'oppression de sa mère, il en a fait disons-nous un scélérat imbécille tout ensemble et atroce. Quand on vient annoncer sa mort, le czar dit :

Puisque j'ai des sujets je serai toujours père.

Je doute que dans un moment aussi terrible, il soit convenable de montrer tant d'esprit et de présence d'esprit.

Le plan de cette tragédie est mal conçu; le dénouement, qu'on avait prôné d'avance, est ce qu'elle a sans contredit de plus répréhensible. Ce parricide qu'on veut exécuter sur le théâtre ferait tomber la pièce d'ailleurs la plus parfaite et la mieux conduite. Séide tue son père, mais il ne le connaît pas; et dès-lors ce meurtre n'est dans son intention qu'un homicide. Mais un fils courant l'épée à la main sur son père, en s'écriant *c'est lui*, offre un spectacle si horrible, qu'il est étonnant qu'on en ait pu concevoir même l'idée, et qu'on ait espéré d'en faire soutenir la vue à une nation polie. La coupe d'Atrée et le cœur de Couci ne présentent, à mon avis, rien d'aussi effroyable qu'une tranquille tentative de parricide.

En général, cette tragédie n'est pas très-habilement conduite : dans les premiers actes, sur-tout, on voit à chaque instant se succéder de nouveaux personnages lesquels paraissent venir principalement pour mettre fin à des scènes languissantes, et pour donner quelque mouvement à la pièce, qui n'en acquiert un peu que dans les derniers actes. Le czar paraît trop tard. Je ne connais guère que Tancrède où le principal personnage n'arrive qu'au troisième acte; aussi les deux premiers sont-ils passablement ennuyeux. Le dénouement est tout ce qu'on peut imaginer de plus mauvais et de plus froid; je dis de plus froid, car on sent bien que Pierre, entouré de plusieurs personnes, ne périra pas. En sorte que la plus épouvantable atrocité n'inspire pas même de terreur.

(1) Ce morceau est une imitation assez faible de quatre vers connus d'Alzire.

Digitized by Google

Le style en est très-inégal, et plutôt celui d'un drame que d'une tragédie. A la seconde représentation, l'auteur avait changé quelques expressions qui avaient déplu, telles que le *crépuscule*, l'*audace* du destin, ma *voix vous poussait* dans ses bras. Il a cru pouvoir laisser *l'aurore du jour*, qui a toujours fait rire. Je n'aime pas ce vers, qui a passé néanmoins sans réclamation :

Et l'autel fut pour eux le *marchepied* du trône.

La langue a un mot plus noble dont Corneille a fait usage dans une circonstance à-peu-près semblable :

Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles,
Sont les *degrés* sanglans dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône et nous donner des lois.

Ces *degrés sanglans* me paraissent préférables au *marchepied*.

On a trouvé très-mauvais le compliment que le czar fait à Catherine, en lui disant : Venez

Mêler votre douceur à ma sévérité.

Ce *mélange* n'a pas été goûté. Le vers est un peu sec ; mais il y en a une foule de plus répréhensibles, tels que :

Ce théâtre *fatal* d'horreur, de désespoir.

Il est trop clair qu'un théâtre d'horreur et de désespoir, est un théâtre fatal ; il fallait supprimer l'épithète. Les sifflets avaient vivement indiqué cette suppression, qui n'a pas été faite :

A ceux qui mille fois ont vu briller le glaive,
La prudence est faiblesse, et le péril *un rêve*.

Ce sentiment est faux, et les vers qui le rendent sont pénibles.

J'ai remarqué aussi quelques imitations malheureuses. Voltaire fait dire à César :

Si je n'étais César, j'aurais été Brutus,

Et M. Carion, au chef des Popes, plat et hypocrite personnage :

Je l'aurais imité, si le ciel m'eût fait roi ;
S'il eût ceint la tiarre, il eût fait comme moi.

Voltaire avait dit :

César à la tempête opposait sa fortune.

Digitized by Google

Et M. Carion :

J'oppose à leurs complots ma gloire et ma fortune.

Pierre y opposait quelque chose de mieux, son courage et sa prudence.

On a critiqué peut-être avec trop de rigueur :

Il détruisit, je crée; il renversa, je fonde.

Il est vrai que ce vers, un peu dur, qui semblerait contenir deux pensées, n'en renferme qu'une. Détruire et renverser sont à-peu-près la même chose, comme créer et fonder. Ainsi un vers, qui a l'air d'être extrêmement concis, est cependant trop long de la moitié.

L'auteur manque aussi quelquefois aux convenances. Le parterre ne prend pas garde à ces bagatelles; mais j'ai été très-choqué de voir le Fort, dans un moment tranquille, interrompre son maître au milieu d'une phrase, sans aucune espèce de nécessité. Je ne l'ai pas moins été d'entendre Alexis dire aux conjurés :

Et *le moindre* de ceux dont j'accepte l'appui
Me trouvera tout prêt à périr avec lui.

On ne doit pas dire à des complices qu'il y a parmi eux des gens de peu d'importance : cela est maladroit, et faux sous un certain rapport. Quoique toute conjuration ait des chefs ou des directeurs, au moment de l'exécution, tous les conjurés ne sont plus que des camarades; et ce n'est pas ce moment qu'il faut choisir pour leur parler *de moindres*.

Il ne faut pas croire cependant que le style de cette tragédie soit absolument sans beauté. Il est quelquefois énergique et mâle, comme le sujet. On a rendu un mauvais office à l'auteur en comparant son Pierre le Grand à Cinna, et sa manière à celle de Corneille. Il peut cependant se trouver dans sa tragédie quelques pensées et quelques vers que Corneille aurait pu avouer. En parlant de l'ingratitude du peuple envers un grand homme, il ne se serait pas mieux exprimé que M. Carion :

Jamais l'ingrat vulgaire,
Tant qu'il vit, ne l'absout du bien qu'il veut lui faire.

On a encore remarqué ces vers, prononcés par un des conjurés :

Et l'œil des délateurs,
Va lire les secrets jusques au fond des cœurs;

Et cet autre dans la bouche de le Fort :

En sauvant un grand homme, il (le ciel) sauve un peuple entier

Digitized by Google

Celui qui m'a le plus frappé, c'est celui-ci :

Je retiens par pitié le pouvoir arbitraire.

Cette pensée, dans la situation où se trouve le czar, est juste et profonde; Pierre ne pouvait rendre un plus grand service à son peuple, que de le régir avec une autorité absolue. Il est fort aisé de crier contre le despotisme; mais il y a des circonstances, heureusement passagères, où il peut seul sauver une nation. Les Romains l'avaient bien senti; leur dictateur était un despote. Lycurgue, pour établir sa législation, exerça un vrai despotisme. On a beaucoup déclamé contre lui, mais quand il parut, Lacédémone périssait, et il la sauva. Je ne sais pas si les Russes ont *mûri* trop tôt, comme le prétend Jean-Jacques, mais je sais que depuis qu'il a prédit la décadence de leur empire, il a toujours été croissant; que si Pierre a trop vîte achevé son ouvrage, il est possible qu'un grand nombre de siècles se fussent écoulés sans qu'un autre monarque eût osé former la même entreprise, et qu'il valait mieux être un peu trop tôt policés qu'éternellement barbares.

Le carractere du czar est tracé vigoureusement. Ce prince paraît brusque, violent, sans donner aucun signe de barbarie et de cruauté. L'auteur a bien fait d'user du droit qu'il avait d'adoucir un peu les traits de son héros. Talma n'a rien négligé pour conserver à ce prince sa phisyonomie; il a été, dit-on, à Versailles étudier sa statue, et le costume sous lequel il est représenté; mais il a été faiblement secondé. Catherine cependant qui paraît peu, et qui n'est aucunement nécessaire, a été jouée convenablement par Mme Talma, parée avec autant d'agrément que de magnificence; Alexis avec feu, par Damas. Mais on n'entend plus Monvel, et la gravité de Baptiste est parfois comique. Naudet est un des plus mauvais tragédiens qu'on ait vus à Paris depuis trente ans. Tout cela n'a pas nui à la chute de la pièce; au reste elle ne devait pas réussir. De tout ce que nous avons dit, on peut conclure avec certitude que c'est une production manquée d'un écrivain qui ne manque ni d'esprit ni de talent, mais qui ne paraît pas avoir celui de la tragédie, puisqu'il ne sait ni tracer un plan, ni donner à son style la couleur tragique.

Cependant on l'a traité avec une révoltante indécence; il était impossible de ne pas voir dans le parterre le dessein formé de faire tomber la pièce, bonne ou mauvaise; et l'indiscrétion qu'avait eue l'auteur d'irriter d'avance ses juges, n'est pas pour eux une excuse suffisante. On a tort de rire de ces scènes scandaleuses; les plaisanteries qu'on a faites sur le renversement de la *Petite Maison*, l'impunité accordée aux *Démolisseurs*, ont été fatales à la jeunesse, qui a voulu agir de même avec Pierre le Grand. La police, comme nous l'avions bien pressenti,

Digitized by Google

a été forcée d'intervenir, et plusieurs d'entre les plaisans ont passé tristement la nuit au corps-de-garde, ou peut-être en prison. Il y a eu à la première représentation une méprise plaisante. Quelques doctes du parterre, entendant Alexis dire qu'il voulait interroger *le Fort*, ont fait un vacarme horrible; ils ont pris ce Genevois pour une forteresse : cela rappelle la jolie fable de la Fontaine, où le singe dit que le *Pirée* est de ses amis :

Notre magot prit pour le coup
Un nom de port pour un nom d'homme.

Ici l'on a pris un nom d'homme pour celui d'une forteresse. On épluchait impitoyablement chaque hémistiche, et l'on en condamnait quelquefois sans aucune apparence de raison. Le parterre aurait bien de la peine à dire pourquoi il prenait en guignon *le sort en est jeté*, et vingt autres locutions semblables ; au reste on ne juge pas d'une tragédie par quelques hémistiches. On a raison de dire que la haine est aveugle ; car les siffleurs avaient rendu un très-grand service à l'auteur lorsqu'ils s'étaient la première fois opposés à ce que sa pièce arrivât au dénouement. On le disait superbe, et rien n'eût empêché de le croire tel, s'il n'avait pas été connu. Si l'on veut corriger ce qu'il a de repoussant, cette tragédie pourra, comme *Montmorenci*, obtenir sept ou huit représentations.

Théatre Feydeau.

Mademoiselle Saint-Aubin, fille de la célèbre actrice de ce nom, a débuté le 24 mai dans *le Concert* avec un succès prodigieux. Sa voix est une des plus belles qu'on ait entendues sur aucun théâtre. La fille et la mère ont été demandées avec enthousiasme : leur apparition a redoublé ce sentiment, et produit une sensation difficile à rendre.

Théatre Louvois.

Jacques Dumont, ou *il ne faut pas quitter son champ*, de M. *Ségur* le jeune.

La querelle de M. Carion de Nisas contre *les marmousets*, *les loustiques*, *les sifflétistes et les siffletiers* (c'est ainsi qu'il nomme ses adversaires) a presque exclusivement occupé la bonne ville de

Digitized by Google

Paris toute cette semaine. On n'a donné qu'une légère attention à *Jacques Dumont* et aux *Vélocifères*, qui ont eu du succès à Louvois et au Vaudeville. Celui de Jacques Dumont a été le moins brillant. Ce n'est, à la vérité, qu'une bagatelle qu'un homme d'esprit peut bien arranger dans une ou deux matinées. Le dénouement est précisément celui des *Femmes savantes*, l'un des meilleurs de Molière, comme on sait.

Jacques Dumont vivait à la campagne, dans une petite propriété de 4000 fr. de rente, lorsqu'il vint *fournir* à Paris. Une intrigante qui a tous les ministres dans sa manche, tous les juges à sa dévotion, et les mains toujours pleines de pétitions apostillées, lui promet des affaires lucratives : déjà même il a fait des fournitures excellentes (pour lui); mais sa femme, sage à la campagne, a perdu la tête à la ville, et son luxe toujours croissant ne peut manquer d'opérer la ruine prochaine de son mari. Ce jour elle donne une fête superbe; et lui, songe à faire une prudente retraite, et à regagner son village. Il voudrait, sans rompre avec sa femme qu'il aime toujours, trouver un moyen de la désabuser. Deux lettres lui arrivent très à propos pour son projet : elles lui annoncent deux faillites qui lui enlèvent à peu près tout ce qu'il a gagné en *fournissant*. Sa femme ne songe qu'à sa fête. Il feint aussi de ne pas avoir d'autre pensée, sort pour présider aux apprêts, et dit à madame Dumont : « Puisque je vais m'occuper de vos plaisirs, occupez-vous un peu de mes affaires; lisez ces deux lettres que » je n'ai pu que parcourir légèrement, et vous m'en rendrez compte. » Madame Dumont, restée seule, lit et voit qu'elle est ruinée. Eperdue, elle envoie prier son mari de la venir trouver sur-le-champ. Il arrive avec un air tranquille. « Mais vous n'avez donc pas vu vos lettres? lui » dit sa femme. — J'ai entrevu de quoi il s'agissait. Cela n'est rien. » Vous savez qu'il doit venir à notre fête des gens d'importance. — Ces » gens d'importance payeront-ils pour vous? — Ma foi non; ils ont » bien de la peine à payer pour eux-mêmes. Mais nous avons des » amis. » Il nomme cette intrigante dont j'ai parlé, un fournisseur avec lequel il est lié, un certain Florence qui est riche, et s'offrait pour époux à sa fille. Tous ces gens-là lui manquent, et ceux qui étaient venus à la fête s'enfuient dès qu'ils ont su la nouvelle de sa ruine, que lui-même avait eu soin de répandre.

Madame Dumont est au désespoir; mais son mari lui apprend que sa petite terre, qu'elle avait conseillé de vendre et qu'elle croyait vendue, ne l'est point; qu'il l'a au contraire arrondie, en achetant quelques champs voisins; qu'il possède à présent 6000 fr. de rente. Un jeune homme de son village qui, lorsque M. Dumont l'a quitté, était au moment d'épouser sa fille, est venu à Paris pour la voir; ils s'aiment. M. Dumont les unit, et ils partent tous pour la campagne,

Digitized by Google

» où, avec peu de chose, on a même le superflu, tandis qu'à la ville, » grâce aux progrès du luxe, avec beaucoup, on manque presque du » nécessaire. »

Cette petite pièce est écrite avec facilité, et jouée avec le plus grand ensemble par Vigny, Picard, Clozel, mesdames Delille et Molière.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les Vélocifères, par MM. *Moreau*, *Chazet* et *Dupaty*.

Cette jolie bagatelle a eu le succès le plus complet et le mieux mérité. Arlequin aime la fille de Cassandre, qui a un établissement de voitures ordinaires; il a pour rival Gilles *inventif*, lequel n'invente rien: lui, au contraire, a eu l'esprit d'imaginer les vélocifères, et a obtenu un brevet d'invention qu'il a mis au nom de Cassandre, dont il fait ainsi à la fois la réputation et la fortune, et qui, par reconnoissance, ne balance pas à lui donner la préférence sur Gilles inventif. Ce fond très-mince est relevé par une foule de couplets étincelans d'esprit et de gaîté. Ils ont tellement fait fortune, qu'on les redemandait presque tous. Celui qu'on appelle *d'annonce*, a été fort applaudi:

De la gaîté l'enfant chéri,
A la mode toujours fidèle,
Chez Momus voudrait aujourd'hui
Mener sa voiture nouvelle.
S'il fait un faux-pas en chemin,
Cette voiture est si légère
Que vous pourrez, d'un coup de main,
Relever son vélocifère.

Cassandre préférait d'abord Gilles inventif; il lui trouvait un esprit prodigieux:

Il est pour moi d'un grand secours;
Sitôt que j'en manque il en trouve.

Gilles, continuant sur le même air:

Ce qui fait que j'en ai toujours.

Colombine, qui ne partage point l'engouement de Cassandre, dit: » Mon père m'a toujours vanté les connaissances de Gilles: je ne dis» pute pas là-dessus; mais

Je ne veux pas que ce soit lui
Qui m'apprenne ce que j'ignore.

Digitized by Google

Arlequin, faisant l'énumération des gens à qui les vélocifères sont utiles, nomme les gens d'affaires, les amoureux, les intrigans, les fournisseurs. « Ah, mon Dieu! s'écrient les propriétaires des anciennes » voitures, qui l'écoutent:

Il ne nous restera personne.

Dans une autre scène, Arlequin veut embrasser sa maîtresse. « Non, » dit-elle; si nous voulons qu'un amant se plaise à nous revoir, il ne » faut pas

Qu'il parte comblé de plaisir,
Mais en emporte l'espérance.

Arlequin fait ainsi l'éloge de ses voitures:

De tous ceux que l'amour engage,
Elles servent la vive ardeur:
Abréger le temps du voyage,
C'est doubler celui du bonheur.

La pièce finit par ce couplet, que Colombine adresse au public quelquefois:

. . . . . .
. . . . . .
Le bruit déchirant des sifflets
Est trop prompt à se faire entendre.
Ah! dans la crainte de les voir
Menacer ici notre pièce,
Faites que les bravo ce soir
Gagnent les sifflets de vîtesse.

Ce vaudeville a été parfaitement joué. Madame Delille y a été très-piquante. Dans celui qui a précédé *(Sophie)*, Madame Henri a paru aussi belle et aussi agréable que de coutume; il est impossible de réunir plus de moyens de plaire.

MUSIQUE.

On a célébré à Notre-Dame, dimanche dernier, une messe en musique, de la composition de M. Desvignes, élève de M. le Sueur. Ce jeune musicien s'est montré, dans cette composition, le digne élève d'un grand maître. On a sur-tout admiré le premier morceau, et celui qui a été exécuté par quatre harpes (MM. Naderman, Ver-

Digitized by Google

nier etc.); un violon (M. Boucher), et un cor (M. d'Auprat). M. Boucher a montré, dans ce beau morceau, dont le violon faisait la première partie, le talent supérieur que tout le monde lui reconnaît enfin. Sans jamais forcer les sons de son violon, il a toujours dominé tous les autres instrumens mais avec ménagement et douceur, comme il faut *dominer* pour plaire et pour obtenir tous les suffrages. C'est lui qui a conduit l'orchestre, et d'une manière parfaite.

C'est un beau sujet de composition qu'une messe en musique; c'est une espèce de drame sacré, dont le vrai mérite serait dans l'expression. Ce sujet ne comporte point les prodiges brillans d'une exécution rapide; des sons précipités se confondroient sous les voûtes d'une vaste église; le compositeur et les musiciens, dans cet auguste sanctuaire, doivent renoncer au vain plaisir d'étonner l'oreille; c'est à l'ame qu'ils doivent parler, et ce langage est toujours majestueux ou touchant. J'ai entendu beaucoup de belles messes en musique, en France et en Italie; mais j'avoue que je n'ai trouvé dans aucune le plan et les idées que j'y cherchais. C'était toujours un recueil de morceaux détachés, qui (à l'exception de celui qu'on avait destiné à *l'élévation*) pouvaient se déplacer à volonté, dans le cours de la messe, sans qu'on s'en aperçût. Cependant chaque morceau devrait s'accorder avec les mystères et les paroles sacrées. Par exemple, il faudrait que dans le *Gloria in excelsis*, le compositeur fît d'abord entendre du haut des voûtes une musique lointaine et mystérieuse, *à peine articulée*, donnant quelques idées vagues des concerts célestes; ensuite, après un silence, il descendrait sur la terre, il ferait entendre toutes les voix des créatures et celles des élémens, le ramage des oiseaux, le bruit du tonnerre, les sifflemens des vents, le murmure des eaux, les sons rustiques des musettes, les chants de victoire des instrumens guerriers; enfin, toute la nature entière s'unissant pour louer son auteur. Et toute cette vaste composition n'exprimerait que ces paroles : *Louange à Dieu au ciel et sur la terre.* Je voudrais que *le Confiteor* fût plaintif; qu'il exprimât l'humilité par sa simplicité, et le repentir et la douleur. Il serait exécuté par des voix gémissantes, qui n'auraient rien de sonore : on avoue ses fautes avec une voix oppressée; mais on publie sa croyance avec force, avec énergie : la foi est hardie et courageuse; le *Credo* serait éclatant. Voilà dans quel esprit je voudrais que l'on fît une messe en musique; et, sous ce rapport si simple et si naturel, c'est un ouvrage tout neuf que je propose à nos grands compositeurs.

D. Genlis.

Digitized by Google

ANNONCES.

Code civil des Français, édition originale et seule officielle imprimée à l'imprimerie de la république. In-4°., papier fin double, 1 vol. 12 fr., et 15 fr. 75 cent. franc de port. — In-4°., papier ordinaire, 1 vol., 8 fr., et 11 fr. 75 cent. franc de port. — In-8°., papier fin, 1 vol., 4 fr., et 5 fr. 50 cent. franc de port. — In-32 beau papier, 1 vol. 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 25 cent. franc de port. — Les dépôts pour la vente à Paris, les départemens et l'étranger, sont chez le C. Rondonneau, au dépôt des lois, place du Carrousel; Gallard, libraire, palais du Tribunat, n°. 225. — Pour les libraires des départemens et de l'étranger, chez les CC. Bossange, Masson et Besson, rue de Tournon n°. 1133.

Œuvres de lady Montagüe, contenant sa vie, sa correspondance avant son mariage, avant et durant l'ambassade en Turquie, et pendant deux voyages qu'elle a fait en Italie depuis cette ambassade. Traduit de l'anglais sur l'édition récemment publiée à Londres d'après les lettres originales, données par la famille de lady Montagüe; 4 vol. in-12. Prix: 7 fr. 50 c., et 10 fr. 50 c. par la poste.

Les mêmes libraires continuent de recevoir les souscriptions au procès de Georges, Moreau et autres, imprimé par le cit. Patris, à qui seul toutes les pièces authentiques seront remises; le prix est de 20 fr. pour soixante feuilles, et 25 à 30 portraits, le tout franc de port.

Fragmens d'un Ouvrage très-important, qui sera mis sous presse incessamment, intitulée: *l'Homme tel qu'il devrait être*, ou la Nécessité démontrée de le rendre constitutionnel pour son bonheur, et d'établir, par des loix vraiment conformes à sa nature, l'empire absolu que doit avoir son moral sur son physique; par P. Patti. Prix: 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Langlois, imp.-lib., rue S. Jacques, n°. 279.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Plumes élastiques qu'on ne taille jamais, et portant l'encre, approuvées par le lycée des arts et admises par le jury d'examen, des objets d'art à l'exposition publique de l'an 10 au Louvre; elles se vendent à l'essai au prix de 5 fr. pièce, et 5 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez l'auteur (le cit. Barthelot) rue de Tournon, n. 17; Hebert march. de porte-feuilles au palais du Tribunat, galerie de pierre, n. 20, côté de la rue Richelieu; chez le cit. Lemoine, libraire, rue du Monthlanc, n. 70, et boulevard Montmartre, n. 1044. Ces plumes sont d'argent préparé exprès, infiniment supérieur pour la durée et par son élasticité à l'argent ordinaire; ce qui les rend aussi douces que les plumes d'oie; elles ont à peu près la forme d'un petit porte-crayon, et se portent à la poche avec la même facilité. Pour les départemens on y joindra une petite instruction pour s'en servir. — On trouvera aussi chez les mêmes des plumes d'argent et de platine (or blanc) sans porter l'encre, pour toutes sortes d'écritures, le dessin, la musique et les langues étrangères. Celles d'argent sont de 2 fr., 50 c. et celle de platine de 6 fr. On ajoutera 50 c. pour le port de chaque pièce. Les plumes de ces deux dernières espèces sont montées sur des mouches d'ébène qui leur servent d'étuie. On ne recevera pas les lettres non affranchies.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres. On lit dans le *Morning-Chronicle* : « M. Addington, dont la démission a été reçue avec répugnance par sa majesté, a remis le 10 le porte-feuille entre les mains de M. Pitt. Cet arrangement est le seul que l'on connaisse jusqu'à présent; mais il paraît certain que M. Pitt fait tout ce qui lui est possible pour former une nouvelle administration. L'embarras dans lequel il se trouve à cette occasion nous rappelle un bon mot dit en pareille circonstance : « On ne peut, disoit-on, se montrer dans les rues sans craindre d'être *pressé* pour le ministère. »

— On mande des *bords du Mein* : « Les milices de l'électorat de Hesse, lesquelles, au moment du contre-ordre qui arrêta leur marche, étaient déjà loin du point de leur départ, sont à présent cantonnées dans la Haute-Hesse. L'ambassadeur français a, dit-on, présenté à la cour de Cassel une note relative à ce mouvement de troupes. »

« On dément la nouvelle du retour de M. Drake à Munich : il s'est embarqué le 21 avril, à Tonningen, pour l'Angleterre. »

« On apprend de Rome que Lucien Bonaparte y est arrivé le 6 mai; et que l'émigré Vernègue a été livré par le saint-père au gouvernement français, qui l'a réclamé. »

PARIS.

Le nombre des adresses qui votent l'hérédité de l'empire dans la famille de Napoléon Bonaparte, est si grand, que le journal officiel se contente de donner la nomenclature des corps constitués et des fonctionnaires publics qui les envoient. On y trouve les noms de MM. les archevêques de Tours, de Lyon; de MM. les évêques d'Arras, de Gand, de Mayence, de Liége, de Vannes, de Metz, d'Amiens, de Coutances, de Strasbourg, de Turin, etc.

— Le sénatus-consulte organique a été publié à Paris dimanche, 20 mai, à midi. — Sa majesté impériale a nommé à la dignité de grand-électeur S. A. I. le prince Joseph Bonaparte; à celle de connétable, S. A. I. le prince Louis Bonaparte; à celle d'archi-chancelier de l'empire, le consul Cambacérès; et à celle d'archi-trésorier, le consul Lebrun.

— *Décret impérial du 29 floréal* : Napoléon, empereur des Français, décrète ce qui suit :

Sont nommés maréchaux de l'empire : les généraux Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Massena, Augereau,

Digitized by Google

Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières.

Le titre de maréchal de l'empire est donné aux sénateurs Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Serrurier, qui ont commandé en chef.

— Le décret impérial qui a été lu le 29 floréal, à la séance extraordinaire du tribunat, étoit conçu en ces termes:

On donne aux princes français et aux princesses le titre d'*altesse impériale*. Les sœurs de l'empereur portent le même titre.

On donne aux titulaires des grandes dignités de l'empire le titre d'*altesse sérénissime*. On donne aussi aux princes et aux titulaires des grandes dignités de l'empire, le titre de *monseigneur*. Les titulaires des grandes dignités de l'empire portent l'habit que portaient les consuls. Un costume particulier leur est affecté pour les grandes cérémonies.

Le secrétaire d'état a rang de *ministre*. Les ministres conservent le titre d'*excellence*. Les fonctionnaires de leurs départemens, et les personnes qui leur présentent des pétitions, leur donnent le titre de *monseigneur*.

Le président du sénat reçoit le titre d'*excellence*.

On appelle les maréchaux de l'empire *monsieur le maréchal*. On leur donne aussi, quand on leur adresse la parole, ou quand on leur écrit, le titre de *monseigneur*.

(*Journal officiel.*)

— Un décret impérial ordonne qu'il sera ouvert aux secrétariats de toutes les municipalités, aux greffes de tous les tribunaux, chez tous les juges de paix et chez tous les notaires, des registres sur lesquels les Français seront appelés à consigner leur vœu sur la proposition suivante: « Le peuple veut l'hérédité de la dignité impériale dans la descendance directe, naturelle, légitime et adoptive, de Napoléon Bonaparte; et dans la descendance directe, naturelle et légitime de Joseph Bonaparte et de Louis Bonaparte, ainsi qu'il est réglé par le sénatus-consulte du 28 floréal an 12. » Ces registres seront ouverts pendant douze jours.

— M. Wright, commandant d'une corvette anglaise prise dernièrement, et qui avoit jeté sur les côtes de Dieppe, Georges, Pichegru, et beaucoup d'autres, est le même qui s'échappa du Temple, il y a quelques années, avec Sidney Smith. On l'a envoyé de Vannes à Paris, sous l'escorte de la gendarmerie. Il a été confronté avec plus de quarante personnes, qui l'ont reconnu pour celui qui les a débarquées aux pieds de la falaise de Béville.

— C'est, dit-on, lundi, 28 mai, que doivent commencer les débats du procès qui s'instruit contre Georges, Moreau, et les autres prévenus de conspiration.

Digitized by Google

(N°. CLIII.) 13 PRAIRIAL an 12.
(Samedi 2 Juin 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

CINYRE ET MYRRHA.

(OVID., *Métam.*)

INFORTUNÉ Cinyre! au comble du bonheur,
Ta fille criminelle a causé ton malheur!
Ma main trace à regret des scènes trop affreuses.
O vous, pères heureux! vous, filles vertueuses!
Ne prêtez point l'oreille à mes sombres accens;
Rejetez loin de vous ces crimes effrayans;
Ou du moins frémissez du châtiment funeste
Dont le ciel sut punir un exécrable inceste.
Je rends graces aux dieux, de vivre en un pays
Où de pareils forfaits ne furent point commis.
Myrrha, l'on vante en vain ta fertile patrie;
Ses fleurs et son encens ne me font point envier:
Tu naquis, tu vécus sur ses funestes bords;
Je déteste à ce prix ses plus rares trésors:

Digitized by Google

Tes feux, du tendre Amour ne furent point l'ouvrage,
Il refusa ses traits à cet indigne usage :
L'horrible Tisiphone et ses horribles sœurs
Dans ton cœur insensé soufflèrent leurs fureurs.
A tes honteux excès peut-on les méconnaître?
Myrrha, maudis cent fois le jour qui te vit naître.
Qui peut haïr un père est un monstre odieux;
Ton amour est un crime encor plus monstrueux.
Myrrha s'embellissait sous les yeux de son père.
Lorsque de toutes parts, empressés de lui plaire,
Mille amans à l'envi se disputaient sa main,
Déjà ses feux impurs fermentaient dans son sein.
« Choisissons un époux, il en est temps encore. »
Ces mots ont ranimé l'ardeur qui la dévore.
« O ciel! où m'égaré-je, et quel est mon espoir?
» Non, dit-elle, à jamais je suivrai mon devoir.
» Dieux puissans que j'implore, et vous, vertu sublime,
» Détournez loin de moi, détournez un tel crime!
» Est-ce un crime, en effet? Aucun ordre du ciel
» N'a fait de cet amour un amour criminel.
» Je vois les animaux, guidés par la nature,
» Leurs sens à cet amour se livrent sans murmure;
» Le père par sa fille est sans honte écouté,
» Et le fils rend fécond le sein qui l'a porté:
» De leurs tendres ardeurs toute gêne est bannie.
» Hélas! à votre sort que Myrrha porte envie!
» Que vous êtes heureux! Pourquoi, sévère honneur,
» Ta voix s'oppose-t-elle au penchant de mon cœur?
» On dit pourtant qu'il est de lointaines contrées
» Où ses cruelles lois sont encore ignorées,
» Où l'on peut dans un père embrasser un époux:
» Sans doute la vertu gagne à des nœuds si doux.
» Dans ces lieux fortunés que n'ai-je pris naissance!
» Barbares préjugés, enfans de l'ignorance,
» A vos caprices vains je dois donc mes malheurs!
» Que dis-je? rejetons ces rêves enchanteurs;

Digitized by Google

» Bannissons de mon cœur un espoir téméraire.
» Oui, je veux vous aimer, mais comme on aime un père.
» Quoi! parce que de vous Myrrha reçut le jour,
» Elle ne pourra point prétendre à votre amour!
» Les nœuds du sang, par qui je vous suis attachée,
» Cinyre, pour toujours de vous m'ont arrachée!
» Ah! que ne sommes-nous l'un à l'autre étrangers!
» Chaque jour dans ces lieux m'offre mille dangers.
» Fuyons, éloignons-nous du sein de ma patrie,
» Avant que sur mon front ma gloire soit flétrie.
» Moi, fuir Cinyre! Non, je ne puis le quitter;
» Par des liens secrets je me sens arrêter.
» Ici, du moins, je puis lui parler et l'entendre,
» Attacher mes regards sur un père si tendre,
» Le couvrir de baisers, l'arroser de mes pleurs,
» Quand je ne puis, hélas! jouir d'autres douceurs.
» D'autres douceurs! O ciel! dans mon ardeur fatale,
» De ma mère je vais devenir la rivale,
» La mère de mon frère, et la sœur de mon fils!
» De mes égaremens moi-même je frémis.
» Déjà je vois les dieux, qu'offense ma tendresse,
» Allumer contre moi leur foudre vengeresse.
» Fléchissons leur colère, et désarmons leur bras;
» Sur le bord de l'abyme affermissons mes pas:
» Mon cœur fut criminel, ma vie est encor pure.
» Ah! respectons les dieux, les lois et la nature.
» De quoi me servirait enfin de le vouloir?
» Mon père est plus que moi soumis à son devoir;
» Il aurait en horreur ma fureur insensée:
» Que ne sent-il les feux dont je suis embrasée! »
Tels étaient de Myrrha le trouble et la douleur;
Mille pensers divers s'élevaient dans son cœur.
Son père cependant, trompé par l'apparence,
Fondait sur sa vertu sa plus douce espérance.
« Parmi tous les amans de ton hymen jaloux,
» Quel est celui, dis-moi, que tu veux pour époux? »

Digitized by Google

Myrrha se tait : ses yeux, où brillaient tant de charmes,
S'arrêtent sur son père, et répandent des larmes;
Son cœur est oppressé. Sensible à ses douleurs,
Son père la rassure en essuyant ses pleurs;
Il voit en eux l'excès de sa délicatesse;
Il la serre en ses bras, tendrement la caresse,
La presse de nouveau de nommer son époux.
« Je veux, dit-elle enfin, qu'il soit fait comme vous. »
Cinyre à sa réponse applaudit sans comprendre:
« Sois toujours, lui dit-il, et vertueuse et tendre;
» Aime toujours ton père. » Eperdue, à ces mots,
Elle baisse les yeux et retient ses sanglots;
Ses baisers, ses discours, sa bonté, sa tendresse,
De ses sens égarés ont redoublé l'ivresse.
La nuit vint : le sommeil, au regard languissant,
Versait dans tous les cœurs son baume bienfaisant;
Tout reposait en paix : seule, errante, éplorée,
Myrrha veille et gémit, à sa douleur livrée;
La honte, les desirs, le désespoir, l'amour,
La crainte, les remords, l'agitent tour-à-tour.
Sous le tranchant du fer, quand sa chute est prochaine,
Tel on voit dans nos bois chanceler un vieux chêne;
Tandis qu'à ses côtés de jeunes arbrisseaux
Tremblent tous pour l'honneur de leurs tendres rameaux:
Ainsi Myrrha choisit, se repent, s'inquiète,
Forme mille projets, et soudain les rejette;
Tout redouble ses maux, tout aigrit son ennui;
De son cœur agité le repos s'est enfui;
La mort est son espoir et son unique envie.
« Sans toi, sans mon amour, que m'importe la vie?
» Cher Cinyre! dit-elle, en pleurant sur mon sort,
» Puisses-tu deviner la cause de ma mort!
» Plains, en la condamnant, ta fille infortunée. »
En achevant ces mots, d'une main forcenée
Elle allait terminer sa vie et ses douleurs.
Sa fidelle nourrice avait ouï ses pleurs;

Digitized by Google

La vieillesse toujours a l'oreille attentive.
Elle hâte aussitôt sa démarche tardive;
Elle entre, elle l'arrête, et, trompant ses desseins,
Arrache en s'écriant le poignard de ses mains:
Tous ses sens sont frappés d'une frayeur mortelle;
Sous ses genoux tremblans son faible corps chancelle;
La voûte a retenti de ses cris douloureux:
La nuit rendait encor ce tableau plus affreux.
Sa tendresse bientôt succède à ses alarmes;
Elle embrasse Myrrha, l'arrose de ses larmes:
« Quelle fureur, dit-elle, ou quel chagrin secret
» A pu vous inspirer cet horrible forfait? »
Myrrha baisse les yeux, garde un morne silence,
Et regrette la mort, son unique espérance;
Elle retient ses pleurs qui sont près de couler.
Sa nourrice trois fois la presse de parler:
« Ah! rendez-vous, dit-elle, à mon impatience.
» Ma fille! par les soins que j'eus de votre enfance,
» Si toujours on me vit partager vos douleurs,
» Daignez me confier le sujet de vos pleurs;
» A ma triste vieillesse accordez cette grace.
» Il n'est rien que pour vous mon amitié ne fasse;
» Mon zèle par les ans n'a pu se ralentir,
» Et peut-être en ce jour je pourrai vous servir.
» Redoutez-vous les dieux? mais par des sacrifices
» On peut les appaiser et les rendre propices.
» Craignez-vous les effets des noirs enchantemens?
» Rassurez-vous, j'ai l'art de les rendre impuissans.
» Quel peut être en effet l'objet de vos alarmes?
» Nos voisins contre nous ne portent point leurs armes;
» Leurs béliers menaçans n'assiégent point nos tours,
» Et votre père en paix voit couler ses beaux jours. »
Myrrha pousse un soupir, à ce doux nom de père.
Sans pénétrer encor cet horrible mystère
Sa nourrice pourtant soupçonne, à sa rougeur,
Que l'amour a porté le trouble dans son cœur:

Digitized by Google

Elle insiste, elle prie, et, d'une main tremblante,
Pressant contre son sein sa fille gémissante,
« J'ai lu dans votre cœur, dit-elle; vous aimez.
» Rendez, rendez le calme à vos sens alarmés;
» Fiez-vous à mes soins, comptez sur ma prudence;
» Votre père jamais n'en aura connaissance. »
A l'aspect d'un serpent, ainsi qu'on fuit soudain,
Telle, à ces mots, Myrrha s'arrache de son sein:
De son corps palpitant un froid mortel s'empare;
Et, dans le trouble affreux où son esprit s'égare,
« Fuyez! éloignez-vous! dit-elle avec effroi,
» Ou, si je vous suis chère, ayez pitié de moi;
» Cessez d'interroger votre fille coupable:
» Sachez que mon secret est un crime effroyable! »
La nourrice s'épuise en efforts superflus;
Sa curiosité s'accroît par les refus:
Elle tombe à ses pieds, les presse, les embrasse;
Tantôt elle la flatte, et tantôt la menace,
Et lui fait espérer et craindre tour-à-tour
De déclarer son crime ou servir son amour.
Myrrha lève en tremblant sa tête languissante:
Elle rappelle en vain sa vertu chancelante;
L'amour, l'amour l'emporte; elle cède à ses lois.
Vingt fois prête à parler, elle se tait vingt fois;
Elle s'écrie enfin d'une voix douloureuse:
« Avec un tel époux, que ma mère est heureuse! »
A ces funestes mots, qu'elle a trop entendus,
La nourrice frémit; ses yeux ne virent plus,
Son visage pâlit, tous ses sens se troublèrent,
Et d'horreur sur son front ses cheveux se dressèrent.
Que ne dit-elle point, en revoyant le jour,
Pour lui faire abjurer ce détestable amour!
Mais de tous ses forfaits sa fille est convaincue;
Elle en convient: sa mort est pourtant résolue.
Si ses desirs honteux ne sont point assouvis.
« Ah! ma fille, vivez pour suivre mes avis;

Digitized by Google

» Ou, si tel est l'arrêt de votre destinée,
» Si les dieux à ce point vous ont abandonnée,
» Vivez, vivez encore, et l'on pourra fléchir.... »
En prononçant ces mots, qu'elle ne peut finir,
Elle tremble, et, du ciel redoutant la colère,
Elle n'osa jamais ajouter : Votre père.

LA NOBLESSE DE GAULÉJAC,

PRÈS DE SARLAT.

Histoire véritable.

Un chevalier périgourdin
Disait et redisait sans cesse :
« Mon incontestable noblesse
» Naquit avec le genre humain. »
Chacun refusait de le croire,
Traitant l'orateur de *gascon;*
Mais il reprenait sou histoire,
Qu'il contait de cette façon :
« Autrefois, quand Dieu fit le monde,
» Il mit *des nobles* en tous lieux,
» Pour que, dans la machine ronde,
» Les choses allassent au mieux.
» Il répandit avec sagesse
» Cette graine, par-ci, par-là....
» Au Périgord il réserva
» Celle de la plus fine espèce;
» Mais quand il fut sur *Gaulejac*,
» Pour mieux nous prouver sa tendresse,
» Le Créateur vida le sac. »

Digitized by Google

ENIGME.

J'ai vu, j'en suis témoin croyable,
Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,
Un bandeau sur les yeux, tenter l'assaut d'un cœur
Aussi peu sensible qu'aimable.
Bientôt, le front élevé dans les airs,
L'enfant, tout fier de sa victoire,
D'une voix triomphante en célébrait la gloire,
Et semblait pour témoin vouloir tout l'univers.
Quel est donc cet enfant dont m'étonna l'audace ?
Ce n'était pas l'Amour, cela vous embarrasse.

LOGOGRIPHE.

Sans tête, je deviens l'ornement de ma tête ;
Avec elle je tombe, et mon trépas s'apprête.

CHARADE.

Avant que d'être mon premier,
Presque toujours un homme est mon dernier ;
Tout homme est, en naissant, soumis à mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Secrétaire*.

Celui du Logogriphe est *Epaule*, où l'on trouve *Paul*.

Celui de la Charade est *Chât-eau*.

Digitized by Google

LES AMANS SANS AMOUR.

« Il y a des gens qui n'auraient jamais été » amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu » parler de l'amour. »

(Maximes de La Rochefoucault.)

On a beaucoup déclamé contre les prédilections maternelles, et l'on a raison de les blâmer quand elles se manifestent par des préférences injustes ou seulement trop marquées; cependant soyons persuadés qu'elles ont presque toujours un fondement raisonnable : une mère, dans ses craintes et dans ses espérances, peut se tromper sur l'avenir, mais elle juge toujours bien du présent ; eh ! qui pourrait mieux qu'elle connaître ses enfans? Un ancien répondait à un homme qui lui reprochait de se séparer de sa femme qui était belle et vertueuse : Vous pouvez bien voir si mon soulier est bien fait, mais vous ne pouvez savoir où il me blesse. Il est plus difficile encore de sonder le cœur sensible et délicat d'une mère : quand elle paraît choisir parmi des êtres si chers, c'est un tort sans doute, mais il a pour cause un malheur ; en censurant, il faut plaindre, il faut croire qu'une mère alors est plus imprudente qu'injuste.

Tout le monde condamnait la tendresse de la marquise de Forlis pour Louise sa fille aînée ; on trouvait Juliette beaucoup plus aimable, et elle l'était en effet. Louise, âgée de vingt ans, avait une de ces figures que tous les gens bienveillans peuvent louer, et qui ne plaisent à personne ; toutes les femmes disaient qu'elle avait de *la beauté*, et sa mère sur-tout le croyait. On pouvait en la dépeignant donner l'idée d'une très-belle personne ;

Digitized by Google

elle avait de grands yeux, une petite bouche, de belles dents; elle était blanche, bien faite, mais son teint était fade et terne, ses grands yeux étaient ronds et un peu saillans, sa bouche s'ouvrait désagréablement, son regard n'exprimait rien, et son nez aquilin et un peu recourbé vieillissait son visage et répandait sur toute sa physionomie une morne tristesse, que les flatteurs de madame de Forlis appelaient une douce mélancolie ou de la majesté. Ce malheureux nez recevait bien d'autres éloges; les femmes de chambre de la marquise le trouvaient *un nez bien tiré*, et les amis de la maison assuraient que c'était un véritable nez à la romaine. La taille de Louise, parfaitement régulière, était d'une roideur remarquable, ainsi que son maintien, proposé par sa mère comme le modèle accompli de la bonne grace et de la décence. Louise, avec très-peu d'esprit, avait de l'instruction et des talens; mais, par malheur, elle ne s'était appliquée qu'à des choses qui ne pouvaient pas répandre le moindre agrément dans la société; elle ne dessinait que de grandes têtes et des académies, aux crayons noirs et blancs sur du papier bleu. La marquise montrait avec complaisance *le torse antique* et l'*écorché*, les deux chefs-d'œuvre de Louise; on avait fait encadrer ces deux dessins pour en orner le salon. Louise n'avait retenu de l'histoire que des dates; elle avait dans la tête une prodigieuse chronologie, et elle ne connaissait bien de la géographie que le cours des fleuves et des rivières. Elle était bonne musicienne; et la marquise, qui jadis avait passé pour une excellente claviciniste, lui savait un gré infini de préférer le clavecin au *piano*. Louise ne jouait jamais que sur le superbe *Ruker* de sa mère, par un sentiment d'amour filial très-respectable; elle n'exécutait guère que les anciennes et longues sonates que sa mère avait jouées dans sa

Digitized by Google

jeunesse. Madame de Forlis s'attendrissait et s'extasiait en écoutant les pièces de Scarlatti, de Galuppi, d'Alberti, d'Handel, etc. Elle n'avait pas tort de les admirer toujours, mais les amateurs modernes ne partageaient pas tout-à-fait son enthousiasme. Louise n'aimait que la danse grave; on lui avait dit que c'était la seule qui convînt à la noblesse de sa figure: elle avait la réputation de danser supérieurement le menuet, et par l'exercice constant de ce talent elle portait la désolation dans tous les bals. On sait l'ennui que le menuet y cause aux danseurs vulgaires, et avec quelle impatience on attend qu'il soit fini pour reprendre les contredanses ou les anglaises qu'il a suspendues. Louise enfin était toujours insipide, et souvent ennuyeuse dans le grand monde; mais elle possédait des qualités qui plaisent à toutes les mères et qui rendent aimable dans l'intérieur de sa famille; elle avait de l'ordre, de l'économie, le goût des occupations qui conviennent aux femmes, une tête froide, un bon cœur et un excellent caractère; elle était reconnaissante, elle chérissait sa mère et n'avait de confiance qu'en elle.

Les grands écrivains moralistes, qui veulent instruire la jeunesse, ne lui disent que ce qui peut s'exprimer avec éloquence ou d'une manière brillante; ils ne lui parlent que de ses principaux devoirs; et qui peut ignorer ceux-là? mais il est des conseils, frivoles en apparence, qui lui seraient peut-être beaucoup plus utiles; c'est aux auteurs d'un rang très-inférieur à les donner. Je dirai donc aux jeunes personnes qu'une des choses qui plaît le plus à une mère, c'est de la consulter et de la croire sur sa parure, sur-tout si elle ne s'occupe plus de la sienne; car alors on suppose communément que son goût est rouillé; mais ne le conserve-t-on pas, ne le perfectionne-t-on pas

Digitized by Google

encore pour parer et pour embellir sa fille ? Voilà ce que pensait la bonne Louise : ma mère sait mieux que moi, disait-elle, ce qui me sied. Ce seul mot-là pourrait suffire pour décider un homme raisonnable à épouser celle qui le dit de bonne foi. Enfin, l'avouerai-je, lorsqu'à vingt ans on se laisse entièrement conduire sur ce point, on n'est indocile sur aucun autre. Juliette, jolie, vive, spirituelle et piquante, aimait et respectait sa mère, mais elle lui trouvait des goûts fort gothiques, et elle en avait de très-différens. Elle ne faisait aucun cas des *Rukers ;* elle détestait la danse *terre à terre*, même le *menuet* de la cour, malgré les deux ou trois petits sauts qui l'égayent un peu; elle n'en tolérait que *la gavotte* qui le termine. Elle n'avait pas la moindre estime pour les pièces de *Scarlatti ;* elle ne jouait que des variations, et sur un piano d'*Errard*. Elle avait pris un guide, et ce n'était pas sa mère ; elle avait fait choix d'une amie, et ce n'était pas sa sœur. La comtesse Adrienne, nièce de madame de Forlis, possédait toute la confiance de Juliette ; c'était une jeune femme de 26 ans, fort inférieure à Juliette par l'esprit et par les qualités du cœur, mais qui se mettait bien, qui avait de l'usage du monde et qui causait agréablement. Elle flattait madame de Forlis et elle donnait de mauvais conseils à sa fille. La marquise était jalouse, et par conséquent blessée de l'amitié que Juliette montrait pour elle ; cependant elle l'aimait assez. Les deux sœurs vivaient en parfaite intelligence, malgré la différence de leur caractère, parce qu'elles avaient l'une et l'autre un grand fonds de bonté et d'honnêteté. La marquise de Forlis, veuve, riche, et maîtresse de sa fortune, voulait la partager également entre ses deux filles; elle leur donnait à chacune la même dot, mais elle était décidée à marier Louise la première ; et jus-

Digitized by Google

qu'alors Juliette, par sa jolie figure et ses graces, avait seule attiré les vœux des prétendans. Le vicomte de Fonrose en était devenu passionnément amoureux : âgé de 29 ans, il joignait beaucoup d'agrémens à une naissance illustre, une fortune considérable et une excellente réputation. Juliette partageait ses sentimens ; mais, guidée par la comtesse Adrienne, elle le cachait avec soin à sa mère, qui, ne sachant même pas que Fonrose fût amoureux de Juliette, se flattait qu'il pourrait prendre du goût pour Louise qu'elle s'efforçait de faire valoir à ses yeux. Fonrose, qui voulait plaire à madame de Forlis, montrait une grande admiration pour *le torse antique* et pour *l'écorché;* quand Louise jouait ses belles sonates, Fonrose se plaçait au bout du clavecin, ce qui de tout temps a passé pour une preuve d'amour ; enfin il avait dansé le menuet plusieurs fois avec elle ; et madame de Forlis, qui faisait en silence toute ces observations, concevait les plus grandes espérances. Cependant Fonrose voulut tenter de parler à la marquise et de lui demander la main de Juliette. Gardez-vous-en bien, lui dit Adrienne, vous seriez refusé comme les autres. Songez donc qu'il s'agit d'abord de trouver un mari pour Louise. Quoi ! ne pourrions-nous pas découvrir un homme assez sensé pour préférer l'aînée à la cadette ? Il me vient une idée, s'écria Fonrose, et c'est un trait de lumière..... vous connaissez, du moins de nom, mon cousin, le vieux baron de Verdac ? — Que trop ! répondit Adrienne, il est en procès avec mon père. — Eh bien, reprit Fonrose, il vient d'envoyer du fond de sa terre en Languedoc, son fils unique le vicomte de Verdac, qu'il me recommande vivement ; j'ai déjà présenté ce jeune homme à la cour..... — Quel âge a-t-il ? — Vingt-deux ans. Il est riche, il a un beau nom..... — Et sa

Digitized by Google

figure ? — Fort bien ; il n'a pas toutes les graces du monde..... — Je m'en doute..... — Mais c'est ce qu'on appelle un bel homme..... — Il est beau comme Louise est belle ? — Précisément. Il a cinq pieds huit pouces, des cheveux noirs, l'air timide et froid, des traits marqués..... — Je le vois d'ici. — Il a été élevé avec soin ; on vante beaucoup son instruction et sa raison. — Il est bien savant et bien niais ; c'est ce qu'il nous faut. Voilà le mari que le ciel a formé pour la sage et parfaite Louise. Ma tante part demain pour la campagne ; il faut lui demander la permission de lui amener votre cousin. — Sans doute. — Et vous confierez au vicomte votre secret afin qu'il n'aille pas sur vos brisées? — Point du tout ; mon jeune cousin a tant de confiance en mon goût, que si je lui laissais voir tout ce que je pense de Juliette, il en deviendrait amoureux par respect pour mon opinion. — Alors ne lui vantez que sa sœur. — C'est bien mon projet. — Je ne suppose pas qu'il ait les passions vives ? — Oh non ; c'est un cœur tout neuf. — On l'a fait entrer au service? — Assurément ; mais sa garnison se trouve à deux lieues de sa terre : son père ne l'a jamais quitté que pour l'envoyer à Paris, et dans un mois il viendra le rejoindre. — De bonne foi vous vous flattez de le rendre amoureux de Louise ? — Je le lui soutiendrai, il faudra bien qu'il le croie. Il n'a jamais entendu parler de l'amour..... — A vingt-deux ans on pourrait en deviner quelque chose. — Oh! pour lui, il ne devine rien. Je n'ai qu'une petite inquiétude ; c'est que son père, à ce qu'il m'a confié, a déjà presque arrangé un mariage pour lui.....—Le jeune homme a-t-il vu celle que son père lui destine ? — Pas encore, et même il ignore son nom ; comme il n'est pas curieux, il n'a pas le moindre desir de l'apprendre, certain, m'a t-il dit;

Digitized by Google

que son père ne peut faire qu'un choix très-convenable. — Si c'était Louise ? — Non, car il sait seulement que sa future est fille d'un homme de robe. — Ce vieux baron de Verdac est ennemi de mon père ; je serai charmée de contribuer à déjouer ses projets ; je n'épargnerai rien pour faire valoir aux yeux de Louise le vicomte de Verdac..... — Elle est si froide!..... — Et si ridiculement élevée ! elle n'a jamais lu un roman : j'ai voulu lui en prêter (et des romans très-moraux) ; savez-vous ce qu'elle répond ? maman n'approuve pas ce genre de lecture. — Eh bien, il faut lui en faire composer un dont elle sera l'héroïne. — Si Juliette voulait nous seconder ! . . . . . — Je vous réponds d'elle.

Le jour même de cette conversation, Fonrose présenta le vicomte de Verdac à madame de Forlis, qui reçut avec beaucoup de grace le jeune homme dont Fonrose était le parent et le mentor ; elle l'invita même à souper, ce qui fut accepté. Le vicomte, jusqu'alors par indifférence et par timidité, n'avait jamais examiné une femme ; mais prévenu dès le matin, par l'homme du monde le plus brillant et le plus recherché, que Louise était la plus belle personne de Paris, il voulut regarder ce chef-d'œuvre de la nature, et ses yeux s'arrêtèrent souvent sur elle. Lorsqu'on se leva pour arranger les parties de jeu, Fonrose fit remarquer au vicomte les grands dessins faits par Louise, en lui disant : *cela est superbe.* Le vicomte, qui savait très-bien le latin, le grec, l'allemand, l'histoire et la géométrie, n'avait pas la moindre connaissance des arts, et même au premier coup d'œil il prit *le torse* pour une espèce de cuirasse, et il ne put s'empêcher de faire une grimace assez marquée en regardant *l'écorché ;* mais Fonrose lui expliqua ce qu'il ignorait, et le vicomte répéta qu'en effet

Digitized by Google

ces deux morceaux étaient *superbes*. Dans ce moment, Louise s'approchant pour présenter une carte à Fonrose, ce dernier conseilla tout bas à son ami de lui dire un mot agréable sur ses dessins. Le vicomte, par pure obéissance et avec un extrême embarras, dit à Louise en rougissant : Mademoiselle, nous admirions votre torse et votre squelette qui sont charmans. A ce joli compliment, Louise qui connaissait assez bien *la langue* des artistes, se mit à rire ; ce qui acheva de déconcerter le pauvre Verdac. Fonrose le consola, en l'assurant que Louise n'était nullement moqueuse, mais que, par un excès de modestie, elle prenait toujours pour des plaisanteries les éloges les plus sincères et les mieux tournés. A souper, la comtesse Adrienne fit placer le vicomte à côté de Louise ; et Fonrose, en passant, invita son cousin à faire parler mademoiselle de Forlis sur *les fleuves* et sur *les rivières*. Le vicomte, charmé qu'on lui fournît un sujet de conversation, ne manqua pas d'interroger Louise sur toutes les rivières du Languedoc ; elle répondit avec une justesse qui l'enchanta. Cet entretien intéressant dura tout le souper ; car le vicomte, qui connaissait parfaitement la carte de sa province, ne fit pas grace à Louise d'un seul ruisseau, et il ne se lassait point d'admirer la vivacité de ses réponses : en sortant de table, il dit à Fonrose que mademoiselle de Forlis avait bien de l'esprit.

Les deux sœurs couchaient dans la même chambre ; et le soir, Juliette, en se déshabillant, demanda à Louise si elle avait remarqué avec quelle attention le vicomte de Verdac l'avoit regardée ? Mais en effet, répondit Louise, je rencontrais toujours ses yeux. — Il est certain qu'il a été occupé de vous d'une manière fort extraordinaire. — Ce jeune homme est aimable ; il cause très-

Digitized by Google

très-bien; sa conversation est instructive. — On dit qu'il a une instruction prodigieuse; il sait toutes les langues, il est grand mathématicien, il possède toutes les sciences. — Et la géographie! ... — Aussi. — Aussi? — Il y est très-fort; il m'a fait des questions qui prouvent de grandes connaissances: c'est dommage qu'il ne sache pas aussi bien parler sur les arts. — Les arts? il les aime avec passion. — Cependant il a fait de mes dessins un éloge si singulier!.... — Soyez sûr que c'était une plaisanterie : la comtesse Adrienne, qui s'y connaît, dit qu'il a beaucoup de grace dans l'esprit. — A souper, c'est ce que je trouvais. — Et un grand fonds de gaieté. — Pourtant il a quelque chose de si triste dans la physionomie! — Il n'en est que plus piquant. — Oui, c'est un contraste. Pour cette première fois, Juliette en reste là, se promettant bien de reprendre cette conversation. De son côté, Fonrose n'entretenait le vicomte que des perfections de Louise, et le jeune provincial convenait qu'il n'avait jamais vu de femme aussi belle et aussi accomplie. Madame de Forlis partit pour sa maison de campagne, située à Chevilly, près de Paris. Fonrose, invité à y passer huit jours, eut la permission d'y mener son ami. La comtesse Adrienne fut du voyage. Le vicomte entendit un soir, après souper, Louise jouer du clavecin : pour imiter son ami, il se plaça à côté de lui, et comme lui penchant doucement la tête sur la table retentissante du clavecin entr'ouvert, en battant légèrement du bout du pied la mesure assez juste, parce qu'il suivait le mouvement donné par Fonrose. Toutes les fois que ce dernier s'écriait : *Brava*! *charmant*! Verdac, un peu assoupi, se ranimait en tressaillant, et, avec un bâillement étouffé, répétait à demi-voix les mêmes exclamations. Cependant, comme il n'avait pas l'habitude de veiller, il allait céder tout-à-coup

Digitized by Google

au sommeil, et dans un moment où Louise se surpassait en exécutant les *croisés* les plus difficiles; mais Fonrose, sous prétexte d'applaudir avec transport, repoussa hors du clavecin la tête appesantie de Verdac, et en même temps, donnant une petite secousse au bâton doré qui soutenait le couvercle du clavecin, le couvercle retomba avec un fracas harmonieux, mais terrible, qui suspenditsubitement *les croisés* rapides de Louise, et qui fit frémir mad. de Forlis pour son Rucker. Verdac, épouvanté, se réveille en sursaut, et machinalement il dit en se levant: *Brava*!..... « Ah! par exemple, s'écria Fonrose, voilà un trait d'enthousiasme qui mérite d'être remarqué. Verdac ne fait nulle attention au bruit formidable qui nous a causé tant d'effroi; il n'entend que la pièce d'Hardel, et, dans ce désordre, son premier mouvement est d'applaudir. Voilà un véritable amateur! Quand il écoute de belles choses, il est comme le sage d'Horace, *la chute du monde ne l'ébranlerait pas.* — En effet, reprit madame de Forlis en souriant avec complaisance, il écoute bien la musique. » Le vicomte, flatté de ces louanges, répondit avec le ton glacial qui lui était naturel, mais en déclarant qu'il aimait passionnément la musique.

Le lendemain matin, Juliette, en s'éveillant, dit à Louise : « Mon Dieu! ma sœur, qu'aviez-vous donc cette nuit? — Comment? — Vous rêviez tout haut, et vous ne parliez que du vicomte de Verdac. — Bon! — Vous prononciez son nom à toute minute..... — Cela est inconcevable, car je ne pense pas du tout à lui. » A ces mots, Juliette se mit à rire d'un air malin : sa sœur, étonnée, la questionna, et Juliette lui fit entendre qu'elle la soupçonnait d'avoir du penchant pour Verdac. Louise s'en défendit de très-bonne foi; mais Juliette insistant, Louise commença à s'inquiéter. Quand elle revit

Digitized by Google

Verdac, elle l'examina avec une sorte de curiosité; car du moins elle voulait connaître un peu ce jeune homme pour lequel on l'avertissait qu'elle avait une inclination naissante; et l'on ne manqua pas de faire observer au vicomte, que mademoiselle de Forlis le regardait avec une expression toute particulière. Après le dîner, la comtesse Adrienne emmenant les deux sœurs dans un cabinet: « Il faut que je vous conte, leur dit-elle, que Fonrose m'a dit ce matin que ce pauvre vicomte de Verdac a la tête tournée de Louise; il a couché dans une chambre qui n'est séparée de celle de Fonrose que par une cloison très-mince, et, durant la nuit entière, il a crié *brava* en battant la mesure à quatre temps sur la cloison, et de toute sa force. » A ce récit, Louise regarda sa sœur en rougissant: Juliette admira la sympathie, et Louise ne put s'empêcher de convenir qu'elle était très-frappée de cet accord d'idées et de sentimens.

Fonrose fit les mêmes contes à Verdac, qui montra d'abord un peu d'incrédulité, en assurant qu'il n'avait jamais été somnambule; mais Fourose lui protestant que rien n'était plus vrai: « Je le crois, dit-il; et apparemment que j'avais le cochemar. » Cependant il laissa voir qu'il était flatté que mademoiselle de Forlis eût parlé de lui en dormant.

Le jour suivant était un dimanche; on dansait toutes les fêtes dans une salle à manger de la maison, avec les paysans et les femmes-de-chambre. Verdac ne savait pas danser; mais il assura qu'il serait avec grand plaisir spectateur de ce bal champêtre. Cependant, au bout d'un quart d'heure, il s'ennuya tellement, qu'il prit le parti de s'échapper pour aller respirer un air frais dans un beau jardin à l'anglaise, et pour pêcher à la ligne, son amusement favori. Il sortit du bal furtivement, au moment même où Louise venait de commencer un

Digitized by Google

menuet avec Fonrose. Louise faisait avec tout le moelleux et toute la dignité possible le profond *ployé* du *pas grave* qui suit les deux premières révérences, lorsqu'elle aperçut Verdac qui s'esquivait..... Elle n'avait jamais eu la moindre coquetterie ; mais quelle femme est tout à-fait insensible à la première passion qu'elle fait naître ou qu'elle croit inspirer ?..... Louise dansa le reste du menuet avec une nonchalance qu'on n'avait jamais vue en elle, et elle y gagna à tous les yeux, parce qu'elle y mit moins de pompe et d'emphase; car une des choses qui lui donnait le plus de disgrace, c'était de tout faire avec importance et avec l'air d'une profonde application. Il en résultait qu'elle avait toujours pleinement satisfait ses maîtres, et complètement déplu à tous les spectateurs.

Après le menuet, Fonrose dit tout bas à Louise : Je sais bien pourquoi Verdac vient de sortir. — Pourquoi donc ? — Il craint de n'être pas maître de ses mouvemens, et de faire encore une scène. Avec son air sage et réservé, c'est un jeune homme très-impétueux ; il a une grande énergie dans le caractère, une ame de feu ; c'est le mont *Hécla*, de glace au dehors, mais tout de flamme au dedans. Cette comparaison géographique eut toute l'approbation de Louise.

Fonrose fut chercher son ami dans le jardin ; il le trouva assis auprès d'un tombeau antique, sur le bord d'une pièce d'eau, et pêchant à la ligne. Mon cher Verdac, lui dit-il gravement, que signifie cette profonde mélancolie qui vous fait fuir tous les plaisirs, pour venir rêver parmi les tombeaux ?.. .. Comment ? répondit Verdac, étonné de l'air sérieux de Fonrose, je n'ai point de chagrin, je vous assure ; j'ai toujours beaucoup aimé la pêche à la ligne.... Ouvrez-moi votre cœur, reprit Fonrose d'un ton sentimental. —Mais en vérité

Digitized by Google

je n'ai point de secret..... — Quoi ! vous abuseriez-vous sur le sentiment que vous éprouvez ?.... — Quel sentiment ? — Je dois vous éclairer..... Mon ami vous êtes amoureux. — Et de qui donc ? demanda Verdac avec curiosité. — De mademoiselle Louise de Forlis, répondit Fonrose. A ces mots, Verdac laissa tomber la ligne qu'il avait tenue jusqu'alors, et la surprise le rendit immobile. Après un moment de réflexion : Mon cher Fonrose dit-il, je crois que vous avez deviné juste..... — Ah il ne fallait pas pour cela beaucoup de pénétration.... — Vous me connaissez mieux que moi-même..... — Vous n'avez pas d'expérience, c'est votre première passion. — Oui la première. — Elle fera le destin de votre vie : vous avez fait un si bon choix ! — Il est certain que mademoiselle de Forlis.... — Vous l'avez aimée dès le premier jour.... — Il est vrai que je fus bien frappé de sa beauté et de ses talens ; mais malheureusement mon père a d'autres vues, et..... — Bon ! votre père n'a point encore donné de parole positive ; il vous aime, il ne voudra pas faire le malheur éternel de votre vie. — En effet, à présent, j'oublierais difficilement mademoiselle de Forlis. — Mon ami, il ne faut point vous désespérer ; vous êtes peu démonstratif, mais je vois ce qui se passe dans votre ame. Vous souffrez cruellement !..... — J'ai de grandes inquiétudes. — Songez donc, qu'indépendamment de ses avantages personnels, mademoiselle de Forlis est un très-grand parti, par sa naissance et par sa fortune ; enfin je me charge d'obtenir le consentement de votre père. — Vous me rendrez un grand service. Mais pourrai-je plaire à mademoiselle de Forlis ? — Vous êtes nés l'un pour l'autre, soyez-en sûr : il est facile de s'apercevoir qu'elle a du penchant pour vous. — Je tâcherai de me rendre digne de son estime.

Digitized by Google

Depuis cette conversation, dont on rendit compte à Louise avec les embellissemens nécessaires, ces deux amans s'occupèrent un peu plus l'un de l'autre ; et la comtesse Adrienne, qui partageait avec Fonrose la confiance de Verdac, lui conseilla de déclarer sa passion à Louise. et lui promit de lui en faciliter les moyens. En effet, un jour à la promenade dans le jardin, Adrienne, Fonrose et Juliette laissèrent tête à tête le vicomte et Louise dans un petit pavillon, sous le prétexte d'aller chercher la guitare de Juliette, que l'on avoit priée de chanter une romance. On ne revint qu'au bout d'une demi-heure, et l'on trouva les deux amans jouant au volant ; ils ne s'étaient pas dit un seul mot. Fonrose prit le parti de dicter au vicomte une lettre très passionnée, que la comtesse Adrienne se chargea de remettre à Louise, qui fit répondre verbalement par elle, qu'elle *agréait la recherche de Monsieur le Vicomte de Verdac*, et qu'aussitôt qu'il auroit obtenu le consentement de son père, elle l'autorisait à parler à madame de Forlis. En attendant, Louise, certaine enfin d'être aimée, déclara tout à sa mère, qui fut surprise et fâchée en découvrant que Fonrose n'était point amoureux de sa fille ainée; elle l'aurait préféré au vicomte, qu'elle trouvait moins aimable et trop jeune ; néanmoins, comme il était fils unique d'un homme de qualité, immensément riche, elle approuva l'union projetée; elle la desira même, quand Louise lui eut avoué qu'elle aimait le vicomte depuis le premier instant de leur connaissance. Elle fit à sa mère une relation exacte, non de la vérité, mais de tout ce qu'on lui avait conté et persuadé. Madame de Forlis trouva dans ce récit le sujet du plus joli roman du monde ; il n'en est point de plus charmant aux yeux d'une mère que celui des amours d'une fille chérie et de l'amant qu'on lui destine

Digitized by Google

pour époux; et la lettre dictée par Fonrose parut à madame de Forlis un chef-d'œuvre de délicatesse et de sensibilité. Dans ces entrefaites, la comtesse Adrienne partit pour Paris, en promettant de revenir le lendemain. Elle apprit à Paris d'étranges choses. Cette jeune personne que le baron de Verdac destinait à son fils, était la sœur d'Adrienne; ce mariage projeté secrètement par les deux pères, terminait un long procès, et il était sur-tout désirable pour la famille d'Adrienne. On attendait le lendemain le baron de Verdac. Le père d'Adrienne sachant que le jeune Verdac était à Chevilly, chez madame de Forlis, conta tous ces détails à sa fille, en la chargeant de prévenir adroitement le vicomte en faveur de sa sœur. Adrienne, au désespoir d'avoir noué une intrigue si nuisible aux intérêts de sa famille, se promit bien de tout employer pour la rompre, se flattant qu'elle n'aurait pas de peine à brouiller deux amans qui n'avaient point d'amour. Ce qui lui parut le plus difficile, c'était d'agir à l'insu de Fonrose et de Juliette, et de les trahir sans qu'ils s'en aperçussent. Enfin elle ne pouvait, sans devenir suspecte aux yeux du vicomte, ni lui dévoiler son intérêt personnel, ni lui découvrir les ruses qu'on avait employées pour lui persuader qu'il était amoureux: il s'agissait de l'arracher promptement de Chevilly, en l'engageant à renoncer à Louise; et elle forma son plan en conséquence de ce dessein. Ce fut dans ces dispositions qu'elle se hâta de retourner à Chevilly. Elle apprit en arrivant que Fonrose, malade d'une violente migraine, gardait sa chambre, et y passerait toute la journée. Cet incident facilitait merveilleusement l'exécution du projet d'Adrienne, et elle sut en profiter. Elle emmena le vicomte au fond du parc, et là, seule avec lui: Savez-vous, lui dit-elle, que ce pauvre Fonrose m'inquiète horriblement? —Mais

Digitized by Google

la migraine n'est pas un mal dangereux. — La migraine ! vous croyez bonnement que c'est la migraine qui le retient dans sa chambre, et qui le rend inaccessible à tous ses amis? — Il est dans son lit, . . . et très-assoupi, à ce que m'a dit son valet-de-chambre. — Oui, assoupi ! . . . Quoi ! vous ne soupçonnez pas la vérité ? — Non, je vous assure; mais je ne suis pas du tout soupçonneux. . . . . — Vous avez de la candeur, je le sais, mais vous avez aussi de la finesse et du tact ; d'ailleurs, il ne s'agit ici que de deviner une chose belle, grande, et même héroïque, on peut le dire. — Et quel rapport cela peut-il avoir avec la migraine de Fonrose ? — Je vais vous révéler un grand secret ; mais votre intérêt, celui du malheureux Fonrose m'y oblige. Promettez-moi une discrétion à toute épreuve, et, sur toute chose, de ne jamais dire à Fonrose que je vous ai dévoilé ce mystère. — Je vous en donne ma parole. — J'y compte. — Eh bien! — Apprenez donc que Fonrose est votre rival. — Mon rival !.... — Oui, mon cher vicomte, il adore Louise ; il se flattait de l'obtenir de sa mère, mais en découvrant votre passion, et en voyant qu'elle avait du penchant pour vous, il s'est sacrifié sans hésiter. — Je vous proteste, madame, que j'étais à mille lieues d'imaginer cela ; je ne l'aurais pas souffert. — A présent que vos yeux sont ouverts, vous vous rappellerez bien des choses qui ne vous laisseront aucun doute sur les sentimens de l'infortuné Fonrose. — En effet il m'a toujours parlé de mademoiselle de Forlis avec un enthousiasme.... — Qui n'aurait pas dû vous paraître naturel. . . . L'amour seul peut s'exprimer ainsi. — Cela est vrai. Il l'aime éperdument. — Il s'en meurt. — Je l'ai toujours regardé comme un parfait honnête homme, et ce trait-là met le comble.... — Vous ne le laisserez point périr, ce rare et fidèle ami ! . . .

Digitized by Google

— Mon dieu, madame, que faut-il faire pour lui rendre la santé tout de suite? — Ecoutez: je dois vous dire encore que M. votre père arrive après-demain, et qu'il est irrévocablement décidé à vous unir à la personne qu'il a choisie. J'ai su cela par le plus grand hasard du monde, mais avec certitude. Voulez-vous donc vous brouiller avec votre père, et causer la mort de votre ami? — Non, non, madame; je renonce à mademoiselle de Forlis. — Ce noble sacrifice est digne de vous. Voici comment vous devez vous conduire. Ne dites pas un seul mot à Fonrose; il est convenu que vous parlerez demain à madame de Forlis, pour lui demander la main de sa fille, et au lieu de cela vous lui direz qu'une lettre de votre père vous apprend qu'il a pris des engagemens pour vous marier sous peu de jours, et que vous venez prendre congé d'elle; ensuite vous partirez courageusement sans voir Fonrose ou mademoiselle de Forlis. — Oui, madame; je ferai de point en point tout ce que vous me prescrivez.

Cette générosité ne coûtoit guère à Verdac; néanmoins, quoiqu'il fût aussi peu susceptible d'une vive amitié que d'amour, il eût été capable de faire en ce moment un véritable sacrifice à Fonrose. Il avait une ame très-commune, mais il devait à une excellente éducation, de bonnes opinions et des principes honnêtes; et c'en est assez pour se conduire noblement dans la jeunesse, quand des passions violentes ne combattent point ces premières impressions. Verdac sentait peu, mais il pensait bien; il n'avait ni assez d'expérience, ni assez d'esprit pour distinguer *les nuances*; il confondait facilement l'héroïsme avec le simple devoir, et ne jugeant jamais que d'après ceux qui possédaient sa confiance, il aurait fait niaisement une action sublime, sans en connaître la grandeur et sans en

Digitized by Google

tirer vanité, si la personne qui le menait la lui eût prescrite. La comtesse Adrienne craignant d'être surprise tête à tête avec Verdac, le laissa dans le jardin et rentra dans la maison. Le vicomte réfléchit mûrement à ce qu'on venait de lui dire, et il prit la résolution de servir efficacement son ami avant de partir, sans dire que la comtesse Adrienne lui eût parlé. Il avait naturellement un peu de commérage dans le caractère; il se faisait un grand plaisir de causer à un autre la surprise qu'il venoit d'éprouver lui-même : d'ailleurs, il n'étoit pas fâché de se faire valoir un peu sur le sacrifice de son amour et sur l'abandon de ses prétentions. Le soir même, il demanda mystérieusement à madame de Forlis une entrevue particulière; elle lui donna rendez-vous pour le jour suivant à neuf heures du matin.

Le lendemain, le vicomte, avant l'heure indiquée, était à la porte de madame de Forlis; on le fit entrer sur-le-champ, et il fut d'abord très-embarrasé de se trouver tête à tête avec une femme de quarante ans qui lui paraissait très-imposante; mais rassuré, en songeant aux belles choses qu'il allait révéler, il prit enfin la parole : Madame, dit-il, je vais vous dire des choses très-surprenantes... Ce début fit sourire madame de Forlis. Je crois, répondit-elle, que je les devine à peu près..... — Non, madame, cela est impossible... — Eh bien, qu'est-ce donc? — Vous croyez sans doute que M. de Fonrose a eu la migraine hier; point du tout, madame... — Comment! je ne comprends pas... — M. de Fonrose n'avait point la migraine. — Après, monsieur, que voulez-vous dire? M. de Fonrose est dans un état très-dangereux; il se meurt... — O ciel! interrompit mad. de Forlis, saisie d'effroi; il faut envoyer à Paris chercher des secours. A ces mots, elle se levait pour se précipi-

Digitized by Google

ter sur son cordon de sonnette. Le vicomte l'arrêta. — Non, madame, dit-il; non, il n'a pas besoin de médecin; vous pouvez le guérir d'un mot.... Il est passionnément amoureux de mademoiselle Louise de Forlis... Ici, Verdac ne parut plus niais et ridicule aux yeux de madame de Forlis, et elle l'écouta avec autant d'attention que d'intérêt. Quoi! dit-elle, de ma fille aînée? — Oui, madame, il l'adore... — En êtes-vous bien sûr? — Oui, madame, c'est un fait avéré. — Et pourquoi ne se déclarait-il point? — Parce qu'il a découvert que j'ai les mêmes sentimens... — Et qu'il aura supposé que ma fille les partageait! Ah! que cela est touchant, et de part et d'autre!... En disant ces paroles, madame de Forlis essuya ses yeux remplis de larmes, et tendant la main à Verdac: Mon cher vicomte, dit-elle, je suis vivement touchée de votre candeur et de votre générosité. — Je ne fais que mon devoir, madame, reprit le vicomte animé par cet éloge; et je vous demande pour M. de Fonrose, la main de mademoiselle Louise de Forlis. C'étoit bien tout ce que madame de Forlis desirait; car elle ne comprenait pas comment sa fille pouvait préférer Verdac à Fonrose, quoique de cet instant elle estimât profondément le premier. Certaine de son empire sur l'esprit de Louise, elle voulait la prévenir avant de s'engager; mais Verdac la pressa tellement d'envoyer chercher Fonrose sur-le-champ, qu'elle y consentit. En l'attendant, le vicomte se promenait dans la chambre en se frottant les mains; il jouissait d'avance de l'agréable surprise qu'il allait causer à son ami. Fonrose arrivé, le vicomte court à lui, et l'embrassant: Mon ami, lui dit-il, remerciez madame de Forlis; elle consent à votre union avec celle que vous aimez. A ces mots, le vicomte ne doute point que son secret n'ait été découvert; il

Digitized by Google

croit qu'on lui offre la main de Juliette ; et, transporté de joie, il tombe aux pieds de Mme de Forlis. Cette dernière, vivement attendrie, lui dit : C'est votre généreux rival qu'il faut remercier... Ces paroles furent un coup de foudre pour Fonrose ; il entrevit une partie de la vérité, et il eut assez de présence d'esprit pour ne rien dire, et pour baisser la tête sur les genoux de Mme de Forlis, afin de cacher la surprise et la consternation qui devaient se peindre sur son visage. Oui, mon ami, s'écria le vicomte, je vous cède mademoiselle Louise de Forlis; je vais partir: mon père arrive aujourd'hui, je vais l'aller retrouver ; et pour vous ôter tout sujet d'inquiétude, j'épouserai tout de suite la personne qu'il me destinait... Non, non, interrompit Fonrose en se relevant impétueusement ; je n'abuserai point de tant de grandeur d'ame... J'ai cédé à un premier mouvement dont je n'ai pas été le maître; mais la réflexion me rend à moi-même... Mon cher Fonrose, reprit Verdac, mon parti est tout-à-fait pris; mes chevaux sont mis, je pars dans l'instant..... Je ne le souffrirai pas, repartit Fonrose... Adieu, madame, dit Verdac, en faisant une profonde révérence à madame de Forlis qui, pendant ce dialogue héroïque, pleurait d'admiration ; adieu. En prononçant ces paroles, il sortit précipitamment; Fonrose le suivit, et quand ils furent sur l'escalier, Fonrose saisit Verdac par le bras, et l'entraîna malgré lui, en donnant ordre à un domestique de renvoyer les chevaux de poste.

Verdac, conduit dans sa chambre par Fonrose, répéta qu'il persistoit dans son dessein. Il ne s'agit point ici, lui dit Fonrose, de votre amour et du mien ; nous ne devons nous occuper que de Louise : c'est vous qu'elle aime, et il ne vous est pas permis d'être généreux avec moi aux dépens de son bonheur ; d'ailleurs, puis-je accepter le sacrifice que

Digitized by Google

vous voulez me faire? L'honneur me permettroit-il de prétendre à la main d'une personne qui ne m'épouserait que par contrainte, d'une personne dont le cœur n'est plus libre? — Avec le temps elle vous aimera. — Non, non, jamais on ne guérit d'une première passion. Mademoiselle de Forlis n'est pas le premier objet que j'aye aimé; je sens que la raison pourra triompher d'un penchant qui est déjà très-affaibli. Vous, qu'elle aime, vous devez être fidèle; si vous l'abandonniez, vous ne seriez qu'un séducteur. — Oh! c'est ce que je ne serai jamais. — J'en suis sûr. Ne vous laissez donc point aveugler par une fausse générosité; acceptez la félicité qui vous est offerte. — Mais, mon père? — Vous aurez son consentement. Avant tout, il faut faire la démarche que vous devez aux sentimens de Louise; il faut la demander à sa mère. Dans le trouble où vous êtes vous ne pourriez lui parler... — Oui, je suis fort troublé. — Vous ne pourriez même écrire. Moi, je suis plus calme; je vais vous faire une lettre que vous copierez et que vous lui enverrez; ensuite, vous m'avouerez comment vous avez découvert que je suis amoureux de Louise. Quelqu'un vous a donné cette idée?.... — Point du tout... C'est votre migraine qui m'a ouvert les yeux.. — Ma migraine? — Oui, j'ai bien vu que vous étiez malade de chagrin. — Oh! ma passion ne va pas jusque-là. J'avoue que si Louise m'eût aimé, je l'aurais adorée; n'ayant pu me flatter de ce bonheur, je n'ai pour elle qu'un sentiment involontaire qui ne fait point mon tourment, et qui s'éteindra tout-à-fait quand elle sera votre épouse. Mais, occupons-nous dans ce moment de la lettre pour madame de Forlis; nous reprendrons cet entretien.

Fonrose prit un écritoire, et il écrivit une lettre

Digitized by Google

adressée à madame de Forlis, et conçue en ces termes :

« MADAME,

« Après une longue conversation avec mon ami, » je vois, à n'en pouvoir douter, que sa passion » est infiniment moins vive que la mienne ; il pourra » vivre sans mademoiselle de Forlis, et j'avoue » que je ne puis exister sans elle. C'est lui qui » m'autorise à vous ouvrir mon cœur et à vous » montrer sans déguisement l'excès d'un amour » dont l'amitié pouvait obtenir le sacrifice, mais » que rien au monde ne saurait affaiblir. Dai- » gnez, madame, me rendre l'espérance ; ce sera » me rendre à la vie. »

Fonrose laissa ce billet à Verdac (qui lui promit de le copier et de l'envoyer sur-le-champ), et il fut chercher Juliette afin de l'instruire de tout ce qui s'était passé. A peine était-il sorti de la chambre, qu'Adrienne, très-inquiète de la conférence des deux amis, s'avança doucement dans le corridor, sur la pointe des pieds, d'un air mystérieux ; elle fut aperçue de Fonrose qui feignit de ne pas la voir ; il continua son chemin, et, restant caché derrière une porte battante, il jeta un œil soupçonneux et perçant dans le corridor, et il vit Adrienne entrer précipitamment chez Verdac. Fonrose alors n'eut presque plus de doute sur la perfidie d'Adrienne, quoiqu'il lui fût impossible d'en deviner le motif. Il fut tenté de rentrer chez Verdac ; mais il pensa qu'Adrienne aurait assez d'adresse pour donner des raisons plausibles de cette visite clandestine si contraire à la bienséance, et il jugea qu'il valait mieux paraître ne pas se défier d'elle, et l'observer avec soin, afin de la démasquer plus sûrement. D'après ces réflexions, il se hâta d'aller rejoindre Juliette.

Digitized by Google

Adrienne trouva Verdac taillant une plume pour copier à main posée, de sa plus belle écriture, le billet écrit par Fonrose. Adrienne le questionne vivement; Verdac répond avec sa naïveté ordinaire, et lui donne sa parole qu'il n'a pas prononcé son nom, et que personne ne se doute qu'elle ait la moindre part aux démarches qu'il vient de faire; et il lui renouvelle la promesse de ne point démentir cette discrétion. Adrienne lui soutient que Fonrose dissimule sa douleur; elle parle avec tant d'adresse et de véhémence, qu'elle ramène Verdac à son premier projet, qui, dans le fond, lui convenoit mieux, parce qu'il craignait mortellement l'opposition et la colère de son père. Mais que ferai-je? dit Verdac. Une action aussi belle que celle de Fonrose, répondit Adrienne. Que ce billet qu'il écrivit pour vous, avec désespoir, serve à son bonheur! — Comment? — Donnez-le moi, et je vais le porter à ma tante, de la part de Fonrose, comme s'il l'eût écrit pour lui-même. Pendant ce temps, faites seller un cheval, et partez sans délai; allez rejoindre votre père qui vous attend. Verdac trouva cette idée excellente; il appela son valet de chambre, et, en présence d'Adrienne, il lui donna l'ordre d'aller lui seller un cheval sur-le-champ, et de le conduire au bout de l'avenue; car il vouloit partir sans bruit. Adrienne, charmée de sa docilité, le quitta en emportant la lettre écrite par Fonrose, et sur le revers de laquelle il avait tracé ces mots : *Pour madame de Forlis.* Adrienne aussitôt vole chez sa tante, la fait demander dans son cabinet; et là, lui remettant le billet de Fonrose, dont madame de Forlis connaissait parfaitement l'écriture, elle lui dit qu'elle a trouvé ce papier dans le corridor, et qu'ayant lu seulement le nom de madame de Forlis, elle a cru devoir lui apporter cet écrit.

Digitized by Google

Adrienne, après cette explication, ajoute qu'elle vient de recevoir un courrier de son père qui l'oblige à partir dans l'instant pour Paris; elle prend congé de sa tante et la laisse seule. Madame de Forlis lut avec empressement le billet de Fonrose, et l'erreur qu'il produisit la combla de joie; car Fonrose était le gendre qu'elle désirait. Elle fit appeler Louise, elle lui conta les combats généreux des deux amis, et finit par lui lire le billet qu'elle venait de recevoir. Louise écouta ce recit avec beaucoup de sang-froid; elle ne savait trop que penser et lequel elle devait le plus admirer de Fonrose ou de son Verdac : sa mère la décida en lui disant que ces deux vertueux amans si passionnés étaient également dignes d'elle : Mais, ajouta-t-elle, le vicomte ne serait pas sûr d'obtenir le consentement de son père; et, dans cette incertitude, nous ne devons plus songer à lui. Fonrose vous adore; il est son maître : serez-vous insensible à un attachement si tendre et si délicat? Louise assura qu'elle n'était point ingrate, et que, puisqu'elle ne pouvait épouser M. de Verdac, elle consentirait sans répugnance à s'unir à M. de Fonrose. A ces mots, madame de Forlis, au comble de ses vœux, envoya chercher Fonrose, qui vint au moment même. Mon cher Fonrose, lui dit-elle en lui montrant Louise, elle est à vous, et elle y consent. . . . . Fonrose resta pétrifié. « Peut-être, reprit madame de Forlis, après m'avoir écrit le billet touchant que je possède, vous en êtes-vous repenti; peut-être avez-vous encore formé de nouveau le noble projet de vous immoler; mais le ciel ne l'a pas permis. Vous avez perdu ce billet; on vient de me l'apporter; le voici.... » En disant ces paroles, elle lui montra la lettre qu'avait dû copier Verdac; et Fonrose, intérieurement outré de colère, reconnut

le

Digitized by Google

le fruit de l'entrevue d'Adrienne et de Verdac. Après un moment de silence et de réflexion, il s'approcha de madame de Forlis, et, serrant ses deux mains dans les siennes : Ah! madame, dit-il, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez combien il est pénétré de vos bontés.... Mais je suis si ému, si hors de moi-même, qu'il m'est impossible de vous exprimer ce que je sens. Souffrez que j'aille réfléchir avec moins de trouble à mon étrange situation. A ces mots, il sortit sans attendre de réponse. Il écrivit avec un crayon deux lignes à Juliette, pour l'instruire de ce singulier incident; et, descendant dans les écuries, il monta sur le cheval de Verdac, et partit au grand galop pour Paris. Il avait prévu qu'Adrienne engagerait Verdac à quitter Chevilly, et il savait qu'elle-même venait de partir. En conséquence, il avait gagné le valet-de-chambre de Verdac et les gens de l'écurie, qui mirent des obstacles invincibles au prompt départ du vicomte. On lui dit d'abord que son cheval était déferré: il demanda des chevaux de poste; on le fit attendre trois quarts d'heure, pour lui dire ensuite qu'il n'y en avait point. Alors il donna l'ordre de ferrer son cheval; on ne put trouver le maréchal. Le vicomte, attendant toujours, se promenait assez tristement dans l'avenue, ne se doutant pas que Fonrose, qui avait pris un chemin détourné, étoit parti, et sur son cheval. Durant ce temps, Juliette opérait une une grande révolution. Louise, après son entretien avec sa mère, était remontée dans sa chambre; et, avec un sérieux assez convenable, elle dit à Juliette que, pour obéir à sa mère, elle avait promis à Fonrose de l'épouser. . . . . .

A ce récit, Juliette, déjà prévenue par Fonrose, se jeta au cou de sa sœur avec toutes les démonstrations du plus douloureux attendrissement : Ah!

Digitized by Google

ma pauvre sœur ! s'écria-t-elle, qu'allez-vous devenir ? — Cela me fait beaucoup de peine, répondit Louise ; vous savez que j'aimais M. de Verdac, mais il n'y faut plus penser.... — Ma pauvre sœur !.... comme vous êtes pâle et saisie !.... — Oui, cela m'a coûté beaucoup.... — Encore, si vous pouviez pleurer ! cela vous soulagerait un peu.... — Non, je ne pleurerai pas, mais j'ai un poids sur l'estomac.... — Savez-vous que cela est du plus grand danger.... — J'ai envie de prendre un peu d'éther.... — Je vais vous en arranger. Comme vous tremblez !.... Laissez-moi vous délacer.... — Oh ! non, l'on va dîner tout à l'heure.... — Dîner ! y pensez-vous, dans l'état où vous êtes ?... — J'ai très-peu déjeûné, et j'ai des tiraillemens d'estomac.... — Ce serait bien pis si vous mangiez. Je suis sûre que vous avez de la fièvre : voyons votre pouls.... ô ciel ! il est convulsif.... — Réellement ?... — Et de la fièvre.... — C'est un grand malheur que celui d'être née trop sensible !.... — Il faut vous coucher. En disant ces mots, Juliette déshabillait sa sœur avec la plus grande activité ; Louise s'y opposait un peu, mais Juliette, en lui parlant de Verdac, en lui peignant son profond désespoir, parvint enfin à l'émouvoir : Louise, moitié de gré, moitié de force, se mit sur son lit. Il fut convenu que Juliette dirait à Madame de Forlis que Louise avait un violent mal de tête, et qu'elle demandait la permission de dîner dans sa chambre. Juliette, recommandant à sa sœur de prendre une infusion de mélisse qu'elle avait fait préparer, la quitta en lui promettant de revenir la voir en sortant de table. Juliette fut chercher Verdac, qu'elle trouva dans l'avenue, où il attendait toujours depuis plus d'une heure et demie ; il étoit si fatigué, qu'il avait pris le parti de s'asseoir ; et comme il n'y avait point de siéges dans cette allée, il s'était mis sur

Digitized by Google

une escarpolette attachée à deux gros arbres, et, pour se distraire ou par distraction, il se balançait nonchalament, lorsque Juliette, tout essoufflée, accourut près de lui. Que faites-vous donc là, lui dit-elle, quand Louise est dans un état affreux ?.... Comment! reprit Verdac en descendant de l'escarpolette, qu'a-t-elle donc ? — Une terrible attaque de nerfs. Croyez-vous donc de bonne foi qu'elle puisse jamais se décider à épouser Fonrose avec le sentiment qu'elle a pour vous ?.... Elle est dans son lit avec une fièvre ardente.... et vous auriez la barbarie de partir et de la laisser dans un tel état !.... — Mon Dieu! j'ignorais.... Dans ce moment, Verdac s'arrêta pour écouter la cloche qui annonçoit le dîner, ce qui acheva de le déterminer à rester.... Eh bien! poursuivit-il, je ne partirai point aujourd'hui. A ces mots, il offrit son bras à Juliette, et tous les deux se hâtèrent de rentrer dans la maison. Madame de Forlis et deux ou trois personnes de sa société se mettaient à table: Juliette dit tout bas à sa mère que Louise était un peu malade, et qu'elle la suppliait de la dispenser de descendre ; madame de Forlis y consentit, imaginant qu'elle craignait de revoir le vicomte; mais elle s'inquiéta en apprenant que Fonrose était parti pour Paris. Le vicomte eut l'air triste; il parla peu, mais il mangea beaucoup: l'exercice qu'il avoit fait dans la matinée lui donnait un appétit infiniment plus remarquable que son chagrin. Après le dîner, on rentra dans le salon, et un instant après on entendit une voiture. Verdac se mit à la fenêtre, et fit un cri de surprise; il voyait descendre de voiture son père et Fonrose.

Madame de Forlis, aussi étonnée que lui, passa dans son cabinet pour recevoir cette visite inattendue. Fonrose y parut triomphant ; il présenta le baron de Verdac à madame de Forlis, en ajou-

Digitized by Google

tant qu'il venait lui demander pour son fils la main de mademoiselle Louise de Forlis. J'eusse été trop heureux de l'obtenir, poursuivit-il; mais, madame, outre mon amitié pour Verdac, un obstacle invincible s'opposait à mon bonheur : je n'ai que trop vu, malgré l'extrême réserve de mademoiselle de Forlis, qu'elle avait un penchant secret pour Verdac; j'ai dû sacrifier mes sentimens aux siens, à ceux de mon ami; j'ai été trouver M. le baron de Verdac; et, pour le rendre favorable aux vœux de son fils, il m'a suffi de vous nommer, madame.

Le baron prit la parole pour confirmer tout ce que venait de dire Fonrose; et madame de Forlis, admirant ces événemens merveilleux, donna son consentement. Louise prenait sa huitième tasse d'eau de mélisse quand on lui annonça cette nouvelle; elle parut charmée, et Juliette, comme on peut le croire, partagea sincèrement sa joie. Le souper fut très-gai, malgré la pitié qu'inspirait le *généreux* Fonrose, dont on ne pouvait se lasser de louer le courage et la grandeur d'ame. Quelques jours après, madame de Forlis lui demandant avec attendrissement s'il était véritablement guéri de sa passion: Oui, madame, dit-il; Louise n'est plus à mes yeux qu'une sœur chérie.... Elle pourrait le devenir en effet, reprit madame de Forlis. Ah! s'écria Fonrose, le bonheur de vous appartenir sera pour moi la plus puissante de toutes les consolations. A ces mots, madame de Forlis l'embrassa, en disant : Ce n'est pas celle que j'aurais voulu vous donner, mais il me sera toujours bien doux de vous avoir pour gendre. Juliette fut consultée; on devine sa réponse. On décida que les deux mariages se feraient sous quinze jours. Ce dénouement désola l'intrigante Adrienne : ce ne fut pas sa seule punition; le baron de Verdac plaida contre

Digitized by Google

son père, et gagna son procès. Enfin Adrienne perdit sans retour l'amitié de Juliette et celle de Fonrose. Madame de Forlis maria ses deux filles le même jour, en répétant à tous ses amis que l'histoire de ses gendres formerait le sujet du plus beau roman, ou du drame le plus pathétique. L'insipide et sage Louise fut la femme la plus irréprochable et la plus constamment heureuse; et Verdac remarquait que son bonheur faisait mentir le proverbe qui dit que les mariages faits par amour sont toujours malheureux. La piquante Juliette, avec de la coquetterie et le goût de l'intrigue, eut une conduite souvent imprudente, inconséquente et légère. Le brillant Fonrose, pendant plusieurs années, lui donna de vives inquiétudes, lui montra beaucoup de jalousie; et plus d'une fois, au milieu de ces orages, ils envièrent la destinée des *amans sans amour* qu'ils avaient unis par leurs stratagêmes.

D. Genlis.

L'Amour et *Psyché*, poëme en huit chants; par M. *A. Sérieys*, bibliothécaire du Prytanée français. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Tiger*, imprimeur-libraire, place Cambrai; et chez *le Normant*, imprimeur libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le sujet d'un poëme intéressant n'est pas une chose facile à trouver; et parmi ceux que l'histoire, la fable et l'imagination peuvent offrir, le choix présente d'immenses difficultés. Cette observation ne porte pas seulement sur les faits héroïques qui pourraient aller de pair avec ceux qu'ont chantés les anciens poëtes, elle s'étend

Digitized by Google

encore aux sujets plus simples, qui ne peuvent devenir recommandables que par les traits dont l'imagination les embellit.

Les aventures de l'*Amour* et de *Psyché*, qui forment un épisode touchant dans le poëme de l'*Ane d'or* d'Apulée, ont intéressé plusieurs auteurs estimables, qui les ont fait passer dans leur langue avec plus ou moins de changemens. Notre La Fontaine crut y trouver le sujet d'un petit poëme ou roman qu'il fit trop long, et c'est le seul de ses ouvrages dont on néglige la lecture, quoique l'on y retrouve souvent le poète de la nature et des Graces. Molière, aidé par Corneille, en a fait une tragi-comédie en vers libres, qui plut à la cour de Louis XIV : cette pièce, où l'auteur de *Cinna* plia son génie à un genre d'écrire dont on ne le croyait pas capable, est très-intéressante, mais il est difficile de la jouer, parce qu'il faut réunir les trois sortes de talens qu'exigent le théâtre, la déclamation, le chant et la danse. Enfin, de tout cela, nos modernes fabricateurs de ballets en ont tiré une pantomime délicieuse pour notre grand Opéra; c'est à peu près ce que nous avons de plus parfait dans ce genre; mais on sent bien que le mérite d'un pareil ouvrage est tout entier dans l'élégance des décorations, dans le choix de la musique et dans la souplesse des acteurs, et qu'il ne peut en être question ici que pour mémoire.

M. Sérieys, connu par son goût pour les belles-lettres, qu'il cultive avec succès, puisqu'elles l'ont porté au poste qu'il occupe, vient, après tous ces auteurs, nous entretenir des malheurs de l'*Amour* et de *Psyché*; mais, plus hardi que ses prédécesseurs, il n'a suivi les traces de personne, et, à l'exception des noms des deux principaux personnages, et de l'apothéose de l'amante de l'*Amour*, tout, dans ce nouveau poëme, est de son invention. Ce

Digitized by Google

n'est pas ce que j'admire; M. Sérieys paraît avoir oublié que l'invention même est soumise à des lois : on lui permet de créer des ressorts pour intéresser le lecteur, comme le dit Boileau :

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher ;

mais on ne souffre pas qu'elle dénature un sujet, ni qu'elle en détruise le caractère. Les aventures de *Psyché* sont allégoriques, et on ne peut en changer le fond sans faire évanouir le beau sens qu'elles présentent. *Psyché* signifie *ame* dans la langue grecque : la passion que le fils de Vénus conçoit pour elle, est un emblême de cet amour de l'ame qui s'élève au-dessus des sens. Le caractère de cette passion est ce qui produit et ce qui motive la colère de Vénus, sa jalousie, et les persécutions qu'elle fait souffrir à sa rivale, puisque cet amour tend à renverser son culte et ses autels ; allégorie par laquelle on a voulu représenter le combat que les passions livrent à l'esprit ; fiction charmante, sans laquelle cette fable n'aurait aucun sens moral. C'est ce que M. Wiéland, le plus bel esprit de l'Allemagne, a très-bien senti, et non moins heureusement exprimé dans un de ses plus agréables ouvrages, où, sous les noms allégoriques d'*Agathon* et de *Psyché*, il a fait l'histoire de ces amours intellectuels, de ces transports de l'ame dont les Grecs avaient eu l'idée.

Je suis obligé de dire ici que M. Sérieys a ignoré ou dédaigné ce que cette allégorie a de délicat; et ce seul défaut d'observation ou de goût l'a tellement jeté hors de son sujet, qu'il est impossible maintenant de trouver, dans tout son ouvrage, la plus petite leçon de morale, et qu'il ne présente plus qu'un caprice puéril, sans agrément et sans utilité.

Ce n'est plus Vénus qui poursuit sa vengeance sur l'a-

Digitized by Google

mante de son fils; c'est Junon qui s'acharne à détruire la pauvre Psyché, qui ne lui a fait aucun mal. Et que lui veut cette Junon ? de quoi se plaint-elle ? Il n'est pas aisé de le comprendre. L'auteur a introduit cette déesse sous les mêmes traits que Virgile, profondément aigrie par le souvenir des affronts qu'elle a essuyés sur le mont Ida, et ne pouvant s'en prendre ni à Vénus, ni au pieux Enée, que l'auteur appelle

L'usurpateur de l'Etrurie,
De Turnus l'indigne assassin,
De Priam le fils inhumain,
Qui vendit aux Grecs sa patrie (1).

Parce que cet honnête homme a été placé au rang des Dieux, elle décharge sa fureur sur une vierge grecque, dans la vue de désoler l'Amour, et, par contre-coup, pour faire de la peine à Vénus sa mère. Voilà ce qui s'appelle arriver à son but par un détour un peu long. Mais on ne devinerait jamais, si je ne prenais la peine de l'apprendre au public, par quel motif M. Sérieys a imaginé de faire exécuter à Junon une vengeance aussi froide et une cruauté aussi inutile que celle-là. C'est lui-même qui s'en explique, et qui nous apprend que, par le tour d'esprit le plus bizarre, il trouve mauvais que cette terrible déesse n'ait pas eu le pouvoir de détruire toute la race des Troyens, pour venger l'honneur de sa figure. Il avoue qu'il était pressé du besoin de faire un poëme où il prît fait et cause dans sa querelle. En un mot, M. Sérieys prétendait redresser le plan de l'*Enéide* et les torts de Virgile, qu'il trouvait très-injuste

(1) Je ne sais où M. Séryeis a pris qu'Enée était fils de Priam, et qu'il avait vendu Troie; mais un chronologiste, qui place Saint-Bazile avant Jésus-Christ, peut bien avoir des lumières particulières sur l'histoire.

Digitized by Google

d'avoir fait triompher Vénus. Je ne sais ce que Vénus lui a fait; mais on ne s'aperçoit que trop, à sa poésie, que tout son ouvrage est dirigé malignement contre la mère des Graces. « La fin de l'*Enéide*, dit-il, ne m'avait point satisfait..... Je ne pouvais voir de sang froid un prince étranger, fugitif..... tuer son rival, épouser son amante. Rien ne m'intéressait en faveur du héros troyen..... Junon m'avait toujours paru soutenir le parti de la raison et de la justice. Ilion, réduite en cendre, avait un peu calmé le ressentiment de la déesse; mais la défaite de Turnus..... devait naturellement entretenir dans cette ame orgueilleuse une haine implacable..... et je conçus le projet de venger la reine des immortels. »

Je suis fâché que cette logique aboutisse à faire de M. Sérieys le chevalier d'une méchante femme. Mais enfin de qui veut-il la venger ? De Vénus, que Pâris a trouvée plus belle ? rien de plus juste; c'est un crime qu'une femme ne pardonne guère. Et comment la venge-t-il ? en lui faisant persécuter la rivale de Vénus : Cela n'est-il pas bien adroit ? et n'est-ce pas un détour bien ingénieux que d'aller tourmenter l'innocente Psyché, afin de mettre l'Amour au désespoir, dans l'idée que sa mère en ressentira quelque peine, tandis qu'au contraire, rien ne sert mieux les desseins de Vénus, qui veut tout à-la-fois punir son fils et perdre sa rivale. M. Sérieys n'est-il pas ici pris pour dupe avec sa Junon, dans le plan que lui-même a concerté ? Mais il craignait, nous dit-il, de mettre Junon aux prises avec Vénus, parce que Mars aurait pris la défense de cette *puissante concubine*. Voilà une défaite bien plaisante, et un poète d'une humeur bien pacifique ! Eh ! monsieur, si Homère eût craint de mettre l'Olympe en feu, où serait le merveilleux de l'*Iliade* ? Je sens bien qu'on ne peut pas faire un crime à M. Sérieys de ne pas ressembler à Homère; mais

Digitized by Google

par quelle singularité se fait-il qu'il ne puisse jamais arriver à ses fins ? Il veut venger Junon, et vous voyez qu'il ne la venge point ; il veut desservir Vénus, et vous voyez qu'il la sert à merveille ; il veut éviter de commettre les deux déesses, et il fait précisément tout ce qu'il faut pour les brouiller, si le tour qu'il prend n'était pas, par bonheur, de la plus insigne maladresse. Selon M. Sérieys, en effet, Junon ne persécute l'Amour que pour affliger la mère :

« Quoi! pour signaler ma disgrace,
La fille des mers à ma place
Fera des lois impunément!
Et moi, d'un vain ressentiment
J'effacerai jusqu'à la trace!
Non; je punirai son audace,
Et par le Styx j'en fais serment;
Il lui reste un superbe enfant
Plus coupable encor que sa mère;

De quoi est-il coupable ? C'est ce qu'on ne prend pas la peine de nous dire :

C'est sur lui que, dès ce moment,
Va tomber toute ma colère. »

Or, si M. Sérieys pensait que cette persécution du fils pût tourmenter la mère, comment n'a-t-il pas vu qu'il se mettait dans l'embarras qu'il voulait éviter, et que ce motif était suffisant pour armer le dieu de la guerre en faveur de la déesse de la beauté ?

Le procédé de Junon crie d'autant plus vengeance, qu'il est d'une noirceur réfléchie, et pourtant folle ; car, après avoir enlevé *Psyché* des bras de l'*Amour* endormi, elle devait se contenter de ce coup d'autorité, et il était bien inutile d'enfermer sa victime dans un cachot et de l'y faire mourir. Junon n'avait pas besoin de ce nouveau crime pour

Digitized by Google

devenir odieuse, et c'est un singulier service que lui rend là M. Sérieys.

Quel intérêt pouvait produire une conception aussi vicieuse? aucun, sans doute; mais il est inconcevable avec quel art M. Serieys a détruit tous les moyens qui pouvaient animer la langueur de son poëme, et en féconder l'extrême aridité. Tous ceux que son sujet lui mettait sous la main, il les a repoussés. Qui croirait que la sensible *Psyché* n'y joue absolument aucun rôle? Dès le commencement de l'ouvrage, on la voit précipitée dans le fond d'une noire prison, et l'on ignore ce qu'elle y fait, ce qu'elle y dit, ce qu'elle y pense jusqu'à la fin du poëme. Et que fait l'Amour? Désespéré, à son réveil, de ne trouver à la place d'une jolie fille qu'un vilain monstre, que Junon a eu l'attention de lui substituer, il croit que son amante a été mangée; il crie, il tempête..... On le rassure; on lui dit qu'elle respire, mais c'est pour le livrer à de nouveaux tourmens.

Il part, vole de mers en mers, de climats en climats; il visite le palais de la Gloire, l'île de la Volupté, la caverne des Regrets, mais sans retrouver son amante: il devient furieux; il veut se noyer..... Une réflexion l'arrête; il prend la forme d'Ixion, que Junon aimait secrètement; il va la trouver; il lui lance une flèche dans l'instant qu'elle lui tourne le dos: elle brûle d'une flamme adultère; mais, honteuse d'aimer un parricide, elle est forcée de supplier l'Amour de la délivrer de cette passion funeste: il y consent, à condition que sa chère Psyché lui sera rendue. Le marché se conclut; on la lui rend, mais elle est morte; il la ressuscite, et, à sa prière, le père des Dieux la place au rang des immortelles, pour la mettre à l'abri des misères humaines, et afin, dit le poète,

.... Que les Parques désormais
De ses jours respectent la trame.

Digitized by Google

Tel est le plan, la marche et le dénouement de ce poëme. Ce serait une tâche trop fatigante pour le lecteur, de relever les fautes de détails dont il fourmille ; et, sans nous arrêter à la ridicule figure sous laquelle l'Amour apparaît à Junon ; sans parler du marché extravagant qu'ils font ensemble, on ne sait comment, ni de la bonhomie avec laquelle l'auteur, oubliant que son *Amour* est un grand garçon, le fait sauter sur les genoux de sa mère, ni d'une foule d'autres inadvertances, nous nous bornerons à observer que le ton de tout l'ouvrage est d'une uniformité trop sèche ; que l'humeur acariâtre de Junon y répand une monotonie fatigante, et que les doléances de l'*Amour* n'ont rien de varié ni d'attachant.

Mais si les efforts de M. Sérieys n'ont pas été heureux dans la conception du plan, ni dans les détails qui le développent, nous pouvons le féliciter d'avoir trouvé une manière de versifier tout-à-fait commode, et si facile qu'il s'en faut de peu que ses vers ne soient aussi coulans que de la prose. En voici un petit échantillon digne des amateurs :

« Amour triomphe ; l'Univers
Gémit sous le poids de ses fers :
Il triomphe ; à sa folle audace
Rien, dit Junon, ne met un frein,
Ni ses douleurs, ni sa disgrace ;
Et mon ressentiment est vain. »

Je suis déjà charmé de ce petit morceau, et je suppose que le lecteur pourrait fort bien me prier de ne pas aller plus loin; je me contente donc d'observer avec quel succès M. Sérieys est parvenu à venger Junon, puisque lui-même lui fait avouer la vanité de tous ses projets et l'impuissance de son ressentiment.

Cependant si, comme l'assure M. Sérieys, la première édition qu'il donna de cet ouvrage, il y a douze ans, fut

Digitized by Google

favorablement accueillie du public, nous ne doutons pas que celle-ci, qu'il juge bien supérieure, n'ait un prompt débit, et qu'il ne trouve dans cet hommage flatteur et lucratif, la meilleure vengeance qu'il puisse souhaiter de cette petite critique, et la récompense de tous ses travaux.

G.

ANNONCES.

IV°., V°. et VI°. cahiers de la seconde année de la *Bibliothèque physico-économique*, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes, publiée par cahiers avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an 11, par une société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la société d'agriculture de Paris et de plusieurs sociétés savantes et littéraires. — Ces trois cahiers, de 216 pag. avec des planch., contiennent, entre autres articles intéressans et utiles: Destruction des insectes qui attaquent le pommier et le poirier. Moyens de détruire les chenilles; Manière de tirer parti de la farine de blé gâté pour faire le pain; Préparation du fromage, appelé fromage de sucre; Cire pour rendre les souliers et les bottes imperméables; Méthode nouvelle de guérir la fièvre jaune; Procédé pour faire pousser des racines aux arbres nouvellement plantés, ainsi qu'à ceux qui les ont perdues par accident; Moyen de réparer les dommages que les gelées causent aux arbres; Description d'une machine très-simple, propre à élever l'eau, avec une facilité étonnante, à telle hauteur que l'on desire; Remède contre la goutte sciatique, dont on a des expériences sûres; Moyen de remplacer le café, le cacao et la vanille; Manière d'empêcher la fumée des cheminées; Emploi d'une plante très-commune pour teindre en bleu les étoffes de laine et de coton, etc., etc., etc. — Le prix de l'abonnement de la seconde année de cette Bibliothèque est, comme pour la première, de 10 fr. pour les 12 cahiers que l'on reçoit, mois par mois; francs de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20, à Paris.

Lettre à M. Charles Villers, relativement à son essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther, qui a été couronné dans la séance publique de l'institut national de France, du 2 germinal an XII. Par L. M. P. de Laverne. Prix: 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Henrichs, libraire, rue de la Loi; Levrault, Schoell et compagnie, libraires, rue de Seine.

A Strasbourg, chez Levrault et comp°., libraires.

Le Nouveau Secrétaire Français, ou Modèles de Lettres sur toute sortes de sujets, avec leurs réponses; 1°. pour les fêtes anniversaires, premiers jours de l'an; 2°. de félicitation, de condoléance, etc.; 3°. des enfans à leurs parens; 4°. d'amour, de demandes en mariage, etc.; 5°. d'affaires de commerce: suivis de modèles de pétitions, de billet à ordre, de lettres de change, et mémoires: précédé d'une instruction sur le cérémonial épistolaire, et terminé par un petit traité de la ponctuation. Un vol. in-12. Prix: 1 fr. 25 c., et 1 fr 50 c. par la poste.

A Paris, chez Le Prieur, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 278.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

PARIS.

Le capitaine anglais Georges Wright, fait prisonnier sur la corvette anglaise prise à l'entrée du Morbihan, et conduit au Temple, a été interrogé. Il a refusé de répondre à toutes les questions qui lui ont été faites; mais il a été reconnu, par deux des conspirateurs, pour celui qui les a débarqués au pied de la falaise de Béville; et par le concierge du Temple, pour l'ancien compagnon de Sidney-Smith, qui, du temps du directoire, s'évada du Temple avec lui, au moyen d'un faux ordre du ministre de la marine. Sur l'observation qui lui a été faite par M. Thuriot, qu'il était prouvé que c'était lui qui avait débarqué des hommes venus en France pour y allumer la guerre civile, et y assassiner le chef de l'état; que ces actes étant purement volontaires, on ne pouvait se dispenser de le considérer comme appartenant à la conspiration, et de procéder contre lui, il a répondu qu'il n'avait rien fait sans avoir des ordres précis de son gouvernement, et qu'il ne craignait pas d'être désavoué; qu'au reste, il n'entrerait dans aucuns détails ultérieurs.

—L'instruction du procès des quarante-sept prévenus de conspiration a commencé, ainsi qu'on l'avait annoncé, le 6 prair. Le commissaire du gouvernement, dans l'acte qui les accuse, a établi trois propositions: 1°. Que la conspiration est constante; 2°. que le gouvernemant anglais en est l'ame; 3°. que tous les accusés sont auteurs ou complices de cette conspiration, ou contrevenans à la loi du 9 vent. dernier, relative aux recéleurs.

Il serait trop long d'analyser les preuves dont le commissaire appuie chacune de ces trois propositions: nous nous bornerons à citer quelques faits relatifs à la première et à la troisième; car, pour ce qui concerne la seconde, il est assez notoire que les Anglais ne sont étrangers à aucune des entreprises qui se sont formées depuis la révolution contre le gouvernement français.

L'ex-général Lajolais vient de Londres rendre compte au général Moreau des résolutions du cabinet de Saint-James et des ci-devant princes français, et lui fait connaître les desseins positifs de Pichegru et de ses associés. La réponse de Moreau ne laissant aucun doute sur sa détermination, Lajolais la reporte à Londres. La prompte exécution du plan est arrêtée. Trois débarquemens successifs ont lieu sur la falaise de Béville. Le premier s'opère le 21 août; Georges était à la tête. Dans le troisième, qui se fit le 16 janvier, étaient Pichegru et Lajolais. Un quatrième devait s'effectuer; le ci-devant comte d'Artois, et des personnes à la présence desquelles les conjurés attachaient une haute importance, devaient en faire partie: les vaisseaux

Digitized by Google

furent réellement en vue ; des vents contraires les empêchèrent d'approcher.

Le commissaire, pour prouver l'existence de la conspiration, rapporte les déclarations d'une foule d'accusés. Georges est convenu qu'il était venu à Paris dans l'intention d'attaquer de vive force le premier consul ; que son projet et celui des conjurés était de mettre le prétendant sur le trône ; qu'un ci-devant prince devait se trouver à Paris ; que le plan avait été conçu et devait s'exécuter d'accord avec les ci-devant princes français.

Après avoir établi la première et la deuxième proposition, le commissaire articule les faits relatifs à chacun des accusés. Quant à ce qui concerne Moreau, il dit : « Lors» qu'il s'agit de conspiration contre l'état, aucune con» sidération ne doit arrêter l'homme de bien : la dénoncia» tion devient une obligation sacrée ; s'y soustraire est un » crime. » Et cependant Moreau n'avait pas dénoncé Pichegru avant le 18 fructidor ; et depuis il s'est lié avec lui ; il a eu des conférences avec lui, ainsi qu'avec Georges. Il a nié les avoir vus ; « mais l'instruction administre une » masse de preuves de leurs entrevues, de leurs confé» rences et de leurs rapports. La justice restera convaincue » que, si l'assassinat du premier consul n'a pas été commis, » si la guerre civile ne s'est pas allumée en France, c'est » parce que Moreau a voulu la dictature, sauf à nous re» mettre ensuite sous un joug brisé depuis douze années, » en rappelant une dynastie abattue par ses fautes et ses » vices, et proscrite à jamais par la volonté nationale. »

La séance du lundi a été consacrée à la lecture de l'acte d'accusation. Dans celle du lendemain, les défenseurs de plusieurs accusés ont proposé un déclinatoire qui a été rejeté. Moreau avait déclaré s'en référer à la justice du tribunal ; on a passé outre aux débats. qui ont occupé le reste de la séance, et qui ont continué les jours suivans. Les bornes de ce journal ne permettent pas d'entrer dans ces détails, qui le rempliraient tout entier, et auxquels encore il ne suffirait pas.

Dans la séance du jeudi 12, l'ex-marquis de Rivière, ancien officier aux Gardes-Françaises, et premier aide-de-camp du ci-devant comte d'Artois, a parlé de son attachement à sa personne, a déclaré que son voyage en France lui avait été commandé par son dévouement à cet ex-comte ; qu'il est arrivé avec la simple mission d'examiner la situation des esprits, et de vérifier l'exactitude de ce que disaient quelques lettres de France et les journaux anglais, sur les dispositions du peuple et de l'armée, relativement au rappel et au rétablissement des Bourbons ; qu'il devait ensuite repasser en Angleterre pour dire au

Digitized by Google

prince la vérité; qu'en peu de jours il a pu s'apercevoir que les bruits accrédités par ces lettres et ces journaux étaient inexacts ou mensongers : qu'il était dans l'intention de retourner à Londres ; pour dissuader les princes du projet de tenter une contre-révolution, mais que les mesures prises par la police lui avaient enlevé tous les moyens de retour. Il a avoué ses liaisons à Paris avec Georges, Rochelle, Lajolais, Pichegru et autres; mais au moment où le président l'a invité à s'expliquer sur les moyens qui devaient, dans l'hypothèse de l'arrivée du prince, opérer la contre-révolution et le rétablissement des Bourbons, il s'est récrié contre ce qu'on lui a fait dire dans les divers interrogatoires par lui subis. Il a soutenu que dans ces interrogatoires on avait substitué la particule *ou* à la particule *si*, et que par ce moyen on présentait comme des mesures positivement prises des projets qui n'étaient que conditionnels.

Le général Moreau a avoué sa réconciliation avec Pichegru; il a dit que plusieurs généraux s'étaient réunis à lui pour demander son rappel au premier consul ; il a avoué les ouvertures que Rolland lui a faites au sujet de Pichegru, mais il les a regardées comme extravagantes. Moreau a nié formellement son entrevue avec Pichegru sur le boulevard de la Madeleine; et Lajolais ayant, sur l'interpellation du président, persisté dans sa déclaration relative à cette entrevue, Moreau a aussi persisté dans sa dénégation.

Moreau a avoué avoir reçu Pichegru deux fois chez lui; qu'à la première entrevue il ne fut question que de complimens d'usage; qu'à la seconde, Pichegru lui fit des ouvertures sur l'armée, sur l'influence que pourraient avoir les princes; sur le parti que l'intrigue pourrait obtenir de la descente; etc.; qu'il répondit de manière à le renvoyer mécontent. On a lu ses lettres et proclamations au sujet de Pichegru, et sa lettre au premier consul. Le président lui a ensuite demandé comment, après avoir dénoncé Pichegru comme un traître, il avait pu consentir à le recevoir chez lui. Moreau a répondu qu'il croyait alors l'accusation bien prouvée, et que depuis il avait été dans l'incertitude, attendu que l'affaire ayant été renvoyée devant une commission militaire, les prévenus avaient été acquittés; que d'ailleurs, s'il avait alors fait une faute, elle avait été bien rachetée par les victoires qu'il a remportées. Le président l'a interrogé de nouveau sur les ouvertures qui lui avaient été faites par Pichegru. Moreau est convenu de ces ouvertures; il a observé que, lorsqu'il commandait les armées, il en avait souvent reçu de pareilles, tantôt de la part des républicains, tantôt de la part des royalistes; et sur l'interpellation de déclarer pourquoi il ne les avait pas dénoncées, il a répondu qu'il avait mieux aimé se battre contre l'ennemi que de faire des délations : que quant au projet de se faire dictateur, il l'aurait été, s'il en avait eu l'intention, avant l'arrivée de Bonaparte; qu'on le lui avait alors proposé; qu'actuellement il regarderait comme un fou l'homme qui voudrait renverser le gouvernement; qu'un pareil projet lui paraissait ridicule; et que depuis dix ans il a prouvé qu'il ne faisait rien de ridicule.

Le président l'a encore interpellé sur l'entrevue du boulevard. Moreau a dit qu'on lui en avait demandé plusieurs fois, et qu'il ne se rappelait pas celle-là.

Digitized by Google

(N°. CLIV.) 20 PRAIRIAL an 12.
(Samedi 9 Juin 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

CINYRE ET MYRRHA.

(Suite.)

On célébrait alors les fêtes de Cérès ;
Les dames, à l'envi, dans ces jours consacrés,
Offraient sur ses autels chargés de sacrifices,
Des fruits et des moissons les heureuses prémices ;
Et les embrassemens de leurs époux chéris,
Durant neuf jours entiers leur étaient interdits.
L'épouse de Cinyre, à son devoir fidelle,
Dans ces mystères saints fait éclater son zèle,
Et sur-tout de Cérès évitant le courroux,
S'éloigne avec respect du lit de son époux.
La nourrice choisit ce moment favorable ;
Elle propose au roi cet amour détestable,
Tandis que de Bacchus le dangereux poison,
De sa vapeur funeste enivrait sa raison.

Digitized by Google

« Pour remplir les momens de votre épouse absente,
» Acceptez, lui dit-elle, une beauté touchante.
» La fleur de la jeunesse embellit ses attraits;
» Elle a de votre fille et la taille et les traits. »
Cinyre, en cet état, y consentit sans peine :
Dans son lit, ce soir même, il veut qu'elle l'amène.
La nourrice promet qu'elle l'y conduira.
Elle triomphe, et court l'annoncer à Myrrha.
Sa fille, avec horreur, reçoit cette nouvelle :
Dans ses yeux cependant le plaisir étincelle,
Tant son fatal amour aveuglait tous ses sens.
La nuit sur l'hémisphère avançait à pas lents,
La terre reposait dans l'ombre et le silence;
A leur faveur Myrrha vers son crime s'avance.
Sur son char à l'instant la lune s'obscurcit;
De nuages épais tout le ciel se couvrit.
Les flambeaux de la nuit, parcourant leur carrière,
Craignent de lui prêter leur tremblante lumière;
Saisis d'étonnement, à ce spectacle affreux,
Vous fûtes les premiers à détourner les yeux,
Vertueuse Erigone, et vous, pieux Icare,
De l'amour filial exemple, hélas! trop rare.
Myrrha dans le palais porte un pas incertain;
Ses pieds trois fois heurtés la rappellent en vain,
Et trois fois vainement, au milieu des ténèbres,
De l'oiseau de la nuit les cris longs et funèbres,
Par leurs sons menaçans viennent l'épouvanter;
Ces augures certains ne peuvent l'arrêter.

La nuit à sa pudeur prête un voile propice;
Elle tient d'une main la main de sa nourrice,
L'autre lui sert de guide en parcourant le mur :
Elle arrive bientôt dans un réduit obscur,
Où seul, impatient, dans l'ardeur qui le presse,
Son père attend l'objet promis à sa tendresse.
A peine elle est entrée, une froide sueur
Couvre son corps tremblant, sans force et sans couleur;

Digitized by Google

La frayeur à l'instant succède à son audace,
Et d'amour enflammé son sang se tourne en glace.
Dans tout leur jour alors voyant ses attentats,
Elle hésite, elle veut retourner sur ses pas;
L'implacable remords s'élève dans son ame:
Bientôt, n'écoutant plus que sa funeste flamme,
Vers ce lit odieux elle porte ses pas;
Son père avec transport la reçoit dans ses bras;
Par de tendres discours, la flatte, la rassure,
Lui donne des baisers dont frémit la nature.
Jusques au fond du cœur sa fille a tressailli;
Et cet affreux inceste enfin est accompli.
O nuit, ô nuit horrible! ô des nuits la plus sombre!
Que n'as-tu renfermé ce secret dans ton ombre!

Cependant du soleil devançant le retour,
Pour dérober son crime à la clarté du jour,
Myrrha fuit en tremblant; et, dans son sein coupable,
Porte de son amour le fruit abominable:
Mais ses desirs encor ne sont point satisfaits;
Une nouvelle nuit vit de nouveaux forfaits;
Une troisième nuit elle y retourne encore,
Et toujours de ses bras s'arrache avant l'aurore.
Sans soupçons, sans remords, enflammé de desirs,
Cinyre, chaque nuit s'enivrait de plaisirs;
Lorsque, las de jouir d'une amante inconnue,
Portant sur ses attraits une indiscrète vue,
Il reconnut enfin sa fille et son erreur.
Il succombe à l'excès de sa juste douleur:
Il veut, dans le transport dont son ame est frappée,
Dans son sein criminel enfoncer son épée.
Myrrha, loin du palais précipite ses pas,
Et l'ombre de la nuit la dérobe au trépas;
Elle parcourt les champs, les forêts, les montagnes;
Elle quitte bientôt ces fertiles campagnes
Où l'heureuse Arabie, au milieu des hivers,
Voit couronner de fleurs ses palmiers toujours verts.

Digitized by Google

Cependant de la nuit l'inconstante carrière,
Avait neuf fois vu naître et mourir sa lumière.
Myrrha fuyait encor errante et sans dessein;
Aux champs des Sabéens elle s'arrête enfin;
C'est là que, terminant sa course appesantie,
Redoutant le trépas et détestant la vie,
Aux Dieux du repentir elle adressa ces vœux:
« O vous qui recevez les pleurs des malheureux!
» Regardez sans pitié le destin qui m'accable;
» Punissez-moi, grands Dieux! je suis assez coupable!
» Mais que j'erre ici bas ou sur les sombres bords,
» Mon crime va souiller les vivans ou les morts:
» Qu'un heureux changement de Myrrha les délivre;
» Ordonnez, sans mourir, qu'elle cesse de vivre. »
A ces mots, que sa bouche à peine a prononcés,
Les Dieux furent émus et ses vœux exaucés;
En arbre au même instant elle fut transformée,
Sous une écorce épaisse elle fut renfermée;
Ses pieds se roidissant, par des chemins nouveaux,
S'étendent en racine, et ses bras en rameaux;
Ses cheveux sont changés en un épais feuillage,
Et déjà les oiseaux chantent sous son ombrage.
On voit cet arbre encor sensible à ses malheurs,
Porter le nom de myrrhe et répandre des pleurs.

Par l'auteur de CÉIX *et* ALCIONÉ.

LES BANQUETS D'APOLLON,

FOLIE D'UN TROUBADOUR.

Aux banquets d'Apollon, tous les jours invité,
J'y chante tour à tour chaque divinité.
Ici, de Jupiter je célèbre la gloire;
Là, de Mars sur Vénus *l'insanglante* victoire.
Si je veux de Junon obtenir un coup d'œil,
J'enfle des vers pompeux qui renflent son orgueil;

Digitized by Google

Pallas veut qu'on la loue avec plus de réserve ;
Mais de l'encens toujours : il plaît même à Minerve ;
Et les dieux en cela semblables aux mortels,
S'il n'était point d'encens, ne voudraient point d'autels.

Vénus m'offre un baiser, si, gagnant la gageure,
J'ajoute un seul attrait à ceux de sa ceinture :
J'accepte avec transport ; et, presqu'en un moment,
Au lieu d'un seul baiser j'en ai mérité cent.
On veut les disputer, mais Jupiter ordonne
Qu'on me laisse jouir des charmes que je donne,
Et des plus doux trésors ravisseur fortuné,
Je possède bientôt plus que je n'ai donné.

Des nouveaux mariés je fais l'épithalame :
Momus contre Vulcain me souffle une épigramme ;
Je la lance, et, d'abord chacun fort étonné....
Mais Jupiter en rit, et je suis pardonné.
A ces festins des Dieux, le nectar souffre à peine
Qu'on tempère ses feux avec l'eau d'Hippocrène.

Tels sont les doux plaisirs des amis d'Apollon,
Admis à ses banquets, dans le sacré vallon.
Les plus grands prosateurs, par un décret funeste,
Ne peuvent se montrer dans cette cour céleste
Où l'on tient que leurs sons les plus mélodieux,
Ne sont qu'un beau patois de la langue des dieux.

Platon, hors du Parnasse, assuré de nous plaire,
Délasse des transports dont nous épuise Homère ;
Et Fénélon nous charme en calmant les ardeurs
Que le brûlant Racine alluma dans nos cœurs.
Tous ces auteurs fameux que la sagesse inspire,
Du poète jamais n'ont le divin délire ;
Phœbus aime à les voir errer dans ses bosquets,
Mais ils ne sont jamais admis à ses banquets.

Par M. A. J.

Digitized by Google

ENIGME.

Je ne suis point matérielle ;
La matière pourtant ne saurait exister
Un seul instant sans moi, ni moi sans elle.
De la création je puis donc bien dater.
Mon inconstance est, sous le nom de mode,
En grand honneur chez les Français.
Si je suis régulière, élégante ou commode,
On me recherche, on m'admire et je plais.
Suis-je défectueuse ? à la belle nature
Viens-je à faire une exception ?
Du spectateur qui me censure
Je deviens la dérision.
L'aveugle au tact peut me connaître ;
Je me plie en tout sens au gré de l'ouvrier ;
Et par un effet singulier,
Le même instant me voit et mourir et renaître.

P.***

LOGOGRIPHE.

Coupe mon chef, j'exprime la douleur,
Et mon tout répand la frayeur.

CHARADE.

Dans le fond d'un marais, mon premier prend naissance ;
Le jeu de mon dernier plaît beaucoup à l'enfance ;
Et de mon tout, une fleur compose l'existence.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Ramoneur*.
Celui du Logogriphe est *Abois* (de cerf).
Celui de la Charade est *Mort-alité*.

Digitized by Google

Histoire comparée des Systèmes de Philosophie, relativement aux principes des connaissances humaines; par *J. M. Degerando*, correspondant de l'Institut national de France, et de six académies ou athénées. Trois volumes in-8°. de 5 à 600 pages. Prix : 15 fr., et 19 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Henrichs*, libraire, rue de la Loi, près le Théâtre-Français; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce journal ne suffirait pas pour dire tout ce que contient l'ouvrage de M. Degerando, dont les sommaires seuls forment une espèce de petit volume. Il ne s'agit ici de rien moins que de l'analyse, de la critique et de la comparaison de tous les systèmes de philosophie grecque, syriaque, arabe, indienne, chinoise, hébraïque, romaine, anglaise, écossaise, allemande, italienne et française. Comment rendre compte en quelques lignes de tant de rêveries? comment échapper au reproche d'être tranchant dans ses décisions? Il faut bien cependant se prononcer en peu de mots, ne fût-ce que pour éviter de procurer à mes lecteurs plus d'ennui encore que je n'en ai moi-même éprouvé; car plus on essaie de resserrer ce qui est naturellement abstrait, plus on le rend inintelligible.

Sans le vouloir, j'ai déjà jugé l'ouvrage de M. Degerando: eh bien! je ne me dédirai pas; cet ouvrage est extrêmement ennuyeux, mais rien ne prouve davantage en faveur de la raison et de la probité de l'auteur. Nos philosophes modernes n'auraient pas eu tant de lecteurs s'ils avaient eu plus de sagesse; c'est par leurs extravagances qu'ils

Digitized by Google

se sont mis à la portée de tous les esprits; leurs livres n'ont pas été prônés pour la métaphysique qu'ils contiennent, mais parce qu'ils flattaient les passions, et que tout le monde entend ce langage. M. Degerando n'a mis dans ses trois volumes ni anecdotes scandaleuses, ni déclamations contre les lois, la religion et la morale; il n'a parlé de la philosophie qu'en métaphysicien : on ne le lira guères en France; mais il pourra être traduit en Allemagne, et obtenir un grand succès dans toutes les universités de ce pays. Pour nous autres Français, nous voulons bien qu'on annonce la prétention de nous instruire, mais c'est à condition qu'on nous amusera; et toute philosophie qu'on ne peut pas résumer en vaudevilles, ou faire entrer dans un roman, ne nous conviendra jamais.

On peut appliquer à tous les faiseurs de systèmes (et les philosophes ne font pas autre chose), ce que Gil-Blas disait en parlant du docteur Sangrado : « Ses raisonnemens paraissent géométri-» ques, et ses opinions singulières. » Cette réflexion contient l'histoire de la philosophie ancienne et moderne, et un jugement très-profond sur le style de ceux qui argumentent. Ecoutez-les, lisez-les : leurs raisonnemens s'enchaînent assez bien; il y a de l'ordre dans leur manière d'établir les preuves dont ils veulent s'appuyer; les conséquences qu'ils tirent naissent naturellement des principes qu'ils ont posés; tout est géométrique. Débarrassez leurs opinions de tout cet entourage scientifique, examinez-les en elles-mêmes, vous ne trouvez plus que singularité, folie, inconséquence; et vous restez convaincu que les principes établis pour former le raisonnement, ne sont, pour les esprits faux ou vains, que des moyens avoués de déraisonner suivant les règles. C'est sur-tout la vanité qui les égare; voulant expliquer pour les autres ce qu'ils ne comprennent point

Digitized by Google

eux-mêmes, ils inventent des expressions qui n'ont point de sens déterminé, ou ils attachent des idées nouvelles et vagues aux expressions reçues; et chaque fois que leurs pensées se subtilisent au point qu'ils en perdent eux-mêmes la conviction, ils se jettent dans ces mots qui se prêtent à tout, parce qu'ils ne signifient rien de positif. Ils font alors semblant de croire qu'ils se sont expliqués bien clairement; les fous de leur école assurent qu'en effet rien n'est plus clair; pour le prouver ils enfantent des volumes qui font bientôt naître d'autres volumes, lesquels entraînent des discussions, des répliques, des divisions, des animosités; et lorsque le système est passé de mode, on s'aperçoit que tant d'ouvrages, entrepris pour démontrer l'évidence d'un axiome déclaré de prime abord incontestable, n'ont servi qu'à ramener les esprits au même point d'où ils étoient partis: c'est-à-dire, au doute.

C'est au doute en effet que nous sommes revenus en sortant d'un siècle tout philosophique; M. Degerando en convient, et cela l'effraie. Il est persuadé que le doute absolu est trop contraire à la nature humaine pour que notre esprit puisse s'y fixer; et il craint, si les philosophes tardent à élever *l'édifice de la vraie science*, qu'ils ne soient devancés par la crédulité. Ainsi, après tous les systèmes philosophiques dont le souvenir nous est resté depuis la création du monde, l'édifice de la vraie science est encore à construire. Qui donc se chargera de l'élever? Les philosophes? ils ne sont d'accord sur rien, ni entre eux, ni avec eux-mêmes: pour bâtir il faut un terrain, et tout est creux dans leur empire. Qu'on les oblige seulement de définir ce qu'ils entendent par la vraie science, ils vont se disputer jusqu'à la consommation des siècles. S'ils pouvaient convenir d'un principe au-delà duquel on ne remontera plus, l'ouvrage serait plus d'à moi-

Digitized by Google

tié fait; mais où trouver ce principe premier, cette vérité primitive? Tel était l'embarras il y a quelques mille ans, tel il est encore aujourd'hui; en dépit du système de perfectibilité, nous n'avons pas encore une seule vérité hors de discussion, à ne considérer les choses que philosophiquement.

Cependant la connaissance de l'homme moral a fait des progrès; on ne peut le révoquer en doute: à qui les doit-on, si ce n'est à une religion qui a révélé à l'humanité toute sa faiblesse et le secret de ses forces? Ce qu'il nous est impossible d'expliquer, cette religion nous ordonne de le regarder comme un mystère; elle pose des bornes à notre raison, parce que notre raison est bornée; elle n'en met point à notre foi, parce que le doute est contre notre nature, et que notre crédulité est infinie; elle exige le sacrifice de cette portion de notre orgueil dont nous n'avons jamais su rien faire; mais elle nous récompense amplement de notre soumission, puisque tout est expliqué, tout est positif pour quiconque croit qu'il n'arrive rien dans le monde que selon les vues d'une éternelle Providence. D'une grande vérité généralement reconnue, il résulte, et cela doit être, une plus grande union parmi les hommes, la vérité n'ayant de prix réel qu'autant qu'elle sert à nous attacher les uns aux autres. Qu'on me cite un système philosophique qui ait contribué à maintenir l'homme dans des dispositions sociales, autant que la religion la plus grossière, et j'irai jusqu'à convenir que le meilleur système philosophique est préférable au système religieux le plus faux: jusque-là, la philosophie me paraîtra toujours une pompeuse et nuisible inutilité. Dans la religion la plus fausse, il y a du moins cette vérité irrécusable, que l'homme reconnaît quelque chose au-dessus de lui, tandis que la philosophie se place sans cesse au-dessus

Digitized by Google

de tout; erreur commune à tous les systèmes qu'elle enfante, erreur fondamentale d'où sortent tant d'autres absurdités. J'ai parlé de la religion la plus fausse, parce que la philosophie n'est pas digne d'être comparée à une religion vraie, et qu'il ne faut jamais assimiler des rêveries qui sont à peine communes à quelques individus, à des dogmes religieux qui font que le même jour, à la même heure, des millions d'hommes occupés des mêmes soins, des mêmes idées, des mêmes espérances, se réunissent tous dans la pensée du même Dieu. A ne consulter que la raison, on reconnaît ici une grande vérité, car il y a utilité et bienfait pour l'humanité.

M. Degerando, pour ne choquer l'opinion d'aucun de ses lecteurs, a cru pouvoir disposer son sujet de manière à éviter de parler de la Divinité, et il y est parvenu en ne comparant tous les systèmes de philosophie que relativement aux *principes des connaissances humaines* : j'avoue que je ne suis pas assez versé dans ces matières, pour comprendre ce que les métaphysiciens pensent lorsqu'ils parlent des *principes* de nos connaissances. Si nous portons en nous ces principes, de qui les avons-nous reçus ? Si nous les recevons de la société au milieu de laquelle nous naissons, de qui la société les tient-elle ? Définir les principes de nos connaissances sans l'intervention de la Divinité, me paraît la plus grande de toutes les abstractions ; c'est toujours rentrer dans la grande manie philosophique, qui veut expliquer l'homme par l'homme, et qui s'obstine à chercher en lui la solution d'un problème qui est au-dessus de lui.

Peut-être parviendrai-je à faire entendre à mes lecteurs les opinions de M. Degerando, en les dégageant de tous les termes de l'école, et en les présentant le plus clairement possible : pendant la

Digitized by Google

lecture de ces trois volumes, je n'ai eu le courage de surmonter entièrement l'ennui, que pour étudier ce qui appartient directement à l'auteur. Il est convaincu que jusqu'à présent la philosophie prise en masse n'a produit que le doute, et que le doute ne convient pas à l'esprit humain : il cherche des vérités primitives. Je souhaiterais de tout mon cœur qu'il en rencontrât une bien claire, bien positive ; car avec une seule vérité de ce genre, l'histoire du monde moral serait bientôt expliquée. Pour arriver plus sûrement à son but, M. Degerando pose en principe qu'il y a souvent de la raison à ne raisonner pas du tout ; c'était aussi l'avis de MM. de Port-Royal qui ont cent fois répété qu'on cesserait de s'entendre si l'on s'avisait jamais de vouloir tout analyser : l'exemple de notre révolution n'a laissé aucun doute à cet égard. M. Degerando pense que le raisonnement est un instrument qui n'atteste que l'impuissance de l'esprit humain, puisqu'un esprit sans limite verrait tout et ne raisonnerait sur rien. Pour admettre la vérité de cette assertion, il suffit de remarquer que les hommes les plus sots sont ordinairement les plus bavards, et que les ouvrages les plus longs sont toujours ceux qui contiennent le moins de choses, témoins les livres de philosophie. Cependant comment arriver à des vérités primitives, c'est-à-dire, comment établir des principes en métaphysique sans le secours du raisonnement? C'est un tour de gibecière que je donne au plus fin, et je laisserai l'auteur opérer lui-même.

« Il ne s'agit point ici de preuves, de démonstrations ; il s'agit de reconnaître un *fait*, non » pas un fait éloigné, mais un fait présent et in- » time. Il s'agit de s'entendre sur l'état de la ques- » tion, d'en concevoir clairement les termes, de » descendre ensuite au fond de soi-même avec

Digitized by Google

» l'entière bonne foi qu'exige une question si grave. » Il ne s'agit point d'établir que l'esprit humain » peut connaître, d'expliquer comment il peut » connaître ; il s'agit de se rendre compte de ce » qui se passe en lui quand il exécute cette opé- » ration à laquelle nous donnons le nom *d'acte de* » *la connaissance.* »

Voici l'escamotage achevé, et *l'acte de la connaissance* a brusquement passé devant votre esprit, tandis que l'opérateur tournait votre attention sur toutes les choses dont il ne s'agissait pas. Si vous demandez à l'auteur ce que les philosophes appellent l'acte de la connaissance, il lui sera impossible de vous le dire, parce qu'il croit l'entendre et ne l'entend point ; mais il vous détaillera ce qu'il appelle connaître, ce qu'il appelle ne pas connaître ; et pour vous expliquer une chose brève et incompréhensible, il se servira de beaucoup d'expressions que vous comprendrez encore moins, comme le moi, la permanence du moi, l'identité du moi, l'unité du moi, les connaissances modales, leurs divisions et subdivisions ; et le dernier résultat que vous tirerez de toutes ces explications, si vous avez beaucoup de pénétration et de patience, c'est que l'auteur est persuadé que nous ferions mieux de consulter notre conscience que notre esprit.

Il a raison sans doute ; mais ce n'est point ici une vérité primitive ; ce n'est qu'une vérité d'expérience, une vérité très-secondaire. J. J. Rousseau a bouleversé toutes les têtes en affirmant que nous avions une conscience naturelle : personne n'a bien saisi son idée qui est complètement fausse ; mais tout le monde a trouvé bon de l'adopter, parce qu'il y a toujours des arrangemens faciles avec une conscience qu'on ne doit qu'à soi ; c'est presque comme un directeur ; pourvu qu'on la consulte et qu'on lui dise des douceurs, on est

Digitized by Google

toujours certain de l'absolution. On aime beaucoup ce genre de conscience dans les siècles d'hypocrisie sentimentale et de corruption philosophique ; on aime aussi prodigieusement la morale, pourvu qu'elle ne soit pas obligatoire. Il est si doux de se livrer à ses passions en se persuadant qu'on est sage ! cela ne coûte aucun effort, l'amour-propre ne souffre pas, les devoirs ne sont point à charge, les obligations pénibles ; tout paraît bien dans un monde dont on se fait toujours le centre. Si les désordres particuliers qui n'ont plus de frein deviennent plus forts que les gouvernemens, si le temps des révolutions menace, on accuse ceux qui règnent ; et lorsque les révolutions s'accomplissent au milieu du carnage et des proscriptions, on accuse le peuple ; car on ne peut jamais se persuader qu'avec une conscience à soi, une morale à soi dont on était parfaitement content, on ait en rien contribué aux désordres publics. En un mot, chacun restant le seul juge de ses actions, il arrive qu'on entend tout le monde parler de ses malheurs, et personne de ses fautes.

La vérité est qu'il n'y a point de conscience naturelle ; J. J. Rousseau le savait très-bien, puisqu'il l'a dit positivement quand il est entré dans son sujet de le dire. Dieu n'a rien confié à l'individu, puisqu'il l'a créé pour la société ; c'est de la société que nous recevons la faculté de distinguer le bien et le mal ; c'est la conscience publique qui forme la nôtre ; et nous ne cédons à l'empire de la morale, que lorsqu'elle nous a été présentée dès notre enfance comme obligatoire. Alors, si nous voulons y échapper, nous sentons des remords : nos passions peuvent bien nous y soustraire pendant quelques instans ; mais il y a des retours certains, parce qu'il y a de l'énergie dans les ames : tel est en effet le spectacle qu'offrent les siècles religieux,

Digitized by Google

Mais quand la philosophie a remis en discussion les vertus et les vices, quand il n'y a de crimes reconnus que ceux punis par la loi, il n'y a plus de conscience individuelle, parce qu'il n'y a plus de morale publique; l'histoire est obligée d'inscrire les forfaits, sans consoler l'humanité par l'exemple des grands repentirs.

Ce que M. Degerando appelle l'acte de la connaissance, ce que J. J. Rousseau désignait au besoin sous le titre de conscience naturelle, ce que l'Allemagne vient de recevoir de Kant sous le nom de criticisme, ne forment que des variations d'un orgueil obstiné à chercher dans l'individu ce qui n'est vrai que dans la société, et dans la société formée par la religion. Dans tout cela, il n'y a point de vérités primitives, c'est-à-dire, de vérités que tout homme, indépendamment de l'éducation qu'il a reçue, puisse reconnaître en descendant en lui-même, de vérités qui soient incontestables pour l'esprit, de vérités au-delà desquelles la curiosité humaine ne puisse voir ou desirer voir encore quelque chose. Les métaphysiciens sont libres d'inventer des expressions, de changer le sens de celles qui sont consacrées, et de crier au miracle comme s'ils avaient fait de grandes découvertes; on sait que les philosophes se paient volontiers avec des mots, et qu'à cet égard ils sont beaucoup plus peuple qu'ils ne se l'imaginent; mais nous resterons malgré eux dans l'ignorance de ce qu'il ne nous importe réellement point de savoir, et ce n'est jamais en nous que nous trouverons l'explication de ce qui est au-dessus de nous.

Du reste, tous les systèmes de philosophie, rassemblés et comparés dans le même ouvrage, donnent une idée assez juste de la position des maçons de la tour de Babel, quand ils cessèrent de s'entendre: ils durent parler bien haut, bien longuement, s'é-

Digitized by Google

tonner les premiers des expressions dont ils se servaient, s'exalter par l'impossibilité de se faire comprendre, s'ennuyer réciproquement, et finir tous par se persuader que ceux qui ne leur répondaient pas dans le même langage étaient devenus fous. En considérant l'ouvrage de M. Degerando de cette manière, on éprouvera après l'avoir lu la satisfaction de se retrouver seul avec son bon sens, et l'on s'applaudira de n'avoir point assez d'esprit pour attacher de l'importance à tant d'erreurs profondes.

FIÉVÉE.

Ossian, Barde du troisième siècle, poésies galliques en vers français; par *P. M. L. Baour Lormian.* Seconde édition, corrigée et augmentée. Un vol. in-18. Prix: 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, de l'imprimerie de *Didot* l'aîné; et se trouve chez *Capelle* et *Renard*, libraires, rue Jean-Jacques Rousseau; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les doutes qui se sont élevés sur l'authenticité des poésies d'Ossian. Que M. Macpherson les ait trouvées chez les habitans de l'ancienne Calédonie; qu'il les ait embellies et développées; que même elles lui appartiennent absolument, c'est ce qu'il est inutile d'examiner. Il suffit d'observer qu'au moment où elles furent publiées, elles produisirent la plus vive sensation; qu'on les traduisit dans toutes les langues de l'Europe, et qu'elles créerent, pour ainsi dire, une nouvelle école. A quoi faut-il attribuer cette admiration exagérée que l'on montra pour des poésies dont le merveilleux est triste et monotone, et qui n'offrent, dans le genre

Digitized by Google



genre descriptif, que des images sombres et toujours semblables ? Le goût qui dominait à la fin du dix-huitième siècle, résoud facilement ce problème. La satiété des chefs-d'œuvre poétiques avait donné du penchant pour les rêveries vagues que l'on décorait du nom de mélancolie; on aimait à se livrer à la sensibilité minutieuse qui déguise si adroitement l'égoïsme. Les philosophes ayant présenté l'état de nature comme infiniment supérieur à l'état de société, toute conception qui en offrait le tableau devait plaire; l'excès même de la corruption qui imposait la nécessité de ranimer, par toute sorte de moyens, les imaginations flétries, assurait le succès d'un poète sauvage qui avait du moins le mérite d'être original et nouveau.

La mythologie d'Ossian est très-bornée. Les héros, après leur mort, si leurs exploits ont été chantés par un Barde, vont habiter les nuages. Au milieu des tempêtes d'un ciel nébuleux, ils se livrent aux goûts qui les ont occupés pendant leur vie; leur consolation est de voir les belles actions de leurs descendans Quelquefois ils leur apparaissent, soit pour prédire leur sort, soit pour animer ou calmer leur fureur. Quand un héros est tombé, la harpe qui est dans son palais rend un son triste et plaintif; ses amis le pleurent, et sa maîtresse le suit ordinairement. Si le héros n'a point été chanté par un Barde, son ame ne va point habiter le séjour aérien; elle fait partie des vapeurs qui s'élèvent sur les ondes du lac Légo. On sent combien les Bardes devaient inspirer de respect, puisque d'eux seuls dépendait l'avenir des héros. Les seules descriptions que l'on trouve dans Ossian, sont celles d'un climat froid, exposé aux brouillards et aux orages. Le désordre des élémens donne au Barde de grandes idées; mais ces idées reviennent sans cesse, et leur monotonie ne peut produire que l'ennui et la fatigue. Cependant on remarque, en général, dans les héros de ces poésies un courage et une résignation tranquilles qui élèvent l'ame; le souvenir des temps passés consacré dans leurs chants, donne lieu à des

Digitized by Google

images touchantes; et leurs poëmes, qui presque tous sont des complaintes sur la mort de leurs guerriers, respirent quelquefois une sensibilité vraie.

Aucun homme de goût n'a méconnu ce genre de beauté dans les poésies d'Ossian. On peut en lire avec plaisir quelques fragmens à de longs intervalles; mais à moins que d'avoir un penchant décidé pour ces rêveries vagues qui ne laissent dans l'imagination aucune impression déterminée, il est impossible de suivre le Barde dans la monotone uniformité de ses pensées et de ses images.

On est habitué à voir les éditeurs et les traducteurs faire de pompeux éloges des ouvrages auxquels ils ont consacré leurs soins : une conduite opposée seroit inconséquente! Quand on commente ou quand on traduit, on est ordinairement convaincu que le livre sur lequel on s'exerce mérite le travail qu'on s'est imposé. Il faut donc peu s'étonner si M. Baour surpasse dans son admiration les plus grands amateurs d'Ossian.

Il parle de l'effet que produisent les poésies du Barde. Quand vous quittez la lecture d'Homère ou de Virgile, votre imagination est enflammée par l'héroïsme qui domine dans les principaux caractères; votre esprit est enchanté par les descriptions et par la richesse des images; il reste dans votre ame de profondes impressions. De l'aveu de M. Baour, Ossian produit des sensations différentes. « Lorsqu'on examine attentivement ses tableaux, » dit-il, on s'oublie, on se transporte dans les contrées » qu'il habita; on voit le mont escarpé, le pin solitaire, » la sombre forêt; on entend l'aboiement du dogue, le » cri de l'aigle; on marche au fracas du torrent, aux » lueurs de la tempête; et quand l'illusion finit avec la » peinture, on ne croit pas avoir lu, il semble que l'on » ait rêvé. »

Voilà donc le résultat de ces grandes images d'Ossian; l'irrégularité de ses conceptions, la tristesse de ses pensées, le retour éternel de ses tableaux ébau-

Digitized by Google

chés, produit l'effet d'un mauvais rêve. Que l'on s'en rapporte à M. Baour, et que l'on se figure avoir vu en songe les objets dont il parle, on conviendra que l'on a eu une nuit pénible. Sont-ce là les sensations que doit produire la poésie ?

Le traducteur ne borne point là les éloges qu'il donne à son modèle ; il le met, sans scrupule, à côté des plus grands poètes et des philosophes modernes. « Détruisez, » dit-il, l'uniformité, l'irrégularité de ses tableaux ; ajou- » tez aux maximes simples de sa morale, et vous aurez » presque un poète de la cour d'Auguste, un philosophe » du dix-huitième siècle. » Il est difficile d'accorder ces deux espèces d'éloges, car on sait qu'il y a une grande différence entre Horace et Virgile, et les philosophes modernes. Comment Ossian peut-il les mériter ? c'est ce que ne dit pas M. Baour. On ne voit pas quel rapport les complaintes d'une Sulmala, d'une Minona peuvent avoir avec le IVe livre de l'*Enéide;* mais on aperçoit qu'il pourrait bien y avoir un point de contact entre Ossian et un philosophe du dix-huitième siècle, puisque ni l'un ni l'autre n'admet d'idées religieuses. Quelques grands esprits seulement trouveront le Barde inférieur aux philosophes, parce qu'il ne s'élève pas comme eux jusqu'au matérialisme.

La bataille de Témora est le poëme le plus étendu de ce recueil ; le sujet est intéressant et héroïque : la haine de Fingal contre Caïrbar se trouve fondée sur les motifs les plus nobles ; et la lutte de ces deux guerriers peut donner lieu à des peintures dignes de l'épopée. Cependant, on remarque dans ce poëme la même monotonie que dans les autres poésies galliques ; aucun événement n'est préparé avec art ; les descriptions ne sont point variées ; et il règne dans les caractères une triste uniformité. Le personnage de Cathmor est celui que les amateurs d'Ossian ont le plus admiré ; c'est le frère de Caïrbar : sa générosité fait un contraste assez frappant avec la scélératesse de celui dont il est obligé de défendre la cause.

Digitized by Google

Le traducteur en prose des poésies d'Ossian vante beaucoup ce caractère. « On ne trouve point, dit il, dans » toutes les anciennes poésies galliques, de plus beau ca» ractère que celui de Cathmor ; son humanité, sa gé» nérosité, sa valeur, en font un héros accompli ; et son » attachement pour Caïrbar est le seul reproche que » l'on puisse lui faire. »

Il était naturel que M. Baour, qui a traduit en vers, fût encore plus prodigue d'éloges ; il copie à peu près ce passage de M. Hill ; il n'y change que quelques mots pour donner à Cathmor la supériorité sur les héros de tous les poëmes épiques. « On ne trouve, dit M. Baour, *dans aucun* » *poëme connu*, de plus beau caractère que celui de Cath» mor : son humanité, sa *bravoure*, sa générosité, en font » un héros accompli ; et son attachement pour le *lâche* » Caïrbar est le seul reproche que l'on puisse lui faire. » On ne voit pas ce que l'épithète de *lâche*, donnée à Caïrbar, et le mot de *bravoure* substitué à celui de *valeur*, peuvent ajouter à la phrase de M. Hill ; mais on doit relever cette assertion étrange, qu'il ne se trouve dans aucun poète connu un caractère aussi beau que celui de Cathmor. Le traducteur en prose a été beaucoup plus circonspect ; on lui accordera volontiers que ce héros l'emporte sur les autres personnages d'Ossian ; jamais il n'y aura de dispute bien vive pour savoir quel était le plus généreux, ou de Carthon, ou de Gaul, ou de Caïrbar, ou de Cuchullin.

Ceux qui ne sont pas très-familliers avec Ossian, seront peut-être curieux de connaître en quoi consiste ce caractère que l'on annonce avec tant d'enthousiasme. Cathmor, dont le frère a été tué dans le premier combat, refuse d'attaquer de nuit le camp de Fingal. Ce refus serait véritablement héroïque, si le héros n'avait l'air de craindre la vigilance de son ennemi :

Quoi! lui répond Cathmor, veux-tu frapper dans l'ombre?
Les guerriers de Morven sont-ils en si grand nombre?
Un héros doit combattre à la clarté des cieux.
Fingal, d'ailleurs, Fingal n'a point fermé ses yeux :

Digitized by Google

Il veille sur le mont, comme un aigle rapide,
Qu'environnent les vents sur un rocher aride.
Demain je combattrai suivi de mes tribus.

On voit que le principal motif de Cathmor, pour ne pas attaquer, est la certitude où il se trouve que Fingal veille sur le mont. Jusque-là, il n'y a dans sa conduite rien de bien héroïque, ni de bien généreux. Il obtient de Fingal que les Bardes chantent sur le tombeau de Cairbar; c'était, comme nous l'avons dit, un devoir sacré que l'on rendait aux morts. Cathmor, en le sollicitant pour son frère, ne s'élève pas au-dessus de la générosité la plus commune. Il découvre ensuite Sulmala, qui s'est déguisée pour le suivre. Il la regarde, ne lui dit rien, et s'éloigne. Il résiste aux prières qu'elle lui adresse, pour le disposer à la paix, et trouve bientôt la mort dans un combat décisif. Son ombre apparaît à sa maîtresse, qui meurt de douleur.

Ce sont pourtant ces conceptions vagues et communes, que l'on voudrait opposer aux conceptions sublimes d'Homère, de Virgile et du Tasse. Cette froide mélancolie, ce courage passif, qui distinguent le sauvage Cathmor, peuvent-ils être comparés à l'héroïsme des personnages de l'Iliade, à la douce sensibilité qui respire dans les caractères de Nisus, d'Euriale, du bon roi Evandre, et même du fier Mézence; à la galanterie noble et chevaleresque de Renaud et de Tancrède? Le souvenir seul de ces chefs-d'œuvre rend inutile toute discussion.

Le poëme de *Témora* étant d'une certaine étendue, on avait lieu d'espérer qu'il serait travaillé avec plus de soin que les autres fragmens qui composent ce recueil. M. Baour, en le réduisant à six chants, pouvait supprimer tous les détails inutiles, et développer les morceaux dignes d'inspirer quelque intérêt. On voit avec peine qu'il s'est presque toujours borné à versifier la traduction en prose. Son attention à en conserver les expressions, à en suivre les mouvemens, donne à sa versification quelque

Digitized by Google

chose de gêné, et les images perdent presque toujours cette hardiesse et cet abandon qui en font le charme principal. Quelques exemples suffiront pour le prouver.

Cathmor arrive au camp de son frère ; toute l'armée est dans la joie ; voici comme le traducteur en prose rend cette image : « Nous entendîmes leurs chants d'alégresse ; » nous crûmes que le vaillant Cathmor était arrivé ; » Cathmor, l'ami des étrangers, le frère du farouche » Caïrbar : que leurs ames étaient différentes ! celle de » Cathmor était pure comme la lumière des cieux. »

Le poète imite ainsi :

Nous cependant surpris de ces transports joyeux,
Nous croyons que le roi, suspendant sa colère,
Célébrait le retour de son généreux frère.
Tous deux doivent leur rang aux plus nobles aïeux ;
Mais combien *en vertus* ils diffèrent tous deux!
L'ame de Caïrbar était la nuit profonde ;
Et l'ame de Cathmor, le jour qui brille au monde.

Au premier coup d'œil, on a pu voir que la traduction en prose est beaucoup plus naturelle que l'imitation en vers. Si l'on examine avec plus de soin, on remarquera dans la dernière des défauts essentiels. Caïrbar et Cathmor ne *diffèrent point en vertu :* l'un est un monstre, l'autre est un brave guerrier ; il fallait, comme le prosateur, se borner à dire que *leurs ames étaient différentes.* L'antithèse qui suit n'est pas plus heureuse. On a dit souvent que l'ame d'un scélérat était *ténébreuse*, mais jamais on n'a du dire qu'elle était *la nuit profonde.* La métaphore de l'ame de Cathmor, qui se trouve être *le jour*, est bien moins vraie que la comparaison employée par le traducteur en prose.

Caïrbar brave Oscar ; celui-ci lui répond fièrement : « Ton visage sombre et farouche ne peut m'effrayer, tes » yeux ne lancent point les foudres de la mort ; me vois-tu » frisonner au bruit de ton bouclier ? les chants d'Olla » me font-ils trembler ? Non ; Caïrbar peut épouvanter le » faible ; Oscar est un rocher. »

Digitized by Google

M. Baour affaiblit, dans ses vers, cette réponse énergique :

Que m'importe ta rage et tes chants *assassins* ?
Me vois-tu frissonner au bruit de ton armure?
Me crois-tu le jouet de ta lâche imposture ?
Que le faible te voie et coure se cacher,
Je n'en suis point supris.... Oscar est un rocher.

Le mot *assassin* ne peut s'employer adjectivement. Le poète a supprimé l'image des yeux de Caïrbar, qui lancent la foudre, pour y substituer un vers insignifiant. Passant ensuite au trait qui termine ce morceau, il le dénature presque entièrement. Dans l'original, Caïrbar est présenté comme ne pouvant effrayer que les faibles : que fera-t-il contre Oscar, qui est un rocher? L'image est belle et juste. Le poète la gâte en l'étendant. Qu'est-il besoin de savoir que le *faible courra se cacher*? Pourquoi Oscar ajoute-t-il qu'il *n'en sera pas surpris*? Ces mots parasites ne détruisent-ils pas l'effet du dernier trait, qui n'est plus amené convenablement ?

Nous ne multiplierons pas davantage les citations de ce genre; elles nécessiteraient des rapprochemens et des observations minutieuses qui pourraient fatiguer nos lecteurs. Nous nous bornerons à regretter que M. Baour se soit trop asservi à versifier de la prose, et qu'il n'ait pas eu l'heureuse hardiesse d'embellir son sujet.

Dans les poëmes épiques, les revues des grandes armées donnent lieu au poète de faire de belles descriptions, et de peindre des mœurs et des usages différens. On en voit de célèbres exemples dans l'*Iliade* et dans la *Jérusalem délivrée*. Il se trouve un morceau de ce genre dans la bataille de Témora; mais la sécheresse de cette peinture prouve combien le Barde est inférieur aux grands poètes. In cette occasion, M. Baour ne le traduit que trop littéralement.

Là sont Clonor, Donscar, des braves redoutés,
Et le jeune Hidallan cher à tant de beautés.
Sous son casque de fer, Cormor aux traits farouches,
Voile un front téméraire et roule des yeux louches.

Digitized by Google

Le regard de M thos est plus terrible encor.
A leurs côtés, Foldath brandit sa lance d'or;
Homicide guerrier, il a soif du carnage,
Et le dé ain toujours perce dans son langage :
D'autres, non moins fameux, environnent leur roi.

Nous ne ferons point d'observation sur l'extrême dureté de ces vers; nous remarquerons seulement qu'aucun des guerriers n'est peint avec des co leurs qui le caractérisent. Qu'importe que Cormor *roule des yeux louches* sous un casque de fer ? cela fait-il connaître son caractère ? Le Tasse a présenté Ism n avec cette difformité hideuse; mais les a tres traits de l'enchanteur s'accordent avec c lui là, et laissent de lui une idée juste et préc se. D'ailleurs, quand il n'y a aucune nécessité, le goût prescrit d'éviter de donner même aux scélérats une figure trop difforme.

En général, dans tout ce qui est image ou sentimens, les vers de M. Baour ont le double défaut de la faiblesse et de la dureté : il a été plus heureux dans la manière dont il a rendu quelques idées morales; la tirade suivante, quoique peu animée, n'offre presque rien de répréhensible.

Quelle fatale erreur t'entraîne,
Homme faible et présomptueux?
Pourquoi ces palais fastueux?
Le *temps*, *dans* sa course incertaine,
Traverse tes soins et tes vœux.
Aujourd'hui rayonnant de joie,
Du haut de tes superbes tours,
Ton regard au loin se déploie,
Et de ta plaine immense embrasse les contours;
Du voile des sombres années,
Demain tu dormiras couvert;
Et dans ces tours abandonnées,
Sifflera le vent du désert.

Cette idée perd une partie de sa grandeur par l'absence de la divinité Si, comme dans le pseaume XLVIII, si bien paraphrasé par J. B. Rousseau, le poète montrait le néant de la gloire de l'homme en parallèle avec la puissance de Dieu, il n'aurait pas ce vague de pensées qu'on lui a justement reproché.

Digitized by Google

Parmi les défauts de l'ouvrage que nous annonçons, une partie tient au génie de l'auteur original, l'autre au peu de soin de l'imitateur. Nous croyons les avoir suffisamment indiqués; et nous pensons que les amateurs d'Ossian préféreront toujours la traduction en prose, qui du moins rend avec assez d'exactitude le petit nombre de beautés que l'on trouve dans les chants du Barde.

P.

Pierre-le-Grand, tragédie en cinq actes, par M. *Carrion-Nisas*. A Paris, chez *Baudouin*, imprimeur-libraire, rue de Grenelle Saint-Germain, n°. 1131; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

La lecture de *Pierre-le-Grand* a changé très-peu de chose à l'idée que nous en avait donné la représentation; elle nous a seulement laissé voir quelques beautés de détails, et aussi quelques défauts que le tumulte nous avait dérobés. L'auteur a fait de l'évêque Gléboff un misérable bien plus odieux que Mathan, un scélérat plus vil que Narcisse. Ce pontife conspire d'abord contre son maître, le croyant déterminé à supprimer, comme trop dangereuse, la dignité de patriarche à laquelle aspire son ambition. Mais le czar la lui confère, en déclarant qu'c'est une exception qui n'aura lieu que pour lui. Peu après il le charge d'assembler un concile, pour juger le prince Alexis. Le cafard, se voyant patriarche, est ébranlé. Il se demande, en sortant: *que feras-tu, Gléboff?* Quand il reparaît, il a pris son parti. Satisfait de son élévation, il annonce qu'il devient à ce prix l'appui du diadème. Mais la première femme du czar, Eudoxie, pouvait révéler le secret de sa conspiration; il la fait expédier par un

Digitized by Google

assassin, dont il se débarrasse aussi, pour que son secret ne transpire pas, et dresse contre Alexis, son complice, un arrêt *tel que Pierre l'attend*, c'est-à-dire un arrêt de mort, parce que son salut, à lui, veut la perte ou du père ou du fils, et qu'il importe peu lequel régnera,

Pourvu que des autels l'éclat soit rehaussé.

Il apprend que sa fourbe est découverte; qu'Ivan a tout révélé à l'instant de sa mort. Alors il change de plan. Il fait croire à Alexis que c'est le czar qui a tué Eudoxie, et engage Pierre à se transporter au concile, où il se propose de l'assassiner. Pierre s'approche du lieu de la séance, après avoir dispersé sa garde et presque seul, dans un moment où une conjuration vient d'éclater, et où l'on combat encore. Alexis, s'adressant à l'ombre de sa mère :

Je vais venger ta mort par un coup plus affreux.

et de peur que son père n'échappe à ce coup effectivement très-affreux, il dit aux pères du concile :

Si cette main s'égare,
Revenez sur mon corps immoler le barbare.

et à Gléboff : *Levez les mains au ciel, cher Gléboff.* Alexis ne balance pas un moment, n'a pas un remords, et traite d'*odieux esclave* Menzikoff, *dont l'audace l'arrête.* Après qu'Alexis a refusé sa grace, à laquelle on ne mettait d'autre condition qu'un serment de fidélité, il est entraîné au supplice, dont son père a signé l'arrêt en sa présence, et il prononce en sortant cette effroyable imprécation :

Tyran, si mon supplice est prêt avant le tien,
Assouvis ta fureur ; *ton sang suivra le mien :*
Oui, je rejoins ma mère, et tous deux à Dieu même
Nous demandons pour toi la mort et l'anathème.

Le czar lui avait cependant appris que ce n'était pas lui, mais le détestable Gléboff qui avait fait périr sa mère. Il

Digitized by Google

est vrai qu'elle avait encore à se plaindre de sa répudiation; mais était-ce assez pour appeler sur la tête du monarque, la mort et l'anathême?

Il paraît que l'auteur a le projet de faire continuer les représentations de sa pièce. Nous doutons qu'on puisse tolérer la cafarderie du patriarche, et la démence parricide d'Alexis, qui veut tuer son père pour le punir d'avoir introduit des arts utiles dans ses états. Il fallait tâcher d'intéresser pour le père sans faire du fils un fou atroce.

Il est heureux pour l'auteur qu'on n'ait pas remarqué *Catherine se cachant derrière le fauteuil* du czar; qu'on n'ait pas entendu le prince disant :

Vous m'abandonnez tous !
Toi-même Catherine. . . . . .

et Catherine répondant (*en se montrant*) :

Elle est auprès de vous.

Nous croyons que ce trait de comédie eût excité la gaieté du parterre; ce qui est plus fâcheux que les sifflets.

L'auteur a réclamé justement contre les citations inexactes faites dans le Mercure du 26 mai, de trois ou quatre vers de sa tragédie. Nous voyons, par nos yeux, que nos oreilles ou notre mémoire nous ont trompés; mais nous avons acquis aussi la triste certitude que nous n'avons pas eu tort de trouver dans le style de cette pièce, en général, beaucoup d'inégalités, peu de correction, et rarement le ton de la tragédie. Nous en citerons plusieurs preuves, et nous les prendrons quelquefois dans des vers qu'on appelle *à prétention :*

Remplace un maître injuste; et viens prendre ton rang,
S'il est mort sur sa tombe, et s'il vit dans son sang.

C'est tout au plus si cela est intelligible. *Prendre un rang dans le sang* est, certes, une phrase bien étrange.

A leurs mains, à leurs yeux je me suis échappé.

Digitized by Google

Je me suis échappé à leurs mains est une inadvertance grammaticale. On dit : *J'ai échappé à leurs mains*, ou *je me suis échappé de leurs mains.*

Fonder un règne est encore une expression inexacte ambitieuse. On fonde un royaume, non pas un règne.

Que j'aime, cher Lefort,
Pour un prince si grand ce fidèle transport !

Fidèle est une épithète qui affaiblit le substantif qu'elle accompagne. Ailleurs on trouve encore un *dévouement fidèle.* Dans un autre endroit, *sa froide pensée.*

A quels excès honteux ne s'est pas emporté
Des murmures, des cris le délire effronté !
. . . . . .
Là, le russe du czar demande avec ardeur
Tout haut l'heureux succès, et tout bas le malheur.
. . . . . .
De leurs *hideux* exploits le cours impétueux.

Les cris et les murmures du parterre avaient justement réprouvé ces vers peu harmonieux, et remplis de termes impropres. Celui-ci :

Demain son czar lui rend toute sa liberté.

est bien dur. Il y en a un très-grand nombre de ce genre. Un plus grand nombre encore de faibles et de trop prosaïques.

Je tiens de Lefort
Qu'aujourd'hui, dans ces murs, va paraître mon père.

Je tiens de Lefort est d'un style de gazette. Voici qui est bien pire.

Loi trop digne en effet du code des tartares ;
L'horreur des étrangers est le sceau des barbares.

Cela est absolument inintelligible pour nous.

Dans ces âpres climats *qui* fixa mon séjour ?
Est-ce le vain éclat dont le czar me décore ?

Qui, en ce sens, ne peut se dire que des personnes et non des choses. Qui, au lieu de quelle chose, de quoi, de

Digitized by Google

qu'est-ce qui, est une mauvaise locution de quelques provinces, où l'on dit de qui, lorsqu'on veut dire de quoi vous plaignez-vous ?

Et ce cri d'âge en âge
De nos tristes enfans deviendra l'héritage.

Le cri du peuple qui devient un héritage, forme une image incohérente. Phèdre dit, en parlant de son nom, de la réputation qu'elle laissera :

Pour mes tristes enfans, quel affreux héritage !

On dirait très-bien aussi, la haine du peuple deviendra leur *héritage* ; mais ce mot ne peut s'allier avec celui de *cri*.

Quelquefois l'auteur pèche, non seulement par le style, mais par un défaut de justesse, de convenance, par l'exagération des idées ; comme lorsqu'il dit deux fois de suite du czar : *Il est mort ou vainqueur*. On sait que Pierre survécut à plusieurs de ses défaites, et que l'héroïsme ne consiste pas à se tuer quand on éprouve un revers.

Je n'aime pas que Menzikoff recommande au fils du czar, comme à un petit garçon, *plus de docilité, de soins, de complaisance* envers son père. Ce qui me semble bien plus déplacé, c'est la rodomontade de Lefort. Alexis allait lui adresser la parole, et n'avait encore pu prononcer que ces deux mots : *Pour vous.....* lorsque Lefort l'interrompt malhonnêtement :

Prince, arrêtez, vous n'êtes point mon maître.
. . . . . .
Je pourrai quelque jour périr votre victime ;
A vivre sous vos lois rien ne peut m'obliger.
Estimez ma franchise.

Ce langage est d'un matamore. Lefort a coupé la parole au fils de son maître pour le braver, avant de savoir ce qu'il allait lui dire. Il ne me semble pas convenable non plus qu'un homme, quel qu'il soit, avertisse et ordonne en quelque sorte de *l'estimer*.

Digitized by Google

C'est aussi un défaut de convenance de la part de Menzikoff, en parlant au czar, après lui avoir dit qu'il lui devait tout, de mettre la chose en doute, en ajoutant :

Si Menzikoff *peut-être* est votre heureux ouvrage.

Pierre, à son tour, parle en capitan, lorsqu'il prétend que sa flotte est

Des vents et des ondes maîtresse.

On n'a jamais connu de telle flotte.

On pourrait citer plus d'un exemple de cette enflure :

PIERRE *(à son épouse)*.

Le trône à vos vertus est un prix mérité.

CATHERINE.

C'est trop, seigneur....

PIERRE.

Sortez de cette erreur *profonde ;*
Le ciel vous fit pour moi, *comme moi pour le monde.*

Voilà encore une interruption avant que l'interlocuteur ait pu faire connaître sa pensée. Il est clair que l'erreur profonde de Catherine, qui n'a pu s'expliquer, est là pour la rime, et que ce n'est pas à Pierre qu'il peut convenir de dire *qu'il est fait pour le monde.*

Catherine aussi interrompt le patriarche, sans lui donner le temps de s'expliquer, et répond à ce qu'il n'a pas dit, ni peut-être pensé ; elle lui promet son estime, s'il veut faire ses efforts pour sauver Alexis :

GLÉBOFF.

Ce langage, madame....

CATHERINE.

En seriez-vous surpris ?

. . . . . .

Si de tels sentimens vous *pouvaient* étonner,
C'est à vous de rougir, à moi de m'indigner.

Digitized by Google

La grammaire exigerait *peuvent*, au lieu de *pouvaient*. Gléboff, après cette belle tirade, répond qu'il ne s'étonne point de ce langage, qu'il l'admire : c'est ce que Catherine aurait su, si elle avait voulu le laisser finir sa phrase. Ces interruptions, dont le but est de fournir à un interlocuteur le prétexte de débiter quelque couplet brillant, sont un défaut d'art trop visible, et trop commun dans beaucoup de drames modernes.

Il s'en faut beaucoup que nous ayons cité tout ce qui nous a paru répréhensible dans cette pièce : même dans ce qu'elle a de mieux écrit, il se trouve des incorrections qui supposent, ou que l'auteur n'a pas consulté quelques amis, ou qu'il n'en a pas trouvé de sincères. Je donnerai pour exemple une des tirades les plus vigoureuses du drame ; il parle du Russe :

Toujours prêt à porter sa brutale insolence
De l'extrême esclavage à l'extrême licence.
On le verrait *en foule*, à d'indignes hasards,
Du premier imposteur suivre les étendards,
Encenser ce qu'il hait, briser ce qu'il adore,
Détester ses fureurs, s'y replonger encore,
Et menacer toujours, si ce bras irrité
N'eût mis un frein terrible à leur férocité.

Quoiqu'on substitue très-bien le singulier au pluriel, je ne sais si *le Russe* qui court *en foule* n'a pas quelque chose de trop discordant. Je doute aussi que *suivre des étendards à des hasards* soit une expression élégante, ou même correcte. Se *replonger* dans des fureurs n'est peut-être pas plus exact. *Leur férocité* est une distraction ; il fallait *sa férocité*. *Bras secourable* eût mieux rendu la pensée de l'auteur, que *bras irrité*. Du reste, le dernier vers est beau ; celui-ci l'est encore davantage :

J'eusse été plus cruel, étant moins rigoureux.

Digitized by Google

Dans la même scène (la 5e du 3e acte), il se trouve des morceaux entiers qui n'ont point de taches, et qui ont de la verve :

Mon siècle en vain s'oppose à sa félicité ;
J'en appelle sans crainte à la postérité :
Elle est l'espoir d'un roi dont la gloire est l'idole,
Au sein des durs travaux cet espoir le console ;
Et loin dans l'avenir, au vulgaire caché,
Lui montre le seul bien dont son cœur soit touché.
Le seul qu'il obtiendra. . . . . .
. . . . . .
On le menace au trône, on l'invoque au tombeau.
C'est pour toi que des arts s'allume le flambeau.
Suis cet astre propice, et marche à sa lumière.
. . . . . .
Change avec l'univers, qui change autour de toi.

Beaucoup d'autres vers, que nous pourrions rapporter encore, et dont nous avons fait connaître quelques-uns dans le N° du 26 mai, prouvent que l'auteur a quelquefois de l'élévation dans les pensées, de l'énergie et de la noblesse dans l'expression ; mais son style manque trop souvent d'harmonie, de correction et d'élégance. Les deux premiers actes de sa pièce sont trop vides ; il y a de l'intérêt dans le 3e et le 4e ; dans le dernier, beaucoup de mouvement, de fracas, des invraisemblances, et une froide atrocité. Sans de grands changemens, nous ne pensons pas qu'elle puisse réussir devant un tribunal impartial et attentif. Au reste, une bonne tragédie est une œuvre si prodigieusement difficile, que celui même qui ne réussit qu'à faire quelques bonnes scènes, a droit encore à l'estime : il serait donc injuste d'en refuser à l'auteur de *Pierre le Grand*. Et toutefois, si cette production est, comme il le dit, le *nec plus ultrà* de ses forces, nous craignons qu'il n'obtienne jamais que de médiocres succès dans la carrière dramatique.

Cinquième

Digitized by Google

Cinquième livraison du *Répertoire du Théâtre Français* (1), composée des tomes XIII, XIV et XV; contenant les pièces de la Chaussée, Boissy, Gresset, la Noue, de Bièvre, Imbert et Fabre d'Eglantine, et terminant tout ce qui concerne les comédies en cinq actes.

On ne peut reprocher aux éditeurs de cette belle collection d'avoir multiplié les discours; celui qu'ils ont placé en tête du premier volume contient à peine vingt pages, et dit, sur l'origine des Théâtres, tout ce qu'il est nécessaire d'en savoir. A la fin du tome XV, ils ont considéré en peu de mots ce qu'il y a de vrai sur l'influence morale qu'on accorde aux spectacles, question restée indécise après avoir été tant discutée, ou peut-être pour avoir été trop discutée. Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître l'opinion des éditeurs du Répertoire du Théâtre Français à cet égard; il est impossible de chercher la vérité avec plus de franchise, et de l'exposer avec moins de prétention.

« On sait qu'il est d'usage parmi les éditeurs de donner à la partie littéraire qui les occupe une importance dont ils espèrent profiter pour se grandir dans l'opinion des lecteurs : nous n'avons pas voulu user de ce privilège; et le discours placé en tête de cette édition a prouvé que nous ne confondions point la comédie et la morale. Quelques per-

(1) Ou recueil des tragédies et comédies restées au théâtre depuis le Venceslas de Rotrou, pour faire suite aux éditions *in*-8°. de Corneille, Molière, Racine, Regnard, Crébillon et au théâtre de Voltaire, avec des notices sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce, par *M. Petitot*, dessins de *M. Périn*, impression de *Didot* l'aîné. Prix : 7 fr. le vol., et 14 fr. papier vélin, gravure avant la lettre. A Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, n. 1133; et chez le *Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

sonnes qui ont adopté l'opinion contraire, propagée par les philosophes du dix-huitième siècle, s'empressèrent de nous dire que nous mettions nous-mêmes des obstacles au succès de notre entreprise, et qu'il était absurde de dégrader un art sur lequel nous voulions attirer l'attention des gens de lettres. Leur prédiction s'est trouvée fausse : le public a bien voulu nous savoir gré de notre respect pour la vérité; il a trouvé fort juste la distinction que nous rétablissions entre les ouvrages d'imagination et les ouvrages de morale. En effet, ce qui dégrade les arts, ce qui les perd, c'est l'oubli de leurs principes, la confusion des genres; et nous croirions avoir rendu un véritable service à l'art dramatique s'il nous était permis d'espérer que notre ouvrage pût aider à le rappeler à sa destination.

» Il n'y a de morale vraie que celle qui est obligatoire; et certainement personne ne soutiendra qu'on soit obligé par devoir de conscience de régler sa conduite sur les maximes qui se débitent au théâtre: si cela était, nos comédies les plus goûtées, les plus gaies et les mieux faites devraient être interdites, et nous serions réduits à des drames moraux fort ennuyeux, qui ne feraient point honneur à notre littérature, seraient peu suivis, et encore moins lus. Si la morale qui se débite au théâtre était obligatoire, tous les hommes sensés seraient autorisés à demander au gouvernement sous lequel ils vivent, pourquoi il permet l'opéra, où l'on change les héros en Céladons, l'opéra-comique, où l'amour prend tous les tons, quelquefois même celui des boudoirs, enfin tant de petits théâtres où les farces les plus extravagantes sont présentées au peuple dans un style et avec des sentences vraiment extraordinaires. Mais tous les gouvernemens regardent les spectacles comme un besoin des peuples civilisés, comme un amusement dont les dangers ne sont rien si on les compare aux inconvéniens qui naîtraient de l'impossibilité où seraient tous les désœuvrés d'une grande ville de faire emploi de leur tems. Les spectacles, dans leur rapport avec la politique, ne sont réellement considérés que comme un moyen de police.

» A cette manière de les juger, à l'opinion des philosophes qui les regardent comme une école de morale, il faut ajouter le sentiment de quelques autres philosophes misantropes qui les ont dénoncés comme des écoles de corruption. J.-J. Rousseau a soutenu cette dernière cause avec une éloquence d'autant plus vive qu'il se mettait en opposition aux moralistes dramatiques; car du tems de Molière le citoyen de Genève se serait fait moquer de lui en plaidant avec chaleur contre les

Digitized by Google

théâtres, parce qu'alors on ne leur accordait que l'importance qu'ils méritent, et que quand tout le monde parle raison, celui qui se fait déclamateur n'excite que la risée publique. S'il n'y avait pas eu un parti puissant et nombreux qui mettait l'instruction que l'on peut puiser au théâtre au-dessus de toutes les autres, J.-J. Rousseau aurait perdu tous ses avantages dans le combat, ou plutôt il n'aurait point combattu: c'est toujours d'un excès que naît par opposition un autre excès.

» Il ne nous a point été difficile de tenir un juste milieu entre ces opinions contradictoires : ne reconnoissant d'autres principes littéraires que ceux du siècle de Louis XIV, nous avons aussi considéré la comédie comme on la regardait alors, c'est-à-dire comme un plaisir décent, une école de goût, une carrière brillante ouverte à l'imagination, un cadre dans lequel on inscrit en beaux vers, ou en prose naturelle et piquante, les caractères, les usages, les ridicules, et les variations dans les mœurs. N'est-ce point assez pour que les productions de cet art soient regardées comme une des plus riches parties de notre littérature ? Ceux qui veulent lui donner plus d'importance lui font tort, l'attaquent dans ses véritables principes, et finiraient par le dénaturer. La manie de la morale jette nos jeunes auteurs dans la niaiserie ; pour plaire à des spectateurs qui ne sont plus des juges, ils ne parlent que de bienfaisance, de sensibilité ; ils prodiguent les sentences morales, et négligent les règles de l'art, la vérité du dialogue et des caractères ; ils abandonnent sur-tout cette précieuse gaieté qui faisoit tant d'honneur à notre nation : car, en dépit de nos découvertes en idées *libérales*, on peut affirmer que le peuple de l'Europe le plus gai était le meilleur, le plus sage, et le plus heureux.

» Mais si le théâtre n'est pas une école de morale, il ne doit jamais la blesser dans ses résultats importans : ce principe simple a toujours été mis en usage par nos grands poètes, qui ne se sont point amusés à le proclamer, parce qu'il n'était pas révoqué en doute ; en récompense il a souvent été violé par ceux qui ont cru nécessaire de l'établir avec emphase. Ainsi c'est une règle générale que le vice et le crime ne sortent point triomphans : de l'observation de cette règle il résulte que chaque pièce, dans son ensemble, offre une moralité consolante ; et c'est cette moralité que nos penseurs modernes ont prise pour de la morale : l'erreur à cet égard a été si complète qu'elle a influé sur notre langue ; et l'on dit assez généralement aujourd'hui, quoiqu'à tort : C'est un homme d'une grande *moralité*, qui a beaucoup de *moralité*, lors-

Digitized by Google

qu'on veut faire l'éloge de ses mœurs. La moralité n'est que la réflexion qui résulte d'une action dont on est témoin, d'un récit que l'on entend; et toutes les pièces de théâtre renferment des moralités, parce qu'elles sont composées d'actions et de récits : mais il ne s'ensuit pas qu'elles soient, ni même qu'elles doivent être morales pour plaire au public et aux amis des lettres.

» Comme il faut toujours s'appuyer de preuves irrécusables contre ceux qui multiplient sans effort de faux raisonnemens pour soutenir un faux système, nous avions réservé cette discussion, plus intéressante qu'elle ne le paraît, avec l'intention de la placer à la fin des comédies en cinq actes, les seules qui, par leur importance, puissent aider à débrouiller la question. Nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur celles insérées dans ce recueil, en ne les considérant que sous le rapport de la morale : comme elles ont toutes été adoptées par le public, et la plupart depuis long-tems, il faut consentir à les admettre comme pièces de conviction, ou condamner l'esprit de deux siècles.

» *La Mere Coquette*, de Quinault, tourne en ridicule un vieillard père de famille, et présente une femme qui n'est punie d'un amour criminel que par le retour d'un époux, qu'elle voulait mort, et qu'elle a abandonné dans le malheur ; une soubrette qui trompe toujours rentre en grace pour la seule vérité qu'elle dise quand elle n'a plus d'intérêt à mentir.

» *La Femme Juge et Partie*, de Montfleury, offre si peu de morale, qu'il faudrait un effort d'esprit pour deviner la moralité qu'on peut en tirer.

» *Le Festin de Pierre*, mis en vers par T. Corneille, mêle à des personnages dont les mœurs sont licencieuses une statue qui parle et qui marche, et un dénouement qui ne peut inspirer aucune réflexion salutaire, parce qu'il est contre l'ordre naturel des évènemens.

» *Le Chevalier à la mode*, de Dancourt, laisse voir la plus singulière composition de famille, trois femmes trompées par le même homme, et pour la moralité un mariage raisonnable fait d'une part par dépit, et de l'autre par intérêt.

» *Le Mercure Galant*, de Boursault, est contraire à la morale, puisque le fonds du sujet tient à un mariage qui ne s'accomplit que par un mensonge; les accessoirs, qui l'emportent de beaucoup sur le fonds, sont gais, présentent des ridicules bien saisis, et de bonnes moralités. L'auteur avait fait une scène d'un homme qui vient demander des conseils sur un vol considérable qu'il a commis, et qu'il ne veut pas rendre,

Digitized by Google

même pour éviter d'être pendu : le public, qui n'aime pas à rire d'un personnage qui peut aller directement à la potence en sortant du théâtre, fit supprimer cette scène : ici la morale fut du côté du public

» *Esope à la Cour*, du même auteur, est une pièce vraiment édifiante d'intention et de détails ; et le malheur veut que ce ne soit point une comédie dans les règles ; ce n'est qu'une succession de tableaux que l'auteur était maître de choisir à volonté. Nous remarquerons encore qu'il y avait une grande scène dans laquelle on discutait l'existence de Dieu, et que le public du dix-septième siècle la fit retrancher, par la raison généralement sentie que chaque chose doit être à sa place, et que les dispositions qu'on porte au théâtre ne sont pas conformes à la gravité d'une pareille discussion.

» *Le Muet*, de Brueys, est une pièce d'intrigue imitée de Térence : on sait que les anciens ne cherchaient pas la morale à la comédie, d'ailleurs il serait contradictoire d'en exiger dans les sujets qui ne marchent qu'à force de fourberies.

» *Le Jaloux Désabusé*, de Campistron, met en jeu un mauvais frère, avare du bien d'autrui, prodigue du sien, et qui n'est contraint à rendre compte à sa sœur que parce qu'il est mari jaloux. S'il n'avait eu d'autre défaut que l'intérêt, il n'aurait pas été puni : en conclura-t-on que pour s'amender il ne suffit pas d'avoir des vices, et qu'il faut y joindre des ridicules ?

» *L'Homme à bonne fortune*, de Baron, n'est pas dans les règles de la parfaite décence ; ce qui est bien loin d'offrir des exemples dignes d'être imités : Baron avait terminé sa comédie par quelques réflexions sérieuses ; on la finit par un éclat de rire : tant on sent que la morale ennuie au théâtre ! *l'Andrienne*, du même auteur, est une imitation de Térence dont on peut raisonnablement conclure qu'il est permis de se marier contre le vœu de son père, pourvu qu'il arrive d'Andros un homme capable de concilier tous les intérêts par des révélations romanesques.

» *Turcaret* peut passer pour une pièce morale, quoiqu'elle n'offre que des coquins, sauf un seul personnage qui n'a pas le tems d'être fripon, parce qu'il est toujours ivre ; mais du moins tous ces personnages sont si vils et couverts de tant de ridicules, que qui que ce soit ne serait tenté d'entrer en communauté avec eux. Par une bizarrerie singulière, la comédie la moins dangereuse, à notre avis, est positivement celle que les moralistes philosophes condamnent comme n'offrant que le tableau du vice.

Digitized by Google

« *La Réconciliation Normande*, de Dufresny, ne peut guère faire naître qu'une réflexion, c'est que les enfans qui ont des parens injustes, haineux et égoïstes ne peuvent se soustraire à leur avarice et à leur haine qu'en les trompant.

» Si nous examinons les pièces de Destouches, qui commence les comiques moralistes, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas gais, nous trouverons, dans *le Philosophe Marié*, une honte du lien conjugal qui est contraire aux bonnes mœurs; dans *le Glorieux*, un homme insolent qui n'est pas puni, parce que l'acteur qui créa le rôle ne voulut point être humilié; ce qui ne fit aucun tort au succès de l'ouvrage: dans *le Dissipateur*, un fou sauvé par une fripponne sensible: ce qui ne peut tirer à conséquence, car elle est à coup sûr la seule de son espèce; du reste des parens traités sans respect et même sans politesse. *Le Tambour Nocturne* est une farce imitée de l'anglais, théâtre assez généralement brouillé avec la morale: Destouches a présenté le sujet d'une manière décente, et dont on peut tirer pour moralité qu'il ne faut pas épouser la femme d'un homme qui vit encore, parce qu'il peut revenir. *L'Homme Singulier* est un fou qui débite gravement les maximes les plus dangereuses: il mériterait d'être enfermé aux Petites-Maisons; et l'auteur a cru le corriger suffisamment en lui faisant promettre qu'il changerait d'habit, qu'il passerait l'hiver à Paris, et l'été à la campagne.

» *La Métromanie*, de Piron, porte sur un ridicule assez saillant par lui-même quand il n'est pas excusé par beaucoup d'esprit: on ne peut plaindre ni blâmer le métromane de faire tant de sacrifices à son mour pour la poésie, parce qu'il se montre si satisfait de son sort, qu'on s'en rapporte à lui sur ce qui lui convient le mieux de faire: du reste on est assez embarrassé de tirer la moralité de cette pièce, puisque M. Françaleu est plus fou que Damis, ce qui ne l'a pas empêché de faire une grande fortune et d'obtenir de la considération dans le monde: or si le financier est devenu poète à cinquante ans, on peut espérer que le poète deviendra financier avant cet âge; cette dernière métamorphose serait moins incroyable que la première.

» Les pièces de La Chaussée roulent toutes sur un fonds si romanesque, qu'il est impossible d'en tirer aucune conséquence applicable à l'usage ordinaire de la vie. *Le Préjugé à la mode* n'a jamais été que la manie de quelques individus dans une certaine classe de la société: le mari avoue hautement ses maîtresses; et le spectacle d'un père qui prend parti pour un gendre libertin contre sa propre fille, blesse la

Digitized by Google

raison encore plus que les mœurs. Dans *Mélanide*, un époux, un père résiste à la voix du devoir et cède à l'attendrissement; c'est absolument le contraire qu'il faut regarder comme une règle de conduite. *L'Ecole des Mères* est une pièce vraiment morale ; mais en la considérant sous ce rapport, on trouvera injuste que la mère traite son fils avec sévérité, car elle a plus de torts que lui : si son mari avait du caractère il pourrait lui apprendre qu'avant de corriger les autres il est sage de se corriger soi-même ; l'instruction alors serait complète. *La Gouvernante* rappelle un beau trait de probité ; mais, à travers de grandes maximes, il y a dans cette pièce une combinaison très-immorale, renfermée dans la conduite du jeune homme, qui ne parle que de probité, de vertu, et se permet de séduire une jeune fille sans éprouver un seul moment d'hésitation.

» Dans l'*Homme du jour*, de Boissy, on voit une ingénue qui emploie la ruse où la franchise suffisait, puisque les évènemens s'arrangent de manière qu'elle devient naturellement libre de congédier l'homme qu'elle n'aime pas, et d'épouser celui qu'elle aime : mais la franchise n'est pas un moyen de comédie ; il faut à ce genre, des finesses, des intrigues, et sur-tout de l'amour.

» *Le Méchant*, de Gresset, n'est puni de tout le mal qu'il fait que par le chagrin de n'en pouvoir faire davantage ; lorsqu'il est démasqué c'est encore lui qui menace.

» *La Coquette corrigée*, de La Noue, est tellement tracassière et ingratte dans le commencement de la pièce, que sa conversion à la fin ne rassure pas les gens difficiles : d'ailleurs ces conversions faites par l'amour ne sont pas morales, puisque notre sagesse ne doit pas dépendre de nos sentimens, mais de l'idée juste que nous avons de nos devoirs.

» *Le Séducteur*, de M. de Bièvre, se console de la perte d'une jeune fille par l'enlèvement d'un philosophe; recette dont l'usage ne tentera personne. L'auteur avait fait sa comédie pour que le séducteur fût à la fin livré à la rigueur des lois; mais on lui fit comprendre qu'au théâtre une plaisanterie réussissait mieux qu'une moralité trop sévère : il céda, et s'en trouva bien.

» *Le Jaloux sans amour*, de M. Imbert, ressemble trop au *Préjugé à la mode*, de La Chaussée, pour nous offrir une réflexion nouvelle ; cependant nous observerons que si le mari n'était jaloux que de sa maîtresse, il vivrait très-tranquille dans le libertinage, et qu'il lui fallait deux ridicules pour revenir à la raison.

Digitized by Google

Le Philinte de Molière, par Fabre d'Eglantine, offre dans Alceste un caractère trop idéal : on peut souhaiter que la société renferme beaucoup d'individus d'une probité aussi active; mais un souhait ne change rien à la destinée humaine. Nous avouerons pourtant avec plaisir que la principale combinaison de cette pièce est morale, et pour ne pas affaiblir le mérite de cet aveu nous ne rappellerons pas la conduite de l'auteur.

» Nos lecteurs voudront bien ne pas oublier que dans cette récapitulation nous ne jugeons point le mérite littéraire de toutes ces comédies, et que notre intention a été de les considérer seulement par les résultats qu'on devrait en attendre si le théâtre était véritablement un école de morale : nous croyons le procès jugé maintenant. Si nous passions en revue les révélations que les auteurs sont obligés de faire lorsque leur sujet exige qu'ils exposent la conduite et les maximes des gens riches, désœuvrés, libertins, et brillans d'amabilité, cela nous conduirait à répéter, après J. J. Rousseau, que le théâtre est une école de corruption : et nous sommes bien loin d'adopter cette opinion bizarre. Voici notre avis, et c'est d'après les réflexions les plus profondes que nous osons le risquer. Le théâtre peut corrompre les jeunes gens auxquels on le présente comme une école de morale, et séduire irrésistiblement ceux auxquels on a exagéré le danger de le fréquenter; mais il est sans inconvénient pour les jeunes gens auxquels on ne l'offre que comme une école de goût, un amusement spirituel et décent. Quiconque croit qu'il n'y a de véritable morale que celle qui est obligatoire, n'attache aucun prix aux maximes débitées sur la scène; il juge les ouvrages par les règles de l'art s'il aime la littérature, ou seulement par le plaisir qu'il en éprouve si les lettres lui sont étrangères. Ainsi nous regardons comme dangereuses toutes ces pièces sentimentales où les actions coupables sont déguisées sous des grands sentimens, et dans lesquels on prétend faire compensation entre les vices que l'on se permet, et les vertus qu'on sa vante de posséder : nous regardons également comme dangereuses toutes les pièces qui finissent par des conversions, parce qu'elles trompent, et celles qui présentent des caractères d'une perfection chimérique, parce qu'elles mentent constamment; mais nous appellerions volontiers morales ces comédies gaies et franches du bon vieux temps, et nous pourrions appuyer notre sentiment sur une observation que chacun peut faire. L'homme qui rentre chez lui après avoir ri de bon cœur au spectacle, porte presque toujours un esprit de complaisance au sein de son ménage; les ridicules

Digitized by Google

dont il vient d'être frappé lui laissent une humeur facile, une indulgence dont il ne sait pas la cause, mais qui profite à ceux qui dépendent de lui : le même homme, après avoir vu une pièce larmoyante et sentimentale, en un mot ce qu'on appelle aujourd'hui une comédie morale, se retrouve au sein de sa famille dans une disposition triste ou sévère; ce qui l'entoure n'est plus en rapport avec ses sentimens; les discours de ses enfans lui paroissent légers, leurs plaisirs frivoles, et souvent même il regarde leur heureuse insouciance comme un défaut de sensibilité. Nous livrons cette observation à nos lecteurs; s'ils s'amusent à la vérifier, et qu'ils la trouvent juste, la grande discussion sur l'effet moral des spectacles sera à jamais terminée pour eux.

» Il est un autre exemple que nous pouvons citer à l'appui de notre opinion, et qui, nous l'espérons, la fera goûter par ceux même qui vont rarement au théâtre. A la campagne, dans cette vie douce et libre de château, il est assez d'usage de ne se réunir entièrement que le soir, et alors on fait volontiers en commun une lecture qui prête plus qu'elle ne nuit à la conversation : les femmes travaillent et écoutent; les hommes, plus désœuvrés, sont aussi plus disposés à interrompre; mais qu'importe, le livre n'est là que pour ne pas obliger à parler : quand l'envie de causer se communique, le livre se repose, et rien n'est plus naturel. Si l'ouvrage est gai, la gaieté se répand et se prolonge dans la petite société; s'il peint des mœurs vraies, sans nuire à l'enjouement, il excite des réflexions fines, quelquefois profondes, et toujours exprimées sans prétention; mais si par malheur on lit un ouvrage sentimental et sentencieux, un de ces ouvrages nouveaux où tout, jusqu'à la vertu, paraît incroyable, parce que rien n'est peint naturellement, alors le lecteur tient seul la conversation; on se persuade involontairement qu'on n'est là que pour entendre lire; on se sépare sans avoir rien à se dire; et l'on ne voit pas alors ces scènes si plaisantes et si souvent répétées, où chacun, tenant sa bougie à la main, s'éloigne, revient, s'en va, revient encore, où tout le monde rit et parle à la fois, où l'on se quitte enfin dans cette disposition qui fait que le premier bon jour du lendemain est un appel à la gaieté de la veille. En vérité, des comédies et des livres qui nous rendent l'humeur facile, agréable, qui nous font goûter ceux qui nous entourent, et les disposent à la même indulgence pour nous, ont des résultats très-*moraux;* au contraire les vertueuses, sentimentales et métaphisiques conceptions dont on nous accable aujourd'hui ne seraient propres qu'à nous rendre tristes et hypocrites, si les Français pouvaient jamais le devenir. Concluons que

Digitized by Google

la véritable comédie n'est pas celle qui prêche la morale, mais celle qui montre l'homme à l'homme, fait rire les gens d'esprit des ridicules naturels à l'humanité, nous accoutume à voir le monde d'un œil observateur, et nous rend moins sots sans nous rendre meilleurs ou plus méchans. »

SPECTACLES.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les Deux Pères, ou *la Leçon de Botanique*, de M. *Dupaty*.

CETTE pièce est du nombre de celles où l'intérêt finit avec l'exposition, où il n'y a d'intrigue que pour quelques personnages, et point pour l'auditeur, qui est d'abord au fait de tout ce qui va se passer. De tous les plans qu'on peut imaginer, celui-là, sans contredit, est le plus mauvais. C'est une excessive mal-adresse de ne rien laisser à desirer ni à craindre au spectateur. Dès-lors l'ennui le gagne très-promptement, et il devient presque impossible de fixer son attention. Ces sortes de drames, du moins, ne sauraient être trop courts. Celui-ci n'a que deux actes, mais le dernier en vaut quatre.

Prosper et Laure demeurent ensemble, et croient s'aimer en secret, quoique toute la maison ait deviné leur intelligence. Le père de Laure est un amateur de botanique très-riche. Celui de Prosper est allé chercher, dans les colonies, la fortune, qu'il n'avait point trouvée à Paris, et il y a été plus heureux; mais son fils, qui l'ignore, n'a chez le botaniste, que l'humble poste de secrétaire. Bientôt arrive Prosper le père, pétri d'embonpoint, de gaieté, qui annonce qu'il vient de faire le tour de la machine ronde. On voit assez, ajoute-t-il, que j'en

Digitized by Google

suis revenu arrondi comme elle. Sa bourse aussi s'est arrondie ; mais

Par d'honnêtes salaires,
Comme faisaient nos pères.

Quoique *salaires* ne soit pas le mot propre, on n'a pas laissé d'applaudir cette mesquine épigramme. Le botaniste apprend à l'homme *arrondi* que leurs enfans s'aiment : ils conviennent de les marier. Néanmoins le père de Laure veut auparavant leur donner une forte leçon. Il leur inspire une jalousie réciproque, les brouille ensemble, les agite, les tourmente, et impatiente autant l'assemblée que les amans, parce qu'il n'en finit pas. L'amoureux, au désespoir, va partir pour rejoindre dans les colonies son père, dont il ignore le retour. Celui de Laure le charge auparavant de lui dessiner un bouquet de roses ; et ce bouquet, il le place sur le sein de sa fille, où les roses, dit-il, se balancent comme sur leur tige. Il demande à Prosper s'il n'est pas content du *pupitre*. Ces fadeurs sont extrêmement déplacées dans la bouche d'un père, et encore plus au moment où il s'occupe à donner une leçon de morale. Le jeune homme, au lieu de dessiner les roses, dessine sa maîtresse. Ils s'expliquent, s'entendent, se réconcilient. Néanmoins Prosper persiste dans le dessein d'aller, comme Hyppolite, *chercher son père*. La réflexion lui a fait sentir qu'étant sans fortune, il a eu tort de chercher à gagner le cœur d'une riche héritière, en abusant du bienfait de l'hospitalité. Il place dans une rose une lettre d'adieu à son amie : le père de Laure, qui en est instruit, s'empare de la rose, et, sous prétexte de l'analyser, l'effeuille, trouve la lettre. Les sentimens de repentir qu'elle renferme lui font juger qu'il est temps de finir l'épreuve ; il dit à sa fille avec un air sérieux : « Il valait » mieux confier vos secrets à votre père qu'à une rose. » Pour vous punir, je vous ordonne d'épouser Prosper.—Ah! » que vous me punissez bien ! s'écrie la petite personne. » Et alors s'accomplit enfin ce mariage si impatiemment at-

Digitized by Google

tendu par tout le monde. Vingt fois on s'est impatienté; mais, dès que madame Henry paraissait, on n'éprouvait plus d'autre sentiment que celui du plaisir. Elle a mis dans le rôle de Laure tant d'intérêt, de grace, d'ingénuité, qu'elle a fait supporter et aimer en quelque sorte la prolixité de la pièce, qui lui doit tout son succès. Avec une telle actrice, les chutes sont presque impossibles. Il y a cependant de l'esprit dans ce vaudeville, mais trop de manière, de prétention, quelquefois des trivialités et du faux bel esprit.

ANNONCES.

Mémoires du duc de la Rochefoucauld, imprimés pour la première fois sur un manuscrit corrigé de sa main, et plus ample de moitié, avec sept portraits, de Louis XIV enfant, Anne d'Autriche, Mazarin, Condé, Turenne, le cardinal de Retz et la Rochefoucauld; tous gravés par Saint-Aubin. Un vol. in-18 de 360 pages, papier d'Angoulême. Prix, broché : 3 fr.; in-12, pap. d'Angoulême, 5 fr. 25 c.; pap. vél., 7 fr. 50 c.; pap. vél., portraits avant la lettre, 12 fr.

Il faut ajouter 50 c. pour recevoir l'ouvrage par la poste.

A Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, libraire, rue St.-André-des-Arcs, n°. 42.

Manière d'apprendre et d'enseigner; ouvrage traduit du latin, du P. Joseph de Jouvancy, jésuite; par J. F. Lefortier, professeur de belles-lettres à l'Ecole centrale de Fontainebleau. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. par la poste.

Observations sur les bêtes à laine, faites dans les environs de Genève, pendant vingt ans; par J. M. Lullin, membre du comité d'agriculture. Un vol. in 8°. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste

Ces observations sont faites sur les terrains, le logement, le choix d'un troupeau; de l'importance et des moyens d'amélioration des bêtes à laine, des agneaux, du parcage, de la tonte et du lavage de la laine, des engrais et vente des moutons, des maladies des bêtes à laine en général et en particulier, des remèdes qui conviennent aux troupeaux, etc.

Ruche et Rucher de la Prée, dép. de l'Indre; par M. Cagniard. Deux vol. in 12, avec des tableaux. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

F. Buisson, imprimeur-libraire à Paris, publiera incessamment *l'Histoire du procès de la conspiration anglaise*, avec celles des pièces justificatives nécessaires à l'intelligence de cette histoire. Un vol. in-8°. de quatre à cinq cents pages. Prix : 5 fr. broché; et 6 fr. 50 cent. rendu franc de port par la poste. Les lettres d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, rue Hautefeuille, n°. 20, et à le Normant. On prie les personnes des départemens et de l'étranger d'envoyer leur adresse bien exacte.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Des lettres d'Italie annoncent qu'il a été entamé des négociations importantes entre la cour pontificale et le gouvernement français. On dit aussi que le saint Père se propose de faire bientôt un voyage à Paris. (*Journ. des Débats.*)

Ratisbonne, 29 mai.

M. Bacher, chargé d'affaires de France, a adressé à la diète la note suivante, qui a été portée aujourd'hui à la dictature.

NOTE. » Le soussigné chargé d'affaires de France, a l'honneur de transmettre à la diète générale de l'Empire germanique, l'exemplaire ci-joint du sénatus consulte qui détermine pour l'avenir la dénomination, les formes et la transmission du pouvoir souverain en France; les seules choses qui, dans l'organisation du gouvernement de la république, n'étoient pas proportionnées à la grandeur et au besoin de l'état.

« Il s'empresse dans cette circonstance de notifier, conformément aux ordres de son gouvernement, que S. M. I. Napoléon, empereur des Français, est investi par les lois de l'état de la dignité impériale, et que ce titre et cette dignité seront transmis à ses descendans en ligne directe et masculine, ou, à défaut de cette ligne, à la descendance directe et masculine de L. A. I. les princes Joseph et Louis Bonaparte, frères de l'empereur.

« En faisant cette notification, le soussigné doit observer que les communications officielles doivent cesser jusqu'à ce que les anciennes dénominations soient remplacées par celles du protocole impérial, tant dans les lettres de créance des ministres accrédités en France, que dans celles des ministres de S. M. I. l'empereur des Français, accrédités dans les cours étrangères. Les communications confidentielles, préparatoires et utiles à la sûreté des affaires, continueront à avoir lieux dans les formes accoutumées.

« Le soussigné est en même temps chargé de déclarer que la grande loi qui vient d'accomplir l'organisation de l'état d'une manière conforme à la dignité du peuple français, n'apporte aucun changement dans les rapports politiques. Seulement en les plaçant sous la sauvegarde d'un gouvernement investi de plus d'éclat et revêtu d'une dignité plus analogue à la nature des choses, la France assure plus de force et de consistance à la réciprocité des avantages que les nations amies peuvent attendre d'elle, et en même temps elle attache plus d'importance aux égards que tous les gouvernemens recevront du sien, et qu'à leur tour, ils doivent lui rendre. »

Ratisbonne, le 8 prairial an 12 (28 mai 1804.)

BACHER.

Digitized by Google

PARIS.

On assure que presque tous les ambassadeurs étrangers ont déjà reçu de leurs souverains respectifs leurs nouvelles lettres de créance auprès de S. M. I., et il n'est pas douteux que les autres ne les reçoivent bientôt. (*J. de Paris*).

—On apprend de Berlin qu'il y est passé un courrier français qui se rend à Petersbourg; on le dit chargé de dépêches pour l'ambassadeur français, le général Hédouville, d'après lesquelles on croit que cet ambassadeur quittera pour quelque temps, par congé, cette résidence, en y laissant un chargé d'affaires.

— La procédure de la conjuration touche à son terme. On pense que le jugement pourra être rendu du 20 au 21. Le général Moreau a prononcé, le 16, le discours suivant, qui contient le plan de sa défense, qu'a ensuite développée M. Bonnet.

« Messieurs, en me présentant devant vous, je demande à être entendu un instant moi-même. Ma confiance dans les défenseurs que j'ai choisis, est entière: je leur ai livré sans réserve le soin de défendre mon innocence: ce n'est que par leur voix que je veux parler à la justice; mais je sens le besoin de parler moi-même, et à vous, et à la nation.

» Des circonstances malheureuses produites par le hasard, ou préparées par la haine, peuvent obscurcir quelques instans de la vie du plus honnête homme; avec beaucoup d'adresse, un criminel peut éloigner de lui et les soupçons et les preuves de ses crimes; une vie entière est toujours le plus sûr témoignage contre ou en faveur d'un accusé. C'est donc ma vie entière que j'oppose aux accusateurs qui me poursuivent. Elle a été assez publique pour être connue. Je n'en rappellerai que quelques époques, et les témoins que j'invoquerai sont le peuple français, et les peuples que la France a vaincus.

» J'étais voué à l'étude des lois au commencement de cette révolution qui devait fonder la liberté du peuple français. Elle changea la destination de ma vie; je la vouai aux armes, je n'allai pas me placer parmi les soldats de la liberté par ambition; j'embrassai l'état militaire par respect pour les droits des nations; je devins guerrier, parce que j'étais citoyen.

» Je portai ce caractère sous les drapeaux, je l'y ai toujours conservé; plus j'aimais la liberté, plus je fus soumis à la discipline.

» J'avançai assez rapidement, mais toujours de grade en grade; et sans en franchir aucun, toujours en servant la patrie, jamais en flattant les comités. Parvenu au commandement en chef, lorsque la victoire nous faisait avancer au milieu des nations ennemies, je ne m'appliquai pas moins à leur faire respecter le caractère du peuple français, qu'à leur faire redouter ses armes. La guerre sous mes ordres ne fut un fléau que sur les champs de bataille. Du milieu même de leurs campagnes ravagées, plus d'une fois les nations et les puissances ennemies m'ont rendu ce témoignage. Cette conduite, je la croyais aussi propre que nos victoires à faire des conquêtes à la France.

Dans les temps même où les maximes contraires semblaient pré-

Digitized by Google

valoir dans les comités de gouvernement, cette conduite ne suscita contre moi ni calomnie ni persécution. Aucun nuage ne s'éleva jamais autour de ce que j'avais acquis de gloire militaire, jusqu'à cette trop fameuse journée du 18 fructidor : ceux qui firent éclater cette journée avec tant de rapidité, me reprochèrent d'avoir été trop lent à dénoncer un homme dans lequel je ne pouvais voir qu'un frère d'armes, jusqu'au moment où l'évidence des faits et des preuves me ferait voir qu'il étoit accusé par la vérité et non par d'injustes soupçons. Le directoire, qui seul connoissait assez bien les circonstances de ma conduite pour le bien juger, et qui, on ne l'ignore point, ne pouvait pas être disposé à me juger avec indulgence, déclara hautement combien, il me trouvait irréprochable ; il me donna de l'emploi : le poste n'était pas brillant ; il ne tarda pas à le devenir.

» J'ose croire que la nation n'a point oublié combien je m'en montrai digne ; elle n'a point oublié avec quel dévouement facile on me vit combattre en Italie dans des postes subordonnés ; elle n'a point oublié comment je fus reporté au commandement en chef par les revers de nos armées, et renommé général en quelque sorte par nos malheurs ; elle se souvient comment deux fois je recomposai l'armée des débris de celles qui avaient été dispersées, et comment, après l'avoir remise deux fois en état de tenir tête aux Russes et à l'Autriche, j'en déposai deux fois le commandement pour en prendre un d'une plus grande confiance.

» Je n'étais pas, à cette époque de ma vie, plus républicain que dans toutes les autres ; je le parus davantage. Je vis se porter sur moi, d'une manière plus particulière, les regards et la confiance de ceux qui étaient en possession d'imprimer de nouveaux mouvemens et de nouvelles directions à la république. On me proposa, c'est un fait connu, de me mettre à la tête d'une journée à-peu-près semblable à celle du 18 brumaire. Mon ambition, si j'en avais eu beaucoup, pouvait facilement se couvrir de toutes les apparences, ou s'honorer même de tous les sentimens de l'amour de la patrie. La proposition m'était faite par des hommes célèbres dans la révolution par leur patriotisme, et dans nos assemblées nationales par leurs talens ; je la refusai. Je me croyais fait pour commander aux armées, et ne voulais point commander à la république. C'était assez bien prouver, ce me semble, que si j'avais une ambition, ce n'était point celle de l'autorité ou de la puissance : bientôt après je le prouvai mieux encore. Le 18 brumaire arriva, et j'étais à Paris. Cette révolution, provoquée par d'autres que par moi, ne pouvait alarmer ma conscience. Dirigée par un homme environné d'une grande gloire, elle pouvait me faire espérer d'heureux résultats. J'y entrai pour la seconde fois, tandis que d'autres partis me pressaient de me mettre à leur tête pour la combattre. Je reçus dans Paris les ordres du général Bonaparte. En les faisant exécuter, je concourus à l'élever à ce haut degré de puissance que les circonstances rendaient nécessaire. Lorsque, quelque temps après, il m'offrit le commandement en chef de l'armée du Rhin, je l'acceptai de lui avec autant de dévouement que des mains de la république elle-même. Jamais mes succès militaires ne furent plus rapides, plus nombreux, plus décisifs qu'à cette époque, où leur éclat se répandait sur le gouvernement qui m'accuse. Au retour de tant de succès, dont le plus grand de tous était d'avoir assuré, d'une manière efficace, la paix du continent, le soldat entendait les cris éclatans de la reconnoissance nationale.

» Quel moment pour conspirer, si un tel dessein avoit pu jamais entrer dans mon ame ! On connaît le dévouement des armées pour les chefs qu'elles aiment, et qui viennent de les faire marcher de victoire en victoire : un ambitieux, un conspirateur, aurait-il laissé

Digitized by Google

échapper l'occasion où, à la tête d'une armée de cent mille hommes, tant de fois triomphante, il rentrait au milieu d'une nation encore agitée, et toujours inquiète pour ses principes et pour leur durée ?

» Je ne songeai qu'à licencier l'armée, et je rentrai dans le repos de la vie civile. Dans ce repos qui n'était pas sans gloire, je jouissais sans doute de mes honneurs, de ces honneurs qu'il n'est pas dans la puissance humaine de m'arracher, du souvenir de mes actions, du témoignage de ma conscience, de l'estime de mes compatriotes et des étrangers, et, s'il faut le dire, du flatteur et doux pressentiment de la postérité.

» Je jouissais d'une fortune qui n'était grande que parce que mes désirs n'étaient pas immenses, et qui ne faisait aucun reproche à ma conscience. Je jouissais de mon traitement de retraite. Sûrement j'étais content de mon sort, moi qui jamais n'enviai le sort de personne. Ma famille et des amis d'autant plus précieux, que, n'ayant plus rien à espérer de mon crédit et de ma fortune, ils ne pouvaient rester attachés qu'à moi seul; tous ces biens, les seuls auxquels j'aie pu jamais attacher un grand prix, remplissaient mon ame toute entière, et ne pouvaient plus y laisser entrer ni un vœu, ni une ambition; se serait-elle ouverte à des projets criminels ?

» Elle était si bien connue cette situation de mon ame, elle était si bien garantie par l'éloignement où je me trouvais de toutes les routes de l'ambition, que depuis la victoire de Hohenlinden jusqu'à mon arrestation, mes ennemis n'ont jamais pu me trouver, ni me chercher d'autre crime que la liberté de mes discours: mes discours !.... ils ont été souvent favorables aux opérations du gouvernement, et si quelquefois ils ne l'ont pas été, pouvais-je donc croire que cette liberté fût un crime chez un peuple qui avait tant de fois décrété celle de la pensée, celle de la parole, celle de la presse, et qui en avait beaucoup joui sous les rois même.

» Je le confesse, né avec une grande franchise de caractère, je n'ai pu perdre cet attribut de la contrée de la France où j'ai reçu le jour, ni dans les camps, où tout lui donne un nouvel essor, ni dans la révolution qui l'a toujours proclamé comme une vertu de l'homme et comme un devoir du citoyen. Mais ceux qui conspirent blâment-ils si hautement ce qu'ils n'approuvent pas? Tant de franchise ne se concilie guères avec les mystères et les attentats de la politique. Si j'avais voulu concevoir et suivre les plans de conspiration, j'aurais dissimulé mes sentimens et sollicité tous les emplois qui m'auraient replacé au milieu des forces de la nation. Pour me tracer cette marche, au défaut d'un génie politique que je n'eus jamais, j'avais des exemples sûs de tout le monde, et rendus imposans par des succès. Je savais bien peut-être que Monck ne s'était pas éloigné des armées lorsqu'il avait voulu conspirer, et que Cassius et Brutus s'étaient approchés du cœur de César pour le percer.

» Magistrats, je n'ai plus rien à vous dire. Tel a été mon caractère; telle a été ma vie entière. Je proteste à la face du ciel et des hommes de l'innocence et de l'intégrité de ma conduite: vous savez vos devoirs, la France vous écoute, l'Europe vous contemple, et la postérité vous attend. »

— M. Bonnet avait annoncé que le grand-juge avait promis au général Moreau la communication des charges existantes contre lui; le grand juge a authentiquement démenti cette assertion, dans une lettre adressée à M. le procureur-général impérial en la cour de justice criminelle.

Digitized by Google

(N°. CLV.) 27 PRAIRIAL an 12.
(Samedi 16 Juin 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

HYMNE AU SOLEIL.

Doux printemps de mes jours, fugitive jeunesse,
Que tes momens sont doux ! que j'aime tes plaisirs !
Tout nous sourit alors au gré de nos desirs.
Age trois fois heureux ! dans une douce ivresse,
Je viens de couronner mon front de mille fleurs ;
Puisé-je voir long-temps l'éclat de leurs couleurs
Briller sur tes autels ; et puissé-je moi-même,
Après long-temps encor les parer de ma main !
Mais de mes plus beaux ans je me vois au déclin ;
Adieu, gaîté, plaisirs, adieu, tout ce que j'aime !
Il faut subir la loi du destin rigoureux,
Tel est l'arrêt des dieux. Ah ! si leur bienfaisance
Nous avait accordé la douce jouissance
D'un printemps éternel, nous serions Dieux comme eux.

Digitized by Google

Mais lorsque, sans espoir, dans ma veine affaiblie,
Je sentirai le sang couler plus lentement;
Lorsque j'aurai perdu ce feu du sentiment,
Ces sublimes élans dont mon ame est saisie,
Bientôt, le corps courbé sous le poids de mes ans,
Mes jambes fléchiront sous mes genoux tremblans;
Bientôt tes froides mains, inflexible vieillesse,
Sillonneront mon front pâle et défiguré :
Alors, de mes chagrins et de maux accablé,
Qui viendra consoler mes jours pleins de tristesse?
Qui voudra soutenir mes pas et ma faiblesse?
Des malheurs d'un vieillard, ah! quel cœur est touché!
Ormes que j'ai plantés dès mes tendres années,
Vous, les secrets témoins de mes plus doux instans,
Vous me voyiez souvent, au retour du printemps,
Passer auprès de vous mes plus belles journées;
Vous croissiez avec moi : que j'étais insensé!
Je croyais que mon sort au vôtre étoit lié.
La nature vous donne une longue durée :
Ne craignez rien encor des outrages du temps;
Je dois vous précéder, telle est ma destinée;
Je vais toucher bientôt à la fin de mes ans.
Presque sans vie alors, le sang glacé par l'âge,
Je ne m'assiérai plus sous votre frais ombrage;
La verdure, les fleurs ne seront rien pour moi,
Le retour des saisons me comblera d'effroi.
Mais avant de finir ma pénible carrière,
Vous me verrez venir pour une fois dernière;
J'irai vous demander, d'un pas faible et tremblant,
Un rameau pour soutien de mon corps chancelant.
Rebut du monde entier, dans le siècle où nous sommes,
Je ne prétendrai plus à l'amitié des hommes.
A moi-même livré, dans mon humble réduit,
Dès cet instant fatal l'illusion me fuit.
Mon unique bonheur, toute mon espérance,
Dans ces pénibles ans, pour calmer la souffrance

Digitized by Google

Du reste de mes jours, hélas ! bien peu nombreux,
Seront d'aller chercher ta chaleur bienfaisante,
Soleil, dernier ami des vieillards malheureux !
Tous les jours, le matin, dès qu'à mon gré trop lente,
L'aurore aura fait place à ta vive clarté,
Je bénirai le ciel, dans mon humble prière;
Je lui demanderai de n'être point privé
Du bienfait précieux de ta douce lumière;
Je viendrai devant toi, me hâtant lentement,
Découvrir les cheveux de ma tête blanchie :
Le feu de tes rayons ranimera ma vie;
Je sentirai mon cœur de chaleur palpitant,
Et mon sang moins glacé coulera dans mes veines.
Mais lorsque tous mes ans se seront écoulés,
Qu'à mon dernier moment la mort à pas comptés
Avec mes jours viendra finir toutes mes peines;
Lorsqu'enfin je verrai mes membres se roidir;
Lorsque je sentirai, dans ma bouche mourante,
Mon dernier souffle errer, et ma voix expirante
Sur mes lèvres laissant échapper un soupir,
J'éleverai mes mains; et la grace dernière
Que je veux implorer du Dieu de l'univers,
C'est qu'il m'accorde au moins de fermer la paupière
Quand ton dernier rayon se perdra dans les airs!

TRADUCTION DE LA IIIe ODE DU LIVRE II D'HORACE,

Æquam memento, etc.

Oppose, ô Dellius! une ame inébranlable
A toutes les rigueurs du sort;
Oppose à ses faveurs un calme inaltérable;
Souviens-toi du tribut que tu dois à la mort.

Soit que, toujours en proie à la mélancolie,
L'ennui consume tes beaux jours;

Digitized by Google

Soit que sur le gazon, dans une douce orgie,
Tu fêtes librement Bacchus et les Amours;

Sous ces pins, mariant leur ombre hospitalière
A celle du haut peuplier,
Où par mille détours la Naïade légère
S'entr'ouvre en murmurant un liquide sentier,

Mêle aux vins les parfums et ces roses si belles,
Qu'un seul jour, hélas! voit mourir:
Ta fortune, ton âge, et les Parques cruelles,
Te permettent encor des momens de plaisir.

Ce domaine, ces bois, cette maison champêtre,
Qui du Tibre embellit les bords,
Il faudra tout quitter! tes immenses trésors
Doivent passer un jour aux mains d'un nouveau maître.

Que tu sois opulent, sorti du sang des rois;
Que tu sois pauvre, sans naissance,
Qu'importe? il faut subir la commune sentence:
L'inflexible Pluton ne perd jamais ses droits.

Tous vont au même but; la même urne fatale
Contient le nom de tout mortel:
Tôt ou tard il en sort; et la barque infernale
Nous transportera tous dans l'exil éternel.

KÉRIVALANT.

ROMANCE ÉLÉGIAQUE

DE LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE,

Dans les premiers jours de sa retraite aux Carmélites.

Toi, que je crains d'aimer encore,
Objet de regrets éternels,
Et de ce feu qui me dévore
Jusques au pied des saints autels;

Digitized by Google

Il faut te perdre pour la vie,
Je me donne à Dieu sans retour;
Mais que ton cœur jamais n'oublie
Ce que nous fûmes à l'amour.

Tu le sais, ta grandeur suprême
N'obtint point le don de ma foi;
En toi je n'aimais que toi-même,
Dans l'amant j'oubliais le roi:
O temps d'amour et de délices,
Hélas! qu'êtes-vous devenus!
Le plus douloureux des supplices
Suit vos jours à jamais perdus!

Qu'ai-je dit? amante insensée,
Où m'entraîne un coupable feu!
Louis, va, fuis de ma pensée,
Cède-moi toute entière à Dieu:
Je l'implore, et ce long orage
S'appaise; le ciel est vainqueur....
Vaine espérance! ton image
Règne seule au fond de mon cœur.

Je revois le bois solitaire,
Témoin de cet aveu charmant,
Qui de la faible la Vallière
Fit le bonheur et le tourment;
J'assiste à ces brillantes fêtes,
Où tes yeux ne cherchaient que moi;
J'entends le bruit de ces conquêtes,
Où je triomphais avec toi.

Ces faux biens, comme une ombre vaine,
Toi-même, tout a disparu!
Pourquoi donc ne puis-je en ma peine
Goûter la paix de la vertu?
Contre le poison qui m'enivre
Je vois la piété s'armer,

Digitized by Google

Mais, hélas ! le cœur peut-il vivre
En voulant cesser de t'aimer ?

O piété ! sous tes auspices
J'approche en tremblant du saint lieu,
Et le plus grand des sacrifices
Semble enfin m'unir à mon Dieu :
Du ciel offre-moi tous les charmes,
Pour me détourner d'ici-bas ;
Soutiens mon ame, et que mes larmes
N'osent plus couler dans tes bras !

Par VERNES (de Genève.)

LE MILAN.

FABLE.

AUTOUR de quelques vieux châteaux
Un vorace milan, l'Attila des oiseaux,
Répandait le ravage,
Et ne vivait que de carnage :
Pigeons, faisans, perdrix et dindonneaux,
Tout devenait sa proie.
Un paysan voisin, regardant avec joie
Ces exploits nombreux et sanglans,
Disait à ses enfans :
« C'est pour nous, mes amis, que ce milan travaille ;
» Ce gibier, qu'engraissaient nos maîtres fainéans,
» Vivait à nos dépens,
» Dévorait nos moissons, n'y laissait que la paille.
» Respectez toujours ce vengeur
» Des droits de la chaumière. »
Le tyran des oiseaux fit si souvent la guerre,
Qu'il dépeupla les champs, y sema la terreur ;

Digitized by Google

Etant alors forcé de se rabattre
Sur la basse-cour du fermier,
Il lui prit une poule, et puis deux, et puis quatre.
Tandis qu'il fut un coq au poulailler,
Le galant fit une excellente chère.
« Qu'est-ce ceci? dit le rustre en colère:
» Lorsque vous dévoriez les perdrix du seigneur,
» Maître milan, je vous ai laissé faire;
» Mais aujourd'hui vous me faites l'honneur
» De manger mes poulets! c'est bien une autre affaire;
» Vous périrez.» Des misères d'autrui
L'égoïsme profite, et quelquefois s'amuse;
Mais, viennent-elles jusqu'à lui?
Le ciel alors n'a plus d'excuse.

Par J. A. NICOD.

ENIGME.

QUE suis-je, moi, qui toujours t'environne,
Moi, qui, sans cesse, autour de toi bourdonne?
Tu me sens, tu m'entends, et ne m'as jamais vu.
Tu vas, tu viens, partout je t'accompagne.
Voudrais-tu me saisir? ce serait temps perdu;
Tu sors, et, sous ta clef, tu me crois retenu,
Au même instant je te suis en campagne.
C'est là que, librement,
Je plane, je m'exerce:
J'y suis doux, caressant;
J'y brise, j'y renverse.
Je puis te donner le trépas,
Et sans moi tu ne saurais vivre.
Que plus d'un docteur, ici bas,
Me guette pas à pas,
Et s'obstine à me suivre:

Digitized by Google

Le malheureux, hélas !
Que prouve son gros livre !
Il prouve..... Il prouve encor qu'il ne me connaît pas.
Je fus, de tous les temps, une énigme en physique,
Et je vois bien enfin qu'il faut que je m'explique.
Je puis me faire entendre. Ecoute, et sois content :
Si je t'échappe, autant en emporte le vent.
Le mot est dit, eh bien ! en es tu plus savant ?

LOGOGRIPHE.

J'ai quatre pieds, lecteur, et n'ai qu'un bras.
Si tu me prends par la queue, et m'en prives,
Je t'offre alors un ennemi des chats :
Remets-la moi, je coule entre deux rives.

CHARADE.

Antienne de l'église, ou, si l'on veut, prière,
Mon premier de l'avent termine la carrière.
En vain à mon second, dans des temps désastreux,
On voulut ériger des autels en tous lieux :
Attaché constamment au culte de ses pères,
Le Français a toujours dédaigné ces chimères.
Heureux celui qui joint la pureté du cœur
A l'amour de l'entier qu'il fait avec ferveur !

G....., du Puy, (Haute-Loire.)

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Forme*.
Celui du Logogriphe est *Alarme*.
Celui de la Charade est *Jonquille*.

Digitized by Google

Paradise Lost; nouvelle édition, faisant partie de la Collection des classiques anglais, qui paraît chez *Théoph. Barrois* et *le Normant.* Deux vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

(*Quatrième extrait.* Voyez le n°. CXLIX.)

APRÈS que l'ange a raconté un peu longuement l'histoire de la création, Adam fait à son tour un récit assez prolixe de tout ce qu'il a éprouvé depuis son existence. Ce récit n'est pas sans agrément : on a du plaisir à reconnaître les premières et les plus naïves impressions du cœur humain; mais c'est une faute contre le goût d'avoir accumulé tant de narrations l'une sur l'autre. Rien n'est plus propre à faire sentir le vide et la langueur d'un sujet dépourvu d'action. C'en est une bien plus grande d'avoir fait d'Adam un questionneur subtil, qui propose des objections sur le système planétaire, sur le mouvement et la destination des corps célestes. On est étonné d'entendre l'ange Raphaël critiquer la sphère armillaire, parler d'excentriques et de concentriques, de Cycles et d'Epicycles, et exposer tour-à-tour le système de Ptolémée et celui de Copernic. Quoique ces entretiens découvrent une des grandes maladies de l'esprit humain, qui est la curiosité, et qu'ils amènent de sages conseils sur l'art de borner ses recherches et de se défier d'une lumière présomptueuse qui égare la raison, cependant ces subtilités savantes paraissent déplacées dans la bouche du premier homme, de cette créature nouvelle qui ne devait être qu'admiration et qu'amour. Le huitième chant est plein de ces longueurs; on sent

Digitized by Google

que Milton faisait effort pour étendre un sujet qui lui fournissait peu d'événemens.

J'ai cité de mémoire, et d'une manière inexacte, un vers de ce huitième chant, sur lequel M. Mosneron, membre du corps législatif, m'a fait l'honneur de m'adresser une critique fort polie, qui mérite que je m'y arrête un moment. Dans ce vers, tel que ma mémoire me l'a fourni, je fais dire à Milton, avec un tour sententieux et absolu :

Amongst unequals no society.

Il n'y a point de société entre des êtres inégaux.

Au lieu que le texte est en forme de question,

Among unequals what society can sort?

« Quelle société peut-on lier avec des êtres inégaux ? »

Et cette question est faite par Adam, dans une circonstance qui semble en justifier les termes; car c'est dans un entretien qu'il a avec Dieu, un peu avant la naissance d'Eve, où il lui ouvre son cœur sur le besoin qu'il éprouve d'une société plus intime et plus égale que celle des animaux qui le servent, et c'est à ce propos qu'il fait la réflexion qu'on vient de rapporter; d'où M. Mosneron conclut que j'ai non-seulement blessé l'exactitude, mais la réputation de Milton, en tournant une question toute naturelle en une maxime antisociale.

On ne pouvait proposer l'objection avec plus de force; mais deux choses me justifient : la première, c'est que les expressions du poète anglais, dans quelque sens qu'on les prenne, renferment la même erreur que la maxime que je lui impute. En effet, ce n'est pas *l'inégalité* de condition, mais la *différence* de nature qui empêche la société entre l'homme et les animaux. Ainsi, Adam ne devait pas demander quelle société on peut former avec des êtres inégaux, mais avec

Digitized by Google

des êtres d'espèces différentes. Le terme d'*unequals* manque donc de justesse; et ce terme est d'autant plus remarquable sous la plume de Milton, que tout le monde sait qu'il a professé hautement le principe que lui attribue ma citation. Je n'en veux point d'autre preuve que ce qu'on a lu dans la vie de ce poète, écrite par M. Mosneron lui-même, qui blâme la haine violente qu'il avait « contre les » papes, les évêques, les rois, et, en général, » contre tout ce qui s'élevait au-dessus de cette » *chimérique égalité*, dont un aveugle fanatisme » l'empêcha d'apercevoir les dangers. » (Pag. 38.) Or, je ne fais qu'attribuer à Milton la même idée et le même sentiment. Je ne saurais donc être accusé de lui avoir prêté une doctrine qu'il n'avait pas. Je crois que cette seconde raison paraîtra péremptoire.

Tout ce qui me reste à ajouter pour l'acquit de ma conscience, c'est que M. Mosneron a fait une traduction du *Paradis perdu;* si je n'en ai rien dit, ce n'est pas que je la méprise, c'est que je ne la connais point. Il ne serait pas juste que mon ignorance fît le moindre tort à son travail.

Milton n'entre, à proprement parler, dans le fond de son sujet, qu'au neuvième chant. C'est là que commence l'action principale du poëme, et la séduction du serpent, que le poète ne présente que comme l'instrument d'un être plus relevé, selon l'idée de l'Apocalypse, où Satan est désigné sous le nom de serpent. Cette séduction est ménagée avec un art infini, et Milton y a déployé toutes les ressources de l'éloquence la plus insinuante. Il en avait préparé l'effet très-habilement, en découvrant, dans le caractère d'Eve et d'Adam, le côté faible dont l'ennemi devait profiter. Eve laisse percer un peu de vanité et de coquetterie à travers les charmantes perfections dont elle est

Digitized by Google

ornée; et Adam, quoique plein de force et de raison, montre assez qu'il ne résistera pas à l'empire de la beauté, lorsqu'il dit, en parlant de sa séduisante compagne : « Elle seule me rend faible, » et toute ma supériorité m'abandonne en la » voyant. . . . La science se déconcerte en sa » présence; la sagesse, discourant avec elle, se » démonte et ressemble à la folie. »

. . . . . Heret only weak,
Against the charm of beauty's pow'rful glance.
. . . . . .
All higher knowledge in her presence falls
Degraded, wisdom in discourse with her
Loses discount'nanc'd, and like folly shows.

Enfin, l'heure fatale arrive, la faute se consomme, et la nature jette un long gémissement qui annonce que tout est perdu. Ici le malheur est bien au dessus des paroles et de l'imagination du poète. Quel spectacle de voir ces deux belles créatures, que les anges admiraient, tomber tout-à-coup, de la félicité la plus ravissante, dans la misère et l'humiliation extrêmes! Cette révolution soudaine et terrible met le cœur dans une situation inexplicable; mais la raison nous montre que c'est le passage naturel de l'innocence au crime. Dieu ne pouvait le marquer autrement. De la liberté de l'homme à sa chute, de sa chute à son malheur et à celui de toute sa race, la chaîne des conséquences est rigoureuse. Dès que l'homme n'est pas une pure machine, il pouvait donc se détourner de sa fin, et changer l'ordre; mais pouvait-il changer l'ordre, et conserver le bonheur de la vertu? et cet être révolté, plein de passions séditieuses qui le troublent, que pouvait-il transmettre à ses enfans, qu'un sang rebelle, et conséquemment malheureux?

Il semble, au premier coup d'œil, qu'un tel

Digitized by Google

sujet et un tel dénouement ne peuvent offrir au lecteur que des pensées désespérantes; et c'est peut-être ce qui a fait dire à M. de La Harpe que la fin du *Paradis perdu* était insoutenable. Cependant, tout ce qu'il y a au monde de philosophie forte et sublime, tout ce qui est capable de consoler et d'agrandir l'ame humaine, tient à ce dénouement si déplorable.

Que cette première catastrophe ait enveloppé toutes les générations, c'est ce que les choses témoignent assez d'elles-mêmes; mais qu'un si grand malheur soit devenu la source d'une félicité nouvelle et plus brillante que la première; que l'homme, précisément parce qu'il était misérable, se soit vu relevé dans une condition bien supérieure à sa nature; que cet être abattu et dégradé prétende actuellement à un empire immortel, du même droit qu'un fils prétend à l'héritage de son père; qu'il en ait des titres; qu'il vive dans cette espérance; et que cette espérance soit la force des sociétés et la lumière des nations éclairées, c'est une doctrine si haute, si généreuse, si consolante, qu'on ne doit pas s'étonner que les plus grands esprits en aient fait leurs délices.

Ceux qui considéreront les choses dans cette vue, trouveront que, si les premiers chants du *Paradis perdu* étonnent par des coups de pinceau plus éclatans, les derniers attachent par des sentimens plus tendres, et des pensées plus profondes. Adam et Eve sont infiniment plus intéressans après leur faute. Eve cueillant éternellement des fleurs dans le Paradis, n'est pas un objet aussi touchant qu'Eve inondée des larmes du repentir, déplorant, aux pieds de son époux, le malheur de ses enfans. Milton a peint son désespoir des traits les plus déchirans. Elle va jusqu'à proposer à Adam de se donner la mort pour prévenir l'infortune de sa

Digitized by Google

postérité. L'égarement de la douleur et de la tendresse maternelle ne saurait aller plus loin.

Je ne sais, mais il y a dans le malheur comme un secret de grandeur et de vertu. C'est ce qui achève l'homme, et c'est ce qui l'élève, parce que c'est ce qui le met dans un rapport plus intime avec la bonté souveraine. La douleur a sa beauté, elle a ses droits et son empire. Le repentir touche et pénètre les cieux plus vivement que l'innocence, et de là est venue cette pensée étonnante, que c'est un jour heureux que le jour où la douleur est entrée dans le monde. C'est qu'en effet l'homme est appelé par elle à des efforts de vertu qu'il n'eût pas connus dans son premier état, et que, pour le soutenir dans cette laborieuse carrière, des destinées plus hautes, et un prix plus noble, lui ont été proposés.

C'est cette belle pensée que Milton développe dans les dernières scènes du *Paradis perdu*. Il n'y a plus de nuits tranquilles dans Eden, plus de repas champêtres, plus de doux entretiens; l'amour et la beauté ont perdu leurs charmes. Adam ne connaît plus celle dont le sourire l'enchantait; le sourire est effacé de ses lèvres. Retiré dans l'épaisseur de la forêt, et étendu sur la terre, il maudit le jour où il est né. C'est ainsi que l'homme commence sa route dans ce monde nouveau, et le ministère de la femme est de le consoler, alors qu'elle-même est accablée sous le poids de ses peines.

Eve, qui avait suivi de loin son époux, et qui pleurait à l'écart, vit son affliction. Elle s'approcha de lui pour tâcher de calmer ses transports; mais il la repoussa durement, et la maudit elle-même. Elle ne se révolta point contre un coup si sensible, et qui partait d'une main si chère. Fondant en larmes, et les cheveux épars, elle se jeta à ses

Digitized by Google

pieds qu'elle embrassa, et ce fut alors qu'Adam put connaître le véritable amour et la vraie beauté. L'éloquence d'Eve est encore plus tendre que son action.

« Ne m'abandonne pas, Adam; le ciel m'est » témoin de l'amour sincère que je te porte en » mon cœur. J'ai péché innocemment, j'ai été » malheureusement trompée: je te conjure, je te » supplie, j'embrasse tes genoux; dans cette triste » extrémité, ne me prive point de ce qui me » donne la vie, de tes regards consolans, de ton » aide et de ton conseil. C'est là ma seule force, » et mon unique soutien. Si tu m'abandonnes, » quel sera mon appui? Que vais-je devenir? . . . » N'exerce pas sur moi ta haine, à cause du mal- » heur qui nous est arrivé. Je suis plus à plaindre, » plus misérable que toi. Nous sommes tous deux » coupables; mais tu as péché contre Dieu seul, » j'ai péché contre Dieu et contre mon époux. » J'irai, je me rendrai au lieu du jugement; là, » j'importunerai le ciel par mes cris; je tâcherai » d'éloigner de ta tête notre condamnation, et je » demanderai qu'elle tombe sur moi, sur moi seule » qui suis la cause de ton malheur. »

C'est ainsi que la générosité, le dévouement et les plus belles qualités de l'ame prennent leur source dans la douleur. Faut-il se plaindre d'un état qui ouvre un tel champ à la vertu? Tous les parfums qu'Eve aurait pu offrir dans son innocence, valent-ils un seul de ses accens qui portent la consolation dans un cœur désespéré? Voici un spectacle digne du ciel: ce sont deux infortunés qui se soutiennent mutuellement, et qui pleurent ensemble. « Leurs prières, dit Milton, percèrent » rapidement les portes célestes; et, parfumées » par le divin pontife, de l'encens qui fumait sur

Digitized by Google

» l'autel d'or, elles parurent devant le trône comme » les premiers fruits de la terre. »

. . . . . They pass'd
Dimensionless troagh heav'nly doors : then clad
With incense, where the golden altar fum'd,
By their great intercessor, came in sight
Before the father's throne. . . . . .

Voilà comment la perfection fut tirée du mal par des voies supérieures ; mais, lorsque l'homme fut entré dans ce plan d'éducation sévère, les douceurs de la vie champêtre ne lui convenaient plus ; il fallut quitter les bocages fleuris d'Eden. Un ange vient signifier à Adam qu'il est exilé sur la terre ; et en même-temps, pour lui faire comprendre quels travaux et quelles épreuves l'y attendent, il lui découvre tout le spectacle que la société devait offrir dans la suite des siècles. Cette fiction, qui remplit les deux derniers chants, donne au poëme de Milton une étendue que son sujet ne comportait pas. Il est malheureux que l'exécution en soit négligée, sur-tout dans la dernière partie ; mais le poëme se termine d'ailleurs de la manière la plus touchante et la plus noble. Adam et Eve, après avoir reçu les instructions de l'ange, avertis par l'épée des chérubins, qui étincelle sur la montagne, s'éloignent en pleurant ; ils jettent un dernier regard sur les bosquets du Paradis, et ce regard si attendrissant l'est encore moins que la première vue du monde solitaire où ils vont entrer. C'est là que Milton a mêlé la tristesse et la consolation avec une sensibilité admirable.

The World was all before them, where to choose
Their place of rest, and Providence their guide :
The hand in hand, with wand'ring steps and slow,
Troagh Eden took their solitary way.

« Le monde entier était ouvert devant eux, ils » pouvaient y choisir leur demeure ; la Providence » était

» était leur guide. Ils marchaient lentement, en
» se tenant par la main, et ils prirent leur route
» solitaire à travers la campagne. »

CH. D.

Les Souvenirs de madame de Caylus ; nouvelle édition, revue et corrigée. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Renard*, libraire, rue Caumartin, n°. 750, et rue de l'Université, n°. 922 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

MADAME DE CAYLUS n'eut pas la prétention de faire un ouvrage régulier. Pressée, par quelques amis, de peindre les personnages qu'elle avait connus à la cour, de raconter des anecdotes alors peu répandues, elle donna, sous le titre modeste de *Souvenirs*, le résultat des observations qu'elle avait faites. Laissant courir sa plume au gré de sa mémoire et de son imagination, elle ne met aucun ordre dans ses récits : lorsqu'un objet lui en rappelle un autre dont l'idée peut réveiller en elle une sensation agréable, quelqu'éloignées que soient les époques, quelle que soit l'analogie des rapports, elle ne se fait aucun scrupule de les lier ensemble. On voit enfin que madame de Caylus a autant travaillé pour son propre amusement que pour celui de ses amis. Quand l'ouvrage fut lu par ceux auxquels il était consacré, ils s'aperçurent peu de ce défaut. Le grand siècle leur était connu : curieux d'apprendre quelques particularités secrètes, ils ne recherchaient pas la méthode que l'on exige dans un historien. Le public, ensuite, n'eut pas moins d'indulgence ; il lut avec avidité

Digitized by Google

des *Souvenirs* qui lui rappelaient une cour qu'il avait admirée de loin. Quelques réflexions fines purent lui échapper, mais il saisit l'ensemble; et le style agréable de madame de Caylus acheva d'assurer le succès de son livre. Aujourd'hui, ce petit ouvrage n'a rien perdu de son prix; on peut même croire qu'il a gagné sous quelques rapports. Depuis qu'une multitude de mémoires sur le règne de Louis XIV, ont été publiés, on a vu, dans les *Souvenirs*, des nuances jusqu'alors imperceptibles, et l'on a trouvé l'explication de quelques observations délicates qui avaient été des énigmes pour la plus grande partie des lecteurs.

On doit peu s'étonner que madame de Maintenon soit le personnage principal de cet ouvrage. Madame de Caylus lui était unie par les liens du sang; elle lui devait son éducation et sa fortune : c'était donc à elle que devait être réservée la première place dans ses *Souvenirs*. Les écrivains modernes ont beaucoup parlé de cette femme célèbre; plusieurs ont paru croire que, dans sa jeunesse, sa conduite n'avait pas été exempte de reproches. Ils ont nommé quelques-uns de ses amans, et se sont sur-tout appuyés sur sa prétendue liaison avec Ninon de Lenclos. M. de Voltaire lui-même, qui, dans le *Siècle de Louis XIV*, avait parlé d'elle avec le respect que sa mémoire méritait, ne craignit pas de la montrer, dans un dialogue, appelant auprès d'elle mademoiselle de Lenclos, et lui proposant de se fixer à la cour à condition qu'elle se ferait dévote. Madame de Caylus, qui joint souvent la malice à la plus grande sincérité, ne dissimule aucun des défauts de madame de Maintenon : ainsi l'on peut s'en rapporter à son témoignage. Elle donne de la jeunesse de sa tante, une toute autre idée. Mariée à Scarron, à l'âge de quatorze ans (1),

(1) D'autres mémoires disent que madame de Maintenon avait seize ans quand elle épousa Scarron.

Digitized by Google

on la voit établir la régularité et la décence dans la maison de son époux. Cette maison, fréquentée par un grand nombre de jeunes gens attirés par la gaieté de Scarron, devient aussitôt le rendez-vous de la bonne compagnie. « C'est là, dit madame de Caylus, que cette jeune personne imprima, par ses manières honnêtes et modestes, tant de respect, qu'aucuns n'osèrent jamais prononcer devant elle une parole à double entente, et qu'un de ces jeunes gens dit : *S'il fallait prendre des libertés avec la reine ou avec madame Scarron, je ne balancerais pas, j'en prendrais plutôt avec la reine.* » Devenue veuve, madame Scarron se retire dans un couvent, et y vit avec une pension modique; ses sociétés se bornent à quelques femmes plus respectables que spirituelles. Madame de Caylus fait, à l'occasion de ses liaisons avec la maréchale d'Albret, une réflexion très-juste. « C'était, dit-elle, une femme de mérite, sans esprit; mais madame de Maintenon, dont le bon sens ne s'égara jamais, crut, dans un âge aussi peu avancé, qu'il valait mieux s'ennuyer avec de telles femmes que de se divertir avec d'autres. » On sait la manière dont elle fut connue de Louis XIV, et qu'elle dut à sa modestie et à sa sagesse l'honorable faveur dont elle jouit jusqu'à la mort du roi. L'idée qui reste de madame de Maintenon, après avoir lu les *Souvenirs* où elle est si bien peinte, c'est qu'elle n'abusa presque jamais de sa faveur. Elle fit peu de chose pour sa famille, ce qui la fit passer pour égoïste aux yeux de quelques-uns de ses parens : les affaires politiques l'ennuyaient; elle ne s'en mêlait qu'avec la plus grande répugnance; son goût le plus décidé était celui de la conversation; c'était là qu'elle déployait tous les charmes d'un esprit fin et délicat. On sent qu'un don aussi précieux, dans la société intime, devait plaire infiniment à un roi revenu des passions de la

Digitized by Google

jeunesse, avide des jouissances de l'esprit, et qui préférait au tumulte de la cour, le commerce d'une femme aussi sage qu'aimable. Madame de Caylus, en peignant les belles qualités de sa tante, lui conserve un certain air de *pruderie* qui se répandait en effet sur toutes ses actions : c'est à ce léger défaut qu'il faut attribuer l'espèce d'hypocrisie qui régna dans la grande société à la fin du règne de Louis XIV, et dont on se débarrassa si vîte dès le commencement de la régence.

Madame de Caylus fut témoin de l'établissement de la fameuse maison de Saint-Cyr. Elle raconte beaucoup d'anecdotes sur les représentations d'Esther, où elle joua alternativement plusieurs rôles. On voit que c'est à madame de Maintenon que l'on doit les deux derniers chefs-d'œuvre de Racine ; ce grand poète avait pour jamais abandonné le théâtre, quand son illustre protectrice réveilla son goût pour la poésie, et lui inspira deux conceptions aussi neuves que sublimes. Confidente des projets de sa tante, madame de Caylus parle de l'établissement de Saint-Cyr avec un enthousiasme qui n'a rien d'exagéré. « Les louanges qu'on lui donnerait, dit-elle, seraient » faibles et inutiles; il parlera, autant qu'il durera, infini- » ment mieux à l'avantage de ses fondateurs qu'on ne » pourrait faire par tous les éloges, et il fera toujours » desirer que les rois successeurs de Louis XIV, soient » non-seulement dans la volonté de maintenir un établis- » sement si nécessaire à la noblesse, mais de le multiplier » s'il est possible, quand une heureuse paix le leur per- » mettra. » Il paraît qu'alors tout le monde ne partagea pas l'enthousiasme de madame de Caylus. Quelques personnes pleines de raison et d'esprit pensèrent que madame de Maintenon avait tort de faire paraître trop souvent les demoiselles de Saint-Cyr aux regards de la cour. Nous ci-

Digitized by Google

terons à l'appui de cette opinion un passage très-curieux de madame de Lafayette. « Madame de Maintenon, dit-» elle, toujours occupée du dessein d'amuser le roi, y » fait souvent faire quelque chose de nouveau à toutes les » petites filles qu'on élève dans cette maison, dont on peut » dire que c'est un établissement digne de la grandeur » du roi, et de l'esprit de celle qui l'a inventé, et qui le » conduit; mais quelquefois les choses les mieux instituées » dégénèrent considérablement; et cet endroit qui, main-» tenant que nous sommes dévots, est le séjour de la » vertu et de la piété, pourra quelque jour, sans percer » dans un profond avenir, être celui de la débauche et de » l'impiété. Car de songer que trois cents jeunes filles qui » y demeurent jusqu'à vingt ans, et qui ont à leur porte » une cour remplie de gens éveillés, sur-tout quand l'au-» torité du roi n'y sera plus mêlée; de croire, dis-je, que » de jeunes filles et de jeunes hommes soient si près les uns » des autres sans sauter les murailles, cela n'est presque » pas raisonnable. » Madame de Lafayette avait raison de s'élever contre la trop grande publicité que l'on donnait aux spectacles de Saint-Cyr; mais on peut attribuer à une prévention mal fondée, son pronostic qui, dans les temps les plus corrompus, ne s'est jamais réalisé.

Une des parties les plus agréables des *Souvenirs*, c'est la peinture des personnages avec lesquels l'auteur a vécu : on y remarque des traits de physionomie qui ne peuvent être saisis que par une femme. Madame de Fontanges manquait d'esprit : ce défaut aurait pu être compensé par sa grande beauté; mais elle affectait une fausse sensibilité qui fatiguait Louis XIV. Voici comme madame de Caylus trace ce caractère : « Elle joignait, dit-elle, à ce peu d'esprit, » des idées romanesques que l'éducation de la province » et les louanges dues à sa beauté lui avoient inspirées;

Digitized by Google

» et dans la vérité, le roi n'a jamais été attaché qu'à sa » beauté : il était même honteux lorsqu'elle parlait et » qu'ils n'étaient pas tête à tête. On s'accoutume à la » beauté, mais on ne s'accoutume pas à la sottise tournée » du côté du faux, sur-tout lorsqu'on vit en même temps » avec des gens de l'esprit et du caractère de madame » de Montespan, à qui les moindres ridicules n'échap- » paient pas, et qui savait si bien les faire sentir aux autres » par ce tour unique à la maison de Mortemar. »

Le caractère de madame de Montespan occupe une grande place dans les *Souvenirs*. L'auteur loue, avec beaucoup d'impartialité, ses belles qualités ; mais elle ne lui pardonne ni la sécheresse de son cœur, ni son penchant à la raillerie, talent dont elle abusait souvent. « Elle por- » tait, dit-elle, des coups dangereux à ceux qui pas- » saient sous ses fenêtres pendant qu'elle était avec le » roi. L'un était, disait-elle, si ridicule, que ses meilleurs » amis pouvaient s'en moquer sans manquer à la morale ; » l'autre qu'on disait être honnête homme : oui, repre- » nait-elle, il lui faut savoir gré de ce qu'il le veut être. » Un troisième ressemblait au valet de carreau ; ce qui » donna même à ce dernier un si grand ridicule, qu'il a » fallu, depuis, tout son manége pour faire la fortune qu'il » a faite ; car elle ne s'en tenait pas à la critique de son » ajustement, elle se moquait aussi de ses phrases, et » n'avait pas tort. »

Madame de Maintenon avait plus d'un motif pour ne pas aimer madame de Montespan ; cependant ces deux femmes se plaisaient à converser ensemble ; elles avaient trop d'esprit pour ne pas s'apprécier, et malgré leurs divisions, quand l'occasion s'en présentait, elles s'empressaient de se rapprocher. Cette nuance délicate est parfaitement saisie par madame de Caylus. « Je me souviens,

Digitized by Google

» dit-elle, à propos de ce goût indépendant de leurs pro-
» cédés et de leurs mécontentemens, qu'elles se trouvèrent
» embarquées à faire un voyage de la cour dans le même
» carrosse, et je crois tête-à-tête. Madame de Montespan
» prit la parole, et dit à madame de Maintenon : *Ne*
» *soyons pas dupes de cette affaire-ci ; causons comme*
» *si nous n'avions rien à démêler ; bien entendu*, ajouta-
» t-elle, *que nous ne nous en aimerons pas davantage ;*
» *et que nous reprendrons nos démêlés au retour.* Madame
» de Maintenon accepta la proposition, et elles se tinrent
» parole en tout. »

On a pu, d'après les morceaux que nous avons cités, se faire une idée du style de madame de Caylus. Ce petit ouvrage renferme des particularités qui ne se trouvent pas dans les autres mémoires du temps. Cet avantage, joint à l'agrément de la narration, doit le rendre également précieux et aux personnes qui veulent étudier l'esprit du siècle de Louis XIV, et à celles qui ne cherchent, dans la lecture, qu'une distraction et un amusement.

P.

Cours de Déclamation, divisé en douze séances, par *Larive*. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Delaunay*, libraire, Palais du Tribunat ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le titre de cet ouvrage n'est pas juste : à la place de *Cours de Déclamation*, si l'auteur eût mis *Recueil de Déclamations*, il n'y aurait que des complimens à lui faire. M. Larive, ancien acteur du Théâtre-Français, a peut-être eu du talent; jamais le public n'en a été bien

Digitized by Google

persuadé : il joua long-temps à côté de le Kain, et l'on sait que les hommes qui attachent une grande importance aux spectacles ont de commun avec tous les êtres passionnés, d'être injustes dans leurs préférences et dans leurs exclusions. Ceux qui accordaient un mérite extraordinaire à le Kain, refusaient tout à Larive; et quand ce dernier se trouva chef dans son emploi, il y avait si long-temps que sa réputation était discutée, qu'il ne put vaincre entièrement les préventions. Il quitta le théâtre sans être regretté, y reparut sans exciter d'enthousiasme, et se retira encore sans qu'on s'aperçût de son absence; mais l'amour-propre, qui n'abandonne pas plus les vieux comédiens que les vieilles coquettes, inspira à M. Larive un singulier moyen de se rappeler au souvenir du public : il fit annoncer un Cours de Déclamation. Dans les capitales où il y a tant de désœuvrés, un petit ridicule peut perdre un homme d'une profession sérieuse; mais un ridicule bien franc, bien entier, réussit toujours à celui qui ne risque rien à se le donner. M. Larive eut la satisfaction d'assembler quelques curieux devant lesquels il déclama avec complaisance sur son talent, la pureté de ses mœurs, la délicatesse de son cœur, la sensibilité de son ame, la profondeur de ses réflexions, l'ancienne jeunesse de sa figure : il les entretint de son père, de sa première maîtresse, de ses voyages, de sa fierté, de sa colère; en un mot, il les fit payer pour venir l'entendre parler de lui, et il eut du succès. Je n'en suis pas étonné; c'est une chose si extraordinaire que cette franchise de vanité, qu'elle méritait d'avoir des spectateurs. Mais pourquoi se faire imprimer ?

Si M. Larive eût analysé deux ou trois des rôles dans lesquels il a obtenu un succès décidé, s'il nous eût révélé par quelle combinaison telle tirade avait produit beaucoup d'effet, son ouvrage n'aurait pas été sans utilité pour ceux

Digitized by Google

qui se destinent au théâtre ; il aurait pu même servir à ceux qui attachent du prix à lire agréablement. On se rappelle qu'autrefois nos meilleurs littérateurs ne croyaient pas au-dessous d'eux, lors des débuts d'acteurs, d'analyser des tirades de Corneille et de Racine. Dans le *Mercure*, Marmontel et La Harpe ont souvent prouvé qu'il n'appartient qu'aux hommes-de-lettres de remonter à la pensée des maîtres de la scène, et de découvrir aux comédiens l'expression qui convient à nos chefs-d'œuvre dramatiques : on eût toléré, dans M. Larive, la noble ambition de réunir dans un volume quelques observations échappées à ces deux littérateurs, et d'y joindre quelques conseils appuyés sur trente-trois ans d'expérience pratique ; mais il s'exprime tantôt en métaphysicien, tantôt en médecin, toujours en déclamateur, et jamais en maître de déclamation. S'il est vrai qu'il ne connaisse, pour jouer la comédie, d'autres principes que ceux qu'il professe, s'il a porté dans ses rôles le vague d'intention qu'on remarque dans son ouvrage, il est facile de concevoir pourquoi, avec tous les dons qu'il avait reçus de la nature, il est toujours resté dans la médiocrité. Ses idées sur l'illusion théâtrale sont fausses, puisqu'il affirme qu'il faut que l'acteur reporte dans ses rôles les émotions qu'il a éprouvées comme particulier ; tout ce qu'il débite à cet égard est contraire à la possibilité. Par exemple, il parle d'un grand effroi sous lequel il succomba étant jeune, et prétend que le souvenir de cette sensation lui a servi au théâtre. Peut-on à la fois avoir une frayeur telle qu'on en perde le sentiment de l'existence, et suivre la gradation du mal-aise auquel on cède ? Est-il possible de reporter ses idées sur une sensation éprouvée il y a dix ans, d'en réveiller en soi le souvenir, au moment où l'on représente sur le théâtre comme acteur ? M. Larive a toujours confondu la vérité naturelle

Digitized by Google

avec la vérité d'imitation, toujours brouillé ce qu'on exprime par le moyen de paroles apprises avec ce que l'on ressentirait véritablement; et cette faute de logique l'a fait déraisonner d'une manière étrange. Il prétend qu'il aurait mieux joué Warwick en sortant de prison qu'avant d'avoir été dans les fers : quel rapport y a-t-il entre la situation d'un comédien arrêté pendant la révolution avec cinq cent mille personnes, et la situation d'un héros envoyé en prison par celui qu'il a mis sur le trône ? M. Larive parle de la mélancolie qu'il aurait ajoutée à son rôle, et Warwick ne s'amuse pas à être mélancolique; il éprouve toute la colère de l'ambition trompée, toute la rage de l'orgueil humilié; tourmenté du besoin de la vengeance, il sent que, libre, il ébranlerait le trône de l'ingrat qui l'accable, et c'est là sa pensée dominante : encore une fois, qu'y a-t-il de commun entre Warwick envoyé à la tour de Londres par Edouard son rival, son ami et son maître, et M. Larive prisonnier par ordre des goujats d'un comité de section ? Il nous avoue encore que Tancrède lui a toujours rappelé ses plus douces émotions, et que ses plus douces émotions lui ont toujours rappelé Tancrède. Que cela est sentimental ! Puis il ajoute : « Ce rôle enchanteur est celui qui » allait le mieux à mon *ensemble;* il m'a convaincu que » tout l'art qu'emploie le premier talent pour représenter » un caractère contraire au sien, ne peut atteindre la » vérité d'un acteur médiocre, lorsque son rôle a un rap- » port direct avec le caractère que lui a donné la nature. » On pourrait dire de cet acteur qu'il a tout mesuré à sa taille. En voici une preuve sans réplique.

« Si la *religion* nous a donné les Bourdaloue, les Bos- » suet, les Massillon, etc., nous ne les devons peut-être » qu'au charme qu'ils trouvaient à réciter en public leurs » éloquens ouvrages, à être témoins des émotions pro-

Digitized by Google

» fondes qu'ils communiquaient à un auditoire nombreux, » et des larmes qu'ils faisaient verser. »

Nous ne combattrons point l'indécence d'une pareille supposition, ce serait déshonorer des noms illustres; mais nous demanderons à M. Larive comment il n'a pas senti, en relisant sa phrase, que, si elle était vraie, ce ne serait pas la *religion*, mais la *vanité* qui nous aurait donné Bourdaloue, Bossuet et Massillon, et qu'il y a sottise à mettre les productions du génie sur le compte de la vanité, parce que la vanité, très-petite de sa nature, n'a jamais enfanté que de petites choses: elle fera naître un *Cours de Déclamation*, mais jamais une grande pensée, encore moins un ouvrage sublime. Nous croirons, puisque M. Larive le dit de lui-même, qu'il est né sensible et délicat; et c'est pour cela que nous le prierons de ne pas chercher à expliquer ce qu'il y a dans l'ame des grands-hommes qui ont toujours été modestes, et dont les écrits honorent l'humanité, la France, et la religion qui les a inspirés. Passe encore lorsqu'il s'écrie :

« Divine Melpomène! je te dois les sensations les plus » délicieuses de ma vie : que ne puis-je en ce moment te » peindre aussi vivement que je le sens! je donnerais à tous » les hommes le desir de vivre sous tes lois. »

Qu'est-ce que Melpomène? Est-ce la muse de la tragédie? Mais alors ce n'est qu'une fiction, et l'on ne conçoit pas comment tous les hommes pourraient recevoir de M. Larive le desir de vivre sous les lois d'une fiction. Melpomène est-elle ici la tragédie proprement dite? mais comment pourrait-on vivre sous ses lois? La tragédie n'a pas de lois, quoiqu'en littérature on reconnaisse des règles pour composer des drames tragiques. Jamais Sophocle, Eschyle, Euripide, n'ont prétendu que les hommes dussent vivre sous les lois de leurs conceptions

Digitized by Google

dramatiques; Corneille et Racine n'ont jamais rien dit de pareil non plus. Que signifie donc la phrase de M. Larive? Veut-il que nous jouions tous la tragédie? Il sait bien que cela n'est pas possible, et que toutes les fois que le peuple chausse le cothurne et s'arme d'un poignard, le monde n'en va pas mieux. Voyons si la fin de sa tirade nous en expliquera le commencement:

« Oui, la voix de Melpomène est la seule qui ait le pou-» voir d'électriser les ames. »

Si la fiction du malheur avait seule le pouvoir d'électriser les ames, quelle pitié inspireraient des infortunes réelles? La voix d'un général à la tête de son armée, la voix d'une femme implorant la clémence d'un juge, la voix d'un factieux s'adressant à la populace, ont le pouvoir d'électriser les ames au moins autant que la voix de Melpomène. M. Larive, qui se peint à chaque page de son livre comme un amant passionné de la nature, comme un sauvage habitant des bois, accorde tout à l'imitation, et ne laisse rien à la réalité : c'est mettre le lecteur dans la nécessité de croire que le sauvage n'est pas plus naturel que l'écrivain.

« Que l'homme écoute son ame, qu'il la nourrisse des » nobles sentimens, des passions généreuses, des vertueux » élans d'enthousiasme que Melpomène exprime, qu'elle » met en action, et tous les vices honteux disparaîtront, » et la vertu reprendra tout son empire! »

On pardonne à un comédien de ne pas savoir qu'il n'y a de morale utile que celle qui est obligatoire, et que toute la morale des spectacles n'est bonne à rien, parce que personne n'est obligé d'y conformer sa conduite; mais, avant M. Larive, qui s'était avisé de compter sur la tragédie pour rétablir l'empire de la vertu? Le ridicule de cette déclamation nous dispense d'en citer d'autres; mais

Digitized by Google

nous pouvons affirmer que les apostrophes à la divine Vérité, à la divine Nature, valent bien l'invocation adressée à la divine Melpomène : l'ouvrage fourmille de morceaux de ce genre. Voici du sérieux :

« Le théâtre est l'école des mœurs; il est aussi l'école des » passions. C'est à la représentation d'une belle tragédie » que *souvent* une jeune et *honnête* personne laisse échap- » per son premier soupir; c'est là qu'elle sent le besoin » d'aimer : la tendre inquiétude qui la tourmente, pour la » première fois, ne la quitte plus qu'elle ne se soit fixée » *sur un objet.* On ne saurait donc trop veiller à ce que les » passions y soient exprimées avec une vérité décente, ni » par conséquent être trop sévère sur le choix des sujets » qui peuvent inspirer, d'une manière plus ou moins pure » et chaste, des sentimens d'où dépendent le bonheur ou » le malheur de la jeunesse. »

Nous avouons que toute notre sagacité ne va pas jusqu'à comprendre comment une jeune personne honnête laisse souvent échapper son premier soupir amoureux à la représentation d'une tragédie, ni comment on pourrait veiller à la pureté et à la chasteté d'une tendre inquiétude conçue à l'aspect de héros tragiques. S'il était vrai que le théâtre produisît cet effet, il faudrait l'interdire à toutes les jeunes personnes, ou leur inspirer d'avance le plus profond mépris pour cette partie représentative qu'on appelle aujourd'hui un art, et que Molière appelait un métier (1). Au reste, il n'appartenait qu'à M. Larive de nous apprendre que le théâtre est l'école des passions; cela dérangera

(1) Mademoiselle Clairon à laquelle le maréchal de Richelieu reprochait d'être toujours princesse, mademoiselle Clairon qui a tant fait sonner les priviléges de son *art*, est plus modeste dans une lettre adressée à M. Larive, et qu'elle ne croyait pas destinée à l'impression; elle dit tout simplement : Dans le *métier* que vous faites.

Digitized by Google

beaucoup les idées de ceux qui croient que les passions n'ont pas de maîtres : maintenant on pourra apprendre à avoir des passions, et choisir les sujets qui peuvent en inspirer d'une manière pure et chaste.

Comme moraliste, monsieur le professeur de déclamation croit devoir veiller sur les mœurs, et voici une de ses réflexions : « Si les mères se faisaient un devoir d'instruire » leurs filles, *dès leur enfance*, de tout ce qu'elles ont à » craindre de la séduction, il y en aurait beaucoup moins » de séduites. » Au nom de toutes les mères, nous prions M. Larive de nous apprendre comment on peut révéler à une fille, dès son enfance, les dangers de la séduction, sans la corrompre. Jusqu'à présent les mères, dignes de ce nom, ont cru qu'elles devaient garantir leurs filles des dangers de la séduction, et non les initier dans le secret de cet art infâme. Peu de jeunes personnes succombent par ignorance dans le siècle où nous sommes, et les chutes au contraire ne viennent que d'une éducation qui ne laisse plus rien à deviner à la pudeur.

Dans cet ouvrage, tout est pris au sérieux, et par conséquent à contre-sens; on peut juger de la vérité de notre assertion par l'anecdote suivante :

« Une ancienne actrice, en donnant des leçons à une » jeune personne en qui elle voulait provoquer des mou- » vemens de dignité, de tendresse et de désespoir, lui de- » manda ce qu'elle ferait si elle était abandonnée d'un » amant chéri; la jeune élève répondit qu'elle en prendrait » un autre. *Fuyez !* lui dit-elle, vous n'êtes digne ni de » sentir, ni de jouer la tragédie. »

Le *fuyez* est admirable, et la conclusion plaisante. Depuis quand les femmes qui se consolent de la perte d'un amant par l'admission d'un autre, ne sont-elles pas dignes de jouer la tragédie? Est-il d'usage qu'elles se tuent après

Digitized by Google

avoir poignardé l'infidèle? est-il même dans l'ordre qu'elles attendent qu'on les quitte? Et si la jeune élève avait répondu à la vieille institutrice: « Jamais je n'aurai d'a- » mant, » celle-ci ne se serait-elle pas écrié encore : « *Fuyez!* vous n'êtes digne ni de sentir, ni de jouer la » tragédie. » En vérité, avec son *Cours de Déclamation*, M. Larive nous privera d'acteurs et d'actrices; car il exige tant de connaissances, de vertu, de privations, de dignité, de ceux qui montent sur le théâtre, que bientôt il n'y aura plus de débuts; et parmi les moyens qu'il propose pour conserver les spectacles, il a oublié celui d'interdire aux jeunes élèves la lecture de son ouvrage : nous croyons bien mériter de Melpomène en réparant cet oubli.

Au reste, que l'auteur nous excuse si nous avons parlé de lui : comme il est question de lui à chaque ligne, nous ne pouvions rendre compte de ses idées sans le rencontrer; mais nous aurions préféré qu'il se fût mis moins en évidence. Nous pouvons de même assurer que notre intention n'est point de blesser ceux qui se consacrent à l'amusement du public : tous les acteurs raisonnables ne vantent point leur profession au-delà de ce qu'elle vaut; ils en connaissent les agrémens et les désagrémens; et plus ils ont de talent, plus ils cherchent à se faire valoir dans le monde par leurs qualités personnelles : hors du théâtre, ils oublient le théâtre; et c'est ainsi que, sans mépriser l'état que l'on professe, on parvient à s'élever au-dessus sans risquer d'être accusé de vanité.

L. C.

Digitized by Google

Suite des Souvenirs de Félicie.

L'HISTOIRE dit que le fils de Crésus, né muet (sans surdité), prit subitement l'usage de la parole, en voyant son père prêt à être frappé par un soldat ennemi ; et qu'un puissant effort de la nature déliant tout-à-coup ses organes, il s'écria : *Soldat, ne tue point Crésus !*... J'ai été témoin dans mon enfance d'une chose à-peu-près semblable, et qui m'a tellement frappée, quoique je n'eusse alors que sept ans, qu'elle est restée parfaitement présente à ma mémoire.

La comtesse de Sercey, ma tante, conduisit aux eaux de Bourbon-Lancy, son mari, tombé en apoplexie, et paralytique de la moitié du corps. Il était depuis deux mois aux eaux, et toujours dans le même état, dans son lit, privé de la parole, ne donnant aucun signe de connaissance, ne pouvant faire le moindre mouvement de son bras droit, ni même soulever la main de ce côté, lorsque ma tante reçut une lettre de M. de Chézac, commandant de la marine (nous étions alors en guerre avec l'Angleterre), qui lui faisait le détail d'une action extrêmement brillante du jeune Sercey, âgé de seize ans, qui servait dans la marine (1). Dans un combat, il s'élança le premier à l'abordage, et, malgré plusieurs blessures, il fit des prodiges de valeur. Le vaisseau ennemi fut pris, et, le combat fini, on questionna le jeune Sercey pour le panser, parce qu'il était couvert de sang : *Je crois*, dit-il, *que c'est le sang des Anglais, car je n'ai rien senti.* C'était bien le sien ; il avait trois blessures, mais qui n'étaient pas dangereuses.

(1) Ce jeune homme, qui donnait de si belles espérances, mourut deux ans après. L'un de ses frères, engagé dans la même carrière dès l'âge de dix ans, a montré le même courage, et le mérite et les vertus que les années peuvent seules développer.

Sa

Digitized by Google

Sa mère reçut, avec la lettre de M. de Chézac, un billet écrit de la main de son fils.

Madame de Sercey, pensant qu'il n'était pas impossible que son mari eût conservé une sorte de connaissance intérieure, résolut de lui lire ce détail. Il y avait dans la chambre sept ou huit personnes; j'étais dans ce nombre. On ouve tous les rideaux, en entoure le lit; je me mis à genoux sur un tabouret, au pied du lit, les yeux attachés sur le malade, qui parut ne faire aucune attention à tout ce mouvement: mais quand ma tante, se plaçant à son chevet, eut prononcé le nom de son fils, en lui disant que cet enfant (qu'il chérissait particulièrement) s'était couvert de gloire, une émotion très-marquée se peignit sur son visage; il regarda fixément madame de Sercey, qui lût alors à haute voix et en prononçant doucement, la lettre de M. de Chézac. Lorsqu'elle eut fini, on vit deux larmes couler sur les joues du malade; et, au même instant, soulevant ce bras immobile et glacé depuis trois mois, il joignit ses deux mains, les éleva vers le ciel, en s'écriant distinctement: *O mon Dieu!*.... Tout le monde fondit en pleurs; on crut le malade guéri, mais ce miracle de la sensibilité ne fut produit que pour donner à ce tendre père une dernière jouissance paternelle; sa dernière lueur d'intelligence fut un mouvement passionné de joie et de gratitude pour l'Être suprême; il recouvra toute son existence durant quelques minutes; il ne la reprit plus, et il mourut peu de mois après. J'ai décrit cette scène à un peintre, il y a deux ou trois ans, et on en a fait un tableau qui la représente assez fidèlement (1).

Mademoiselle Bagarotti, l'amie de madame la princesse de Conti, vient de mourir; elle a laissé beaucoup de dettes: son bien et son mobilier n'ayant pu suffire pour les acquitter, il restait 40,000 francs dont les créanciers se trouvaient frustrés. Madame la princesse de Conti ne vou-

(1) Ce petit tableau est entre les mains de madame de V*****.

Digitized by Google

lant point que la mémoire d'une personne qu'elle a aimée soit souillée d'une telle tache ; s'est engagée avec les créanciers à payer cette somme entière de 40,000 francs ; et pour en acquitter sur-le-champ une partie, elle a vendu quelques diamans. Cette action est d'autant plus belle, que madame la princesse de Conti est la moins riche de toutes les princesses ; on peut même dire qu'elle est très-pauvre pour l'état que son rang l'oblige à soutenir. Ceci me rappelle un mot touchant. M. **** était au lit de la mort ; son ami intime, l'abbé de *****, le vit très-agité, et le pressant de lui confier ce qui l'inquiétait, M. **** lui avoua qu'il avait beaucoup de dettes, et qu'il croyait que son bien ne suffirait pas pour les acquitter. Eh quoi! » lui répondit l'abbé de *****, peut-on craindre de mou- » rir insolvable, quand on laisse après soi un ami qui a de » la fortune ?..... » En effet, après la mort de M. ****, l'abbé de ***** paya toutes les dettes, qui montaient à 50,000 francs.

D. GENLIS.

(La suite dans un prochain numéro.)

SPECTACLES.

THÉATRE FEYDEAU.

Un Quart d'heure de Silence, opéra comique en un acte, paroles de M. *Guillet*, musique de *Gaveaux*.

L'IDÉE de cette bagatelle est revendiquée par l'ancien théâtre Italien et par celui du Vaudeville. L'exécution, qui seule appartient à l'auteur, est très-médiocre. C'est la première fois que M. Guillet paraît dans la carrière dramatique. Son début, comme on voit, n'est pas fort

Digitized by Google

brillant. On l'a cependant demandé avec l'auteur de la musique; mais c'est à celui-ci et au jeu des acteurs, surtout de madame Saint-Aubin et de Gavaudan, qu'est dû le très-petit succès qu'a obtenu la pièce. Si elle eût été jugée avec la même rigueur que *la Petite Maison*, elle n'eût peut-être pas duré plus long-temps. Mais soit que le parterre ne fût pas le même, soit qu'il fût honteux des excès auxquels il s'étoit livré dernièrement, il s'est montré ce jour-là extrêmement débonnaire.

Augustine, jeune fille qui témoigne le plus vif empressement de cesser de l'être, ouvre la scène. Elle est légère, coquette, étourdie, sur-tout babillarde. Cousine de Floricour, dont elle meurt d'envie d'être à l'instant la femme, elle en est aimée, autant qu'on peut l'être d'un jeune évaporé, d'un dissipateur extravagant, qui, tout occupé des moyens les plus expéditifs de se ruiner, annonce qu'il va quitter la campagne pour se fixer à Paris, qu'il a déjà renouvelé trois fois son ameublement depuis la mort toute récente de son père, et qu'il veut changer de forts chevaux de Normandie pour des chevaux anglais, si maigres qu'ils sont *transparens*. Ce Floricour est une faible copie d'originaux connus, et beaucoup meilleurs. Quand on l'annonce à sa cousine, elle est dans un grand négligé, s'impatiente de ce qu'il se présente si matin, met à la hâte un chapeau, et témoigne une frayeur extrême qu'il ne lui aille pas bien. Effectivement, le cousin lui déclare, en franc campagnard, qu'il la trouve un peu pâle. « Ah! mon dieu! » c'est ce maudit chapeau. » Et aussitôt le chapeau est en l'air. Le cousin dit qu'il vient pour épouser. La cousine répond à peu-près qu'il est le bien venu, et qu'elle ne demande pas mieux que d'être épousée. Le père d'Augustine, Dorval, qui connaît tous les défauts de sa fille et de son neveu, se trouvant seul avec Augustine, s'efforce de

Digitized by Google

ralentir cette fureur de mariage; prétend au moins qu'elle diffère un peu pour avoir le temps de se corriger de quelques-uns de ses défauts; de sa loquacité, par exemple. Elle se prétend calomniée, soutient qu'elle n'a pas le faible qu'on lui impute, offre de prouver qu'elle sait se taire comme une autre. M. Dorval répond qu'elle n'est pas seulement capable de garder le silence un quart-d'heure consécutif. « Je parie le contraire, s'écrie-t-elle. — Je le veux bien, que parions-nous ? — Mon mariage pour ce soir, contre un célibat éternel. » La gageure est acceptée. Augustine a une soubrette qui, comme de raison, a aussi un amant, et veut bien subir la même épreuve, et la même peine si elle succombe. Elles se promettent un succès d'autant plus facile, qu'elles se croient certaines que les amoureux ne viendront pas troubler leur solitude.

Ainsi qu'on prélude aux jeûnes du carême par trois jours de fête, le père accorde trois minutes de babil avant d'entrer dans le silence. Dieu sait comme on en profite. Après un assaut de paroles, de chants et de volubilité, les deux babillardes, excédées, tombent chacune dans un fauteuil, se tournent le dos, et se placent aux deux bouts du théâtre, pour éviter la tentation. Une marchande de modes se présente, étale et fait valoir les plus élégantes nouveautés, prie Angélique « de concentrer particulièrement toute l'attention de ses regards » sur un bonnet qu'elle lui désigne. Eloquence perdue ! Pas un mot n'échappe à la maîtresse ni à la suivante. Des tentateurs plus dangereux qu'un carton de modes, sont suscités par le père. Les deux amans paraissent. Les discours les plus tendres, les plus passionnés, les plus pressans, ne peuvent faire ouvrir la bouche aux belles silencieuses. Les reproches, les injures ne sont pas plus efficaces. Au lieu de les croire folles, comme il était assez naturel, Floricour et son valet

Digitized by Google

s'imaginent qu'elles sont infidelles, leur écrivent un billet de congé et s'en vont. Augustine regarde sa montre. Treize minutes se sont écoulées. Elle croit n'avoir plus d'importuns à craindre, et pouvoir abréger son tourment. Le flux de paroles recommence à rouler. La soubrette, pour n'être pas complice, se bouche les oreilles. Le père paraît, sa fille est confondue. Cependant, il veut bien ne pas user à la rigueur de tous ses droits, et n'exiger que six mois de délai pour le mariage. « Quoi, s'écrie douloureusement » Angélique, six mois de pénitence pour deux minutes de » plaisir ! » Floricour survient, apprend la cause du silence qui l'avait désolé, et se désespère de nouveau. Dorval observe que six mois sont bientôt passés ; que ce temps suffira à peine pour préparer une maison élégante à Paris ; que ses enfans y auront d'autant plus d'agrément, qu'ils y seront sans lui. Floricour proteste qu'il aime mieux renoncer à Paris qu'au plaisir de vivre avec Dorval. Le bon père se laisse attendrir, et le mariage est conclu sur-le-champ.

La musique a été jugée légère et gracieuse, quoiqu'un peu inférieure à celle de quelques autres opéra du même compositeur. Le public, toujours constant dans sa bienveillance pour madame Saint-Aubin, l'a redemandée fort vivement à la fin de la pièce, après l'avoir constamment applaudie tout le temps qu'elle a duré.

ANNONCES.

Le Newton de la Jeunesse, ou Dialogues instructifs entre un père et ses enfans, sur la physique, l'astronomie et la chimie ; ouvrage qui met les loix et les phénomènes de la nature à la portée des conceptions les moins formées et des personnes sans instruction, avec cette épigraphe : « Expliquez de bonne heure à vos enfans les faits » naturels qui se passent journellement sous leurs yeux, et vous en » ferez des hommes ; indiquez-leur, si vous le savez, la raison pour » laquelle un fruit mûr se détache de l'arbre, et vous leur donnerez

Digitized by Google

» la clef du système de l'univers. » Traduction de l'anglais, par T. P. Bertin. 3 vol. in-18, ornés de 5 planches. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez l'éditeur, et chez les libraires Debray, Billois, Mongie, Marchand, Favre, Pigoreau, et le Normant.

Des Loix sur la garantie des animaux, ou Exposé des cas rédhibitoires, suivant le droit ancien et moderne, avec un plan pour améliorer cette législation; et une Instruction utile aux propriétaires, aux marchands de chevaux etc., pour reconnoître les cas qui peuvent entrer dans la garantie; par P. Chabert, directeur de l'école vétérinaire d'Alfort, de la légion d'honneur, membre et associé de l'institut national, de la société d'agriculture de Paris; et C. M. F. Fromage, professeur à l'école vétérinaire d'Alfort, membre associé de l'athénée d'Alençon, et de la société d'agriculture et de commerce de Caen. In-8°. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez mad. Huzard, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon; Rondonneau, libraire, place du Carrousel.

Le *Rudiment des Dames*, pour apprendre en trois mois la langue française et l'orthographe, par principes raisonnés. Cet ouvrage, qui convient parfaitement aux personnes dont les premières études ont été négligées, est démontré par son auteur, le C. P. G. Galimard, professeur de langue française et de belles lettres, auteur de plusieurs ouvrages relatifs à l'éducation. Sixième édition, ornée de figures, augmentée de stances et fables, où chaque partie du discours pour l'explication de laquelle l'exemple est cité, se trouve soulignée; suivie d'un *Traité d'Arithmétique* à l'usage des dames qui se destinent au commerce.

Prix : le Rudiment seul, 1 fr. 50 c.; avec le Traité de Calcul, 2 fr. 50 c.; le Traité seul, 1 fr. pour Paris, et chacun 50 c. de plus par la poste. A Paris, chez l'Auteur, rue Montmartre, au coin du passage du Saumon, maison de l'apothicaire; Martinet, libraire, rue du Coq Saint-Honoré, n. 12.

Le Taureau, par L. F. Jauffret. Un volume in-18, orné d'une fig. dessinée par Monnet. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez Demoraine, imp., lib., rue du Petit Pont, n°. 970.

Magasin des Enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves. Par madame Le Prince de Beaumont. Nouvelle édition, ornée de fig. Quatre vol. in-18. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Gérard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 44.

Mémorial universel, contenant un abrégé de l'histoire romaine, les événemens extraordinaires arrivés sous les premiers empereurs, des notes sur les grands hommes de Rome et sur les coutumes des Romains — Un abrégé de mythologie. — Un abrégé de l'histoire grecque, de la vie des plus fameux philosophes grecs, des notes sur les mœurs de la Grèce. — Les principales difficultés de la langue française, avec les participes traités en trois règles d'une manière nouvelle. — La géographie départementale. — Un abrégé de l'histoire de France, règne par règne — Des notes sur les savans que la France a produits, etc.; par M. Collin, ancien professeur de belles-lettres et de philosophie, tenant actuellement une maison d'éducation. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c., 3 et fr. 50 c. par la poste.

Le Plutarque de la Jeunesse, ou Abrégé des vies des plus grands hommes de toutes les nations, depuis les temps les plus reculés jusqu'à

Digitized by Google

nos jours, au nombre de 212, et ornées de leurs portraits en médaillon; ouvrage élémentaire, propre à élever l'ame des jeunes gens, et à leur inspirer les vertus utiles à la société; rédigé par Pierre Blanchard, deuxième édition, revue et corrigée par l'auteur. Quatre vol. in-12 de plus de 400 pages chacun. Prix: 12 fr., et 16 fr. par la poste.

A Paris, chez Le Prieur, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 278.

XIV à XXIV°. cahiers de la *Bibliothèque commerciale*, seconde souscription; ouvrage destiné à répandre les connoissances relatives au commerce, à la navigation, etc.; par J. Peuchet, membre du conseil du commerce au ministère de l'intérieur, etc. Ces onze cahiers, de 528 pages *in*-8°. contiennent entr'autres les articles suivans. Notice historique des traités de commerce conclus entre la France et l'Angleterre en 1787; — de la démonétisation de l'or, relativement au commerce intérieur et extérieur; — Banque de France; — résultat de ses opérations en l'an XI; — notice sur le lin de la Nouvelle-Zélande; — mémoire sur le commerce, les productions et fabriques de la Grande-Bretagne; — mémoire sur le commerce entre la France et le Portugal; — son état avant la révolution; — de la puissance maritime des Anglais considérée à l'égard des neutres; — conventions maritimes pour le maintien de la liberté de la navigation marchande neutre, entre la Russie et le Danemarck, et entre la Russie et la Grande-Bretagne; — divers mémoires sur les douanes; — de l'influence des douanes sur les manufactures françaises; — situation actuelle du commerce de la Russie; — considération sur les moyens d'encourager le commerce, etc. etc. etc. Le prix de l'abonnement de la troisième souscription, est de 21 francs pour recevoir, franches de port, 24 livraisons, et 12 francs pour 12 livraisons. La lettre et l'argent doivent être affranchis. On peut envoyer le prix de la souscription en un mandat sur Paris.

On souscrit à Paris, chez P. Buisson, lib., rue Hautefeuille, n°. 20.

La Mythologie comparée avec l'Histoire, ouvrage destiné à l'éducation de la jeunesse; par M. l'abbé de Tressan, et adopté pour les lycées et écoles secondaires, par MM. les commissaires du gouvernement. Nouvelle édition, revue et augmentée par l'auteur, qui y a ajouté des recherches sur l'ancienne religion des habitans du Nord. Deux vol. in-12, ornés de 16 planches en taille-douce, dans le goût antique, représentant 75 sujets. Prix: 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste. — Le même ouvrage, en deux vol. in-8°., fig., sur beau papier d'Auvergne, prix: 12 fr., et 14 fr. 25 cent. par la poste. A Paris, chez Gl. Dufour, libr., rue des Mathurins S. Jacques, près celle Sorbonne.

Rivalité de la France et de l'Angleterre, depuis la conquête de Guillaume, duc de Normandie, en 1066; jusqu'à la rupture du traité d'Amiens, par l'Angleterre; par le citoyen Vaublanc, membre du corps législatif. Un vol. in-8°. Prix: 4 fr. 50 c., et 6 fr. par la poste. A Paris, chez Bernard, libraire de l'école polytechnique et des ponts et chaussées, quai des Augustins, n°. 31; et chez Mongie, au Palais-Egalité.

Télémaque, poëme en vingt-quatre chants, sur le texte de Fénélon, en regard des vers français, notes et citations des auteurs grecs et latins imités. Six vol. in-12, brochés, édit. de P. Didot l'aîné: papier vélin, 48 fr.; carré fin d'Angoulême, 32 fr.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres.—La motion si attendue de M. Wilberforce, relativement à l'abolition de la traite des nègres, a passé hier, dans la chambre des communes, à la majorité de 75 voix. MM. Pitt et Fox l'ont soutenue.

On prépare une expédition secrète pour laquelle on dispose des bateaux de transport, dont le nombre forme vingt mille tonneaux.

Une consultation a eu lieu entre six médecins relativement à la santé du roi. Un journal dévoué au premier ministre, dit à ce sujet, que si ce rapport obligeait de recourir à la sagesse du parlement, les mesures à prendre seraient sans doute dirigées par M. Pitt; dont les importans services rendus à sa majesté, pendant l'année 1788, seront toujours présens à la reconnaissance du peuple. Le *Morning-Chronicle* s'indigne qu'on puisse supposer que le parlement de la Grande-Bretagne se laisse diriger par le ministre.

On dit que l'importante place de Belgrade est au pouvoir des insurgés de la Turquie.

D'après des lettres de Corfou, il arrive continuellement, dans les ports de la république des Sept Isles, des vaisseaux de guerre russes venant de la mer Noire. *(Publiciste.)* Mais le *Journal de Paris* dit que la lunette des *voyans* grossit les objets.

L'archiduc Charles s'est démis, dit-on, de ses fonctions de grand-maître de l'ordre Teutonique, en faveur de son frère l'archiduc Victor-Antoine.

M. Acton, ministre de la cour de Naples, entièrement dévoué au cabinet britannique, est, dit-on, remplacé par le chevalier Micheroux, qui a toujours été d'un système opposé. *(Publiciste.)*

— Des lettres écrites de Montevideo, et reçues au Férol, annoncent que le capitaine d'un navire entré dans la rivière de la Plata, a déclaré avoir vu au Cap de Bonne-Espérance le célèbre Lapérouse, arrivé depuis peu avec dix neuf de ses compagnons d'infortune, dans une barque construite par eux-mêmes, d'une terre inconnue et déserte, sur laquelle ils avaient été jetés. La personne qui écrit de Montevideo, dit avoir lu le rapport du capitaine. Les premières nouvelles du Cap vont confirmer ou détruire des espérances accueillies si souvent et avec tant d'intérêt, par toutes les nations civilisées, et si constamment déçues.

(Moniteur.)

Digitized by Google

PARIS.

—Le 21 prairial, à quatre heures du matin, la cour de justice criminelle de la Seine, statuant sur la conspiration, après un délibéré de vingt heures, a rendu un arrêt qui condamne *à la peine de mort :* Georges Cadoudal, Bouvet de Lozier, Russillion, Rochelle, Armand Polignac, d'Hozier, de Rivière, Louis Ducorps, Picot, Lajolais, Coster-Saint-Victor, Deville, Armand Gaillard, Joyaut, Burban, Lemercier, Lelan, Cadudal, Mérille, Roger; *à deux ans de prison :* le général Moreau, Jules Polignac, Léridant, Rolland, la fille Hisay; *acquitté :* Victor Couchery, David, Hervé, Lenoble, Rubin-la-Grimaudière, Noël Ducorps, Datry, Even, Troche père, Troche fils, Monnier et sa femme, Denand et sa femme, Verdet, Spin, Dubuisson et sa femme, Caron, Gallais et sa femme.

Denand et sa femme, Dubuisson et sa femme, et Verdet, sont renvoyés à la police correctionnelle.

—Plusieurs des condamnés à mort ont obtenu leur grace. Savoir : Armand Polignac, de Rivière, Lajolais, Bouvet de Lozier, Russillion, Armand Gaillard, Louis Ducorps, Rochelle.

—On prétend que l'empereur a dit à madame Polignac, qui sollicitait la grace de son mari : « Ils sont bien coupables » ceux qui engagent leurs plus fidèles serviteurs dans des » entreprises aussi criminelles, et aussi follement conçues. » Ils ne pourraient être justifiables d'exposer ces jeunes » gens que dans le cas où ils auraient partagé leurs » périls. » (*Journal des Débats.*) Et à la mère de Rochelle : « Les crimes des enfans sont souvent le fruit de la mau- » vaise éducation qu'ils ont reçue de leurs parens ».

— On dit que l'ambassadeur Hédouville revient à Paris, par congé, et laisse à Pétersbourg un chargé d'affaires.

— On mande de *Strasbourg*, que les électeurs de Bade, Bavière, Hesse, Wurtemberg, le landgrave de Hesse-Darmstadt, et quelques autres princes allemands, ont déjà envoyé de nouvelles lettres de créance à leurs ministres et agens diplomatiques à Paris. (*Journal des Débats.*)

—On annonce que l'empereur d'Allemagne et le roi d'Espagne ont aussi expédié à leurs ambassadeurs, à Paris, de nouvelles lettres de créance. Déjà même on désigne le prince d'Esterhasy, d'autres disent le prince Zinzendorff, comme devant être envoyé à Paris pour féliciter l'empereur des Français au nom de celui d'Allemagne. (*Publ.*)

—Il n'existe, dit le *Journal Officiel*, aucune inquiétude sur la tranquillité du continent. Toutes les idées de coalition

Digitized by Google

sont des chimères enfantées par des cerveaux anglais. Toutes les rumeurs débitées, soit par des joueurs à la baisse, soit par des esprits malades, sur notre état, tant intérieur qu'extérieur, sont également destituées de fondement.

— Barfleur, bombardé par les Anglais, n'a éprouvé aucun dommage. L'ennemi s'est retiré, à l'exception d'une frégate et de deux cutters.

— Un décret impérial, du 11 prairial, ordonne que les évêques procéderont de concert avec les préfets, à une nouvelle circonscription des succursales; et jusqu'à ce que les nouveaux plans soient rendus exécutoires, les desservans des succursales existantes, et provisoirement approuvées, jouiront, à dater du 1er messidor prochain, d'un traitement annuel de 500 fr., au moyen duquel traitement ils n'auront rien à exiger des communes, si ce n'est le logement. Ce traitement leur sera payé par trimestre, et sur la présentation d'un brevet signé de l'archi-trésorier de l'Empire, qui leur sera délivré, ainsi qu'aux curés, à compter du 1er vendémiaire de l'an 13.

— Un autre décret a été rendu le 13 prairial, contenant des actes d'indulgence et de bienfaisance, destinés à marquer l'avénement de Napoléon à l'empire. Il est partagé en cinq titres, savoir :

Titre Ier. Mise en liberté des individus condamnés correctionnellement, et qui ne sont plus détenus que pour le paiement de l'amende et des frais.

Titre II. Débiteurs de l'Etat contraints et poursuivables par corps, qui pourront être déchargés de cette contrainte.

Titre III. Paiement par le trésorier de la liste civile, des mois de nourrice dus par les habitans de Paris et de la banlieue, qui seront jugés hors d'état de payer eux-mêmes.

Titre IV. Dotation d'une fille pauvre et honnête, par arrondissement communal et par chaque municipalité des villes de Paris, Lyon, Bordeaux et Marseille.

Titre V. Amnistie accordée aux sous-officiers et soldats des troupes de terre et de mer déserteurs à l'intérieur, qui rejoindront au terme fixé, et remise de l'amende encourue par eux ou leurs parens.

— Le 21 du mois de prairial, quatre hommes et trois femmes, visitant la machine de Marly, sont placés, par un de ces hommes qui guident les curieux dans les monumens publics, sur une planche pourrie, pour examiner les rouages. La planche croule sous les pieds de trois, savoir,

Digitized by Google

deux femmes et un jeune homme de vingt-quatre ans, qui tombent dans l'eau. Bientôt on voit une des deux femmes tourner avec une des roues de la machine. M. Darriès, apothicaire, reconnaît son épouse. Il se précipite pour la sauver, et il périt. Madame Darriès tourne encore deux fois avec la roue, et se trouve jetée, comme par miracle, sur le plancher. Elle n'est pas morte, comme l'ont dit plusieurs journaux, quoiqu'elle ne fût accouchée que depuis un mois: circonstance qui aggravait le danger auquel elle a eu le bonheur d'échapper.

Ce funeste accident a causé la mort d'une femme de trente-quatre ans qui laisse deux enfans, et de deux hommes, dont l'un, M. Darriès, est mort victime de l'amour conjugal et d'un beau mouvement d'humanité. Il demeurait rue du faubourg Saint-Martin. La direction du fonds de pharmacie, dont sa veuve reste propriétaire, est confiée aux soins de M. Guiart père, professeur connu.

—On écrit de *Cherbourg*, le 22 prairial : Les constructions du fort Bonaparte se poursuivent avec la plus grande activité.

Nous commençons à jouir des résultats des travaux entrepris depuis deux ans. Plus de 50 toises de la grande digue qui forme la rade, s'élèvent maintenant au-dessus des vives eaux. On est actuellement occupé à placer une batterie sur cette digue. On peut donc considérer, dès ce moment, la rade et les grands travaux de Cherbourg comme étant à l'abri de toute entreprise, et comme offrant sûreté et protection à toutes nos escadres.

En vertu d'un décret impérial, du 25 de ce mois, l'exportation des grains en France est permise pour l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, et la Hollande, par les ports d'Agde, Lanouville, Bayonne, Bordeaux, Nantes, Saint-Valery, Saint-Gilles, les Sables, Marans, la Rochelle, Rochefort, le Sas de Gand, Anvers, Coblentz, Mayence et Cologne, et par cinq ports de terre qui seront indiqués, un dans chaque département des Pyrénées-Orientales, Hautes Pyrénées, Lot-et-Garonne, Gers, Basses-Pyrénées, en payant à leur sortie un droit d'un franc sur cinq myriagrammes de blé, et 50 centimes pour les seigles, maïs et autres grains. Toute exportation cessera du moment que le prix du blé de première qualité sera monté à 16 fr. l'hectolitre dans les départemens de l'Ouest et du Nord, et à 20 fr. l'hectolitre dans les départemens du Midi de la république, et cela d'après les mercuriales de trois marchés successifs dans le marché du lieu de l'exportation ou

Digitized by Google

dans le marché le plus voisin. La prohibition sera ordonnée provisoirement par le préfet du département, et confirmée par le gouvernement, sur le raport du minist. de l'intérieur.

— La seconde édition du *Répertoire des lois et arrêtés du gouvernement*, par Guillaume Beaulac (1), paraît depuis quelque temps. Nous ne répéterons pas ici les éloges donnés généralement à la première édition de cet ouvrage, rédigé par ordre de matières, le plus complet et le plus exact qui ait été fait jusqu'à présent. On sent assez qu'il est d'une utilité journalière et indispensable à tous les fonctionnaires publics, aux employés des administrations, et généralement à tous ceux qui sont obligés, par état, de connaître les lois. Nous nous contenterons donc d'indiquer ici en peu de mots les principaux avantages que cette nouvelle édition a sur la première. Ce Répertoire, lorsqu'il fut publié pour la première fois, ne contenait l'indication des lois et des arrêtés que depuis 1789 jusqu'au 1er. vendémiaire an 10 ; la seconde édition renferme l'indication de toutes les lois et de tous les arrêtés du gouvernement, depuis 1789 jusqu'au 1er. vendémiaire de l'an 11.—Les titres génériques qui étaient, à la vérité, trop concis dans la première édition, ont plus d'étendue dans celle-ci.—Le nombre des titres qui, dans la première édition, était de 170, se trouve porté à 183. L'Auteur en a ajouté de nouveaux, tels que les titres *Domicile*, *Créances actives de la république*, *Compétence administrative et judiciaire*, *Travaux publics*, etc. Quelques autres qui étaient trop complexes, ont été divisés en deux titres. — On a réparé, dans cette édition, les omissions qu'on avait remarquées dans la précédente. — On a rectifié toutes les erreurs de dates qui ont pu y être reconnues. Tous les titres et toutes les lois sont numérotés. — Enfin la table des matières est entièrement refondue ; cette table, plus étendue et plus exacte que la première, est plus commode par le renvoi direct, soit aux numéros des titres, soit aux numéros des lois. A ces améliorations on peut ajouter celle de la partie typographique, dont l'extrême correction et la netteté sont d'une absolue nécessité dans un ouvrage de la nature de celui que nous annonçons.

(1) *Répertoire des lois et des arrêtés du gouvernement*, de 1789 au 1er vendémiaire de l'an 11, par ordre alphabétique, chronologique, et par classement de matières. Seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée ; par Guillaume Beaulac, ancien avocat.

Prix : 8 francs, et 10 fr. 50 cent. par la poste. Chez le Normant.

Digitized by Google

TABLE

Du quatrième trimestre de la quatrième année du MERCURE DE FRANCE.

TOME SEIZIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Les Passions (poëme). *pag.* 3 et 49
Romance. 7
La Raison et la Folie. 9
Fragment d'une traduction du poëme de Carthon. 53
Le Portrait de l'Hymen. 54
La Demande justifiée. 55
Epigramme. *Id.*
Sur la Mort d'un Moineau. *Ibid.*
Fragment du VIIe livre de l'Enéide; traduction de M. Hyacinthe Gaston. 97
La Pêche; trad. de Métastase. 100
Les deux Voyageurs (fable). 102
L'Adolescence, ou la Boîte aux Billets doux (fragment d'un poëme, intitulé : *les Quatre Ages des Femmes*). 141
Le Renard et le Buisson (fable). 147
Ovide exilé, à son Livre qu'il envoie à Rome. 189
La peine du Talion (anecdote). 194
Vers mis au bas du portrait de M. Le Sage. 195
Essai de traduction du *Prædium rusticum*, poëme latin du P. Vanière. 237
L'Exilée (fragment trad. de Charlotte Smith). 240
Le Bien aimé (romance). 242
L'Espèce et l'Individu. 243
Les nouveaux Gamas. 285
Romance. 288

BIBL. UNIV.

Digitized by Google

A Glycère (imitation de Tibulle). Pag. 290
Le Conseil équivoque (conte). 291
Boutade Philosophique. 333
A Torquatus sur le retour du Printemps et la certitude de la mort. 337
Le Paysage (fragment). 338
La Promenade d'hiver. 381
Traduction libre de l'Ode d'Horace: *Æquam memento*, etc. 429
Fragment sur la Nature. 430
L'Etoile (anecdote). 432
Couplets à madame Fanni d'Esp... 433
Cynire et Myrrha. 477 et 525
La Noblesse de Gauléjac. 483
Les Banquets d'Apollon. 528
Hymne au Soleil. 573
Traduction de la IIIe ode du livre II d'Horace. 575
Romance élégiaque de la duchesse de la Vallière. 576
Le Milan. 578

Extraits et comptes rendus d'Ouvrages.

Satires d'Horace, traduites en vers français, 22
Lettres sur les Principes élémentaires d'éducation, par Elisabeth Hamilton, trad. de l'anglais. 66
Répertoire du Théâtre Français, IVe livraison. 72
Idem, V^e^ livraison. 557
Paradise Lost, nouvelle édition. 105 et 293
Harangue de Périclès, ou Oraison funèbre des Athéniens morts dans les combats. 115
Œuvres choisies de l'abbé de Saint-Réal. 125
Mémoire concernant la trahison de Pichégru dans les années 3, 4 et 5. 161
Principes d'Eloquence pour la chaire et le barreau; par M. le cardinal Maury. 197
Grammaire italienne de Port-Royal, précédée de Réflexions, par M. Ch. J. Lafolie. 206
Julius Sacrovir, ou le dernier des Eduens; par Jos. Rosny. 213
Ephémérides politiques, littéraires et religieuses. 256
Tables chronologiques de l'Histoire ancienne et moderne. 265
Miss Rose Summers, ou les Dangers de l'imprévoyance. 301
L'Enéide, traduite par J. Delille. 341 et 435

Digitized by Google

Tom Jones, ou Histoire d'un enfant trouvé. *Pag.* 354
Odes sacrées, ou les Pseaumes de David en vers français; par A. Rippert. 446
L'Amour et Psyché, poëme en huit chants; par M. A. Sérieys. 515
Histoire comparée des systèmes de Philosophie relativement aux principes des connaissances humaines. 531
Ossian, barde du troisième siècle, poésies galliques en vers français. 540
Pierre-le-Grand, trag. en 5 actes, par M. Carrion-Nisas. 549
Paradise Lost. 581
Les Souvenirs de madame de Caylus. 589
Cours de Déclamation, par Larive. 595

VARIÉTÉS.

Sur l'Esprit littéraire du XVIIIe siècle. 11, 149 et 245
Souvenirs de Félicie. 30, 216, 271, 305, 364, 457 et 604.
Une Réclamation. 76
Les Savinies, ou les Deux Jumelles. 383
Les Amans sans amour. 485
Musique. 472

SPECTACLES.

Théâtre de la République et des Arts.

Représentation au bénéfice de M. Vestris. 169

Théâtre Français.

La Fausse Honte. 174
Pierre-le-Grand. 462

Théâtre de l'Opéra-Comique (rue Feydeau).

Une Heure de Mariage. 33
La Malade par amour. 220
La Petite Maison. 420
Début de Mlle Saint-Aubin. 469
Un Quart d'heure de Silence. 605

Digitized by Google

Théâtre de la rue de Louvois.

M. Girouette, ou Je suis de votre Avis. *Pag.* 35
Reprise du Tambour nocturne, ou du Mari Devin. 78
Les Créanciers. 177
L'Amour Médecin. 221
Les Questionneurs. 310
Vincent de Paul. 370
Jacques Dumont 469

Théâtre du Vaudeville.

La manie de l'Indépendance, ou Scapin tout seul. 38
Arlequin Musard. 178
Duguay-Trouin. 224
Le premier de Mai, ou les Pépinières de Vitry. 312
Edouard et Adèle. 374
Les Vélocifères. 471
Les Deux Ères, ou la Leçon de Botanique. 566

POLITIQUE.

Correspondance de M. Drake, communiquée au Sénat. 88
Rapport du Grand-Juge sur le même objet. 187
Alliance des Jacobins de France avec le ministère anglais. 278
Napoléon Bonaparte élevé à la dignité d'Empereur des Français. 424

Nouvelles diverses. 42, 84, 132, 182, 229, 277, 316, 377, 424, 475, 569 et 612.
Corps législatif. 42 et 87
Tribunat. 317
Paris. 43, 88, 136, 186, 232, 278, 332, 378, 424, 475, 522, 570 et 613.

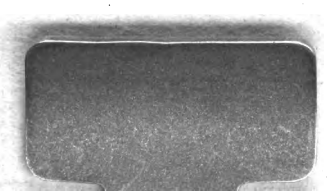
Fin de la table.



Digitized by Google

Digitized by Google

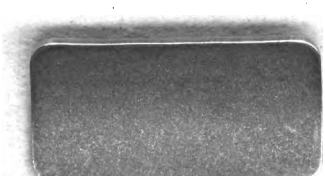
Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google


Digitized by Google